This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉÂTRE FRANÇAIS.
9

SENLIS,

IMPRIMERIE STÉRÉOTYPE DE TREMBLAY.

Printed in France.

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉÂTRE FRANÇAIS,

AVEC UN CHOIX DES PIÈCES DE PLUSIEURS AUTRES THÉATRES, ARRANGÉES ET MISES EN ORDRE

PAR M. LEPEINTRE;

ET PRÉCÉDÉES DE NOTICES SUR LES AUTEURS; LE TOUT TERMINÉ PAR UNE TABLE GÉNÉRALE.

TRAGÉDIES. — TOME IX.

A PARIS,

CHEZ Mme VEUVE DABO,

A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, RUE DU POT-DE-FER, N° 14.

1823.

PUBLIC LIBRARY
235369B
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1912 L

ARTAXERCE,

TRAGEDIE EN CINQ ACTES,

PAR M. DELRIEU;

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre-Français, le 30 avril 1808.

Est et fideli tuta silentio merces.
HOR.

PERSONNAGES.

ARTAXERCE, fils de Xercès, prince et ensuite roi de Perse.

Deux costumes : l'un guerrier aux deuxième, troisième et quatrième actes; l'autre de cour, très-riche, tel qu'il convient à un prince au moment de son couronnement, au cinquième acte.

ARTABAN, capitaine des gardes de Xercès, président du conseil.

Costume guerrier, riche, mais sombre et sévère.

ARBACE, fils d'Artaban, ami d'Artaxerce et amant de Mandane, généralissime des armées persanes.

Costume guerrier; le casque en tête; avec armure à son entrée du deuxième acte; sans casque et sans armure aux troisième et quatrième actes; le casque en tête et l'épée à la main au cinquième acte.

CLÉONIDE, premier ministre et favori de Xercès.

Costume de cour riche et brillant, tel que l'exige le rang de premier ministre et de favori du roi.

MÉGABISE, ami d'Artaban et capitaine des gardes d'Artaxerce.

Costume guerrier, moins riche, mais aussi sévère que celui d'Artaban.

MANDANE, sœur d'Artaxerce, promise à Arbace.

Costume de cour le plus riche et le plus brillant.

DEUX OFFICIERS,	personnages muets.
GRAND PONTIFE,	
MAGES,	
GARDES du trône et du conseil,	
SOLDATS,	
PEUPLE,	

La scène est à Suze.

NOTA. Les acteurs sont inscrits en tête de chaque scène tels qu'ils doivent être placés au théâtre : le premier inscrit tient la droite.

ARTAXERCE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la salle du conseil ; à droite l'appartement de Xercès ; à gauche celui d'Artaxerce son fils. Un siége de chaque côté. Le fond est fermé par un rideau qui couvre un autel où brille l'image du soleil.

Au lever de la toile Artaban rêveur sort de l'appartement du roi, à droite, tandis que Mégabise entre par le fond, à gauche.

SCÈNE I.

(Demi-jour.)

ARTABAN, MÉGABISE.

ARTABAN.

De ce lieu redoutable approche sans effroi.
Le monarque repose, et sa garde est à moi.
Cette enceinte sacrée est propice au mystère :
Que viens-tu m'annoncer ? Que faut-il que j'espère
De l'ardent Hélénus et du peuple inconstant ?

MÉGABISE.

Hélénus est à nous; le peuple est mécontent :
Sous ses maux abattue et dans le deuil plongée,
Suze, de nos revers brûlant d'être vengée,
N'attend plus que ton fils pour armer sa fureur.

ARTABAN.

Arbace...

MÉGABISE.

Est adoré.

ARTABAN.

Xercès...

MÉGABISE.

Est en horreur.
L'Asie, au nom des Grecs, frémit épouvantée;
On se rappelle encor Salamine et Platée;
On compare partout la honte du tyran
Aux exploits du héros, digne fils d'Artaban.
Le moment est propice.

ARTABAN.

Il suffit, Mégabise.
Écoute, et, sans détour, réponds à ma franchise.
Je connais ta prudence; avant cet entretien
Tu m'as ouvert ton cœur; je dois t'ouvrir le mien.
Rappelle-toi le tems où ce peuple indomtable,
Le Parthe, à nous combattre ardent, infatigable,
Instruit de nos revers dans la Grèce essuyés,
Torrent dévastateur, aux Perses effrayés,
Du haut du mont Taurus apportant l'esclavage,
Semait dans nos cités la flamme et le ravage.

Nos satrapes vaincus, fesant un vain effort,
Aux champs de la victoire allaient trouver la mort.
Sur les débris fumans de nos villes désertes,
Le farouche Pharnace insultait à nos pertes;
Du monarque avili la honte et le malheur
De nos chefs consternés enchaînaient la valeur...
Arbace attaque seul notre ennemi terrible,
Le défait, le repousse; et, toujours invincible,
Poursuit jusqu'à l'Indus le cours de ses exploits...
Cependant loin de lui que fait le roi des rois?
D'innombrables soldats quand sa flotte chargée
Prodigue la menace à la Grèce assiégée,
Devant quelques vaisseaux ce fier tyran des mers
Recule, et de sa fuite étonne l'univers.

MÉGABISE.

Que seraient devenus son empire et sa gloire,
Si, marchant pour lui seul de victoire en victoire,
Généreux défenseur d'un despote indolent,
Ton fils n'eût affermi le trône chancelant?
Que dis-je? Ce grand roi que le sort fit ton maître,
Ici, dans son palais, eût-il osé paraître,
Si d'un péril nouveau pour lui seul alarmé,
Fidèle à ton devoir, tu n'eusses désarmé
Le mage ambitieux dont l'insolente audace
De son roi fugitif publiant la disgrâce,
Suscitant contre lui les prêtres, les soldats,
Hautement se vantait d'envahir ses états?

ARTABAN.

C'est alors que le traître, heureux par ma constance,
Charmé de me devoir son trône, sa puissance,
Jura que de mes soins je recevrais le prix,

Et que sa fille enfin s'unirait à mon fils,
Si, se montrant un jour digne d'un tel salaire,
Il rendait du Persan le Parthe tributaire...
Que ne peut un guerrier par l'amour enflammé?
Épris de la princesse, et sûr d'en être aimé,
Arbace part, combat, et fait rendre les armes
Au Parthe si long-tems objet de nos alarmes.
Tu crois que le monarque, à son libérateur
Réservant aujourd'hui l'accueil le plus flatteur,
Empressé d'adopter l'appui de sa famille,
Va tenir sa parole et lui donner sa fille?
Eh bien! dès qu'il apprend que le Parthe est soumis,
L'ingrat ne songe plus à ce qu'il a promis;
Et soudain rappelant Arbace, il le condamne
A ne plus lui parler de ses droits sur Mandane.
Enfin contre un héros écoutant son courroux,
Des hauts faits de mon fils le despote jaloux,
Ordonne qu'Artaxerce, injuste envers Arbace,
Usurpe ses lauriers et triomphe en sa place.
Ce n'est pas tout: apprends (tu vas frémir d'horreur)
Ce que peut de Xercès l'implacable fureur.
C'est peu, lorsque mon fils affermit sa puissance,
D'attaquer, de ternir sa gloire qui l'offense;
Je sais qu'ici, ce soir, il le fait amener
Afin de le bannir, ou pour l'assassiner.
Je le sais!... Verrons-nous tant d'audace impunie?
Verrons-nous triompher en paix la tyrannie,
Tandis que des travaux et du sang de mon fils
Et l'exil et la mort seront l'indigne prix?

MÉGABISE.

Tel est Xercès. Je suis un exemple moi-même

De l'abus que l'ingrat fait du pouvoir suprême.
De son farouche orgueil dont ici tu te plains,
Apprends ce que je souffre, et vois ce que je crains.
Le jour où se livra la bataille fameuse
Aux Persans si funeste, aux Grecs si glorieuse,
J'osai sur le combat lui donner mes avis.
Il eût été vainqueur s'il les avait suivis :
Trop fier pour écouter un conseil salutaire,
Loin d'adopter mon plan à ses projets contraire,
Il aima mieux marcher vers un péril certain,
Que d'avoir à rougir de changer de dessein;
Il fuit !... Le Grec vainqueur s'attache à sa poursuite,
L'atteint, va l'immoler; je protége sa fuite.
Le croirais-tu ? Xercès, confus de mes secours,
Ne me pardonne pas d'avoir sauvé ses jours !...
Je le vois au conseil éviter mon approche:
Ma vue est de sa honte un éternel reproche.
L'ingrat me hait : j'en ai d'infaillibles garans;
Je sais trop ce que peut la haine des tyrans.
J'aurais déjà sur moi vu fondre la tempête,
Si ton bras protecteur n'eût garanti ma tête.
D'un ami tel que toi je n'attendais pas moins :
Mon entier dévoûment est le prix de tes soins.
Fallût-il de Xercès renverser la puissance,
Parle, ordonne, attends tout de ma reconnaissance.
Cependant je l'observe, et s'il m'osait bannir...

ARTABAN.

C'est peu de l'observer, il le faut prévenir.
Le perfide à tous deux fait une même offense ;
Unissons contre lui nos moyens de vengeance :
Avant que par l'exil nous soyons séparés,

Contre lui, Mégabise, armons nos conjurés.
Les miens sont prêts : long-tems j'éprouvai leur courage.
A taire le complot le serment les engage.
Cependant pour le Roi mon zèle et mon respect
Croissent depuis qu'Arbace à ses yeux est suspect :
S'il se plaint de mon fils, je prends un ton sévère ;
S'il parle contre lui, j'approuve sa colère ;
Trompé par mon adresse, abusé par mes soins,
Il m'appelle souvent, m'entretient sans témoins.
Seul, je puis à mon gré, sans son ordre, à toute heure,
Parcourir nuit et jour sa secrète demeure,
Tandis qu'inébranlable en mes projets hardis,
Pour les exécuter je n'attends que mon fils.
Mais ne crois point qu'alors je borne ma vengeance
A réclamer pour lui sa faible récompense.
On l'exclut du triomphe, il faut le couronner ;
Il a sauvé l'empire, il doit le gouverner.
Il faut aux grands un chef qui tienne sa parole,
Aux guerriers un modèle, aux mages une idole ;
Non un prince avili, vain fantôme de roi,
Sans force, sans vertu, sans honneur et sans foi,
Qui, de l'or de son peuple uniquement avide,
N'écoutant au conseil que son cher Cléonide,
Au fond de son palais nous cache un nom flétri,
Et ne sait plus régner que par son favori.

MÉGABISE.

Jaloux de ton crédit ce favori sans doute,
Plus jaloux des lauriers de ton fils qu'il redoute,
Du roi contre un héros éveillant le soupçon,
Aiguise le poignard, apprête le poison.

ARTABAN.

Arbace est un guerrier digne du rang suprême :
A ses brillans destins je m'immole moi-même.
Au trône de Cyrus le chemin que je voi,
Aplani pour mon fils, est escarpé pour moi.
Quand Xercès fut vaincu, témoin de sa disgrâce,
J'aspirai le premier à régner en sa place...
J'armai le bras d'un fils pour m'en faire un appui :
Il n'était point alors tel qu'il est aujourd'hui...

(Avec feu.)

Tu règneras, Arbace!..! Oui; pour toi je conspire!
A détrôner Xercès c'est pour toi que j'aspire.
Les Perses triomphans, heureux à ton aspect,
Pour un faible monarque oubliant leur respect,
Verront avec transport le roi que je leur donne
Des lauriers du soldat ennoblir sa couronne.

MÉGABISE.

Eh bien! avec mon bras je t'offre mes amis.
Vengeons-nous de Xercès : l'empire est à ton fils.
L'injustice révolte et rend tout légitime...
Le tyran n'est pour toi qu'une faible victime.
Pour son peuple opprimé, qui le craint, qui le hait,
Sa vie est un fléau, sa mort est un bienfait...
Qu'il meure! à l'immoler l'ingrat nous autorise.

ARTABAN.

A ce zèle Artaban reconnaît Mégabise;
Mais ce zèle t'égare, et tu ne songes pas
Qu'Artaxerce son fils vengerait son trépas...

MÉGABISE.

Ce prince, qui, d'abord nourri dans la mollesse,

A la cour de Xercès vit languir sa jeunesse,
N'est plus comme son père un objet de mépris :
Aimé de ses soldats et chéri de ton fils,
Ce prince est un héros dont l'origine illustre
A l'éclat de sa gloire ajoute un nouveau lustre...

ARTABAN, l'interrompant.

N'importe!... il doit périr : il est fils du tyran.

MÉGABISE.

Une telle entreprise est digne d'Artaban...
Sous nos murs vers son père Artaxerce s'avance;
Je vais...

ARTABAN.

Je t'instruirai du tems de la vengeance.
Demeure, ami; commande à ta haine pour eux;
Agissons de concert pour les perdre tous deux.
Dans ce vaste projet, c'est en toi que j'espère :
Tu veilles sur le fils, je veille sur le père...
Mais avec tes guerriers sois prudent, sois discret;
Enflamme leur courroux sans trahir mon secret :
Il faut les bien connaître avant de les instruire;
Interroge les cœurs avant de les séduire.
Tu pourras de mon fils leur vanter les succès;
Tu leur rappelleras la fuite de Xercès...
Crains surtout d'éveiller les soupçons et l'envie
Du ministre insolent, fléau de sa patrie,
Qui, favori d'un roi dont il se croit l'appui,
Usurpe son pouvoir et commande sous lui.
De cet ambitieux, trop confiant peut-être,
J'ai dû gagner le cœur, pour captiver son maître.

(Jour.)

Il m'aide à le tromper en lui vantant ma foi ;
Il redoute mon fils, et n'espère qu'en moi...

MÉGABISE.

De gardes entouré vers ces lieux il s'avance!

ARTABAN.

En flattant son orgueil, assurons ma vengeance.

SCÈNE II.

CLÉONIDE, ARTABAN, MÉGABISE, GARDES.

CLÉONIDE, à Artaban.

Quand mon roi satisfait, du haut de ces remparts,
Contemple des vaincus les nombreux étendards,
Aux ordres de son père Artaxerce docile
Sur son char de triomphe entre seul dans la ville.

MÉGABISE.

Seul, dites-vous?

CLÉONIDE.

Oui, seul ; le Roi le veut ainsi.

MÉGABISE.

Arbace va le suivre et triompher aussi !

CLÉONIDE.

Arbace !

ARTABAN, à Mégabise.

On vous a fait un récit peu fidèle ;
Mon fils revient : le Roi près de lui le rappelle.

Digne héritier du trône, issu du sang des Dieux,
Artaxerce doit seul triompher en ces lieux,
Et je ne pense pas qu'Arbace ait osé croire
Qu'Artaxerce avec lui partagerait sa gloire.
Un guerrier né sujet peut-il être honoré
Comme le fils d'un roi dans l'Asie adoré?
Entre un prince et mon fils la trop grande distance
Des honneurs qu'on leur doit marque la différence:
Et je ne doute point qu'Arbace de retour,
Renonçant à la fois au triomphe.... à l'amour,
Aux vertus de son prince heureux de rendre hommage,
Ne cède à son ami la palme du courage.

CLÉONIDE, à Artaban.

Pour votre souverain j'aime ce zèle ardent.
Arbace, ainsi que vous, se fût montré prudent,
Si d'un père chéri la sévère sagesse
Eût toujours réprimé le feu de sa jeunesse;
Mais il est loin de vous, et sa témérité...

MÉGABISE.

Douteriez-vous, Seigneur, de sa fidélité?
Ah! croyez....

CLÉONIDE, à Mégabise.

Mon devoir me prescrit de vous taire
Ce que je viens ici révéler à son père.

ARTABAN.

A moi, Seigneur?

CLÉONIDE.

A vous, Artaban; demeurez.
(A Mégabise.)
Laissez-nous.

MÉGABISE, bas à Artaban.

Quel orgueil !

ARTABAN, bas à Mégabise qui sort.

Arme nos conjurés !

SCÈNE III.

CLÉONIDE, ARTABAN, GARDES.

CLÉONIDE.

L'accueil fait au vainqueur a droit de vous surprendre ;
A le voir triompher vous deviez vous attendre :
Vos services, Seigneur, l'éclat de vos vertus,
Aux bienfaits du monarque étaient un droit de plus ;
Mais on a vu parfois l'ambition cruelle
D'un soldat triomphant faire un sujet rebelle.
Votre fils, devenu le plus grand des guerriers,
Peut, par la trahison, flétrir tant de lauriers.
Sans doute à l'accuser mon maître est trop facile ;
Mais, alors qu'il craint tout, peut-il, d'un œil tranquille,
Voir s'avancer vers lui, du fond de ses états,
Ce colosse de gloire adoré des soldats ?
On dit qu'aux champs d'Ormus, où finit sa conquête,
Pour prix de ses exploits, l'armée a sur sa tête
Posé le diadème, et l'a proclamé roi.

ARTABAN.

Ce bruit, né de l'envie, est-il digne de foi ?

CLÉONIDE.

Non, mais de votre fils le compagnon fidèle,

Nicanor, a toujours calomnié mon zèle.
Il me hait, je le sais : ce prince ambitieux,
Indigné de servir où régnaient ses aïeux,
Conspire loin de vous, et nourrit l'espérance
De ressaisir un jour la suprême puissance.
Si tel est son dessein, il peut par ses avis
Vers la rébellion entraîner votre fils.

ARTABAN.

Vous croiriez ?.... Non... mon fils à son devoir fidèle,
Pour défendre son prince imitera mon zèle.

CLÉONIDE.

Par vos soins généreux sur son trône affermi,
Xercès voit un soutien où je vois un ami ;
Artaban, écoutez... Un complot lâche, impie,
Attaque son pouvoir et menace sa vie.

ARTABAN.

Un complot, dites-vous ?... Les chefs sont-ils connus?

CLÉONIDE.

On vient d'en arrêter... un...

ARTABAN.

Son nom ?

CLÉONIDE.

Hélénus.

ARTABAN.

Hélénus !... quel soupçon ! se peut-il ? lui rebelle !
Hélénus, de mon roi le défenseur fidèle,
Jadis son favori !

CLÉONIDE.

Cet agent corrupteur
Est l'instrument du crime, un autre en est l'auteur.

ARTABAN.

Sans doute du secret il est dépositaire :
Il faut qu'il le révèle.

CLÉONIDE.

Il s'obstine à le taire.
(Artaban, à part, fait un mouvement de joie.)
Pour lire dans son cœur j'ai fait un vain effort :
Il brave les tourmens et demande la mort.

ARTABAN.

Je saurai le contraindre à rompre le silence.

CLÉONIDE.

Le Roi veut que le traître, admis en sa présence,
Soit en conseil secret interrogé par vous.

ARTABAN.

J'obéis... Déguisant notre juste courroux,
A cet ambitieux, trop digne du supplice,
Promettons des bienfaits, s'il nomme un seul complice....
Mais avant tout, Seigneur, parlez ; apprenez-moi
D'où naît contre mon fils la haine de mon roi.
Parmi les conjurés peut-il compter Arbace ?

CLÉONIDE.

Non, Seigneur ; mais instruit du coup qui le menace,
De l'ingrat Nicanor craignant la trahison,
Il peut sur votre fils étendre le soupçon :

Un vainqueur, à ses yeux, peut être redoutable.
S'il suivait des conseils...

ARTABAN.

Il en est incapable.
Mon fils, instruit par moi, connaît trop son devoir
Pour oser de son prince usurper le pouvoir.
Il sait que dans les camps mon nom jadis illustre
De ma fidélité reçut un nouveau lustre;
Et qu'insensible aux coups dont on veut l'accabler,
Par son obéissance il doit me ressembler.
Arrêtons cependant un complot qui m'étonne.
De l'empire et du Roi le salut nous l'ordonne.
Mais ne me privez pas du bonheur de revoir
Un fils, mon seul soutien et mon unique espoir.

CLÉONIDE.

Aujourd'hui devant vous Arbace va paraître.
C'est à vous de juger s'il est fidèle ou traître.
Songez que le monarque à vous seul a commis
Le soin d'interroger le cœur de votre fils.

ARTABAN.

J'obéirai, Seigneur! et d'avance j'espère
Qu'il cédera sans peine aux conseils de son père.
Je l'attends : vous, Seigneur, retournez près du Roi;
Croyez qu'il peut compter sur Arbace et sur moi.
Surtout dites-lui bien qu'il doit à ma prudence
Confier, en ce jour, le soin de sa vengeance;
Que si pour l'un des deux il faut armer mon bras,
Entre Arbace et Xercès je n'hésiterai pas.

CLÉONIDE.

Je vais dire à mon roi ce que je viens d'entendre.

A de nouveaux bienfaits vous devez vous attendre.
Il sait qu'en tous les tems vous l'avez bien servi.
Par des sujets ingrats quand il se voit trahi,
Que mon maître est heureux de retrouver le zèle
D'un guerrier si vaillant, d'un ami si fidèle!

(Allant pour sortir.)

Je me rends au conseil où le Roi vous attend;
Hélénus y sera.

ARTABAN.

Je vous suis à l'instant.

(Cléonide sort à droite avec ses gardes.)

SCÈNE IV.

ARTABAN.

Hélénus est ardent, mais il n'est point perfide.
S'il a trop écouté la fureur qui le guide,
Son zèle qui le perd ne nous a point trahis.
Il n'a pu dévorer l'affront fait à mon fils!...
Et moi, sujet sans gloire et guerrier sans audace,
Je verrais de sang-froid humilier Arbace?
Non! monarque superbe et despote insensé!
Ton pouvoir a son terme, et ton règne est passé.
Mon fils impatient de venger son injure,
Justement révolté contre son roi parjure,
Revient; je vais le voir, partageant mon courroux,
Aujourd'hui conspirer et combattre avec nous!...
Et Nicanor?... Je sais que, mécontent lui-même,
Ce prince audacieux aspire au rang suprême.
Je nourris son espoir, pour ne pas redouter

Un vainqueur, à ses yeux, peut être redoutable.
S'il suivait des conseils...

ARTABAN.

Il en est incapable.
Mon fils, instruit par moi, connaît trop son devoir
Pour oser de son prince usurper le pouvoir.
Il sait que dans les camps mon nom jadis illustre
De ma fidélité reçut un nouveau lustre;
Et qu'insensible aux coups dont on veut l'accabler,
Par son obéissance il doit me ressembler.
Arrêtons cependant un complot qui m'étonne.
De l'empire et du Roi le salut nous l'ordonne.
Mais ne me privez pas du bonheur de revoir
Un fils, mon seul soutien et mon unique espoir.

CLÉONIDE.

Aujourd'hui devant vous Arbace va paraître.
C'est à vous de juger s'il est fidèle ou traître.
Songez que le monarque à vous seul a commis
Le soin d'interroger le cœur de votre fils.

ARTABAN.

J'obéirai, Seigneur! et d'avance j'espère
Qu'il cédera sans peine aux conseils de son père.
Je l'attends : vous, Seigneur, retournez près du Roi;
Croyez qu'il peut compter sur Arbace et sur moi.
Surtout dites-lui bien qu'il doit à ma prudence
Confier, en ce jour, le soin de sa vengeance;
Que si pour l'un des deux il faut armer mon bras,
Entre Arbace et Xercès je n'hésiterai pas.

CLÉONIDE.

Je vais dire à mon roi ce que je viens d'entendre.

A de nouveaux bienfaits vous devez vous attendre.
Il sait qu'en tous les tems vous l'avez bien servi.
Par des sujets ingrats quand il se voit trahi,
Que mon maître est heureux de retrouver le zèle
D'un guerrier si vaillant, d'un ami si fidèle!

(Allant pour sortir.)

Je me rends au conseil où le Roi vous attend;
Hélénus y sera.

ARTABAN.

Je vous suis à l'instant.

(Cléonide sort à droite avec ses gardes.)

SCÈNE IV.

ARTABAN.

Hélénus est ardent, mais il n'est point perfide.
S'il a trop écouté la fureur qui le guide,
Son zèle qui le perd ne nous a point trahis.
Il n'a pu dévorer l'affront fait à mon fils!...,
Et moi, sujet sans gloire et guerrier sans audace,
Je verrais de sang-froid humilier Arbace?
Non! monarque superbe et despote insensé!
Ton pouvoir a son terme, et ton règne est passé.
Mon fils impatient de venger son injure,
Justement révolté contre son roi parjure,
Revient; je vais le voir, partageant mon courroux,
Aujourd'hui conspirer et combattre avec nous!...
Et Nicanor?... Je sais que, mécontent lui-même,
Ce prince audacieux aspire au rang suprême.
Je nourris son espoir, pour ne pas redouter

SCÈNE II.

ARTAXERCE, MANDANE, GARDES.

MANDANE.

(Elle entre du même côté que son frère.)

La victoire en ce jour, après tant de travaux,
Rend à Mandane un frère, à la Perse un héros!
Que j'aime à contempler le vainqueur de Pharnace,
Le soutien de l'empire et l'émule d'Arbace!...
Il te suit!... et je touche au moment désiré
Où Suze enfin verra ce héros admiré,
Joignant l'or de l'Indus aux trésors de l'Euphrate,
Triompher en dépit de cette cour ingrate;
Et suspendant sa foudre au temple de la paix,
Respirer entouré des heureux qu'il a faits!...
On dit qu'à ton ami toi seul rendant justice,
Tu fais, en sa faveur, l'éclatant sacrifice
Des lauriers que ton bras moissonna près de lui.
Arbace est opprimé; toi seul es son appui!
L'univers, admirant ta vertu, ton courage,
En répétant ton nom, redira d'âge en âge :
« Exempt d'orgueil, d'envie, il a sacrifié
» Les palmes du triomphe aux droits de l'amitié! »

ARTAXERCE.

A mon ame étonnée épargne la louange.
On offense un soldat; Artaxerce le venge.
Arbace est malheureux : je le plains comme toi.
Mais je plains davantage et mon père et mon roi.

Loin du trône où triomphe en paix la calomnie,
Toujours la vérité sera-t-elle bannie?
Apprends si le héros que l'on ose accuser
Mérite les honneurs que j'ai dû refuser.
Rappelle-toi le jour où Tygrane et Pharnace
Vainqueurs de tous nos chefs, mais vaincus par Arbace,
Virent leurs bataillons renversés, confondus,
Des plaines de l'Euphrate aux rives de l'Indus
Fuir; et, dans les déserts de l'aride Hyrcanie,
Courir cacher leur rage et leur ignominie...
Jeune, oisif, languissant dans un lâche repos,
J'entendis raconter les hauts faits du héros;
Et soudain, abjurant ma honteuse mollesse,
Aux armes, aux combats exerçant ma jeunesse,
Sur les pas d'un ami que je veux égaler,
Dans les champs de l'honneur je cours me signaler.
Ton frère, grâce à lui, déjà cher à l'armée,
S'était acquis des droits à quelque renommée;
De sa gloire mon nom empruntait son éclat.
Le Parthe qui, toujours évitant le combat,
Et fuyant devant moi dans un désert sauvage,
Fatiguait mes guerriers et lassait mon courage,
S'arrête; et jusque-là fugitif, dispersé,
Présente à mes regards un bataillon pressé,
Qui tout à coup cédant à son antique audace,
S'avance et fond sur nous à la voix de Pharnace.
Par les cris du barbare instruit de mon danger,
Mon intrépide ami, brûlant de me venger,
Dans les rangs que le Parthe oppose à son courage,
Sur les corps entassés s'ouvre un large passage;
Il me voit : d'ennemis j'étais environné.
Le farouche Pharnace, à ma perte acharné,

Déjà tenait le fer suspendu sur ma tête;
Arbace le prévient, me dégage, l'arrête,
L'attaque et le renverse expirant devant moi.
Et je consentirais à triompher sans toi,
Arbace!... A ta valeur je dois plus que la vie;
Et je pourrais te voir, victime de l'envie,
Après tant de hauts faits au mépris réservé!
Par qui? par un ingrat que ton bras a sauvé!...
Ingrat, moi! non : jamais! dût en ce jour mon père
Me punir, m'accabler de toute sa colère,
Je lui désobéis; l'honneur m'en fait la loi.
Une gloire usurpée est indigne de moi!

MANDANE.

Que j'aime à voir un prince aimé de la victoire,
Fidèle à l'amitié, modeste dans sa gloire,
Loin de s'enorgueillir d'un éclat séducteur,
Lui-même rendre hommage à son libérateur,
Et fesant d'un vain faste un noble sacrifice,
Au séjour de l'envie écouter la justice!...
Mais ne puis-je savoir quel puissant intérêt
Fait subir au vainqueur un si cruel arrêt?
Quel injuste soupçon, quelle haine cruelle
Arme le roi des rois contre un sujet fidèle?

ARTAXERCE.

On le craint; on l'accuse; ah! pour lui je frémis.
Il a dans ce palais de puissans ennemis.
Si j'en crois Cléonide, ici, dans le mystère,
Il existe un complot tramé contre mon père.

MANDANE.

Celui qui de lauriers voit son front couronné

D'un si noir attentat serait-il soupçonné?
Il défendra mon père; et tu crains trop peut-être
Un bruit dans ce palais répandu par un traître,
Qui, rampant sous le roi, sourdement s'agrandit,
Et rêve des complots pour garder son crédit.

ARTAXERCE.

Un flatteur hautement ose accuser Arbace!
Son père souffre-t-il un tel excès d'audace?
Craint-il de démentir un bruit injurieux?
N'oserait-il défendre un fils victorieux?

MANDANE.

Réserver cet outrage à l'ami de mon frère!
Il a sauvé le fils; peut-il trahir le père?

ARTAXERCE.

Les courtisans, d'Arbace ennemis déclarés,
Pour nous perdre tous deux nous ont-ils séparés?
Serais-je, auprès du roi, calomnié moi-même?
Prêt à me dévouer pour un père que j'aime,
J'accours: et jusqu'à lui je ne puis pénétrer!

(Il va vers l'appartement du Roi.)

MANDANE, le retenant.

Demeure! à ses regards tremble de te montrer!
Sans son ordre oses-tu paraître en sa présence?
Ta mort serait le prix d'une telle imprudence;
Mon frère, ton audace augmente mon effroi.
Arbace est en danger; c'est bien assez pour moi!

SCÈNE III.

CLÉONIDE, ARTAXERCE, MANDANE, GARDES, SUITE, HÉRAUTS D'ARMES.

CLÉONIDE, sortant de l'appartement du Roi.

(A Artaxerce.)

Le monarque, irrité d'un refus qui l'outrage,
Vous défend de lui rendre un légitime hommage,
Jusqu'au moment heureux où, cédant au devoir,
Au temple du soleil vous irez recevoir
La palme du vainqueur des mains de votre père.

(Artaxerce fait un mouvement d'improbation.)

Ne lui résistez plus, ou craignez sa colère....
« Renoncez, m'a-t-il dit, à l'espoir odieux
» De me voir du triomphe honorer en ces lieux
» Un sujet qui, déjà trop dangereux peut-être,
» Ne peut s'accoutumer à fléchir sous un maître. »
Aux ordres de mon roi toujours obéissant,
Épouvanté, certain de son danger pressant,
Et redoutant pour vous le coup qui le menace,
Je vais prouver mon zèle en m'assurant d'Arbace.

(Artaxerce et Mandane frémissent d'indignation.)

Vous, tremblez pour un père, et songez qu'aujourd'hui
Un seul pas indiscret peut vous perdre avec lui.

(Cléonide sort par le fond avec les gardes, les grands de l'empire et les hérauts d'armes.)

SCÈNE IV.

ARTAXERCE, MANDANE.

MANDANE.

Quel sinistre langage et quel affreux mystère !

ARTAXERCE.

Je crains pour mon ami ! je tremble pour mon père !
Ses vils adulateurs, lui cachant le danger,
Écartent le héros qui seul peut le venger.

MANDANE.

Tes soupçons étaient vrais ; n'en doutons plus, l'envie
Ose attaquer d'Arbace et l'honneur et la vie.
Son nom aux courtisans imprime la terreur ;
Sa gloire les irrite, et leur lâche fureur,
Par une calomnie alarmant sa prudence,
Du monarque abusé réveille la vengeance.

ARTAXERCE.

Et je verrais mon roi par leurs conseils trahi,
Captif dans son palais, de ses sujets haï,
Confiant la justice aux artisans du crime,
De leurs propres fureurs devenir la victime ?....
Il retient mes guerriers ; j'irai les retrouver !

MANDANE.

Malgré ton roi, tu veux....

ARTAXERCE.

Périr, ou le sauver.

Je vois dans ce palais quel danger l'environne.
En défendant mes droits, je défendrai son trône.

(S'arrêtant.)

Que dis-je? impunément, au nom du roi des rois,
Je verrais l'imposture ici dicter des lois?...
En des climats lointains j'ai combattu Pharnace;
Et lorsque, pour défendre et pour venger Arbace,
Empressé, je reviens près d'un père chéri,
J'attendrais pour le voir l'ordre d'un favori?...
Non!... dût contre moi seul éclater sa colère,
Sur le bord de l'abîme il faut que je l'éclaire;
Allons: et de mon roi vengeant l'autorité,
Jusqu'à son trône enfin portons la vérité!

(Il entre dans l'appartement de son père.)

SCÈNE V.

MANDANE, voulant le retenir.

ARTAXERCE!... Il me fuit!... nul danger ne l'arrête!
Arbace! c'est pour toi qu'il expose sa tête!
Contre tes oppresseurs il t'offre son secours;
Il ne peut oublier que tu sauvas ses jours!...
Cependant je crains tout du courroux de mon père.

(Voyant Artaban qui entre)

Ah! sauvez votre fils et rendez-moi mon frère!

SCÈNE VI.

ARTABAN, MANDANE.

ARTABAN, entrant par le fond à droite.

Princesse! ainsi que vous j'aime Arbace, et je croi
Qu'il n'a point oublié ce qu'il doit à son roi.
Je connais ses vertus, et peut-être il ignore
Ce complot odieux dont vous doutez encore.
Mais le Roi le soupçonne, il se croit en danger;
Prompt à calmer sa crainte, ardent à le venger,
D'un arrêt qui m'afflige approuvant la sagesse,
Je dois à son salut immoler ma tendresse;
Et Mandane, d'un père oubliant le pouvoir,
Ose écouter l'amour et trahir son devoir!...
Gardez sur le complot un éternel silence.
J'ai fait mander Arbace; évitez sa présence.
Ainsi le veut Xercès... à ses ordres, soumis,
Seul, je viens en ces lieux interroger mon fils.

(Mandane va pour lui répondre.)

Le monarque a parlé; vous l'aimez, il vous aime;
Tremblez de résister à son ordre suprême!....
Vous craignez pour mon fils!... je ne puis oublier
Qu'il y va de ma gloire à le justifier.
A vos désirs, aux miens, empressé de le rendre,
S'il est calomnié, je saurai le défendre,
Princesse!... et si mon fils vous est cher... Il paraît!
Gardez-vous de troubler cet entretien secret.

MANDANE, à elle-même.

On me défend de voir ce guerrier magnanime

Que l'univers contemple et que l'envie opprime !
Dieux puissans ! de sa tête écartez le danger !
Contre ses ennemis daignez le protéger !

(Elle sort à gauche, elle entre dans l'appartement d'Artaxerce.)

ARTABAN, regardant Mandane qui sort.

Calme-toi : rien n'échappe à ma vue attentive.
Pour protéger mon fils, il suffit que je vive.
Quel que soit son danger, je serai son appui ;
Xercès a, dans ce jour, plus à craindre que lui !

(Les officiers de la suite d'Arbace entrent par le fond à droite ; Arbace entre vivement le dernier ; il est armé en guerre. Au moment où il paraît, Artaban va au-devant de lui et le reçoit dans ses bras.)

SCÈNE VII.

ARTABAN, ARBACE, OFFICIERS DE LA SUITE D'ARBACE.

ARBACE, courant dans les bras de son père.

Vous qui m'avez tracé le chemin de la gloire,
Vous m'offrez dans vos bras le prix de ma victoire !
Ah ! combien près de vous je bénis mon retour !
Quel plaisir pour mon cœur d'apporter en ce jour
La paix à mon pays, mes lauriers à mon père !...

(Aux officiers de sa suite.)

Magnanimes guerriers ! vous qu'une loi sévère
Bannit de ce palais et sépare de moi,
Cédez, sans murmurer, aux ordres de mon roi.

Quand le Parthe fuyait au fond de l'Hyrcanie,
Vous ne présumiez pas qu'ici la calomnie,
Dans l'ombre et le silence armant la trahison,
Eût osé contre Arbace éveiller le soupçon.
Mais mon ame est tranquille; et je rends grâce au zèle
Qui, dans tous mes dangers, près de moi vous appelle.

(Montrant Artaban.)

Mon père me suffit; avec un tel soutien,
Fort de mon innocence, amis! je ne crains rien.
Allez, et réprimez une ardeur téméraire.

(Regardant au tour de lui. Ses officiers sortent.)

J'espérais qu'en ces lieux, conduite par son frère,
Après deux ans d'absence, empressée à me voir,
Mandane, à mes regards...

ARTABAN.

Arbace, vain espoir!...

ARBACE.

Vain espoir, dites-vous? ce langage m'étonne.....
Artaxerce me fuit!... Mandane m'abandonne!...
Le monarque irrité... Mon père! expliquez-moi
Les discours que j'entends, l'accueil que je reçoi.

ARTABAN.

Écoute: profitons du moment qu'on nous laisse.
Par ta sincérité réponds à ma tendresse...
De l'orgueil de Xercès, du mépris de sa foi,
De l'affront qu'il te fait je souffre plus que toi.
Son parjure m'outrage; et le coup qui t'accable
Rendrait, même à mes yeux... ta révolte excusable.

ARBACE.

Ah ! Dieux !...

ARTABAN.

Mon fils ! silence ! on pourrait nous entendre...
Le Roi te la ravit ; moi, je veux te la rendre.
Je ne souffrirai pas qu'il t'enlève à la fois
Le prix de ton amour, le fruit de tes exploits.
Du triomphe à ton roi tu fais le sacrifice ;
Je veux de ses rigueurs réparer l'injustice.
Oui : je veux lui parler pour sa fille et pour toi,
Je veux voir s'il persiste à violer sa foi...
Sois libre cependant ; et de l'aveu d'un père,
Sans crainte en ce palais vois Mandane et son frère.

(Désignant l'appartement à gauche.)

Ils t'attendent tous deux... Va ! surtout songe bien
Que je ne te permets qu'un secret entretien ;
Et que tu dois cacher à Mandane elle-même,
Ce que je fais pour elle et pour un fils que j'aime.

ARBACE.

Le bienfait signalé que je reçois de vous,
Mon père, est un secret entre le ciel et nous.

(Il entre à gauche dans l'appartement d'Artaxerce.)

SCÈNE VIII.

ARTABAN.

Il est à moi !... son cœur à Mandane fidèle,
Enfin, grâce à l'amour, est devenu rebelle !...
C'en est fait : oubliant un importun devoir,

Au gré de mes souhaits, mon fils! je vais te voir,
Emporté loin de toi, confondre en ton délire
Et tes vœux et les miens, et Mandane et l'empire!...
Ta désobéissance aux ordres de ton roi,
Ta fureur contre lui, ton amitié pour moi,
Ta gloire, tout te force à finir mon ouvrage.
Ta vertu m'alarmait; ton amour m'encourage!...
Nicanor est dans Suze; interrogé par moi,
Hélénus a gardé mon secret et sa foi.
Au temple du Soleil, où m'attend Mégabise,
Hâtons-nous d'assembler les chefs de l'entreprise.
Allons, d'un même coup, affranchir mon pays,
Punir ses oppresseurs, et couronner mon fils.

(Il sort par le fond, à droite, du côté de l'appartement du roi.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ARBACE, seul, entrant par le fond, à gauche.

(Très-agité.)

Ou suis-je ? tout ici respire la vengeance !
Les mages, les guerriers s'assemblent en silence !....
Heureux de voir Mandane et certain de sa foi,
Je viens de lui jurer de mourir pour mon roi ;
Je la quitte... J'entends le peuple qui m'appelle ;
Je traverse la foule et la garde rebelle ;
Et jusque dans ces lieux m'ouvrant un libre accès,
Je ne vois que soldats armés contre Xercès !...
Ils m'entourent !... ma vue excite leur audace !...
Oseraient-ils compter sur le secours d'Arbace ?
Les factieux, déjà désarmés à ma voix,
Me poursuivent encor dans l'asile des rois !
Ils m'élèvent au trône !... Ah ! quel est donc le traître
Qui prend ici mon nom pour attaquer mon maître ?
Moi, chef des conjurés !... moi qui les ai punis,
Je pourrais...

SCÈNE II.

ARTABAN, ARBACE.

ARTABAN, sortant de l'appartement du Roi, et cachant une épée sous son manteau.

(Égaré.) (Regardant Arbace.)

Est-ce toi, Mégabise?... Mon fils!

ARBACE.

Mon père!

ARTABAN.

De ton roi ne crains plus la colère.

ARBACE.

Dieux! quel égarement! quel désordre!... mon père,
D'où naît le trouble affreux où je vous vois plongé?
Qu'avez-vous fait? Parlez! parlez!

ARTABAN.

Je t'ai vengé.

ARBACE.

Vengé!

ARTABAN.

Je le devais... Regarde cette épée!

(Il découvre l'épée sanglante et la lui montre.)

ARBACE, la saisissant.

Ciel!

ARTABAN.

La reconnais-tu?

ARBACE.

De sang elle est trempée !

ARTABAN.

Je le sais.

ARBACE.

De quel sang? il me glace d'effroi !

ARTABAN.

C'est celui de Xercès.

ARBACE, avec feu.

Qui l'a répandu?

ARTABAN.

Moi !

Voilà de ta grandeur le garant infaillible.

ARBACE, contemplant l'épée avec horreur.

De votre amour pour moi voilà le gage horrible!

(On entend du bruit au fond, à droite.)

ARTABAN, voulant la reprendre.

On vient!... donne!...

ARBACE, égaré et en sortant.

Ah! cachons ce glaive à tous les yeux!

Mon roi!.. mon père!..Où fuir? guidez mes pas, grands Dieux!

(Arbace emporte l'épée sanglante et sort par le fond, à gauche.)

SCÈNE III.

ARTABAN.

Mon fils! demeure!... Arbace! entends la voix d'un père!..
Imprudent! où va-t-il? ô ciel! que va-t-il faire?
Je tremble... Moi trembler! suis-je donc Artaban?...
J'ai dû venger mon fils et punir un tyran.
(Il prête l'oreille.)
Ah! j'entends le signal de la mort d'Artaxerce.
Artaban dans ses mains tient le sort de la Perse.
Le même dieu conduit et tes coups et les miens;
Qu'attends-tu? hâte-toi, Mégabise! reviens.
Si tes coups sont portés, mon fils obtient l'empire.
(Regardant au fond et voyant Mégabise qui entre.)
C'est toi? Xercès n'est plus.

SCÈNE IV.

ARTABAN, MÉGABISE.

MÉGABISE.

ARTAXERCE respire!

ARTABAN.

Qu'entends-je? malheureux! tu ne l'as pas frappé?

MÉGABISE.

Un dieu veille sur lui; ton espoir est trompé!

ARTABAN, avec fureur.

Mégabise!... oses-tu me tenir ce langage?

MÉGABISE, sans s'effrayer.

Écoute, et cesse enfin d'accuser mon courage...
Fidèle à mes sermens, partageant ton courroux,
Je cherchais la victime échappée à mes coups;
J'entends au loin des cris; étonné, je m'arrête;
Que vois-je? des soldats et le prince à leur tête.
Malgré l'ordre du roi, pour défendre ses jours,
Il a de son armée emprunté le secours:
Il revient; et, tranquille en ce péril extrême,
Il croit venger son père et se venge lui-même.

(Désignant la droite du théâtre.)

Par la porte du temple il entre devant moi;
Il traverse à mes yeux l'appartement du Roi.
Il s'avance, entouré des soutiens de son trône!

ARTABAN.

Laisse-moi!... je l'attends.

MÉGABISE.

Moi! que je t'abandonne?
Il poursuit l'assassin!

ARTABAN.

Il ne le connaît pas.
Il n'a que retardé l'instant de son trépas.
J'en atteste ma haîne et le dieu qui m'éclaire,
Avant la fin du jour, il rejoindra son père!...

(On entend du bruit à droite.)

On vient... laisse-moi seul, te dis-je. Éloigne-toi:

(Avec feu.)

Évite les regards du prince... Je le voi.

(Il lui fait signe de s'éloigner promptement. Mégabise sort mystérieusement; le bruit redouble dans l'appartement du roi.)

SCÈNE V.

ARTAXERCE, ARTABAN, SOLDATS sortant de chez le roi.

ARTAXERCE, en entrant.

Mon père! ô perfidie! ô destin déplorable!

(Il se jette sur le siége à droite.)

ARTABAN, d'un ton prononcé.

Artaxerce! est-ce vous? quelle audace coupable
Vous porte à violer l'asile redouté
Où repose des rois l'antique majesté?
Eh! pourquoi ces soldats?...

(Se modérant tout à coup.)

Je vois couler vos larmes.

ARTAXERCE.

O trahison!

ARTABAN.

Seigneur, dissipez mes alarmes.

ARTAXERCE.

O douleur!

ARTABAN.

Achevez. Quel trouble! quel effroi!
Parlez : que faut-il faire ?

ARTAXERCE, se levant avec feu.

Il faut venger ton roi!

ARTABAN.

Mon roi! que dites-vous?

ARTAXERCE.

Un barbare, un impie,
Dans cet asile saint, vient de trancher sa vie!
J'ai vu son sang; j'entends ses mânes courroucés;
Ils demandent vengeance... ils seront exaucés!...
Dieux puissans! c'est en vain qu'un horrible mystère
Dérobe à mes regards l'assassin de mon père :
A son juste supplice il n'échappera pas!

(Artaxerce s'abandonne aux transports de sa fureur; Artaban cache son trouble et garde un profond et même silence.)

SCÈNE VI.

ARTAXERCE, MANDANE, ARTABAN, GARDES.

MANDANE, accourant épouvantée.

Quel trouble! quel tumulte! où vont tous ces soldats?
Qui les a conduits?

ARTAXERCE.

Moi.

MANDANE.

Qui poursuis-tu ?

ARTAXERCE.

Le crime.

MANDANE.

Quel crime ?

ARTAXERCE.

Un meurtre affreux.

MANDANE.

Ah ! quelle est la victime ?

ARTAXERCE.

Mon père !

MANDANE.

Dieux !

ARTAXERCE, hors de lui.

C'est là qu'un lâche meurtrier
A plongé dans son cœur un parricide acier !...

MANDANE, avec impétuosité.

Le barbare est puni ?... quel est-il ?

ARTAXERCE.

Je l'ignore.

MANDANE.

Quand mon père n'est plus, l'assassin vit encore !

A fait trouver sur lui le fer de l'assassin ;
J'ignore si lui-même, épouvanté du crime,
Veut cacher le coupable et s'offrir pour victime ;
Mais je ne puis penser qu'à tes yeux sa valeur
Atteste vainement les vertus de son cœur...
Sans doute il faut venger le trépas de mon père ;
Peut-être un même sort te menace, mon frère !
Ta gloire, ton danger, le salut de l'État,
Tout veut que l'on punisse un si noir attentat.
De son infâme auteur la mort est légitime ;
Mais avant de frapper, choisis bien la victime.
Le zèle trop ardent cache la trahison.
Tremble de condamner sur un premier soupçon....
Jamais je ne verrai l'assassin de mon père
Dans le libérateur, dans l'ami de mon frère.
J'en appelle à Pharnace, à ton danger pressant ;
J'en atteste ta vie ; Arbace est innocent !...

ARTAXERCE.

Innocent !... de ce fer le muet témoignage
D'un amour insensé dément seul le langage.
En vain dans ma douleur je cherche à m'abuser ;
Tu pleures le coupable, et je dois l'accuser.

MANDANE.

Sans lui tu périssais, et tu le sacrifies !

ARTAXERCE.

Sans lui Xercès vivrait, et tu le justifies !...
Après son attentat tu déplores son sort !
Entends le cri d'un père : il ordonne sa mort ! ...

(A Artaban.)

Tu n'oses le défendre ?

ARTABAN.

Eh! c'est là mon supplice!

MANDANE, à Artaban.

Est-ce vous que j'entends?... voulez-vous qu'il périsse?

ARTABAN.

Moi!

MANDANE, avec feu.

Défendez-le donc!

ARTABAN.

Je mourrai satisfait,
Si je puis du coupable expier le forfait.

ARTAXERCE.

Arbace criminel!

MANDANE, avec impétuosité.

Quel langage!... mon frère!

(A Artaban.)

N'est-il plus ton ami?.... N'êtes-vous plus son père?

(A Artaxerce.) (A Artaban.)

Ah! tu lui dois la vie!... Il la reçut de vous!
Seule, je le défends, et vous l'accusez tous!...
Loin de les attendrir ma douleur les irrite.

(Les ayant regardés l'un après l'autre.)

Arbace! dans leurs yeux je vois ta perte écrite!

ARTAXERCE, à Cléonide.

Allez, et devant nous qu'il paraisse à l'instant.

(Cléonide sort avec la moitié des gardes et le soldat qui tient l'épée sanglante.)

MANDANE.

Il a sauvé l'empire et l'échafaud l'attend !

ARTAXERCE.

Mandane ! laissez-nous.

MANDANE.

Qui ? moi ! fuir sa présence !

ARTAXERCE.

Il le faut.

MANDANE.

Ciel !...

(A Artaban.)

Seigneur ! vous gardez le silence !
Lorsque de votre fils tout le sang va couler,
Cruel ! en sa faveur ne pouvez-vous parler ?
Le croyez-vous coupable ?

(Artaban se tait.)

Il ne veut pas m'entendre !

(Les observant tous deux en sortant.)

Ils vont le condamner ; je ne puis le défendre !...

(Elle sort à gauche.)

SCÈNE VIII.

ARTAXERCE, ARTABAN.

ARTABAN.

Souffrez qu'à vos genoux j'implore...

ARTAXERCE, le relevant.

Dans mon cœur
Mon père, contre Arbace excitant ma fureur,
Sur ton fils que j'accuse appelle ma vengeance;
Mais je ne confonds pas le crime et l'innocence.
J'admire ton courage en ce double malheur,
Où le nom du coupable augmente ma douleur.
Dès l'enfance, à ton fils un nœud sacré me lie;
Sois son juge, Artaban!... il a sauvé ma vie!...
Je suspends pour toi seul l'arrêt dont j'ai frémi.
Sauve encor, s'il se peut, ton fils et mon ami!

ARTABAN.

Moi!... son juge.

ARTAXERCE.

Pour lui sois moins inexorable!
Je l'avouerai: j'ai peine à le croire coupable.
Tu pourras mieux que moi lire au fond de son cœur.
Ose l'interroger.

ARTABAN.

Vous l'ordonnez, seigneur?

ARTAXERCE.

Il s'avance!

SCÈNE IX.

ARBACE, ARTAXERCE, ARTABAN, GARDES.

ARBACE, entrant avec des gardes, il n'est point enchaîné.
(En entrant.)
O mon roi!

ARTAXERCE, en lui-même.
Ma pitié doit se taire.
Évitons son aspect...
(Haut à Arbace en sortant.)
Parlez à votre père!
(Artaxerce sort à droite.)

SCÈNE X.

ARBACE, ARTABAN, GARDES.

ARTABAN.

GARDES, sortez.
(Les gardes sortent par le fond des deux côtés.)

ARBACE.

Mon père!... est-ce vous que je voi?

ARTABAN.

Les momens nous sont chers, mon fils, écoute-moi!
On te croit criminel. Une fausse apparence,
Le tems, le lieu, le fer, ta fuite, ton silence,

Tout t'accuse : Artaxerce est prêt à te juger.
Il t'appelle au conseil ; je ne peux y siéger...
Si je me tais, tu meurs ; si tu parles, j'expire.
Si tu fuis avec moi, je t'élève à l'empire!

(Arbace va pour l'interrompre.)

Écoute, malheureux! et ne m'interromps pas!...
Attendrons-nous ici ta mort ou mon trépas?
Ton camp est sous nos murs; laisse-moi t'y conduire.
Inquiet sur ton sort, dont j'ai su les instruire,
Aigris contre Artaxerce et pleins d'ardeur pour toi,
Tes guerriers aussitôt vont te proclamer roi.
Jusque dans ce palais la garde conjurée,
A la voix d'Artaban, pour toi s'est déclarée.
Viens : tu n'as qu'à paraître, et mes vœux sont remplis.
Mon triomphe est certain; l'empire est à mon fils!

(Arbace va de nouveau pour l'interrompre.)

M'oses-tu résister dans ce péril extrême?
Crains-tu de voir ton front paré du diadème?
Lorsque l'Asie entière applaudit à mon choix,
Refuses-tu l'honneur de lui dicter des lois?...
Arbace! sois l'appui d'un peuple qui t'adore.
Entends, entends les vœux d'un père qui t'implore.
Si tu deviens mon roi, je suis justifié.
Si tu restes sujet, je suis sacrifié.
Oui : c'est moi qui mourrai pour expier mon crime.
Choisis : je vois mon prince, ou tu vois ta victime!

ARBACE.

En ce jour de malheur, votre fils frémissant
Doit sauver le coupable et mourir innocent.
Mais n'attendez jamais que mon ame avilie
Abandonne l'honneur pour conserver la vie...

J'ai dû, loin de ces lieux, emporter sans effroi
Le glaive accusateur du meurtre de mon roi;
J'ai dû, de ce forfait complice involontaire,
Indigné du soupçon, le souffrir et me taire;
J'ai dû, voyant le fer arraché de ma main,
Prendre sur moi le crime et cacher l'assassin;
Et quand, par le silence auquel je me condamne,
Oubliant à la fois et ma gloire et Mandane,
Je perds tout et je meurs déshonoré par vous,
Vous voulez qu'Artaxerce expire sous mes coups?...
Moi, perdre mon ami! moi, par de nouveaux crimes,
Vous voir accumuler victimes sur victimes!
Non!... s'il faut que le peuple, en mon nom révolté,
Soit aujourd'hui par vous au carnage excité,
S'il faut armer ma main contre un prince que j'aime,
S'il faut de ses états le dépouiller moi-même,
En vain vous vous flattez d'un si coupable espoir;
Oui, mon père! jamais d'un attentat si noir
Arbace ne sera délateur ni complice;
Je garde l'innocence, et je cours au supplice!

ARTABAN.

Oserais-tu braver ton père?

ARBACE.

Je le dois.

ARTABAN.

Tu me désobéis!

ARBACE, avec feu.

Pour la première fois.

ARTABAN, à part.

O trop fatal honneur!

ARBACE, de même.

O cruelle contrainte!

ARTABAN.

Tremble!...

ARBACE.

C'est pour vous seul que je connais la crainte.

ARTABAN.

Je sauverai mon fils!

ARBACE.

Je sauverai l'État!

ARTABAN.

Je vois ton échafaud!

ARBACE.

Je vois votre attentat!

ARTABAN.

Au camp l'honneur t'appelle; ici ta mort s'apprête.
Vois le fer des bourreaux suspendu sur ta tête.

ARBACE.

Laissez-moi!

ARTABAN.

Te quitter en ce péril pressant!
Moi, vivre criminel, quand tu meurs innocent!...
Viens, Arbace!...

ARBACE.

Pour vous je dois cesser de vivre;

Je dois perdre Mandane... et je ne puis vous suivre !

ARTABAN.

Tu me suivras !... Arbace !... en ce moment d'horreur,
Ne me résiste plus... redoute ma fureur.
Viens, viens !

ARBACE, haut.

A moi, soldats !

ARTABAN.

Que fais-tu, fils barbare ?

ARBACE.

Mon devoir.

ARTABAN.

Fuis ta honte et la mort qu'on prépare !
Suis-moi : viens !... si tu dis un seul mot, tu te perds !

ARBACE, plus haut.

Soldats ! accourez tous et rendez-moi mes fers !

ARTABAN, l'entraînant.

Ils n'obéiront point à ce cri téméraire.

(Les gardes rentrent des deux côtés du théâtre.)

ARBACE, bas à son père.

On vient !... silence !

ARTABAN, forcé de quitter son fils.
(Bas à Arbace.) (Haut.)

Ingrat ! Sortez !...

ARBACE, avec respect.

Adieu !... mon père !

(Arbace va vers les soldats et sort avec eux.)

ARTABAN.

Il me fuit!... il se tait!... et, fidèle à son roi,
Il m'ordonne de vivre et va mourir pour moi!...
Non!... je n'approuve plus ton silence farouche,
(En sortant, hors de lui.)
Mon fils!... la vérité va sortir de ma bouche!
(Il sort.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

Je dois perdre Mandane... et je ne puis vous suivre!

ARTABAN.

Tu me suivras!... Arbace!... en ce moment d'horreur,
Ne me résiste plus... redoute ma fureur.
Viens, viens!

ARBACE, haut.

A moi, soldats!

ARTABAN.

Que fais-tu, fils barbare?

ARBACE.

Mon devoir.

ARTABAN.

Fuis ta honte et ta mort qu'on prépare!
Suis-moi : viens!... si tu dis un seul mot, tu te perds!

ARBACE, plus haut.

Soldats! accourez tous et rendez-moi mes fers!

ARTABAN, l'entraînant.

Ils n'obéiront point à ce cri téméraire.

(Les gardes rentrent des deux côtés du théâtre.)

ARBACE, bas à son père.

On vient!... silence!

ARTABAN, forcé de quitter son fils.

(Bas à Arbace.) (Haut.)

Ingrat! Sortez!...

ARBACE, avec respect.

Adieu!... mon père!

(Arbace va vers les soldats et sort avec eux.)

ARTABAN.

Il me fuit !... il se tait !... et, fidèle à son roi,
Il m'ordonne de vivre et va mourir pour moi !...
Non !... je n'approuve plus ton silence farouche,
(En sortant, hors de lui.)
Mon fils !... la vérité va sortir de ma bouche !
(Il sort.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ARTABAN, MÉGABISE.

(Mégabise suit Artaban, qui entre le premier et qui est dans la plus grande agitation.)

MÉGABISE.

Ou vas-tu? pour ton fils j'implore ton secours.
Si tu perds un instant, c'en est fait de ses jours.

ARTABAN, à lui-même, et sans écouter Mégabise.

Mon fils!

MÉGABISE.

On va dicter l'arrêt de son supplice.
Au fond de son cachot attends-tu qu'il périsse?

ARTABAN.

Mon fils!...

MÉGABISE.

Viens le sauver. Les mages sont à nous.
Les conjurés sont prêts à servir ton courroux.

ARTABAN.

Il n'est pas tems encor; j'exposerais Arbace.
Le conseil va paraître!...

MÉGABISE.

Y prendras-tu ta place?

ARTABAN.

(Mégabise hésite.)

Tu seras près de moi... Que peux-tu redouter?
Son arrêt malgré nous peut-il s'exécuter?...
Lorsque la loi me force à juger l'innocence
D'un fils qui sait mon crime et garde le silence,
Ne suis-je pas certain de voir ce fils sauvé,
Au rang du roi des rois par nos mains élevé?
Si les juges d'Arbace ordonnent qu'il périsse,
Je vois les conjurés l'arracher au supplice,
Disperser les soldats, immoler les bourreaux,
Sacrifier le prince, enlever le héros,
Le porter au triomphe, enfin mettre à la place
Du dernier de nos rois le premier de ma race...
Je ne balance plus : à la loi j'obéis;
Son salut en dépend; je jugerai mon fils.

MÉGABISE.

Aura-t-il devant toi la force de se taire?

ARTABAN.

Ah!... respecte le fils qui s'immole à son père!...
Ne tremble pas pour moi; pour lui je ne crains rien.
Va! le sang coulera; mais ce n'est pas le sien.
Eh quoi! de ce héros, ma plus chère espérance,
J'entendrais sans horreur prononcer la sentence!
Je verrais un guerrier de l'Asie adoré,
Monter à l'échafaud, de bourreaux entouré,
Périr, de mon forfait victime volontaire,
En demandant aux Dieux le pardon de son père!...

ARTAXERCE.

Nicanor oserait attenter à ma vie ?
Son zèle à me servir...

CLÉONIDE.

Couvrait sa perfidie.

ARTAXERCE.

Lui ! que j'ai toujours vu prêt à s'armer pour moi,
Ce prince magnanime....

CLÉONIDE.

Est l'assassin du roi !...
Quand Xercès a péri, le traître était dans Suze ;
Oui, je le sais !... j'en crois Artaban qui l'accuse.
Seigneur ! avec Arbace il ose conspirer.

ARTAXERCE.

Cléonide !... un moment, laissez-moi respirer !...
(A lui-même.)
Ah ! quand je lui permets l'entretien de son père,
Instruit d'un tel complot Arbace ose se taire !
Dans quel abîme affreux veux-tu donc me plonger !
Ciel !... On poursuit mes jours ; je ne puis me venger !

CLEONIDE.

Le peuple ose à grands cris redemander Arbace ;
Il s'arme contre vous...

ARTAXERCE.

Je crains peu son audace.
Va, je n'ai qu'à paraître et ce peuple irrité
Abjure la révolte et fuit épouvanté !

CLÉONIDE.

Pour un vil meurtrier que toute pitié cesse.

Que devant vous Arbace au tribunal paraisse.
Si brave, en se taisant, ses juges rassemblés,
Seigneur! sur son destin prononcez, ou tremblez!

ARTAXERCE.

Du sort de mon vengeur, qui? moi! que je décide!
Qu'il paraisse au conseil que son père préside!
Cette idée est horrible et me glace d'effroi.

CLÉONIDE.

Artaban doit venger et son prince et son roi.
Il ne peut abdiquer ce sacré ministère.
Du moment qu'il est juge, il cesse d'être père.

ARTAXERCE.

Cléonide, il suffit; je cède à vos avis.
La sagesse les dicte; ils vont être suivis.
En ces lieux, à ma voix, que le conseil s'assemble;
Qu'Arbace y soit conduit, et s'il se tait, qu'il tremble!

(Cléonide sort.)

SCÈNE IV.

ARTAXERCE, GARDES au fond.

Oui, l'indignation succède à la pitié!
Puis-je pour cet ingrat écouter l'amitié?
O mon père!... ô Xercès!... c'est toi qui le condamnes...
Sois satisfait: sa mort apaisera tes mânes!
Le fer sanglant l'accuse et son crime est prouvé;
La loi veut qu'il périsse... Hélas! il m'a sauvé!...

SCÈNE VI.

ARTABAN, ARTAXERCE, GARDES au fond.

ARTAXERCE, voyant Artaban.

(A lui-même.)

IMPATIENT déjà d'obéir à ma voix,
Il devance au conseil les arbitres des lois !...

(A Artaban.)

Tranquille, et n'écoutant que l'équité sévère,
Près de perdre ton fils, tu viens venger mon père ?
Au moment de juger ton appui, mon soutien,
Le trouble est dans mon cœur...

ARTABAN, à lui-même.

La mort est dans le mien !...

(Haut.)

Seigneur !... fier de vous voir affermi sur le trône,
Je mourrai satisfait si ma main vous couronne.

ARTAXERCE.

Tu veux perdre ton fils ?

ARTABAN.

Je veux sauver mon roi.

ARTAXERCE.

Ah ! le ciel te devait un fils digne de toi !

ARTABAN.

En m'immolant pour vous je sens que je suis père ;

Seigneur !... J'ose implorer une grâce dernière :
Souffrez que je renonce à l'honneur d'être assis
Près de vous au conseil qui va juger mon fils.
Puis-je, malgré l'horreur que m'inspire un tel crime,
Devant mon tribunal voir marcher la victime ?
Je connais mon devoir; mais l'austère équité
N'exige pas de moi tant d'inhumanité.
Je respecte un arrêt que je ne puis suspendre.
J'ai dû le provoquer; je ne dois pas l'entendre.

(Il va pour sortir.)

ARTAXERCE.

Demeure au conseil.

ARTABAN.

Moi !

ARTAXERCE.

Je crains d'être abusé ;
Je remets en tes mains le sort de l'accusé.

ARTABAN.

Seigneur !... vous oubliez qu'Artaban est son père.

ARTAXERCE.

Tu peux seul pénétrer cet horrible mystère.
Demeure !... je le veux.

SCÈNE VII.

MÉGABISE, ARTABAN, ARTAXERCE, CLÉONIDE, MEMBRES DU CONSEIL, GARDES.

(Les membres du conseil entrent; ils sont précédés de Cléonide et de Mégabise qui viennent se placer, le premier à la gauche d'Artaxerce, le deuxième à la droite d'Artaban.)

ARTAXERCE.

Astre et Dieu créateur!
De l'antique univers éternel bienfaiteur!
Soleil!... daigne exaucer les vœux que je t'adresse;
Du conseil qui t'implore éclaire la sagesse;
D'un seul de tes rayons perce l'obscurité
Qui dérobe à mes yeux l'auguste vérité!

(Arbace enchaîné paraît; il est précédé et suivi des gardes du conseil.)

SCÈNE VIII.

MÉGABISE, ARTABAN, ARBACE enchaîné, ARTAXERCE, CLÉONIDE, GARDES DU CONSEIL.

(Au moment où Arbace paraît, Artaxerce s'assied à gauche et fait signe à Artaban de s'asseoir. Cléonide et Mégabise restent debout, le premier à côté d'Artaxerce, le second à côté d'Artaban; les autres membres du conseil sont rangés en haie des deux côtés du théâtre; Arbace est debout entre Artaxerce et Artaban; les gardes sont placés en demi-cercle derrière Arbace.)

ARTAXERCE, à lui-même, voyant entrer Arbace.

Qui ne serait frappé de sa noble assurance!
De le justifier je conçois l'espérance.

(Regardant Arbace.)

Puis-je dans un héros, dans mon libérateur,
D'un lâche assassinat reconnaître l'auteur?...

(A Arbace.)

Approche...

(Arbace s'avance.)

Explique enfin cet horrible mystère.
Serais-tu criminel?... Parle!... un juge sévère
Pour te rendre l'honneur n'attend qu'un mot de toi...
Arbace!... réponds...

ARBACE, voyant Artaban.

Ciel!... mon père devant moi!...

ARTAXERCE.

Achève, malheureux! cesse de te contraindre :
L'innocence accusée ici n'a rien à craindre...
Connais-tu l'assassin?... nomme-le.

ARBACE, à lui-même.

Je ne puis!...

(A Artaban.)

Vous, mon juge?... avez-vous oublié qui je suis?...

ARTABAN.

Téméraire!

ARBACE, après un grand tems, se contraignant.

Soumis, calme en votre présence,
Votre fils entendra son arrêt en silence.

ARTABAN.

D'un père qui t'aimait si les sages avis
Par toi dans ce jour même eussent été suivis,
On ne nous verrait point, moi juge, toi coupable.

ARBACE, à part.

Moi, coupable!

ARTAXERCE, à Cléonide.

Il se tait?

CLÉONIDE, à Artaxerce.

La vérité l'accable.

ARTAXERCE.

Du plus noir des forfaits, Arbace es-tu l'auteur?...
N'as-tu rien à répondre à ton accusateur?

ARBACE.

Rien.

ARTAXERCE.

Je vais donc venger les mânes de mon père !

ARBACE.

Tu le dois.

ARTAXERCE.

C'en est fait.

CLÉONIDE.

Il s'accuse.

ARTAXERCE.

Il m'éclaire !

(A Arbace.)

Vainement au conseil tu le caches encor ;
L'assassin m'est connu...

(Arbace et Artaban frémissent.)

Ce monstre est Nicanor...
Parle !... que tardes-tu de nommer ma victime ?

ARBACE, se désignant lui-même.

(Rassuré.)

Elle est devant tes yeux.

ARTAXERCE.

Toi, l'auteur d'un tel crime ?

ARBACE.

Artaxerce !... à mon sort ose m'abandonner ;
Alors que tout m'accuse on doit me condamner.

ARTABAN.

Ah ! mon fils !...

ARTAXERCE.

La pitié fait place à la colère.
Tu voulais de Mandane assassiner le frère ?

ARBACE, égaré.

De Mandane?... A ce nom... adoré...

ARTABAN, l'interrompant.

Penses-tu
Qu'un parricide amant soit cher à sa vertu ?...
Quel espoir te séduit ? tu ne vois plus sans doute
Le juge qui te parle et le roi qui t'écoute ?...

(Silence et frémissement d'Arbace.)

ARTAXERCE.

Un père t'en conjure, Arbace ! défends-toi.
L'honneur te le commande.

ARBACE.

O mon père !... ô mon roi !...

(A lui-même.)

L'abîme est sous mes pas : sans plainte, sans défense,
J'y tombe... je me tais !...

ARTAXERCE.

De ce cruel silence
Qu'attends-tu donc ?

ARBACE.

La mort.

(Artaxerce consterné se tait.)

ARTABAN, à part à Mégabise, prêt à se trahir.

O sublime vertu !
C'est à moi de mourir, et je vais...

MÉGABISE, de même, le retenant.

Que fais-tu ?

ARTABAN, égaré, haut.

Mon devoir !... je suis père... et ce spectacle horrible...

MÉGABISE, à part.

Il s'égare !

(Haut à Artaban.)

Seigneur ! montrez-vous inflexible.
Au conseil qui vous plaint épargnez vos douleurs ?
Sommes-nous assemblés pour voir couler vos pleurs ?
Ce n'est point la pitié que Xercès vous commande.
Son sang est répandu : c'est du sang qu'il demande.
Remplissez sans faiblesse un rigoureux emploi ;

(Avec intention.)

Oubliez votre fils ; songez à votre roi !

(Artaban se contraint.)

CLÉONIDE.

Témoin muet, mais sûr, d'un forfait exécrable,
Le glaive délateur reste aux mains du coupable.
Si du sang de mon roi son bras n'est point trempé,
Arbace au moins connaît le bras qui l'a frappé.
Il est, n'en doutons plus, meurtrier ou complice ;
C'est de lui que dépend sa grâce ou son supplice.
S'il nomme l'assassin, on peut lui pardonner ;
S'il garde le silence, on doit le condamner.

(Long silence d'Arbace.)

ARTAXERCE, se levant.

Artaban !

ARTABAN, à part et assis.

Dieux !

(Artaxerce se remet sur son siége.)

(A Artaxerce.)

Je cède à cet ordre sévère.
Vous demandez sa mort ; je dois vous satisfaire.

(Il se lève.)

Je dois à mon pays, au conseil, à mon roi,
Cet affreux sacrifice, inouï jusqu'à moi...
Xercès ! j'entends ta voix terrible, inexorable ;
Tu dictes mon arrêt ; tu nommes le coupable...
Qu'il périsse !

(Il met la main sur son cœur, et retombe sur son siége ; Arbace reste muet et impassible.)

ARTAXERCE, à lui même, regardant Arbace et se levant avec indignation.

Son père ordonne son trépas !
Cléonide ! sortons.

(Haut en sortant.)

Veillez sur lui, soldats !

(Il sort avec Cléonide.)

SCÈNE IX.

ARTABAN, ARBACE, MÉGABISE, GARDES dans l'enfoncement.

ARTABAN, après avoir regardé autour de lui, et voyant les gardes.

(A Arbace à demi-voix et assis.)

On n'accomplira point ce cruel sacrifice !
Tu marches au triomphe et non pas au supplice !
Va !... je saurai défendre un fils digne de moi !

(Se levant.)

Arbace ! il est un dieu qui veille encor sur toi !...

(Il sort avec Mégabise.)

SCÈNE X.

ARBACE, GARDES au fond.

(Avec une impétuosité graduée.)

Qu'a-t-il dit ? quel projet médite sa furie ?
Par un crime nouveau veut-il sauver ma vie ?
Veut-il impunément, dans le crime affermi,
Joindre au sang de mon roi le sang de mon ami ?
Qui ? moi ! pour obéir aux fureurs de mon père,
Quand j'adore la sœur, j'immolerais le frère !
Non ! non ! je dois mourir et presser mon trépas,
Pour arrêter le cours de ces assassinats !

Vivant, de tant d'horreurs je deviendrais complice:
Je conserve ma gloire en marchant au supplice.
C'en est fait : il est tems de subir mon arrêt ;
Dans l'éternelle nuit j'emporte mon secret!

(Il sort avec les gardes.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

(Nuit.)

ARTABAN.

Il entre par le fond à droite ; il est sombre, rêveur, et garde long-temps un morne silence.

Nicanor ne vient point ! déjà la nuit s'avance !
De te sauver enfin perdrais-je l'espérance,
Mon fils ? de ta prison il devait t'arracher ;
Ma garde sur ses pas m'a juré de marcher.
Aux ordres d'Artaban serait-elle indocile ?
Non : au dehors tout s'arme... Artaxerce est tranquille !...
J'ai su cacher l'abîme à ses yeux égarés ;
Il voit ses courtisans où sont mes conjurés.
Il va monter au trône, et sa chute est prochaine ;
Il croit venger son père, et sa perte est certaine.

(Désignant le fond du théâtre.)

Il marche vers le temple où sur l'autel sacré
Il prendra le poison qu'un mage a préparé...
Chaque pas, chaque instant, perdus pour ma vengeance,
Redoublent ma terreur... Ecoutons... quel silence !

(Se reprenant avec force.)

Moi craindre?... tes soldats à vaincre accoutumés,
Mon fils, en vain pour toi se seraient-ils armés?
Verraient-ils un bourreau plonger sa main cruelle
Dans le sang d'un guerrier, leur chef et leur modèle,
Quand le peuple indigné, t'appelant à grands cris,
S'unit, pour te défendre, aux mages attendris?...
Fuyez, vaines terreurs! je vois l'Asie entière,
En couronnant le fils, justifier le père.
Je vois de l'univers mon forfait ignoré
Affermir sur le trône un vainqueur admiré...
Pour moi, je ne demande aux Dieux pour récompense
Que de finir ma vie où ton règne commence,
Arbace! en expirant je bénis mon destin,
Si mon dernier regard voit le sceptre en ta main!

SCÈNE II.

ARTABAN, MÉGABISE.

MÉGABISE.

Artaban!

ARTABAN.

Quelle voix! est-ce toi? quel mystère!
Qu'as-tu fait de mon fils?... réponds!

MÉGABISE.

Malheureux père!

ARTABAN.

Achève!

MÉGABISE.

Dans ce temple en secret cette nuit
J'ai reçu les soldats que Nicanor conduit.
De nos fiers ennemis trompant la vigilance,
Du rendez-vous sacré nous sortons en silence.
Unis et divisés par des chemins divers,
Nous marchons vers ton fils, sûrs de briser ses fers.
Au signal convenu, je parais; et ma suite;
Aux portes des prisons par ta garde est conduite.
Pour retrouver ton fils, inquiet, je parcours
De ces longs souterrains les tortueux détours.
Je l'appelle : une voix éloignée et plaintive
Tout à coup vient frapper mon oreille attentive;
Je m'approche... Du fond de ces affreux cachots,
Hélénus se soulève et m'adresse ces mots :
« Malheureux ! où vas-tu ? quelle est ton espérance ?
» Le salut du héros n'est plus en ta puissance.
» Arraché de ces lieux par un ordre secret,
» Depuis une heure Arbace a subi son arrêt. »

ARTABAN, tombant sur un siége.

Tout est connu !... mon fils ! ô victime chérie !
Tu sauvas Artaxerce; il t'arrache la vie!
Arbace ! plus d'espoir! son forfait est certain.
Il paraissait te plaindre, et tu meurs de sa main !...
Le cruel contre moi feignait de te défendre !

MÉGABISE.

Je raconte aux soldats ce que tu viens d'entendre.
A cet affreux récit qui les glace d'horreur,
Ils ont, ainsi que toi, partagé ma fureur.
Profitant de la nuit, brûlant d'impatience,

Ils sont là!... viens : leurs bras armés pour ta défense,
Prêts à venger Arbace, à punir le tyran,
N'attendent pour frapper que l'ordre d'Artaban.

ARTABAN.

Artaxerce triomphe! il détruit mon ouvrage!
Il fuyait mon aspect pour assouvir sa rage!
J'assassinai son père; il immole mon fils...
Arbace! tu n'es plus; mes destins sont remplis.
C'est pour mieux me punir, ô justice éternelle!
Que tu n'as point frappé ma tête criminelle...
Je vis!... et j'ai perdu mon espoir, mon soutien!
Pour mon fils j'osai tout; sans lui je ne veux rien.
Couronne! ambition! vous n'avez plus de charmes!

(Se levant, à Mégabise.)

Retourne aux conjurés; qu'ils déposent les armes;
Qu'ils gardent leurs secours puisqu'ils n'ont pu sauver
Le héros qu'à l'empire ils devaient élever!
Qu'attendrais-je aujourd'hui de leur stérile audace?
Voudraient-ils qu'Artaban de Xercès prît la place?
S'ils ont compté sur moi, porte-leur mes refus.
Moi vivre, moi régner lorsqu'Arbace n'est plus!
Le trône, je le hais; le jour, je le déteste.
Me rejoindre à mon fils est l'espoir qui me reste!

(Il retombe sur son siége.)

(Se relevant avec fureur.)

Moi, mourir sans vengeance!... à ce mot, dans mon cœur
Je sens au désespoir succéder la fureur!

(A Mégabise.)

Je cède à ses transports... Seconde mon audace.
Je veux de nos tyrans exterminer la race!

De son libérateur le lâche meurtrier
A la mort qui l'attend va s'offrir le premier.
Lorsque par le pontife à l'autel amenée,
La victime y prendra la coupe empoisonnée,
Immolons à la fois Mandane et Nicanor!
Immolons avec eux tout ce qui reste encor
De ce sang odieux et proscrit par ma rage!
Alors, si je ne puis jouir de mon ouvrage,
De mon ambition si je n'obtiens le prix,
Je mourrai satisfait : j'aurai vengé mon fils.

(Le rideau du fond s'ouvre. On voit l'autel où brille l'image du soleil ; la coupe sacrée est sur l'autel qui est entouré de mages ; le grand pontife est à leur tête.)

(Jour.)

(Regardant au fond.)

Tranquille en ce palais son assassin respire!
Il vient!... Ah! quelle horreur sa présence m'inspire!
Il marche vers l'autel... Ses gardes, ses soldats
Du courroux d'Artaban ne le sauveront pas!...
Des mages entouré le pontife s'avance.
Sors : voici le moment marqué pour la vengeance!

(Mégabise sort.)

SCÈNE III.

ARTAXERCE, ARTABAN, LE GRAND PONTIFE, GRANDS DE LA COUR, MAGES, GARDES.

(Les grands de la suite du roi vont vers l'autel où le grand-prêtre a déposé la coupe sacrée; Artaxerce entre le dernier et s'arrête au milieu du théâtre; Artaban, à la tête des grands de la cour, est à sa gauche; le pontife, à la tête des mages, est à sa droite.)

ARTAXERCE, le front ceint du diadème.

Quand la main du pontife, en ce jour solennel,
Attache sur mon front le bandeau paternel,
Il m'est bien doux de voir les vrais appuis du trône
S'empresser de bénir le dieu qui me couronne.
Puissé-je loin de vous et loin de ce palais
Voir l'affreuse discorde exilée à jamais!
Au gré de mes désirs, puisse l'Asie entière
Dans un roi tout-puissant ne voir qu'un tendre père!
Ami de la justice et de la vérité,
Je n'abuserai point de mon autorité.
Le guerrier triomphant bénira mon empire;
La gloire de mon peuple est le but où j'aspire;
Son bonheur est le mien; et je jure à la fois
La paix de l'innocence et le maintien des lois.

(Allant à Artaban.)

Père trop malheureux! de ta douleur profonde,
Mon cœur est pénétré... Si le ciel me seconde...
Cesse enfin de pleurer sur le sort de ton fils...
Par mes bontés un jour...

(On entend un grand bruit au fond à gauche.)

(S'interrompant tout à coup.)

Qu'entends-je ?... ô Dieux !... quels cris !...
Quel tumulte !...

SCÈNE IV.

CLÉONIDE, ARTAXERCE, ARTABAN, GRANDS, MAGES, SUITE.

CLÉONIDE, accourant précipitamment et dans le plus grand désordre.

Ah ! Seigneur !...

ARTAXERCE.

Quel trouble !

CLÉONIDE.

Quelle audace !

ARTAXERCE.

Cléonide !...

CLÉONIDE.

O mon Roi !... d'horreur mon sang se glace.

ARTAXERCE.

Achève !...

CLÉONIDE.

Sur mes pas vos plus braves guerriers
Contre les factieux s'avancent les premiers ;
La révolte s'apaise ; et la foule pressée
A mon aspect recule et s'enfuit dispersée.
J'accours, impatient d'annoncer à mon roi

Que le calme renaît et succède à l'effroi...
Mais ce calme fatal, précurseur de l'orage,
Est pour les conjurés le signal du carnage.
J'entends des cris affreux; je vois de toutes parts
De la rebellion flotter les étendards.
Seigneur! tout est perdu! nul obstacle n'arrête
Ce peuple d'assassins... Arbace est à leur tête!

ARTABAN, stupéfait.

Arbace! dites-vous?

ARTAXERCE.

Le perfide!

ARTABAN.

Il n'est plus!

ARTAXERCE, avec feu.

Il respire!...

ARTABAN.

Mon fils!

ARTAXERCE.

O regrets superflus!
De ma pitié pour lui voilà donc le salaire!
(A Artaban.)
Lorsque tu l'immolais aux mânes de mon père,
C'est moi qui l'ai sauvé... je mérite mon sort.
A son libérateur il apporte la mort.
Eh bien! puisqu'à ce point tu trompes ma clémence,
Ingrat! tu vas sentir ce que peut ma vengeance!...
(Il va pour sortir.)

ARTABAN, immobile d'étonnement.

Il a sauvé mon fils!

CLÉONIDE, à Artaxerce.

Puisse le ciel vengeur,
Dans un si grand péril, protéger votre sœur!
Peut-être en ce moment victime infortunée...

ARTAXERCE.

Et je verrais ici ma valeur enchaînée!...
O vous, qui permettez un tel excès d'horreur,
Dieux! montrez-moi le traître et guidez ma fureur.

(Il va pour sortir.)

SCÈNE V.

CLÉONIDE, MANDANE, ARTAXERCE, ARTABAN, GRANDS, MAGES, GARDES.

MANDANE, à Artaxerce, en entrant.

Demeure! c'est en vain que le crime conspire.
Demeure! un dieu vengeur veille sur ton empire.
Il parle, tes sujets rentrent dans le devoir.

ARTAXERCE.

Mandane! quel langage!

MANDANE.

Écoute!

ARTAXERCE.

Ah! quel espoir!

MANDANE.

Le poignard à la main, la menace à la bouche,
Déjà les conjurés, dans leur rage farouche,

Guidés par Mégabise, accouraient en ces lieux
Venger la mort d'Arbace... Il paraît à leurs yeux ;
Il s'avance !... et la foule au carnage excitée
Devant lui tout à coup s'arrête épouvantée.
Quel zèle! quel courage! en ce trouble cruel,
Ce n'est plus un soldat, ce n'est plus un mortel,
C'est un dieu, de la foudre armé pour te défendre...
Au fond de ce palais, je crois encor l'entendre
Enchaîner la révolte et vanter tour à tour
Aux guerriers tes exploits, au peuple ton amour.
Sous les traits les plus noirs il peint la perfidie;
Il effraie, il rassure, il menace, il supplie.
Sa voix aux conjurés, muets à son aspect,
Imprime la terreur, commande le respect.
Tes assassins confus, abjurant leur audace,
Attendris, désarmés, tombent aux pieds d'Arbace...

(Artaxerce exprime l'excès de sa joie ; Artaban à part étouffe de rage.)

Seul contre le héros, enflammé de courroux,
Le traître Mégabise expire sous ses coups.

ARTAXERCE.

Je reconnais Arbace! ô Dieux de ma patrie!
Vous m'avez inspiré quand j'ai sauvé sa vie!...
Artaxerce a pu faire à ta fidélité
Un affront que ton cœur a si peu mérité!
Viens! guerrier magnanime! objet de ma tendresse!
Ah! courez, Cléonide... à mes yeux qu'il paraisse!

SCÈNE VI.

CLONIDE, MANDANE, ARTAXERCE, ARBACE, ARTABAN, GRANDS, SUITE D'ARBACE, MAGES, GARDES, PEUPLE.

ARBACE, l'épée nue à la main.

Il est à tes genoux, ô mon Roi !

ARTAXERCE.

Que fais-tu ?
Ah ! reçois d'un ami le prix de ta vertu !
(Il l'embrasse.)
Ce trait digne de toi prouve ton innocence.
L'assassin de mon père eût-il pris ma défense ?...
(Montrant sa sœur.)
Au nom de l'amitié, de l'amour... dis enfin
Pourquoi le fer sanglant fut trouvé dans ta main ?
Achève : et d'un seul mot nous dévoilant le crime,
Ose ici consacrer ta gloire et mon estime.

ARBACE.

O mon Roi ! s'il est vrai que ton libérateur
Ait acquis aujourd'hui quelques droits sur ton cœur,
Je t'en conjure encor, permets-moi de me taire.
Tremble d'approfondir un horrible mystère.
Pour bannir le soupçon et le doute offensant,
Un mot doit te suffire : Arbace est innocent.

ARTAXERCE.

Jure-le... non pour moi ; convaincu de ton zèle,
Je n'en demande pas une preuve nouvelle.

Que le calme renaît et succède à l'effroi...
Mais ce calme fatal, précurseur de l'orage,
Est pour les conjurés le signal du carnage.
J'entends des cris affreux; je vois de toutes parts
De la rebellion flotter les étendards.
Seigneur! tout est perdu! nul obstacle n'arrête
Ce peuple d'assassins... Arbace est à leur tête!

ARTABAN, stupéfait.

Arbace! dites-vous?

ARTAXERCE.

Le perfide!

ARTABAN.

Il n'est plus!

ARTAXERCE, avec feu.

Il respire!...

ARTABAN.

Mon fils!

ARTAXERCE.

O regrets superflus!
De ma pitié pour lui [illegible] donc le salaire!
(A Artaban.)
Lorsque tu l'immolais aux mânes de mon père,
C'est moi qui l'ai sauvé... je mérite mon sort.
A son libérateur il apporte la mort.
Eh bien! puisqu'à ce point tu trompes ma clémence,
Ingrat! tu vas sentir ce que peut ma vengeance!...
(Il va pour sortir.)

ARTABAN, immobile d'étonnement.

[illegible] sauvé mon fils!

CLÉONIDE, à Artaxerce.

Puisse le ciel vengeur,
Dans un si grand péril, protéger votre sœur!
Peut-être en ce moment victime infortunée...

ARTAXERCE.

Et je verrais ici ma valeur enchaînée!...
O vous, qui permettez un tel excès d'horreur,
Dieux! montrez-moi le traître et guidez ma fureur.

(Il va pour sortir.)

SCÈNE V.

CLÉONIDE, MANDANE, ARTAXERCE, ARTABAN, GRANDS, MAGES, GARDES.

MANDANE, à Artaxerce, en entrant.

Demeure! c'est en vain que le crime conspire.
Demeure! un dieu vengeur veille sur ton empire.
Il parle, tes sujets rentrent dans le devoir.

ARTAXERCE.

Mandane! quel langage!

MANDANE.

Écoute!

ARTAXERCE.

Ah! quel espoir!

MANDANE.

Le poignard à la main, la menace à la bouche,
Déjà les conjurés, dans leur rage farouche,

DÉMÉTRIUS,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR M. DELRIEU;

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre-Français, le 31 octobre 1815; remise au théâtre, avec des changemens, le 18 mai 1820.

Mersus profundo, pulchrior evenit.
HOR., Liv. et Ode IV.

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

On sait qu'après la mort d'Alexandre ses généraux héritèrent de son vaste empire. La Syrie échut en partage à Séleucus. Il régna paisiblement et transmit sa couronne à ses descendans, qui, comme lui reconnus souverains, consacrèrent la dynastie des Séleucides.

Antiochus-le-Grand, ayant ajouté à ses états de nouvelles provinces, donne des inquiétudes à Rome, qui lui défend de poursuivre ses conquêtes. Antiochus, enorgueilli de ses succès, et indigné d'une telle défense, aima mieux suivre les conseils d'Annibal, qui, réfugié près de lui après la ruine de Carthage, lui inspira sa haine pour les Romains, et le détermina à mépriser les ordres et à braver la menace de ce peuple jaloux et conquérant. Rome aussitôt déclare la guerre au roi de Syrie, et envoie contre lui une armée formidable commandée par les deux Scipions.

Antiochus, défait à la fameuse journée de Magnésie, est forcé de souscrire un traité honteux par lequel lui et ses successeurs se voient à jamais assujettis à envoyer à Rome vingt otages, et surtout l'héritier présomptif du trône de Syrie. Je ne parle point des autres articles du traité; ils sont étrangers au sujet de ma tragédie.

Séleucus Philopator, ayant succédé à son père Antiochus-le-Grand, fut, par suite dudit traité, contraint d'envoyer en otage à Rome Démétrius son fils aîné, et en Judée Héliodore son général, chargé d'en rapporter, en pillant le temple de Jérusalem, une somme suffisante pour payer aux Romains le tribut annuel : ce tribut était de quinze mille talens. Héliodore échoua dans son entreprise, revint à Antioche, et, pour se soustraire au courroux du roi, prend le parti de l'empoisonner. Il exécute son projet de concert avec la reine, dont il était le favori, et avec laquelle il se flattait de monter sur le trône, en profitant de l'absence de Démétrius et de la minorité d'Antiochus. L'histoire tait le nom de cette reine : je la nomme Laodice.

Cependant Démétrius, héritier légitime du trône de Syrie, apprend à Rome que son sceptre est dans les mains de sa marâtre, as-

sassin secret de Séleucus. Indigné d'un si lâche forfait, brûlant de venger la mort de son père, Démétrius réclame ses droits et l'appui du sénat; le consul Valérius, vendu à Laodice, et ennemi déclaré de Démétrius, loin de lui rendre la liberté, le fait retenir et surveiller soigneusement. Démétrius, justement irrité, adresse plusieurs fois de nouvelles réclamations au sénat, qui, pour toute réponse, le fait chaque jour garder de plus près.

Heureusement un Grec qui se trouvait alors à Rome, et qui avait su gagner l'amitié et la confiance de Démétrius, l'aida par son adresse à se tirer d'embarras, et lui ouvrit par ses conseils les chemins de l'Asie et du trône.

Ce Grec était le célèbre historien Polybe, qui, aussi aimable philosophe qu'habile politique, imagine, pour sauver son auguste ami, un stratagème qui lui réussit. Il engage Démétrius à user de feinte, à cacher son courroux, à affecter la joie, à montrer une entière soumission aux volontés du sénat, à renoncer publiquement à toute prétention au diadème, à solliciter même comme une faveur le titre de citoyen romain. Démétrius suit l'avis de Polybe; soudain, se voyant moins surveillé, il saisit la première

occasion favorable, et, s'échappant seul de Rome, il s'embarque inconnu, déguisé, sur un navire tyrien, rentre dans ses états, se fait reconnaître de ses sujets, est proclamé roi, rend la paix à l'Asie, mérite par sa clémence le beau titre de *soter* ou sauveur, et s'affermit ainsi, presque sans obstacle, sur le trône de son père.

Voilà ce que l'histoire m'a fourni. Les personnages de Démétrius, d'Antiochus, d'Héliodore, sont historiques; ceux de Laodice, de Nicanor, de Stratonice, sont d'invention.

On me pardonnera sans doute d'avoir supposé Démétrius frère d'Antiochus, qui dans l'histoire n'est que son cousin, et d'avoir substitué au stratagème de Polybe un moyen d'évasion plus digne d'un héros tragique.

PERSONNAGES.

LAODICE, deuxième femme et veuve de Séleucus Philopator, reine de Syrie et d'Arménie.

Grande reine, costume pareil à celui de Sémiramis, mais plus sévère.

DÉMÉTRIUS, fils du même Séleucus, du premier lit.

Premier rôle, costume sarmate.

ANTIOCHUS, frère de Démétrius, du second lit.

Jeune premier, costume syrien.

NICANOR, oncle et beau-père de Démétrius, frère de Séleucus Philopator.

Père noble, cheveux et barbe grise, costume syrien.

STRATONICE, fille de Nicanor, femme de Démétrius.

Jeune première, costume pareil à celui d'Azéma, moins riche.

HÉLIODORE, favori et premier ministre de Laodice.

Second rôle, barbe noire, costume syrien très-riche.

ARSACE, capitaine des gardes de Laodice.

Troisième rôle, costume syrien et guerrier.

MAGES,
GARDES,
SOLDATS,
PEUPLE, } Personnnages muets.

La scène est à Antioche.

La décoration et les costumes sont les mêmes que dans Rodogune.

Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre. Le premier inscrit tient la droite.

DÉMÉTRIUS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'intérieur du palais des rois de Syrie. On y remarque à gauche, près de l'avant-scène, le mausolée et la statue de Séleucus Philopator. Au fond, à droite, l'appartement de la Reine.

SCÈNE I.

STRATONICE, ANTIOCHUS, GARDES au fond.

STRATONICE, en entrant, désignant les gardes.

Suis-je libre en ces lieux? Suis-je captive encor?
(Antiochus fait signe aux gardes de se retirer; ils sortent.)
Vais-je dans ce palais retrouver Nicanor?
Il souffre loin de moi l'exil et la misère.
Pourquoi nous séparer? Seigneur! il est mon père.

ANTIOCHUS.

Il vous sera rendu.

235369B

STRATONICE.

Pourquoi me taire aussi
Jusqu'au nom du mortel qui me conduit ici ?

ANTIOCHUS.

Je suis Antiochus.

STRATONICE.

Vous, le fils de la Reine ?
Je doute si je veille, et je vous crois à peine.
L'impitoyable auteur des maux que j'ai souffert
Vous a donné le jour, et vous brisez mes fers !
De votre aîné proscrit la marâtre cruelle
Au milieu de sa cour par vos soins me rappelle !
Pourrai-je y contempler sans horreur, sans effroi,
Son trône encore fumant du pur sang de mon roi ?

ANTIOCHUS.

Madame !

STRATONICE.

O trahison ! ô crime épouvantable !
J'ai vu dans ce palais cette reine coupable,
Également fatale à votre frère, à vous,
Dépouiller de ses droits le fils de son époux ;
J'ai vu, pour désoler ce malheureux rivage,
Des barbares, suivis du meurtre, du ravage,
Accourir à sa voix, et, de sang tout couverts,
Dévaster nos cités et peupler nos déserts !

ANTIOCHUS.

Étonné d'un discours qui m'afflige et m'offense,
D'une mère accusée embrassant la défense,
J'ose, fier d'écarter vos soupçons odieux,
Hautement démentir un bruit injurieux.

Rappelez-vous ces tems et de trouble et de haines,
Où, faible, de l'état abandonnant les rênes,
De ses lâches flatteur mon père environné,
Par un traître inconnu périt empoisonné.
Il respirait encor, mais son front vénérable
Présentait du trépas l'image déplorable.
Ses yeux étaient mourans et se tournaient vers moi.
Muet, je déplorais le destin de mon roi.
Le ciel, s'il avait lu dans mon ame attendrie,
Aux dépens de mes jours eût prolongé sa vie!...
Près de lui resté seul, je reçus en ces lieux
De mon père expirant les éternels adieux.
La Reine en son palais, éperdue, éplorée,
De ses gardes en deuil m'attendait entourée.
Je parais: sur son front une morne pâleur
D'une épouse innocente attestait la douleur.
Je me jette à ses pieds devant Héliodore.
Elle me tend la main. Je crois la voir encore
Au trône, avec bonté, près d'elle me placer;
Me parer du bandeau, dans ses bras me presser;
En frémissant pour moi dissiper mes alarmes;
Me baigner de ses pleurs en essuyant mes larmes!...
Connaissez donc la Reine avant de la juger.
« Votre père n'est plus; vivez pour le venger,
» Me dit-elle. Vivez pour punir un impie,
» Qui d'un roi que j'aimais vient de trancher la vie.
» Déguisant sa fureur, et dans l'ombre caché,
» Ce traître à notre perte est sans cesse attaché.
» Prévenons-le! »

STRATONICE.

Quel est ce traître?

ANTIOCHUS.

Votre père.

STRATONICE.

Nicanor ?

ANTIOCHUS.

Pour régner, il immola son frère.

STRATONICE.

Et vous avez pu croire à cet excès d'horreur?
Vous!... Fils de Séleucus, abjurez votre erreur.
Quand de ce noir complot il dut être victime,
Mon père est par vous-même accusé d'un tel crime!
Nicanor immoler et son frère et son roi!
Vingt ans, dans les combats, il lui prouva sa foi.
Affreuse calomnie! exécrable mystère!

ANTIOCHUS.

Quel est donc l'assassin?

STRATONICE.

Laodice!

ANTIOCHUS.

Ma mère?

STRATONICE.

Démétrius par elle à Rome est dans les fers;
Par elle Nicanor gémit dans nos déserts;
D'un père, d'un époux, sa fureur me sépare.

ANTIOCHUS.

Nicanor est ici; la douleur vous égare.

STRATONICE.

Mon père?... et mon époux, mon roi, Démétrius?

ANTIOCHUS.

En otage dans Rome, il n'en sortira plus.

STRATONICE.

Il n'en sortira plus? Cependant auprès d'elle,
Après quinze ans d'exil, la Reine me rappelle?
Ne puis-je, quand son fils a pressé mon retour,
Apprendre quel motif me ramène à sa cour?

ANTIOCHUS.

Avant d'être en ces lieux, où j'ai dû vous conduire,
De son projet fatal je n'ai pu vous instruire.
Elle veut qu'en ce jour, oubliant votre époux,
Vous acceptiez le nœud qui doit m'unir à vous.

STRATONICE.

Seigneur, vous céderez aux lois de votre mère?

ANTIOCHUS.

Moi? Je respecterai l'épouse de mon frère.
J'ai dû, secrètement jusqu'à vous parvenu,
Terminer votre exil et rester inconnu.
La Reine l'ordonnait. Mais en brisant vos chaînes,
Étranger à l'amour, je n'ai vu que vos peines.
J'espérais que les Dieux, touchés de vos malheurs,
Emprunteraient ma main pour essuyer vos pleurs:
Et que par ma prière une reine attendrie
Vous rendrait un époux, un père, une patrie.
Oui: quel que soit l'attrait que j'éprouve à vous voir,
Vous aimer est un crime, et vous plaindre un devoir.
De l'orgueil des Romains victime infortunée,
Mon frère à votre sort unit sa destinée;
Au temple de nos Dieux il vous jura sa foi;
Il reçut vos serments: ils sont sacrés pour moi.

STRATONICE.

Que de votre équité cette preuve m'est chère!
Le ciel à vos vertus devait une autre mère!...
Connaissez-moi, seigneur! Dès l'enfance, à l'autel,
Unie à votre aîné par un nœud solennel,
Près de lui je dus vivre; et, de lui séparée,
Je lui garde à jamais la foi que j'ai jurée.
A mes premiers sermens Nicanor applaudit;
Le Roi me les dicta, le ciel les entendit.
Démétrius, soumis à cet usage antique
Consacré par nos mœurs et par la politique,
Jeune encor comme moi, serra ce doux lien.
Douze ans marquaient alors et son âge et le mien.
Au temple à mon époux j'étais unie à peine,
Quand l'ordre du sénat, ou plutôt de la Reine,
Le poursuit, nous sépare aux yeux des immortels,
Et le bannit à Rome en quittant leurs autels!
Il partit... Je l'aimais, hélas! avec tendresse.
Des transports amoureux ce n'était point l'ivresse;
C'était le devoir seul; et, même dans ce jour,
Je pleure mon époux, et j'ignore l'amour.
Loin de lui si long-tems aux fers abandonnée,
A l'opprobre, à la mort j'ai langui condamnée.
Alors j'étais du moins heureuse en mes douleurs;
Je goûtais le plaisir de lui donner des pleurs.
Depuis quinze ans l'exil m'a ravi l'espérance
De voir Démétrius guidé par la vengeance,
Abusant Laodice et trompant les Romains,
Par miracle échappé de leurs barbares mains,
Pour remonter au trône où son peuple l'appelle,
Reparaître, attaquer une reine cruelle;

Et, purgeant ses états de ce monstre odieux,
Venger, en l'immolant, moi, son père et les Dieux.

ANTIOCHUS.

Madame! commandez à votre injuste haine.
Daignez, en ma présence, épargner votre reine.
Quels noms injurieux osez-vous lui donner?
Quand sa bonté pour vous aime à vous pardonner,
Quand par elle aujourd'hui votre bonheur commence,
Oubliez ses rigueurs, songez à sa clémence.

STRATONICE.

A sa clémence, Prince! Ardent à se venger,
Son coeur à la vertu fut toujours étranger.
Au trône encor sanglant seule elle osa prétendre.
Pour y placer son fils, daigne-t-elle en descendre?
Sa main, en vous offrant le sceptre d'un époux,
Vous a-t-elle attesté sa tendresse pour vous?
De la soif de régner qui toujours la dévore,
Ah! Prince, craignez tout; craignez Héliodore.
Favori de la Reine et seul près d'elle admis,
Il immola le père; il veut perdre les fils.
Oui, de son attentat j'ai la preuve certaine.
Héliodore, ici, par l'ordre de la Reine,
A versé le poison dans le sein paternel...

(Antiochus va pour parler.)

En la justifiant vous seriez criminel.
Je dirai plus : la main qui vous priva d'un père
A sans doute dans Rome immolé votre frère.

ANTIOCHUS.

Démétrius?... Sortez du trouble où je vous voi!
Les Dieux veillent encor sur les jours de mon roi.

Il respire! ah! calmez vos injustes alarmes.
Bannissez vos soupçons, et retenez vos larmes,
Stratonice... en ces lieux la Reine va venir.
D'un frère qui m'est cher je veux l'entretenir.

STRATONICE.

S'il est vrai qu'il respire, ô justice éternelle!
Entends, entends les vœux du peuple qui l'appelle!
Exauce ma prière! écoute enfin ma voix!
Du glaive des Romains sauve le fils des rois,
O ciel! et, pour punir sa marâtre jalouse,
Rends à Démétrius son trône et son épouse!

(Elle sort à droite; les gardes entrent par le fond.)

SCÈNE II.

HÉLIODORE, LAODICE, ANTIOCHUS, ARSACE, UN OFFICIER, GARDES, SUITE.

(La Reine entre vivement et la dernière.)

LAODICE, en entrant, à Héliodore.

Portez à Nicanor mes ordres absolus;
Allez, et qu'à mes lois il ne résiste plus!
(A Arsace.) (A un officier.)
Vous, veillez sur le camp; et vous sur la princesse!
Antiochus, restez! vous, gardes, qu'on nous laisse!
(Héliodore, Arsace et les gardes sortent.)

SCÈNE III.

LAODICE, ANTIOCHUS.

LAODICE.

La fière Stratonice a-t-elle appris de vous
Que mon fils aujourd'hui doit être son époux?
A son nouvel hymen l'avez-vous préparée?
Sur le sort qui l'attend l'avez-vous éclairée?

ANTIOCHUS.

Oui, Reine!

LAODICE.

Après quinze ans d'exil et de douleurs,
Lorsque ma main tarit la source de ses pleurs;
Lorsque, pour satisfaire aux vœux de mon empire,
Au trône où je m'assieds je permets qu'elle aspire;
Je ne présume point que son cœur indomté
Puisse opposer encor sa haine à ma bonté.
Stratonice est d'un sang adoré dans l'Asie.
Je sais que pour son fils le roi l'avait choisie.
J'approuve ses projets; je respecte son choix.
Qu'elle règne avec vous; j'y consens, je le dois.
L'intérêt de l'État veut que je vous unisse...
Mais je veux que, content d'épouser Stratonice,
De mes vastes desseins unique et cher objet,
Enorgueilli du rang de mon premier sujet,
Vous donniez à mon peuple, en servant ma puissance,
L'exemple du courage et de l'obéissance...
Mon fils, j'ai provoqué le décret du sénat

Qui vous lègue après moi les rênes de l'État.
Je hais Démétrius !... Son fatal droit d'aînesse
A pour vous trop long-tems alarmé ma tendresse.
Mon cœur est satisfait, mes vœux sont accomplis;
J'ai le prix de mes soins : vous régnerez, mon fils.
Cette Rome, autrefois temple de la justice.
Dont les remparts étaient un Émile, un Fabrice,
Rome, à qui tant de rois ne pouvaient résister,
Appartient maintenant à qui l'ose acheter.
Elle est à moi!... mon or, enchaînant son otage,
De mon trône à vous seul assure l'héritage!...

(Après avoir regardé autour d'elle.)

Apprenez qu'en secret le fier Valérius
Doit aux mains des licteurs livrer Démétrius.

(Antiochus cache sa surprise et son indignation.)

Mais, tandis qu'à nos vœux Rome paraît souscrire,
Au sein de mes États je sais que l'on conspire.
Je sais que près de nous un ennemi caché,
Inconnu, sourdement à ma perte attaché,
Sous un masque trompeur déguisant sa furie,
Vers la rebellion fait pencher la Syrie.
L'Euphrate sur ses bords entend des factieux
Élever contre moi des cris séditieux.
J'ai prévu nos dangers, sans en être alarmée.
Je préside au conseil; vous, commandez l'armée.
Mon camp est sous nos murs, marchez : nos ennemis
Vont tomber à mes pieds, désarmés et soumis.
Enchaînez la discorde, et, dans un fils que j'aime,
Montrez à l'univers l'espoir du diadème.
Mais avant d'y prétendre il le faut mériter;
Il faut peser le sceptre avant de le porter!...

Avant que d'aspirer au trône d'une mère,
Je veux qu'Antiochus ait fermé ma paupière.
A mes justes désirs si vous n'applaudissez,
J'ai dit ma volonté : je règne, obéissez!

ANTIOCHUS.

Les Dieux vous ont donné l'empire de l'Asie.
Fils sans ambition, sujet sans jalousie,
Je suis loin d'envier le rang où je vous voi.
Vous plaire est mon bonheur, vous servir est ma loi.
Mais vous me proclamez l'héritier de l'empire,
Vous m'offrez Stratonice, et mon frère respire!
Pour elle la pitié parle seule à mon cœur.
Puis-je aimer une épouse où je vois une sœur?
Puis-je, en serrant les nœuds d'un hymen si funeste,
Priver Démétrius du seul bien qui lui reste?...

(Avec fermeté.)

Non, Reine! je dis plus, je suis fier d'avouer
Un intérêt sacré dont je dois me louer.
Vous m'avez daigné rendre une sœur qui m'est chère;
A ses désirs, aux miens, rendez aussi son père!

LAODICE.

Qui? Nicanor! mon fils, que me proposez-vous?
La grâce d'un ingrat!

ANTIOCHUS, tombant aux pieds de la reine.

Je l'implore à genoux!
Ah! quand votre bonté pardonne à sa famille,
Quand vous daignez offrir la couronne à sa fille,
Prenez, prenez pitié des maux qu'il a soufferts.
Qu'enfin sa liberté...

LAODICE.

Qui? moi! briser ses fers?

ANTIOCHUS, se levant, avec courage.

Ah! Madame!... à mon zèle au moins rendez justice.
Quand par votre ordre ici j'ai conduit Stratonice,
Pour elle j'ai connu la pitié, non l'amour.
Sans peine, sans regret, j'ai vu jusqu'à ce jour
Le sceptre paternel dans la main de ma mère.
Puissé-je enfin vous voir le transmettre à mon frère!
Ses droits...

LAODICE.

Il n'en a plus! il est proscrit par moi.
Il est esclave à Rome!

ANTIOCHUS.

En Syrie il est roi!

LAODICE.

Eh! sait-on seulement s'il voit le jour encore?...
Mais quel motif vers moi conduit Héliodore?

SCÈNE IV.

LAODICE, ANTIOCHUS, HÉLIODORE.

HÉLIODORE.

Reine, enfin du sénat les desseins sont connus.
Rome immole les rois et ne les combat plus.
Je dois en ce moment taire son nouveau crime.
Je n'ose à votre fils annoncer la victime.

ANTIOCHUS.

Son nom ?

HÉLIODORE, après avoir hésité.

Démétrius.

ANTIOCHUS.

Mon frère ?

HÉLIODORE, affectant la douleur.

Oui, les Romains
Ont du sang d'un otage osé souiller leurs mains.

ANTIOCHUS.

Les Romains ? Je respecte un odieux mystère.
Si Rome a vu couler le pur sang de mon frère,
Un jour le lâche auteur de cette trahison
Ne doit pas oublier qu'il m'en fera raison.

(Héliodore fait à part un mouvement de fureur.)

LAODICE.

Mon fils !

ANTIOCHUS.

Adieu, ma mère !

(Il sortit.)

SCÈNE V.

LAODICE, HÉLIODORE.

HÉLIODORE.

Il fuit votre présence !..
Il m'accuse !... sur vous il garde le silence,

Reine !... mais je l'ai vu devant vous se troubler.
Tremblez que ses soupçons...

LAODICE.

C'est à lui de trembler !...
Poursuivez : le proscrit a-t-il perdu la vie ?
Est-ce un faux bruit semé pour abuser l'Asie ?
Achevez : dois-je encor craindre Démétrius ?

HÉLIODORE.

Non : vos vœux sont remplis, votre ennemi n'est plus.
Armé pour l'immoler aux murs du Capitole,
Votre envoyé secret a tenu sa parole.
Autorisé par vous à choisir pour appui
Un soldat étranger qui fût digne de lui,
Lysias a fait choix de ce prince sarmate
Jadis par votre époux banni loin de l'Euphrate.
Libre par vous, heureux de vous prêter son bras,
Pharasmin jusqu'à Rome a suivi Lysias.

LAODICE.

Ils reviennent ensemble ?

HÉLIODORE.

O disgrâce cruelle !
Lysias a péri victime de son zèle.
Dans un si long voyage il a trouvé la mort.
Privé d'un compagnon dont il pleure le sort,
Pharasmin, satisfait de vous avoir servie,
De l'otage de Rome a vu trancher la vie.
Il vient vous présenter le gage de sa foi.

LAODICE.

Ah ! je reconnaîtrai ce qu'il a fait pour moi !

Docile à vos conseils, j'ai dû briser sa chaîne.
Sensible à mes bienfaits, il a servi ma haine :
Il fut par mon époux injustement banni :
Qu'il reprenne son rang ; son exil est fini.
Qu'il vienne recevoir le prix de son courage...

(A elle-même.)

Enfin je ne crains plus Rome ni son otage !
Combien je m'applaudis d'avoir saisi soudain
Le sceptre que ta mort replaçait dans ma main !
Parjure Séleucus !... l'orgueil de voir unie
A tes vastes États ma fertile Arménie,
T'avait fait d'une Reine envier le pouvoir.

(A Héliodore.)

Je voulus le combattre ; il désira me voir.
Je parus à ses yeux, et la même journée
Vit terminer la guerre et fixer l'hyménée !...
Le Roi, captif heureux, enchaîné dans ma cour,
Oubliant son empire, écoutait son amour.
Antiochus naquit : élevé loin d'un frère,
Seul il fut l'espérance et l'orgueil de sa mère.
J'exigeai pour mon fils le serment solennel
De ceindre un jour son front du bandeau paternel.
Le Roi promit : son cœur démentant sa promesse,
Au fils d'une autre épouse il garda sa tendresse.
Le traître, m'abusant par des prétextes vains,
Songeait à rappeler l'otage des Romains !

(Avec fureur.)

Si je n'eusse prévu sa volonté secrète,
De Reine que je suis, je devenais sujette !
J'aurais vu, dans ces lieux, mon fils infortuné,
Arraché de mes bras, proscrit, assassiné !

Pour conserver le fils, je dus perdre le père.
Pardonnez mon forfait, Dieux vengeurs, j'étais mère!...

(Parcourant l'avant-scène.)

Je sais que sous mes lois, inquiet, abattu,
En secret déplorant ton antique vertu,
Peuple ingrat! tu maudis, en déguisant ta rage,
Ma main qui te façonne au joug de l'esclavage.
Tu m'oses demander encor Démétrius.
Tu l'attends : vain espoir! ton idole n'est plus!

HÉLIODORE.

Déjà de son trépas la cour est informée.

LAODICE.

Que la voix des hérauts en instruise l'armée...

(Avec fermeté.)

Je puis enfin briser les fers de Nicanor!

HÉLIODORE.

Vous?... A Démétrius il est fidèle encor.
Par ses vœux il l'appelle.

LAODICE.

Un seul mot du Sarmate
L'éclaire, et met un terme à l'erreur qui le flatte.
Nicanor dans son cœur nourrit un fol espoir.
Pour le désabuser ici je veux le voir.

HÉLIODORE.

Il vous hait.

LAODICE.

Je le sais.

HÉLIODORE.

Qui, vous? briser sa chaîne?

LAODICE.

Oui, moi! Par mes bienfaits je veux dompter sa haine.

(Héliodore va pour répondre.)

Je le veux! Dès long-tems votre sévérité
Contre moi, contre vous, arme un peuple irrité.
Démétrius est mort aux rivages du Tibre.
Sans crainte je permets que Nicanor soit libre.
Mais le trépas l'attend s'il m'ose résister!...
Sur la foi du Sarmate au moins je puis compter?

HÉLIODORE.

Oui, Reine! Ce guerrier, appui du diadème,
Rapporte votre lettre, où le consul lui-même
Atteste que le bras armé pour vous venger...

LAODICE.

Il suffit : sans témoins je veux l'interroger.

(Après avoir réfléchi, se reprenant:)

Que devant Pharasmin Stratonice conduite
Du sort de son époux à l'instant soit instruite.
Si l'ingrate à mes yeux oppose ses mépris;
Si, dédaignant le trône, et la vie, et mon fils,
Aux mânes d'un proscrit elle reste fidèle,
La tombe s'ouvrira pour son père et pour elle!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ARSACE, PHARASMIN, GARDES.

ARSACE.

Malgré l'ordre fatal qui vous avait banni,
Mes vœux sont couronnés : votre exil est fini.
Vous devez cette grâce aux soins d'Héliodore.
De quel brillant accueil la Reine vous honore !
Sa bonté vous permet de paraître en ces lieux
Où sa main éleva ce monument pieux.

(Désignant le mausolée.)

D'un époux qu'elle pleure il renferme la cendre...

(Pharasmin, à part, se trouble.)

Elle veut, sans témoins, vous parler, vous entendre.
Des bienfaits de la Reine et de votre avenir
Héliodore ici va vous entretenir.
Pharasmin ! demeurez.

(Il sort avec les gardes.)

SCÈNE II.

PHARASMIN ou DÉMÉTRIUS.

DÉMÉTRIUS, après avoir regardé autour de lui.

(Contemplant le mausolée.)

Érigé par le crime,
Ce monument impie insulte à ta victime.
Laodice? tu plains ce prince infortuné!
Tu le pleures! C'est toi qui l'as empoisonné!...
Où suis-je?... Ciel vengeur! aux yeux d'Héliodore,
Après m'avoir sauvé, tu me caches encore?
A travers mille morts, jusque dans mes états,
Toi seul, des bords du Tibre, as dirigé mes pas;
Pour m'affranchir enfin du joug de l'esclavage,
Toi seul a trompé Rome; achève ton ouvrage!
A la Reine abusée offre en moi Pharasmin,
Et mets, pour la frapper, ta foudre dans main!...
Proscrit depuis quinze ans, je revois ma patrie!
Je sens naître la joie en mon ame attendrie.
Mais, hélas! je regarde, et mon œil étonné
A peine reconnaît ces lieux où je suis né.
Après tant de malheurs, je n'osais plus prétendre
A voir ces murs sacrés que du grand Alexandre
L'ami, le compagnon a bâtis de ses mains,
Et que respecte encor l'audace des Romains.
Dieux! jusqu'à l'artifice il faut que je descende!
La vengeance le veut, et l'amour le commande.

Que dis-je? Près de toi quand je suis parvenu,
Stratonice, tu meurs, si je suis reconnu !...

(Contemplant la statue.)

Mes pleurs, au seul aspect de l'image d'un père,
Ont failli de mon nom révéler le mystère.
De tes mânes plaintifs, ô mon père! ô mon roi!
J'entends les cris vengeurs s'élever jusqu'à moi.
Ta couronne est au front de ton épouse impie;
Ton sceptre est dans la main qui t'arracha la vie;
De ses indignes fers ton fils est dégagé;
Démétrius respire, et tu seras vengé!...
Cependant je verrais, à l'autel enchaînée,
Ma femme à mon rival unir sa destinée!
Séleucus!...

(Regardant au fond.)

Ton bourreau vers moi porte ses pas.
Réprimons ma fureur; ne nous découvrons pas!

SCÈNE III.

HÉLIODORE, DÉMÉTRIUS.

HÉLIODORE.

Espin, grâce au pouvoir dont sa faveur m'honore,
Laodice vous rend aux vœux d'Héliodore.
Sa confiance en vous est le fruit de mes soins.

DÉMÉTRIUS.

Que ne vous dois-je pas? Quoi! Seigneur, sans témoins,
Près d'elle, en ce palais, votre reine m'appelle?

HÉLIODORE.

Oui, Prince ; elle a rendu justice à votre zèle.
Son époux trop long-tems méconnut votre foi.
La Reine a réparé l'injustice du roi.
Elle sait que par vous le rebelle Tygrane,
Le fils de Nicanor, périt dans Ecbatane.
En vous récompensant elle fait son devoir.
Propice à ses desseins, utile à son pouvoir,
Votre arrivée ici change sa destinée.
Pharasmin ! la Discorde, à ses pieds enchaînée,
Frémit, et dans le sang ne peut plus se baigner.
Tranquille, triomphante et sûre de régner,
Laodice à son fils, sans crainte, sans partage,
De Démétrius mort peut léguer l'héritage.
D'un époux qu'elle aimait approuvant l'heureux choix,
La Reine adopte enfin la nièce de nos rois.
Au temple, par son ordre, un pompeux sacrifice
Commencera bientôt l'hymen de Stratonice.

DÉMÉTRIUS.

(Vivement et à part.) (Se reprenant, et affectant le calme.)
L'hymen de Stratonice !... Au fond de nos déserts,
Depuis quinze ans bannie, elle vit dans les fers ?

HÉLIODORE.

Elle est libre.

DÉMÉTRIUS.

Elle doit bénir sa destinée !
Son père approuve-t-il cet heureux hyménée ?

HÉLIODORE.

Nicanor ? il aura le prix de ses refus.

L'ingrat reste fidèle à son roi qui n'est plus !...

(Démétrius, à part, témoigne sa joie.)

Cependant, insensible aux bontés de la Reine,
Contre elle Stratonice écoute encor sa haine.
Jusqu'ici de son cœur le tems n'a pu bannir
De son Démétrius le fatal souvenir.
Elle a de le revoir conservé l'espérance...

(Joie excessive, et à part, de Démétrius.)

A Rome il fut loin d'elle enchaîné dès l'enfance.
Quinze ans elle a pleuré l'exil de son époux.
Elle ignore sa mort.

DÉMÉTRIUS.

Qui l'en instruira ?

HÉLIODORE.

Vous !

DÉMÉTRIUS.

Moi ?

HÉLIODORE.

Vous-même, Seigneur ! la Reine le désire.
Éclairez Stratonice, et gardez de lui dire
Que la victime, à Rome immolée en secret,
Par l'ordre de la Reine a subi son arrêt.

DÉMÉTRIUS.

J'obéirai, Seigneur !

HÉLIODORE.

De cette obéissance
La Reine vous réserve ici la récompense.
Mais avant tout, Seigneur, il faut lui présenter

La lettre où le consul a pris soin d'attester
Qu'il vous a vu remplir votre important message.
Prince! de votre foi cet écrit est le gage.

DÉMÉTRIUS.

Je le sais.

HÉLIODORE.

Il suffit.

DÉMÉTRIUS.

Stratonice à mes yeux
Consent-elle à paraître?

HÉLIODORE, regardant au fond.

Ou l'amène en ces lieux.

DÉMÉTRIUS, à part, cachant son trouble.

Je la vois!

HÉLIODORE.

Parlez-lui, Seigneur! en ma présence;
Par un récit fidèle ôtez-lui l'espérance,
Faites qu'en oubliant un proscrit qui n'est plus,
Elle accepte aujourd'hui la main d'Antipelus.

DÉMÉTRIUS, à part.

Ciel!

(Héliodore va vers Stratonice qui entre. Démétrius reste seul sur l'avant-scène.)

SCÈNE IV.

(Stratonice s'avance, précédée et suivie des gardes.)

HÉLIODORE, STRATONICE, DÉMÉTRIUS, GARDES.

STRATONICE, en entrant, à Héliodore.

Oses-tu braver l'aspect de Stratonice ?
Le tourment de te voir est mon plus grand supplice.
Que vas-tu m'annoncer ? achève, hâte-toi ;
Parle ! Démétrius est-il perdu pour moi ?

HÉLIODORE, désignant Démétrius.

Madame, Pharasmin peut seul vous satisfaire.

STRATONICE, avec horreur.

(Allant vers Démétrius.)

Pharasmin ?... Vil bourreau de mon malheureux frère !
Viens-tu de mon époux m'annoncer le trépas ?

(Démétrius hésite à répondre.)

Réponds, cruel !... Réponds ! et ne m'abuse pas !

DÉMÉTRIUS.

A la Reine je viens, pour lui prouver mon zèle,
Du crime des Romains confirmer la nouvelle.

STRATONICE.

Du crime des Romains ? Ta bouche devant moi

Ose les accuser du meurtre de mon roi ?
Tu fus son assassin ; et voilà ton complice !

(Elle désigne Héliodore.)

DÉMÉTRIUS.

D'une aveugle fureur j'excuse l'injustice.
J'ai dit la vérité. Croyez que Pharasmin
Dans le sang d'un proscrit n'a point trempé sa main.
Rome seule a tout fait. Votre douleur extrême
Attaque Héliodore, et la Reine, et moi-même.
Épargnez-moi, Madame, un soupçon offensant.

STRATONICE.

Innocent ! Toi ?

HÉLIODORE.

Seigneur, réprimez son audace.
C'est de vous que dépend son supplice ou sa grâce !

(Il sort avec les gardes.)

SCÈNE V.

STRATONICE, DÉMÉTRIUS.

DÉMÉTRIUS, arrêtant Stratonice qui le fuit.

MADAME !

STRATONICE.

Téméraire ! Oses-tu m'arrêter ?
Laisse-moi !

DÉMÉTRIUS.

Demeurez, et daignez m'écouter !

STRATONICE.

Va ! je sais quel motif en ce palais t'amène.
Tu viens exécuter les ordres de la Reine.
Frappe donc !

DÉMÉTRIUS.

Stratonice !

STRATONICE.

Ah ! tu me fais horreur !

DÉMÉTRIUS.

Ne me repoussez pas ! Sortez de votre erreur,
Stratonice !

STRATONICE.

Je vois ta main ensanglantée !
Fuis, infâme assassin ! Mon ame épouvantée
S'indigne à ton aspect, et frémit à ta voix !

DÉMÉTRIUS.

Ah ! daignez commander au trouble où je vous vois.
Les momens me sont chers ; dissipez vos alarmes.
Vous pleurez votre époux ? Il vient sécher vos larmes !

STRATONICE.

Mon époux ! que dis-tu ? ce prince infortuné
Dans les prisons de Rome est mort assassiné !

DÉMÉTRIUS.

Il ne l'est pas.

STRATONICE.

Qu'entends-je ?

DÉMÉTRIUS.

Il respire ! il vous aime.
Seul, fugitif, cédant à son amour extrême,
Il a pour vous sauver, inconnu sur ces bords,
Bravé mille dangers, affronté mille morts.
Par miracle échappé des rivages du Tibre,
Après quinze ans de fers, Stratonice, il est libre !

STRATONICE.

Tu ne m'abuses pas ? il est libre ? grands Dieux !
Parle : où puis-je le voir ?

DÉMÉTRIUS.

Il est devant tes yeux !

STRATONICE, avec un cri.

Démétrius !!!

(Elle se jette dans ses bras.)

DÉMÉTRIUS.

Tais-toi ! tremble, épouse trop chère !
Nous sommes entourés des bourreaux de mon père !

STRATONICE.

Oses-tu seul ici braver un tel danger ?

DÉMÉTRIUS.

J'ai voulu te revoir avant de te venger.
Moi craindre ? sous le nom d'un Sarmate, d'un traître,
Tes yeux m'ont méconnu ; qui peut me reconnaître ?...
Parle-moi de ton père !

STRATONICE.

Au trépas destiné,
A des fers éternels il gémit condamné.
Il est perdu pour moi !

DÉMÉTRIUS.

Je saurai te le rendre !

STRATONICE.

Malheureux ! tu te perds si tu l'oses défendre !...
Ah ! moi-même je crains qu'un seul mot indiscret...

DÉMÉTRIUS.

Si tu veux mon salut, respecte mon secret !
Tremble de soulever le voile qui me couvre !
Au plus léger soupçon vois ma tombe qui s'ouvre !
Songe que ton époux n'existe que pour toi.
Songe qu'en ce palais tu ne dois voir en moi
Qu'un lâche meurtrier, que l'objet de ta haine,
Que le vil instrument des fureurs de la Reine.

STRATONICE, regardant au fond.

Vers nous elle s'avance.

(Ils se séparent ; Stratonice affecte la douleur.)

SCÈNE VI.

STRATONICE, LAODICE, DÉMÉTRIUS, GARDES.

LAODICE, en entrant, et allant à Démétrius.

Est-ce vous, Pharasmin?
Un Dieu, pour affermir le sceptre dans ma main,
Jusque dans mon palais a daigné vous conduire!
Du succès de vos soins hâtez-vous de m'instruire...

(Démétrius se tait, et montre Stratonice à la Reine, qui ne la voyait pas.)

Madame!... Vous pleurez? laissez couler vos pleurs;
Loin de les condamner, j'approuve vos douleurs.

STRATONICE.

Penses-tu m'abuser par de vaines paroles?

LAODICE.

Je plains Démétrius.

STRATONICE.

Ah! c'est toi qui l'immoles!

(Désignant Démétrius.)

Ce traître, par ton ordre, a seul trempé ses mains...

LAODICE, l'interrompant.

Madame!...

DÉMÉTRIUS, à Stratonice.

De sa mort accusez les Romains.
A sa haine pour lui Rome le sacrifie.

LAODICE.

(A Stratonice.)

Rome ?... Vous l'entendez ? ce mot me justifie.
Enfin, dans vos soupçons, vous allez m'épargner,
Madame ! et sur mon peuple heureuse de régner,
Unie avec un prince, héritier de ma gloire,
D'un proscrit qui n'est plus vous perdrez la mémoire ?

STRATONICE.

Ce proscrit a reçu mes sermens et ma foi ;
Immolé par ta rage, il vit toujours pour moi !
Si, jaloux de me rendre à tes lois plus docile,
Pharasmin n'a tenté qu'un effort inutile,
N'accuse point son zèle ; accuses-en l'horreur
Qu'un exécrable hymen jette encor dans mon cœur.
Devais-tu te flatter de fléchir Stratonice,
Barbare ! en empruntant la voix de ton complice ?

(Elle désigne Démétrius.)

LAODICE.

Mon complice ?

STRATONICE.

Oui : je sais qu'à Rome Pharasmin
Du sang de mon époux a dû rougir sa main ;
Je sais que, pour servir ta haine, ta colère,
Dans les murs d'Ecbatane il égorgea mon frère :
Je sais que par ton ordre il revient empressé
De recevoir le prix du sang qu'il a versé.

Jouis de ses forfaits, récompense sa rage;
Mais ne me parle plus d'un hymen qui m'outrage.
Garde au sceptre à jamais par toi déshonoré.
Je subirai le sort d'un époux adoré.
Au temple avec ton fils en vain ta voix m'appelle;
A mes premiers serments je resterai fidèle.
Le seul vœu que je fais est de pouvoir encor
Essuyer dans les fers les pleurs de Nicanor.
Ne me sépare plus de mon malheureux père;
Souffre que près de lui je vive prisonnière.
Choisis pour notre exil les plus affreux climats:
Je bénirai mon sort; je ne t'y verrai pas.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

LAODICE, DÉMÉTRIUS, GARDES.

LAODICE.

Tes vœux seront remplis, perfide Stratonice!
Ma bouche aurait soudain ordonné ton supplice,
Si ma juste fureur ne respectait en toi
Le vœu de mes sujets et la nièce du roi!

DÉMÉTRIUS.

Au rang de ses aïeux quand votre choix l'appelle,
Se montrer insensible à vos bontés pour elle;
Refuser à la fois le trône et votre fils,
Reine!

LAODICE.

De ses refus sa mort sera le prix.....

(Se reprenant.)

Le brave Pharasmin, aux murs du Capitole,
Heureux de me venger, a tenu sa parole ?

DÉMÉTRIUS.

Oui, Reine !

LAODICE.

Du consul vous rapportez l'écrit,
Infaillible garant de la mort du proscrit ?

DÉMÉTRIUS.

Lisez.

(Il présente à la Reine un écrit roulé.)

LAODICE.

(Elle lit haut.)

« Dans sa prison, au gré de votre envie,
» Le fils de votre époux a terminé sa vie.
» Démétrius est mort de la main d'un licteur.
» VALÉRIUS. »

DÉMÉTRIUS.

Reine ! de ce forfait Rome seule est l'auteur.

LAODICE.

Rome seule ? Il suffit, seigneur. Ce mot m'explique
D'un peuple de tyrans la vieille politique.
Je te reconnais, Rome ! En immolant un roi,
Tu n'as vu que toi-même, et n'as rien fait pour moi.
Après avoir quinze ans élevé ton otage,
Toi-même avec plaisir tu détruis ton ouvrage.

Tu craignais de le voir, libre, victorieux,
Régner et s'affranchir d'un tribut odieux.
Tu braves ma puissance, et tu te crois certaine
De briser à ton gré le sceptre d'une reine;
Mais avant qu'à ton joug mon peuple soit soumis,
Je mourrai sur mon trône en défendant mon fils!

DÉMÉTRIUS.

Reine! vous redoutez l'ambition de Rome?

LAODICE.

Oui : je ne compte plus sur l'appui du seul homme
Qui vainquit les Romains, qui peut les vaincre encor :
Il est aux fers.

DÉMÉTRIUS.

Son nom?

LAODICE.

Nicanor.

DÉMÉTRIUS.

Nicanor?

LAODICE.

Lui-même! ignorez-vous le crime de ce traître?

DÉMÉTRIUS, froidement.

Banni depuis vingt ans, je ne le puis connaître,
Reine! en songeant à lui, vous avez consulté
L'intérêt de l'État et votre sûreté.
De mon roi seulement je sais qu'il est le frère;
Que le peuple le plaint, le chérit, le révère;
Qu'il est infortuné... Terminez ses malheurs.
Fléchissez son audace en essuyant ses pleurs.

Il fut de nos guerriers l'amour et le modèle.
Envers lui soyez juste : il vous sera fidèle.
Daignez nous accorder un moment d'entretien ;
Son zèle à vous servir égalera le mien !

LAODICE.

Son zèle ? Il fut toujours l'ennemi de sa reine.
Le tems qui détruit tout n'a pu fléchir sa haine.
Ce que vous promettez passe votre pouvoir.

DÉMÉTRIUS.

Souffrez que je lui parle ; il fera son devoir.

LAODICE.

Son devoir ?

DÉMÉTRIUS.

Il sera tel que je le désire.
Il défendra le trône ; il sauvera l'empire.

LAODICE.

Touchée, ainsi que vous, des maux qu'il a souffers,
J'avais jusqu'à ce jour craint de briser ses fers.
Avec Démétrius il fut d'intelligence.
La mort d'un ennemi suffit à ma vengeance.
Parlez à Nicanor... Ma juste inimitié,
Grâce à vous, dans mon cœur, fait place à la pitié.
Mais de cet entretien, accordé pour vous plaire,
Va dépendre le sort de la fille et du père.

DÉMÉTRIUS.

J'en donne ici ma foi. En ce jour solennel,
Nicanor conduira Stratonice à l'autel !

SCÈNE VIII.

HÉLIODORE, LAODICE, DÉMÉTRIUS, GARDES.

HÉLIODORE, accourant.

A cet hymen fatal gardez-vous de souscrire :
Craignez Antiochus ; contre vous il conspire !

LAODICE.

Mon fils ! il mit toujours sa gloire à m'obéir.
Non ! je connais son cœur ; il ne peut me trahir.
Vous l'accusez d'un crime ? il en est incapable.

HÉLIODORE.

J'ai peine, ainsi que vous, à le croire coupable.
Mais tantôt de son frère il déplorait le sort,
Il osait à vous-même attribuer sa mort.

LAODICE.

Il est vrai ? quoi ! ce fils, dont j'admirais le zèle,
Séduit par Stratonice, est-il enfin rebelle ?
Prétend-il arracher le sceptre de ma main ?
La nature pour lui me parlerait en vain,
Si sa témérité provoquait ma vengeance.
Je le veux éprouver !... Seul, qu'il vienne !

HÉLIODORE.

Il s'avance.

LAODICE, à Héliodore.

(A Démétrius.)

Assemblez le conseil. Demeurez près de nous !
Avant la fin du jour j'aurai besoin de vous !

(Démétrius, à part; frémit d'horreur.)

(Démétrius sort avec Héliodore; Antiochus entre.)

SCÈNE IX.

ANTIOCHUS, LAODICE, GARDES.

LAODICE.

Et vous, Prince ! approchez : contre moi l'on conspire.
Las de voir dans mes mains les rênes de l'empire,
Au nom d'un factieux mon peuple s'est armé.
Je cherchais le coupable, et l'on vous a nommé !

ANTIOCHUS.

Qui ? moi, Madame ?

LAODICE.

Vous !... oui : pour venger son frère,
On dit qu'Antiochus ose trahir sa mère.

ANTIOCHUS.

Moi, vous trahir ?

LAODICE.

Je sais que vous ajoutez foi
Aux bruits injurieux que l'on répand sur moi.
La couronne, mon fils, dut vous être ravie ;

J'ai su vous la garder et sauver votre vie :
Voilà ce que j'ai fait. Pouvais-je soupçonner
Qu'un rebelle, un ingrat voulût me détrôner,
Le jour où ma tendresse, à ses désirs propice,
Daignant briser pour lui les fers de Stratonice,
Annonce que je veux, écoutant mon devoir,
En faveur de mon fils abdiquer mon pouvoir ?

ANTIOCHUS.

J'ai peine à revenir de ma surprise extrême.
Qui? vous, Reine! abdiquer pour moi le rang suprême?
De votre autorité je ne suis point jaloux :
Je dois borner ma gloire à combattre pour vous.

LAODICE.

Vous ne me dites point qu'une foule égarée,
A la rébellion sourdement préparée,
S'avance vers ces murs, et, marchant contre moi,
Jusque dans mon palais vient proclamer un roi.
Votre frère n'est plus : c'est vous seul que j'accuse.
Oui, vous seul!... Pensez-vous qu'un faux zèle m'abuse?
Traître! de mes bontés perdant le souvenir,
Vous briguez mon pouvoir; je devrais vous punir.
Pour vous sauver un crime, acceptez ma couronne.
Sujet, vous l'usurpiez; reine, je vous la donne.

ANTIOCHUS.

Instruit que contre vous le peuple osait s'armer,
Madame, j'accourais pour vous en informer.
J'ai rempli mon devoir. Aurais-je dû m'attendre
A vous voir m'accuser, quand je viens vous défendre ?

(Laodice cesse de le regarder.)

Vous détournez les yeux... ah! ne repoussez pas

Un fidèle sujet qui vous offre son bras !
Oui : je sais que le peuple, aveugle en son délire,
Quand mon frère n'est plus, veut lui rendre l'empire,
Et de cette entreprise on me nomme l'auteur !
Reine ! avez-vous pu croire à ce bruit imposteur ?
Moi, renverser du trône une mère que j'aime !
Moi, de son front auguste ôter le diadème !
Périsse le mortel aux forfaits aguerri,
Qui, prompt à déchirer le sein qui l'a nourri,
Du remords dans son ame étouffant le murmure,
A la soif de régner immole la nature !
Lorsque la voix d'un peuple irrité contre vous
Semble des Dieux vengeurs annoncer le courroux,
Je puis les implorer et m'offrir pour victime.
Votre fils, étranger à la révolte, au crime,
Calomnié par vous, fait le vœu solennel
D'être à jamais soumis au pouvoir maternel.
Écartez de votre ame un doute qui m'offense.
Bannissez vos soupçons, gardez votre puissance.
Je demeure sujet ! le vain titre de roi,
Offert par la contrainte, est indigne de moi !

(Il sort.)

SCÈNE X.

LAODICE.

Sa vertu me confond ; son dévoûment m'étonne.
Renoncer à ses droits ! refuser ma couronne !
Ce refus est garant de sa fidélité.

Un rebelle n'a point tant de sécurité.
Mon fils est innocent !... Quel est donc le coupable ?
Il s'enveloppe en vain d'un voile impénétrable !
Allons ! que le conseil, éclairant mon courroux,
Me marque la victime, et dirige mes coups !

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

(Nicanor entre par le fond, précédé et suivi des gardes. Héliodore paraît quelque tems après à droite.)

HÉLIODORE, NICANOR, GARDES.

NICANOR, en entrant.

Impitoyable Reine, épouse criminelle!
Du fond de mes cachots ton ordre ici m'appelle?
(Voyant le mausolée.)
Tu m'as ravi mon fils, et ma fille, et mon roi!
Tu m'as privé d'un frère! il ne reste que moi.
Viens: achève...

HÉLIODORE, l'interrompant en entrant.

Seigneur, je brise votre chaîne.

NICANOR.

Toi? traître!

HÉLIODORE.

J'obéis aux ordres de la Reine.
Connaissez sa bonté: vous êtes libre.

NICANOR.

Moi?

HÉLIODORE.

Vous-même!

NICANOR, stupéfait.

En ce palais vais-je revoir mon roi?
Réponds!... Démétrius vient-il des bords du Tibre?
Devrais-je à son retour le bonheur d'être libre?
De Stratonice enfin va-t-il être l'époux?
Vivra-t-il pour ma fille?

HÉLIODORE.

Elle vivra pour vous.
La Reine à Nicanor aujourd'hui va la rendre.

NICANOR.

Ma fille?... Un tel bienfait a droit de me surprendre.
Et mon prince?... va-t-il recouvrer son pouvoir?
Va-t-il régner? voilà ce que je veux savoir!

HÉLIODORE.

Seigneur! cette espérance, hélas! vous est ravie.
Du fils de Séleucus Rome a tranché la vie.

NICANOR.

Rome, dis-tu?... Cruel! ne m'abuses-tu pas?
C'est toi seul qui répands le bruit de son trépas.
Laodice, appuyant ta criminelle audace,
Dit que son roi n'est plus, pour régner en sa place!

HÉLIODORE.

La Reine, ainsi que vous, douterait de son sort,
Si Pharasmin, Seigneur, n'eût attesté sa mort.

NICANOR.

Pharasmin ?

HÉLIODORE.

Du consul reconnaissez l'ouvrage :
Il a seul ordonné l'homicide breuvage ;
Le fils des rois périt de la main d'un licteur !

NICANOR.

De cet assassinat Laodice est l'auteur.

HÉLIODORE.

Nicanor, pouvez-vous écouter votre haine,
Quand votre liberté...

NICANOR.

Rends-moi, rends-moi ma chaîne !

HÉLIODORE.

Accusez les Romains du meurtre de mon roi.

NICANOR.

Je n'en puis accuser que Laodice et toi.
Pharasmin, par ton ordre, a frappé la victime.

HÉLIODORE.

Pharasmin ? Respectez ce héros magnanime :
Il n'a point mérité le reproche offensant...

NICANOR.

Parlerais-tu pour lui, s'il était innocent ?

HÉLIODORE.

Je défends d'un guerrier le zèle et le courage.

NICANOR.

Barbare! tu défends l'instrument de ta rage.
Du pur sang de son maître il a rougi sa main.

HÉLIODORE.

Nicanor! est-ce à vous d'accuser Pharasmin?
Connaissez envers lui votre injustice extrême :
Il a brisé vos fers; il vous plaint; il vous aime.
Il demande à vous voir. Avant de l'outrager,
Sur tout ce qui vous touche osez l'interroger.

NICANOR.

Qui? moi! d'Héliodore entendre la complice!
De son horrible aspect, moi, souffrir le supplice!
Moi lui parler!

HÉLIODORE.

Seigneur, calmez votre courroux.
Reconnaissez la Reine à ses bontés pour vous.
Verser sur vos vieux jours l'éclat dont elle brille,
Vous rendre votre rang, couronner votre fille,
Voilà ce qu'elle veut; et vous la haïssez?
A ses nobles desseins, Seigneur, applaudissez.
Et lorsque Antiochus s'unit à Stratonice...

NICANOR, l'interrompant avec indignation.

Que le fils de la Reine à ma fille s'unisse!
Avant que par tes soins de tels nœuds soient formés,
A la clarté du jour mes yeux seront fermés :
On n'achevera point ce fatal hyménée!
Dût la Reine m'offrir la coupe empoisonnée
Que sa main criminelle offrit à son époux,
Dussé-je à l'instant même expirer sous ses coups;

Va la trouver! dis-lui, barbare Héliodore,
Dis-lui que je rejette un hymen que j'abhorre;
Dis-lui que si ma fille, en ce jour, malgré moi,
Au temple osait trahir ses sermens et son roi,
L'ingrate me verrait, étouffant la nature,
Ardent à prévenir ma honte et son parjure,
Dans son cœur, dans le mien, enfoncer le couteau,
Et, satisfait, descendre avec elle au tombeau!

(S'éloignant d'Héliodore avec horreur.)

O mon Roi! tu n'es plus! que m'importe la vie?
Sur son trône usurpé, moi, voir la tyrannie
S'asseoir impunément, et recueillir en paix
Le prix de ton trépas, le fruit de ses forfaits!
Moi vivre! et voir ta veuve, à ton frère enchaînée,
Sur ta cendre allumant le flambeau d'hyménée,
Serrer d'horribles nœuds que je ne puis souffrir!
Quand la vertu succombe, il est beau de mourir!

(Il va pour sortir.)

HÉLIODORE le retenant.

Demeurez!... En ces lieux attendez Stratonice.
A l'héritier du trône avant qu'elle s'unisse,
Elle veut vous parler; songez, en l'écoutant,
Qu'avec elle à l'autel la Reine vous attend.

(Héliodore furieux sort à droite avec les gardes; Stratonice seule entre par le fond. Nicanor voyant sa fille détourne les yeux, et se contient à peine.)

SCÈNE II.

NICANOR, STRATONICE.

STRATONICE, accourant embrasser son père.

Tous mes vœux sont remplis. Le destin moins sévère,
Après tant de malheurs, me rend...

NICANOR.

Fuis, téméraire!

STRATONICE.

Mon père se dérobe à mes embrassemens!

NICANOR.

Je ne te connais plus; tu trahis tes sermens!
Laisse-moi, fille ingrate, épouse criminelle!
Au temple de l'hymen Antiochus t'appelle:
Les autels sont parés. En violant ta foi,
Cours, perfide, insulter aux mânes de ton roi!

STRATONICE.

Aux mânes de mon roi?... Mon père! à Stratonice
De vos affreux soupçons épargnez l'injustice.
Moi, violer ma foi! Moi, trahir mon époux!
Jugez mieux votre sang; il est digne de vous.
Bannissez la douleur où votre ame est en proie.
Écoutez votre fille, et partagez sa joie.

NICANOR.

Moi?

STRATONICE, après avoir regardé autour d'elle, et à voix basse.

Vous-même... Apprenez que ce prince adoré,
Ce proscrit que l'Asie a si long-tems pleuré,
L'otage des Romains, l'héritier de l'empire,
Mon époux, votre fils, enfin mon roi, respire !

NICANOR.

Il respire ?

STRATONICE.

Le ciel le rend à nos souhaits ;
Sauvé par un miracle, il est dans ce palais.

NICANOR.

Démétrius ?

STRATONICE.

Caché sous le nom d'un perfide,
Sans crainte il s'abandonne au destin qui le guide.
Mon père, à notre amour les Dieux l'ont conservé...
Du fer des assassins à Rome ils l'ont sauvé.
Aux regards de la Reine, aux yeux d'Héliodore,
Pour protéger sa vie ils le cachent encore.

(Regardant au fond.)

Il paraît !...

NICANOR, à lui-même.

A sa vue, ô ciel ! je sens mon cœur
A la fois tressaillir de joie et de terreur.

(Nicanor et Stratonice se rangent à droite, à l'écart.)

SCENE III.

NICANOR, STRATONICE, DÉMÉTRIUS, HÉLIODORE.

HÉLIODORE, en entrant, à Démétrius.

Nicanor vous attend.

DÉMÉTRIUS, à Héliodore.

Il suffit : qu'on nous laisse !
Exécutez votre ordre ; éloignez la princesse.
Je dois à Nicanor parler en liberté.
Je veux que dès ce jour, oubliant sa fierté,
Soumis, rendant justice à la Reine, à vous-même,
Il soit, grâce à mes soins, l'appui du diadème.
Pour défendre le trône il va, n'en doutez pas,
Reprendre son épée et marcher aux combats.
Allez !

HÉLIODORE, en confidence à Démétrius.

Domtez son cœur ; fléchissez son courage.
(A Stratonice.)
Vous, suivez-moi, Madame.

STRATONICE, en sortant.

Achevez votre ouvrage,
Dieux vangeurs !

(Elle sort avec Héliodore.)

SCÈNE IV.

NICANOR, DÉMÉTRIUS.

DÉMÉTRIUS.

NICANOR !

NICANOR.

O mon fils ! ô mon Roi !
En croirai-je ma fille ? est-ce vous que je voi ?

DÉMÉTRIUS, à voix basse.

Oui !... Reconnais les Dieux dont la main tutélaire
M'arrache à mes bourreaux et me rend à mon père !
(Il l'embrasse.)

NICANOR, avec l'accès de la joie.

Ah !... je n'en doute plus, mon prince est dans mes bras !

DÉMÉTRIUS, regardant autour de lui.

Réprime ces transports et ne me trahis pas !
(Le reste de la scène est parlé à demi-voix.)
La Reine est au conseil ; mais sa garde cruelle
Veille près de ces lieux et sur nous et sur elle.

NICANOR.

O mon Roi ! vous vivez !... Du traître Pharasmin
La Reine contre vous avait armé la main !

DÉMÉTRIUS.

Ton fils de ce barbare a trompé la furie.

NICANOR.

Mon fils sauva vos jours?

DÉMÉTRIUS.

Aux dépens de sa vie!...
Écoute. Las de vivre esclave des Romains,
Informé qu'en secret de sacriléges mains
Avaient frappé mon roi pour couronner mon frère,
Résolu de venger le trépas de mon père,
Fier de punir l'auteur d'un si lâche attentat,
Je réclame mes droits et l'appui du sénat.
Il flatte mon espoir, il diffère, il m'abuse.
« Mon épée obtiendra ce que Rome refuse! »
M'écriai-je. Indigné des maux que j'ai souffèrts,
Je demande vengeance; on me donne des fers!...
Au fond du souterrain où l'on me fit descendre,
J'implorais le trépas que j'étais las d'attendre;
On ouvre ma prison. J'entends marcher: je voi
Deux inconnus paraître et s'avancer vers moi.
Mon œil, à la lueur du flambeau qui les guide,
Voit briller le poignard dans leur main homicide.
Le plus jeune, à ma vue, a reculé d'horreur.
Terrible, impatient d'assouvir sa fureur,
L'autre vers moi s'élance, et déjà sur ma tête
Tient le fer suspendu; son complice l'arrête,
Et, prompt à me défendre, ardent à me venger,
Repousse le poignard levé pour m'égorger.
Soudain l'un contre l'autre ils retournent leurs armes.
Seul, passant tour à tour de l'espoir aux alarmes,
Entre mon assassin et mon libérateur,
Enchaîné, du combat je reste spectateur!...

Je vois enfin, je vois le guerrier magnanime
Renverser l'assassin aux pieds de la victime.
Il expire : c'était l'infâme Lysias !
Mon vengeur aussitôt vers moi tournant ses pas,
Blessé, rappelle encor ses forces, son courage,
Et, couvert de son sang, de mes fers me dégage.
Il m'apprend que son bras jadis avait puni
Le cruel Pharasmin par mon père banni ;
Et qu'ayant pris son nom, après vingt ans d'absence,
Du traître Lysias trompant la confiance,
Complice généreux d'un horrible dessein,
Il a, pour me sauver, suivi mon assassin ;
Il m'apprend que, charmé du choix de la victime,
Mais voulant l'immoler sans se charger du crime,
Le perfide consul, à l'insu du sénat,
A seul favorisé mon lâche assassinat.
J'écoutais : tout à coup sa voix s'est affaiblie ;
« Près de sauver tes jours ton frère perd la vie »,
Me dit-il. A ces mots, juge de mon effroi !
Je reconnais ton fils, il expire pour moi !
Mes frémissantes mains détachent son armure.
Le sang à gros bouillons jaillit de sa blessure,
Il meurt !... Un dieu m'inspire en ces affreux moments !
De mon libérateur je prends les vêtemens ;
Et seul, enveloppé de la nuit la plus sombre,
Éteignant le flambeau qui m'a guidé dans l'ombre,
Je sors... La garde accourt ; et, servant mon dessein,
Par l'ordre du consul vient sauver l'assassin.
Sous l'habit du Sarmate, et tenant son épée,
J'emporte dans le sang ma dépouille trempée.
La garde, qui croit voir l'auteur de mon trépas,
Jusqu'aux portes de Rome accompagne mes pas !...

Je suis libre ; et pour moi mon vengeur perd la vie!

NICANOR.

Il a fait son devoir, et je lui porte envie.
Il a rempli mes vœux : du fond de mon cachot,
C'est moi qui l'instruisis de cet affreux complot.
C'est moi qui lui montrai les murs du Capitole.
Il a sauvé vos jours, et pour vous il s'immole.
Malheur à tout soldat qui, traître à son pays,
En retrouvant son prince ose pleurer son fils!
Oui, Tygrane ! à mes yeux ton sort est plein de charmes.
Tes mânes frémiraient, indignés de mes larmes !...
Il voulait vous venger, remplissons ses desseins.
Dans ce palais affreux, c'est pour vous que je crains.
Aux yeux de vos sujets il est tems de paraître.
Sortons ! je sens pour vous mon courage renaître.

DÉMÉTRIUS.

Demeure, où tu trahis l'espoir qui m'est rendu!
L'instant de la vengeance est encor suspendu.
Je puis, sans m'avilir, descendre à l'artifice.
Seul, tranquille, en ces lieux j'abuse Laodice.
A Rome Pharasmin me devait égorger ;
Mort, il me prête ici son nom pour me venger.
Je suis, à tes regards, l'appui de ton empire ;
Je parais te servir, et c'est moi qui conspire,
Reine, c'est moi qui seul ai pris soin d'exciter
Le peuple en ma faveur prêt à se révolter!
Moi seul autour de toi j'ai grossi la tempête
Qui gronde et va bientôt éclater sur ta tête!

NICANOR.

Lorsqu'un dieu protecteur veille ici sur vos jours.

Souffrez que j'aille au camp, vous prêtant mon secours,
Et de nos ennemis trompant la vigilance,
Des soldats abattus ranimer la vaillance.

DÉMÉTRIUS.

J'ai chargé de ce soin l'intrépide Anténor.

NICANOR.

L'ami de votre père ici respire encor?

DÉMÉTRIUS.

Oui : ce noble guerrier, compagnon de Tygrane,
Banni par Laodice, habitait Ecbatane.
Accablé de misère, il pleurait mon trépas;
Guidé par la vengeance il a suivi mes pas.
Instruit de mes projets, à mes ordres docile,
Il entre seul au camp; seul j'entre dans la ville!...
Je vois le peuple en deuil; oubliant mon danger,
Sur ta fille, sur toi je l'ose interroger.
J'apprends que par la Reine à son fils destinée,
Ta fille doit choisir la mort ou l'hyménée;
J'apprends que dans les fers tu dois finir tes jours;
Et je viens, inconnu, vous offrir mes secours.
Mon père! si tu veux que mon sort s'accomplisse,
D'Héliodore en moi ne vois que le complice.
Nomme-moi Phanie. Un seul mot indiscret
Assure mon trépas s'il trahit mon secret.
La Reine, que j'abuse en affectant le zèle,
En son roi qui la perd voit un sujet fidèle :
Elle craint ses soldats prêts à se révolter.
Bientôt ils me verront! mais, avant d'éclater,
Avant d'aller au camp ceindre le diadème,
Je veux de ce palais arracher ce que j'aime!

(Nicanor fait un mouvement.)

Ton fils sauva mes jours; l'honneur me fait la loi
De les sacrifier pour ta fille, pour toi,
Et d'accomplir le vœu de la reconnaissance,
Avant de réclamer les droits de la naissance!

NICANOR, allant pour se jeter encore dans ses bras.

Mon cher fils!

(Se reprenant tout à coup et s'inclinant avec respect,)

O mon maître!

DÉMÉTRIUS, le relevant vivement.

On vient! tu me trahis!
Songe que je ne suis ni ton roi ni ton fils!
Oh! cache ton respect, commande à ta tendresse!

SCÈNE V.

NICANOR, LAODICE, DÉMÉTRIUS, GARDES.

LAODICE, à Démétrius, en entrant.

Prince, eh bien! tenez-vous enfin votre promesse?
Le brave Nicanor devient-il mon appui?
Aussi bien que sur vous, puis-je compter sur lui?

DÉMÉTRIUS.

Oui, Reine, à vos bontés Nicanor rend justice.
Il bénit hautement l'hymen de Stratonice.
Au bonheur de sa fille immolant son courroux,
Lui-même il veut ici l'offrir à son époux.

LAODICE, à Nicanor.

Vous, offrir Stratonice à mon fils? Quel langage,
Seigneur! un changement si prompt...

NICANOR, désignant Démétrius.

Est son ouvrage.
Par son zèle pour vous, trompé jusqu'aujourd'hui,
De la mort de mon roi je n'accusais que lui.
J'abjure mon erreur. Je dirai plus, Madame;
Son récit a banni le soupçon de mon ame.
Éclairé, satisfait, je voue au nom romain
La haine que mon cœur gardait à Pharasmin.

LAODICE, ironiquement.

Je puis donc me livrer à l'espoir qui me flatte!
Stratonice envers moi va cesser d'être ingrate!
Je ne présume pas qu'elle résiste encor
Aux lois de Laodice, aux vœux de Nicanor.
Je la rends à son père. Allez, sujet fidèle;
Allez justifier ce que j'ai fait pour elle:
Conduisez à l'autel ses pas mal assurés.

NICANOR.

J'obéis.

(Il sort.)

LAODICE, à part, avec fureur.

C'est la mort qui t'attend!

(Haut à Démétrius qui va pour sortir avec Nicanor.)

Demeurez!

SCÈNE VI.

LAODICE, DÉMÉTRIUS; GARDES.

DÉMÉTRIUS.

Ainsi votre bonté pardonne à Stratonice?

LAODICE.

Avant la fin du jour elle marche au supplice!
J'allais de son hymen allumer le flambeau;
Sous ses pas elle-même a creusé son tombeau.
C'est peu qu'à mes projets l'ingrate soit contraire,
Elle ose contre nous armer un téméraire.

DÉMÉTRIUS.

Reine! ce téméraire...

LAODICE.

Est encore inconnu;
Mais je sais qu'en secret jusqu'à moi parvenu,
Caché sous un faux nom il brave les supplices.
Au camp j'ai fait saisir le chef de ses complices.

DÉMÉTRIUS.

Ce chef...

LAODICE.

Est immolé!

DÉMÉTRIUS.

Quel est-il?

LAODICE.

Anténor.

DÉMÉTRIUS, à part.

Anténor!

(Il cache son trouble.)

LAODICE.

Comme lui j'accuse Nicanor.
Il déguise sa haine et sa fureur extrême.
Il ne peut m'abuser : il conspire lui-même!

DÉMÉTRIUS.

Il conspire! et sa fille est rendue à ses vœux!
Pourquoi les réunir?

LAODICE.

Pour les perdre tous deux!
Leur sort est décidé : c'en est fait; plus de grâce!
Je leur garde en secret le prix de leur audace!...

(Démétrius déguise son indignation.)

Je puis en ce moment compter sur votre bras.
Prince, d'un vain espoir je ne me flatte pas.
Après m'avoir donné tant de preuves de zèle,
Pour moi vous volerez où l'honneur vous appelle.

DÉMÉTRIUS, à part.

(Haut.)

L'honneur! Qu'ordonnez-vous, Reine? Hors de ces lieux
Faut-il aller chercher un trépas glorieux?
Faut-il punir enfin Nicanor, Stratonice?

LAODICE.

Reposez-vous sur moi du soin de leur supplice!
Des mains d'Héliodore, ici, n'en doutez pas,
Tous deux vont cette nuit recevoir le trépas!...

(Démétrius cache sa fureur.)

Vous, allez, de mon trône embrassant la défense,
Punir des factieux dont l'aveugle insolence
A juré de venger et sur vous et sur moi
Le trépas d'un proscrit qu'ils osaient nommer roi.
Pour rétablir le calme au camp et dans la ville,
Ma garde va marcher à vos ordres docile.
Allez ! que trop long-tems rebelle à mon pouvoir,
Le peuple, à votre aspect, rentre dans le devoir!

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

DÉMÉTRIUS, GARDES.

DÉMÉTRIUS, aux gardes.

Guerriers ! avec la Reine un dieu d'intelligence
Confie à Pharasmin le fer de la vengeance.
Armé, guidé par lui, je vais dans les combats
Justifier le choix qu'il a fait de mon bras.

(Il sort à la tête des gardes.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

DÉMÉTRIUS, NICANOR.

DÉMÉTRIUS.

Nicanor! que ton cœur renaisse à l'espérance!
Sois satisfait; voici l'instant de la vengeance!
De tes maux et des miens le terme est arrivé.
Mon triomphe s'apprête, et l'empire est sauvé.
Résolus de punir une Reine coupable,
Les Dieux arment mon bras du glaive redoutable.
C'est ta fille, c'est toi qu'ici je viens chercher.
De ce palais sanglant je vais vous arracher!

NICANOR.

Anténor ne vit plus; je crains un nouveau crime.
Laodice au conseil cherche une autre victime.

DEMÉTRIUS.

Va! je la prévicndrai.

NICANOR.

Que dites-vous? grands Dieux!

DÉMÉTRIUS, après avoir regardé autour de lui.

Armé contre la Reine, un peuple furieux
S'avançait. Je parais, et la foule pressée,
A mon aspect recule et s'enfuit dispersée.
J'entre au camp. De leur roi croyant voir l'assassin,
Les soldats indignés menacent Pharasmin.
A leur noble courroux me dérobant à peine,
Je feins de leur porter un ordre de la Reine.
Autour de moi s'élève un murmure confus.
Je distingue ces mots : « Rends-nous Démétrius! »
J'allais me découvrir ; mais ici Stratonice
Restait abandonnée aux mains de Laodice!
Je pars ; et, pour calmer la fureur des soldats,
J'accuse hautement Rome de mon trépas.
Aux cris tumultueux succède un long silence.
Par ce calme trompeur j'assure ma vengeance.
La Reine satisfaite a désiré me voir ;
Elle a vanté mon zèle à remplir mon devoir.
Elle voit dans la paix le fruit de mon courage.
Profitons du moment précurseur de l'orage !
Au camp, dans ce palais, partout je n'entends plus
Que ces mots répétés : « Rends-nous Démétrius ! »
O mon père ! il est tems que cette erreur finisse.
Viens : je vais me nommer en sauvant Stratonice !

NICANOR, le retenant.

Vous nommer en ces lieux teints du sang de mon roi ?
Le vôtre y vu couler ! cédez à mon effroi !
Du fidèle Anténor craignez le sort funeste !
La garde nous observe. Ah ! l'espoir qui me reste
C'est de vous voir ici, de la Reine ignoré,

Poursuivre son trépas sous un nom abhorré.
Cachez surtout, cachez la victime à sa rage.
Moi, de ma liberté faisant un noble usage,
Dans le camp je pénètre ; et soudain ces guerriers,
Qui jadis sur mes pas ont cueilli des lauriers,
Instruits qu'au milieu d'eux Démétrius respire,
Empressés de revoir l'héritier de l'empire,
Guidés par mon courage, accourent à ma voix,
Du glaive des bourreaux sauvent le fils des rois,
Et, l'arrachant des mains d'une reine cruelle,
Le portent en triomphe au trône qui l'appelle !

DÉMÉTRIUS.

Au temple cependant mon frère est attendu.
Partout de mon trépas le bruit est répandu.
De mon peuple indigné redoutant la vengeance,
Pour le calmer, la Reine, abdiquant sa puissance,
Satisfaite de voir ses forfaits impunis,
Pense les expier en couronnant son fils.
Je verrais mon sujet et sa coupable mère
Se disputer le prix du pur sang de mon père !
Tranquille, je verrais mon rival à l'autel
Jurer à ce que j'aime un amour immortel !
Non !... Je cours, écoutant le transport qui m'anime,
A ses lâches bourreaux arracher la victime !

NICANOR.

Ah ! demeurez.

DÉMÉTRIUS.

Sais-tu qu'au conseil, en secret,
Ta fille, cette nuit, va subir son arrêt ?

NICANOR.

Ma fille ?

DÉMÉTRIUS.

Oui. De ce crime on charge Héliodore!
Puis-je pour la sauver délibérer encore?
Viens! Tandis qu'en ces murs Laodice, à mes yeux,
Sur le trône d'un père insultant à nos Dieux,
Par un nouveau forfait croit fuir sa destinée,
Je vais, en me montrant à l'Asie étonnée,
Le diadème au front et le glaive à la main,
Rendre aux guerriers un chef, au peuple un souverain.

(Il va au fond.)

NICANOR.

Seigneur, où courez-vous?

DÉMÉTRIUS.

Où ta fille m'appelle!
Viens, mon père!

NICANOR.

Tremblez et pour vous et pour elle!
Voulez-vous la sauver? gardez votre secret.
Réprimez les transports d'un amour indiscret.
Ma fille, en ce palais, captive, solitaire,
N'a pu même obtenir un regard de son père.
Dans son appartement vous ne pouvez entrer:
Antiochus a seul le droit d'y pénétrer.

DÉMÉTRIUS.

Mon frère!... Il va sentir ce que peut ma vengeance!

NICANOR.

Ah! vous allez vous perdre! écoutez la prudence.
Je le vois! devant lui calmez votre fureur.

Il vous croit Pharasmin : laissez-lui son erreur.
Je cours au camp. Adieu !

(Nicanor sort.)

SCÈNE II.

DÉMÉTRIUS, STRATONICE, ANTIOCHUS.

DÉMÉTRIUS, sur l'avant-scène, regardant au fond.

Vers, fils de Laodice !
Indigne rival !

STRATONICE, frémissant à l'aspect de son époux.

Ciel !

ANTIOCHUS, en entrant, sans voir d'abord Démétrius.

Calmez-vous, Stratonice !
Vos destins sont changés ; vos vœux sont satisfaits.
Nicanor près de vous va retrouver la paix.
La Reine pour vous deux a reconnu mon zèle,
L'approuve, et vous permet de respirer loin d'elle.
De vos malheurs passés perdez le souvenir.
Acceptez le bienfait que je viens d'obtenir.
Bénissez avec moi cette heureuse journée.
On ne nous verra point, à l'autel d'hyménée,
Serrer un nœud fatal et pour vous et pour moi.
Vivez toujours fidèle à mon frère, à mon roi !

(Démétrius passe de la fureur à la joie.)

A pleurer votre époux si vous trouvez des charmes,
Ma sœur ! je mêlerai ma douleur à vos larmes !

DÉMÉTRIUS, à part.

Qu'entends-je ?

STRATONICE.

De mon roi vous déplorez le sort !
J'aime encor, je l'avoue, à douter...

ANTIOCHUS.

De sa mort ?
Connaissez-en l'auteur. Vil instrument du crime,
Pharasmin a dans Rome immolé la victime.

STRATONICE.

Pharasmin ? Quel soupçon !

ANTIOCHUS, voyant Démétrius.

Dieux ! c'est lui que je vois !
Ce Sarmate ose-t-il se montrer devant moi ?

STRATONICE.

Ah ! Seigneur !

ANTIOCHUS.

Vous souffrez son aspect, Stratonice ?
D'Héliodore en lui redoutez le complice.
En vain il chercherait à se justifier.
Je sais tout : de mon roi voilà le meurtrier !

STRATONICE, frémissant.

(A part.)

Prince !... O fatale erreur !

ANTIOCHUS.

Quel trouble vous égare ?

Stratonice ! est-ce à vous d'excuser un barbare ?

(Mettant la main sur son épée.)

Je devrais...

STRATONICE.

Épargnez un soldat étranger !

Arrêtez !

ANTIOCHUS.

Contre moi vous l'osez protéger ?

STRATONICE.

Je le dois.

ANTIOCHUS.

Vous, ma sœur ? Quel est donc ce mystère ?

Achevez !

STRATONICE.

Je ne puis !

ANTIOCHUS.

Qui vous force à vous taire ?

N'a-t-il pas répandu le sang de votre époux ?

Répondez !

DÉMÉTRIUS.

S'il vivait, Prince ! que feriez-vous ?

ANTIOCHUS, à lui-même.

(A Démétrius.) (Allant vivement à lui.)

Dieux ! Serait-il sauvé ?... Réponds, réponds, te dis-je ?

Ton silence cruel et m'irrite et m'afflige.

Du meurtre de mon roi Rome est-elle l'auteur ?

Es-tu son assassin, ou son libérateur ?

Dissipe mes soupçons ; exauce ma prière ;
Achève, Pharasmin ! Qu'as-tu fait de mon frère ?

DÉMÉTRIUS.

C'est un secret qu'ici je ne puis révéler.

ANTIOCHUS.

Malheureux ! quel motif te défend de parler ?
Si ta bouche se tait, ta main est donc coupable ?
Éclaircis ce mystère !

DÉMÉTRIUS.

Il est impénétrable.

ANTIOCHUS.

Parle donc ; je le veux ?

DÉMÉTRIUS.

J'ose désobéir.
Respectez un secret que je ne puis trahir.

ANTIOCHUS.

Un seul mot !... Pharasmin d'assassiner mon frère
A-t-il reçu l'ordre ?

DÉMÉTRIUS.

Oui.

ANTIOCHUS.

De qui ?

DÉMÉTRIUS.

De votre mère !

ANTIOCHUS.

La Reine d'un Sarmate avait armé le bras ?

DÉMÉTRIUS.

Il est vrai.

ANTIOCHUS.

Pharasmin a suivi Lysias
Jusqu'à Rome?

DÉMÉTRIUS.

Il est vrai.

ANTIOCHUS.

Si j'en crois Stratonice,
Du meurtrier du roi tu n'es point le complice?...

(Démétrius fait un mouvement d'horreur.)

Mais que vois-je? ce nom te fait frémir d'horreur.
Si tu n'es point coupable, ose m'ouvrir ton cœur...

(A Stratonice.)

Pharasmin! Vous, Madame! au nom de ma tendresse,
Vous savez à quel point mon frère m'intéresse.
Ah! je le vois; tous deux vous connaissez son sort.
Parlez, apprenez-moi son salut ou sa mort!

STRATONICE.

Épargnez Pharasmin. Ce mot doit vous suffire.

ANTIOCHUS.

Ah! je n'en doute plus: Démétrius respire!
A l'amour de son frère un Dieu l'a conservé!
Du fer des assassins c'est toi qui l'as sauvé!

(Il embrasse Démétrius.)

DÉMÉTRIUS.

Armé pour le punir, j'aurais brisé sa chaîne?

Qui ? moi ! j'aurais sauvé l'ennemi de la Reine ?
Depuis quinze ans, Seigneur, songez qu'il est proscrit.

ANTIOCHUS.

Je songe qu'il est roi : ce titre me suffit.

DÉMÉTRIUS.

Il veut vous arracher le sceptre d'une mère.
Il est votre rival !

ANTIOCHUS.

Il est toujours mon frère !
Ce frère que quinze ans Rome osa me ravir
Vient reprendre ses droits, et je cours le servir.

(Il va pour sortir.

STRATONICE, le retenant.

Le servir ? un seul mot rend sa perte certaine.
Réprimez ces transports, ou redoutez la Reine !

SCÈNE III.

DÉMÉTRIUS, ANTIOCHUS, LAODICE, STRATONICE, GARDES.

LAODICE.

Madame, c'en est fait ; j'approuve vos refus.
De l'hymen de mon fils je ne vous parle plus.
De vos ressentimens vous gardez l'habitude ;
Vous lassez mes bontés par votre ingratitude.
Vos fureurs, vos mépris sont trop long-tems souffertes ;

Je vous offrais mon trône, et je vous rends vos fers.
Sortez !

(Antiochus est indigné : Démétrius se contraint.)

STRATONICE.

Va ! je t'entends, Reine impie et barbare !
Je sais quels sont les fers que ta main me prépare.
Je sais aussi, je sais que ta fureur encor
A ton époux, au mien, veut joindre Nicanor.
Ah ! tant d'assassinats sont trop peu pour ta rage.
Poursuis : sur Stratonice achève ton ouvrage.
Écoutant la nature, et fidèle à ma foi,
Je suivrai dans la tombe et mon père et mon roi.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

DÉMÉTRIUS, LAODICE, ANTIOCHUS, GARDES.

LAODICE, à Stratonice, qui sort.

Tu seras satisfaite !

ANTIOCHUS, avec fermeté.

Ah ! qu'entends-je ? ma mère !
Vous aviez accordé sa grâce à ma prière :
Tantôt vous partagiez ma pitié pour ma sœur.
Qui peut soudain contre elle armer votre fureur ?

LAODICE.

Son père !

DÉMÉTRIUS.

Nicanor ?

LAODICE, à Démétrius.

Oui... Libre de sa chaîne,
Nicanor hautement ose trahir sa reine...

(Démétrius va pour répondre.)

Je le sais... Sans mon ordre il a quitté ces lieux.
On l'a vu, dans le camp, guider les factieux.
Je lui devais la mort... Ah! quand je lui fais grâce,
Contre moi de l'armée il excite l'audace.
Le perfide, abusant de ma fatale erreur,
Sous un zèle affecté déguisait sa fureur.
J'ai prévu ses desseins, et ma vengeance est prête.
Par mon ordre secret à l'instant on l'arrête !

(Démétrius se trouble.)

(A Démétrius.)

Vous frémissez ?

DÉMÉTRIUS.

Je songe à sa témérité.

LAODICE.

Vous m'aviez répondu de sa fidélité :
Il devait avec vous défendre ma couronne.

DÉMÉTRIUS.

Son zèle m'abusait, sa trahison m'étonne.

LAODICE.

Il en aura le prix ! son trépas est juré.
Du complot cependant l'auteur reste ignoré.

ANTIOCHUS.

Il est dans ce palais !

(Démétrius frémit.)

LAODICE.

Quel est-il ?

ANTIOCHUS.

Un perfide,
Qui, prompt à vous prêter sa main de sang avide,
Vous cache le tombeau sous vos pas entr'ouvert.
Il paraît vous défendre, et c'est lui qui vous perd !

LAODICE, avec fureur.

Quel mystère ! achevez ! son nom ?

ANTIOCHUS.

Héliodore !

(Démétrius se rassure.)

LAODICE.

C'est peu de le haïr ; vous l'accusez encore !

ANTIOCHUS.

Oui, Reine ! je le dois. Par son ambition,
Il excite l'Asie à la rébellion.
Vous l'avez ordonné ; sans détour je m'explique.
Oui, c'est lui que poursuit la vengeance publique.
Par sa fausse vertu trop long-tems abusé,
J'ignorais les horreurs dont il est accusé.
On dit qu'il a dans Rome assassiné mon frère ;
Qu'il a dans ce palais empoisonné mon père ;
On dit même que, lier d'oublier vos bienfaits,
D'un voile révéré couvrant tous ses forfaits,

Voulant, par son audace, échapper au supplice,
Pour se justifier, il vous fait sa complice!
Avec lui dans sa chute il veut vous entraîner!

LAODICÉ.

Moi!

ANTIOCHUS.

S'il est seul coupable, osez l'abandonner.

(Avec fermeté.)

A l'intérêt du trône, aux droits de la justice,
D'un ministre abhorré faites le sacrifice!
Le salut de l'empire à ce prix est certain,
Madame!... Mais gardez le sceptre en votre main.
N'enchaînez plus l'Asie au char d'Héliodore.
Otez-lui le pouvoir, et soyez reine encore.
L'Orient, satisfait d'obéir à vos lois,
Unira votre nom aux noms des plus grands rois.
Imitez leur exemple. Antiochus n'aspire
Qu'à voir l'Asie aimer et bénir votre empire.
Régnez par la justice; à jamais votre fils
De vos heureux sujets sera le plus soumis.

LAODICÉ, déguisant son courroux.

D'un sujet tel que vous le zèle doit me plaire.
Votre soumission me rassure... et m'éclaire!
J'ai lu dans votre cœur; c'est tout ce que je veux.
Je serai reine encor; je souscris à vos vœux.
Les Dieux m'ont élevée au trône de l'Asie:
Pour m'en faire descendre, il faut m'ôter la vie!...
Je garde Héliodore: ... oui,... quand vous serez roi,
Vous sentirez le prix de ce qu'il fit pour moi.

(Regardant au fond.)

Nicanor à mes yeux tarde bien à paraître !

(A Antiochus.)

Allez, et hâtez-vous de me livrer ce traître !
C'est à vous qu'appartient l'honneur de me venger.

ANTIOCHUS.

Je remplirai vos vœux : quel que soit le danger,
Pour défendre vos droits, comptez sur moi, ma mère !

(En sortant, et à lui-même.)

Dieux ! sauvez Pharasmin ! il a sauvé mon frère !

SCÈNE V.

DÉMÉTRIUS, LAODICE, GARDES.

DÉMÉTRIUS.

Votre fils va combattre ; aurais-je la douleur
De vous voir en ces murs enchaîner ma valeur ?
Permettez que du prince imitant le courage....

LAODICE, l'interrompant.

De votre dévoûment ce nouveau témoignage,
Dans le camp par vous seul le calme rétabli,
Votre devoir à Rome heureusement rempli,
Votre zèle éprouvé, vos soins, votre prudence,
Tout m'invite à placer en vous ma confiance.
Héliodore enfin, garant de votre foi,
M'a répondu de vous ; Seigneur, écoutez-moi :

C'est peu que Stratonice ici m'ait offensée ;
Un plus grand intérêt occupe ma pensée...
Lorsque Démétrius, à Rome emprisonné,
Par l'ordre du consul est mort assassiné,
On dit qu'un imposteur, qui sourdement conspire,
Ose prendre le nom d'héritier de l'empire.
On dit que, sans obstacle en ces lieux parvenu,
Au camp, par Nicanor, hautement reconnu,
Ce traître, ce rebelle insolemment se nomme
Le sauveur de l'Asie, et l'otage de Rome ;
On dit qu'il va paraître, et qu'un peuple inconstant
Dans la ville des rois et l'appelle et l'attend.
J'ignore si ce bruit ou m'abuse ou m'éclaire,
S'il me faut dédaigner ou craindre un téméraire.
Mais s'il vit, s'il est libre, il vient me détrôner.
Est-ce Rome, Seigneur, que je dois soupçonner ?

DÉMÉTRIUS.

Justement indigné d'un faux bruit qui m'accuse,
J'ai peine à concevoir l'erreur qui vous abuse.
Vous parlez de soupçons, quand jusqu'ici mon bras...

LAODICE, l'interrompant.

Si je vous soupçonnais, vous n'existeriez pas !...

DÉMÉTRIUS, avec audace.

Ah ! Reine !... contre vous Rome toujours cruelle
Fait revivre un proscrit assassiné par elle !
Sa haine arme en secret un faux Démétrius !
Vers lui guidez mes pas ; on ne le craindra plus !

LAODICE.

Au mépris du traité que j'ai daigné souscrire,

Rome veut à son joug asservir mon empire?

(Avec indignation.)

Prévenons-la!... mon fils va marcher aux combats;
Secondez sa vaillance et dirigez ses pas.
Seul, contre un imposteur, Pharasmin peut défendre
Un trône à mon époux légué par Alexandre.
Allez, et que le glaive, en vos terribles mains,
Soit l'espoir de l'Asie et l'effroi des Romains!

DÉMÉTRIUS.

Je défendrai l'État; la gloire me l'ordonne.
Le péril est pressant, mais n'a rien qui m'étonne.
Oui, Reine! mon espoir ne sera pas trompé:
Dans un sang ennemi ce fer sera trempé!

(Il sort.)

SCÈNE VI.

LAODICE.

Mes souhaits sont remplis; ma vengeance est certaine!
Nicanor! vainement tu menaces ta reine.
De ton audace enfin tu recevras le prix.
Pharasmin va pour moi combattre avec mon fils!

(Elle va pour sortir; elle s'arrête à la vue d'Héliodore, qui entre.)

SCÈNE VII.

HÉLIODORE, LAODICE.

HÉLIODORE.

Obligé de remplir un funeste message
A l'instant Proculus descend sur ce rivage,

LAODICE.

Un Romain? Quel motif vers moi peut le conduire?

HÉLIODORE.

Il a de son secret refusé de m'instruire.
Mais, si je veux l'en croire, à vous seule adressé,
De la main du consul cet écrit fut tracé.

(Il remet à la Reine un écrit roulé, et s'éloigne d'elle.)

LAODICE, lisant à demi-voix.

(A part.)

« Un grand péril menace votre empire;
» Reine, tremblez! Démétrius respire. »

(A elle-même.)

Démétrius respire! Ah! qu'ai-je lu? grands Dieux!
C'est toi qui m'as trahie, ô Sarmate odieux!

(Haut à Héliodore.)

Saisissez Pharasmin! Je veux qu'à l'instant même
Il soit interrogé par le conseil suprême!
Allez; et si par lui mon espoir fut trompé,
Du glaive des bourreaux qu'il expire frappé.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

STRATONICE, dans la plus grande agitation.

On m'observe! on me suit! on se tait à ma vue!
Dans ce palais, errante, inquiète, éperdue,
Je te cherche. Ah! comment m'informer de ton sort?
Le plus léger soupçon est l'arrêt de ta mort.
Renfermons dans mon cœur l'intérêt qui me touche.
Tu péris, si ton nom s'échappe de ma bouche!
Quand nous marchons tous deux entourés d'ennemis,
Pour moi je ne crains rien, pour toi seul je frémis.
Cher époux! de ta mort l'épouvantable image
M'assiége, me poursuit et glace mon courage!
Dieux! pour me le ravir, me l'avez-vous rendu?

(Allant au fond.)

Au fond de ce palais quel bruit ai-je entendu?
Quels cris! ils ont jeté la terreur dans mon ame.

(A Antiochus, qui accourt vers elle.)

Cher Prince!

SCÈNE II.

STRATONICE, ANTIOCHUS.

ANTIOCHUS.

De ces murs il faut sortir, Madame!
Si vous délibérez, il y va de vos jours.
Suivez-moi : de mon bras acceptez le secours.

STRATONICE.

Que devient Pharasmin? qu'est devenu mon père?

ANTIOCHUS.

Ah! ne songez qu'à vous; fuyez loin de ma mère!
Fuyez, n'attendez pas qu'elle vienne en ces lieux
A d'infâmes bourreaux vous livrer à mes yeux.
Pour vous, pour Pharasmin le tribunal s'assemble.
Si vous osez rester, vous périssez ensemble.
Ma sœur, vers votre père osez suivre mes pas!
Venez.

(Il va pour l'entraîner.)

STRATONICE.

Et Pharasmin? Ne l'abandonnez pas!

ANTIOCHUS.

Que pourrai-je pour lui? Par l'ordre de la Reine,
Chargé d'indignes fers, au conseil on l'entraîne.

STRATONICE, avec un cri.

Sauvez, sauvez ses jours! Je suis à vos genoux!

(Elle s'y jette.)

SCÈNE IX.

NICANOR, DÉMÉTRIUS, STRATONICE, ANTIOCHUS, MAGES, GARDES, SOLDATS, PEUPLE.

ANTIOCHUS, allant pour sortir avec la Reine.

Ah! ma mère! elle expire!

(Démétrius et Stratonice le retiennent.)

STRATONICE.

O justice éternelle!

DÉMÉTRIUS, à son frère.

Je tarirai les pleurs que vous versez sur elle.
Vivez pour partager la puissance avec moi.
Mes sujets douteront qui de nous deux est roi!

(Antiochus se jette éploré dans les bras de son frère.)

(Aux Syriens.)

Peuple! mages! guerriers! comptez sur ma clémence.
Vos malheurs sont finis: mon empire commence.
Loin de vous la discorde est bannie à jamais.
J'apporte à mon pays une éternelle paix!

FIN DE DÉMÉTRIUS.

TIPPO-SAEB,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR M. DE JOUY;

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre Français, le 27 janvier 1813.

K

NOTICE

SUR M. DE JOUY (*).

JOUY (VICTOR-JOSEPH-ÉTIENNE de), ancien adjudant-général, membre de l'Institut (académie française.) Beaucoup d'hommes célèbres ont, comme M. de Jouy, débuté par la carrière des armes et fini par celle des lettres. Un plus grand nombre, par cette analogie singulière qui, surtout dans les états libres, existe entre le soc et l'épée, s'est reposé des travaux de la guerre par ceux de l'agriculture. Mais ceux-ci avaient un patrimoine à cultiver; et fort heureusement M. de Jouy, qui n'en avait pas, s'est vu dans la nécessité d'acquérir le patrimoine du talent. Né en 1769

(*) Extrait textuel de l'article sur M. de Jouy, inséré dans la Biographie des Contemporains, par MM. Arnault, Jay, Jouy et Norvins. Beaucoup de lecteurs seront bien aises de trouver ici cet article, et nous n'avons pas cru devoir mieux faire que de l'y rapporter.

(NOTE DE L'ÉDITEUR.)

à Jouy (Seine et Oise), il avait à peine atteint sa treizième année, quand il suivit, dans l'Amérique méridionale, en qualité de sous-lieutenant à la suite des colonies, le baron de Besner, qui venait d'être nommé gouverneur de la Guyane française. Peut-être est-il naturel d'attribuer aux impressions qu'un pareil voyage dut produire sur un enfant de treize ans, doué d'une organisation ardente, la vivacité, le coloris et la variété pittoresque qui caractérisent particulièrement les productions de ce littérateur. L'année suivante, comme si l'élève revenait de vacances, le voyageur du Nouveau-Monde revint prendre sa place sur les bancs du collége d'Orléans, et à Versailles où il acheva ses études ; mais il était de sa destinée d'aller encore échauffer son imagination sous le ciel des tropiques, et deux ans après il alla rejoindre aux Indes orientales le régiment de Luxembourg, où il servit plusieurs années. Un événement extraordinaire, et dont le plus simple récit tiendrait trop de place dans une notice biographique, força M. de Jouy à quitter ce régiment pour se rendre à la côte de Coromandel, et de là au Bengale, en qualité d'officier d'état-major attaché au gouvernement de Chandernagor. Le séjour qu'il a fait

dans cette belle partie du monde a fourni à plusieurs de ses ouvrages ces couleurs locales, ces tableaux vrais et attachans, qu'aucune imagination ne peut remplacer: la mémoire est aussi une des propriétés du talent, parce qu'elle est l'empreinte de l'observation. M. de Jouy a été, et est à la fois bon poète et bon prosateur, parce qu'il a bien observé, et bien choisi, dans tout ce qui, depuis sa première jeunesse, a dû intéresser son esprit et son cœur. A la fin de 1790, il quitta la zone torride, et revint en France, où il trouva la révolution. Il entra en qualité de capitaine dans le régiment de Colonel-général infanterie, et fit la première campagne de la guerre de la révolution, comme aide-de-camp du lieutenant-général O'Moran, près duquel il fut dangereusement blessé au combat de Bon-Secours. Nommé adjudant-général sur le champ de bataille, après la prise de Furnes, il fut arrêté quelques jours après par les ordres du représentant du peuple Duquesnois, puis condamné à mort par contumace au tribunal révolutionnaire de Paris. Il échappa miraculeusement à l'échafaud, sur lequel périt son ami le général O'Moran, l'une des plus honorables victimes de la terreur. Réfugié en Suisse, M. de Jouy passa huit

mois dans la petite ville de Brécagerten. Après le 9 thermidor, il rentra en France, reprit du service, et fut nommé chef d'état-major de l'armée sous Paris, commandée par le général Menou. Dans la journée du 2 prairial, il commandait un bataillon de jeunes gens qu'il avait formé lui-même, et auquel il avait procuré des armes. C'est à cette petite troupe que la Convention nationale fut redevable en grande partie du triomphe qu'elle obtint sur les terroristes. Au 13 vendémiaire, il fut arrêté et destitué pour être entré en conférence avec les députés des sections de Paris, au camp du Trou-d'Enfer. Quinze jours après, remis en liberté, il fut envoyé à Lille pour commander la place; mais à peine arrivé, il y fut arrêté et incarcéré de nouveau, sous prétexte de liaisons politiques avec lord Malmersbury, et de connivence avec le ministère anglais M. de Jouy était alors, comme il est à présent, l'ennemi des amitiés étrangères. L'accusation tomba avec son absurdité, et il fut réintégré dans ses fonctions; mais, dégoûté par cette troisième persécution, d'une carrière qu'il paraissait devoir parcourir avec éclat, il sollicita et obtint sa retraite. Le Directoire y joignit un supplément de pension

pour cause de blessures et à raison de ses honorables services.

Il avait trente ans quand il quitta l'épée pour prendre la plume.... En 1800, il suivit à Bruxelles M. de Pontécoulant, premier préfet du département de la Dyle, et seconda avec beaucoup de zèle cet habile administrateur, dont le nom est si justement révéré dans un pays qu'il a élevé au plus haut degré de prospérité. L'amitié de M. de Jouy pour M. de Pontécoulant l'avait seule attaché au travail administratif, la nature lui destinant une autre carrière, celle de la littérature, où il entra immédiatement après la nomination du préfet de la Dyle au sénat conservateur. Les premiers pas qu'il fit dans la carrière académique furent marqués par des succès de vogue qu'obtinrent quelques vaudevilles faits en société avec MM. Delongchamp et Dieu-la-Foy. Mais son début dans la carrière lyrique, le bel opéra de *la Vestale*, classa tout à coup l'auteur parmi les écrivains dramatiques dont s'honore la France. Le brevet de sa dignité littéraire lui fut donné par l'académie, et ce brevet fut le prix décennal fondé par Napoléon, qui protégeait, encourageait et récompensait tous les genres de gloire. L'opinion publique avait déjà dé-

cerné, par un suffrage universel que douze années de succès ont continué sans interruption, la palme populaire à ce bel ouvrage, où le poète ne pouvait avoir de rival que le musicien. C'est nommer M. Spontini, dont la verve brillante, originale et poétique, a fraternisé d'une manière si remarquable avec celle de M. de Jouy. La poésie et la musique sont sœurs. Les auteurs de la *Vestale* et de *Fernand Cortez* l'ont prouvé. Ce dernier ouvrage partage constamment les succès de la *Vestale*, et présente certainement dans le final du second acte ce que la poésie et la musique réunies ont produit de plus grandiose et de plus pathétique. Les opéras des *Amazones*, musique de Méhul; des *Abencerrages*, musique de M. Chérubini; et des *Bayadères*, musique de M. Catel; ces deux derniers surtout ont été très-favorablement accueillis du public, et sont restés au répertoire. Le talent de M. Catel, dans ce dernier ouvrage, s'est montré avec tout le charme et toute la mélodie dont il est susceptible, et il a ajouté un nouvel éclat à la juste réputation de ce grand compositeur. Plusieurs opéras-comiques ont aussi amusé les loisirs de la muse lyrique de M. de Jouy, et font partie du répertoire du théâtre Feydeau. Mais une autre muse l'ap-

pelait sur un autre théâtre. Il donna quelques comédies en prose ou en vers au Théâtre-Français et à celui de l'Odéon. L'une d'elles, grand ouvrage en cinq actes et en vers, l'*Héritière*, est reçue depuis deux ans, au Théâtre-Français. C'est une grande scène de mœurs dont l'exécution a paru, aux amis qui l'ont entendue, aussi brillante que la conception en a semblé élevée et philosophique. Mais revenons au théâtre de notre académicien. La tragédie était aussi un domaine que l'âge mûr de M. de Jouy s'était réservé. Il annonce dans son début par la tragédie de *Tippo-Saeb*, qu'il avait conçue dans l'Inde, l'intention de s'ouvrir une route nouvelle entre ces deux genres, que l'on est convenu de distinguer par les noms de *Classique* et de *Romantique*. Un succès prodigieux a justifié cette année le bonheur de cette découverte littéraire. L'introduction sur la scène d'un personnage aussi moderne que *Tippo-Saeb*, d'une victime contemporaine de la politique usurpatrice de l'Angleterre, parut alors une audace presque sacrilége contre les vieilles méthodes du Parnasse, où l'esprit de la coutume et celui du privilége avaient su se maintenir malgré tous les niveaux de la révolution; cet ouvrage n'obtint

qu'un succès d'estime. Dans la tragédie de *Bélisaire*, ce n'était pas le souverain qui était le malheureux; c'était le grand homme, le sauveur de l'empire; l'empereur était le coupable, le bourreau, l'ingrat. La scène était belle et instructive pour la société. Les impressions étaient toutes fraîches des malheurs d'un grand génie et du triomphe de ses ennemis couronnés. Un sentiment déchirant d'amour de la patrie régnait dans le noble caractère du héros aveugle, et sympathisait avec des plaies récentes et des émotions qu'aucune rigueur n'a jamais pu condamner au silence chez les Français, car il est bien remarquable que c'est surtout aux représentations théâtrales que se trahit et s'épanche, avec la franchise la plus vive et une expression presque héroïque, la conscience morale et politique de la nation. Les lectures de cet ouvrage, qui fut reçu avec acclamation au Théâtre-Français, avaient suffisamment donné à son auteur la mesure du succès qu'il eût obtenu sur la scène. Mais il était écrit que le beau rôle de Bélisaire serait refusé à Talma. La censure elle-même avait d'abord accueilli l'ouvrage. Mais la censure est scrupuleuse selon les gens : elle se crut séduite, elle l'était en effet, et elle se repentit. C'est à ce

repentir d'inquisiteurs que le public demanda raison, dans le tems, de la non représentation de *Bélisaire*. Le public le lui demanda *Bélisaire* à la main. L'auteur fit imprimer sa pièce avec une préface, où il rendait compte du *Veto* prononcé par l'aréopage des ténèbres. Ainsi *Bélisaire*, au lieu d'un triomphe public, n'eut qu'un succès général. Mais toutes les émotions furent privées, et l'admiration n'ayant pu être séditieuse parce qu'elle fut individuelle, la tranquillité de l'empire ne fut heureusement point troublée. M. de Jouy fut généreux deux ans après envers la censure, ou plutôt il s'était repenti à son tour. En réparation de l'outrage qu'il avait fait à la délicatesse de ce tribunal, en lui offrant dans le personnage de *Bélisaire* le tableau de l'héroïsme persécuté pardonnant à son bourreau, il lui présenta le génie du crime, heureux de ses triomphes et rassasié de la mort des hommes, abdiquant avec sécurité au milieu de ses victimes son épouvantable magistrature. La censure adopta *Sylla*. C'était tout simple, elle avait refusé *Bélisaire*. Elle rendit même compte à l'auteur des motifs de sa préférence, en lui demandant le sacrifice de quelques vers qui respiraient franchement l'amour de la patrie et de la liberté. Le tact

de la censure fut bien juste, car la tragédie de *Sylla*, après soixante représentations consécutives, poursuit, soit à Paris, soit dans les départemens, soit à l'étranger, la carrière d'un des plus grands succès dont les annales dramatiques aient conservé la mémoire : le genre était aussi nouveau que le triomphe de l'auteur. Montesquieu a été, a-t-on dit, la muse de M. de Jouy pour la tragédie de *Sylla*; cela n'est pas exact. Ce qui est vrai, c'est que M. Jouy a trouvé, dans le dialogue du dictateur avec un sage, l'heureuse idée de mettre sur la scène Sylla se justifiant de la férocité de son propre génie, et se déclarant, au nom de la liberté de Rome, innocent de tout le sang que sa tyrannie y a répandu. Cette idée est grande, elle est sublime même par son audace. Il n'y avait qu'un esprit supérieur qui pût l'enfanter, et qu'un grand talent qui osât s'en saisir. Mais l'histoire, et, nous osons le dire à l'auteur lui-même, son génie éminemment tragique, lui a donné le personnage entièrement neuf de Roscius, la singulière audience des rois de l'Asie, la terrible image du sommeil et de la peur de cet homme qui empêcha Rome de dormir et de soupirer, la belle scène du fils de Sylla qui, pour sauver son ami proscrit, le cache dans le palais de

son père, à qui cet ami doit ôter la vie; enfin le grand coup de théâtre de l'abdication, que tout le monde attend, et qui saisit tout le monde d'une impression inattendue. Mais l'observateur de l'histoire, au milieu des succès de Sylla, est frappé d'un autre caractère non moins original, et sans doute plus attachant. La tragédie de l'empereur *Julien* a été reçue à l'unanimité au Théâtre-Français. Tout ce que nous ajouterons, après avoir assisté à plusieurs lectures de cet ouvrage, c'est qu'il n'est le souvenir d'aucun poëme dramatique, et qu'un intérêt jusqu'à présent inconnu sur la scène, sortant d'un caractère d'une invention absolument neuve, répand dans toute cette tragédie un charme tout-à-fait idéal; une clarté pure et magique, qui s'éteint au denoûment, comme l'astre de la vie de Julien sur la tête couronnée de ce grand homme. Mais le Roscius français, si sublime dans le rôle de Sylla, où sera-t-il pour montrer Julien à ses chers Parisiens! Nous sommes arrivés, non au terme de la carrière dramatique de M. de Jouy, mais à la clôture de son répertoire actuel. La philosophie nous le montre encore, sous une autre forme, le précepteur de la société. La France n'avait point d'ouvrage du genre du *Spectateur d'Ad-*

disson et Steele, du Guardian, du Rambler, etc. M. de Jouy s'est plu à naturaliser parmi nous cette espèce de journal en action. Avant lui, chez les Français, Mercier seul avait essayé dans ses esquisses grossières, sans vigueur comme sans vérité, non le tableau, mais la caricature des mœurs du jour. Quinze vol. in 8° traduits dans toutes les langues littéraires de l'Europe sont un monument assez imposant de ses travaux dans ce genre si instructif et si piquant, qui donna autrefois à la véritable comédie cette heureuse devise, *Castigat ridendo mores.* Ces tableaux, où la nature et la société sont prises sur le fait à chaque instant, offrent certainement aux peintres comiques la palette la plus riche et la plus variée. C'est aussi une manière d'écrire l'histoire de son âge, dont les scènes les plus intéressantes ne se passent pas toujours sur le théâtre de la cour, de la politique ou de la guerre : ces courtisans, ces hommes d'état, ces guerriers rentrent aussi dans la vie privée, et il est piquant de les observer comme particuliers, dans le repos où dans l'abandon de leur carrière publique. Ce sont les bulletins de la guerre et de la paix sociales en France, que l'ermite a recueillis ; la réputation, les talens, les ridicules, les qua-

lités, les vices, les vertus, les services, les ingratitudes sont les acteurs de cette collection vraiment dramatique, dont les éditions se multiplient chaque jour. L'essai du même auteur sur la *Morale appliquée à la politique* est une grande pensée qui méritait d'être mûrie plus long-tems. Cet ouvrage, qui a servi de texte au cours que M. de Jouy donna l'année dernière (1822) à l'athénée de Paris, fut si vivement demandé par le public et par les auditeurs des séances de cette académie, que l'auteur s'est refusé à lui-même le tems nécessaire pour le méditer davantage. Mais tel qu'il est, cet écrit est important, riche d'aperçus, de principes, de style et de pensées. Quelques chapitres y sont trop écourtés, et le manque de développemens s'y fait parfois sentir. Quelques autres paraissent s'écarter d'une classification méthodique. Un mois de travail dérobé à l'infatigable fécondité de M. de Jouy, donnerait à cet ouvrage distingué toute la valeur qu'il doit avoir en France, où l'on ne pardonne pas à un écrivain de pécher par les formes. C'est le seul pays où cette sévérité soit connue, elle est inspirée par la raison. On a parlé avec beaucoup d'éloge d'un autre *Essai sur l'Industrie française*. Dans cette carrière, nouvelle pour l'auteur, et en dehors de son

talent et de ses méditations connues, le plus pur patriotisme lui a servi de guide. Avec ce sentiment, il était bien sûr de ne pas s'égarer, et de remplir vis-à-vis du commerce de sa patrie l'engagement qu'il avait pris. Cet ouvrage a été à son adresse, et a prouvé aux négocians et aux manufacturiers que les muses françaises ne sont pas exclusives, mais que tout ce qui intéresse à un degré élevé la prospérité nationale, tout ce qui doit démontrer la supériorité ou la rivalité de son industrie en Europe, est une noble carrière où se trouvent honorés de descendre les hommes de cette autre industrie que l'on nomme littérature. Indépendamment des nombreux articles dont M. de Jouy a alimenté pendant tant d'années, et dont il nourrit encore à présent plusieurs journaux, et qui ont attaché son nom comme collaborateur à l'ancienne *Gazette de France*, *à la Minerve*, ou comme fondateur à la *Renommée*, au *Courrier français*, au *Journal des Arts*, et au *Miroir des spectacles et des mœurs*, il donna dans ses premiers débuts en littérature une collection élémentaire de l'histoire sacrée, profane et moderne, de la géographie et de la mythologie divisées en jeux de cartes pour l'instruction des enfans. Ces jeux sont

devenus classiques. Il était difficile à un polygraphe comme M. de Jouy, et surtout à un aussi actif collaborateur d'écrits périodiques, d'éviter certaines tracasseries moitié politiques, moitié judiciaires. On n'a sans doute pas oublié le procès singulier qu'il eut à soutenir à la cour d'assises en 1819, contre la municipalité de Toulon, pour avoir osé blâmer ses habitans d'avoir livré leurs murs aux Anglais en 1793. Le procès était gagné de part et d'autre, puisque, d'un côté, l'inflexible mémoire de cette affreuse époque était pour l'accusé, et que de l'autre un parti puissant se vantait du crime que repoussait si innocemment l'accusateur. M. de Jouy parla devant tous les témoins d'un fait malheureusement historique, et comme on peut le penser, il fut absous. Un jugement bien remarquable du tribunal de première instance, à l'occasion d'articles incriminés du journal le *Miroir*, lesquels, en police correctionnelle, avaient fait condamner les rédacteurs à trois mois de prison, a dernièrement vivement intéressé la curiosité ou plutôt l'amitié publique, et, par la plus juste appréciation de la nature et de l'intention de ses articles, a renvoyé absous MM. de Jouy, Arnault, Dupaty et les autres collaborateurs de ce journal.

La littérature est aussi une religion, la persécution lui est favorable. En 1814, la mort du chevalier de Parny, qui arracha ce poëte au spectacle de la *guerre des Dieux modernes*, laissa une place vacante à l'académie. M. de Jouy y fut appelé, il y était attendu, et on ne put pas le qualifier d'auteur d'ouvrages inédits. Voici au surplus la liste exacte de ses titres littéraires jusqu'au mois de décembre 1822: 1° *La Paix et l'Amour*, divertissement à l'occasion de la paix; 2° (avec Longchamp) *la Fille en loterie, l'Arbitre, Comment faire?* vaudevilles, 1798; 3° (avec le même et Dieu-la-Foy) *le Tableau des Sabines, le Vaudeville au Caire*, vaudevilles, 1799; 4° (avec Dieu-la-Foy) *l'Intrigue dans les caves*, vaudeville, 1799; 5° (avec Année et Gersin) *le Carrosse espagnol*, vaudeville; 6° (avec Dieu-la-Foy) *Milton*, opéra-comique, 1805; 7° *la Vestale*, grand opéra en trois actes, 1810; 8° *les Bayadères*, grand opéra en trois actes, 1811; 9° *les Amazones*, grand opéra en trois actes, 1811; 10° *Tippo-Saeb*, tragédie en cinq actes, 1813; 11° *les Abencerrages*, grand opéra en trois actes, 1813; 12° *Fernand Cortez*, grand opéra en trois actes, 1813; 13° *Zirphile et fleur de myrte* (avec M. Lefevre), opéra-féerie en deux actes, 1814; 14° *Bélisaire*, tragédie en

cinq actes (non représentée) avec préface et discours préliminaire relatif aux persécutions dont cet ouvrage a été l'objet (in 8°, 1820); 15° *l'Homme aux convenances*, comédie en un acte, en vers (représentée au Théâtre-Français); 16° *L'Avide héritier*, comédie en cinq actes et en prose (à l'Odéon); 17° *M. Beaufils* ou *la Conversation faite d'avance*, comédie en un acte et en prose (à l'Odéon et au Gymnase); 18° *le Mariage de M. Beaufils*, comédie en un acte et prose (à l'Odéon); 19° *Sylla*, tragédie en cinq actes, 1821; 20° *l'Ermite de la chaussée d'Antin*, ou *Observations sur les mœurs françaises au dix-neuvième siècle*, cinq volumes in-12 (traduit en anglais par Servan), chez Pillet, Paris, 1815; 21° *le Franc parleur*, 2 volumes in 12 (traduit en anglais, 1815); 22° *l'Ermite de la Guyane*, trois volumes in-12, 1816; 23° *l'Ermite en province*, trois volumes in-12, Paris, 1820; 24° *Morale appliquée à la politique*, 2 volumes in-8°, Paris, 1822; 25° *Essai sur l'industrie française*, un volume in-12, Paris, 1821; 26° *Jeux de cartes historiques à l'usage de la Jeunesse des deux sexes*, chez Vanaekre, à Lille, et chez Renouard à Paris, 12 jeux.

PRÉCIS HISTORIQUE.

Un auteur, qui depuis s'est fait connaître par une production qui le place au nombre de nos meilleurs historiens, M. Michaud, a publié, il y a quelques années, une *Histoire des progrès et de la chute de l'empire de Myzore*, dans la dernière partie de laquelle il est fâcheux qu'il n'ait eu à consulter que des mémoires anglais. Tout à la fois avocats, juges, et, partie dans une cause que le succès a décidé en leur faveur, il est trop évident qu'ils ont écrit sous l'influence de leur intérêt et de leur politique, et qu'en admettant les faits on doit être constamment en garde contre les conséquences qu'ils en tirent, et contre la manière dont ils les présentent. J'aurai peut-être un jour l'occasion de relever quelques-uns des mensonges hardis qu'ils sont parvenus à semer dans les Indes et à propager en Europe; je me borne en ce moment à jeter un coup d'œil extrêmement rapide sur un sujet que j'envisage uniquement dans ses rapports avec la composition dramatique que je publie.

Le Myzore est un royaume des Indes orien-

tales dans la presqu'île en deçà du Gange : jusqu'à la fin du XVe siècle il fit partie de la souveraineté du puissant rajah d'Anaagondy. A cette époque des divisions intestines, résultat des progrès des armes musulmanes dans l'Indoustan, déterminèrent le gouverneur de Myzore à se rendre indépendant, et à prendre le titre de rajah, dont ses successeurs héritèrent, ainsi que du royaume, qu'ils agrandirent par des conquêtes.

En 1759, un guerrier célèbre, Hyder-Aly-kan, général des armées du rajah de Myzore, s'empara de l'autorité souveraine et des rênes du gouvernement qu'un prince abruti par les plaisirs laissait flotter dans ses mains. Maître du pouvoir, Hyder en dédaigna les vains attributs; il voulut que celui qu'il appelait encore son maître conservât tous les honneurs du trône; et lorsque le rajah mourut en 1766, il mit le sceptre aux mains de son fils, et se contenta toute sa vie de celui de régent.

Hyder-Aly-kan, le plus grand homme qui ait paru en Asie depuis Alexandre, était né dans un rang très-obscur (*) : entré presque au

(*) Il était fils d'un TELEINGA, tisserand à Colar, ville du Myzore, où se trouve aujourd'hui le tombeau d'Hyder et de Tippo-Saëb.

sortir de l'enfance au service du Grand-Mogol, il s'éleva, par la seule force de son caractère et de son génie, du grade de simple *naïk* (porte-enseigne) à la puissance suprême, qu'il conserva trente ans, et dans l'exercice de laquelle il déploya tous les talens d'un grand capitaine, toutes les qualités et toutes les vertus d'un grand roi. Maître de vastes états, accrus chaque jour par de nouvelles conquêtes, il forma le projet de rassembler les débris dispersés de l'empire d'Aureng-Zeb; mais comme il ne pouvait se dissimuler l'obstacle formidable que la puissance anglaise opposerait à l'exécution d'un si noble et si vaste dessein, il sentit la nécessité de commencer contre elle une guerre dont la haine implacable qu'il portait à cette nation lui fit de tout tems un besoin.

Hyder se montra constamment l'ami fidèle des Français, et particulièrement du célèbre Bussy dont il avait été le compagnon d'armes, et qu'il appelait son maître. Il avait à son service un parti de huit cents hommes de troupes européennes, sous le commandement de M. de Lalley, officier français d'un grand mérite, et qui ne lui fut pas moins utile dans les conseils que dans les combats. Le régent de Myzore, après six mois de négociations con-

duites avec une extrême habileté, parvint pour la seconde fois, en 1780, à coaliser contre les Anglais toutes les puissances de l'Indoustan, et se vit à la tête d'une armée de deux cent cinquante mille hommes, avec laquelle, après quelques revers habilement réparés, il envahit le royaume de Carnate, et s'avança jusque sous les murs de Madras. « L'effet de ce déluge (dit un auteur anglais cité par M. Legoux de Flaix, dans son excellent *Essai sur l'Indoustan*) fut une de ces catastrophes que l'imagination ne peut concevoir, et qu'aucune langue ne saurait exprimer: toutes les horreurs de la guerre connues jusque-là sont peu de chose en comparaison de cet épouvantable ravage. Les Anglais furent vaincus avant de combattre; un ouragan de feu consuma leurs provinces, et fut l'affreux avant-coureur qui annonça au conseil souverain de Madras la présence de son terrible ennemi. »

C'en était fait de la puissance anglaise dans cette partie du monde, si la défection des principaux alliés d'Hyder, et principalement de Nyzam-Aly, souba du Décan, contre lequel il fut obligé de tourner ses armes, n'eût donné à ses ennemis le tems et les moyens d'arrêter ses progrès; ou si le gouvernement

français se fût décidé à faire passer, un an plus tôt, dans l'Indoustan les forces annoncées depuis long-tems, et qui n'arrivèrent qu'en 1781, sur l'escadre de M. le bailli de Suffren. Cet amiral, dont la réputation, toute grande qu'elle est, n'est pas encore au niveau de sa gloire, fut l'objet de l'estime et de l'amitié particulière du régent de Myzore, qui vint plusieurs fois visiter l'escadre française pendant sa station à la côte de Coromandel. Ce fut dans une de ces visites qu'il dit à l'amiral français ce mot, qui peut donner une idée de la grâce et de la vivacité de son esprit. Hyder s'entretenant avec M. de Suffren de la force et des qualités des différens vaisseaux de l'escadre, il lui arriva de donner à un des bâtimens le nom de celui qui le commandait; le bailli en fit la remarque : « En apprenant comment s'appelle le vôtre, lui répondit Hyder, je m'étais figuré que chaque vaisseau, chez vous, portait le nom de son capitaine. » (*)

Ce grand homme, qui n'attend qu'un historien pour prendre le rang qui lui est dû

(*) Le vaisseau que montait M. de Suffren se nommait LE HÉROS.

entre les Alexandre, les César et les Frédéric, mourut le 9 novembre 1782, dans la capitale du royaume de Carnate dont il venait d'achever la conquête, en exprimant le regret de quitter la vie sans avoir exécuté ses desseins et consommé sa vengeance.

Hyder-Aly-kan laissait un fils héritier de son courage, et d'une haine implacable à laquelle le jeune prince avait été lié dès l'enfance par un serment solennel. Tippo-Saëb, immédiatement après la mort de son illustre père, dont la mémoire fut toujours pour lui l'objet de la plus tendre vénération, prit le titre de sultan, et soutint seul, pendant trois ans, une lutte dans laquelle il obtint plus d'une fois l'avantage. Ce fut vers la fin de cette guerre que le général anglais Matews, pris avec le corps d'armée qu'il commandait, périt au milieu des supplices. Cet affreux événement fut la représaille horrible des cruautés que les troupes aux ordres de ce général exercèrent à la prise d'Hydernagore, où les femmes du sultan furent massacrées par les soldats anglais, après en avoir reçu le dernier outrage. La famine épouvantable que le gouverneur Hastings organisa dans le Bengale, à cette même époque, et qui coûta la vie à plus de trois millions d'Indiens, porta au plus

haut degré d'exaltation ce besoin de vengeance dont le fils d'Hyder était dévoré : cependant la paix conclue en 1783, entre la France et la Grande-Bretagne, en le privant du secours d'un puissant allié, le força de déposer pour quelque tems les armes.

Tippo, que le repos fatiguait, et qui avait sans cesse présent à la mémoire ce principe de la politique de son père, qu'il n'y avait de salut pour les Indes que dans une coalition de ses princes et de la France contre l'Angleterre, envoya en 1788 des ambassadeurs à la cour de Versailles. Cette mission eut plus d'éclat que d'utilité; la France, tourmentée dès lors par les approches d'une révolution terrible, se contenta de renouveler son alliance avec le sultan de Myzore, et de lui donner des espérances qui ne devaient pas se réaliser.

Le cabinet britannique prit occasion de la démarche publique qu'avait faite auprès de la France le monarque indien, pour former contre lui une ligue secrète, et fondre à l'improviste sur ses états. Cette guerre, où le sultan eut à lutter contre les forces réunies des Anglais, des Marattes, et du souba du Décan, fut suivie d'une paix désavantageuse, qui mit entre les mains de ses ennemis quelques-unes de ses places fortes les plus importantes.

Vers la fin de 1797, le sultan, humilié de la position où il se trouvait, se laissa persuader par un aventurier, capitaine de corsaire, que le gouverneur général de l'Ile-de-France se préparait à faire passer à la côte Malabar une armée de dix mille Français. Sur cet avis Tippo fit partir pour l'Ile-de-France deux ambassadeurs (Casseu Aly-kan et Mehemet Ibrahim), lesquels débarquèrent dans cette colonie au mois de janvier 1798, et en repartirent au mois de mars suivant, accompagnés d'un faible secours de deux cents hommes et de trente officiers de toutes armes, sous le commandement du colonel Chappuis de Saint-Romain, chargé en outre d'une mission diplomatique auprès du sultan. La frégate *la Preneuse*, qui les portait, mouilla le 25 avril à Mangalor, port principal des états myzoréens : le 29 juin, l'ambassade fut reçue dans le camp de Tippo, avec tous les honneurs et tout le faste asiatiques.

Les Anglais, qui avaient paru voir sans ombrage l'ambassade envoyée à l'Ile-de-France, et l'arrivée de quelques Français dans le Myzore, en firent un crime à Tippo-sultan aussitôt qu'ils eurent connaissance de l'expédition des Français en Égypte; et sans égard à l'état de paix et aux traités qui lui servaient

de base, ils exigèrent de ce prince la cession de toutes ses provinces maritimes, et le renvoi de tous les Français qui se trouvaient dans ses états. Tippo répondit à ces humiliantes propositions avec moins de prudence que de courage, en acceptant la guerre dont ses ennemis le menaçaient, et à laquelle il n'était point préparé.

Au commencement de février 1799, les Anglais dirigèrent sur les états de Tippo-sultan, par la côte Coromandel et par celle du Malabar, deux armées fortes ensemble de soixante mille hommes, dont vingt-cinq mille avaient été fournis par Nyzam-Aly, ce souba du Décan, le plus vil et le plus utile instrument de l'ambition anglaise dans cette partie du monde. L'armée du Coromandel était sous les ordres du général Harris, revêtu du commandement en chef, et celle du Malabar, arrivée la première sur les confins du Myzore, était commandée par le général Stuart.

Tippo-sultan marcha en personne à sa rencontre, et, dans un engagement de peu d'importance, remporta sur les Anglais un premier avantage, dont il perdit le fruit en abandonnant le général Stuart pour se porter contre le général en chef, dont l'armée s'avançait vers sa capitale : il le joignit le 27 mars,

au moment où il prenait position sur les hauteurs de Malavely, à huit lieues de Séringapatnam. Dans cette journée, qui décida du sort de son empire, Tippo, il faut l'avouer, se montra moins grand capitaine que soldat intrépide, et sembla combattre moins pour obtenir la victoire que pour satisfaire sa vengeance : à la tête de sa cavalerie, qu'enflammait son audace, il chargea trois fois les colonnes anglaises soutenues d'une artillerie meurtrière. Tant de courage ne fit que hâter sa perte : après deux heures du combat le plus sanglant et le plus opiniâtre, son armée fut mise en déroute, et se replia sous les murs de Séringapatnam, où le sultan fit la faute énorme de s'enfermer avec elle.

Le 18 avril l'ennemi démasqua sa première batterie; le 22 le commandant français fit une sortie nocturne dont le succès pouvait sauver la place, et dans laquelle il perdit la moitié de son monde par la perfidie du ministre Mirsadek. Il a été reconnu depuis que ce ministre (*) avait donné avis à l'ennemi d'une résolution qui n'avait eu d'autres témoins que

(*) C'est ce ministre que j'ai mis en scène sous le nom de Narséa.

lui, le sultan, et le commandant français. La trahison de Mirsadek, dont chaque jour du siége apportait de nouvelles preuves, ne fut cependant reconnue que le jour même de l'assaut, dont il donna lui-même le signal aux ennemis du haut d'un bastion où il commandait. Quelques cipahis, témoins de cette action infâme, en firent immédiatement justice : le traître Mirsadek fut massacré par eux, et son corps *enseveli sous des babouches* ; signe du plus profond mépris dont la mémoire d'un homme puisse être flétrie parmi les Indiens.

Si l'on ne se fait pas une idée de l'empire ou plutôt de la tyrannie de l'habitude chez les Orientaux, de l'obéissance stupide avec laquelle les ordres du prince y sont exécutés ; si l'on oublie que Tippo-sultan était à la fois le plus brave et le plus superstitieux des hommes, on aura peine à croire le fait inconcevable, et pourtant avéré, dont il me reste à rendre compte. Le 4 mai, à deux heures après midi, pendant que l'assaut se donnait, au moment où le colonel Chappuis soutenait la première attaque d'une colonne de six mille assiégeans, commandés par le colonel Wellesley (maintenant lord Wellington), le fils d'Hyder, l'intrépide sultan de Myzore, reposait paisiblement dans sa tente, à deux cents

toises de la brèche, entre les bras d'une de ses favorites, qui périt elle-même une heure après dans la mêlée. Cette sécurité sans exemple lui avait été inspirée par ses devins en titre d'office, lesquels lui avaient prédit, le matin, que le 4 de mai, dernier jour du mois lunaire, était pour ses ennemis une époque fatale, pendant laquelle ils n'oseraient rien entreprendre. D'un autre côté des ordres avaient été donnés par Mirsadek pour que personne ne pût approcher de la tente du prince, et qu'aucun avis ne pût lui parvenir. Plusieurs bataillons ennemis avaient déjà gagné le haut des remparts, lorsque Tippo, averti par le bruit des armes du péril dont il était menacé, rallia quelques troupes à la hâte, et se précipita vers le lieu de la principale attaque : il s'y battit en désespéré, tua de sa main un grand nombre d'ennemis; mais resté presque seul, et désormais convaincu de l'inutilité de ses efforts, il monta à cheval, et tenta de regagner son palais, avec l'intention hautement manifestée d'y périr avec ses enfans, qu'il aimait avec une passion féroce. Il se retirait le long du rempart du Nord, et, après avoir traversé le pont, il cherchait à se frayer un passage par la porte d'Eau qu'obstruait une foule de soldats myzoréens, lorsqu'il

tomba de cheval, frappé d'un coup dont on ne saurait encore assigner précisément la cause. Le corps du sultan fut trouvé sous un monceau de cadavres, vers l'extrémité extérieure de la porte du Rivage : il avait reçu un coup de lance ou de poignard dans les reins, et une balle de pistolet dans la tempe droite.

Les Anglais ont eu intérêt d'écrire et de faire croire que ce prince avait trouvé, dans les chances du combat, la mort qu'il avait si intrépidement affrontée ; mais en réfléchissant à la distance où se trouvait encore l'ennemi au moment de sa chute, à la place, au genre de ses blessures, il est difficile de ne pas admettre l'opinion généralement reçue dans les Indes, que Tippo-Saëb a été assassiné par quelque créature de Mirsadek et des Anglais, au moment où l'on put craindre qu'en entrant dans la ville, et en gagnant une des portes qui se trouvait encore libre, il ne parvînt à leur échapper.

Telle fut la fin d'un prince que de grandes qualités et de grands défauts recommandent à la mémoire des hommes, et auquel il a manqué, pour changer la face de l'Asie, d'avoir eu autant de force dans l'esprit que dans le caractère, d'avoir pris moins souvent conseil de ses passions et de ses préjugés ;

enfin d'avoir su, comme son père, allier la prudence au courage, la patience au malheur, et la modération à la prospérité.

PERSONNAGES.

TIPPO-SAEB, sultan.
RAYMOND, général français, au service de Tippo.
NARSÉA, brame, ministre de Tippo.
WEYMOUR, envoyé anglais.
AKMED, confident de Narséa.
IDALKAN, grand officier du palais.
LALLEY, confident de Raymond.
UN OFFICIER.
ALDEIR, fille de Tippo.
ÉVANÉ, confidente d'Aldéir.
ABDAL, } très-jeunes fils de Tippo.
MOZA, }

La scène est à Séringapatnam, capitale des états de Tippo-Saëb, à laquelle on a restitué son ancien nom de Myzore. Cette ville de l'Indoustan est située sur les bords du Cauvéry.

Les noms des personnages, à la tête de chaque scène, sont dans l'ordre où les acteurs doivent être placés sur le théâtre.

TIPPO-SAËB (1),

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

NARSÉA, AKMED.

NARSÉA.

Akmed, je te revois : le destin te ramène
Dans des murs menacés d'une chute prochaine.

AKMED.

Je viens y ramener le courage et l'espoir.
Déjà, pour satisfaire à mon premier devoir,
A Tippo cette nuit, dans un rapport fidèle,
J'ai transmis les secrets confiés à mon zèle :
Du sublime sultan les vœux sont accomplis.
Vaincu par mes efforts le roi des Abdalis (2),
Dont l'intrigue en secret enchaînait la vaillance,
Du fils du grand Hyder accepte l'alliance.
Ce prince audacieux, chef d'un peuple indomté,
Ce vainqueur du Mogol, des Anglais redouté,

Entraîné par l'espoir du plus noble salaire,
Vient nous prêter contre eux un appui nécessaire.

NARSÉA.

Je sais que le secours qu'il daigne nous offrir
Est le prix de la main de la jeune Aldëir.

AKMED.

Tippo, dans ses revers, peut accepter pour gendre
Un allié puissant dont il doit tout attendre,
Qui déjà de la guerre arbore l'étendard.

NARSÉA.

Ces secours, cher Akmed, arriveront trop tard.

AKMED.

Eh quoi?

NARSÉA.

Dans tous les tems ton zèle et ta prudence
Ont appelé sur toi toute ma confiance.
Nos intérêts sont joints; et surtout aujourd'hui
Nous devons l'un à l'autre un mutuel appui.
Du jour où le destin t'éloigna de Myzore,
Akmed, tout a changé; tout va changer encore.
Cet empire ébranlé tombe de toutes parts:
Pour asile Tippo n'a plus que ces remparts;
Et contre l'ascendant du pouvoir qui l'entraîne
Les efforts seront vains, et sa chute est certaine.

AKMED.

Ne vous livrez-vous pas à de vaines terreurs?
Au milieu des revers la guerre a ses faveurs.

NARSÉA.

Non: de Malavely (3) la terrible journée

Du Myzore à jamais fixa la destinée.

AKMED.

Quelquefois les revers, mystérieux bienfaits,
De la faveur des Dieux sont les garans secrets;
Et déjà, cette nuit, la victoire et nos armes
Dans le camp de Stuart ont semé les alarmes.
Dans ce combat nocturne à jamais glorieux,
Où, malgré sa blessure, un chef audacieux,
Raymond (4), qui des Français...

NARSÉA.

Son heureuse imprudence
Au vulgaire ignorant peut rendre l'espérance.
Mieux instruit du présent, plus sûr de l'avenir,
Ce frêle et vain succès ne saurait m'éblouir.
De la race d'Hyder l'éclat ne peut renaître;
Et cet astre sanglant est prêt à disparaître.

AKMED.

Votre esprit éclairé sur des dangers nouveaux
N'admet plus, je le vois, de remède à nos maux.
Pourquoi donc ces périls pressans, inévitables,
Pour le prince et l'État, pour vous si redoutables,
Loin de vous alarmer de leur présage affreux,
Semblent-ils en secret favoriser vos vœux?

NARSÉA.

Qui n'a pu conjurer ni les vents ni l'orage
Peut sur ses débris même échapper au naufrage.
Apprends tout, cher Akmed. Tu m'as vu dans ces lieux
Ministre révéré d'un roi victorieux,
Compagnon d'un héros qu'illustra son courage,
Qui créa sa fortune, et fut son propre ouvrage;

Hyder à ses travaux daigna m'associer :
Ce grand homme, à la fois législateur, guerrier,
Dans la poudre des camps élevé dès l'enfance,
Atteignit en son vol la suprême puissance.
Des rives de Surate aux remparts de Délhy
La fortune suivit le char d'Hyder-Aly :
Maître d'un vaste empire accru par la victoire ;
Et vainqueur des Anglais que tourmentait sa gloire,
Bientôt on l'aurait vu, signalant sa grandeur,
Du trône d'Aurengzeb relever la splendeur :
La mort vint l'arrêter. Ma sage prévoyance
A son fils conserva cet héritage immense ;
Et d'un sceptre à ses mains disputé par vingt rois
J'instruisis sa jeunesse à supporter le poids.
Mais, tu le sais, Akmed, des vertus de son père
Tippo n'a recueilli que l'amour de la guerre,
L'ardente ambition qui dévorait son cœur,
Et pour le nom anglais son invincible horreur.
L'esprit toujours frappé d'oracle, de présage,
Sur la foi des devins il règle son courage (5) :
Ennemi de nos dieux, il crut dans l'Indoustan
Sur nos autels détruits élever l'Alcoran.
Dans de vastes desseins égarant sa pensée,
A peine sur le trône, une ardeur insensée
Emporta loin du but un prince impétueux,
Dont j'arrêtais en vain l'élan présomptueux,
Et qui, de mes conseils affranchissant sa gloire,
De son illustre père outrageait la mémoire.
Ce Français dont la nuit sert si bien la valeur,
Qui d'un fiélé laurier vient d'obtenir l'honneur,
Usurpe dans ces lieux et mes droits et mon titre ;
Des volontés du prince il est le seul arbitre :

Fier de tant de pouvoir, qu'il a sû me ravir,
A son joug odieux il prétend m'asservir.
Encor quelques momens; sous ma main plus heureuse
Je verrai s'abaisser cette tête orgueilleuse :
Je n'aurai plus de maître.

AKMED.

Et quels sont vos projets ?

NARSÉA.

C'est du silence encor que dépend le succès :
Quand il en sera tems j'avertirai ton zèle;
Jusque-là qu'il suffise à l'amitié fidèle
D'apprendre que Stuart, en ce danger pressant,
De nos communs destins est l'unique garant;
Et qu'au gré de mes vœux, seul, je saurai conduire
Les grands événemens que ce jour doit produire.
Mais le sultan paraît.

SCÈNE II.

AKMED, NARSÉA, TIPPO, RAYMOND, SOLDATS, CIPAHIS, etc.

TIPPO.

Braves amis, enfin
Les Français de la gloire ont rouvert le chemin :
Ils ont chez l'ennemi rejeté l'épouvante.
Ces lignes, ces fossés, que d'une main savante
Au pied de nos remparts l'Anglais avait tracés,
Sous l'effort de leurs bras ont été renversés.

(Montrant Raymond.)

Le sang de ce héros atteste sa vaillance.
Vous avez cette nuit commencé ma vengeance :
Cet avantage est grand, mais il ne suffit pas.
Guerriers, préparez-vous à de nouveaux combats.
Des vaillans Abdalis une armée aguerrie
S'avance ; et, de vos coups secondant la furie,
Bientôt on nous verra, poursuivant nos vainqueurs,
Repousser sur les mers un peuple d'oppresseurs.
Allez... Brave Raymond, et vous, sage Bramine,
Demeurez.

(La suite sort.)

SCÈNE III.

NARSÉA, TIPPO, RAYMOND.

TIPPO.

Vous savez quel espoir me domine,
De quels ressentimens mon cœur soutient le poids ;
Je ne m'aveugle pas sur mes dangers : je vois,
Quelle que soit du ciel la faveur peu commune,
Qu'il faut plus d'un combat pour changer ma fortune.
Les Anglais... quelle honte !... envahissent ces lieux.
D'intrigues, de complots artisans odieux,
Sur nous ils ont enfin usurpé la victoire ;
Le Myzore est par eux dépouillé de sa gloire,
Et je me vois réduit à cette extrémité,
De défendre contre eux ma dernière cité.
Le souverain d'Asmer, le prince de Lahore
(Seuls amis sur lesquels je puis compter encore),
Attaqués par le Perse, au sein de leurs foyers,

A leur propre défense appellent leurs guerriers.
Du Décan avili le prince mercenaire,
Nyzam, vend aux Anglais sa honte auxiliaire (6).
Subjugués ou séduits, mes lâches alliés,
Trahissant les sermens dont ils étaient liés,
Servent de nos tyrans la cause criminelle.
Le chef des Abdalis embrasse ma querelle;
Mais il est loin encore : attendant son appui,
Contre un dernier revers armons-nous aujourd'hui.

(A Raymond.)

D'un combat dont l'issue honore ton courage
De nombreux prisonniers en nos mains sont le gage :
L'ennemi me connaît; il tremble sur leur sort.
A des captifs anglais je ne dois que la mort.
Je veux bien toutefois du courroux qui m'anime
Réprimer un seul jour le transport légitime.
Du Cauvry que l'Anglais abandonnant les bords
Des murs que je défends détourne ses efforts;
Qu'il accepte une trêve; et, maîtrisant ma haine;
Je rends les prisonniers que je tiens dans ma chaîne;
S'il refuse... (en secret j'en forme le désir),
S'il refuse... ce jour les verra tous périr.
Telle est ma volonté; Stuart va la connaître,

BARSÉA.

De tes vastes états quand il se croit le maître,
Aux vœux de son orgueil il mesure ses droits.
Fais trembler nos vainqueurs en leur dictant des lois,
Que leur fuite en ce jour désarme la justice,
Ou de leurs compagnons ordonne le supplice.
Dans un dessein si grand, et si digne de toi,
Qui d'entre nous pourrait ne pas t'affermir?

RAYMOND.

Moi.

Sultan, pour te servir attends tout de mon zèle;
Mais à la vérité je resterai fidèle:
A ce devoir sacré devant toi j'obéis,
Quand j'ose en ce moment combattre ton avis,
Pour sauver ces captifs que la guerre te livre,
Tu veux qu'un ennemi, que le succès enivre,
Qui voit dans l'avenir des triomphes nouveaux,
Perde honteusement le fruit de ses travaux?
Son refus est certain; et si rien ne t'arrête,
Tu peux des prisonniers faire tomber la tête.
Mais à les immoler quel espoir te conduit?
Et de leur sang enfin quel doit être le fruit?
D'accroître la terreur au milieu des batailles;
D'attirer sur les tiens de justes représailles;
D'armer nos ennemis, même au sein des revers,
Des droits de l'équité, des vœux de l'univers;
De ravir à la paix sa dernière espérance,
Et de flétrir ta gloire en servant ta vengeance.

TIPPO.

Je suis le fils d'Hyder; une invincible horreur
Au seul nom des Anglais fait tressaillir mon cœur.
Pour cette nation fourbe, avare, cruelle,
Je porte dans mon sein la haine paternelle.
Que sert de s'avengler? et quel dieu désormais
Entre ce peuple et moi peut rétablir la paix?
Il n'en est point pour lui tandis que je respire:
Je vis pour sa ruine; à ma mort il aspire;
Et de la lutte extrême où je suis engagé
Si je ne sors vainqueur, je veux mourir vengé.

Toi-même, qui défends ces coupables victimes,
Des tyrans de l'Asie as-tu compté les crimes (7)?
Vois des plus noirs forfaits l'exécrable artisan,
Clive, au sein de la paix embraser l'Indoustan,
Par le fer, le poison, suppléant au courage,
Des rois qu'il assassine envahir l'héritage.
Détournes-tu les yeux de ce monstre oppresseur?
Plus cruel et plus vil, son lâche successeur,
Pour étancher la soif de l'or qui le domine,
Dans nos fertiles champs fait naître la famine:
Trois millions d'Indiens expirent sur ces bords;
Le Gange épouvanté ne roule que des morts;
Tandis que leurs bourreaux au sein de l'abondance
Calculent les produits de ce désastre immense.
De tant d'infortunés les cris, les pleurs amers,
Les longs gémissemens ont traversé les mers;
Et de ce grand forfait l'Europe accusatrice
Dix ans, sans l'obtenir, a demandé justice.
As-tu donc oublié cette ville d'Hyder
Que Duncan (8) détruisit par la flamme et le fer?
Sur ses débris fumans mes femmes outragées,
Et pour comble d'horreur lâchement égorgées?
Il a payé bien cher ses exploits inhumains!
Le barbare à son tour est tombé dans mes mains,
Et le supplice affreux qui fut sa récompense,
Sans calmer ma fureur, fatigua ma vengeance.
Des sables de Corée aux rivages d'Ormus,
Des mers de Taprobane aux sources de l'Indus,
Suis ces persécuteurs des nations tremblantes;
Leurs pas laissent partout des empreintes sanglantes,
Et, partout détestés, ces brigands d'Albion
Ont mérité l'horreur que j'attache à leur nom.

NARSÉA.

Étranger à nos maux comme à notre patrie,
Raymond seul peut blâmer cette juste furie,
Ces transports généreux que nous partageons tous.
Les Anglais...

RAYMOND.

Narséa, je les hais plus que vous.
Je compte en frémissant leurs crimes politiques,
Leurs lâches trahisons, leurs rigueurs tyranniques;
Je vois tous leurs forfaits : mais pour les détester
Peut-être faudrait-il ne les pas imiter.

TIPPO.

Même en les imitant, je n'en suis pas complice;
Ce qui fut crime en eux en moi sera justice.
Quand du sort ennemi l'inflexible rigueur
Nous laisse sans espoir seuls avec le malheur,
Tout devient légitime alors pour la défense,
Et l'audace elle-même est encor la prudence.

RAYMOND.

Quels timides avis m'a-t-on vu proposer?
Oui, prince, il est trop vrai, nous devons tout oser.
Sans doute l'ennemi, qu'instruisent ses alarmes,
S'est applaudi trop tôt du succès de ses armes.
Sur l'avenir enfin si je jette les yeux,
Je vois que le tems seul peut manquer à nos vœux.
De ton noble allié, que ses exploits devancent,
A grands pas vers ses murs les cohortes s'avancent;
Tandis que sur le Nil, le héros des Français,
Embrassant ta défense en ses vastes projets,
Pour s'unir à ton sort et délivrer l'Asie,

Peut franchir en vingt jours les mers de l'Arabie.
Cependant voulons-nous d'un espoir si prochain
Donner à la fortune un gage plus certain?
Au-devant de ses pas que ta valeur nous guide.
Un siége a ses hasards; et dans cet art perfide,
Où triomphent la ruse et ses piéges trompeurs,
Les Anglais plus que nous ont droit d'être vainqueurs.
Ne les attendons pas; sortons de nos murailles:
Cherchons notre salut au milieu des batailles,
Et par-delà les monts qui bordent tes états
Du souvenir d'Hyder épouvantons Madras.

NARSÉA.

Quoi! lorsque ton armée affaiblie, incertaine,
Derrière nos remparts se défend avec peine,
Que des secours sont prêts, que d'autres sont promis,
On veut que sans espoir bravant tes ennemis,
Du Myzore conquis tu leur livres le reste!
Qu'exigent-ils de plus? et quelle erreur funeste,
Égarant un héros par son zèle emporté,
Inspira cet avis que Stuart eût dicté?
Oui: frappons leurs captifs; effrayons ces barbares,
Dans le meurtre hardis, mais de leur sang avares:
Pour racheter celui que ta main peut verser,
Ils subiront l'arrêt que tu vas prononcer.

RAYMOND.

Sur un pareil projet je n'ai plus rien à dire;
Et devant toi, Seigneur, je saurai m'interdire...

SCÈNE IV.

NARSÉA, UN OFFICIER DU PALAIS, TIPPO, RAYMOND.

L'OFFICIER.

(Il s'approche, s'agenouille, et dépose sur un coussin, aux pieds du sultan, l'écrit dont il est porteur.)

De la porte du Nord ton esclave à l'instant
Dépose à tes genoux ce message important.

(Sur un geste du sultan l'officier sort.)

TIPPO, à Narséa.

Prends, et lis.

NARSÉA, à part.

Voici l'heure; armons-nous de prudence.

(Après avoir lu.)

De l'armée ennemie un envoyé s'avance:
Les plus grands intérêts l'amènent dans ces lieux.
S'il obtient la faveur d'être admis à tes yeux,
Il veut... Mais je m'arrête; et le respect m'ordonne...

TIPPO.

Poursuis.

NARSÉA.

Cet envoyé, que la crainte environne,
Pour garant dans ces murs veut avoir désormais
La parole et l'honneur du général français.

TIPPO.

Puisqu'il sert mes desseins, qu'importe son offense ?
Qu'il vienne, j'y consens.

NARSÉA.

Sans doute sa présence
Nous assure la trève objet de tous nos vœux.

RAYMOND.

Je crains d'un ennemi les présens dangereux.
Le nôtre en ce moment déguise son audace :
De ses coups plus certains il vient marquer la place ;
Et, par l'organe impur de son ambassadeur,
Marchander notre mort, ou notre déshonneur.

TIPPO.

N'importe ; il faut le voir : par lui je veux apprendre
D'un ennemi prudent ce que je dois attendre.
Raymond, guide ses pas ; je le livre à ta foi ;
Et qu'il soit dès ce jour introduit devant moi.

RAYMOND.

Sans partager l'espoir où Narséa se fonde,
J'obéis... Mais, Seigneur, s'il faut que je réponde
De l'étranger admis par ton ordre en ces lieux,
Je sais tout ce qu'exige un soin religieux.
Nul autre à ce devoir ne pourra me soustraire :
En offrant de l'honneur le gage tutélaire,
Je m'impose la loi de faire respecter
Les saints engagemens que je vais contracter.

(Il sort.)

NARSÈA.

Pour des enfans si chers un asile nous reste :
De la porte d'Hyder toi seul es maître encor ;
Le trajet n'est pas long aux murs de Cananor,
Et la Reine (10), en tout tems a l'amitié fidèle,
Par d'utiles efforts nous a prouvé son zèle.
D'Aldcir, de tes fils, au sein de ses états,
Qu'une escorte française accompagne les pas ;
Que Raymond la commande.

TIPPO, après un moment d'hésitation.

Oui : j'en crois ta sagesse ;
Sauvons-les des périls dont frémit ma tendresse,
Les seuls que je ne puis regarder sans effroi ;
Et libre, n'ayant plus à craindre que pour moi,
Luttant contre le ciel dont le courroux m'accable,
Elevons sous l'orage un front inaltérable.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

ÉVANÉ, ALDEIR.

ÉVANÉ.

N'en doutez plus, Madame, aujourd'hui les Anglais
Députent vers Saëb un ministre de paix;
Aux vertus d'un héros rendant un juste hommage,
Dans les mains de Raymond il se livre en otage.

ALDEIR.

Puisqu'il ose invoquer un pareil protecteur,
Je pourrais à l'espoir ouvrir encor mon cœur.
Mais, je vois tous nos maux; peut-être de mon père
Dois-je craindre surtout l'implacable colère;
De la nécessité loin d'écouter la voix,
Il compte ses malheurs au nombre de ses droits.
Par trop de fermeté son généreux courage
Peut, d'un moment si cher dédaignant l'avantage,
Cherchant dans les combats un éclatant écueil,
Repousser une paix offerte avec orgueil.

ÉVANÉ.

En l'offrant le vainqueur écoute la prudence.

ALDEIR.

Qu'a-t-il à redouter?

ÉVANÉ.

Si j'en crois l'assurance
D'un bruit que le sultan lui-même a confirmé ;
Un monarque puissant pour notre cause armé,
Dans l'attente d'un bien où lui seul peut prétendre,
Vient partager ici l'honneur de vous défendre.
Suivi de ses guerriers, il marche vers ces bords.

ALDEIR.

Que peut-il espérer de ses tardifs efforts ?
Pense-t-il vaincre aux lieux où succombe mon père ?
Fera-t-il plus pour nous que Raymond n'a pu faire ?
Mais, pour prix du secours qu'il vient nous présenter,
Dis-moi, de quel salaire a-t-on pu le flatter ?

ÉVANÉ.

Sans doute il en est un qui des rois de l'Asie
Pourrait même en ce jour armer la jalousie,
Auquel dut aspirer... D'un regard indiscret
Je n'ose approfondir cet auguste secret,
Que médita, Madame, un père qui vous aime,
Et qu'il doit à l'instant vous révéler lui-même.

ALDEIR.

Oh ! ma chère Évané, de quel nouveau malheur,
De quel subit effroi viens-tu glacer mon cœur ?
Toi, dont les soins si doux, dont l'active tendresse,
Ont de mes premiers ans dirigé la faiblesse,
Tu sais quel amour pur, quels sentimens pieux,
Ont dans un seul désir confondu tous mes vœux ;
Qu'il se borna toujours à vivre pour mon père ;
Qu'à tout autre bonheur mon ame est étrangère :
Juge avec quel chagrin je pourrais recevoir

Cet ordre rigoureux que tu semables prévoir,
Dont la crainte m'agite et me poursuit sans cesse.

ÉVANÉ.

Le Sultan vient.

SCÈNE II.

TIPPO, ALDEIR.

TIPPO, à Évané.

Sortez... Ma fille, le tems presse,
Il faut en profiter. Je viens à votre cœur
D'un noble sacrifice imposer la rigueur.
Vous donner à regret un ordre qui m'afflige :
Mais le devoir le veut, et mon amour l'exige.
Il faut nous séparer... Écoutez, Aldéir,
Et prononcez vous-même avant que d'obéir.
Voyez, après vingt ans du sort le plus prospère,
En quel état le ciel a réduit votre père.
D'avides étrangers ravagent ces climats,
Où votre illustre aïeul a fondé des états.
De ce torrent grossi de ses propres ravages
Les flots long-tems vaincus, franchissant nos rivages,
Ont enfin ébranlé dans leur fougueux essor
Ces murs, dernier asile où je les brave encor.
S'il me faut y périr, succombant avec gloire,
Je veux de ma ruine illustrer la mémoire.
Mais dans ce choc terrible, inévitable, affreux,
Que prépare l'Anglais et qu'appellent mes vœux,
J'ai prévu tes dangers; et ma tendresse extrême

Doit conserver des jours plus chers que les miens même.
Tandis que d'un combat hautement annoncé
Cette nuit l'ennemi se croira menacé,
Par les détours cachés d'une route secrète
Raymond hors de ces murs va guider ta retraite.

ALDEIR.

Mon cœur, entre la crainte et l'espoir suspendu,
A cet ordre, Seigneur, ne s'est point attendu.
Lorsqu'un succès brillant obtenu par vos armes
Parmi nos ennemis a semé les alarmes;
Que leur ambassadeur vient peut-être en ce jour
De la paix sur ces bords préparer le retour;
Je ne prévoyais pas qu'un pareil avantage
De mon fatal exil dût être le présage.
Par un espoir trompeur si j'ai pu m'abuser,
A des revers plus grands s'il faut nous disposer,
Pourquoi loin de mon père, à gémir condamnée,
Irais-je en d'autres lieux subir ma destinée?
Depuis quand vos périls ne sont-ils plus les miens?
Quel pouvoir a rompu d'aussi tendres liens?
Fière de votre appui, dois-je en chercher un autre?
Ma vie est tout entière attachée à la vôtre,
Et j'accepte du ciel, comme un don révélé,
Du malheur avec vous le partage sacré.

TIPPO.

Ma fille fera plus: d'elle je dois attendre
Une soumission dont mon sort va dépendre,
Il me reste un espoir où se livre mon cœur.
Le ciel à mon secours a conduit un vengeur,
Qui des bords du Scander nous amène à sa suite
Des guerriers abdalis les phalanges d'élite:

Ce prince, dès long-tems par la gloire avoué,
A ma cause, à ma haine aujourd'hui dévoué,
Qui sert mes grands desseins, qui prévient ma ruine,
Sha-Zeman (11), est l'époux que mon choix vous destine.

ALDEIR.

Si pour sauver mon père en ces jours malheureux,
De l'hymen loin de lui je dois serrer les nœuds,
Quel que soit le chagrin dont mon ame est atteinte,
Il n'entendra de moi ni murmure ni plainte :
Ce pénible devoir qu'il me faut accomplir,
Quand vous l'ordonnerez je saurai le remplir.
Mais pardonnez, Seigneur, ma juste défiance.
Quel peut être le fruit d'une telle alliance?
Déjà ce roi du nord, à l'intérêt lié,
Deux fois par ses délais trompa votre amitié,
Alors que vos succès encourageaient son zèle.
Au serment du malheur sera-t-il plus fidèle?

TIPPO.

Il s'avance en vainqueur à travers l'Indoustan;
C'est pour nous qu'il combat.

SCÈNE III.

TIPPO, ALDEIR, RAYMOND.

RAYMOND.

Du sublime sultan
L'envoyé de Stuart attend l'ordre suprême.

TIPPO.

Retirez-vous, ma fille ; un père qui vous aime
Voudrait ne rien devoir à son autorité :
Vous avez entendu quelle est ma volonté.

(Aldëir sort.)

(A Raymond.)

Je consens qu'au palais Idalkan l'introduise,
Et de tous les honneurs que son rang autorise,
Dont l'éclat peut flatter son orgueil étonné,
Par tes soins à ma cour qu'il soit environné.
Les devins consultés vont me faire connaître
L'instant où devant moi l'étranger doit paraître.

(Tippo sort.)

SCÈNE IV.

RAYMOND, LALLEY.

LALLEY.

Enfin l'ambassadeur dans ces murs est entré.
Le peuple, à son aspect d'espérance enivré,
De la paix qu'il désire en lui croit voir le gage,
Et d'un si grand bienfait à vous seul rend hommage.

RAYMOND.

Il se trompe, Lalley ; j'ignore les projets
Qui conduisent ici l'envoyé des Anglais ;
Mais je connais trop bien l'esprit qui les anime
Pour attendre rien d'eux quand le sort nous opprime.

LALLEY.

S'il détruit un espoir qui brille à tous les yeux,

Ce ministre imprudent doit tout craindre en ces lieux.

RAYMOND.

Je l'ai pris sous ma garde.

LALLEY.

En vain pour sa défense
Raymond opposerait sa noble résistance.
Consultez vos périls.

RAYMOND.

J'ai consulté mon cœur.

LALLEY.

Il y va de vos jours.

RAYMOND.

Il y va de l'honneur.

LALLEY.

Pourquoi vous imposer une chaîne nouvelle?
Déjà par tant de maux la fortune cruelle
Dans ces tristes remparts signale son courroux :
Vous lui prêtez encor des armes contre vous.
Je crains de Narséa les intrigues obscures ;
Il peut accréditer de noires impostures :
Il vous haît.

RAYMOND.

Je connais ce brame ambitieux ;
Et le ciel, pour trahir ses secrets odieux,
Attacha sur son front la double ignominie
Et de la servitude et de la tyrannie.
Si j'en crois des soupçons dès long-tems affermis,
Ce ministre conspire avec nos ennemis.

LALLEY.

Pour lui d'un tel complot quel serait l'avantage ?

RAYMOND.

De s'assurer un port dans ce terrible orage,
Et, du parti vaincu lâchement déserteur,
De trouver son salut dans les rangs du vainqueur.
Il dresse autour de nous ses embûches funèbres ;
Mais un œil vigilant le suit dans les ténèbres.

LALLEY.

La fortune trahit vos desseins généreux.
Aux tourmens de l'exil condamnés tous les deux,
De nous en délivrer n'est-il plus d'espérance ?
C'est au-delà des mers, aux rives de la France,
Chez ce peuple aux combats par la victoire instruit,
Que l'obstacle encourage et que l'honneur conduit ;
C'est là que brilleraient, auprès du rang suprême,
Ces vertus d'un héros que j'honore et que j'aime.
Tandis qu'en ces climats, sur des bords étrangers,
Hérissés pour nous seuls de stériles dangers,
Sans fruit nous prodiguons aux tyrans de l'Asie
Des jours mieux employés à servir la patrie.

RAYMOND.

Où la servirions-nous avec plus de succès ?
Ne combattons-nous pas l'ennemi des Français ?
C'est ici, cher Lalley, qu'un jour, vengeant la terre,
Un bras victorieux doit frapper l'Angleterre.
Les peuples, qu'avilit un pouvoir destructeur,
En s'armant à la voix de leur libérateur,
Verront l'Inde échapper aux mains qui l'ont soumise,
Et le Gange affranchi des lois de la Tamise.

SCÈNE V.

WEYMOUR, IDALKAN, RAYMOND, SUITE.

WEYMOUR, conduit par Idalkan.

Noble et vaillant Raymond, quand le sort des combats
Pour finir vos malheurs conduit ici mes pas,
Il m'est doux d'y trouver un héros que j'admire,
Que la raison dirige, et que l'honneur inspire,
Dont la seule parole est un garant pour moi,
Que ne peut balancer la puissance d'un roi.
Du vôtre la fortune abandonne la cause;
S'il conserve un espoir, c'est en vous qu'il repose.

RAYMOND.

Le Sultan pour appui dans cette extrémité
Conserve sa valeur, nos bras, et l'équité.

WEYMOUR.

Pour juge de nos droits nous prenons la victoire;
Son arrêt est porté : mais gardez-vous de croire
Que nos ressentimens confondent en ces lieux,
Avec un roi barbare, un héros malheureux.
Seul, et j'en fais ici l'aveu qui vous honore,
Vous avez retardé la chute de Myzore.
Si cet empire, enfin, pouvait être sauvé,
Cet honneur à Raymond eût été réservé;
Mais le ciel qu'indignait un pouvoir tyrannique
L'a détruit par les mains du peuple britannique.
Tippo ne compte plus au rang des souverains;

Et le sceptre d'Hyder s'est brisé dans ses mains.
Que son orgueil repousse une paix nécessaire ;
Sa ruine est le prix d'un refus téméraire :
Elle entraîne la vôtre ; et pour la prévenir
Proposez un traité, vous allez l'obtenir.
Je puis loin de ces murs, bientôt notre conquête,
Protéger des Français l'honorable retraite,
Et rendant à leur chef ce qu'on doit aux héros,
Vous assurer le prix de vos nobles travaux.
L'honneur vous a conduit au bord du précipice ;
Mais il n'exige pas un plus grand sacrifice ;
Je dirai plus enfin : peut-être a-t-il gémi
En voyant un guerrier, magnanime ennemi,
Se déclarer l'appui d'un monarque perfide,
Qui prend pour dieu sa haine, et pour loi l'homicide ;
Qui, du cruel Timur farouche imitateur,
S'honora du surnon de prince destructeur (12),
Et d'un trône usurpé...

RAYMOND.

Celui qui vous envoie,
A la paix, dites-vous, veut s'ouvrir une voie ?
Vous conviendrez, Mylord, qu'on en pourrait douter
Aux sentimens qu'ici vous faites éclater.
Si j'en crois vos discours, l'empire du Myzore
Est soumis à vos lois : que vous faut-il encore ?
Saëb ne règne plus : qui peut donc aujourd'hui
Décider les Anglais à traiter avec lui ?
Au soin qui vous amène, à l'espoir qui vous guide,
Je ne chercherai point une cause perfide,
Et consultant mon cœur, en répondant, je veux
Écarter un soupçon indigne de tous deux.

Le monarque indien, qu'irrite l'artifice,
A pu dans sa vengeance égarer sa justice;
Rappelant du passé le cruel souvenir,
Peut-être en d'autres tems pourrais-je en convenir;
Mais au jour des revers cette image importune
Disparaît sous l'éclat d'une illustre infortune:
Le sort le justifie à mes yeux prévenus:
Où je vois des malheurs, je crois voir des vertus.
J'ignore si du ciel l'arrêt impénétrable,
Aux vœux de l'équité souvent inexorable,
Doit affermir ici votre injuste pouvoir.
Qu'à ce triomphe au moins se borne votre espoir.
Les périls renaissans où la guerre m'engage,
Tous ceux dont l'avenir pourrait m'offrir l'image,
Entre le prince et moi sont autant de liens
Qui joignent pour toujours mes intérêts aux siens.
Quand un même destin désormais nous enchaîne,
Ne nous séparez pas, Mylord, dans votre haine.

WEYMOUR.

J'ai rempli mon devoir; peut-être mes avis
Avec calme jugés auraient été suivis.
Vous invoquez le glaive et son droit homicide;
J'y consens: entre nous que la guerre décide.

RAYMOND.

Ses faveurs aujourd'hui se déclarent pour vous,
Et cet empire enfin peut tomber sous vos coups.
Mais ne vous livrez pas à trop de confiance,
Le succès quelquefois trahit notre espérance;
Et dans cette nuit même un souvenir récent
En offre à votre esprit un exemple pressant.
Par vos propres périls il a pu vous instruire

Qu'il faudra nous combattre avant de nous réduire,
Et jusqu'à nos remparts si l'on peut s'élever,
Par quels degrés sanglans on y doit arriver.
Cet entretien suffit : je vais sans plus attendre
Obtenir du Sultan qu'il daigne vous entendre ;
Et suivant ma promesse, avant la fin du jour,
Vers le camp des Anglais presser votre retour.

FIN DU SECOND ACTE.

CHAY.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

WEYMOUR, NARSÉA.

NARSÉA.

Dans un pareil moment, qu'elle imprudence extrême!
A la cour de Saëb, dans Myzore vous-même?

WEYMOUR.

Pour la première fois je pénètre en ces lieux,
Et le nom de Weymour me cache à tous les yeux.
Ne crains rien, Narséa, cette grande entreprise,
Que ton zèle conduit, que le ciel favorise,
Désormais n'aura plus d'écueils à redouter.

NARSÉA.

Il en est un encor qu'il nous faut éviter.
De votre rang, Seigneur, du nom de votre père,
Craignez, craignez surtout de trahir le mystère;
Si jamais en ces lieux la farouche Sultan
Reconnaissait en vous le fils de ce Duncan,
Dont le seul souvenir...

WEYMOUR.

J'oppose à sa furie
Les sermens de Raymond, les tiens et ma patrie.

De ces grands intérêts pour traiter avec toi,
Je ne pouvais compter sur d'autres que sur moi.
Enfin, grâce à ton zèle actif, infatigable,
Nous le renverserons, ce colosse effroyable.
De la ville des rois les antiques remparts
Verront dans peu de jours flotter nos étendards.
Pour hâter un moment si cher à ma vengeance,
J'espérais de Raymond vaincre la résistance:
Il n'y faut plus compter; vainement à ses yeux
J'ai fait briller l'espoir d'un traité glorieux.
La crainte ne peut rien sur ce cœur inflexible,
Et même à mes bienfaits il reste inaccessible.

NARSÉA.

Ce que j'ai commencé peut s'achever sans lui.
Craignez-vous au Sultan de laisser pour appui
Un jeune ambitieux qui rêve la victoire
Dans l'avenir obscur où dort encor sa gloire;
Et qui, dans un combat pour avoir réussi,
Se croit dans l'Indoustan l'émule des Bussi?
A flatter son orgueil qui pourrait vous contraindre?
La France est loin de nous.

WEYMOUR.

Elle est toujours à craindre;
Unie avec Saëb par des liens secrets,
L'impétueux Sultan a trahi leurs projets,
La foudre se grossit vers les mêmes rivages
Où l'on vit de tout tems se former les orages.

NARSÉA.

L'Océan tout entier s'élève entre elle et nous.

WEYMOUR.

C'est par d'autres chemins qu'elle conduit ses coups.
Narséa, prévenons sa haine vigilante;
Hâtons-nous...

NARSÉA.

Il le faut. De la ville tremblante
Le Sultan se prépare à sortir dès demain;
Il peut vous échapper; je ferme ce chemin
Que traça de Raymond la valeur alarmée:
Cette nuit dans nos murs j'introduis votre armée.
Croyez-moi donc, Seigneur, hâtez-vous de quitter
Des lieux où sans péril vous ne pouvez rester.
Songez à votre père, aux champs d'Hydernagore;
De son supplice affreux on s'entretient encore.

WEYMOUR.

Ce cruel souvenir, dont je nourris l'horreur,
Des mains de la vengeance est gravé dans mon cœur,
Et c'est pour obéir à la loi qu'il m'impose
Qu'aux fureurs du Sultan moi-même je m'expose.
C'est peu de lui ravir son trône et ses états;
Il doit trouver la mort au milieu des combats;
Et privé de ses fils à son heure dernière,
Les appeler en vain pour fermer sa paupière.
Tels sont, cher Narséa, les vœux et les projets
Dont nos efforts communs assurent le succès.

NARSÉA.

De nos anciens rajahs la famille éplorée
Traîne au sein de ces murs une vie ignorée (13);
Aux Indous en secret j'ai rappelé ses droits;
J'ai fait parler nos Dieux, nos malheurs et nos lois:

Contre les Musulmans dont ils portent les chaînes,
Des enfans de Brama j'ai rallumé les haines;
Et, si vous triomphez dans ce dernier effort,
Votre père est vengé, le fils d'Hyder est mort.

WEYMOUR.

Je promets à tes soins leur digne récompense.
L'héritier de Myzore encore dans l'enfance,
Au trône paternel replacé par nos mains,
S'instruira sous tes yeux dans l'art des souverains;
Tu guideras ses pas: cette noble tutèle
Est le prix dont Stuart prétend payer ton zèle.
Mais d'un traité qui comble et mes vœux et les tiens,
Les enfans de Tippo sont les premiers liens;
Par force ou par adresse il faut s'en rendre maître.

NARSÉA.

Oui; j'ai tout préparé.

SCÈNE II.

AKMED, WEYMOUR, NARSÉA.

AKMED, à Narséa.

Le Sultan va paroître,
Et je mets à profit ce précieux instant
Pour vous donner, Seigneur, un avis important.
Je n'ai point vainement prodigué les promesses.
Séduit par mes discours, vaincu par vos largesses,
Des bataillons indous le chef nous est vendu;
Et Nedetkan lui-même, à vos désirs rendu,

De ces antres creusés sous la plaine trompeuse,
Cette nuit doit ouvrir la route ténébreuse.
Mais Raymond m'épouvante; et peut-être il convient
De ne rien hasarder...

NARSÉA, à Akmed.

Éloigne-toi; l'on vient.

SCÈNE III.

WEYMOUR, RAYMOND, NARSÉA, LALLEY, SUITE DE FRANÇAIS.

(Raymond entre précipitamment, s'arrête et regarde Weymour et Narséa avec une sorte d'affectation avant de parler.)

RAYMOND.

Si j'en crois un rapport qui doit peu me surprendre,
D'un pareil entretien nous devons tout attendre.

(A Narséa.)

Puisque l'ambassadeur a pu vous consulter,
De ses vœux pour la paix on ne saurait douter;
De ses nobles efforts il vous parlait peut-être;
Et sans doute Mylord vous aura fait connaître
A quel prix ce bienfait doit nous être rendu.

WEYMOUR.

Je ne puis concevoir...

RAYMOND.

Vous m'avez entendu.

SCÈNE IV.

WEYMOUR, RAYMOND, TIPPO, NARSÉA, IDALKAN, conduisant les deux jeunes princes fils de Tippo; SUITE DE RAYMOND.

(Le sultan va prendre sa place sur un trône; ses fils sont assis à ses pieds; Raymond et Narséa sont debout aux deux côtés du trône.)

WEYMOUR.

Sultan, de ces remparts l'attaque est préparée;
Mais avant que l'assaut nous en livre l'entrée,
Un peuple généreux, et qui de la valeur
Sait respecter les droits, surtout dans le malheur,
De la nécessité loin de se faire un titre,
Veut que de ses destins Tippo reste l'arbitre.
D'un empire ébranlé sous nos pas triomphans,
Ta valeur, tes projets, tes efforts renaissans,
Ne retarderont pas la chute qui s'apprête :
Rien ne peut nous ravir notre illustre conquête.
Ton courage trompé trop long-tems s'est promis
D'assembler contre nous de nouveaux ennemis.
Du haut des monts fameux qui bordent cet empire,
Les Moplas vagabonds, les guerriers d'Agémire,
Aux campagnes d'Arwar avaient porté leurs pas;
Ils ne sont plus : la guerre a soumis tes états;
L'enceinte de ces murs renferme ta puissance;
Bientôt...

TIPPO.

Retiens l'élan d'un orgueil qui m'offense.
Du récit de mes maux crois-tu m'épouvanter?

Je connais ces exploits que tu viens me vanter,
Et libre des terreurs qui ne sauraient m'atteindre,
Je sais ce que j'espère et ce que je dois craindre.
Poursuis : mais, de la ruse abjurant les détours,
Explique tes desseins, et borne tes discours.

WEYMOUR.

De la timidité la ruse est le partage.
La franchise convient à la force, au courage;
Elle convient surtout au vainqueur tout-puissant:
Tes malheurs sont au comble; en ce danger pressant,
Saïb, tu peux encor mettre un terme à la guerre;
La paix est le seul vœu que forme l'Angleterre:
Tu n'osais l'espérer, et je viens te l'offrir.

TIPPO.

Quels en sont les garans?

WEYMOUR.

Nous ne pouvons souffrir
Avec nos ennemis ta funeste alliance.
Tu dois rompre le nœud qui t'unit à la France.

TIPPO.

A de pareils amis il me faut renoncer!
(A Raymond.)
Je te laisse, Raymond, le droit de prononcer.

RAYMOND, à Weymour.

La France aux nations, et l'univers l'atteste,
N'impose pas le joug d'une amitié funeste:
Pour la cause commune elle s'arme toujours;
Mais elle ne vend pas d'homicides secours.
(A Tippo.)
S'il est vrai qu'au traité que Stuart te propose

Notre alliance seule en ce moment s'oppose,
Sultan, j'ose être ici l'organe des Français:
Tu peux y renoncer pour obtenir la paix.

TIPPO.

Si je puis consentir, pour calmer vos alarmes,
A bannir mes amis, à séparer nos armes,
Et, sans rompre le nœud d'une sainte amitié,
A perdre le secours d'un puissant allié;
Si je fais à la paix un pareil sacrifice,
J'en attends un de vous qu'exige la justice:
De ce lâche Nizam, de ce prince odieux,
Par un double parjure exécrable à mes yeux,
Délivrez ces climats dont il vous rendit maître,
Abandonnez sa cause, et punissez un traître.

WEYMOUR.

Son dévoûment, Saëb, soutint notre pouvoir,
Et protéger le sien est pour nous un devoir.

TIPPO.

Ah! lorsque d'un bienfait le fardeau déshonore,
Par la reconnaissance on s'avilit encore.
Mais qu'importe aux Anglais, croyons-en leurs aveux,
Quel chemin les conduit au terme de leurs vœux?
Qu'importe à des guerriers avides de pillage
De quel nom l'univers flétrira leur courage?
Que d'un nœud différent chacun reste lié;
Gardez votre complice, et moi mon allié.
Achève...

WEYMOUR.

Notre rang est réglé par la guerre;
On peut sans déshonneur fléchir sous l'Angleterre;
Du souverain des mers honorable vassal,

Devant lui noblement baisse ton front royal.

(Tippo témoigne une indignation qu'il retient avec peine.)

Sur la foi des traités, à nos braves cohortes,
Que la ville assiégée ouvre à l'instant ses portes (14).

RAYMOND, à Tippo près d'éclater.

Si notre armée entière est libre d'en sortir,
Qui pourrait t'empêcher, Sultan, d'y consentir?

WEYMOUR.

Enfin, pour terminer notre longue querelle,
Et serrer les liens d'une amitié fidèle,
Que cimente la foi, dont la paix soit le prix,
En otage Tippo doit me livrer ses fils.

TIPPO, avec toute l'explosion de la rage, et courant à Weymour, un poignard à la main.

Misérable!

RAYMOND, se jetant entre Tippo et Weymour.

Sultan, que ton courroux s'arrête :
Daigne songer au Roi dont il est l'interprète,
A ta gloire, à ton nom, au soin de l'avenir,
A ma parole enfin, que je ne puis trahir.

TIPPO, avec l'expression d'une rage étouffée.

De ton maître et de toi si je fesais justice,
Ma voix aurait déjà prononcé ton supplicé.
D'un ramas de brigands insolent messager,
Jusque dans mon palais tu m'oses outrager!
Quand j'ai le glaive en main pour étouffer nos haines,
Ton orgueil insensé me propose des chaînes!
Interroge Duncan : ses cendres te diront
Comment le fils d'Hyder se venge d'un affront.
Tu veux que, des Anglais servile tributaire,

Je leur livre mes fils! mes fils!... Ah! téméraire!
D'un exemple imprudent je saurai profiter.
Stuart m'offre la paix; je veux bien l'accepter;
Mais je vais à mon tour en prescrire les gages:
Tous mes captifs et toi, vous êtes mes otages.
S'il faut encor du sang pour fixer nos destins,
Le tien est le premier que verseront mes mains.
Qu'aucun espoir ici désormais ne t'abuse;
Si ton maître à la trève un instant se refuse,
S'il avance d'un pas, tu meurs; à ses regards
Je fais rouler ta tête au pied de ces remparts.

(A sa suite.) (A Weymour.)

Qu'on l'en instruise, allez: c'est ma seule réponse
A l'indigne traité que ta bouche m'annonce.

(Il sort.)

SCÈNE V.

RAYMOND, WEYMOUR.

WEYMOUR.

Le courroux du Sultan me cause peu d'effroi.
Pour garant en ces lieux, Raymond, j'ai votre foi.

RAYMOND.

Vous y devez compter: l'honneur se fait entendre,
Et m'impose à regret la loi de vous défendre.
Un homme revêtu d'un titre révéré,
A l'instant qu'il réclame un asile sacré,
Trahissant à la fois la majesté suprême,
Et la loi des sermens qu'il invoqua lui-même,

Sous l'abri qui le couvre, au sein de ce palais,
Médite en ce moment le plus noir des forfaits.

WEYMOUR.

Est-ce à moi?...

RAYMOND.

Trop peu sûr des succès qu'il proclame,
Il ourdit en secret une honteuse trame;
Autour de lui promène un sinistre regard;
Du rameau de la paix il couvre son poignard,
Et d'un ambassadeur souillant le caractère,
Même dans la victoire avilit l'Angleterre.
Celui qu'un tel projet amène parmi nous,
Que ma voix fait rougir en ce moment... c'est vous.

WEYMOUR.

Un semblable discours a droit de me confondre,
Et dans ce lieu du moins je ne puis y répondre.
Mais sur quoi fondez-vous un doute injurieux?

RAYMOND.

Quand vous m'interrogez, levez sur moi les yeux.
Cet or que dans mon camp vos agens font répandre;
Ces discours suborneurs que l'on y fait entendre;
Et dont il vous souvient qu'un insolent espoir
En ce lieu sur moi-même essaya le pouvoir;
Ces complots, des Anglais ordinaire ressource,
Prétendez-vous, Milord, m'en dérober la source?

WEYMOUR.

Eh! quand il serait vrai que des dangers trop sûrs,
Qu'un tyran inflexible appelle sur ces murs,
J'aurais voulu sauver vos Français et vous-même;

Que j'aurais de Stuart reçu l'ordre suprême
De protéger vos jours...

RAYMOND.

Qui? vous? me protéger!
C'est un nouvel affront que j'aurais à venger.
Mais, en vous accusant, je suis plus équitable;
De ce tort avec moi vous n'êtes pas coupable:
En moffrant un espoir, que j'ai dû dédaigner,
Vous vouliez me séduire et non pas m'épargner.
Plus avide toujours de succès que de gloire,
Vous vouliez sans combat obtenir la victoire,
Et, par la trahison à votre but conduit,
D'un triomphe honteux vous assurer le fruit.

WEYMOUR.

Vous pouvez, repoussant un généreux service,
Vous faire une vertu d'un excès d'injustice,
Et briser un appui qui vous est présenté:
Si l'orgueil est permis c'est dans l'adversité.
Je ne condamne pas une noble imprudence,
Et je puis à Myzore oublier votre offense;
Mais je n'oublirai pas de plus grands intérêts.
Dès long-tems la victoire a trahi nos secrets;
Nous voulons renverser, par le droit de la guerre,
Le fils d'Hyder-Aly, l'horreur de l'Angleterre,
L'ennemi qui, toujours fidèle à ses desseins,
S'est armé contre nous des traités les plus saints.

RAYMOND.

Est-ce à vous d'accuser les autres d'impostures?
Rappeler vos traités c'est compter vos parjures;

Et dans ce même jour, où vos sermens trahis
Vous obligent...

WEYMOUR.

Raymond, je servais mon pays.
Pour un Anglais fidèle à cette cause auguste,
Tout moyen de succès, tout sacrifice est juste.
De l'État avant tout je suis l'ambassadeur;
Et votre dévoûment fonda notre grandeur.

RAYMOND.

Dites votre pouvoir. Dans tous les lieux du monde,
La grandeur des états, leur avenir, se fonde
Sur l'équité, Milord, sur la foi des sermens.
Je sais que vos Anglais ont d'autres sentimens;
Qu'ils se sont affranchis de ce joug tyrannique;
Que leurs seuls intérêts règlent leur politique;
Qu'on les a vus souvent, pour changer les destins,
Jusqu'à la cour des rois solder des assassins.
Je connais l'Angleterre et son fatal génie.

WEYMOUR.

La fortune contre elle arme la calomnie.
La terreur de son nom a rempli ces climats.

RAYMOND.

On craint ses envoyés, et non point ses soldats.

WEYMOUR.

Ils entourent ces murs.

RAYMOND.

Ils n'en sont pas les maîtres;
Et jusque-là, du moins, on y punit les traîtres.

SCÈNE VII.

RAYMOND.

Oui, je dois le sauver, malgré sa perfidie.
Quand il reçut ma foi pour garant de sa vie,
Je n'ai point en secret, à ses vœux criminels,
Limité de l'honneur les sermens solennels.

SCÈNE VIII.

TIPPO, RAYMOND.

TIPPO.

Le ciel s'apaise enfin : Raymond, l'instant arrive
Qui doit faire éclater sa justice tardive.
Aux plaines d'Adoni Zeman est descendu;
Dans trois jours sous ces murs il peut être rendu :
L'Anglais en est instruit; sa prudence inquiète
De nos efforts unis redoute la tempête,
Et contre ses éclats pour garantir son front
De sa fuite peut-être il médite l'affront.
Qu'il se hâte ; bientôt cette terre indocile
Pourrait à son vainqueur refuser un asile.

RAYMOND.

Du chef des Abdalis, de ses braves soldats,
J'attends beaucoup, Seigneur ; mais je ne pense pas
Que de tes grands desseins leur présence réponde.

TIPPO.

Ce n'est pas sur eux seuls que mon espoir se fonde.
Les prêtres de Brama, les faquirs, les devins,
Du dieu de Mahomet les oracles divins,
Pour annoncer la fin du pouvoir britannique,
Élèvent à la fois une voix prophétique.

RAYMOND.

Sachons interpréter ce langage des cieux :
Songe que, sur le bruit d'un secours glorieux,
L'Anglais, dont la terreur ranime la vaillance,
Va diriger sur toi l'effort de sa puissance;
Que les fléaux divers, les travaux, les combats,
Moissonnent chaque jour nos plus braves soldats,
Que de tes ennemis les plus noirs artifices
Jusque dans ton palais trouveront des complices;
Que le faible se plaint, que le traître se vend;
Qu'un assaut dans leurs mains peut te livrer vivant.

TIPPO.

Vivant!

RAYMOND.

Daigne m'en croire, et que demain l'aurore
Nous découvre déjà loin des murs de Myzore.
Pour abuser Stuart, sans lui manquer de foi,
De son ambassadeur ordonne le renvoi.
Il nous croit occupés d'une attaque nouvelle;
Qu'il sème dans son camp ce rapport infidèle;
Et dans l'ombre quittant d'inutiles remparts,
Aux drapeaux de Zeman joignons nos étendards.

TIPPO.

Tu veux que des Anglais l'insolent émissaire,

Triomphant dans sa fuite, insulte à ma colère?
Que ma vengeance cède à des soins plus pressans;
Que je domte mon cœur : tu le veux! j'y consens.
Du sort de cet Anglais je te laisse le maître;
Il peut partir. Raymond, fais-lui du moins connaître,
Lorsque toi seul retiens mon bras levé sur lui,
A quel ressentiment il échappe aujourd'hui.
J'adopte ton projet. De la ville alarmée,
Dans l'ombre, cette nuit, fesons sortir l'armée.
Qu'en ce palais demain Stuart entre en vainqueur;
Je lui vendrai bien cher ce dangereux honneur.
De ce grand mouvement, dont mon sort va dépendre,
Le bruit avant le tems ne doit pas se répandre.
L'entreprise est hardie; et pour l'exécuter,
Sur toi, sur tes Français je dois surtout compter.
Menaçons l'ennemi jusque dans notre fuite;
Par des feux souterrains arrêtons sa poursuite;
Et redoutant partout des abîmes couverts,
Qu'il s'approche en tremblant de nos remparts déserts.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

AKMED, NARSÉA, UN ESCLAVE.

NARSÉA, à l'esclave avant l'entrée d'Akmed.

Akmed vient... tu m'entends... qu'à le suivre on s'apprête ;
Exécute mon ordre,.. il y va de ta tête.

AKMED.

D'un revers imprévu j'accours vous avertir.
Weymour de nos remparts était prêt à sortir;
Il regagnait son camp, et déjà son escorte
Du bastion d'Hyder avait franchi la porte ;
Quand sur l'ordre nouveau du Dorbar émané (15),
Il se voit tout à coup au palais ramené.
On dit (c'est d'Idalkan que je viens de l'entendre)
Qu'un avis trop certain au Sultan vient d'apprendre
Que l'émissaire anglais de ses mains échappé
Était fils de Duncan.

NARSÉA.

On ne l'a pas trompé ;
Et cet avis, Akmed, je l'ai donné moi-même.

AKMED.

Quoi !

NARSÉA.

L'extrême péril veut une audace extrême :
Dans cette route obscure où je porte mes pas,
Je marche vers un but que l'on n'aperçoit pas.
Raymond, en s'approchant des bords du précipice,
D'une trame secrète a surpris quelque indice ;
Je vois qu'on me soupçonne, et que, pour m'accuser,
D'un prétexte, d'un mot, on pourrait abuser.
De l'esprit du Sultan je m'empare d'avance :
Et quand mon zèle adroit signale à sa vengeance
L'ennemi dont Raymond s'est déclaré l'appui,
Qui de nous deux, Akmed, doit trembler aujourd'hui ?

AKMED.

Sous les pas d'un rival l'embûche est préparée ;
Mais de Weymour enfin la perte est assurée.

NARSÉA.

Que nous importe, Akmed, ou sa vie ou sa mort ?
Raymond seul aux Anglais doit compte de son sort :
S'il périt, le vainqueur, inflexible en sa rage,
Sur le chef des Français vengera son outrage ;
Mais si de la fortune un retour dangereux,
Confondant à la fois ma raison et mes vœux,
Ranimait de Tippo la splendeur éclipsée,
Je recouvre mes droits à sa faveur passée.
Eh! que dois-je aux Anglais ? d'un grand événement
Je ne suis à leurs yeux qu'un servile instrument ;
Et d'un juste retour acquittant leurs services,
Je ne dois voir en eux que d'utiles complices.

AKMED.

D'un si vaste projet admirant la grandeur,

J'en mesure en tremblant la sombre profondeur;
Et je crains que Weymour, dont la perte est certaine,
Dans sa chute avec lui bientôt ne nous entraîne.

NARSÉA.

Akmed, rassure-toi : quel que soit son danger,
Le généreux Raymond saura l'en dégager;
Et loin d'y mettre obstacle, en secret je seconde
Un dessein téméraire où mon espoir se fonde.
Ami, voici l'instant de recueillir le fruit
De ce vaste complot que moi seul j'ai conduit.
Les nuages épais, précurseurs des tempêtes,
Déjà de tous côtés s'assemblent sur nos têtes :
La nuit sera terrible; et quand, à son retour,
Ramenant avec lui les premiers feux du jour,
Aux champs myzoréens le soleil doit renaître,
Ces lieux, n'en doute pas, auront changé de maître.

AKMED.

La victoire long-tems pourra se disputer,
Et par des flots de sang il faudra l'acheter.
Tippo commande encor; ce lion indomtable,
Que sa blessure irrite et rend plus redoutable,
Secondé de Raymond, pourrait...

NARSÉA.

Grâce à mes soins,
Tes yeux de tant d'horreurs ne seront pas témoins.

(Il lui donne un papier roulé.)

Cet ordre du sultan aux murs de Cananore
Exige que demain tu devances l'aurore.
Tu vas partir... et là tu seras informé

D'un dessein que sur toi ma prudence a formé.

(Akmed sort avec étonnement et inquiétude.)

SCÈNE II.

NARSÉA.

Il en est tems; allons... qu'il s'éloigne et qu'il tremble;
Il plaint Raymond... le cherche... on les a vus ensemble;
J'ai surpris de son cœur le murmure indiscret:
Il était seul chargé d'un dangereux secret;
Qu'il l'emporte au tombeau. Pour éloigner la crainte
Jusqu'au bout devant lui j'ai parlé sans contrainte;
Et de tous mes desseins l'heure de son trépas
Est maintenant le seul qu'il ne connaisse pas.
Marchons en sûreté dans l'ombre et le silence
Vers le but glorieux où mon ardeur s'élance.
Encore un pas, un seul, je relève en ces lieux
Le trône de nos rois, les autels de nos dieux;
De l'État à mon gré je règle la fortune;
Je punis un rival dont l'éclat m'importune;
D'un chimérique honneur pour tenir le serment,
Au piége préparé peut-être en ce moment
Il tombe...

SCÈNE III.

TIPPO, NARSÉA.

TIPPO.

Conçois-tu cet excès de démence ?
Lui! messager de paix! ce traître en ma présence...
Et mon cœur, par ma haine en secret prévenu,
Pour le fils de Duncan ne l'a pas reconnu!
Ses discours, son audace, ont droit de me confondre :
Par cent coups de poignard je devais lui répondre :
Mais on retint mon bras; et cet autre Duncan,
Introduit dans ma cour, en fût sorti vivant!
De malheurs et d'affronts quand le destin m'abreuve,
Il m'épargne du moins cette dernière épreuve : ..
J'ai ressaisi ma proie.

NARSÉA.

Ah! jusqu'en ce palais,
Quel dessein, quel espoir a conduit cet Anglais?
A braver ton courroux s'il a pu se résoudre,
Il comptait sur un bras qui détournât la foudre :
Je vois avec terreur mes soupçons affermis.
Mais ici, parmi nous, l'Anglais a des amis;
Ils s'agitent dans l'ombre; ils s'arment en silence :
Bientôt du prisonnier embrassant la défense,
Ils voudront le ravir à ton ressentiment.
Pour délivrer Weymour...

TIPPO.

Il meurt en ce moment.

J'épargne à son orgueil l'appareil du supplice;
Le glaive d'Idalkan suffit à ma justice.
Je veux...

SCÈNE IV.

TIPPO, IDALKAN, NARSÉA.

TIPPO.

Suis-je obéi?

IDALKAN.

Sultan, la trahison
De Weymour à l'instant vient d'ouvrir la prison.
Raymond, qui l'aurait cru? pour assurer sa fuite,
Que lui seul préparait, que lui seul a conduite,
Raymond l'a fait sortir par ces obscurs chemins
Où la guerre a creusé ses volcans souterrains.

NARSÉA.

Je l'avais trop prévu: quoi! son audace extrême
Soulève les Français?

TIPPO.

J'y marcherai moi-même.
Esclave révolté, ce fer, ce fer vengeur
Dans ton coupable flanc ira chercher ton cœur.
Tu périras.

NARSÉA.

C'est lui.

SCÈNE V.

RAYMOND, TIPPO, NARSÉA, IDALKAN.

TIPPO.

Ta criminelle audace
Ose de mes regards affronter la menace !
Sans craindre à ton aspect que mon bras irrité
Ne punisse à l'instant un soldat révolté ?
Indigne protecteur d'une race ennemie,
Viens-tu, de tes forfaits révélant l'infamie,
Complice des Anglais, m'annoncer sans détours
A quel prix tu leur vends tes indignes secours ?
Tu gardes le silence.

RAYMOND.

En vain ta voix me presse ;
Ce n'est point à Raymond que ce discours s'adresse ;
Et mon nom, mon nom seul doit répondre pour moi.
Fidèle à mes sermens, à mon honneur, à toi,
J'ai sauvé l'ennemi que j'avais en otage :
Je l'ai fait ; je l'ai dû ; le reste est un outrage,
Que je mériterais si pour le repousser
Jusqu'à la preuve ici je daignais m'abaisser.

TIPPO.

Ainsi donc aujourd'hui tu prétends à ma haine
Imposer la promesse où ton orgueil t'enchaîne ?
Et pour rester fidèle à ce serment honteux,
Tu trahis lâchement ton maître malheureux.

RAYMOND.

Exécrables détours!
Quoi! tu voudrais sur moi, dans ta rage ennemie,
De ton propre forfait rejeter l'infamie?

NARSÉA.

Un serment à Weymour m'a-t-il jamais lié?
Sous l'abri de mon nom s'est-il réfugié?
Quand le sultan voulut punir son insolence,
M'a-t-on vu hautement embrasser sa défense?
Ai-je ouvert sa prison?

TIPPO.

Mon esprit agité
Tour à tour cherche et craint l'affreuse vérité.
De soupçons, de complots, la trahison m'assiége;
Sous mes pas égarés je vois partout un piége.
Confiance, amitié, tout m'échappe; et mon cœur
Exhale les transports d'une vaine fureur.
Quoi! rien n'éclairera ma vengeance incertaine!
Quoi! je ne puis savoir où reposer ma haine!
L'un de vous veut ma perte : eh bien! que tardez-vous?
Nous sommes seuls ici; je me livre à vos coups.
Frappez : délivrez-moi du doute insupportable
Qui m'enlève un ami, qui me cache un coupable;
Et du moins que le traître, un poignard à la main,
Se révèle à mes yeux en me perçant le sein.

RAYMOND.

Entre ce Brame et moi le soupçon se partage!
Se peut-il que Saëb me fasse un tel outrage?

NARSÉA.

Je ne dirai qu'un mot : c'est moi qui de Duncan

Ai fait tomber le fils dans les mains du sultan;
Et c'est toi, c'est toi seul qui défendis ce traître.

RAYMOND.

Tu livrais à la fois ton complice et ton maître.

NARSÉA.

Non, tu ne croiras pas à ce forfait nouveau.
Sultan, mes premiers soins veillaient sur ton berceau.

TIPPO, à Raymond.

Toi, l'ami des Anglais, d'un peuple que j'abhorre!

RAYMOND.

Ma blessure répond, et mon sang coule encore.

TIPPO.

Croirai-je ce témoin qui me parle pour toi?

SCÈNE VI.

RAYMOND, TIPPO, NARSÉA, IDALKAN, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

Du poste d'Agrarum l'avis que je reçoi
Annonce que l'Anglais, descendu dans la plaine,
Semble nous menacer d'une attaque soudaine.

TIPPO, à l'officier.

Allez : et des remparts que les feux soient éteints.

(L'officier sort.)

Je leur laisse un espoir utile à mes desseins.

(A Raymond.)

Par ton seul abandon le sort pouvait m'abattre.
Parle : es-tu mon ami ?

RAYMOND.

Sultan, je vais combattre.
Par un doute cruel on a pu m'outrager ;
C'est en mourant pour toi que je dois me venger.

(Il sort.)

NARSÉA, à Tippo.

Je vois à regret...

TIPPO.

Sors... ta présence m'irrite.
Va-t'en : si j'écoutais le trouble qui m'agite,
Le noir pressentiment, et la secrète horreur
Que ta vue et ton nom inspirent à mon cœur,
Je me délivrerais du doute qui m'accable.

NARSÉA.

Envers moi votre père était plus équitable.

(Nuit aux coulisses.)

TIPPO.

Gardes, qu'on le retienne, et qu'on veille sur lui.

(On emmène Narséa.)

SCÈNE VII.

TIPPO, IDALKAN.

TIPPO.

Voilà donc où le sort m'attendait aujourd'hui!
Sur les débris du trône, au milieu des orages,
Dont mon œil sans effroi contemple les ravages,
C'était peu de lutter contre tant d'ennemis;
Il me fallait encor redouter mes amis.
Il manquait à mes maux, à mon malheur extrême,
De me voir menacé, trahi par ceux que j'aime;
De trembler pour mes fils; de craindre en ce palais
Que leur sang répandu... Qu'ils partent sans délais.
Pour mes tristes enfans, que ma tendresse exile,
Le Cauvry sur ses flots m'offre encore un asile.
Sachons mettre à profit ces précieux instans.

(Nuit.)

La nuit approche : allons; qu'ils viennent.

(Idalkan sort.)

SCÈNE VIII.

TIPPO.

Mes enfans!
De quel subit effroi je sens mon ame atteinte!
Ah! ce n'est que pour vous que j'ai connu la crainte!
Pour vous seuls, qu'en espoir, avant ces jours de deuil,

Sur les trônes d'Asie élevait mon orgueil.
Objets de tant d'amour, de soins, et d'espérances,
Pourrez-vous échapper aux désastres immenses
Que la rage et la mort sèment autour de nous?
Si je devais périr!... Que deviendriez-vous?
Quelle main protectrice?...

SCÈNE IX.

ALDEIR, TIPPO, IDALKAN, les deux jeunes princes ABDAL et MOZA.

ALDEIR.

O mon père!

TIPPO.

Ma fille!
Ah! venez dans mes bras; chère et triste famille!

ALDEIR.

Vous voulez... Je frémis... c'en est donc fait... ô ciel!
Je vous quitte.

TIPPO.

Il le faut : dans ce moment cruel,
Je songe à tes périls.

ALDEIR.

Ne sont-ils pas les vôtres?
Eh bien! vous le savez, je n'en connais point d'autres;
Et ceux-là, quelque asile où l'on cache mes jours,

Fût-ce au bout de la terre, ils me suivront toujours.

ABDAL.

C'est à moi de rester : ah ! ne vois point mon âge ;
Au milieu des soldats éprouve mon courage :
Permets-moi de combattre, et que nos ennemis
A ma jeune valeur reconnaissent ton fils.

TIPPO.

Noble enfant !

ABDAL.

Arme-moi, je ne crains point la guerre,
Et je saurai mourir à côté de mon père.

TIPPO.

Ai-je rempli mon sort ? Est-ce assez de malheurs ?
Le fils du grand Hyder, Saëb, verse des pleurs.
J'ai fait trembler l'Anglais jusqu'au fond de son île,
Et déjà pour mes fils la terre est sans asile.
C'est aux flots, à la nuit qu'il me faut recourir.
Hélas ! en vous quittant je commence à mourir !

ABDAL.

Révoque mon exil.

ALDEIR.

Que ma voix vous fléchisse ;
Ne me condamnez pas au plus cruel supplice.
Ah ! Seigneur ! par pitié, gardez-moi près de vous.

(Elle se jette à ses pieds.)

ABDAL, aux pieds de son père.

Je ne te quitte point.

ALDEIR.

J'embrasse vos genoux.

TIPPO.

Mes enfans! mes enfans! ô douloureuse image!
Vous déchirez mon cœur, vous accroissez ma rage...
Levez-vous... ah! venez; pressez-vous contre moi:
Pour la dernière fois peut-être je vous voi.

IDALKAN.

Tout est prêt.

TIPPO.

A tes soins mon amour les confie.

IDALKAN.

De ce dépôt sacré je réponds sur ma vie.

TIPPO.

Séparons-nous... allons... conduis-les.

ALDEIR.

O mon Dieu!

ABDAL.

Il nous quitte, ma sœur.

ALDEIR.

C'en est donc fait.

TIPPO.

Adieu.
O mes fils! que le ciel protége votre enfance!
Pleins de mon souvenir, croissez pour ma vengeance.

Poursuivez les Anglais en tous tems, en tous lieux;
Ne pardonnez jamais à ce peuple odieux :
Mon père m'a laissé cette haine en partage;
Je vous lègue, mes fils, ce sanglant héritage.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

NARSÉA, accompagné de trois officiers du palais.

Amis, c'est pour hâter le succès de nos vœux
Qu'un tyran me confie à vos soins généreux :
Aveugle en sa fureur, sur vous il se repose ;
Il arme contre moi des bras dont je dispose.
Mais de sa chute enfin le moment est venu :
Par un avis secret Stuart est prévenu ;
Et les fils du sultan, en ce moment sans doute,
Du camp des ennemis nous ont frayé la route :
L'assaut va se donner. De leurs remparts détruits
Que Saëb, que Raymond défendent les débris :
Il est pour les vainqueurs un chemin plus facile ;
Je l'ouvre devant eux. Ta prudence inutile
M'enferme dans des lieux où je donne la loi ;
Cet asile, Sultan, va se fermer pour toi.
Des portes du palais courez vous rendre maîtres :
Ordonnez en mon nom.

SCÈNE II.

TIPPO-SAEB, NARSÉA, LES TROIS OFFICIERS, GARDES.

TIPPO.

Qu'on saisisse ces traîtres.
Je te connais enfin, misérable imposteur,
Du plus lâche complot abominable auteur.
Les bourreaux sont tout prêts : vas avec tes complices
Expier tes forfaits au milieu des supplices.

(Aux gardes.)

Ne souillez pas le fer dans son sang détesté ;
Qu'aux tigres dévorans ce monstre soit jeté.

NARSÉA.

A tes coups, sans regret, j'abandonne ma tête :
Je puis souffrir la mort quand la tienne s'apprête,
Tyran : dans mes liens j'ai su t'envelopper ;
Même après mon trépas, tu ne peux m'échapper !
Ton heure approche.

TIPPO.

Allez, soldats, qu'on m'en délivre.

(On emmène Narséa et les trois officiers.)

TIPPO.

Il me verra partout... je revole aux combats.

(Aux gardes.)

Aldëir... mes enfans... Allons : suivez mes pas.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

ALDEIR, ÉVANÉ.

ALDEIR, entrant avec précipitation.

Il me fuit... sur mes yeux quels nuages funèbres !
Me voilà seule au monde... Ah ! du sein des ténèbres
Une voix est sortie ; et des accens confus
Ont murmuré ces mots : Tu ne le verras plus !
O mes frères !... d'où naît cette terreur profonde ?
Le fils d'Hyder combat, et Raymond le seconde.
Contre ces deux héros, l'un par l'autre affermis,
Que pourront les efforts de ces flots d'ennemis ?
Grand Dieu ! tu m'as sauvé l'exil et l'esclavage ;
Par un plus grand bienfait achève ton ouvrage :
Au courage, au malheur assure un digne prix,
Conserve à mon amour le bien que je chéris,
Et rends au fils d'Hyder la victoire et l'empire.
Mais, que dis-je ? il combat, et peut-être il expire ;
Peut-être, hélas !.. Grands dieux ! quels cris, quel bruit affreux !
La foudre gronde, et l'air s'embrase de ses feux.
Le désordre, l'effroi, la mort nous environnent.
Sortons de ce palais... les forces m'abandonnent.

(Elle tombe sur un siége.)

SCÈNE VII.

IDALKAN, ALDEIR, ÉVANÉ.

IDALKAN.

PRINCESSE !

ALDEIR.

Qui m'appelle ? Idalkan, parle-moi ;
Dissipe ou comble enfin l'horreur où tu me voi.
Avons-nous tout perdu ?

IDALKAN.

Dans cette nuit cruelle,
Chaque instant donne au sort une face nouvelle :
Au dernier des revers tout prêt à nous livrer,
Sa faveur peut encor pour nous se déclarer.
Les Anglais, dont la nuit accroît la confiance,
De la ville assiégée approchaient en silence,
Et poussaient devant eux nos bataillons épars :
Déjà les plus hardis ont franchi nos remparts:
La terreur est partout : notre perte s'apprête ;
Mais le sultan paraît, et l'ennemi s'arrête :
Bientôt Raymond le joint, et d'un commun transport
Dans les rangs ennemis tous deux portent la mort.
Par un regard de feu l'un et l'autre s'excitent,
Et du haut des remparts renversent, précipitent
Des soldats d'Albion les bataillons entiers.

ALDEIR.

Poursuis, Dieu tout-puissant ; protége tes guerriers.

IDALKAN.

Cette ardeur des deux chefs de tous les cœurs s'empare,
Et pour nous la victoire en tous lieux se déclare.
Mais un bruit se répand : on dit que dans nos murs (16)
Weymour s'est introduit par les détours obscurs
Qui lui furent ouverts pour conserver sa vie ;
Que Narséa le guide...

ALDEIR.

O crime ! ô perfidie !

IDALKAN.

Raymond, comme frappé d'une horrible clarté,
De surprise et de rage aussitôt transporté,
S'est élancé, suivi de sa troupe fidèle,
Au-devant de Weymour, qu'à grands cris il appelle.
Saëb, le fer en main, la foudre dans les yeux,
Donne et brave la mort qui le suit en tous lieux.
Mais, dans vos seuls dangers écoutant la prudence,
Du palais à mon zèle il commet la défense :
Déjà tout est prévu ; si d'indignes soldats
Jusque dans cet asile osaient porter leurs pas,
Je puis...

ALDEIR.

Entendez-vous cette rumeur affreuse !
On approche : c'est lui. Que vois-je ! malheureuse !

SCÈNE VIII.

IDALKAN, ALDEIR, MOZA, ABDAL, TIPPO; il est blessé et porté par des cipahis; ses enfans entourent son lit.

TIPPO.

Ma blessure est fermée... Allons... vœux superflus...
(Il se soulève.) (Il retombe.)
Je puis combattre encor... Je ne me soutiens plus.
Mes enfans, je vous vois.

ALDEIR.

Ah! Seigneur!

ABDAL.

Ah! mon père!

ALDEIR.

Souffrez que mes secours...

TIPPO.

Il n'est plus nécessaire.
Des ombres de la mort je suis environné.
Ils ne pouvaient me vaincre; ils m'ont assassiné.
Du fond de son tombeau ce ministre perfide,
Narséa, dirigeait le poignard parricide.
L'insulaire l'emporte... Exécrables Anglais,
Vous triomphez; ma mort couronne vos forfaits.

Race du grand Hyder, vouée à l'infamie,
Vous iriez de vos fers traînant l'ignominie,
Réservée à la haine, à ses affreux desseins,
Réjouir de vos maux mes lâches assassins !
Non, jamais... sous ces murs j'ai préparé la foudre ;
Un seul moment suffit pour les réduire en poudre :
Eh bien ! cours (17), Idalkan, renverse-les sur nous.

(Idalkan prend un flambeau des mains d'un Indien, et va pour exécuter les ordres de Tippo.)

(A ses enfans.)

Je veux que tout périsse... Arrête. Éloignez-vous :
Redoutez les effets de mon amour barbare.

ALDEIR.

Accomplissez vos vœux ; que rien ne nous sépare.

ABDAL.

Vos enfans à genoux invoquent le trépas.
Ne nous quittons jamais.

TIPPO.

Non ; vous ne mourrez pas.
Le ciel avec mon sang vous a transmis mon ame.

SCÈNE IX.

TIPPO, RAYMOND, IDALKAN, ALDEIR, MOZA, ABDAL, LALLEY.

RAYMOND.

Sultan, tout est perdu : dans cette ville en flamme
Par cent chemins divers l'Anglais a pénétré.
L'infâme Narséa d'un forfait abhorré,
Dans cette nuit affreuse, a souillé sa mémoire.
Le sort nous a ravi le succès, non la gloire.
Tu méritais de vaincre ; et ce revers cruel,
Cet auguste malheur, n'accuse que le ciel.
De nos braves Français la phalange sacrée
Du palais un moment défend encor l'entrée :
Je mourrai près de toi.

TIPPO.

Non : prends soin de tes jours ;
La gloire, la patrie, en réclament le cours...
Mais je sens du trépas l'approche douloureuse...
J'expire entre vos bras, ma mort est moins affreuse.

ALDEIR tombe évanouie.

Ciel !

TIPPO.

Je meurs. Mes enfans, conservez à jamais
Le souvenir d'un père, et l'horreur des Anglais.

(Il expire.)

RAYMOND.

Amis, Saëb n'est plus; et son sang à la terre
Dénonce un attentat digne de l'Angleterre.
Tippo, du sein des morts fais trembler tes vainqueurs;
Que ta cendre féconde enfante des vengeurs;
Qu'ils se liguent partout; que leurs haines profondes
Poursuivent à la fois l'ennemi des deux mondes;
Et, victime à son tour des plus cruels revers,
Que sa chute console et venge l'univers!

FIN DE TIPPO-SAEB.

NOTES.

(1) Tippo-Saeb. Les Anglais, en appliquant aux noms indiens leur prononciation bizarre, les ont pour la plupart étrangement défigurés. Depuis quelque tems nos historiens et nos géographes adoptent sans examen cette orthographe vicieuse, et rendent ces noms encore plus méconnaissables : c'est ainsi qu'ils écrivent, à l'imitation des Anglais, Tippo-Saib, au lieu de Tippo-Saeb, que les Indiens prononcent exactement comme je l'écris.

(2) Vaincu par mes efforts le roi des Abdalis, etc.

Le pays qu'occupent les Abdalis est un démembrement de la Perse; il se compose en grande partie des royaumes de Cachemire, de Cabul et de Candahar. Les Abdalis tirent leur nom d'Akmed-Abdala, fondateur de leur empire.

(3) Non, de Malavely la terrible journée
Du Myzore, à jamais, fixa la destinée.

Malavely, village à sept lieues au nord de Séringapatnam. La bataille qui s'y donna, le 27 mars 1799, et dans laquelle l'armée de Tippo-sultan fut détruite par l'armée combinée des Anglais, des Marattes, et du souba du Décan, entraîna la perte entière de l'empire myzoréen.

(4) Raymond, qui des Français....

J'ai connu dans l'Inde deux officiers français de ce nom, également distingués par leurs talens et par leur

caractère : l'un, le chevalier de Raymond, colonel du régiment de Luxembourg, dans lequel j'ai servi sous ses ordres, est mort glorieusement sous les murs de Colombo, en défendant à la tête d'un corps de troupes malaises l'île de Ceylan, que la trahison a livrée aux Anglais; l'autre, officier, du nom de Raymond, était depuis plusieurs années au service de Nyzam-Aly, souba du Décan : ses grandes qualités, et le crédit dont il jouissait près du monarque indien, l'avaient depuis long-tems rendu suspect au gouvernement de Madras, et l'on a de fortes raisons de croire que la politique anglaise ne fut pas étrangère à sa mort. Quelque éloge qui soit dû à la mémoire de ces officiers, et principalement à celle de ce dernier, comme ils n'ont eu aucune part à l'événement qui fait le sujet de cette tragédie, je dois prévenir que, sous leur nom, c'est principalement de M. Chappuis de Saint-Romain qu'il est question dans mon ouvrage. Cet officier commandait un petit détachement de troupes françaises qu'il avait amené de l'Ile de France; il fut blessé au siége de Séringapatnam; et je puis l'offrir, non-seulement comme témoin des faits, mais comme un modèle honorable et vivant des qualités et des sentimens que j'ai cherché à réunir sur un personnage dont le nom a été illustré dans les Indes par de grandes actions et de grandes vertus.

(5) Sur la foi des devins il règle son courage.

Tippo-sultan poussait la superstition au point de ne se déterminer dans les affaires de quelque importance qu'après avoir consulté des devins qui le suivaient partout; il croyait aux jours heureux et malheureux, et tenait registre de ses songes qu'il se faisait expliquer.

(6) Nyzam vend aux Anglais sa honte auxiliaire.

Nyzam-Aly, souba du Décan, dont la souveraineté NOMINALE se compose des royaumes de Golconde, de Narsingue et de Visapour, a trahi successivement la cause de tous les princes indiens en faveur des Anglais, dont il est aujourd'hui sujet et tributaire.

(7) Des tyrans de l'Asie as-tu compté les crimes?

Cette peinture des forfaits du gouvernement britannique dans les Indes orientales n'offre pas un trait qui ne soit conforme à la vérité historique.

(8) As-tu donc oublié cette ville d'Hyder
Que Duncan détruisit par la flamme et le fer?

Le nom de DUNCAN est ici pour celui du général Matews. Dans la guerre de 1783, ce général, qui s'était rendu maître de la ville d'Hydernagore, en fit passer la garnison entière au fil de l'épée, et (ce qui, je crois, est sans exemple dans l'histoire des peuples les plus barbares) quatre cents des plus belles femmes de l'Asie, dont la moitié appartenait au sultan, après avoir assouvi la brutale férocité des vainqueurs, furent impitoyablement égorgées.

Deux mois après, ce même général et le corps d'armée qu'il commandait tombèrent aux mains de Tippo, dont la vengeance s'épuisa pendant vingt jours à prolonger leur mort au milieu des plus épouvantables supplices.

(9) Et, tandis que les vents qui règnent sur les eaux
De nos bords rassurés éloignent leurs vaisseaux.

Ces vents périodiques, que l'on nomme MOUSSONS, et

que l'on pourrait appeler marées aériennes, soufflent du même côté, pendant six mois de l'année, sur la côte de Coromandel et sur celle du Malabar; en sorte que les navigateurs, pour passer d'une côte à l'autre, sont obligés d'attendre la mousson qui leur est favorable.

(10) Le trajet n'est pas long aux murs de Cananor;
Et la reine en tout tems à l'amitié fidèle, etc.

Cananor, grande ville maritime sur la côte Malabar, est la capitale d'un royaume du même nom, dont la reine resta fidèle à Tippo jusqu'au dernier moment. On ne sera pas surpris d'apprendre que la perte de son trône et de ses états ait été la suite de son généreux dévoûment.

(11) Sha-Zéman est l'époux que mon choix vous destine.

Sha-Zéman, prince mahométan, petit-fils d'Abdala, fondateur de l'empire des Abdalis, avait manifesté, dès le commencement de son règne, une haine ardente contre les Anglais. Tippo-Saëb voulut s'en faire un appui, et vers la fin de 1797, il envoya des ambassadeurs auprès du prince des Abdalis, pour jeter les fondemens d'une ligue dont le but devait être la conquête du Mogol, et l'expulsion des Anglais de l'Indoustan.

Ce projet de mariage entre Zéman-Sha et la fille de Tippo-sultan n'a point de fondement historique.

(12) Qui, du cruel Timur farouche imitateur,
S'honora du surnom de prince destructeur.

Tippo-Saëb, à l'imitation de Timur-Lem, que nous nommons Tamerlan, avait pris le surnom de prince destructeur.

(13) De nos anciens rajahs la famille éplorée
Traîne au sein de ces murs une vie ignorée.

A l'époque où les Anglais se rendirent maîtres des états de Tippo-sultan et de sa capitale, il existait à Séringapatnam un jeune prince de la famille du rajah détrôné par Hyder-Aly; les vainqueurs ont replacé la couronne sur sa tête avec toute l'ostentation qu'ils ont soin de mettre au bien qu'ils ont intérêt de faire. Ce roi titulaire, prisonnier dans son palais, n'en peut sortir qu'avec la permission de l'officier anglais à qui sa garde est confiée.

(14) Sur la foi des traités à nos braves cohortes
Que la ville assiégée ouvre à l'instant ses portes.

Ces conditions sont littéralement celles que les Anglais proposèrent au sultan, et qu'il repoussa avec toute la violence de son caractère.

(15) Quand sur l'ordre nouveau du Dorbar émané.

Le Dorbar se prend tantôt pour la cour, tantôt pour le conseil des princes indiens; ce mot répond à celui de divan chez les Turcs.

(16) Mais un bruit se répand, etc.

Quelques bataillons anglais se sont introduits dans la ville par les poternes, dont la trahison leur a livré l'entrée.

(17) Eh bien! cours, Idalkan, etc.

Tippo n'est pas mort dans son palais; mais il a été assassiné en cherchant à y rentrer pour y mourir avec ses enfans et ses femmes, comme l'annoncent les dispositions qu'il avait faites.

FIN DES NOTES.

SYLLA,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR M. DE JOUY;

Représentée, pour la première fois, sur le premier Théâtre-Français, le 27 décembre 1821.

NOTA. Les vers marqués par des guillemets ont été retranchés à la représentation, pour hâter la marche de l'ouvrage. Un astérisque désigne le petit nombre de ceux dont la censure a ordonné la suppression.

AVERTISSEMENT

DE

LA QUATRIÈME ÉDITION.

Quarante représentations successives, une affluence prodigieuse, et l'écoulement de trois éditions publiées en moins de trois mois, semblent avoir fixé le rang de la tragédie de Sylla parmi les créations théâtrales. Ce succès, dont les annales du Théâtre-Français ne comptent qu'un autre exemple depuis quarante ans, pouvait seul m'engager à publier une quatrième édition de cet ouvrage, où l'auteur a fait de légères corrections. Elle recevra un nouveau prix du talent de M. Horace Vernet, qui a bien voulu l'enrichir d'un dessin de sa composition, représentant *le Songe du Dictateur*.

Pour faciliter la mise en scène de cette tragédie sur les théâtres des départemens, l'au-

teur, en supprimant les rôles de *Catulus*, d'*Aufidius* et d'*Ofella*, a fait quelques changemens qui se trouvent indiqués dans les variantes, à la fin du volume.

—

PRÉAMBULE HISTORIQUE.

Les réputations se forment au hasard; les contemporains les reçoivent toutes faites, et les transmettent pour l'ordinaire sans discussion et sans examen. Les années, les siècles s'écoulent; et l'écho des passions du moment, en se répétant d'âge en âge, forme ce bruit équivoque et monotone que l'on appelle l'histoire.

Cyrus, Alexandre, Sylla, César, Mahomet, Gengis-Kan, ces noms frappent l'oreille et la pensée d'une idée de grandeur vague et mal comprise. Mille écrivains nous ont entretenus de leurs vertus, de leurs crimes, de leur gloire; leur caractère personnel n'en reste pas moins un problème.

Les mêmes nuages qui enveloppent la destinée des hommes couvrent celle des nations. Que fut l'Égypte ? un vaste monastère où quelques centaines de moines hypocrites, dont les rois n'étaient que les premiers sujets, gouvernaient un peuple crédule et stupide. Les historiens qui en ont porté ce jugement ont-ils raison contre ceux qui nous représen-

tent le royaume des Pharaons comme une admirable théocratie fondée sur les principes de la plus haute sagesse?

Que penser de Rome? Cette république, souveraine du monde, eut une caverne pour berceau; mais elle produisit des héros, comme les autres états produisirent des hommes, et la grandeur en toute chose paraît avoir été son élément. Rappelons ses crimes, on nous oppose ses vertus inouïes; abandonnons-nous à l'enthousiasme que ses vertus inspirent, et l'on ne manquera pas de nous prouver que ses crimes, comme nation, ont surpassé ceux que la justice des tribunaux, chez tous les peuples de la terre, poursuit et punit du dernier supplice.

En élevant de pareils doutes, mon intention n'est pas de les résoudre, mais de montrer qu'ils sont également applicables et à Rome et à l'homme le plus extraordinaire qu'elle ait vu naître, au terrible et mystérieux Sylla.

On pourrait croire qu'il entrait dans les destinées de la république romaine de se personnifier elle-même sous la figure de ce dictateur. Il fut grand comme elle; elle fut atroce comme lui: il voulut comme elle être libre, et, comme elle, se faire une immortelle renom-

mée : elle parvint à ce double but par l'asservissement et la ruine des autres nations; il l'atteignit par la proscription et les meurtres de ses concitoyens, et par son héroïque abdication.

Les premières années de Sylla s'étaient passées au milieu des discordes publiques. La dépravation du peuple, l'impunité des crimes des tribuns, la vénalité passée en usage dans les classes élevées, l'intolérable orgueil d'une aristocratie corrompue dans sa source, enfin le brigandage des proconsuls, annonçaient que, fatigués de vertus, enivrés de gloire, affamés de richesses et de pouvoir, également incapables de supporter le travail et le repos, les citoyens de Rome n'étaient plus que les descendans dégénérés des Brutus et des Paul Émile. Dans cet état de dépravation ils n'attendaient qu'un chef pour se lancer dans la carrière sanglante que la mort des Gracques avait ouverte devant eux.

Marius se présenta. Un courage farouche avait révélé l'existence de ce soldat obscur; la nature l'avait fait insatiable et jaloux. « Les honneurs, dit Plutarque, tombaient » dans son âme comme dans un gouffre sans » fond. » C'était un brigand ivre, que le sang et les triomphes ne pouvaient désaltérer, et

qu'irritait toute gloire étrangère. Marius, vainqueur des ennemis de l'État, voulut se rendre maître de la république, et pour y parvenir il flatta l'hydre du peuple, brisa tous ses liens, souleva toutes ses passions, et devint le chef d'une anarchie sanglante, à laquelle le descendant des Scipions, l'orgueilleux Sylla, avait dès lors résolu de mettre un terme.

Jaloux du pouvoir de Marius, Sylla voulut d'abord se créer dans les camps une gloire rivale, et faire oublier les exploits du vainqueur des Cimbres. Tandis que le soldat d'Arpinum souillait ses trophées au milieu des sanglantes orgies où s'écoulaient ses derniers jours, Sylla détruisait des armées entières, s'attachait par toutes les ruses d'une politique habile les légions qu'il commandait, prenait d'assaut toutes les villes ennemies sous les murs desquelles il se montrait, et déjà se proclamait lui-même le favori de la fortune et l'homme du destin.

A soixante-dix ans Marius reprend les armes, et veut marcher contre le plus redoutable ennemi des Romains; il s'abaisse à briguer le commandement des troupes envoyées contre Mithridate; Rome se partage en deux grandes factions; le sénat se prononce

en faveur de Sylla, et le nomme au commandement de l'armée d'Asie.

Cet acte du sénat a donné le signal de la guerre civile : Marius déchaîne ses sicaires, à la tête desquels s'élance le tribun Sulpicius; le Forum est inondé de sang. Sylla, dont l'élection est faite, dont la cause cette fois est juste, rejoint son armée dans la Campanie, la ramène dans Rome; et, content d'avoir frappé de terreur ses adversaires, d'avoir vu fuir Marius, il vole à de plus glorieux triomphes contre les ennemis de sa patrie : Marius y rentre à la faveur des dissensions survenues entre les deux consuls, et les plus horribles vengeances signalent son retour dans la cité de Romulus.

Ce n'est qu'après avoir surpassé la gloire de son rival, après avoir vaincu à Orchomène, à Chéronée, après avoir triomphé de Mithridate et subjugué la Grèce, que Sylla reparaît sous les murs du Capitole à la tête de ses légions victorieuses.

Marius n'existait plus; son fils ne craignit pas de s'opposer aux progrès du vainqueur de l'Asie : il fut défait et forcé de s'enfermer dans Préneste, où il se donna la mort.

Sylla mit le siége devant cette ville, s'en rendit maître, en extermina tous les habitans,

et rentra triomphant à Rome, où il se proclama lui-même dictateur perpétuel.

Marius avait ouvert le champ des proscriptions, et s'y était lancé comme un monstre furieux qui égorgeait pour assouvir sa rage : Sylla parcourut plus froidement cette affreuse carrière ; il s'y montra plus vindicatif que cruel, plus politique que féroce. Indifférent aux maux de ses ennemis, une ironie amère semblait guider son poignard ; on eût dit, au choix des victimes, qu'il punissait les Romains de leur lâcheté. Cinq cents patriciens sont immolés ; les deux premiers noms inscrits sur cette liste sont ceux des consuls.

Il poussa au-delà des bornes de toute vraisemblance son triomphe sur la bassesse de ses concitoyens, et crut ne pouvoir réveiller en eux le sentiment de l'existence que par la douleur et les supplices. Les proscriptions dévastèrent Rome, Spolette, Sulmone, Boviane, Esernie, Télésie, Florence, Préneste ; et cependant, parmi tant d'hommes immolés à la voix de l'inexorable dictateur, les deux historiens de cette terrible époque, Plutarque et Appien, ne citent pas un seul nom véritablement célèbre.

Sylla, dominateur des nations subjuguées par ses armes, maître de Rome, où il avait

fondé son pouvoir sur la ruine des factions qu'il avait étouffées dans leur sang; sans autre appui contre tant de haines et de vengeances amoncelées sur sa tête, que l'autorité dictatoriale dont il s'est revêtu lui-même, Sylla prend tout à coup la résolution la plus sublime, la plus audacieuse que le génie de la puissance ait jamais conçue : il convoque le peuple au Forum, et *abdique insolemment le pouvoir souverain.* « Me voici semblable au » dernier d'entre vous, dit-il, et prêt à rendre » compte de tout le sang que j'ai versé. »

Tels sont les grands traits de la vie de Sylla; je les ai recueillis dans Plutarque, Appien, Valère-Maxime, Velleïus-Paterculus, etc. Quant à son terrible caractère, aucun de ses historiens n'a su le pénétrer, et Montesquieu est le seul qui ait éclairé cet abîme d'un rayon de son génie.

Sous la plume de l'auteur immortel *de la Grandeur et de la Décadence des Romains*, Sylla devient le réformateur de Rome; il asservit les Romains pour leur faire haïr l'esclavage; il veut les ramener à l'amour de la liberté par les horreurs de la tyrannie; et quand il a suffisamment abusé du pouvoir dans l'intérêt de la république, qu'il ne sépare pas de ses vengeances personnelles, satisfait

de la leçon sanglante qu'il a donnée à ses compatriotes, il brise lui-même la palme du dictateur, qu'il a usurpée, et vient, avec un sourire effrayant, se confondre parmi les citoyens dont chacun peut lui demander compte d'un acte de sa cruelle dictature.

Ainsi toute cette vie est une combinaison ; toute cette tyrannie est un calcul, toute cette audace est du sang-froid et du raisonnement.

Plus j'ai médité sur l'étonnante contradiction du caractère de Sylla, plus je me suis convaincu que le génie de lumière qui avait su expliquer l'énigme de la grandeur des Romains avait également pénétré l'âme de cet homme extraordinaire.

Ce n'est point le Sylla si imparfaitement esquissé par Plutarque, c'est le Sylla si admirablement indiqué par Montesquieu que j'ai voulu reproduire sur la scène.

Après avoir suffisamment établi la vérité de l'ensemble, je m'arrêterai sur quelques traits particuliers du modèle, que m'ont fournis les auteurs anciens que j'ai consultés.

Sylla, dans l'exercice du pouvoir, était aussi sombre, aussi sévère, qu'il était facile et communicatif dans la vie privée.

Il ne cherchait pas le péril, il le méprisait ; il se croyait protégé par un génie qui veillait

à sa fortune : il avait pris le surnom de *Faustus* (heureux), qu'il avait transmis à son fils.

Plein de mépris pour les prêtres, il était superstitieux, et consultait sans cesse les devins et les oracles. Rien ne lui plaisait davantage que l'aspect des troupes s'essayant aux manœuvres sous les murailles de Rome. Le luxe des camps était le seul qu'il favorisât, et l'on n'était jamais plus sûr d'en être accueilli qu'en se présentant devant lui à la tête d'un escadron hérissé d'or et d'acier.

Tour à tour superbe et familier, il effrayait de son regard, ou séduisait par un sourire quand il s'abaissait à vouloir plaire.

Remarquable par une éloquence brusque, par un langage heurté, ses discours se bornaient presque toujours à quelques phrases.

Au commencement de la plus célèbre bataille qu'il ait gagnée, ses troupes fuyaient; il se jette au-devant d'elles : « Je meurs ici, » dit-il; vous, retournez à Rome; et si l'on » vous demande où vous avez abandonné » votre général, vous répondrez : A Orcho- » mène. »

Crassus lui demandait une escorte pour remplir une mission périlleuse qu'il lui donnait. « Pour escorte, répond Sylla, je vous » donne votre frère, vos parens et vos amis,

» égorgés par Marius, et qu'il faut venger
» aujourd'hui. »

Une plaisanterie sèche, une ironie sanglante, décelaient l'amertume de son ame; il parlait avec un froid mépris de sa gloire et de sa puissance.

Jamais homme n'a exercé plus d'empire sur les esprits et même sur les cœurs : ses soldats l'adoraient. Ce *lion-renard*, comme le nommait Carbon, était, suivant l'occasion, féroce, généreux, adroit, souple, d'une force d'application sans exemple, ou d'une activité sans bornes.

Sylla, dans le cours de sa dictature, disposa de cinq ou six royaumes; chaque mot de sa bouche devenait proverbe, et avait, pour ainsi dire, force de loi; les surnoms qu'il donnait, le plus souvent sans intention, aux hommes de sa cour, s'attachaient irrévocablement à leur personne; il dit un jour : *Salut, grand Pompée!* On n'appela plus Pompée que MAGNUS, et l'histoire a consacré très-sérieusement cette flatterie de circonstance.

La superstition de Sylla n'avait rien de vulgaire : il consultait les aruspices, et cependant il ne pouvait les regarder sans rire; avant le combat il sacrifiait aux dieux, et pillait leurs temples après la victoire. Les

statues d'Olympie, de Delphes, d'Épidaure, consacrées par la vénération des peuples, furent enlevées par Sylla et transportées à Rome; il s'emparait du trésor des temples, qu'il distribuait à ses soldats, en disant d'un ton moqueur qu'*il ne pouvait manquer de remporter la victoire, puisque les dieux soldaient ses troupes.*

La fortune n'abandonna jamais celui qui s'était déclaré lui-même son favori; et tel était le bonheur de Sylla, qu'il semblait se communiquer à ses partisans : il est à remarquer que, dans le cours des guerres dont il eut la conduite, aucun de ses lieutenans n'éprouva le moindre échec.

Sylla fut le nouveau législateur de Rome : il fit des lois sages dont il assura l'exécution par des supplices; il s'empara violemment du pouvoir, et signala son avénement à la dictature par l'affranchissement de dix mille esclaves, dont il composa sa garde.

Les historiens ont parlé avec une juste et profonde indignation de la tyrannie de Sylla; un seul d'entre eux a fait mention de la position désespérée où se trouvait Rome à l'époque où le vainqueur de Marius s'en rendit maître. Florus est forcé d'avouer que Sylla *fut regardé comme un sauveur, qu'il ferma les*

plaies cruelles de la république. Ce vieux corps, ajoute-t-il, *avait besoin d'une main ferme, habile et cruelle; Sylla fut le médecin, et l'horrible méthode de guérison qu'il employa n'en fut que plus efficace* (*).

Sylla, mort dictateur, aurait pu être comparé à plusieurs tyrans habiles, à plusieurs conquérans célèbres; mais il abdiqua, et dans les annales de tous les peuples ce trait le distingue et l'isole; il abdiqua, et *tout l'univers*, dit naïvement Rollin, *en fut étrangement surpris*.

Les parallèles historiques ne sont, pour la plupart, qu'un abus de l'esprit: on peut les comparer à ce jeu de société connu sous le nom de *Marmontel*, et qui consiste à trouver, entre des mots indiqués au hasard, des rapports d'autant plus ingénieux que les objets sont plus disparates.

Plutarque a plus abusé qu'aucun autre écrivain de ces rapprochemens forcés, qu'on a comptés pendant long-tems parmi les nécessités de l'art d'écrire; mais c'est surtout dans son parallèle entre Lysandre et Sylla qu'on peut remarquer tous les défauts inhérens à ce genre de composition.

En retraçant, pour la scène, le portrait de

(*) Florus, Hist. III, 23.

Sylla, je n'ai pas un moment détourné les yeux de mon modèle, et j'étais loin de croire qu'on pût me supposer l'intention de calomnier, sous un pareil nom, des souvenirs récens qu'une gloire et des malheurs inouïs ont consacrés dans la mémoire des Français.

Mais puisque la tragédie de Sylla est devenue, pour quelques écrivains, le motif ou plutôt le prétexte d'un parallèle entre le vainqueur d'Orchomène et celui d'Austerlitz, j'examinerai en quelques lignes les rapports que ces grandes renommées peuvent avoir entre elles, et les oppositions bien plus frappantes qui leur assignent dans l'histoire une place si différente.

Enfans de leurs œuvres, ardens amis de la liberté avant l'époque de leur grandeur, tous deux crurent avoir acheté, à prix de gloire et de triomphes, le droit d'asservir leur pays. L'un s'empara violemment du pouvoir, l'autre le reçut comme un dépôt, et en usa comme d'un héritage.

Napoléon et Sylla marchent à leur but sans ostentation comme sans mystère; ils prennent l'empire comme un bien que la fortune leur restitue; et les hommes semblent reconnaître la marque du pouvoir sur le front de ces deux dominateurs du monde.

Sylla, dans l'exercice de la puissance, déploya une ame implacable et féroce : sa cruauté froide et réfléchie n'était pour lui qu'un moyen plus simple et plus prompt d'arriver à son but.

La politique de Napoléon, dans le cours d'un règne beaucoup plus long, n'eut à se reprocher qu'un acte sanguinaire. Sa volonté, non moins inébranlable que celle du dictateur romain, prenait sa source dans un génie d'un ordre supérieur, et dans les conseils d'une raison sublime : j'entends ici par raison sublime la faculté de combiner, avec autant d'audace que de sagesse, les élémens de succès. Même indifférence pour l'opinion contemporaine, même besoin de l'estime de la postérité, même sang-froid dans le péril, même dédain des hommes, même force et même faiblesse d'une intelligence qui ne pouvait se soutenir constamment à la même élévation.

La froideur systématique de ces deux hommes était le résultat de principes différens : il y avait chez l'un égoïsme de vengeance, et chez l'autre égoïsme de grandeur.

Le besoin de renommée qui les dévorait tous les deux avait entièrement desséché l'ame de Sylla ; celle de Napoléon était restée accessible aux plaisirs purs, aux douces affections de la vie domestique.

Napoléon ramena la sévérité dans les mœurs, et donna lui-même l'exemple du respect pour la morale publique, dans un tems où elle avait été corrompue par le gouvernement directorial auquel il avait succédé : pour Sylla, au contraire, la puissance suprême ne fut qu'une occasion de donner un éclat scandaleux à la dépravation de ses mœurs.

L'un, pensif et réfléchi, fuyait la société que ses compatriotes adorent; l'autre, déréglé, ami des plaisirs, d'un commerce facile, s'entourait de courtisanes, de bouffons et d'artistes grecs que ses concitoyens méprisaient : peut-être néanmoins trouverait-on au fond de ce contraste une sympathie intérieure et un mépris commun de l'estime commune.

Sylla, dont le but était le rétablissement de l'ancienne aristocratie et le triomphe des patriciens sur le parti populaire, n'employa d'abord que des nobles et des hommes consulaires; mais bientôt, averti de la légèreté de leurs affections, et du peu de fond qu'il pouvait faire sur eux, il se jeta du côté du peuple, et s'entoura de gens obscurs. Napoléon suivit une marche contraire; on sait quel en fut le résultat.

Sylla fut le général le plus heureux, et

Napoléon le plus grand capitaine qui ait encore paru sur la terre.

Sylla, fatigué de sa propre tyrannie, dit aux Romains : « Vous que j'ai égorgés comme » de vils troupeaux, je suis las de vous com- » mander, soyez libres : je redeviens l'un de » vous ! »

Il abdiqua le pouvoir; Napoléon le perdit : et cette seule circonstance, tout entière à l'avantage du dictateur romain, rétablit une sorte d'équilibre entre deux caractères dont l'inégalité se refuse d'ailleurs à un autre parallèle.

L'un rendit la liberté aux Romains, qu'il avait massacrés et avilis; l'autre couvrit la France des monumens de sa gloire, et arbora sur tous les clochers de l'Europe l'étendard de la liberté, dont il avait déshérité son pays.

Sylla termina paisiblement ses jours à Rome, qu'il avait inondée de sang et de larmes, au milieu d'une génération d'enfans dont il avait proscrit les pères. Napoléon mourut, prisonnier des Anglais, sur un rocher perdu au sein des mers, où il traça lui-même l'espace de son tombeau.

Après avoir établi sur des faits historiques et sur la pensée de Montesquieu la vérité du caractère de Sylla, que j'ai osé produire sur

la scène française, me sera-t-il permis de répondre aux critiques, et j'ose dire même aux éloges dont cette tragédie a été l'objet, par l'exposé succinct d'une théorie où j'ai cru entrevoir la solution de la grande question dramatique qui partage en ce moment le monde littéraire.

Le théâtre est une représentation de la vie humaine : on veut y retrouver une copie fidèle de la scène du monde. Pourquoi cette représentation, dont le but est partout le même, est-elle considérée, sur divers points de la terre, sous des aspects si différens? L'homme est le même sous toutes les latitudes; mais le portrait de l'homme en société varie d'une latitude à l'autre : passez un détroit, un fleuve, une chaîne de montagnes, le système théâtral est changé.

Les causes de cette variété sont évidemment dans le génie des peuples, dans le plus ou moins de liberté des institutions, dans le degré de civilisation qu'ils avaient atteint à l'époque de l'établissement de leur théâtre.

Chez les uns, c'est une peinture fougueuse et sans choix des événemens de la vie, un choc perpétuel d'événemens et de passions, qui semble constituer l'art dramatique. Demandez à l'homme des bords de la Tamise la

définition du beau idéal dans les jeux de la scène; il vous répondra: variété, mouvement, succession rapide de situations tendres, fortes, nobles ou vulgaires; contrastes philosophiques résultant du conflit des caractères de toute espèce, des caprices de la fortune, des bizarreries du cœur humain.

A l'aspect de ce chaos, l'homme des bords de la Seine sourit avec dédain : pour lui la beauté dramatique est simple et régulière; une action claire, unique, toujours croissante, une habile distribution des parties, un art profond dans la conduite de l'ouvrage, un intérêt progressif dont la puissance se combine de manière à converger, si j'ose m'exprimer ainsi, sur un seul point et sur un seul personnage; une élégance soutenue, un style constamment noble et châtié; telles sont parmi nous les conditions inséparables du beau dans l'art dramatique.

Instruit à l'école des Corneille, des Molière, des Voltaire et des Racine, j'indique et je ne mesure pas l'immense intervalle qui les sépare à mes yeux des adversaires que les Anglais, les Allemands, et même les Espagnols, voudraient en vain leur opposer.

Chez le seul peuple élève des Grecs, l'art de la scène s'est naturellement divisé en trois

classes : *mœurs*, *intrigue*, *caractère*; cette classification si simple, si réelle, n'est pas moins applicable à la tragédie qu'à la comédie, et l'on peut s'étonner qu'aucune poétique n'ait songé à les soumettre à cette division commune.

La comédie de MŒURS, c'est *Turcaret*, ce sont *les Femmes savantes*, *les Précieuses ridicules*, *le Philosophe sans le savoir*, etc., etc.; la tragédie de MŒURS, c'est l'*Orphelin de la Chine*, *Bajazet*, *Britannicus*, *Alzire*, où Racine et Voltaire ont eu pour objet principal de peindre les mœurs du peuple chez lequel se passe l'action de leur drame.

Le *Mariage de Figaro* est le chef-d'œuvre de la comédie D'INTRIGUE; la tragédie D'INTRIGUE a pour modèle unique la sublime énigme d'*Héraclius*. Voltaire a réchauffé de toute l'ardeur des passions *Zaïre* et *Tancrède*, qui ne sont que des tragédies d'intrigue heureusement modifiées par une légère peinture de mœurs.

La comédie de CARACTÈRE est la plus haute des conceptions dramatiques; aussi le *Tartufe* et le *Misanthrope*, où le génie de Molière a dépassé les hauteurs de son art, restent-ils au-dessus de toute comparaison. Saisir un caractère entier, arracher, suivant l'énergique

expression de Locke, le *monstre à sa caverne*; creuser le cœur humain, le montrer dans un seul individu, sous toutes ses faces, dans sa force, dans sa faiblesse, dans son orgueil, dans sa honte; quelle tâche! et quelle admiration pour l'homme prodigieux qui a su la remplir!

La tragédie de CARACTÈRE a été entrevue par Racine dans le personnage de *Néron*; cependant il n'offre sous ce rapport qu'une admirable esquisse jetée au milieu d'une composition d'un autre ordre. Le *Mahomet* de Voltaire pourrait être considéré comme le type de la tragédie de caractère, si dans cet admirable tableau la vérité historique n'avait été quelquefois sacrifiée à la haute pensée philosophique qui domine dans ce chef-d'œuvre de la scène. Le caractère d'*Auguste*, dans la tragédie de Cinna, est plus historique: mais, au milieu des passions et des événemens dont ce personnage est le pivot et non pas la cause, Corneille, qui n'a réservé qu'un seul monologue au développement de ce caractère, n'a pu nécessairement l'approfondir.

Séduit par l'idée que je tentais une route nouvelle qu'avaient néanmoins indiquée les trois grands maîtres de la scène, j'ai essayé de peindre pour le théâtre un des plus grands

caractères qui aient étonné le monde. Si j'ai dû croire qu'une pareille entreprise était au-dessus de mes forces, j'ai pu espérer que le public me tiendrait compte de mes efforts.

Quelques critiques, dérangés dans leurs habitudes, et semblables à ces Parisiens *désheurés* dont parle le cardinal de Retz, ont été fort embarrassés de cette pièce : les uns l'ont qualifiée de *romantique*, d'autres l'ont trouvée trop *sévère* ; ici l'on a blâmé la faiblesse de l'*intrigue*, que je ne pouvais rendre plus forte sans nuire au développement du caractère de Sylla ; ailleurs on l'a trouvée embarrassée, obscure : sur ce point je n'ai rien à répondre, car je ne vois pas ce qui a pu donner lieu à ce reproche.

Dans l'incertitude où m'a laissé la diversité ou plutôt la contradiction de ces critiques, je dois en convenir, les encouragemens du public ont acquis plus de prix à mes yeux.

On m'a reproché les *innovations* dont cette pièce est remplie, et l'on ne m'a pas permis de douter du sens défavorable que l'on attachait à ce mot : je dois en accepter tout le blâme. On avait jusqu'ici fait sortir du combat des passions, de la fatalité des événemens, le pathétique et la terreur ; j'ai essayé de les faire jaillir de la force d'un seul caractère,

d'ouvrir au spectateur les abîmes du cœur chez un homme extraordinaire, et de tirer de là seulement tout l'intérêt de mon ouvrage. J'ai essayé de mettre en action l'exposition, qui s'est toujours faite en récit.

J'ai introduit au lever de Sylla des rois, des ambassadeurs, des cliens de toutes les classes, qui viennent en silence faire leur cour au dictateur.

J'ai fait du peuple un personnage dans le dernier acte de ma tragédie, et j'ai même osé lui faire prononcer quelques-uns de ces mots qui, dans tous les pays du monde, échappent simultanément à la foule.

La scène du sommeil d'un tyran, celle de l'abdication, sont autant d'innovations, dont le public a suffisamment accueilli la hardiesse pour encourager des essais du même genre dans l'intérêt d'un art enchanteur, dont le génie a fixé les règles, mais dont il n'a pas posé les bornes.

En rappelant ici le succès qu'obtient une tragédie où se trouvent tant de choses hasardées, c'est un devoir pour moi de reconnaître les obligations que j'ai aux acteurs du premier Théâtre-Français, dont le talent et le zèle ont triomphé si habilement des difficultés que cet ouvrage présentait à l'exécution.

Mais l'élément le plus décisif de la faveur que le public accorde à cette tragédie, c'est le jeu sublime de l'acteur qui ne représente pas, mais qui ressuscite sur la scène le personnage de Sylla.

Il est rare que l'on rende une justice entière au mérite vivant, et jusqu'ici les admirateurs de ce grand comédien se sont bornés à le comparer à Lekain, à Garrick, à cet illustre Roscius que j'ai introduit dans ma pièce, et que M. Damas représente avec tant de chaleur et d'entraînement. En plaçant Talma au-dessus de tout ce que les annales de la scène offrent de plus grand, je crois être à son égard l'interprète le plus fidèle de l'admiration publique. Il n'est point acteur; il ne porte ni la pourpre ni le diadème de théâtre : il vit chaque jour, pendant deux heures, de la vie du personnage qu'il représente; c'est Auguste, c'est Hamlet, c'est Néron, c'est Sylla. Jamais transformation ne fut plus complète.

Ces gestes étudiés, ces poses géométriques, ces accens combinés, tout cet art de convention, il le rejette : c'est la nature dans toute sa simplicité; c'est la passion dans toute sa fougue; c'est le sentiment dans tout son abandon, qu'il expose aux yeux d'un public idolâtre.

Il s'avance d'un pas tranquille ; son manteau, négligemment croisé sur son sein, n'offre qu'une draperie d'un goût sévère ; sa figure est calme : cependant, à mesure qu'il approche, l'effroi se répand autour de lui. Pourquoi cette attention passive, immobile ? Il ne fait pas un geste, il ne dit pas un mot ; il regarde.

Il s'assied, il s'appuie sur son fauteuil : on dirait que David a tracé la courbe heureuse de son bras. Sa voix forte, brève et profonde, laisse échapper des oracles.

Par quelle faculté merveilleuse cet acteur parvient-il à rendre le dédain terrible, l'ironie épouvantable ? Comment cet œil ardent semble-t-il à la fois avide de gloire, de sang et de repos ? Par quel prestige lit-on sur sa figure l'ennui du pouvoir dans une âme atroce et fière, les combinaisons politiques de l'esprit le plus vaste, l'audace d'un guerrier, et les craintes d'un enfant timide ?

La profession de comédien, que l'on s'est avisé de mépriser depuis qu'elle est honorable, ne fut exercée pendant long-tems à Rome que par des hommes de la dernière classe de la société ; et cependant cette profession, dans laquelle on comptait les *baladins* et les *cynèdes*, les *mimes*, les *choréges*, les

embusicètes, les *tripudians*, et les *bateleurs* de tout genre, laissait à celui qui se distinguait par du talent et de la conduite toute la considération personnelle dont il s'était rendu digne.

Roscius, que Cicéron appelle l'*homme le plus vertueux de son tems*, était l'idole de la jeunesse romaine, l'un des favoris du dictateur. Il n'usa de son crédit que pour tempérer, autant qu'il fut en lui, l'horreur des proscriptions, et ramener parfois à des sentimens plus humains l'âme inexorable de Sylla. Quel plus beau caractère que celui d'un homme célèbre par son talent et ses moyens, chez qui l'imitation d'une nature idéale, et l'expression des vertus héroïques, se joignent à leur pratique dans l'expérience de la vie réelle!

Par un singulier rapprochement, qui n'aurait point échappé à mes lecteurs, Talma fut, comme Roscius, l'honorable ami des personnages les plus distingués de son époque, et vécut dans l'intimité de l'homme qui pendant quatorze ans fut le dictateur de l'Europe.

PERSONNAGES.

CORNÉLIUS SYLLA, dictateur.
FAUSTUS SYLLA, fils du dictateur.
CLAUDIUS, ami de Faustus.
ROSCIUS, célèbre comédien.
CATILINA, sénateur.
MÉTELLUS, consul.
LÆNAS, AUFIDIUS, BALBUS, OFELLA, sénateurs.
VALÉRIE, femme de Claudius.

La scène se passe à Rome; dans les quatre premiers actes, dans le palais du dictateur; dans le cinquième, au Forum.

SYLLA,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

La scène n'est éclairée que par une lampe antique qui brûle encore dans le palais.

SCÈNE I.

ROSCIUS, MÉTELLUS.

ROSCIUS.

Un ordre inattendu que je n'ose comprendre
Cette nuit au palais m'avertit de me rendre :
Je ne m'en défends pas ; un invincible effroi
A cette heure, en ces lieux, s'est emparé de moi.

MÉTELLUS.

La crainte, Rosciius, ne peut être permise
A celui que Sylla protége et favorise.
Pour toi le dictateur adoucit sa fierté,
Que l'insolent vulgaire appelle cruauté;
Admis à ses conseils, il souffre que ta bouche

Prête à la vérité ce charme qui le touche;
Il t'écoute, il te croit; tu jouis entre tous
Du privilége heureux de fléchir son courroux;
Et j'ai vu quelquefois cette ame sombre et fière
S'amollir à ta voix, céder à ta prière.
Sylla recherche en toi le peintre ingénieux
Des grandes actions de nos premiers aïeux.

ROSCIUS.

Oui; de nos vieux Romains il se montre idolâtre;
Sylla permet encor leur éloge au théâtre;
Il admire Scævole, il honore Brutus;
Mais dans leurs descendans il proscrit leurs vertus.

MÉTELLUS.

Désormais notre asile est dans la tyrannie;
Rome accepte le joug de ce puissant génie.
Sans lui tout périssait; plus de frein, plus de droits;
La force avait soumis la majesté des lois;
Au Forum, au sénat, dans nos champs, dans nos villes,
Tout s'embrasait au feu des discordes civiles,
Quand Marius, guidant un peuple de bourreaux,
De l'État avec eux partageait les lambeaux:
Mais Sylla reparaît; la fortune ramène
Des rives du Mélas le vainqueur d'Orchomène;
Il combat, il triomphe, il monte au premier rang;
Marius et les siens, étouffés dans leur sang,
Expirent, aussitôt la paix renaît dans Rome:
Ce que n'ont pu les dieux est l'ouvrage d'un homme.

ROSCIUS.

Ah! puisse la nature épargner aux Romains
Ces sublimes esprits au-dessus des humains!

Trop de maux, trop de pleurs attestent le passage
De ces astres brillans nés du sein de l'orage.
J'admire, Métellus, l'homme prodigieux
Qu'un éclat inconnu signale à tous les yeux;
Son génie est pour moi la fournaise brûlante
D'où s'exhale d'Ætna la flamme dévorante,
Sans qu'aucun bruit annonce au monde épouvanté
Les profondes fureurs dont il est tourmenté.
Nous cédons l'un et l'autre à l'ascendant suprême
Qui soumet et le peuple et le sénat lui-même;
Et du faîte où s'assied le héros dictateur
Nos yeux avec respect mesurent la hauteur:
Mais, de nos sentimens en recherchant la cause,
Cette admiration que Sylla nous impose
Laisse au fond de nos cœurs des regrets bien amers;
L'arbitre des Romains leur a donné des fers.
La liberté n'est plus. O fils de Cornélie!
Dans la tombe avec vous elle est ensevelie!

MÉTELLUS.

Qui peut la regretter, lorsque des factieux
Ont couvert de son nom leurs complots odieux?
Quand un peuple sans frein, aveugle en sa furie,
A la voix d'un tribun immolait la patrie,
Renversait les autels, brisait le joug des lois,
Et des patriciens osait peser les droits?
Bénissons, Roscius, cette main tutélaire
Qui sut mettre une digue au torrent populaire.
Sylla guérit les maux que la discorde a faits:
Son bonheur est le prix de ses nobles bienfaits.

ROSCIUS.

Le bonheur de Sylla!... Je lis mieux dans cette ame

Que tourmente sa force, et que sa course enflamme.
Ce mortel intrépide, ardent, audacieux,
Cet Ajax, invincible à la clarté des cieux,
Tant qu'aux plaines de l'air l'astre éclatant domine,
Des mondes écroulés braverait la ruine;
Dans ce désastre immense il ne pâlirait pas:
Mais la nuit il tressaille au seul bruit de ses pas,
Sent défaillir son cœur au milieu des ténèbres,
S'endort péniblement dans des rêves funèbres:
Lui, qui durant le jour gouverne les destins,
Dans le secret des nuits consulte les devins;
Craint et la solitude, et l'ombre, et le silence:
Tel est l'heureux Sylla.

MÉTELLUS.

Taisons-nous, on s'avance.

SCÈNE II.

ROSCIUS, MÉTELLUS, CATILINA, BALBUS, CATULUS, OFELLA.

MÉTELLUS.

Vous avez bien tardé, Catulus, Ofella:
Cependant vous pouviez faire attendre Sylla.

OFELLA.

Le licteur près de nous chargé de son message
De notre empressement peut rendre témoignage.

CATILINA.

Catilina répond du zèle de Balbus.

SCÈNE III.

ROSCIUS, MÉTELLUS, CATILINA, BALBUS, OFELLA, CATULUS, SYLLA, CHEF DES LICTEURS.

SYLLA.

(A Roscius qui s'éloigne.)

Approchez, sénateurs... Demeure, Roscius...
Vous semblez inquiet : d'où vient cette contrainte ?
Qu'avez-vous ? Devant moi bannissez toute crainte.
Prodigue de ma haine envers mes ennemis,
Nul de plus de bienfaits n'accabla ses amis.
Il n'est aucun de vous que mon aspect menace.
Écoutez donc sans trouble, et prenez votre place.

(Les sénateurs prennent place autour d'une table de marbre, où le chef des licteurs, sur un geste de Sylla, a déposé un rouleau de parchemin.)

Vous savez à quel prix j'ai conquis un pouvoir
Dont l'État expirant m'imposait le devoir.
Qu'importe que Sylla, s'illustrant dans la guerre,
Portât le nom romain aux bornes de la terre ;
Que par moi Mithridate à fuir fût condamné ;
Qu'en triomphe à mon char Jugurtha fût mené ;
Que pour moi la fortune en miracles féconde,
Affermît votre gloire et le repos du monde,
Si, recueillant le fruit de mes nobles exploits,
Marius au sénat osait dicter des lois,
Et, brisant les liens d'un peuple frénétique,
A ses lâches fureurs livrait la république ?
Triomphante au dehors, Rome, esclave au dedans,

Expirait sous les coups de ses propres enfans.
Qui pouvait l'arracher à son destin funeste ?
Sylla. L'heureux Sylla paraît devant Préneste ;
Tout fuit ou meurt ; tout cède à mes premiers efforts ;
Le fils de Marius le rejoint chez les morts.
Abjurant les conseils d'une fausse clémence,
Dans Rome entre avec moi la terreur, la vengeance ;
Le salut de l'État veut des proscriptions,
Et dans des flots de sang j'éteins les factions.
Du peuple et du sénat je me proclame maître ;
L'un apprend à me craindre, l'autre à me connaître.
De cette liberté que j'opprime aujourd'hui
Mon pouvoir, que l'on hait, est le dernier appui.
Loin de Rome rugit le démon des batailles :
Le calme de la paix règne dans vos murailles.
Cependant on murmure, et quelques voix encor
A la plainte rebelle osent donner l'essor ;
Et du sein de la tombe évoquant la tempête
Le spectre d'Arpinum a soulevé sa tête.
De coupable soupirs, jusqu'à moi parvenus,
Annoncent des complots ; ils seront prévenus.
Le salut de l'État impose à ma justice
Le devoir rigoureux d'un dernier sacrifice ;
Examinez les noms sur cette liste inscrits ;
Rome demande encor ce reste de proscrits ;
C'est le dernier éclat d'un salutaire orage ;
A la publique paix donnons encor ce gage.
Je veux savoir de vous, avant que de signer,
S'il est quelque Romain que l'on puisse épargner.
Voyez ; mais songez bien qu'en cette circonstance
Chacun de vous répond de sa propre indulgence.

(Il donne la liste à Métellus.)

MÉTELLUS, après avoir jeté les yeux sur la liste.

En faveur de Cimber j'ose élever la voix.
Vivant dans la retraire et soumis à tes lois,
Protégé par les ans, dont le fardeau l'accable,
Il espérait, Sylla...

CATILINA.

Son espoir est coupable!
On sait que, dans l'exil aigrissant ses douleurs,
A ses fils chaque jour il donne encor des pleurs;
Qu'il a de Marius conservé les statues...

SYLLA.

Le tems a consumé ses forces abattues;
Métellus le protége; il suffit... il vivra...

OPELLA.

Oserai-je à mon tour demander à Sylla
Quel pouvoir inconnu, quelle ombre protectrice
Peut dérober César à sa lente justice?

SYLLA.

J'ai pesé comme vous ses vices, ses vertus,
Et mon œil dans César voit plus d'un Marius;
Je sais de quel espoir son jeune orgueil s'enivre:
Mais Pompée est vivant, César aussi doit vivre.
Parmi tous ces Romains à mon pouvoir soumis,
Je n'ai plus de rivaux; j'ai besoin d'ennemis;
D'ennemis libres, fiers, dont la seule présence
Atteste mon génie ainsi que ma puissance:
L'histoire à Marius pourrait m'associer;
César aura vécu pour me justifier.

CATILINA.

Sur d'obscurs criminels qu'épargne ta clémence,

Je me tais; mais mon zèle éclaire ma prudence:
Le nom de Claudius sur la liste est omis;
C'est le plus dangereux de tous tes ennemis.

SYLLA.

Je n'examine pas si ta haine enhardie
Poursuit dans Claudius l'époux de Valérie,
Et si Catilina, par cet avis fatal,
Prétend servir ma cause, ou punir un rival...

CATILINA.

Fils de Sulpicius, de ce tribun infâme
Qui fit vendre tes biens, qui proscrivit ta femme,
Il menace, il conspire; et déjà sa fureur
Aux mânes paternels a promis un vengeur.

MÉTELLUS.

Ah! de son amitié lorsque ton fils l'honore,
Sylla peut écouter cette voix qui l'implore;
Catilina l'accuse, et Faustus le défend.

CATILINA.

J'accuse ses desseins, sa haine; cependant
Je connais Métellus, ma docile jeunesse
Sur tout autre intérêt en croirait sa sagesse:
Mais qui peut aujourd'hui blâmer Catilina?
Que nous fait Claudius? il s'agit de Sylla.
Tel est le sentiment, le devoir qui m'inspire;
Il existe un complot, et Claudius conspire.

SYLLA, écrivant le nom de Claudius sur la liste.

Son aïeul est son crime, et c'est Sulpicius
Que ma justice atteint en frappant Claudius.

(Il se lève.)

Que m'importe après tout l'existence d'un homme?

Je n'ai vu, je ne vois que le salut de Rome;
Nul intérêt privé n'excite ma rigueur;
C'est pour venger les lois que je suis dictateur.
Les Romains quelque jour apprendront de moi-même
Jusqu'où va mon dédain pour le pouvoir suprême.
Licteurs, que cette loi devance le soleil.

(Il remet la liste au chef des licteurs.)

(Aux sénateurs.)

Vous m'en répondez tous demain à mon réveil.

(Il congédie les sénateurs, et fait signe à Roscius de rester.)

SCÈNE IV.

ROSCIUS, SYLLA.

SYLLA.

Roscius, maintenant parle avec assurance.

ROSCIUS.

Ordonne-moi plutôt de garder le silence;
Il trahit à tes yeux la profonde douleur
Dont ce cruel moment vient de remplir mon cœur.
Eh quoi! toujours du sang! eh quoi! toujours des larmes!
D'éternelles douleurs, d'éternelles alarmes!
Toi que le ciel créa pour vaincre les héros,
Qui signalas ton nom par d'immortels travaux,
Dont la terre soumise atteste le génie;
Quand tu règnes en maître au sein de ta patrie,
Quand tout y reconnaît tes ordres souverains,
De quels crimes, Sylla, punis-tu les Romains?

SYLLA.

Du crime d'accepter les fers que je leur donne,
Et d'oser espérer que Sylla leur pardonne.
Tu ne me connais pas, Roscius, je le vois,
Et mon ame est encore un mystère pour toi.
Toujours la liberté, que mon pouvoir immole,
Fut l'objet de mes vœux et ma plus chère idole;
J'ai combattu pour elle au sénat, au Forum,
Aux champs de Chéronée, aux sables d'Arpinum,
Je la voulais pour tous. Mais sur les bords du Tibre,
Je ne vis que moi seul qui voulusse être libre.
Les tribuns des consuls se montraient les rivaux,
Et l'intrigue à prix d'or enlevait les faisceaux;
Je ne trouvai partout que dignités vénales,
Qu'esclaves insolens, que longues saturnales;
Des forfaits impunis, des cœurs dégénérés,
A leurs seuls intérêts impunément livrés:
Un farouche soldat, trop fier de sa bassesse,
Sous son joug plébéien accablait la noblesse;
Au tribun Marius dès lors je me promis
De demander un jour compte de ses mépris.
Son nom était fameux par plus d'une victoire,
Par des exploits plus grands je fis pâlir sa gloire.
Et je le vis contraint, ce rival odieux,
D'aller au Capitole en rendre grâce aux dieux.
Sauver la république était mon espérance:
La ruine, l'exil, furent ma récompense.
Je dérobai ma tête aux faisceaux du licteur;
Je m'éloignai proscrit, je revins dictateur.
Je n'ai dû consulter, dans le tems où nous sommes,
Que le sang d'où je sors, et mon mépris des hommes.

Les Romains n'avaient droit qu'à mon amitié;
Je les jugeai sans haine ainsi que sans pitié.
Malgré vous, ai-je dit, je brise vos entraves;
Quoi! lâches citoyens! vous voulez être esclaves!
Non, je vous ai jugés dignes d'un meilleur sort.
Vous demandez des fers! je vous donne la mort.
Bénissez en tombant cette faveur dernière,
Et rendez à vos dieux une ame libre et fière.

ROSCIUS.

Sylla, laisse attendrir tes superbes dédains:
Il est, il est encor des cœurs vraiment romains.

SYLLA.

Je le sais; et César, brillant par sa vaillance,
Que relève l'éclat d'une illustre naissance;
Pompée, espoir de Rome, et le jeune Caton,
Le noble Métellus, l'éloquent Cicéron,
En appelant sur eux les regards de la terre,
Loin d'exciter ma haine ont vaincu ma colère.

ROSCIUS.

Ah! si tel est Sylla, si son cœur irrité
Nous veut à prix de sang rendre la liberté,
Qu'il soit donc satisfait: elle vit dans les ames;
Au cœur de la jeunesse elle allume ses flammes,
Et son triomphe un jour peut surpasser tes vœux!
Vois cette foule ardente appelée à nos jeux!
Quand je montre aux Romains sous une toge antique
Ces grands hommes, l'honneur de notre république;
Ces fiers enfans de Mars, des lois nobles soutiens,
Héros dans les combats et partout citoyens;
Curtius recherchant une gloire inconnue;

Cincinnatus vainqueur, conduisant la charrue;
Camille sauvant Rome et chassant les Gaulois;
La mort de Décius couronnant ses exploits;
Brutus, sous les dehors d'une vie insensée,
Du plus hardi dessein mûrissant la pensée,
Et du fer que Lucrèce a plongé dans son sein
Armant la liberté pour frapper les Tarquin;
Régulus triomphant au sein de l'esclavage;
Ton aïeul Scipion le vengeant dans Carthage:
Par ces nobles récits tous les cœurs exaltés,
Dans les siècles de gloire avec moi transportés,
S'y pénètrent des feux d'une nouvelle vie,
Et renaissent au sein de la vieille patrie.

SYLLA.

Sur ces jeunes Romains exerce ton pouvoir:
Je ne tromperai pas tes vœux et leur espoir.

ROSCIUS.

Fils de Cornélius! rappelle à ta mémoire
Cet acte généreux qui commença ta gloire,
Ces citoyens sauvés aux remparts de Nola,
Qui d'un rameau civique honorèrent Sylla...
Pardonne à Claudius!

SYLLA.

Je t'entends; je t'admire,
Roscius; sur les cœurs je connais ton empire;
Je m'y soustrais moi-même avec quelque regret;
Mais je dois écouter un plus grand intérêt.

ROSCIUS.

C'est l'ami de ton fils.

SYLLA.

Sa sentence est portée.

ROSCIUS.

Mais tu n'ignores pas quel homme l'a dictée!...

SYLLA.

Je puis parfois changer mes desseins : mes décrets
Sont comme ceux du sort, ils ne changent jamais.
Cependant Claudius pourrait ne pas attendre
Cet ordre qu'à regret...

ROSCIUS.

Sylla, je crois t'entendre!

(Il sort précipitamment.)

SCÈNE V.

SYLLA.

Va, cours; ton zèle ardent ne peut trop se presser :
Catilina plus prompt saura te devancer.
Je connais les agens de mes ordres sinistres :
Catilina! Balbus!... Voilà donc mes ministres!...
Ces esclaves cruels, vendus à mon courroux,
Romains dégénérés, étaient dignes de vous.
Pour rétablir les lois j'ai voulu la puissance;
J'ai vu la servitude et non l'obéissance,
Et tant de vains efforts m'ont enfin convaincu
Que je me suis mépris au siècle où j'ai vécu...
Qui pourra m'expliquer cet ascendant suprême,
Ce bizarre destin qui m'arrache à moi-même?

Né pour les voluptés, je m'enchaîne au devoir;
Je veux la liberté; je trouve le pouvoir;
J'étouffe mes penchans; sensible, ardent, sincère,
Je m'instruis à tromper, je deviens sanguinaire;
J'abhorre Marius et les maux qu'il a faits,
Et pour les réparer j'imite ses forfaits...
La fortune m'absout!... Rentrons... la nuit moins sombre
Autour de ce palais semble éclaircir son ombre...
En cherchant le repos j'invoque le réveil...
La nature se venge à l'heure du sommeil.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

FAUSTUS, MÉTELLUS.

FAUSTUS, entrant en désordre.

Que dis-tu?... Claudius! sur cette liste infâme?

MÉTELLUS.

Calme le désespoir où se livre ton ame,
Et songe que ton père est l'auteur de l'arrêt...
Que je trahis pour toi ce terrible secret...

FAUSTUS.

Mais cependant il meurt si nous tardons encore!

MÉTELLUS.

Près de lui Roscius a devancé l'aurore,
Je le sais...

FAUSTUS.

C'est à moi de veiller sur ses jours,
De mourir avec lui, s'il le faut; et j'y cours,

MÉTELLUS, l'arrêtant.

Ah! vois dans quels périls ton amitié l'entraîne;
Ta présence rendra sa perte plus certaine.

N'ait juré de punir celui qui nous opprime;
Je connais les complots qui menacent ses jours;
Il les prévient sans cesse, ils renaissent toujours.
Sylla doit succomber sous la publique haine,
Et je sais quel devoir à son destin t'enchaîne.
D'un noir pressentiment en secret tourmenté,
Sous un portique obscur je m'étais arrêté :
On marche, on parle bas, des hommes s'introduisent;
J'ignore quels desseins, quel espoir les conduisent;
Si c'était !... Je crois voir tous nos fiers conjurés
Dérobant à mes yeux leurs pas désespérés,
Et, sur le dictateur fondant avec furie,
Venger la liberté, les lois et la patrie.
De ton bras filial tu lui devais l'appui;
J'ai tremblé pour Faustus, et j'accours près de lui.

FAUSTUS.

O généreux ami, quel sentiment t'égare!
Dans ce palais sais-tu le sort qu'on te prépare?
Étranger à tes maux, tu ne songes qu'aux miens;
Tu viens sauver mes jours où l'on proscrit les tiens.
L'affreux Catilina, dans sa rage infernale,
A fait placer ton nom sur la liste fatale;
Déjà vers ta maison il a porté ses pas,
Et tu n'y peux rentrer sans trouver le trépas.

CLAUDIUS.

J'y cours. Depuis long-tems honteux de leur clémence
Je me plaignais aux Dieux d'un oubli qui m'offense,
Quand Sylla, par pitié bien moins que par mépris,
Refusait de m'admettre au nombre des proscrits.

FAUSTUS, l'arrêtant.

Eh bien! va, Claudius, dispose de ta vie;

A mon nom que ta mort attache l'infamie :
Je sais comme on échappe au dernier des malheurs.
Mais, hélas! Valérie expire si tu meurs;

CLAUDIUS.

Valérie!... A ce nom mon courage chancelle;
Tant d'amour, de vertus!...

FAUSTUS.

Tu dois vivre pour elle.

CLAUDIUS.

Vivre, mon cher Faustus!... Quel vœu formes-tu là?
Où fuirai-je? ce monde appartient à Sylla?
Vivant, je le craindrais; et mourant, je le brave.
Obéir et haïr, c'est le sort d'un esclave.
Que je le bénirais, ce trépas attendu,
Si pour Rome mon sang eût été répandu!
Ah! que n'ai-je vécu dans ces tems où Carthage
Au pied du Capitole envoyait le ravage,
Où le fier Annibal autour de nos remparts
Fesait insolemment flotter ses étendards;
Dans les plaines de Canne, au bord de la Trébie,
Claudius serait mort en servant la patrie :
Mais tomber sans honneur! tomber au bruit des fers!

FAUSTUS.

Eh bien! défends-les donc ces jours qui nous sont chers,
Du sort jusques au bout fatigue l'inclémence,
Et laisse à ton ami sa dernière espérance.

CLAUDIUS.

A conserver mes jours que je consentirais,
Où fuir, où me cacher?...

FAUSTUS.

Ici, dans mon palais.
A tes persécuteurs, en ce jour déplorable,
Opposons de ces murs l'asile inviolable.
Qu'ils viennent t'arracher aux foyers de Faustus!

CLAUDIUS.

Je pourrais t'exposer!...

FAUSTUS

Ah! ne balance plus;
Ou c'est moi qui t'accuse auprès de Valérie
De trahir l'amitié, l'amour et la patrie.

CLAUDIUS.

Jusqu'au dernier moment, arbitres de mon sort,
Je veux leur dévouer et ma vie et ma mort.

FAUSTUS.

Hâtons-nous d'éviter une foule importune,
Qui vient, du dictateur adorant la fortune,
Aux portes du palais attendre son réveil.

CLAUDIUS.

L'auteur de tant de maux connaît donc le sommeil!

(Ils entrent chez Faustus.)

SCÈNE IV.

CATULUS, OFELLA, BALBUS, ARCHÉLAUS, AMBASSADEUR DE MITHRIDATE; GORDIUS, ARIOBARZANE, ROIS DE CAPPADOCE; AMBASSADEURS DES PARTHES, CONSULS, SÉNATEURS, COURTISANS.

(On ouvre les portiques.)

MÉTELLUS à Balbus. (Ils sortent du palais de Sylla.)

Le palais est ouvert. Le dictateur s'avance;
Tu peux à ses cliens annoncer sa présence.

BALBUS, s'avançant vers le fond et parlant à la foule des cliens.

Rois, guerriers, citoyens, proconsuls, sénateurs,
Des Parthes indomtés premiers ambassadeurs,
Dans l'enceinte sacrée ou brillent ses images
Sylla vient recevoir vos vœux et vos hommages.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, SYLLA.

SYLLA, apres avoir promené ses regards sur l'assemblée, et s'adressant à Gordius.

Gordius! qui t'amène encore devant moi?
La Cappadoce est libre et tu n'es plus son roi.

(A Ariobarzane.)

D'un perfide allié, que le sénat condamne,
La couronne est à toi, noble Ariobarzane.
Rome, qui les défend, punit aussi les rois.
Retourne en tes états, fais-y régner nos lois.
Mon amitié t'élève au rang des plus grands princes;
En citoyen romain gouverne tes provinces;
Ferme de notre appui, fort de ma volonté,
Sous l'abri du pouvoir fonde la liberté.

(Aux ambassadeurs des Parthes.)

D'un peuple brave et fier j'estime la vaillance;
Des Parthes en ce jour j'accepte l'alliance.

(Faustus Sylla entre avec une émotion visible, et va se placer près de son père.)

(A Archélaüs.)

Pour toi, de Mithridate et l'agent et l'appui,
Retourne vers ton maître, Archelaüs; dis-lui
Que je ne traite plus avec un roi barbare.
Le sang qu'il a versé pour jamais nous sépare,
Et cent mille Romains, par son ordre égorgés,
Tant qu'il verra le jour ne seront point vengés.

(On entend du bruit au dehors, et un mouvement de terreur s'empare de l'assemblée.)

Mais d'où naît votre effroi?

OPELLA.

Des cris se font entendre.

SYLLA.

Calmez-vous; ils n'ont rien qui doive vous surprendre;
Mon ordre s'exécute et ne doit effrayer
Qu'au reste de proscrits que je fais châtier.

OFELLA.

Autour de ce palais la foule qui s'avance
Paraît du dictateur attendre la présence.

SYLLA.

Eh bien! que veulent-ils?

BARBUS.

Lænas, qui les conduit,
En leur nom, près de toi désire être introduit.

SYLLA.

Lænas!... il s'est chargé d'un dangereux message.
Qu'espère-t-il?... Licteurs, ouvrez-lui le passage.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, LÆNAS.

LÆNAS, à Sylla.

Par le peuple romain député près de toi,
J'ose t'interroger...

SYLLA.

Interroger!... qui?... moi!
Ton audace, Lænas, a droit de me surprendre...
Mais parle cependant; je consens à t'entendre.

LÆNAS.

Sylla, l'incertitude est pire que la mort.
Dis-nous enfin, dis-nous quel sera notre sort.
N'es-tu pas satisfait de tant de funérailles?
Veux-tu dans notre sang renverser nos murailles?

Chaque jour verra-t-il de nouvelles horreurs?
Et ne mettras-tu pas de terme à tes fureurs?

SYLLA.

Tu vois; de mes transports je suis aussi le maître.
Je souffre tes discours, et c'est assez peut-être.

LÆNAS.

Quand j'entrai dans ces lieux, je ne me flattai pas
De pouvoir en sortir...

SYLLA.

Je t'écoute, Lænas!

LÆNAS.

Qu'ordonnes-tu de nous? qu'est-ce que tu décides?
Déroule en un seul jour tes tables homicides;
De tous les condamnés annonce le trépas.
Combien en proscris-tu, Sylla?

SYLLA.

Je ne sais pas...
Je partage le doute où ton esprit se livre.

LÆNAS.

Eh bien! dis-nous donc ceux que tu veux laisser vivre.

SYLLA.

Lænas, en retournant vers ceux qui t'ont commis,
Prouve-leur que j'épargne aussi des ennemis...
Va-t'en.

LÆNAS.

Je sais mon sort; cet ordre me l'annonce :
Au peuple romain il sera ma réponse.

SYLLA.

Va-t'en, te dis-je, avant que ma juste fureur
Des proscrits ne punisse en toi l'ambassadeur.

(A près la sortie de Lænas, et s'adressant à Métellus.)

Consul, par Muréna l'Asie est occupée;
Contre Sertorius je fais marcher Pompée :
Il est tems de punir ce fourbe ambitieux,
Déserteur de nos lois, déserteur de nos dieux;
Cet autre Marius, mille fois plûs perfide,
Qui, levant contre Rome une main parricide,
Et par la trahison souillant ses derniers jours,
Va du fer étranger mendier le secours.

CATILINA.

Mais avec Mithridate il est d'intelligence.

SYLLA, à Métellus.

Je ne redoute rien de leur lâche alliance.
Un traître peut subir l'exemple qu'il donna.
Près de Sertorius il est des Perpenna.
César briguait la Gaule, et loin de l'Italie
J'ai dirigé ses pas; il marche en Bithynie.
Nicomède réclame un appui protecteur,
Et César a besoin d'occuper sa valeur.
Au sénat assemblé je vais bientôt me rendre;
Sur ces grands intérêts je pourrai vous entendre.

(Sur un geste de Sylla tout le monde sort. Les rois et les ambassadeurs se retirent après s'être inclinés devant Sylla. Deux licteurs marchent devant Ariobarzane, et devant les ambassadeurs des Parthes, à qui le dictateurs témoigne une bienveillance particulière.)

SCÈNE VII.

SYLLA, FAUSTUS.

FAUSTUS.

Tu détournes les yeux; tu redoutes mes cris.
Sylla! ne me fuis pas, daigne écouter ton fils.
Seul, entre les Romains soumis à ta puissance,
Je n'ai point à rougir de mon obéissance;
La nature et l'amour m'en imposent la loi :
Mais ces devoirs sacrés ne sont-ils rien pour toi?
Je ne te parle plus de Rome, de patrie,
Non, c'est pour mon ami, c'est pour moi que je prie,
Je demande à genoux grâce pour Claudius.

SYLLA.

Mon fils n'a point connu l'affreux Sulpicius :
Mais ignorerais-tu que ce fourbe exécrable,
De nos persécuteurs le plus inexorable,
Sur ta mère elle-même étendit ses forfaits;
Qu'il l'a força mourante à fuir ce de palais;
Qu'il y porta la flamme; et, pour comble d'outrages,
Des divins Scipions qu'il brisa les images?
Lâche flatteur du peuple, en ces jours pleins d'horreurs,
L'agent de Marius surpassa ses fureurs.
Tel fut Sulpicius, tel Claudius doit être;
Et mon fils, infidèle au sang qui l'a fait naître,
mon rang, à ma gloire, à ma tendre amitié,
'a seul Claudius réserve sa pitié!

FAUSTUS.

Ah! sur ses sentimens Catilina t'abuse :
Cependant tu connais le monstre qui l'accuse;
Tu sais l'indigne amour qui brûle dans son sein;
C'est un rival heureux que poursuit l'assassin.
Sans doute Claudius à sa triste patrie
Voit [illegible] désespoir la liberté ravie;
Plein des grands souvenirs à son ame si chers,
L'élève de Caïus porte à regret tes fers :
Mais ce cœur généreux, tout à la république,
D'une liberté sainte adorateur antique,
Abjurant son aïeul dont la main l'accabla,
Condamne Marius plus encore que Sylla.
Ne sois pas insensible à la voix qui t'implore :
Grâce pour Claudius! il en est tems encore...
Tu ne me réponds pas, et tu vois ma douleur!
Mon père, au nom des Dieux, interroge ton cœur.

SYLLA.

La loi parle, Faustus; et, si j'ai dû la rendre,
Ma propre volonté ne saurait la suspendre...
Mais, malgré sa rigueur, en des termes obscurs
Ma clémence s'y cache; et si, loin de ces murs,
Claudius parvenait par une prompte fuite
De tous ses ennemis à tromper la poursuite,
Dans l'exil où le sort aurait porté ses pas
Mon courroux satisfait ne le poursuivrait pas.

FAUSTUS.

Ah! cet espoir suffit à mon ame oppressée,
Et sur tes seuls périls ramène ma pensée.
Ton pouvoir, ton courage en surmontent l'horreur;

Mais ils frappent mes yeux, et pèsent sur mon cœur.
Chaque jour, effrayé par de nouveaux présages,
Je vois autour de toi se grossir les orages,
Et cette liberté, l'idole des Romains,
S'armer des propres fers dont tu chargeas ses mains.

SYLLA.

Sous la fatalité qui pèse sur nos têtes
Avec calme je marche au milieu des tempêtes.
Si nous vivions, Faustus, dans ces âges fameux
Où l'on vit les Romains, libres et vertueux,
Fiers d'une pauvreté par la gloire ennoblie,
Combattre, triompher, mourir pour la patrie,
On me verrait, mon fils, rival des Décius,
De tous ces grands Romains surpasser les vertus.
Ces tems sont loin de nous : les lois n'ont plus d'empire ;
L'antique liberté sous la licence expire ;
Et Rome, après avoir dompté les nations,
N'est qu'une immense proie offerte aux factions,
Forcé de renoncer aux vertus d'un autre âge,
J'adorai la fortune, et je suis son ouvrage ;
Sa faveur au pouvoir m'appela malgré moi ;
Je reçus ses bienfaits sans accepter sa loi ;
Je renversai l'État, mais pour le reconstruire :
J'étais né, je le sens, pour fonder ou détruire ;
J'accomplis mes destins, et vers la liberté
Je ramène en esclave un peuple épouvanté.

FAUSTUS.

Quel triomphe, grands dieux ! quelle triste victoire !
Notre aïeul Scipion cherchait une autre gloire ;
Au respect des Romains instruisant l'univers,
C'est aux Carthaginois qu'il réservait des fers.

D'un sénat orgueilleux l'affreuse politique
Amena tous les maux de notre république.
Quand le vieux Marius, avide de pouvoir,
Du peuple malheureux arma le désespoir,
Le proscrit de Minturne, évoquant la licence,
Aiguisa le poignard aux mains de la vengeance :
Tu parais, tu combats, et le peuple est soumis.
Ne pouvais-tu (pardonne à l'audace d'un fils),
En voyant la discorde à tes pieds abattue,
La punir en héros, comme tu l'as vaincue ?
Chacun s'offrait au joug : pourquoi l'ensanglanter ?
Vainqueur de Marius, devais-tu l'imiter ?

SYLLA.

Je n'ai point imité son aveugle furie ;
Le sang que j'ai versé le fut pour la patrie ;
Et peut-être bientôt mon fils et les Romains
Demanderont celui qu'ont épargné mes mains.

SCÈNE VIII.

FAUSTUS, SYLLA, ROSCIUS.

SYLLA, à Roscius, qui entre.

Eh bien ! que pense-t-on ? Sans doute on se récrie.
Sont-ils bien indignés contre ma tyrannie ?

ROSCIUS.

La terreur de ton nom glace encor les esprits ;
Mais déjà l'on craint moins la mort que le mépris.
Le peuple, au point du jour instruit de tes menaces,
Dans un morne silence assemblé sur les places,

S'inquiète, s'agite, et d'un œil empressé
Interroge les murs où ton ordre est tracé.
Parmi les noms inscrits sur la liste sanglante
Il en est un plus cher à la foule tremblante ;
Le nom de Claudius, de ce jeune héros,
Vole de bouche en bouche au milieu des sanglots ;
On vante sa valeur, ses talens, son jeune âge,
Tant de hautes vertus qu'il reçut en partage ;
Il semble que les cœurs, de regrets déchirés,
Perdent en lui les biens qu'ils avaient espérés ;
Et tout ce peuple, ému pour un ami qu'il pleure,
Bientôt de Claudius entoure la demeure.
Leur voix, qui frappe l'air en invoquant Sylla,
S'élève avec fureur contre Catilina.
J'arrivais en ces lieux, où d'une épouse en larmes
Je cherchais vainement à calmer les alarmes.
D'une tête si chère elle ignorait le sort ;
Son absence pour elle était déjà la mort.
Des cris se font entendre, et le peuple s'avance ;
Valérie à l'instant vers la porte s'élance,
Et, les cheveux épars, sur le seuil, à genoux :
« Romains, au nom des Dieux, rendez-moi mon époux ! »
A ce cri déchirant la foule est transportée ;
Sur un socle d'airain Valérie est portée ;
Et vers cette tribune où s'élève sa voix
Tous les yeux, tous les cœurs se fixent à la fois.
Que ne puis-je, Sylla, sans blesser ton oreille,
De sa fière éloquence étaler la merveille !
Mais le respect...

SYLLA.

Poursuis... Elle a fait son devoir.

Je t'ai dit, Roscius, que je veux tout savoir.

ROSCIUS.

Citoyens, disait-elle (et l'accent qui l'anime
Semble ajouter encore à sa beauté sublime),
Pour vous Sylla n'a point de fléaux inconnus ;
Au jour de sa fureur nous voilà revenus.
Crois-tu que de ton sang il épargne le reste,
Rome ? tu subiras le destin de Préneste.
Contre ses volontés quel serait ton espoir ?
La force est le seul droit, mourir le seul devoir (*) ;
» L'excès de la terreur a banni les alarmes ;
» Le cœur n'a plus de voix, les yeux n'ont plus de larmes ;
» Le désespoir lui-même abjure ses transports,
» Et la tombe sans bruit se ferme sur les morts ;
» Près du corps de son fils la mère est immobile :
» Sylla voit ce tableau d'un œil sec et tranquille,
» Et compte, sans pâlir, tous les infortunés
» Par son geste homicide à la mort condamnés.
Le passé nous apprend le sort qu'il nous destine;
Allons compter nos morts à la porte Colline ;
Dans le sacré parvis, aux autels de Vesta,
Courons voir expirer un autre Scévola.
Ah! c'est pour vous, Romains, que ma voix vous implore.
Ivre de sang, Sylla veut en verser encore.
Unis par les regrets, unis par le danger,
Qui de vous à mes maux resterait étranger ?

(*) Les vers marqués d'un guillemet dans le cours de cette pièce ont été retranchés à la représentation pour rendre l'action plus rapide ; ceux qui sont marqués d'un astérisque avaient été supprimés par la censure.

Qui de vous, en ce jour de honte et de misère,
Ne tremble pour un fils, ne gémit sur un père?
Deux femmes, en plongeant un poignard dans leur sein,
Jadis de la patrie ont changé le destin:
Osez d'un pareil prix me donner l'espérance,
Tout mon sang va couler... A ces mots on s'élance,
On désarme son bras... et le peuple à grands cris
Fait serment dans ses mains de sauver les proscrits...
Les Gaulois ont paru, la terreur les escorte;
Catilina conduit leur farouche cohorte:
A ce terrible aspect, la foule au loin s'enfuit,
Et ces flots après eux ne laissent qu'un vain bruit.

SYLLA.

Tu le vois, Roscius, voilà bien leur audace;
Devant quelques Gaulois leur courage se glace.

FAUSTUS.

Ah! crains le désespoir de la sœur de Caius!
Si le peuple, qui l'aime, et qui plaint Claudius...

SYLLA.

Sans pitié pour les maux qui ne peuvent l'atteindre,
C'est quand il craint pour lui que le peuple est à craindre;
Toujours prêt à braver la loi du dictateur,
Toujours prompt à fléchir sous la main du licteur.

FAUSTUS.

Les Romains ont vengé Lucrèce et Virginie.

SYLLA.

Ces Romains, où sont-ils?

FAUSTUS.

O ciel! c'est Valérie.

SCÈNE IX.

FAUSTUS, SYLLA, VALÉRIE.

VALÉRIE, échevelée, et se débattant au milieu des licteurs.

Laissez-moi !... De ces lieux qui pourra m'arracher ?
Je veux voir le tyran...

SYLLA, froidement.

Elle peut approcher.

VALÉRIE.

Assouvis le besoin de ton ame odieuse ;
Contemple-moi, cruel ! Je suis bien malheureuse.

SYLLA.

Qu'on s'éloigne, licteurs ! Laisse-nous, Roscius.

VALÉRIE.

Je connais trop Sylla, j'aimé trop Claudius
Pour implorer ici le juge inexorable
Dont l'arrêt nous poursuit dans ce jour exécrable.
Ta clémence aisément peut contenter mes vœux ;
Apprends-moi mon malheur, c'est tout ce que je veux.
Je ne demande pas quelle fut notre offense :
Le courage, la peur, les discours, le silence,
Tout est crime à tes yeux, et je ne prétends pas
Excuser mon époux et désarmer ton bras.
Quand tu le proscrivais tu lui fesais justice ;

Nous conspirions ensemble et je suis sa complice ;
Je partage ou plutôt j'excite dans son cœur
La haine généreuse et la profonde horreur
Qu'inspire à mon époux ta longue tyrannie ;
Tous deux nous implorions les dieux de la patrie,
Et, tous deux loin de toi, dans notre obscurité,
Nos vœux étaient pour Rome et pour la liberté :
Unis dans nos regrets et dans nos espérances,
Pourquoi nous séparer au jour de tes vengeances ?
Oui, Sylla, Claudius est un garant pour toi :
Tremble si je n'ai plus à craindre que pour moi.

SYLLA.

Je ne redoute point ta fureur vengeresse ;
De ton sexe en tout tems j'épargnai la faiblesse :
Mais ton époux conspire, et quand le dictateur
Sur l'ennemi des lois exerce leur rigueur,
Plus indulgent, Sylla pardonne à Valérie.

VALÉRIE.

Va, je crains ton pardon et non pas ta furie,
Et des maux que sur nous verse ta cruauté
Ton affreuse clémence est le plus redouté.
Épargne-moi du moins cet horrible supplice :
Auprès de mon époux souffre que je périsse.
Tu seras, quelque mort qu'il nous faille souffrir,
Moins prompt à l'ordonner que nous à la subir...
Eh quoi ! Faustus, aussi tu gardes le silence ?
Tu détournes les yeux ? crains-tu que ma présence,
Dans le fond de ton cœur accusant la pitié,
Ne réclame en ce jour les droits de l'amitié ?
Rassure-toi : je sais ce que tu peux entendre,
Et du fils de Sylla ce que je dois attendre.

FAUSTUS.

Valérie, en ces lieux, où tu portes tes pas,
Contiens ton désespoir et ne m'accuse pas...

VALÉRIE.

Quand mon époux périt!...

FAUSTUS.

Peut-être il vit encore...

VALÉRIE.

Où donc est Claudius? Ah! parle!

FAUSTUS.

Je l'ignore.

VALÉRIE.

Tu l'ignores? Non, non! De ton front indiscret
La pâleur me révèle un horrible secret;
Je t'entends, et j'abjure une lâche espérance.
Les Marius ont eu leur moment de clémence :
Sylla, l'affreux Sylla ne pardonne jamais.
Eh bien! frappe sa veuve au sein de ton palais;
Si j'en passe le seuil, ma douleur frénétique
Court armer contre toi la vengeance publique.
Je n'invoquerai pas ces faibles défenseurs
Que vient de disperser l'aspect de tes licteurs.
Pour punir un tyran et pour briser nos chaînes,
S'il n'est plus de Romains, il reste des Romaines :
Ces mères dont ta rage assassina les fils,
Les épouses, les sœurs, les veuves des proscrits
M'attendent; et nos bras, à défaut du tonnerre,
Du bourreau des Romains vont délivrer la terre.

FAUSTUS.

O ciel! où courez-vous?

VALÉRIE.

Me venger, ou périr.

FAUSTUS.

Gardes!... Retenez-la...

SYLLA.

Qu'on la laisse sortir.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

CATILINA, ROSCIUS.

CATILINA.

Oui, le peuple s'agite; une femme rebelle
A la sédition ouvertement l'appelle;
Tout s'émeut à ses pleurs, tout s'irrite à ses cris;
On ne craint plus d'ouvrir un asile aux proscrits;
Et déjà Claudius, averti par un traître,
Insulte dans sa fuite à l'ordre de son maître.

ROSCIUS.

Qu'importe que de Rome il ait franchi les murs?
Sur les rochers déserts, dans les antres obscurs,..
La haine le poursuit; son malheur est son crime;
Et partout les bourreaux atteignent leur victime.

CATILINA.

Roscius est habile à feindre des douleurs.

ROSCIUS.

Tu connais mieux que moi l'art d'arracher des pleurs.
Pour la faire haïr je peins la tyrannie,
La folle ambition, l'affreuse calomnie,
Le vice enorgueilli d'un triomphe odieux,

Jusqu'à l'heure tardive où se vengent les Dieux.

CATILINA.

Ainsi de Roscius la sagesse suprême,
Condamnant le sénat, le dictateur lui-même,
Sans crainte d'un soupçon qui peut peser sur lui,
Pour des conspirateurs se déclare aujourd'hui,
Et vient, sûr de l'appui d'un public idolâtre,
Étaler au Forum ses vertus de théâtre.

ROSCIUS.

J'oppose à ce mépris, qui n'atteint pas mon nom,
La faveur de Sylla, l'amitié de Caton.
Aux sentimens qu'ici ma voix a fait entendre
Catilina feindrait en vain de se méprendre.
J'abhorre les complots, quels qu'en soient les auteurs:
Mais je crains les pervers, je hais les délateurs;
Je vois avec dédain ces flatteurs mercenaires,
Sous leur pourpre flétrie esclaves consulaires,
Destructeurs de l'autel où leur encens brûla,
Adorer tour à tour Marius et Sylla,
D'un rival innocent poursuivre le supplice,
Et forcer le pouvoir de s'en rendre complice.

CATILINA.

Je ne veux pas savoir où tendent ces discours.
A de vaines clameurs je laisse un libre cours.
Pour Sylla, que je sers, prêt à tout entreprendre,
Je n'examine rien quand il faut le défendre;
Par son intérêt seul mon droit est limité;
Je ne le pèse point au poids de l'équité.
L'arrêt d'un dictateur est toujours équitable:
Claudius est proscrit, Claudius est coupable.

Toi-même, avant le jour, surpris dans sa maison,
Tu protégeas sa fuite; et de sa trahison
Tu deviendras complice en cachant sa retraite.
Songe que du sénat ma voix est l'interprète.
Réponds; où Claudius a-t-il porté ses pas?

ROSCIUS.

Si j'en étais instruit, tu ne le saurais pas.
Le doute où je te vois a vengé mon offense.
Au sénat, j'y consens, dénonce mon silence;
Dis-lui que Roscius, sous le fer du licteur,
Est prêt à répéter : Opprobre au délateur!

(Il sort.)

SCÈNE II.

CATILINA.

Affecte, Roscius, une vertu hautaine:
Triomphe insolemment dans les jeux de la scène:
Du piége où tes amis ont engagé tes pas
La faveur de Sylla ne te sauvera pas.
Dans tes jardins d'Alba, d'Arpinum ou d'Hersile,
Le traître Claudius va chercher un asile.
Mais il s'y cache en vain à mon regard fatal;
Il en est un plus sûr où j'attends mon rival.
D'un temple révéré le ministre fidèle,
Artisan d'un complot que m'a vendu son zèle,
Offre à mon ennemi ce refuge sacré:
Il meurt s'il y paraît; son crime est avéré,
Et la loi qu'au sénat le dictateur va rendre
Étend au loin l'abîme où je le fais descendre.

SCÈNE III.

CATILINA, FAUSTUS.

FAUSTUS.

O ciel! Catilina!...

CATILINA.

Croirai-je qu'en ces lieux
Mon aspect de Faustus puisse blesser les yeux;
Que son inimitié repousse avec colère
Le défenseur, l'ami, l'élève de son père?
Fidèle à son pouvoir, ardent à le servir,
Rome a reçu de moi l'exemple d'obéir:
Je craindrais de penser qu'à sa cause fidèle
La haine de son fils récompensât mon zèle.

FAUSTUS.

Ah! si de grands travaux, des exploits inouis,
Peuvent donner le droit d'asservir son pays,
Si la liberté meurt dans l'excès de la gloire,
Sylla dut remporter cette triste victoire;
Mais toi, honte de Rome! à quel titre viens-tu
Te mêler aux vainqueurs sans avoir combattu?
Dans quel camp a-t-on vu ta jeunesse occupée?
Réponds-moi; de quel sang fume encor ton épée?
En paix avec les Grecs, les Parthes, les Germains,
Ta fureur sans péril immole les Romains;
Au meurtre façonné, ton poignard parricide
Atteint le grand Marcus et le jeune Lépide:
Ainsi meurt, sous les coups d'un monstre adolescent,

L'espoir de l'avenir, la gloire du présent.
Là ne s'arrête pas ta rage frénétique :
On égorge ton frère à l'autel domestique ;
En vain d'un tel forfait la nuit voile l'horreur,
Catilina prend soin dans révéler l'auteur ;
Et deux fois sacrilége, au temple des vestales,
Va du sang fraternel souiller les eaux lustrales.
Voilà quels sont tes droits aux faveurs d'un héros,
Quels sont d'un sénateur les horribles travaux,
Quel est Catilina...

CATILINA.

Ta mémoire fidèle
Sans doute également à tes esprits rappelle
Qu'en tous temps, en tous lieux, à Sylla dévoué,
Ce qu'on nomme forfait par lui fut avoué ;
Et que Faustus enfin, envers moi si sévère,
Ne saurait m'accuser sans maudire son père.
Son ordre en ce moment renouvelle au sénat
Une loi d'où dépend le salut de l'État.
Je cours joindre ma voix à sa voix souveraine ;
Et, dût Faustus encor la trouver inhumaine,
La flétrir de mon nom, je briguerai l'honneur
De faire exécuter la loi du dictateur.

SCÈNE IV.

FAUSTUS, TEUCER, personnage muet.

FAUSTUS.

Je connais cette loi sanglante et sacrilége
Dont tu cours invoquer l'horrible privilége...
Avant que Claudius en puisse être informé,
Réalisons l'espoir que son cœur a formé.
Il attend Valérie, il peut la voir sans crainte.

(A son affranchi.)

Teucer, veille avec soin autour de cette enceinte,
Et qu'un messager sûr vienne ici m'avertir
Du moment où Sylla du sénat doit sortir.

SCÈNE V.

FAUSTUS, VALÉRIE.

VALÉRIE.

Faustus, est-ce ma vie ou ma mort qui s'apprête?
Et mon époux?...

FAUSTUS.

Il vit; je connais sa retraite.

VALÉRIE.

Achève...

FAUSTUS.

L'amitié, fidèle à son malheur,
A reçu Claudius sous son toit protecteur.

VALÉRIE.

Et j'ai pu t'accuser dans ma douleur extrême!...
Je n'en saurais douter, cet ami, c'est toi-même.

FAUSTUS.

A quel autre qu'à moi doit-il avoir recours?
Quel autre meurt flétri s'il ne sauve ses jours?

VALÉRIE.

Ton amitié fait plus lorsqu'elle nous rassemble :
Je ne crains plus pour lui, nous périrons ensemble.
Je compte en frémissant des momens précieux;
Permets que je le voie...

FAUSTUS.

Il est devant tes yeux.

SCÈNE VI.

FAUSTUS, VALÉRIE, CLAUDIUS.

VALÉRIE, courant vers Claudius, qui paraît sous le péristyle.

O mon cher Claudius!

CLAUDIUS.

Est-ce toi, Valérie?
Ce moment a payé tous les maux de ma vie;
» Il remplit tous les vœux de mon cœur satisfait.

(A Faustus.)

» C'est à ton amitié que j'en dois le bienfait.

FAUSTUS.

» D'un meilleur avenir voyons-y le présage :
» Que la fidélité, l'amour et le courage
» S'unissent en ce jour pour triompher du sort.
» Plus malheureux que vous, par un pénible effort,
» Je dois concilier, dans ce cœur qui murmure,
» Les vœux de l'amitié, la voix de la nature.
» Citoyens et proscrits, pour vous le dictateur
» De tant de maux soufferts n'est que l'injuste auteur ;
» Mais, à sa loi cruelle en voulant vous soustraire,
» Je dois me souvenir qu'il est aussi mon père,
» Qu'un intérêt sacré me ferait un devoir
» D'opposer mon respect à votre désespoir.
» Mon cœur, qui n'en saurait blâmer la violence,
» Lui laisse un libre cours, qu'arrête ma présence.

VALÉRIE.

Noble ami ! quel espoir d'acquitter tes bienfaits ?

FAUSTUS, en sortant.

Pardonnez à l'auteur des maux qu'on vous a faits.

SCÈNE VII.

CLAUDIUS, VALÉRIE.

CLAUDIUS.

J'ai donc pu te revoir, ma chère Valérie !
Dans quel lieu te conduit la fortune ennemie ?
Au palais de Sylla !...

VALÉRIE.

Qu'importe? je te voi,
Je suis sûre à présent de mourir avec toi.

CLAUDIUS.

Ah! ne m'afflige pas de cette affreuse image.

VALÉRIE.

Elle doit soutenir, animer ton courage;
Si les Dieux ont fixé le terme de tes jours,
Réponds-moi, sur la terre où serait mon recours?
Auquel de tes bourreaux, d'une voix suppliante,
Irais-je demander ta dépouille sanglante,
Et, dans mon désespoir, avilissant mes pleurs,
D'un bûcher solitaire implorer les honneurs?

CLAUDIUS.

Ah! puis-je sans effroi penser que l'hyménée
T'impose d'un proscrit la triste destinée?
Toi qu'à tant de grandeurs, dans nos jours glorieux,
Appelleraient ton nom, tes vertus, tes aïeux!

VALÉRIE.

Sœur de Tibérius, fille de Cornélie,
Je veux dans mon époux adorer ma patrie;
Et Claudius, proscrit quand Rome est dans les fers,
Est plus grand que Sylla maître de l'univers.
Rien ne manque à mes vœux; j'ai trouvé dans ton ame
L'ardeur qui m'animait, la haine qui m'enflamme.
Laissons de vains débats et de vie et de mort :
Est-ce le dernier jour que nous laisse le sort?
A ce terme si court bornant notre espérance,
Essayons d'y trouver l'heure de la vengeance.

CLAUDIUS.

Oui, j'en ai médité le généreux dessein;
Que je sois libre un jour, le succès est certain.

VALÉRIE.

Comme nous, nos amis ont dévoué leur vie;
Lænas, Aufidius, au palais m'ont suivie;
Sous des habits d'esclave introduits en ces lieux,
Ils attendent l'instant... Mais je les vois!...

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, AUFIDIUS, LÆNAS, sous des habits d'esclaves.

CLAUDIUS.

Grands Dieux!

AUFIDIUS.

Claudius vit encore!...

CLAUDIUS.

Quand la faveur céleste
Permet que je vous voie en ce palais funeste,
Nos momens sont comptés, nous ne les perdrons pas.
Vaillant Aufidius, implacable Lænas,
Vous voyez sous quels maux succombe la patrie;
La république expire et sa gloire est flétrie.
Veuve d'un peuple-roi, Rome, en ces jours de deuil,
Voit d'un laurier sanglant ombrager son cercueil:
L'Arabe peut errer sur ses brûlans rivages;
Les animaux des bois ont leurs antres sauvages;

Et vous, Romains, et vous, par un destin nouveau,
Le monde où vous régnez vous refuse un tombeau!
Dans l'univers esclave un seul homme est donc libre!

LÆNAS.

Non, mon cher Claudius; il est aux bords du Tibre
Un mortel vertueux, plus libre que Sylla.

VALÉRIE.

Celui qui sait mourir.

LÆNAS.

Celui qui le tuera.

CLAUDIUS.

C'est moi! si mes amis secondent mon courage.
Vous savez mon dessein : demain, suivant l'usage,
Le dictateur doit faire un sacrifice aux Dieux;
Il va, de la Fortune adorateur pieux,
Sur les autels nouveaux qu'il ravit à la Grèce,
Pour le malheur de Rome invoquer la déesse.
Je marche vers le temple à l'ombre de la nuit,
Par le pontife même en secret introduit,
J'attendrai le tyran au fond du sanctuaire,
Je répondrai moi-même à sa voix sanguinaire;
Et devenu l'oracle et l'instrument du sort,
Au cri de liberté je lui donne la mort.

AUFIDIUS.

Dans ce hardi projet compte sur tout mon zèle.

VALÉRIE.

J'entraîne sur mes pas tout un peuple fidèle.

AUFIDIUS.

Au nom de Marius j'arme les plébéiens.

VALÉRIE.

Nous avons un parti dans les patriciens;
Et le jeune César, si je ne suis trompée,
Divisera l'effort des soldats de Pompée.

CLAUDIUS.

C'est là tout notre espoir... Mais Lænas, qui se tait,
N'approuverait-il plus un si noble projet?

LÆNAS.

Vous parlez de projet, vous, dans cette demeure;
Vous disposez du temps, et vous n'avez qu'une heure.
De combien de mystère il faut s'envelopper!
Que d'obstacles à vaincre avant que de frapper!
Quand tu cherches au loin l'espoir de la vengeance,
Au-devant de tes coups ta victime s'avance.
Pourquoi dans des dangers que l'on peut prévenir
Hasarder un succès qu'on est sûr d'obtenir?
Ton bras doit immoler un homme à la patrie;
Le sort te l'abandonne et te livre sa vie.
Ce palais à tes pas par Faustus est ouvert:
C'est là que dans la nuit, de son ombre couvert,
Seul avec ses remords, ses terreurs, ses victimes,
Le tyran des Romains vient méditer ses crimes;
C'est là que sous ta main, expiant ses forfaits,
Il doit périr! c'est là qu'il faut frapper!

CLAUDIUS.

Jamais!
Qui? moi! j'abuserais du plus saint privilége!
Je souillerais de sang le toit qui me protége!
Sylla, dans cette enceinte, a pour garant ma foi,
Et ses jours odieux y sont sacrés pour moi.

Des vertus d'un ami quel serait le salaire ?
J'accepterais ses dons pour égorger son père !

LÆNAS.

Pour punir un tyran, pour venger ton pays...

CLAUDIUS.

Au foyer domestique où m'a reçu son fils ?

VALÉRIE.

Mon cœur répond au sien : oui, sauvons la patrie ;
Mais ne la sauvons pas par une perfidie :
Que Sylla meure au temple à la clarté du jour.

CLAUDIUS.

Le grand-prêtre demain m'ouvrira ce séjour...

LÆNAS.

Demain, sera-t-il tems ? Tu connais l'acte infâme,
La loi Licinia ! le sénat la proclame :
La mort, la mort sur l'heure, à quiconque oserait,
En cachant un proscrit, retarder son arrêt ;
Le toit hospitalier est réduit en poussière ;
Le châtiment s'étend sur la famille entière.

CLAUDIUS.

S'il est ainsi, Lænas, je dois quitter ces lieux !
Séparons-nous ; je pars.

VALÉRIE.

A cette heure ! grands Dieux
Tu pourrais accomplir un dessein si funeste !
Tu péris, si tu sors.

CLAUDIUS.

Faustus meurt si je reste.

LÆNAS.

La loi du dictateur n'atteindra pas son fils.

CLAUDIUS.

Il mettrait son fils même au nombre des proscrits.
Sortons...

VALÉRIE, appelant.

Faustus, Faustus, j'invoque ta présence.

(Lænas et Aufidius sortent.)

SCÈNE IX.

CLAUDIUS, VALÉRIE, FAUSTUS.

FAUSTUS.

J'ACCOURS.

VALÉRIE.

Il veut partir.

FAUSTUS.

O ciel! quelle démence!
Où vas-tu, malheureux? Tu sais quel est ton sort;
Tu ne peux me quitter sans rencontrer la mort.
Demeure dans ces murs, où ton serment te lie.

CLAUDIUS.

Mon serment!... je l'abjure, il expose ta vie.

FAUSTUS.

Qui t'a dit?...

CLAUDIUS.

Je sais tout.

FAUSTUS, l'arrêtant avec violence.

Tu ne sortiras pas.

CLAUDIUS.

Je le dois, je le veux.

FAUSTUS.

Viens donc, je suis tes pas.
Tu m'opposes la loi ; j'accepte sa justice :
Viens dénoncer mon crime, et livrer ton complice.

CLAUDIUS.

Cruel ami, ce mot m'enchaîne dans ce lieu.

VALÉRIE.

Au temple cette nuit...

FAUSTUS, en voyant rentrer Teucer.

Sylla revient...

CLAUDIUS, à Valérie.

Adieu.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

CATILINA, BALBUS.

CATILINA.

C'est toi, Balbus! Eh bien! que pense le grand-prêtre?
Claudius dans le temple a-t-il osé paraître?

BALBUS.

Le pontife est à nous, et le piége est tendu;
Mais, au parvis sacré vainement attendu,
Le proscrit à tes coups dérobe encor sa tête.

CATILINA.

Cours chez son affranchi Sergius; qu'on l'arrête,
Et que dans les tourmens son secret arraché
Nous révèle l'asile où son maître est caché.
Mais je crains que son cœur ne brave la torture:
Il est ambitieux; offre-lui la questure.
Surveille Roscius, observe tous ses pas,
Et cherche à retrouver les traces de Lænas,
Tandis qu'en ce palais j'attendrai Valérie.

SCÈNE II.

CATILINA.

C'est à moi qu'en ce jour le dictateur confie
Le soin et le pouvoir d'exécuter sa loi :
Par-delà ses désirs j'en réglerai l'emploi.
C'est elle !

SCÈNE III.

CATILINA, VALÉRIE, amenée par un licteur.

VALÉRIE.

Par ton ordre en ces lieux amenée,
Pour quel crime nouveau me vois-je condamnée
A subir ta présence, à supporter l'affront
Qu'un seul de tes regards imprime sur mon front ?

CATILINA.

Rends-moi plus de justice, et commande à ta haine.
Claudius est coupable, et sa perte est certaine :
Du fond de sa retraite, où le suivent mes yeux,
Il médite, il dirige un complot odieux.

VALÉRIE.

Par de pareils détours penses-tu me surprendre ?
Mon secret m'appartient.

CATILINA.

Achève de m'entendre,
Et tu verras alors si je suis bien instruit.
Te dirai-je le temple où Claudius conduit
Voulait la Fortune offrir ses sacrifices?
Te dirai-je ses vœux, son espoir, ses complices?
Et s'il faut des témoins, ne suffira-t-il pas
D'appeler Roscius... d'interroger Lænas?

VALÉRIE.

Lænas!...

CATILINA.

Calme l'effroi dont ton ame est remplie;
Je sais tout, je peux tout; écoute, Valérie:
Je tiens entre mes mains les jours de mon rival,
Et les bourreaux tout prêts attendent mon signal.
Je ne puis oublier qu'au mépris de ma flamme
De l'obscur Claudius Valérie est la femme;
Qu'en formant un hymen indigne de son nom
Elle a trompé l'espoir d'une illustre maison,
Et qu'en faisant périr l'indigne époux qu'elle aime,
Je venge Sylla, Rome, et ta gloire, et moi-même;
Mais je puis, à ta voix, éloigner de mon cœur
Un souvenir cruel qui nourrit ma fureur.
» Je puis sur Claudius, qu'attend un long supplice,
» Étendre dès ce jour une main protectrice,
» Et peut-être bientôt, surpassant son espoir,
» L'appeler aux honneurs, l'élever au pouvoir.

VALÉRIE.

Quel prix Catilina met-il à sa clémence?

CATILINA.

Tu dois, de Claudius abjurant l'alliance...

VALÉRIE.

Arrête, malheureux! qui le croira jamais?
Toi, qui comptes tes jours par autant de forfaits;
Toi, l'ennemi des Dieux, l'assassin de tes frères,
Détestable artisan de toutes nos misères,
C'est toi dont la démence, égalant la fureur,
Vient d'un crime nouveau me dévoiler l'horreur!
Apprends que Claudius m'est plus cher que la vie,
Qu'à mon époux mon cœur préfère ma patrie,
Que loin de consentir à les sauver tous deux
Au prix d'un autre hymen, abominable, affreux,
Je les sacrifirais si ma reconnaissance
A tes soins criminels devait leur délivrance;
Si, dans mes sentimens forcée à me trahir,
Il fallait renoncer au droit de te haïr.
Moi seule je connais l'asile inviolable
Offert à Claudius: seule je suis coupable.
Je n'examine pas s'il a pu concevoir
Un projet dont mon cœur lui ferait un devoir,
Ou si Catilina, dans sa rage impuissante,
Dénonce au dictateur un complot qu'il enfante:
Claudius contre lui n'a formé que des vœux;
Mais je puis achever ses desseins généreux.
Tu vois, Catilina, si ton fatal génie
Peut jamais ébranler l'ame de Valérie.

(Elle sort.)

CATILINA.

Jouis avec orgueil d'un triomphe si doux:
Tu viens de prononcer la mort de ton époux.

SCÈNE IV.

CATILINA, SYLLA, FAUSTUS, CATULUS, BALBUS.

BALBUS.

Il est trop vrai; sa main sacrilége et perfide
Ourdissait dans le temple un complot parricide.
Le pontife lui-même a paru devant toi;
Et son zèle empressé te répond de sa foi.

CATILINA.

Claudius est proscrit, et d'avance il expie
Un forfait suscité par une rage impie;
Mais d'un crime plus grand j'accuse le Romain
Qui dérobe au supplice un infâme assassin;
Enfin je le connais...

SYLLA.

Ah! malheur au perfide
Qui prête à Claudius un abri parricide!
Parle, Catilina; quel Romain aujourd'hui
De ce conspirateur s'est déclaré l'appui?

CATILINA.

Je nomme avec regret, mais avec assurance,
Un homme qu'honora ta noble confiance:
C'est Roscius!

FAUSTUS.

O ciel! que dis-tu?

SYLLA.

. . . . . Roscius !...

CATILINA.

Dans les jardins d'Hersile on a vu Claudius ;
Et surpris par moi-même auprès de Valérie,
En vain il prétendrait nier sa perfidie...

FAUSTUS.

C'est à moi d'un seul mot à le justifier :
Mais ce n'est qu'à Sylla que je veux confier
Un secret important que lui seul doit connaître.

SYLLA.

Sénateurs, laissez-nous...

(Ils sortent.)

SCÈNE V.

SYLLA, FAUSTUS.

SYLLA.

Quel est le nom du traître ?
» Fixe l'incertitude où flotte mon esprit :
» Alors qu'il faut punir un soupçon me suffit ;
» Et, lancée au hasard, la foudre qui s'apprête
» Pourrait autour de moi frapper plus d'une tête.
Près de qui Claudius a-t-il bravé ma loi ?
Nomme-le, je le veux ; qui l'a reçu ?

FAUSTUS.

C'est moi.

SYLLA.

Qu'entends-je ! toi, Faustus, tu trahirais ton père !

FAUSTUS.

Je ne veux ni braver ni fléchir ta colère ;
Écoute seulement avec quelque pitié :
Ton cœur, si grand, si fier, a connu l'amitié ;
Ce noble sentiment à Claudius me lie.
L'arrêt du dictateur, en menaçant sa vie,
D'un ennemi cruel servait les noirs projets ;
Je t'ai vu partager ma crainte et mes regrets ;
Ignorant son malheur, que l'amitié déplore,
Claudius dans ces murs a devancé l'aurore ;
Il tremble pour mes jours, et l'amitié l'instruit
De l'abîme effroyable où son cœur l'a conduit ;
Plus de retour pour lui vers son épouse en larmes ;
Le foyer domestique est en proie aux alarmes ;
Catilina le cherche, il n'était plus d'espoir.
Je devais le sauver, et j'ai fait mon devoir.
Maintenant je souscris à ton ordre suprême ;
Fais saisir Claudius.

SYLLA.

Où ?

FAUSTUS.

Dans ton palais même.

SYLLA.

Malheureux !

FAUSTUS.

Je le suis, je trahis l'amitié !
La loi qui me punit m'aura justifié.

De sa sévérité comment puis-je me plaindre,
Alors qu'un même coup tous deux doit nous atteindre?

SYLLA.

Voilà donc de Faustus les sublimes desseins!
Il tremble que Sylla n'échappe aux assassins;
Il approche le fer du sein de la victime.

FAUSTUS.

Non, tu ne le crois pas; le soupçon d'un tel crime
Ne peut jamais atteindre un cœur tel que le mien;
Mon père me connoît et me juge trop bien
Pour exiger de moi que je me justifie.
Je vois en gémissant les maux de la patrie;
Fils de l'heureux Sylla maître de l'univers,
Je porte avec douleur tout le poids de nos fers;
Mais si la liberté, que ton pouvoir opprime,
Élève dans mon ame un regret magnanime,
Elle n'affaiblit pas un devoir plus sacré,
Un plus doux sentiment par le ciel inspiré.
Entre Rome et Sylla la nature m'éclaire,
Mon serment est à Rome, et ma vie à mon père.

SYLLA.

Cependant un proscrit s'arme contre mes jours,
Et Faustus, et mon fils lui prête son secours!
Sais-tu quel châtiment ton audace s'apprête?
Sais-tu bien que la loi pèse aussi sur ta tête,
Qu'inflexible elle veut que ton sang soit versé,
Que l'arrêt est rendu, que je l'ai prononcé?

FAUSTUS.

Je saurai le subir, et sa rigueur extrême
Pour te justifier doit me frapper moi-même.

SYLLA.

Je ne vois plus en toi qu'un complice odieux
D'un perfide assassin, d'un traître audacieux.

FAUSTUS.

Catilina l'assure, et Sylla peut le croire.
Je connais Claudius, il aime trop la gloire :
S'il hait le dictateur, par mon bienfait lié,
Sur sa haine j'ai pris les droits de l'amitié;
Partout ailleurs son ame, au désespoir poussée,
Peut d'un grand attentat concevoir la pensée.
Oui, Sylla, ton pouvoir, en horreur aux Romains,
Réveille tous les cœurs, arme toutes les mains;
Et, si jamais il luit, le jour de la vengeance
Ne verra que mon bras levé pour ta défense.
Entends les vœux d'un fils, et prends pitié de toi..

SYLLA.

Sors, et que Claudius paraisse devant moi.

(Faustus sort.)

SCÈNE VI.

SYLLA.

Dans les transports confus où s'abîme mon ame,
Je n'ose interroger le désir qui m'enflamme.
Prodigue de mon sang, en immolant Faustus,
Dois-je encore aux Romains l'exemple d'un Brutus?
Que dis-je? de Brutus l'héroïque furie
Sacrifiait ses fils à Rome, à la patrie;
Et cet arrêt cruel, par lui-même dicté,

Sur leur tombeau sanglant fondait la liberté :
Faustus, qui la défend, marcherait au supplice !...
Que me reviendra-t-il d'un pareil sacrifice ?
Quel est le noble prix que mon cœur en attend ?
Les Romains sont trop vils pour leur donner mon sang.
Si, du haut de ce rang où Rome me contemple,
J'étonnais l'univers du plus sublime exemple !
Si, malgré mes fureurs, je forçais l'avenir
A garder de mon nom l'immortel souvenir !
J'y songerai...

SCÈNE VII.

SYLLA, CLAUDIUS, FAUSTUS.

(Sylla fait signe à Faustus de sortir ; celui-ci s'éloigne avec inquiétude, après avoir serré son ami dans ses bras.)

FAUSTUS, à Claudius.

Je mets en toi ma confiance.

CLAUDIUS, à Faustus.

Tu me connais...

SYLLA, s'assied.

Approche : admis en ma présence,
Tu veux en vain cacher le trouble de ton cœur.

CLAUDIUS.

Tu te méprends, Sylla, ce trouble est de l'horreur.

SYLLA.

Qui peut te l'inspirer, sinon l'espoir infâme
Qu'une fausse vertu fit naître dans ton ame ?

Ne suis-je plus Sylla? N'es-tu pas Claudius,
Le digne petit-fils de ce Sulpicius,
De ce lâche tribun d'un peuple frénétique,
Qui de tant de forfaits souilla la république?...
Et tu vis cependant! Soit grandeur, soit pitié,
Je désarmais pour toi ma juste inimitié;
Respectant un lien formé dans la jeunesse,
Je souffrais que mon fils protégeât ta faiblesse;
Et lorsque instruit enfin que mes vils ennemis
Trouvaient dans Claudius un partisan soumis,
J'ai dû me repentir d'un excès d'indulgence;
A ton bannissement je bornais ma vengeance;
Je protégeais ta fuite, et souffrais que la loi,
Inexorable à tous, pût s'adoucir pour toi:
Mais Claudius dédaigne un bienfait qui l'enchaîne;
Un cœur tel que le tien n'obéit qu'à sa haine.
Trahissant l'amitié qui s'unit à ton sort,
Du père de Faustus tu médites la mort.
A la clarté du jour si du moins ton audace
Eût au milieu du peuple accompli ta menace,
Un tel forfait peut-être aurait quelque grandeur;
Mais souiller de mon sang l'asile protecteur
Où l'amitié coupable impudemment te guide,
Associer mon fils à ton noir parricide,
Et, pour porter des coups plus lâches et plus sûrs,
Comme un vil assassin se glisser dans ces murs!
Ce crime est digne en tout d'une odieuse race.
Eh bien! que tardes-tu? l'instant sert ton audace;
Frappe, nous sommes seuls: accomplis ton dessein.
Mais peut-être Faustus a désarmé ta main:
Tiens, prends ce fer.

(Il lui montre un glaive attaché aux faisceaux.)

CLAUDIUS, refusant de le prendre.

Sylla, j'admire ton courage :
Mais si je ne veux pas en tirer avantage,
Si j'accorde à mes vœux un funeste retard,

(Lui montrant un poignard caché sous sa robe.)

Ce n'est pas, tu le vois, à défaut de poignard.
Ton fils, qui me connaît, près de moi plus tranquille,
A différé ta mort en m'offrant un asile.

SYLLA.

Ainsi donc, Claudius, tu ne te défends pas
Du complot insensé...

CLAUDIUS.

J'ai voulu ton trépas,
Oui ; je le veux encore.

SYLLA.

Eh bien ! si ma clémence
D'un conseil moins sévère écoutait l'indulgence,
Si j'épargnais tes jours !

CLAUDIUS.

Tu ferais un ingrat ;
Je resterais fidèle à ma haine, à l'État.
De quoi te servirait cette bonté tardive ?
Mille bras sont levés, et dans Rome captive
Il ne t'est plus permis de vivre sans effroi,
Tant qu'un autre mortel voit le jour avec toi.
Souviens-toi de Préneste, et qu'à ta voix dans Rome
Un peuple tout entier tombe comme un seul homme !
De tes proscriptions l'horrible cruauté
A consacré ton nom à l'immortalité ;

Subis ton avenir, bourreau de ma patrie !
Ne trahis pas ta gloire en me laissant la vie !

SYLLA.

Tu me rends à moi-même, à mes justes fureurs :
Craignez-moi si je vis, et tremblez si je meurs,
Lâches Romains ! Et toi, héros dont l'insolence
Brûle de recevoir sa juste récompense,
Tu seras satisfait.

CLAUDIUS.

Tu combles tous mes vœux :
Ton trépas ou le mien, c'est tout ce que je veux.

SYLLA, il appelle, les licteurs entrent.

Licteurs ! veillez partout ; qu'on occupe les portes,
De ma garde à l'instant qu'on double les cohortes ;
Que nul, même Faustus, sans mes ordres exprès,
Ne puisse, cette nuit, sortir de ce palais.
Qu'on suive Claudius : va dire à ton complice
Que toi-même as marqué l'heure de ton supplice.

CLAUDIUS, rentrant dans l'intérieur du palais.

Je sors : adieu, Sylla !... Regarde autour de toi !
Je te laisse en mourant plus malheureux que moi.

SCÈNE VIII.

SYLLA.

Malheureux !... il dit vrai... Je le suis. Est-ce vivre,
Que subir les tourmens où ma grandeur me livre ?
Punir, verser du sang, étouffer des complots...

La nuit, point de sommeil !... le jour, point de repos !...
L'esprit toujours porté vers des pensers funèbres,
Comme un timide enfant avoir peur des ténèbres !...
Restons sous ce parvis; plus calme, dans ces lieux
Attendons que le jour vienne éclairer les cieux.
Si je pouvais dormir !... Mais quelle est ma faiblesse !...
Je tremble pour mon fils !... Vainement ma tendresse
Ne saurait désarmer mon inflexible cœur;
Je suis père, dis-tu ?... Non; je suis dictateur.
Dictateur ! Quoi ! toujours marcher de crime en crime !
Ah ! je suis fatigué de vivre sur l'abîme !
Je veux... ils me tueront... Tout puissant, glorieux,
Que puis-je désormais demander à nos Dieux ?...
Le terme de mes maux, la fin d'un long délire,
Cette paix de la tombe, où quelquefois j'aspire :
Mourir ! dormir enfin ! Que m'importe des jours
Dont les profonds ennuis empoisonnent le cours ?
Mais je sens que mon âme, enfin moins oppressée,

(Il se couche.)

Laisse en un vague heureux s'éteindre ma pensée.
Oh ! bienfait inconnu ! Mes yeux et mes esprits
S'affaissent lentement, par le sommeil surpris.

(Il s'endort et rêve tout haut.)

Que vois-je ? et quel pouvoir... dans ces demeures sombres,
De ceux que j'ai proscrits... a ranimé les ombres ?...
Que voulez-vous de moi, transfuges des tombeaux ?
De vos corps déchirés vous m'offrez les lambeaux !
J'ai puni vos forfaits... J'ai puni vos complices...
Tremblez qu'on ne vous traîne à de nouveaux supplices !
Je les vois tous, les bras vers mon lit étendus,
Agiter leurs poignards sur mon sein suspendus.

O Dieux! à me frapper leurs mains sont toutes prêtes.

(Il se lève en dormant.)

A moi, licteurs! à moi!... J'avais proscrit leurs têtes,
Je les revois encor?... Chassez tous ces pervers!
Et que vos fouets sanglans les rendent aux enfers!
Sylla le veut... l'ordonne... obéissez!...

(Il retombe sur son lit.)

SCÈNE IX.

SYLLA, FAUSTUS, GARDES.

FAUSTUS, accourant.

Mon père!

SYLLA.

Qu'est-ce? Que me veut-on? Quel est le téméraire
Qui trouble mon sommeil?

FAUSTUS.

Des cris jusques à moi...

SYLLA.

Je n'ai point appelé... Mais où suis-je? c'est toi!...
Sans mon ordre oses-tu paraître en ma présence?
Tu m'éveilles, Faustus... Je reprends ma puissance;
Je reprends sur moi-même un empire absolu;
Allons, exécutons ce que j'ai résolu.
Dans cet état cruel je ne saurais plus vivre:
De tous mes ennemis que ce jour me délivre;
Il n'est qu'un seul effort qui les puisse dompter;
Voyons d'eux ou de moi qui saura l'emporter.

Gardes, que l'on soit prêt; Ofella, qu'on s'assemble;
Que le peuple, l'armée et le sénat ensemble,
Pour apprendre de moi quels seront leurs destins,
Attendent au Forum mes ordres souverains.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente le Forum, sur l'un des côtés duquel se trouvent placés les rostres et la tribune aux harangues; des groupes de peuple garnissent le fond du théâtre, et des soldats en occupent les avenues.

SCÈNE I.

CATILINA, BALBUS, sur le devant de la scène.

CATILINA.

Nous triomphons, Balbus : le jour qui vient d'éclore
Va délivrer mes yeux d'un rival que j'abhorre;
La fortune constante a passé mes souhaits :
Sylla fait plus pour nous que je ne l'espérais :
Il nous livre son fils, il venge sur lui-même
Des lois qu'il outragea la majesté suprême.
Aux ordres du préteur le palais s'est ouvert :
Je dirigeais ses pas; Claudius découvert
Accuse son ami par sa seule présence,
Et les lois sur tous deux étendent leur vengeance.
Faustus et Claudius, au Forum amenés,
Par la voix de Sylla vont être condamnés.

BALBUS.

Penses-tu que jamais son orgueil sacrifie

A l'amour du pouvoir une si chère vie,
Et que le sang d'un fils, à ses yeux répandu,
Au sang de Claudius puisse être confondu?

CATILINA.

Il le sera, crois-moi; son supplice s'apprête;
Complice d'un proscrit, la hache est sur sa tête;
Et ce grand appareil, que lui-même ordonna,
Annonce assez l'arrêt que va porter Sylla,
Je vois de tous côtés le peuple qui s'avance.

BALBUS.

N'es-tu pas effrayé de son profond silence?
A son premier transport ne nous exposons pas:
Lænas est avec eux...

CATILINA, se retirant vers le fond.

Rejoignons nos soldats.

SCÈNE II.

AUFIDIUS, LÆNAS, VALÉRIE, PEUPLE.

AUFIDIUS.

Quels sont donc ces apprêts? De Rome consternée
Vient-on nous annoncer la dernière journée?
Les soldats de Pompée entourent le Forum;
On court interroger l'oracle d'Antium...

VALÉRIE.

Que craignez-vous, Romains? Est-il dans sa furie
Un fléau dont Sylla n'ait frappé la patrie?

Ah! si vos cœurs au mien veulent se rallier,
Des crimes de Sylla ce jour voit le dernier :
Êtes-vous las, enfin, de traîner votre chaîne,
De dégrader en vous la majesté romaine,
De trouver dans la honte un ignoble trépas?
Pour punir le tyran je vous offre mon bras :
Quand la patrie expire, il faut bien que je meure ;
Que votre liberté marque ma dernière heure.
Ici, dans ce lieu même, où j'attends mon époux,
Mes deux frères jadis ont expiré pour vous ;
Jalouse de leur sort, je dois à la patrie
Le reste généreux du sang de Cornélie :
Si vous me secondez, c'est aujourd'hui, c'est là
Que je veux le répandre en immolant Sylla.

AUFIDIUS, à part à Valérie.

Quel fruit espères-tu d'un si noble courage ?
Pourras-tu jusqu'à lui te frayer un passage ?
Parmi tous ces guerriers, esclaves conquérans,
Ce peuple de licteurs, ces flots de courtisans,
La foudre de nos dieux pourrait seule l'atteindre :
Attendons sans courroux, haïssons sans nous plaindre.

VALÉRIE.

Quel cortége sinistre approche de ces lieux ?
C'est lui, c'est mon époux ; je rends grâces aux Dieux :
Nous voilà réunis.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, FAUSTUS, CLAUDIUS.

(Faustus et Claudius s'avancent au milieu des licteurs, qui forcent Lænas à s'éloigner de Claudius, dont il voudrait s'approcher.)

CLAUDIUS, à Valérie.

Oh! fortune inhumaine!
Tout ce qui me fut cher à mon destin s'enchaîne:

VALÉRIE.

D'où vient que mon aspect afflige mon époux,
Quand sa vue est pour moi le bienfait le plus doux?

FAUSTUS, à Claudius.

Vois cette foule, ami; c'est nous qu'elle contemple;
C'est de nous qu'elle attend un mémorable exemple:
Nous saurons le donner...

CLAUDIUS.

Toi! partager mon sort,
Faustus!

FAUSTUS.

Ai-je moins fait pour mériter la mort?
Victime, ainsi que toi, d'une loi tyrannique,
Nous périssons tous deux avec la république.
Sûr de le partager, je bénis ton trépas;
Au moment de frapper il arrête ton bras,
Et me sauve l'horreur, à mon heure dernière,
De haïr mon ami, meurtrier de mon père.

Dans mon cœur la nature accusait l'amitié ;
Nous mourrons tous les deux : le crime est expié !

CLAUDIUS.

Faustus, tu pouvais vivre encor pour la patrie.

FAUSTUS.

Je ne puis la sauver ; je lui donne ma vie.

CLAUDIUS.

Pardonne un souvenir qui mêle ses tourmens
Au glorieux espoir de mes derniers momens.

(A Valérie.)

O toi, de mes destins maîtresse souveraine,
Valérie ! ô douleur !

VALÉRIE.

Valérie est romaine.
Femme de Claudius, digne de ses aïeux :
Celle qui sans pâlir a reçu vos adieux
Saura bien, comme vous, d'un front inaltérable,
Attendre de la mort le trait inévitable.

CLAUDIUS.

Des cris frappent les airs.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, SYLLA, MÉTELLUS, ROSCIUS, CORTÉGE, SOLDATS, LICTEURS, PRÊTRES, PEUPLE.

LE PEUPLE.

Le voilà ! le voilà!

UN GROUPE.

Salut au dictateur !..

UN AUTRE GROUPE.

Salut, divin Sylla.

(Sylla s'avance lentement au milieu de la foule.)

VALÉRIE, à part.

O comble de bassesse! ô sacrilége infâme!

(Elle s'élance, et va pour frapper Sylla; Roscius arrête son bras.)

Meurs, tyran.

CLAUDIUS.

Frappe!

FAUSTUS, fesant un mouvement pour voler au secours de son père.

Arrête!

SYLLA, froidement à sa suite.

Éloignez cette femme...
Je viens venger les lois, les Romains et l'État :
Elle aurait empêché qu'un autre m'imitât.

De plus grands criminels appellent ma justice :
Claudius est l'un d'eux, mon fils est son complice :
Ils ont trahi les lois, et sont, dès ce moment,
Unis par le forfait et par le châtiment ;
Je n'use point contre eux de mon pouvoir suprême,
Le peuple sur leur sort prononcera lui-même.

BALBUS, à part, à Catilina.

Entends-tu?

CATILINA, à part, à Balbus.

Ne crains rien de ces feintes douceurs :
Le peuple n'a jamais sauvé ses défenseurs.

SYLLA.

(Il monte à la tribune, et s'assied ; les licteurs et les soldats entourent la tribune.)

Romains, dans ce grand jour, le monde va connaître
Si votre dictateur était digne de l'être,
Et si tant de travaux qu'il couronne aujourd'hui
Vous ont à votre tour rendus dignes de lui.

ROSCIUS, à part.

Que nous promet, grands Dieux! ce superbe langage?

CATILINA, à Balbus, à part.

Vois quelle sombre horreur se peint sur son visage ;
Lançant autour de lui l'arrêt silencieux,
Il choisit sa victime, il la marque des yeux.

MÉTELLUS.

Par ton ordre, Sylla, les tribus réunies
Ont autour du Forum composé leurs curies.

SYLLA, debout sur les rostres.

Citoyens, chevaliers, pontifes, sénateurs,

Et vous, de la patrie illustres défenseurs;
Écoutez : je vous dois, je me dois à moi-même,
De rendre compte ici de mon pouvoir suprême,
Et d'exposer enfin à vos regards surpris
Les immenses travaux par moi seul entrepris.
J'ai subjugué le Pont, le Bosphore, l'Épire;
Les eaux du Phalaris traversent votre empire;
La Grèce tout entière est soumise à vos lois,
* Et des bords libyens j'ai chassé tous les rois.
La chute de Carthage avait ébranlé Rome :
J'ai réparé les maux qu'avait faits un grand homme.
Jugurtha fut vaincu, Mithridate est soumis,
Ma fortune a plus fait qu'elle n'avait promis.
» C'était trop peu pour moi des lauriers de la guerre,
* Je voulais une gloire et plus rare et plus chère;
* Rome, en proie aux fureurs des partis triomphans,
* Mourante sous les coups de ses propres enfans,
* Invoquait à la fois mon bras et mon génie;
* Je me fis dictateur : je sauvai la patrie.
A l'antique sénat je rendis le pouvoir;
Le peuple mutiné rentra dans le devoir;
Jamais on ne me vit, esclave du vulgaire,
Rechercher et trahir cet amour populaire
Où Marius voyait le but de ses travaux.
J'ai peu flatté ce peuple, et j'ai guéri ses maux :
Je m'armai contre lui de rigueurs légitimes :
Au salut de l'État j'immolai des victimes.
* Qu'on nomme violence et même cruauté
* Ce que j'ai fait pour Rome et pour la liberté;
* Un reproche pareil ne saurait me confondre :
* Du sang que j'ai versé je suis prêt à répondre :
Oui, de l'humanité si j'étouffai la voix,

Ce fut pour vous contraindre à fléchir sous les lois.
J'ignore quel surnom l'histoire me destine :
L'avenir jugera ce que Rome examine.
Du poids de ma grandeur plus accablé que vous,
Je viens briser le joug qui nous fatiguait tous.
J'ai vaincu, j'ai régné; maintenant je veux vivre!
Je rejette la coupe où le pouvoir s'enivre.
* J'ai gouverné le monde à mes ordres soumis,
* Et j'impose silence à tous mes ennemis;
* Leur haine ne saurait atteindre ma mémoire;
* J'ai mis entre eux et moi l'abîme de ma gloire.
Le dictateur n'est plus : je remets au sénat
Avec l'autorité les rênes de l'État.
Écoutez!... Que ma voix remplisse cette enceinte :
J'ai gouverné sans peur, et j'abdique sans crainte.

LE PEUPLE.

O courage! ô grandeur au-dessus des humains!

SYLLA.

Je vous rends vos consuls: choisissez-les, Romains.

(Métellus sort.)

Mon asile, a-t-on dit, est dans la dictature :
Eh bien! dès ce moment devant vous je l'abjure;
Je me dépouille ici des suprêmes honneurs.

(Il détache son manteau de pourpre, et jette la palme d'or, symbole de la dictature.)

Je dépose la pourpre... Éloignez-vous, licteurs.

(Les licteurs et les soldats qui entouraient la tribune déposent leurs armes et leurs faisceaux, et vont se confondre parmi le peuple.)

Me voilà désarmé! Je vous livre ma vie :
Aux complots, aux poignards, j'oppose mon génie,

La vertu de Brutus, l'ame de Scipion,
Chéronée, Orchomène, et l'effroi de mon nom.
Le sénat a pour lui ma fortune et ma gloire :
Que Sylla soit toujours présent à sa mémoire.
Vainqueur de Marius, je l'avais surpassé,
Et j'ai conquis le rang où je me suis placé.
Romains, je romps les nœuds de votre obéissance;
* Mais sur vos souvenirs je garde ma puissance,
* Et cette dictature à l'autre survivra :
Privé de mes faisceaux, je suis toujours Sylla.

(Il descend de la tribune.)

ROSCIUS.

Il n'était jusqu'ici que le maître de Rome,
Aujourd'hui l'univers le proclame un grand homme.

FAUSTUS.

Mon père, à tes genoux...

SYLLA.

J'ai quitté le pouvoir.

BALBUS, à Catilina.

Où sera notre appui?

CATILINA.

Je conserve un espoir!
Il a frayé la route; et quelque jour peut-être
Je saurai profiter des leçons d'un tel maître.

SYLLA.

Cette lutte sanglante, il fallait la finir;
Vous étiez las de craindre, et moi las de punir.
Citoyen comme vous, sous la règle commune
J'abaisse fièrement l'orgueil de ma fortune;

Et chacun désormais, libre de tout effroi,
(A Valérie, en s'approchant d'elle.)
Peut s'approcher, se plaindre, et se venger de moi.

VALÉRIE.

De crimes, de vertus, effrayant assemblage,
Tu subjugues ma haine, et brises mon courage;
J'admire, et je frémis!... honteuse des bienfaits
Que doit payer trop cher l'oubli de tes forfaits!

CLAUDIUS, à Sylla.

D'aujourd'hui seulement ton ame magnanime
Vient d'acquérir sur nous un pouvoir légitime.

MÉTELLUS, entrant.

Du peuple convoqué les diverses tribus
Ont nommé pour consuls Faustus et Claudius.

SYLLA.

J'achève un grand destin, j'achève un grand ouvrage;
Sur ce monde étonné j'ai marqué mon passage:
Ne m'accusez jamais dans la postérité,
Romains, de vous avoir rendu la liberté!

FIN DE SYLLA.

VARIANTES

POUR LES THÉATRES DES DÉPARTEMENS.

Nota. La suppression des rôles de Catulus, d'Aufidius et d'Ofella exige les changemens indiqués ci-après.

ACTE I, SCÈNE I, page 334, vers 13. Au lieu de : *Taisons-nous*, on *s'avance ;*

Taisons-nous, *il* s'avance.

Idem, SCÈNE II, v. 16 :

Le licteur près de nous, etc.

Ce couplet appartient à *Catilina,* et non à *Ofella.*

Id. SCÈNE III, page 335. *Balbus, Ofella, Catulus ; personnages muets.*

Id. Ibid. p. 337, v. 10. Ce couplet appartient à *Métellus,* et non à *Ofella.*

Id. SCÈNE IV, p. 341, v. 20. Au lieu de : *Au cœur de la jeunesse*, etc. ;

Au cœur des vrais Romains, etc.

ACTE II, SCÈNE IV, p. 351. Dans toute cette scène, *Catilina* remplit le rôle de *Balbus.*

Id. SCÈNE V, p. 352, v. 17. Le couplet d'*Ofella* appartient à *Métellus.*

Id. ibid. p. 353, v. 1. Ce couplet appartient encore à *Métellus*.

Id. ibid. v. 3. Le couplet de *Balbus* appartient encore à *Métellus*.

Id. SCÈNE VI, p. 355, v. 10. Au lieu de : *Va du fer étranger*, etc.

Vil Romain, va de l'Ébre implorer le secours.

ACTE III, SCÈNE VIII, p. 376. *Aufidius ;* ajoutez : *personnage muet.*

Id. ibid. v. 7. Ce couplet appartient à *Lænas*.

Id. ibid. p. 377, v. 19. Au lieu de

AUFIDIUS.

Dans ce hardi projet compte sur tout mon zèle.

Il faut lire :

VALÉRIE.

Dans ce hardi projet compte sur *notre* zèle.
J'entraîne sur mes pas tout un peuple fidèle.
Au nom de Marius j'arme les plébéiens.
Nous avons un parti dans les patriciens,
Et le jeune César, etc.

ACTE IV, SCÈNE I, p. 382. *Balbus ;* ajoutez : *personnage muet.*

Id. ibid. Les quatre premiers vers se suppriment, et *Catilina* commence l'acte par ceux-ci :

Le proscrit à *nos* coups dérobe encor sa tête.
Cours chez son affranchi, etc.

Id. SCÈNE IV, p. 386. *Balbus ;* ajoutez : *personnage*

muet. C'est *Sylla* et non plus *Balbus* qui commence la scène par les vers suivans :

Il est trop vrai ; sa main sacrilége et perfide
Ourdissait dans le temple un complot parricide.
Le pontife lui-même a paru devant *moi*,
Et son zèle empressé *me* répond de sa foi.

ACTE V, SCÈNE I, p. 398, v. 13. *Balbus* ne prononce pas ces quatre vers, et se contente d'interrompre *Catilina* par un simple mouvement, un geste, etc.

Id. ibid. p. 399, v. 4, 5. Il faut lire et jouer ainsi : *Catilina* continue, après l'interruption de *Balbus* :

Ils le seront, crois-moi ; *leur* supplice s'apprête ;
Complices d'un proscrit, la hache est sur *leur* tête.
Et ce grand appareil, que lui-même ordonna,
Annonce assez l'arrêt que va porter Sylla.
Je vois de tous côtés le peuple qui s'avance ;
Mais je suis étonné de son profond silence !
A *son* premier transport ne nous exposons pas !
Lænas est avec eux !... Rejoignons nos soldats !

Id. SCÈNE II, p. 399, v. 12. C'est *Lænas* et non *Aufidius* qui prononce ce couplet.

Id. ibid. p. 400, v. 15. C'est *Lœnas* et non *Aufidius* qui prononce ce couplet, dont les deux seuls premiers vers restent ; les quatre derniers, depuis *Parmi tous ces guerriers*, jusqu'à *sans nous plaindre*, sont supprimés.

Id. SCÈNE IV, p. 404, v. 6. Après ce vers de Sylla :

Le peuple sur leur sort prononcera lui-même,

lisez :

CATILINA, à part, à Balbus.

Non, non, je ne crains rien de ces feintes douceurs.

Ce fut pour vous contraindre à fléchir sous les lois.
J'ignore quel surnom l'histoire me destine :
L'avenir jugera ce que Rome examine.
Du poids de ma grandeur plus accablé que vous,
Je viens briser le joug qui nous fatiguait tous.
J'ai vaincu, j'ai régné; maintenant je veux vivre!
Je rejette la coupe où le pouvoir s'enivre.
* J'ai gouverné le monde à mes ordres soumis,
* Et j'impose silence à tous mes ennemis;
* Leur haine ne saurait atteindre ma mémoire;
* J'ai mis entre eux et moi l'abîme de ma gloire.
Le dictateur n'est plus : je remets au sénat
Avec l'autorité les rênes de l'État.
Écoutez!... Que ma voix remplisse cette enceinte :
J'ai gouverné sans peur, et j'abdique sans crainte.

LE PEUPLE.

O courage! ô grandeur au-dessus des humains!

SYLLA.

Je vous rends vos consuls: choisissez-les, Romains.

(Métellus sort.)

Mon asile, a-t-on dit, est dans la dictature :
Eh bien! dès ce moment devant vous je l'abjure;
Je me dépouille ici des suprêmes honneurs.

(Il détache son manteau de pourpre, et jette la palme d'or, symbole de la dictature.)

Je dépose la pourpre... Éloignez-vous, licteurs.

(Les licteurs et les soldats qui entouraient la tribune déposent leurs armes et leurs faisceaux, et vont se confondre parmi le peuple.)

Me voilà désarmé! Je vous livre ma vie :
Aux complots, aux poignards, j'oppose mon génie,

La vertu de Brutus, l'ame de Scipion,
Chéronée, Orchomène, et l'effroi de mon nom.
Le sénat a pour lui ma fortune et ma gloire :
Que Sylla soit toujours présent à sa mémoire.
Vainqueur de Marius, je l'avais surpassé,
Et j'ai conquis le rang où je me suis placé.
Romains, je romps les nœuds de votre obéissance;
* Mais sur vos souvenirs je garde ma puissance,
* Et cette dictature à l'autre survivra :
Privé de mes faisceaux, je suis toujours Sylla.

(Il descend de la tribune.)

ROSCIUS.

Il n'était jusqu'ici que le maître de Rome,
Aujourd'hui l'univers le proclame un grand homme.

FAUSTUS.

Mon père, à tes genoux...

SYLLA.

J'ai quitté le pouvoir.

BALBUS, à Catilina.

Où sera notre appui?

CATILINA.

Je conserve un espoir!
Il a frayé la route; et quelque jour peut-être
Je saurai profiter des leçons d'un tel maître.

SYLLA.

Cette lutte sanglante, il fallait la finir;
Vous étiez las de craindre, et moi las de punir.
Citoyen comme vous, sous la règle commune
J'abaisse fièrement l'orgueil de ma fortune;

Id. Scène IV, p. 405, v. 16. Retranchez les quatre derniers vers marqués d'un astérisque, depuis *Rome en proie aux fureurs*, jusqu'à *je sauvai la patrie*, v. 28. Supprimez les quatre vers marqués d'un astérisque.

Id. ibid. p. 406, v. 8. Supprimez les quatre vers marqués d'un astérisque.

Id. ibid. p. 406, v. 16. Au lieu du *peuple*, c'est *Roscius* qui prononce le vers : *O courage ! ô grandeur*, etc.

Id. ibid. p. 407, v. 18. Au lieu des deux vers marqués d'un astérisque, lisez :

Et cet acte inouï de ma toute-puissance
Me laisse la grandeur où mon cœur aspira.

Id. ibid. p. 407, v. 14. *Catilina* seul reprend ainsi :

Nous perdons notre appui, mais je garde un espoir ;
Il a frayé la route, etc.

FIN DES VARIANTES.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages

NOTICE sur M. Delrieu. 2
ARTAXERCE, tragédie en cinq actes, par M. Delrieu. 5
DÉMÉTRIUS, tragédie en cinq actes, par le même. . 93
NOTICE sur M. de Jouy. 189
TIPPO-SAEB, tragédie en cinq actes, par M. de Jouy. 221
SYLLA, tragédie en cinq actes, par le même. . . 301
VARIANTES de Sylla. 409

FIN DE LA TABLE.

SENLIS,
IMPRIMERIE DE TREMBLAY.

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉÂTRE FRANÇAIS,

AVEC UN CHOIX DES PIÈCES DE PLUSIEURS AUTRES THÉATRES, ARRANGÉES ET MISES EN ORDRE

PAR M. LEPEINTRE;

ET PRECÉDÉES DE NOTICES SUR LES AUTEURS; LE TOUT TERMINÉ PAR UNE TABLE GÉNÉRALE.

TRAGÉDIES. — TOME X.

A PARIS,
CHEZ Mme VEUVE DABO,
A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, RUE HAUTEFEUILLE, N° 16.
1822.

NOTICE

SUR M. LEMERCIER.

L'esprit éminemment calculateur de l'époque actuelle, où l'égoïsme est si commun, ne permet pas au vulgaire de croire qu'il est des hommes généreux qui, non-seulement ont une opinion à eux qui n'a pas de rapport à leur intérêt personnel, mais qui sont capables d'y sacrifier leur fortune et leur repos. Les profonds raisonneurs que le matérialisme des doctrines de quelques philosophes, et les progrès du système commerçant ont multipliés depuis quelque tems, ne manquent pas de traiter de fou l'homme rare qui, semblable à Caton, lutte presque seul contre les envahissemens et la corruption du plus fort; son dévouement leur paraît le comble du ridicule, et son désintéressement une marque de démence. Le littérateur recommandable dont les chefs-d'œuvres tragiques composent ce volume, serait certainement l'objet de la pitié de ces ames froides et de ces esprits étroits

qui ne conçoivent ni la vertu ni le courage. Il a osé résister aux volontés de l'homme si puissant qui a dicté des lois à l'Europe, et n'a pas craint de lui faire connaître combien il improuvait son ambition et ses desseins à une époque où cet autre Cromwel, déjà revêtu d'une autorité sans bornes, regardait cependant comme un ennemi dangereux celui qui exprimait une opinion défavorable à ses vues usurpatrices, si faible qu'il fût. La ruine de sa famille et la sienne propre furent pendant de longues années le seul fruit que l'auteur d'Agamemnon recueillit de sa généreuse, mais inutile opposition.

Népomucène-Louis LEMERCIER naquit à Paris en 1773. Son père était, avant la révolution, secrétaire des commandemens, tout-à-la-fois, du comte de Toulouse, de l'infortunée princesse de Lamballe et du vertueux Penthièvre. Resté fils unique par la mort tragique de son jeune frère, tué d'un coup de pierre au milieu des jeux où il prenait part avec les enfans de son âge, le jeune Népomucène devint l'objet de la sollicitude de ses parens, qui ne négligèrent rien pour lui faire faire d'excellentes études dont il profita au-delà de leurs espérances. Ils ne le destinaient pourtant pas à la littérature, car

ils lui firent apprendre le dessin : il y fesait de grands progrès, et était déjà au nombre des élèves du célèbre David. Toutefois il quitta cet art, non par dégoût, mais parce que les études qu'il exigeait lui affectaient trop la poitrine.

La poésie a gagné amplement en lui ce qu'a pu y perdre la peinture. D'ailleurs il avait dès l'enfance manifesté un goût particulier pour la première, car, n'ayant encore que quinze ans et demi, il composa une tragédie intitulée *Méléagre*, qui fut jouée sur un ordre exprès de la Reine, et qui fut retirée par la volonté prononcée de l'auteur qui, quoique dans un âge aussi tendre, ne se laissa point enthousiasmer par un succès qui, au reste, ne pouvait être qu'éphémère.

Il n'avait que dix-sept ans lorsqu'il donna *Clarisse Harlove*, drame en vers qui eut huit représentations. Quelque tems après il fit jouer le *Lévite d'Ephraïm*, tragédie en trois actes, qui eut dix-sept représentations. Ensuite parut son *Tartuffe révolutionnaire*, comédie en trois actes. Quelques années après il donna la *Prude*, comédie en cinq actes, qui a eu du succès, et qui sans doute reparaîtra un jour avec des améliorations.

Toutes ces pièces n'avaient encore fait que

révéler un grand talent, et ne donnaient que des espérances; mais la tragédie d'*Agamemnon* plaça M. Lemercier au premier rang des auteurs contemporains. Dans une de ces fêtes dites nationales, que le directoire donnait au Champ-de-Mars, cette belle pièce fut proclamée la meilleure qui eût été faite depuis les grands maîtres du dix-huitième siècle, et cela d'après un jugement solennel de l'Institut. En effet, parmi les ouvrages dramatiques qui ont paru depuis 1789, il n'en est guère qui pût rivaliser avec celui-là; et dans le théâtre de Chénier même, *Tibère* seul pourrait soutenir la comparaison; on y trouve réellement le goût des grands modèles et le cachet de l'antiquité.

Ophis suivit *Agamemnon* à quelque distance : il lui est bien inférieur. Les caractères n'y sont pas assez prononcés. Les deux frères qui en sont les principaux personnages, ne sont pas, l'un assez ferme dans la route du crime, et l'autre assez décidé à sacrifier à la vertu. Néanmoins, malgré ces défauts, *Ophis* renferme de belles scènes et des passages très-pathétiques.

La tragédie de *Charlemagne* est celle qui marquera sans doute le plus dans la vie de son auteur, non qu'elle surpasse ou même

égale *Agamemnon*, mais parce qu'elle a été une des causes des malheurs de M. Lemercier et de sa famille. Buonaparte avait recherché M. Lemercier à cause de ses talens; il paraissait l'avoir pris en amitié; si toutefois il eut jamais d'amitié pour un seul homme, celui qui fesait si peu de cas de la totalité de l'espèce humaine; mais il espérait qu'il le déterminerait à employer sa plume à le chanter et à le célébrer. Le tyran exigea impérieusement que M. Lemercier introduisît dans sa nouvelle pièce une demande de couronnement, au moyen d'une députation de Romains, qui, au nom du pape et du peuple, seraient venus le prier de prendre le titre d'*Empereur d'Occident*. L'auteur, secondant les manœuvres ambitieuses du nouveau chef de la France, aurait par là préludé à la nouvelle dignité que convoitait le destructeur de la liberté publique. Il s'y refusa énergiquement. En vain Buonaparte voulut-il l'y déterminer, et employa-t-il les promesses et la menace, il ne put ébranler le poëte, digne par là d'être assimilé au père de notre théâtre. Deux raisons le retenaient dans sa noble résistance : il ne voulait pas se rendre complice d'un usurpateur qui cherchait à asseoir un pouvoir sans bornes sur les ruines san-

glantes de la monarchie et de la république, et le goût littéraire lui défendait d'introduire dans sa pièce un morceau de placage tel que cette ridicule demande de couronnement, ce qui n'était bon que pour l'Opéra, où toutes les absurdités sont admises au moyen de la musique et des décors.

Buonaparte dissimula; mais il promit de s'en venger. Ce ne fut pas seulement ce refus d'obéir à ses volontés qui l'irrita contre M. Lemercier. Celui-ci ayant cherché à le détourner de ses projets d'érection d'un trône impérial, et lui ayant sans succès représenté combien il allait obscurcir sa gloire et s'exposer aux mépris de la postérité, lui déclara qu'il lui renverrait sa croix de la légion-d'honneur le jour même, où nouveau César, il se mettrait le diadême sur la tête; et il tint sa promesse. Alors Buonaparte, devenu *Napoléon*, lui voua une haine bien conditionnée. Sous un Néron, M. Lemercier eût éprouvé le sort de Lucain ou de Sénèque; mais les cruautés physiques ne sont pas de notre siècle, et les maîtres des nations trouvent bien les moyens de nuire à ceux qui leur déplaisent sans verser de sang.

M. Lemercier ne fut ni étranglé ni exilé; mais un beau jour une compagnie de maçons

vient fondre dans une maison que possédait son père rue de Rivoli, et qui composait les deux tiers de sa fortune, et se mettent à la démolir. Les locataires n'avaient pas eu le tems de l'évacuer; à peine s'ils en eurent la faculté. La maison disparut pour élargir la voie publique, et le gouvernement ne voulut pas accorder la moindre indemnité au propriétaire. Ainsi, par les ordres secrets du vainqueur d'Arcole et de Marengo, on dépouillait un malheureux vieillard de son patrimoine, parce que son fils, imitant Philoxène, était envoyé aux carrières par celui qui marchait trop fidèlement sur les traces de Denys. La perte de cette propriété entraîna la misère entière de la famille Lemercier, et força notre auteur à ne plus chercher de ressource que dans son talent. Son puissant et vindicatif ennemi lui ôta encore cette ressource, car il empêcha toutes les pièces qu'il voulut donner depuis, d'être jouées, à l'exception de *Plaute* et de *Christophe Colomb*. Cette double vengeance fut prompte comme la tempête. On devait donner *Isule* et *Orovèse*, que M. Lemercier venait d'achever. Admis à St.-Cloud avec l'Institut, Napoléon lui demanda si ce n'était pas *Charlemagne* qu'on allait donner le lendemain. *Non, Sire*, répondit

M. Lemercier, *c'est Isule. Ah!* répliqua militairement le vindicatif empereur, *vous donnez cette pièce demain; eh bien, demain vous tomberez.*

Le lendemain, dès le début de la pièce, on fit un tapage infernal, et une cabale montée par le préfet de police, fidèle exécuteur des volontés de son maître, la fit tomber sans qu'elle eût été entendue.

Christophe Colomb eut un grand succès à la première représentation, et fut proscrite à la seconde par les mêmes moyens.

Plaute fut jouée quelque tems sans trouble; mais enfin d'officieux conseillers y firent voir à Buonaparte des allusions qui lui avaient échappé, et elle fut défendue.

La pièce de *Charlemagne* a été enfin jouée après le retour du roi; mais la partialité de certaines gens contre l'auteur, à cause de ses opinions, a nui aux succès qu'elle méritait d'obtenir.

Clovis avait été également défendu par la police de Buonaparte; il aurait été joué depuis sa chute, sans les discordes des comédiens à ce sujet.

Louis IX était composé aussi depuis longtems, et de même interdit.

La *Démence de Charles VI*, est après *Aga-*

memnon; la meilleure tragédie de M. Lemercier, la représentation en a été interdite par décision des ministres du Roi en 1820. En général, il est fort difficile de mettre aujourd'hui un sujet quelconque sur la scène sans encourir l'improbation de la censure dramatique.

Nous regrettons de ne pouvoir mettre ici *Frédégonde,* et M. Lemercier regrette aussi de ne l'y pas voir; mais le libraire qui a la propriété de cette pièce, mu par des considérations de commerce mal fondées, n'a pas permis que cet hommage fût rendu à la gloire littéraire de l'auteur.

M. Lemercier n'a pas, par bonheur, été toujours victime de sa conduite noble et courageuse sous le consulat. En 1813, pendant que Buonaparte était à Moscou, il a obtenu le remboursement d'une somme, au moyen de laquelle il a recouvré à peu près la moitié de la fortune de son père. Le moderne Darius revenant de la Scythie, n'a point révoqué les ordres de son conseil à cet égard; c'était déjà assez de faire oublier à l'opinion publique ses désastres et le passage de la Bérézina.

En 1810, l'Institut avait admis M. Lemercier dans son sein, malgré la haine bien connue

de Buonaparte; ce qui prouve que cette société n'était pas tombée dans le même avilissement que le Sénat. En outre, cet estimable poëte est aujourd'hui de l'Athénée.

Outre les ouvrages dont nous venons de parler, on a de M. Lemercier le *Faux Bonhomme*, comédie jouée en 1817, et *Ismaël au désert*, scène épisodique en vers.

Voici quels sont ses autres ouvrages :

Homère et Alexandre, poëme qui a paru en 1801.

Un de mes Songes, 1802.

Les Ages français, poëme en quinze chants, 1803.

Hérologue, ou *Chants du poëte-roi*, 1804.

Traduction des vers dorés de Pythagore, et de deux *Idylles de Théocrite*. 1806.

Epître à Talma, 1807.

Essais poétiques sur la théorie newtonienne, 1808.

Ode sur les philosophes accusés d'athéisme, 1813.

Ode à Buonaparte sur son projet d'écrire ses Commentaires, 1814.

La Panhypocrisiade, poëme.

Il a de plus publié un Cours analytique de littérature générale, qui renferme une multitude d'aperçus neufs et ingénieux sur l'art dramatique et la littérature, et qui supplée avantageusement à celui de Laharpe.

—

PERSONNAGES.

AGAMEMNON, roi de Mycènes et d'Argos.
ORESTE, fils d'Agamemnon et de Clytemnestre.
ÉGISTHE, fils de Thyeste, sous le nom de Plexippe.
STROPHUS, roi de Corinthe, et gouverneur d'Oreste.
PALLÈNE, confident d'Égisthe.
ARCAS, confident d'Agamemnon.
CLYTEMNESTRE, épouse d'Agamemnon.
CASSANDRE, prêtresse, fille de Priam.
ANCIENS de la suite d'Agamemnon.
SOLDATS.
PEUPLE.
GRECS dévoués à Égisthe.

La scène est dans le palais d'Agamemnon, à Argos.

Nota. On a observé, dans l'impression, l'ordre des places des personnages, en commençant par la gauche des spectateurs (ce qui est la droite des acteurs). Les changemens de places qui ont lieu dans le cours des scènes, sont indiqués par des renvois au bas des pages.

Les noms imprimés en petits caractères, indiquent ceux des personnages qui ne sont pas sur le devant de la scène.

On a fait précéder d'un astérisque (*) ce qui ne se dit pas à la repsésentation.

AGAMEMNON,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ÉGYSTHE, PALLÈNE.

ÉGISTHE.

Fidèle ami d'Égisthe, apprends-moi, cher Pallène,
Le succès de tes soins, de ta course lointaine.
Qu'il tardait à mes vœux d'en recueillir le fruit !
Du retour de ces Grecs sème-t-on quelque bruit?
Agamemnon, chargé des dépouilles de Troie,
De revoir son Argos goûtera-t-il la joie?
Ou Neptune l'a-t-il englouti dans les eaux?

PALLÈNE.

J'ai couru l'Hellespont qu'ont franchi ses vaisseaux;
Des rives de Sigée aux rives de la Grèce,
Je n'ai rien découvert de ce qui t'intéresse.
Si des peuples voisins j'en crois les vains rapports,
Le navire argien s'est montré dans leurs ports;

Et sur d'affreux écueils, battu d'un long orage,
Il a bientôt laissé les traces du naufrage.
Mille douteux récits démentant ces discours
Égaraient mon espoir et m'abusaient toujours.
Les golfes du Bosphore et les îles d'Ægée,
Aux pieds du mont Athos la Thrace interrogée,
La florissante Épire, Athènes et Délos,
Corinthe, que deux mers assiégent de leurs flots,
Ignorent de quels vents sa flotte fut poussée;
Même on dit que Pallas, dans Pergame offensée,
Venge sur tous les Grecs son temple ensanglanté,
Et les livre au trident de Neptune irrité.
Des débris des vainqueurs l'onde au loin est couverte;
Déjà du grand Ajax et du fils de Laërte,
L'un est errant, ou mort, dans des pays déserts,
L'autre, atteint de la foudre, a péri dans les mers.
En proie au même sort, Agamemnon sans doute
T'épargnera l'instant que ta haine redoute;
Et sa mort, te livrant Mycène et tous ses droits,
Met dans tes mains sa veuve et le sceptre des rois.

ÉGISTHE.

Sa mort, ou son retour, que tu crois si funeste,
Changerait peu mon sort : je suis fils de Thyeste.

PALLÈNE.

Égisthe, je t'entends; c'est témoigner assez
Combien à son trépas tes vœux intéressés....

ÉGISTHE.

S'il n'est plus, je reprends tous mes droits à l'empire;
S'il rentre dans Argos....

PALLÈNE.

Eh bien! parle....

ÉGISTHE.

Il expire.
Ma vengeance implacable a juré son trépas.

PALLÈNE.

D'un projet si hardi tu ne frémirais pas?

ÉGISTHE.

Je frémis du repos où languit ma colère,
Des soupirs qu'ont poussés les mânes de mon père,
De ce nom emprunté qui cache dans ces lieux,
Sous une humble infortune, Égisthe furieux.

PALLÈNE.

Ainsi l'opinion que nos soins ont nourrie,
Ne voit toujours en toi qu'un prince d'Illyrie;
Et le nom de Plexippe?...

ÉGISTHE.

Oui, Pallène, ce nom
Trompa jusqu'aujourd'hui la cour d'Agamemnon.
Te dirai-je combien, révoltant mon courage,
Cette lente imposture est pénible à ma rage!
Combien, dans ce palais, je dévore d'ennuis!....
Il est tems qu'un forfait révèle qui je suis.

PALLÈNE.

Ainsi donc tes desseins sont inconnus encore?

ÉGISTHE.

Clytemnestre les sait, et sa cour les ignore.

PALLÈNE.

Aux transports d'une femme, à son cœur indiscret,
Fallait-il confier ton nom et ton secret?

ÉGISTHE.

J'en devais à ses feux l'utile confidence.

PALLÈNE.

L'amour aveugle-t-il à tel point ta prudence,
Que trahissant Égisthe en des lieux ennemis ?....

ÉGISTHE.

Penses-tu qu'à la reine en esclave soumis,
Usé des longs chagrins où vécut ma jeunesse,
J'adore de son joug la honteuse mollesse ?
On croit que ses faveurs, me fixant à sa cour,
Seules m'en font chérir le tranquille séjour ;
Tandis que, secondant mon seul amour du trône,
Arrive à pas certains l'instant qui me couronne :
J'écarte, en nourrissant moi-même cette erreur,
Le soupçon des complots conçus par ma fureur.
Tu sais si Clytemnestre, aux passions livrée,
Naquit digne de vivre avec le fils d'Atrée :
Vaine, farouche, extrême en tous ses sentimens,
Elle ne met nul frein à ses emportemens,
Fatale épouse autant que mère courageuse,
Enfin, elle est amante, et cette ame orageuse,
Qui de son chaste hymen était fière autrefois,
A son crime attachée, est fière de son choix ;
Et, fille de Léda, sans peine tu peux croire
Qu'à l'exemple d'Hélène elle en fera sa gloire,
Et, de toute contrainte abjurant les détours,
Remplira l'univers du bruit de ses amours.
Du fond de son palais où ma haine conspire,
Je saisis chaque jour les rênes de l'empire ;
Je peins Atride absent comme un prince insensé,
Immolant tout l'État à son frère offensé ;
Je plains la Grèce en deuil pour sa cause coupable.
Voilà, dis-je, comment, moi, proscrit, misérable ;

Sans états, sans refuge, aux affronts réservé,
Au faîte des honneurs maintenant élevé,
Ainsi qu'Agamemnon je règne dans Mycène.
De son autorité l'on s'entretient à peine,
Et l'on oublie enfin que, prêt à revenir,
Il peut, comme les Dieux, et paraître et punir.

PALLÈNE.

En ton aveuglement, l'oublirais-tu toi-même?
Si ce roi, confondant son épouse qui t'aime,
Revenu dans Argos où tu crois dominer,
T'apportait le trépas que tu veux lui donner?
Si l'un de ces flatteurs, dont la cour t'environne,
Reconnaissant Égisthe...

ÉGISTHE.

Aucun ne me soupçonne;
Strophus, mon ennemi, voit mes nœuds clandestins,
Mais ne sait mon projet, mon nom, ni mes destins:
Toutefois son aspect renouvelle ma crainte.

PALLÈNE.

Le soin de ses états qui l'appelle à Corinthe
Semblait de jour en jour annoncer son départ;
Quel sujet en causa l'incroyable retard?
N'a-t-on pu sans péril avertir sa prudence
Que de son fils Pylade il négligeait l'enfance,
Et que de Clytemnestre il offensait les yeux?

ÉGISTHE.

J'ai voulu, mais en vain, l'exiler de ces lieux;
Il donne tous ses soins aux jeunes ans d'Oreste.
L'âge encore, ajoutant à son crédit funeste,
De ses tristes vertus le langage affecté,
L'ont armé d'un pouvoir durable et respecté.

A sa vieille amitié Clytemnestre attachée
Éprouve en sa présence une honte cachée,
Un trouble que n'ont pu surmonter mes efforts.
L'aspect d'un tel censeur éveille ses remords.
Pour lui, qu'a trop instruit ce trouble involontaire,
Il nourrit loin de nous son chagrin solitaire,
Craint et fuit ma rencontre, et ne me voit jamais
Qu'un reproche insultant n'éclate dans ses traits.

PALLÈNE.

Du retour de son maître il garde l'espérance.
Lui crois-tu de ton sort une entière ignorance?
Je crains....

ÉGISTHE.

Rassure-toi; le trépas qui l'attend
Lui fera payer cher ce doute inquiétant.
S'il a pu deviner quel dessein je médite,
Il ira m'accuser aux rives du Cocyte.
Thyeste! tu verras Agamemnon puni :
Qu'Oreste même expire à ses destins uni!
Chère ombre! apaise-toi : calmez-vous, Euménides!
Vous avez au berceau proscrit les Pélopides.
Oreste n'est-il pas l'héritier de son rang?
Périssent lui, son fils, Electre, et tout son sang!...
Ils mourront sous ce fer, que l'exécrable Atrée
Remit dès mon enfance à ma main égarée,
Lorsqu'un affreux serment, de ma bouche obtenu,
M'arma contre Thyeste, à moi-même inconnu.
Un dieu seul me ravit à ce noir parricide.
O mon père!... pourquoi ton spectre errant, livide,
Assiége-t-il mes pas? Il me parle, il me suit,
Sur ce même portique, au milieu de la nuit.

Ne crois pas qu'une erreur dans le sommeil tracée,
De sa confuse image ait troublé ma pensée :
Je veillais sous ces murs, où de son souvenir
Ma douleur recueillie osait s'entretenir ;
Le calme qui régnait à cette heure tranquille,
Environnait d'effroi ce solitaire asile ;
Mes regards sans objet dans l'ombre étaient fixés ;
Il vint, il m'apparut les cheveux hérissés,
Pâle, offrant de son sein la cicatrice horrible ;
Dans l'une de ses mains brille un acier terrible,
L'autre tient une coupe... ô spectacle odieux !
Souillée encor d'un sang tout fumant à mes yeux.
L'air farouche, et la lèvre à ses bords abreuvée :
« Prends, dit-il, cette épée à ton bras réservée ;
» Voici, voici la coupe où mon frère abhorré
» Me présenta le sang de mon fils massacré ;
» Fais y couler le sien que proscrit ma colère,
» Et qu'à longs traits encor ma soif s'y désaltère. »
Il recule à ces mots, me montrant de la main
Le Tartare profond, dont il suit le chemin.
Le dirai-je ! sa voix perçant la nuit obscure,
Ce geste, et cette coupe, et sa large blessure,
Ce front décoloré, ses adieux menaçans...
J'ignore quel prestige égara tous mes sens.
Entrainé sur ses pas vers ces demeures sombres,
Gouffre immense, où gémit le peuple errant des ombres,
Vivant, je crus descendre au noir séjour des morts.
Là, jurant et le Styx et les dieux de ses bords,
Et les monstres hideux de ses rives fatales,
Je vis, à la pâleur des torches infernales,
Les trois sœurs de l'enfer irriter leurs serpens,
Le rire d'Alecton accueillir mes sermens ;

Thyeste les reçut, me tendit son épée,
Et je m'en saisissais, quand à ma main trompée
Le vain spectre échappa poussant d'horribles cris.
Je fuyais... je ne sais à mes faibles esprits
Quelle flatteuse erreur présenta sa chimère.
Il me sembla monter au trône de mon père;
Que, de sa pourpre auguste héritier glorieux,
Tout un peuple en mon nom brûlait l'encens des Dieux:
Je vis la Grèce entière à mon joug enchaînée,
La Reine me guidant aux autels d'hyménée,
Et mes fiers ennemis consternés et tremblans,
Abjurer à mes pieds leurs mépris insolens.
De tant d'objets divers quel est donc le présage?

PALLÈNE.

N'y vois que le succès promis à ton courage.
Peut-être en son tombeau Thyeste est outragé
De tant de soins tardifs qui ne l'ont pas vengé.

ÉGISTHE.

Il le sera!

PALLÈNE.

Je crois qu'ici Strophus s'avance.

SCÈNE II.

STROPHUS, ÉGISTHE, PALLÈNE.

ÉGISTHE.

C'EST lui! tous mes secrets commandent ta prudence.
(A Strophus.)
Qui de Strophus ainsi précipite les pas?
Quelle joie en ses yeux...

STROPHUS.

Je ne la cèle pas.

Je cours en faire part à la Reine, et lui dire
Qu'on croit avoir d'Atride aperçu le navire.

ÉGISTHE.

Que dis-tu?

STROPHUS.

Si la mer ne trompe notre espoir,
Agamemnon revient; et tu pourras le voir
Réparer tous les maux de sa trop longue absence;
Oui, Plexippe, il fera, par sa seule présence,
Triompher la vertu, muette en ce séjour,
Et trembler tout pervers, s'il en est dans sa cour.

ÉGISTHE, à Pallène.

Interrogeons ce bruit; sortons d'ici, Pallène.

(Il sort avec Pallène.)

SCÈNE III.

STROPHUS, seul.

Qu'il en sorte à jamais.... Nous, entrons chez la reine;

SCÈNE IV.

CLYTEMNESTRE, STROPHUS.

STROPHUS.

Mais la voici.

CLYTEMNESTRE.

Mon cœur cherchait ton entretien;

Sage Strophus, il veut s'épancher dans le tien :
Clytemnestre aime à voir ton amitié fidèle
Devancer ses désirs et te guider vers elle.

STROPHUS.

Princesse, je venais t'annoncer que les Dieux
Vont rendre à nos transports ton époux glorieux.

CLYTEMNESTRE.

De Délos, où ma fille interroge l'oracle,
Écrit-on que des mers il ait franchi l'obstacle ?

STROPHUS.

Un rapport moins douteux vient de nous l'assurer.

CLYTEMNESTRE.

Sur la foi de quels bruits pourrions-nous l'espérer,
Nous, de qui tant de fois l'attente fut déçue ?
Non, sa flotte....

STROPHUS.

Elle approche, et vient d'être aperçue.
Ce Grec, dont l'œil au loin observe nuit et jour
L'horizon de nos mers que domine la tour,
Dit avoir reconnu ses voiles blanchissantes ;
Mais l'aquilon rugit, les vagues menaçantes,
Cachant soudain Atride en leur sein soulevé,
Font craindre qu'au naufrage il ne soit réservé.
Reine, viens de nos dieux implorer la justice,
Viens sur leurs saints autels offrant un sacrifice....

CLYTEMNESTRE.

Moi, Strophus !... de quels dieux puis-je implorer l'appui ?

STROPHUS.

Qu'entends-je !... craindrais-tu de les prier pour lui ?

CLYTEMNESTRE.

C'est au prix de ton sang, ma fille, que l'Aulide
Ouvrit enfin nos mers à sa flotte homicide!
Me faut-il, ô mon fils! acheter de ta mort
Le silence des vents qui l'écartent du port?

STROPHUS.

Clytemnestre, quel est ce souvenir funeste?

CLYTEMNESTRE.

Mes malheurs m'ont appris à trembler pour Oreste.

STROPHUS.

Cet amour de ton fils étouffe-t-il en toi
La tendresse vouée à qui reçut ta foi?
Plains les dangers présens d'Atride et de l'armée.

CLYTEMNESTRE.

Le barbare! a-t-il plaint ma tendresse alarmée
Quand il ravit ma fille à mes bras maternels?
Ce bandeau, ces apprêts, et ce fer des autels,
Ce Calcas, tout baigné du sang d'Iphigénie,
Ses souhaits pour son père en exhalant sa vie,
Et lui, froid à nos pleurs, et sourd à tous les cris,
Voilà les seuls objets présens à mes esprits.
Avant qu'il abjurât le nom sacré de père,
Dieux! vous savez combien son amour m'était chère;
Que, fidèle à l'hymen, soumise à son pouvoir,
Je n'eusse osé franchir les bornes du devoir;
Mais, à son sceptre affreux voir sa fille immolée,
Moi, pâle, à ses genoux, en pleurs, échevelée,
Et frapper d'un seul coup toutes deux à la fois,
Ce fut rompre nos nœuds, et perdre tous ses droits.

STROPHUS.

Les Dieux lui demandaient cette chère victime.

CLYTEMNESTRE.

Non, mais l'orgueil d'un rang qu'il a payé d'un crime.

STROPHUS.

Vois-le, couvert de gloire, entrer dans ses foyers.

CLYTEMNESTRE.

Je vois le sang trop cher qui rougit ses lauriers.

STROPHUS.

Et moi, le triste effet des conseils qu'on te donne.

CLYTEMNESTRE.

Arrête.... Quels conseils?... Ami cruel!...

STROPHUS.

Pardonne,
Oui, pardonne au vieillard qui tombe à tes genoux....
(Il veut se jeter aux genoux de Clytemnestre; elle le retient.)
O Reine! je te plains, et j'aime ton époux.
Si de quelque péril mon audace est suivie,
N'importe; à ton bonheur j'immolerai ma vie,
Content de déposer ce fardeau de mes ans
Que l'âge et mes chagrins ont rendus si pesans.

CLYTEMNESTRE.

As-tu lieu de penser.... Ah! Strophus, ah! dissipe
Ce doute affreux....

STROPHUS.

Ma voix n'accuse que Plexippe.

CLYTEMNESTRE, troublée.

Plexippe!

STROPHUS.

C'est à lui que je veux adresser
Un soupçon, qui ne peut ni ne doit te blesser.

CLYTEMNESTRE.

Qui nous a pu trahir?

STROPHUS.

Toi seule. A ce langage
Une prompte rougeur colore ton visage....
Ne puis-je interroger, sans te faire un affront,
Cette noble pudeur qui se peint sur ton front?
Les Dieux font dans ton cœur parler leur voix suprême,
Pour qu'elle te rappelle à ta gloire, à toi-même;
Ces mêmes Dieux jamais ne laissent impunis
Les crimes des époux dans leurs temples unis:
Eux seuls ont de l'hymen formé la chaîne austère;
Et la haine des fils, présens de l'adultère,
La discorde, le meurtre, et les remords rongeurs,
Suivent l'oubli des nœuds dont ils sont les vengeurs.
Songe aux excès d'Atrée, à sa fureur jalouse;
Songe au destin fatal d'Ærope son épouse,
Qui laissa de sa mort l'exemple menaçant;
A cette Hélène enfin qu'on nomme en rougissant;
Et que tant de combats, dont vivra la mémoire,
Condamnent à l'éclat de sa coupable gloire.
Sois toujours Clytemnestre; ah! te lasserais-tu
Du fidèle sentier que suivit ta vertu?
Brave, si tu m'en crois, Vénus et sa puissance;
Reprends ce chaste orgueil qui sied à l'innocence,
A ton sexe adoré, dont les sages rigueurs
S'attachent le respect et l'empire des cœurs.

CLYTEMNESTRE.

Poursuis.... Ai-je besoin, prince, qu'à ma mémoire
Tu retraces ces tems de ma première gloire?
Qu'oubliant le respect.... N'importe: ma fierté

Souffre de ces discours la noble liberté ;
Que dis-je! elle fait plus, elle daigne y répondre.
Eh! qu'ont-ils en effet qui puissse me confondre?
Ce prince, qu'on noircit de doutes si cruels,
Proscrit et menacé des Dieux et des mortels,
Remit entre mes mains sa fortune et sa vie :
J'admirai sa constance en tous lieux poursuivie,
Affrontant les périls contre lui rassemblés ;
Je connus ses malheurs à ma foi révélés :
Il est vrai, ses revers, son grand cœur, son courage
Qui des destins flottans a combattu l'orage,
Son respect pour les Dieux, dont il est oublié,
Ont entraîné mon cœur plus loin que la pitié.
Confuse, j'en conviens, qu'un mortel m'ait su plaire,
Mais fière, en lui prêtant mon appui tutélaire
Contre les Dieux, le sort, les hommes en courroux,
De le dérober seule à leurs injustes coups.
Lui, touché des malheurs de ma triste famille,
Il gémit avec moi du meurtre de ma fille :
D'un soin tendre et fidèle essuyant tous mes pleurs,
Il partage, console, ou charme mes douleurs.
Et quoi! de mon penchant on m'ose faire un crime!
Plus qu'on ne croit peut-être il sera légitime.
Déjà dix mois entiers ont achevé leur cours
Depuis que Troie en flamme a vu tomber ses tours,
Sans que de notre flotte une seule nouvelle
Dise le sort du Roi qu'aucun bruit ne révèle.
Sans doute un faux espoir cause ici tes transports.
S'il est vrai que du Styx il ait franchi les bords,
De mes jours, de mon cœur, rendue enfin maîtresse,
D'un autre œil pour ce prince on verra ma tendresse.
Aujourd'hui criminelle, innocente demain,

Atride mort, je mets le sceptre dans sa main,
De l'épouse; et des Dieux nos chaînes consacrées
Seront sur leurs autels à jamais resserrées.

STROPHUS.

Ciel! donner un tel maître à ton fils, à sa sœur!....

CLYTEMNESTRE.

Il en sera le père.

STROPHUS.

Ou plutôt l'oppresseur.

CLYTEMNESTRE.

Un héros!...

STROPHUS.

Un proscrit que tu ne peux connaître.

CLYTEMNESTRE.

Ce proscrit est d'un sang égal au mien.... peut-être.

STROPHUS.

Que me dis-tu?...

CLYTEMNESTRE, troublée.

Le sais-je?... Où m'égare l'amour!
Lorsque d'Agamemnon tu m'apprends le retour,
A croire son trépas follement obstinée,
Je poursuis le projet d'un coupable hymenée....
Suis-moi; viens au rivage, et sachons si les eaux
Vers le port qui l'attend ramènent ses vaisseaux.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

CLYTEMNESTRE, ÉGISTHE, PALLÈNE.

CLYTEMNESTRE, à Égisthe.

Je t'attendais : c'est moi qui te fais appeler ;
Nous avons peu d'instans peut-être à nous parler ;
La colère des vents tout-à-coup dissipée
Laisse approcher la flotte à l'orage échappée.
Arcas lui-même, Arcas, sur nos bords descendu,
Précède Agamemnon à ses peuples rendu,
Par ma garde introduit dans la chambre prochain,
Il demande à me voir.

ÉGISTHE, à Pallène.

Fais-le venir, Pallène.

(Pallène sort.)

SCÈNE II.

CLYTEMNESTRE, ÉGISTHE.

CLYTEMNESTRE.

Unis dans ces momens par des dangers pareils,
Ta présence m'importe ainsi que tes conseils....

ÉGISTHE.

Taisons-nous.

SCÈNE III.

CLYTEMNESTRE, ARCAS, ÉGISTHE, SOLDATS.

ARCAS.

A tes yeux qu'il m'est doux de paraître,
Auguste Reine! Apprends le retour de mon maître.
Argos va le revoir, ce roi victorieux,
Marchant vers le palais de ses nobles aïeux;
Révéré, digne en tout de sa haute fortune,
Vainqueur de ses revers, de Troie et de Neptune.
C'est moi qu'il a chargé, Reine, de t'exprimer
Les doux empressemens qu'il va te confirmer.
Son vaisseau touche au port, je le quitte, et mon zèle
S'est hâté, dans ces murs, d'en porter la nouvelle.

CLYTEMNESTRE.

Clytemnestre rend grâce à ce soin empressé.

ARCAS.

Qu'il plaise à son amour, je suis récompensé.

CLYTEMNESTRE.

Mille feux allumés, messagers de sa gloire,
Nous ont, de rive en rive, annoncé sa victoire.
Mais, depuis qu'Ilion a vu son dernier jour,
Quel obstacle ennemi retarda son retour?

ARCAS.

Le courroux mérité des dieux de la Phrygie.

C'est peu de tout le sang dont elle fut rougie,
De Troie ouverte aux Grecs de vengeance animés,
Portant l'effroi, la mort, dans ses murs enflammés.
Le soldat, énivré d'excès et de carnage,
Souilla les temples saints des horreurs du pillage ;
Et les Dieux ont puni ces transports inhumains.

CLYTEMNESTRE.

Quel fut le sort d'Hélène?

ARCAS.

On la remit aux mains
De son premier époux, dont la lâche indulgence
Laisse à ses seuls remords le soin de sa vengeance.
Oserai-je le dire? on murmure tout bas
Du pardon qu'à son crime accorde Ménélas.
On pleure les héros que coûte à notre terre
L'irréparable affront de sa fuite adultère.

CLYTEMNESTRE.

Arcas, pense qu'ici tu parles à sa sœur.

ARCAS.

Non, j'ai dû l'oublier ; et son vil ravisseur
N'eût jamais sur ses pas égaré ta sagesse :
Clytemnestre est l'exemple et l'orgueil de la Grèce.
Elle doit s'applaudir que la mort de Pâris
Ait à ses feux injours payé leur digne prix ;
Qu'aujourd'hui son époux jusque sur cette rive
Traîne du vieux Priam une fille captive,
Et sur sa race entière, aux bords du Simois,
Ait enfin de l'hymen vengé les nœuds trahis.

CLYTEMNESTRE.

Quelle est la prisonnière à son char enchaînée?

ARCAS.

Une princesse illustre autant qu'infortunée,
Qui de l'hymen encor n'a pas subi les lois.
Si de la renommée on écoute la voix,
Dans les destins futurs son regard savait lire :
Apollon l'instruisit au grand art de prédire ;
Mais le dieu, la privant de ce don signalé,
Éteignit le flambeau de son esprit troublé.
Elle, quand sa raison cède à sa frénésie ;
D'un prophétique accès se croit encor saisie ;
Incurable démence! ouvrage des malheurs
Dont l'image la suit, et fait couler ses pleurs.

ÉGISTHE.

Eh quoi! cette Cassandre, et si jeune et si belle,
Le suit au sein d'Argos ?...

ARCAS.

Le roi vient avec elle.
La tristesse pensive est empreinte en ses traits ;
Ses sanglots étouffant ses timides regrets,
Son silence au milieu des cris, du bruit des armes,
Son rang, son sort, les pleurs où sont noyés ses charmes,
Ses yeux, pleins d'épouvante, ou chargés de langueurs,
Des plus farouches Grecs ont attendri les cœurs ;
Ils la plaignent, et tous, à l'envi secourables,
Consolent de ses fers les rigueurs déplorables.

CLYTEMNESTRE.

Il suffit ; lorsqu'Atride et nos Grecs rassemblés
Marcheront vers ces lieux, qu'on m'avertisse : allez.

(Arcas et les soldats sortent.)

SCÈNE IV.

CLYTEMNESTRE, ÉGISTHE.

ÉGISTHE.

Que résout Clytemnestre?

CLYTEMNESTRE.

Ah! de crainte glacée,
Cent projets différens occupent ma pensée;
Le trouble de ce cœur, qui ne se connaît plus,
Pousse, arrête, confond mes vœux irrésolus.
Quel parti dois-je prendre en ce combat funeste?...
Il revient, ce tyran d'un cœur qui le déteste!
Ah! déjà les remords dont j'étouffais la voix,
D'un époux outragé me rappellent les droits...
Le croiras-tu? ce prince, ambitieux, barbare,
Qui de mes pleurs, hélas! ne fut jamais avare,
Dont tous mes souvenirs attestent les forfaits,
Ce roi que j'offensai, que je crains, que je hais,
Me semble un dieu vengeur qui vient d'un front sévère,
Surprendre, interroger, punir une adultère.
Oui, mes ressentimens cessent de colorer
Des parjures qu'en vain je voudrais ignorer;
Tout me dit : rougis, tremble, et vois dans la mémoire
Les crimes de son sang effacés par sa gloire.
C'est à toi de voler entre ses bras vainqueurs,
Et ton cœur doit vers lui devancer tous les cœurs.

ÉGISTHE.

Eh bien! pourquoi faut-il que ta frayeur balance?
De nos communs transports suivons la violence.

Ces respects si profonds que tu montres pour lui,
Furent à mon amour cachés jusqu'aujourd'hui :
Mon ame se fût-elle attachée à la tienne,
Si ta colère alors n'eût épousé la mienne?
Rends-lui ta foi, ton cœur, engagés à l'autel.
Pour moi, dont les sermens d'un courroux immortel,
En des nœuds aussi saints ont engagé la haine,
Comme toi j'obéis au devoir qui m'enchaîne.
Et puissé-je, ô Thyeste! envoyer sous mes coups
Son ombre ensanglantée à ton ombre en courroux!

CLYTEMNESTRE.

Où s'emporte avec moi ta fureur téméraire?
Ah! pardonne à mon trouble, il est involontaire.
De ce cœur, partagé de mille sentimens,
Dois-je dissimuler tous les secrets tourmens?
N'ajoute point encore à l'effroi qui m'agite;
En ce premier péril, crains Atride et l'évite;
Consens à te cacher, à fuir les yeux du Roi,
Les miens même... il le faut; l'honneur t'en fait la loi.

ÉGISTHE.

Errer, fuir, c'est le sort d'un enfant de Thyeste.
Avili, dépouillé, fils obscur d'un inceste,
Égiste n'a ni biens, ni puissance, ni rang,
Tandis qu'Agamemnon, qui déteste mon sang,
Qui du butin de Troie a grossi son partage,
Vient enrichi de gloire et d'un double héritage.
Lui dirai je mon nom à sa haine suspect?
Ou, caché dans sa cour, ennemi trop abject,
Sera-ce à ses mépris que je devrai la vie?
Tu m'aimes, et tu peux vouloir cette infamie!
S'il me voit, prétends-tu déguiser nos liens?

Nos pleurs, nos soins cachés, nos secrets entretiens,
Nos soupirs qui feraient parler notre silence,
Nos yeux, tout l'instruirait de notre intelligence.
Encor, si mon trépas alors trop mérité
Était le seul danger de ma témérité!
Mais il faudra l'entendre accuser tes parjures,
De son courroux superbe endurer les injures,
Et mourir tous les deux punis d'un fol amour,
Vils objets des mépris d'une insolente cour.
Non, non, n'attendons pas que le soupçon s'éveille.

CLYTEMNESTRE.

Penses-tu que l'on ose en troubler son oreille?

ÉGISTHE.

Ce Strophus qui me hait...

CLYTEMNESTRE.

Lui! mon accusateur!
Est-il fait au métier d'un lâche délateur?
Que redouter du Roi? Je le craindrais peut-être,
S'il savait ta naissance, et qu'il pût te connaître.
Mais qui la sait? moi seule!... Attends que mon appui
Fasse naître l'instant de te montrer à lui.
Ton aspect va du peuple éveiller le murmure,
Et servira de preuve à me croire parjure.
Cède un tems à mes vœux. Si tu cours un danger,
Je saurai t'en défendre, ou bien le partager.
Mais d'un refus nouveau ne me fais pas l'injure;
Cède, ô mon cher Égisthe.

ÉGISTHE.

Eh bien! je te le jure.

SCÈNE V.

STROPHUS, CLYTEMNESTRE, ÉGISTHE.

STROPHUS, à Clytemnestre.

Pardonne à mes conseils ; mais quels retardemens
Te retiennent encore en de pareils momens,
Reine, quand tous nos Grecs accourant au rivage
D'Agamemnon en foule inondent le passage ?
Quand mille cris de joie, allant frapper les cieux,
Annoncent que ses pas approchent de ces lieux.
Son épouse en nos murs est la seule qui reste !
Mon zèle aurait guidé vers lui son jeune Oreste ;
Mais j'ai craint que sitôt me hâtant de le voir,
Tu ne fusses trop lente à l'aller recevoir.
Ton fils t'attend tout prêt à marcher vers son père ;
Le soin de le conduire appartient à sa mère.

CLYTEMNESTRE.

O combats imprévus ! ô moment redouté !
O de dix ans d'oubli folle sécurité !
Dans ma confusion il lira mon supplice...
Ah ! n'importe ! je hais celles dont l'artifice
Sait défendre à leurs yeux, à leur bouche, à leurs traits,
De révéler leur ame et leurs troubles secrets !
Qu'il me voie, et se venge.

(Bas à Égisthe.)

Et toi, de ta promesse,
Égisthe, souviens-toi.

ÉGISTHE.

Ne tardez plus, princesse.

STROPHUS, à Clytemnestre.

Plexippe oserait-il paraître à tes côtés?

ÉGISTHE.

Plexippe en tout ici suivra ses volontés.

(Clytemnestre et Égisthe sortent.)

SCÈNE VI.

STROPHUS, seul.

Audacieux!... tu vas rentrer dans la poussière;
Ce jour abaissera ton insolence altière.
Bientôt Agamemnon, triomphant, redouté,
Brisera ton injuste et frêle autorité,
Et seul, fesant régner sa grandeur souveraine,
Défendra de ton joug et l'empire et la reine.
Mais qu'entends-je?.... l'on ouvre, on accourt à grand bruit,
Agamemnon paraît, et le peuple le suit.

SCÈNE VII.

STROPHUS, CLYTEMNESTRE, AGAMEMNON, ORESTE, CASSANDRE, Argiens de la suite d'Agamemnon; Soldats portant des trophées, Peuple.

(Cassandre descend lentement vers le côté droit de la scène, et demeure dans l'abattement.)

AGAMEMNON.

Salut, ô murs d'Argos! ô palais! ô patrie!
O terre, où de Pélops la race fut nourrie!
Recevez, amis chers, et vous, augustes lieux,

Ces pleurs qu'un saint transport fait couler de mes yeux,
Tributs de mes respects et de ma tendre joie,
Les Dieux seuls ont permis qu'enfin je vous revoie.
Si le grand Jupiter qui me rend à ces bords,
N'a pas joint ma dépouille à tant d'illustres morts ;
S'il a de mille exploits payé dix ans d'absence,
D'un solennel hommage honorons sa puissance.
Qu'aux yeux de tous les Grecs dans le temple assemblés,
Coule à longs flots le sang des taureaux immolés ;
Que, sur l'autel chargé de fruits et de guirlandes,
Les prêtres en leurs chants consacrent nos offrandes,
Et sur les trépieds d'or brûlent un pur encens
Qui porte aux Immortels nos vœux reconnaissans.
Déposons ce trophée aux pieds de leurs images.

STROPHUS.

Si d'un prince fidèle accueillant les hommages,
Un vainqueur se souvient...

AGAMEMNON.

C'est toi, digne Strophus,
Toi, qui dus à mon fils enseigner tes vertus,
Approche de ce cœur assuré de ton zèle.
Après les longs travaux d'une guerre cruelle,
Au sein de ma patrie, et pressé dans vos bras,
Que j'aime à respirer éloigné des combats!

ORESTE.

Mon père !

AGAMEMNON.

Mon cher fils! espoir de ma famille,
Mais quoi! que fait Électre? où peut être ma fille?

CLYTEMNESTRE.

Ta fille, dont les pleurs te demandaient aux flots,

Consulte sur ton sort les prêtres de Délos.

AGAMEMNON.

Puissent-ils rassurer sa pieuse tendresse !...
Mais d'où vient sur ton front cette morne tristesse,
Clytemnestre? pourquoi dans de si doux momens
Ton trouble répond-il à mes embrassemens?

CLYTEMNESTRE.

La crainte de ta mort sur de vains bruits semée,
Fut cent fois démentie, et cent fois confirmée ;
De tourmens si divers j'éprouvais la rigueur.
Que le bonheur est lent à passer dans mon cœur !

ORESTE.

Oui, mon père, nos vœux et nos tendres alarmes
Ont suivi tous tes pas dans le péril des armes;
Moi, que dans ce palais tu laissas tout enfant,
Je brûlais de connaitre un père triomphant!
Fier de tous les succès dont la gloire t'honore,
Je me les fis cent fois dire et redire encore.
Je comptais, tous les mois loin de nous écoulés,
Le nombre des héros par ta main immolés;
Je me fesais tracer pour toi plein d'épouvante,
Les bords du Simois, les rivages du Xante,
L'enceinte de nos camps, et Troie, et ses remparts.
J'imaginais te voir au travers des hasards,
Allant vaincre, et soudain je demandais des armes,
Ou tombant sous les coups, et je versais des larmes,

AGAMEMNON.

Douce ivresse, qu'un père a peine à déguiser!

ORESTE.

Ces redoutables mains, laisse-moi les baiser.

AGAMEMNON.

Pieux et tendre amour!

ORESTE.

Est-ce là cette épée
Que du sang ennemi ta valeur a trempée?...
Permets que je la touche, et d'un respect sacré
Que je laisse un garant sur ce fer révéré.

AGAMEMNON.

Mon fils, je le réserve à ton jeune courage.

ORESTE.

Quel éclatant honneur m'a dérobé mon âge!
Tout poudreux et sanglant, marchant à tes côtés,
Quels triomphes mon bras n'eût-il pas remportés?
Oreste eût partagé ta fortune guerrière:
Peut-être, comme Achille, il eût dans la poussière
Traîné ce fier Hector, Hector même,..

CASSANDRE.

O douleur!

AGAMEMNON.

Arrête, mon cher fils, cette femme est sa sœur.
Épargnons-lui l'aspect d'une joie importune;
Comme un arrêt des Dieux révérons l'infortune.
Malheureuse Cassandre, approche sans effroi, (*)
Ne redoute mon fils, ni sa mère, ni moi;
Qui ne respecterait ton illustre disgrâce,
Ton âge, tes chagrins, et l'éclat de ta race?

CLYTEMNESTRE.

La fille de Priam, d'un maître impérieux,

(*) Strophus, Clytemnestre, Oreste, Agamemnon, Cassandre, etc.

N'aura point à souffrir l'orgueil injurieux.
Ses droits me sont sacrés, je veux qu'on les respecte...

(Cassandre recule avec effroi.)

Quels regards! notre foi serait-elle suspecte?
Pourquoi cet air affreux qui me glace d'horreur?
Dépouille toute haine, et parle sans terreur...

(Cassandre montre la même crainte.)

C'en est trop.

CASSANDRE.

Cette femme importune ma vue...
Tous mes sens ont frémi.

AGAMEMNON.

Quelle horreur imprévue
T'inspire Clytemnestre? et d'où naît ce transport?

CASSANDRE.

Je touche enfin la terre où m'attendait la mort.

AGAMEMNON.

Contre tous les périls ta vie est assurée.

CASSANDRE.

Tu n'en crois pas le dieu dont je suis inspirée...
A l'oracle trop vrai par ma bouche dicté,
Il attache le doute et l'incrédulité.
Amante d'Apollon, à sa flamme immortelle
Depuis que ma froideur se montra si rebelle;
Ce dieu me retira son favorable appui;
Il m'accabla des maux que je pleure aujourd'hui :
Mes yeux ont vu périr ma famille immolée...
Que suis-je? Une ombre errante aux enfers appelée.
L'heure fatale approche... Adieu, fleuves sacrés!
Ondes du Simois, sur vos bords révérés
Vous ne me verrez plus, comme en nos jours propices,

Parer de nœuds de fleurs l'autel des sacrifices;
Et ma voix, chez les morts où bientôt je descends,
Au bruit de l'Achéron mêlera ses accens.

AGAMEMNON.

Exempte des frayeurs qu'inspire l'esclavage,
Est-ce à toi d'écouter un désespoir sauvage?
Qui pourrait menacer ton repos ou tes jours?

CASSANDRE.

Hélas! des Phrygiens tels étaient les discours.
Vainement j'annonçai le terme de leur gloire,
La chute de leurs murs, qu'ils n'ont pas voulu croire;
Cependant et leur gloire et leurs murs ne sont plus.

CLYTEMNESTRE.

Pourquoi t'entretenir de chagrins superflus?
Tes pleurs nous font injure, et ce jour...

CASSANDRE.

Oui, Cassandre,
Vois Ilion fumant, et chante sur sa cendre:
Suis-les au temple, unis ta voix à leurs concerts,
Chante Troie expirée et ses enfans aux fers!
Ah! je vous vois encore... insensés! c'est la veille
De cette nuit fatale où la mort les réveille...
Vous entraînez ce monstre, ouvrage de Pallas,
Dont les flancs habités recélaient le trépas.
Moi seule, l'œil en feu, saisie, épouvantée,
Respirant l'avenir dont j'étais agitée;
J'accours soudain, je vole; et crie: Ah! malheureux!
Quels tems vous choisissez pour ces hymnes, ces jeux?
Vous vous couvrez de fleurs, vous couronnez vos têtes,
Quelle torche funèbre accompagne vos fêtes?...
Le piége est prêt... voyez le sang rougir ces bords;

Ces flammes éclairant la nuit, l'onde, et nos ports...
Inutiles discours! ils ont fermé l'oreille;
Ils m'osaient dédaigner... ton erreur est pareille,
Oui, ce jour met un terme aux horreurs de mon sort,
Je touche enfin la terre où m'attendait la mort.

AGAMEMNON.

Sa raison l'abandonne... hélas! Troie embrâsée
Est présente à ses yeux, et trouble sa pensée,
Entrons, laissons au tems à calmer ses regrets,
Et de la pompe sainte ordonnons les apprêts.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

CLYTEMNESTRE, seule.

Où porté-je mes pas et mon inquiétude?...
D'un cœur épouvanté cruelle incertitude!
Tout vient porter le doute en mes esprits flottans...
Dans ce supplice affreux c'est mourir trop long-tems;
Allons trouver le Roi... L'oseras-tu perfide?
N'est-il point de pudeur dont la voix t'intimide?
Et veux-tu, par ton trouble éclairant un époux,
Allumer en son cœur un indigne courroux?
Ne rougirais-tu pas que sa bonté facile
A l'amant qui l'outrage accordât un asile?...
Crois-tu du faux Plexippe à son œil pénétrant
Toujours cacher le nom et le destin errant?
Que dis-je?... il faudra donc, fertile en impostures,
De voiles odieux couvrir tous mes parjures;
Joindre la ruse au crime, et, dans tous mes discours,
De mensonges hardis emprunter le secours!
O honte, à qui la mort mille fois préférée...

SCÈNE II.

STROPHUS, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

Strophus, ah! rends le calme à mon ame égarée,
J'implore tes conseils; que ta sage amitié
De mon trouble fatal prenne quelque pitié.
Le prince d'Illyrie a, par ma loi secrète,
Cherché loin de mes yeux une prompte retraite.
Ses jours, s'il reparaît, sont-ils en sûreté?
Plexippe enfin peut-il?

STROPHUS.

Plexippe est arrêté.

CLYTEMNESTRE.

Dieux vengeurs!... Ah! c'est toi, Strophus, qui m'as trahie.

STROPHUS.

Moi, Reine, me noircir de cette perfidie!
Lié par tes aveux, aimé de ton époux,
Est-ce à moi d'appeler la discorde entre vous?

CLYTEMNESTRE.

Quel autre a désigné... Plexippe à sa vengeance?

STROPHUS.

Suis-je en ces lieux le seul que blesse sa présence?

CLYTEMNESTRE.

Sa liberté, ses jours, seraient-ils en danger?

STROPHUS.

J'ignore tout, le Roi le doit interroger.

CLYTEMNESTRE.

Ah! d'un infortuné sans défense et sans armes,
S'il n'accorde la vie à mes cris, à mes larmes,
Et si d'un nouveau sang il marque son retour,
Mourons... Vain désespoir! c'est moi de qui l'amour
A tout seul contre lui soulevé cet orage;
A m'éviter, à fuir, j'ai contraint son courage;
Un infidèle effroi doit-il l'abandonner
Au supplice où l'on va peut-être le traîner?
L'amour dont m'embrasaient mes nœuds illégitimes,
M'a vouée au malheur, et peut-être à des crimes.
Qu'il craigne cet amour ardent, tumultueux,
Du cœur de Clytemnestre enfant impétueux!...
D'un héros opprimé respecte la misère.
Roi cruel! si ma voix ne fléchit ta colère,
Je vengerai sa mort, dussé-je en t'immolant
Tourner contre mon sein mon bras encor sanglant.

STROPHUS.

Reine, où t'égares-tu? prends, prends un sage empire
Sur le vain désespoir que ce moment t'inspire;
Rappelle ta raison: tes différens desseins
De tes périls douteux font des périls certains.
Quoi! pour un étranger follement alarmée,
Tu cours tout immoler, rang, devoir, renommée!...
C'est en suivant sans frein ton aveugle transport,
Qu'au lieu de le sauver, tu vas hâter sa mort.
Demeure; quelque bruit qu'on ait osé répandre,
Ma voix de toute injure est prête à te défendre;
Mon amitié constante, au défaut des discours,
Risquerait pour ta vie un reste de vieux jours;
Mais, autant pour mon cœur cette cause est sacrée,

Autant ma juste haine, à Plexippe jurée,
Portera la clarté sous le voile imposteur
Qui couvre les complots dont je le crois l'auteur.
Si l'on a craint d'un traitre une sourde menée,
Qui t'a dit que du roi ta foi fût soupçonnée?
Ses cris calomnieux dans Argos répandus,
Sur tant de grands combats que la Grèce a rendus,
Les amis qu'en nos murs ont séduits ses largesses,
Son rapide crédit acquis par tes faiblesses,
Ses brigues menaçant et le prince et l'État,
L'ont pu faire accuser d'un public attentat;
Et, s'il voulut s'armer contre un héros que j'aime,
A tous, pour l'accabler, je me joindrai moi-même.
Tous nos doutes vont être éclaircis à l'instant.
Le Roi doit en ce lieu se rendre, je l'attend;
Il a même ordonné que Plexippe à sa vue...

CLYTEMNESTRE.

Et moi, je soutiendrais leur fatale entrevue!
Irai-je, ô ciel! m'armant de ce courage affreux,
Placer ou mon opprobre, ou mon audace entre eux?
Rougissant à la fois de parler, de me taire,
N'osant lever mes yeux attachés à la terre,
Sans craindre qu'à ma vue, un époux furieux
Du coup dont je frémis n'ensanglante ces lieux!
Il vient! laisse-moi fuir; et, si ma flamme est sue,
De tout leur entretien tu m'apprendras l'issue.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

AGAMEMNON, STROPHUS, Suite d'Agamemnon; les Gardes qui le précèdent, traversent le fond de la scène, et sortent.

AGAMEMNON.

Enfin nous sommes seuls! Des devoirs importans
A nos premiers transports m'ont ravi trop long-tems.
Ma tendresse envers toi s'est à peine acquittée :
Voici, Strophus, voici l'heure tant souhaitée,
Où ma pure amitié te rend le juste prix
Du zèle et des leçons prodigués à mon fils.
Ce soin, qui dans ma cour a fixé ta présence,
De tout ce qui s'y passe instruisit ta prudence.
Informe-moi de tout, c'est à toi d'éclairer
Les désordres secrets que je puis ignorer;
Que librement ici ta franchise s'explique.
Quel est cet étranger dont la haine publique
Dénonce dans Argos le dangereux séjour?

STROPHUS.

Un prince qui reçut un asile en ta cour,
Que jeta sur nos bords le courroux de Neptune,
Qui se dit accablé des coups de la fortune.

AGAMEMNON.

Mais au peuple d'Argos qui le rend odieux?

STROPHUS.

Son sort et ses complots se voilent à mes yeux.
Sitôt que devant toi tu le feras paraître,

Mes yeux la retrouvaient au sortir du carnage,
Et, retraçant sa mort à mes sens effrayés,
Je pleurais mes exploits si chèrement payés.

STROPHUS.

Apprends sur ton exemple à mieux juger la Reine;
Que tes pleurs...

SCÈNE IV.

AGAMEMNON, STROPHUS, ÉGISTHE; SUITE, GARDES.

STROPHUS.

Mais voici Plexippe qu'on t'amène.

AGAMEMNON, assis, à Égisthe.

Approche; éclaircis-moi le soin mystérieux
Qui te tient dans Argos éloigné de mes yeux.
Pourquoi mille soupçons, trop injustes peut-être,
Sont-ils les premiers bruits qui me font te connaître?
Plexippe, c'est ainsi que tu te fais nommer,
Déclare-moi ton sort; réponds sans t'alarmer.
Quel est ton rang?

ÉGISTHE.

Le tien. La Grèce est ma patrie;
Mes frères m'ont chassé du trône d'Illyrie.
Proscrit par eux, jouet du destin et des flots,
Clytemnestre a daigné m'accueillir dans Argo
Tu sais tout.

AGAMEMNON.

Il fallait t'offrir à ma présence,

ÉGISTHE.

J'aurais cru, sans ton ordre, offenser ta puissance,
Et ne m'attendais pas, sur un doute léger,
Qu'aussitôt en coupable on dût m'interroger.

AGAMEMNON.

Telles sont du pouvoir les rigueurs nécessaires,
Prince; si cependant tes aveux sont sincères,
Mes secours te donnant vaisseaux, armes, soldats,
Rétabliront tes droits, instruiront tes états
Que, généreux appui des causes légitimes,
Agamemnon vécut pour venger tous les crimes.
Mais si la perfidie inspire tes discours,
Redoute-moi, connais le péril que tu cours :
L'enfer est moins affreux à mon ame oppressée,
Qu'un mortel dont la bouche a trahi la pensée.
Détruis donc les soupçons élevés contre toi.

ÉGISTHE.

Moi? répondre à des bruits indignes de ta foi,
A de vils courtisans dont la haine est jalouse
Des honneurs qu'à mon rang accorda ton épouse?

STROPHUS.

Un doute aussi fondé veut être combattu,
Plexippe, et ce mépris ne sied qu'à la vertu.
La tienne aurait, je pense, éclaté davantage,
Si, dans l'ame du Roi prévenant tout ombrage,
Sans attendre qu'aux lieux où tu crus te cacher,
Ses soldats par son ordre allassent te chercher,
Tu n'avais point pâli de l'ordre qui t'appelle;
Si tu fusses venu, par un serment fidèle,
Lui jurer sans retard un zèle obéissant,

Et t'offrant pour otage, au premier bruit naissant,
Te livrer en ses mains et remettre tes armes.

ÉGISTHE.

S'il suffit pour calmer tes injustes alarmes,
Prends.

(Il donne son fer à Strophus qui le présente à Agamemnon.)

AGAMEMNON, se levant.

Quelle est cette épée?

STROPHUS.

Eh quoi?

ÉGISTHE.

Dieux!

AGAMEMNON.

Tu frémis.
Entre les mains d'Atrée autrefois je la vis:
Égisthe la reçut de son courroux funeste,
Lui-même il me l'a dit, pour immoler Thyeste...
C'est Égisthe!

ÉGISTHE.

Qui?

AGAMEMNON.

Toi.

STROPHUS.

Lui!

(Il reçoit le fer des mains d'Agamemnon et le remet à l'un des gens de la suite.)*

ÉGISTHE.

Ciel! qui me poursuis,

* Strophus, Agamemnon, Égisthe, etc.

(A Agamemnon.)

Je m'abandonne à toi! Frappe donc, je le suis.
Aussi bien j'étais las d'une telle imposture.
Fruit d'un crime, exécrable à toute la nature,
Maudit, traînant l'opprobre à ma naissance uni,
Dépouillé de mes biens, de mes états banni,
Et dérobant ma tête aux piéges de mes frères...
Car sous un autre nom tu connais mes misères,
Et si je t'abusai, ce n'est pas quand ma voix
Accusa les cruels d'envahir tous mes droits.
Si, trahi par les Dieux, leur fatale inclémence
Pour ma perte avec eux semble d'intelligence,
Achève, et punis-moi de ce déguisement
Qui trompa leur poursuite et leur ressentiment.
Punis-moi d'avoir cru que, comme un port tranquille,
Ta cour en cet orage était mon seul asile;
Qu'Agamemnon puissant, vainqueur, et généreux,
Protégerait lui-même un prince malheureux.
Prends ce fer, verse un sang, objet de tant de haines,
Que nos mêmes aïeux ont transmis dans mes veines.

AGAMEMNON.

O ciel! dont la faveur seconda mes travaux,
Réserves-tu ma vie à des soucis nouveaux?
Lorsqu'à peine sauvé des fureurs des tempêtes,
La mort, dans chaque flot, a paru sur nos têtes;
Après dix ans passés en d'horribles combats,
A prévoir, éviter, et donner le trépas,
Ai-je à me préserver de piéges que j'ignore?
Et dois-je en mes foyers craindre et punir encore?

(A Égisthe.)

Qu'oses-tu dire, Égiste?... ah? peux-tu, sans trembler,

Attester nos aïeux et me les rappeler?
N'as-tu donc pas connu l'inimitié fatale
Par les Dieux inspirée au noir sang de Tantale?
Jamais crimes suivis de tels amas d'horreurs,
Ont-ils mieux signalé les humaines fureurs?
Et jamais, en des fils, les haines paternelles
Ont-elles pu trouver des cœurs aussi fidèles?
Si d'un piége ennemi tu veux te préserver,
Est-ce dans mes états que tu dois te sauver?
Est-ce en ma cour? n'as-tu de plus douce retraite?
Et pour toi cette enceinte est-elle donc muette?
Les murs de ce palais ne te disent-ils pas
Dans quels tourmens Thyeste y reçut le trépas?
Que mon père, jaloux de venger son outrage,
En tous lieux y marqua les traces de sa rage?
Là, sous les premiers coups de son glaive fumant
Mourut Ærope, aux yeux de son coupable amant.
Là Thyeste, flatté par ses sermens perfides,
En crut un faux pardon scellé des Euménides.
C'est là que de son fils Atrée ouvrit le flanc,
Et du festin, c'est là qu'on fit l'apprêt sanglant.
Ce seuil, qu'osa toucher ton pied trop téméraire,
Ce seuil même est souillé du meurtre de ton père.
Si j'ai cru voir Thyeste et ses crimes en toi,
Soutiens-tu mon aspect, sans retrouver en moi
Les traits, les traits vivans du redoutable Atrée?...

ÉGISTHE, épouvanté.

O ciel!

AGAMEMNON.

Épargnons-nous une vue abhorrée.

ÉGISTHE, avec fureur.

Reste!... que veux-tu?

AGAMEMNON.

De quel transport soudain...

ÉGISTHE.

Le vois-tu, pâle, horrible, et la coupe à la main,
Celle où son sang versé... Qu'ai-je dit? Je m'égare.

AGAMEMNON.

Ah! cruel, malgré toi ta fureur se déclare.

ÉGISTHE.

Les mânes de mon père, à ta voix révoltés,
Ont saisi tout-à-coup mes sens épouvantés!...
D'Égisthe infortuné qu'ordonne ta vengeance?

AGAMEMNON.

Qu'il me fuie.

ÉGISTHE.

Et quel est son crime?

AGAMEMNON.

Sa naissance.

ÉGISTHE.

Les Dieux pour le malheur puniront tes mépris.

AGAMEMNON.

Les Dieux ne s'arment pas pour ceux qu'ils ont proscrits.

ÉGISTHE.

Ainsi de leur courroux tu te rends le ministre!

AGAMEMNON.

Ainsi, me délivrant de ton aspect sinistre,
En t'ordonnant l'exil, je te laisse échapper
Au juste châtiment d'avoir pu me tromper.

ÉGISTHE.

Non, une même terre, et mon courroux l'atteste,
Ne peut porter les fils d'Atrée et de Thyeste.

AGAMEMNON.

Demain de ton aspect purge donc mes états.
Fuis, ou tremble.

ÉGISTHE.

Demain tu ne m'y verras pas.
(Il sort. Strophus sort en même tems ; il est suivi des gardes.)

SCÈNE V.

AGAMEMNON, suite.

Va, rejeton impur d'une race ennemie,
Rends grâce à ma bonté qui te laisse la vie ;
Porte de mers en mers le malheur et l'effroi
Que les Dieux irrités font marcher avec toi.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

CLYTEMNESTRE, ÉGISTHE.

ÉGISTHE.

Non, non, laisse-moi fuir ce séjour odieux;
Clytemnestre abandonne un amant furieux.
Ne te joins pas au sort qui déjà le menace;
Crains les yeux ennemis attachés sur ma trace,
Les périls dont ici je suis environné :
Crains que soudain le Roi sur tes pas ramené,
Que Strophus, par son ordre, accourant nous surprendre....

CLYTEMNESTRE.

Tous deux au sacrifice, ils viennent de se rendre;
Moi, qu'un rang importun forçait à m'y montrer,
Auprès d'Agamemnon je n'ai pu demeurer.
Tremblante pour tes jours, à ma douleur en proie,
Je n'ai pu soutenir ces cris, ces chants de joie.
Que crains-tu? Si le roi, par mon absence instruit,
Soupçonne en ce moment quel dessein me conduit,
Du moins je n'entends pas, dans ce concours funeste,
Élever jusqu'aux cieux un nom que je déteste.

ÉGISTHE.

Retourne vers Atride, et reçois mes adieux.

CLYTEMNESTRE.

Quel discours?

ÉGISTHE.

Le cruel m'a chassé de ces lieux.

CLYTEMNESTRE.

Cher Égisthe, je sais jusqu'où sa barbarie
Des haines de son sang a poussé la furie.

ÉGISTHE.

Tu le sais?... mais sais-tu que mes emportemens
N'ont pas craint de braver ses fiers ressentimens?
Sais-tu que de nos cœurs les bouillantes colères
Ont en nous signalé la haine de nos pères?
Sais-tu que, de la mort rompant tous les liens,
Thyeste présidait à ces noirs entretiens?
Que ces horribles lieux sont pleins de nos offenses?
Qu'ils ont même frémi du serment des vengeances?...
Prévenons-les. Pourquoi me suis-je abandonné
Au timide conseil que ton cœur m'a donné?
D'un exil éclatant je fuyais l'infamie,
Maintenant on me chasse avec ignominie.
N'importe, mon amour n'en a pas murmuré:
Il dévore un affront pour toi seule enduré:
Mais te fuir, mais traîner de rivage en rivage
La douleur de te perdre unie à cet outrage,
Expirer loin de toi consumé de regrets;
Mais de ce roi barbare....

CLYTEMNESTRE.

Et je m'y soumettrais!
Non. Connais Clytemnestre. A toi seul enchaînée,
Elle a juré de suivre en tout ta destinée.
On t'accable, on t'exile, et voici le moment,

Au mépris du danger, de remplir mon serment.
Les supplices, la mort, la honte plus cruelle,
N'intimideraient pas ce cœur qui t'est fidèle.
Ordonne....

ÉGISTHE.

Égisthe, hélas! ne connaît rien d'affreux
Qui ne cède à l'horreur de voir briser nos nœuds.
Mais que peuvent pour moi ta faiblesse et tes larmes?
Atride a contre nous de plus puissantes armes;
Tes efforts te perdraient, et seraient superflus.
La force nous soumet à ses vœux absolus.

CLYTEMNESTRE.

On ne peut les braver, mais on peut s'y soustraire.
Quel tems à ton départ prescrit sa loi sévère?

ÉGISTHE.

Demain, au jour naissant, Clytemnestre, je fuis.

CLYTEMNESTRE.

Et demain, loin d'Argos, Égisthe, je te suis.

ÉGISTHE.

Quoi?....

CLYTEMNESTRE.

Tel est mon dessein.

ÉGISTHE.

Quel trouble te l'inspire?

CLYTEMNESTRE.

Est-ce à toi de t'en plaindre?

ÉGISTHE.

Est-ce à moi d'y souscrire?

CLYTEMNESTRE.

Égisthe, en me fuyant, serait-il sans effroi?

ÉGISTHE.

O Dieux ! si mon vaisseau t'emportait avec moi,
Sur tes jours menacés serais-je plus tranquille ?
Qui nous protégerait ? Quel bord ou quel asile
Au fier Agamemnon déroberait nos pas ?
L'enfer à son courroux ne nous ravirait pas :
Dût-il nous y chercher, sa poursuite jalouse
Y descendrait bientôt demander son épouse.
N'as-tu pas sous les yeux l'exemple de ta sœur ?
Que lui servit, dis-moi, qu'un puissant ravisseur,
Aux prix des flots de sang qu'Hélène a fait répandre,
Au milieu de sa cour tentât de la défendre ?
Ni tous ces demi-dieux pour sa cause ligués,
Ni les bras des héros et leurs jours prodigués,
Ni ces tours, où veillaient tant d'hommes intrépides,
N'ont pu la dérober au pouvoir des Atrides.
Des cendres, des débris, et des bords ravagés,
Attestent et sa honte et leurs affronts vengés.
Pâris même, puni sous les remparts de Troie,
S'est vu ravir le jour, et l'empire, et sa proie.
Moi, sans dieux, sans pays, sans armes, sans soldats,
Que puis-je contre un roi vengeur de Ménélas ?
La Grèce, déplorant le sort de ma victime,
Apprendrait mon supplice aussitôt que mon crime.

CLYTEMNESTRE.

Ah ! la fuite peut seule....

ÉGISTHE.

Eh ! dis-moi quels climats
Nous mettraient l'un et l'autre à l'abri du trépas ?
Qui sait quelle fureur lui serait inspirée ?
Qui sait alors, instruit par les leçons d'Atrée,

Quels tourmens inconnus oserait inventer
Sa race ingénieuse et prompte à l'imiter?
Prévenons les forfaits que ma crainte envisage.
Épouvanté pour toi de ce cruel présage,
J'ai tout lieu de frémir qu'il ne découvre enfin
Quels nœuds ont si long-tems uni notre destin;
Son orgueil offensé le rendrait implacable:
Me suivre, c'est chercher ta perte inévitable,
C'est courir follement à des dangers honteux:
Embrasse en nos malheurs un parti moins douteux.

CLYTEMNESTRE.

En est-il?

ÉGISTHE.

Le trépas est le seul qui me reste:
Mais toi, qu'épargne encor la colère céleste,
Rentre aux bras d'un époux, sous la loi du devoir;
Combats tous les soupçons qu'il pourra recevoir;
De ma vue à jamais laisse-là l'espérance;
Je pars.

CLYTEMNESTRE.

De tes mépris enfin j'ai l'assurance.
Cruel, il me suffit! pars, quitte ce palais;
Tu le veux; consens donc à ne me voir jamais:
Paie ainsi nos beaux jours et ma flamme insensée;
De moi, de mes bienfaits perds jusqu'à la pensée;
Ignore si je vis, si je meurs loin de toi;
Pars, te dis-je, et me livre aux vengeances du Roi.
Quand tu vins implorer mon assistance utile,
Que n'avais-je pour toi cette froideur stérile?
Que n'ai-je donc frémi, quand tu t'osas nommer,
D'accueillir ton malheur, et surtout de t'aimer?

Mon ame, tu le sais, ouverte à ta prière,
Au-devant des périls a volé la première;
J'ose encor embrasser tes projets, tes malheurs;
Je fuis, si tu veux fuir; et, si tu meurs, je meurs.
N'use pas en discours une vaine éloquence;
Sers notre amour, Egisthe, et non pas ma prudence.
Quel moyen plus puissant reste-t-il à m'offrir?
A quel autre parti devons-nous recourir?

ÉGISTHE.

Il n'en est qu'un.

CLYTEMNESTRE.

Lequel?

ÉGISTHE.

Effrayant.

CLYTEMNESTRE.

Parle.

ÉGISTHE.

Horrible.

CLYTEMNESTRE.

Mais certain?

ÉGISTHE.

Trop certain.

CLYTEMNESTRE.

Eh! quoi de plus terrible
Que d'être encor soumise aux détestables lois
D'un mortel dont nos feux ont blessé tous les droits?
Que pouvons-nous après des injures si grandes?
Réponds.

ÉGISTHE.

Rien.

CLYTEMNESTRE.

Tu te tais.

ÉGISTHE.

Et toi, tu le demandes!

CLYTEMNESTRE.

Quelle affreuse lumière!.... Ah! mon sang s'est glacé!
D'où vient ce mouvement dont mon sein est pressé?
Qui doit donc nous ravir, Égisthe, à sa puissance?

ÉGISTHE.

Je ne le sais.

CLYTEMNESTRE.

Sa mort?

ÉGISTHE.

Qui l'a dit?

CLYTEMNESTRE.

Ton silence.

ÉGISTHE.

Frémis; il est trop vrai. Si contre un tel danger
Les Dieux avaient daigné tous deux nous protéger,
Le fer l'eût moissonné dans les champs du Scamandre:
Aux rivages d'Argos l'eussent-ils fait descendre?
La mer n'eût-elle pas, l'abîmant dans ses flots,
Empêché son retour fatal à ton repos?
Son trépas te rendrait la paix qui t'est ravie:
Nos maux sont, tu le sais, attachés à sa vie;
Mais qui peut, dans sa gloire, attaquer ce vainqueur?
Mais quel fer s'ouvrirait un passage à son cœur?

CLYTEMNESTRE.

Juste ciel! nous souiller d'un lâche parricide!...
Tu me fais trembler....

ÉGISTHE.

Oui, que ce mot t'intimide,
De ta vaine pitié tu recevras le prix.
Attends que ton époux de sa Cassandre épris
(Captive, que son choix destine au rang suprême,
Et dont il est l'amant et l'esclave lui-même)
Attends et souviens-toi que je l'aurai prédit,
Qu'il lui donne à ta honte et son trône et ton lit;
Que, te laissant tes pleurs, l'oubli pour ton partage,
Il dépouille ton fils de son juste héritage.

CLYTEMNESTRE.

Quoi! de tant de travaux pour moi vaincu entrepris,
Quoi! de tous nos malheurs, Cassandre aurait le prix!
La fille de Tyndare, ainsi répudiée,
Pour elle, aux yeux des Grecs, serait humiliée!...
Ne te souvient-il plus, barbare, que tu dois
Leur conquête à mes pleurs, à mon sang tes exploits?
Ton cœur me trahirait! ton lâche amour préfère
A la mère d'Oreste une femme étrangère!...
Penses-tu que, tranquille à ce mortel affront,
Je te laisse placer mon bandeau sur son front?
Crois-tu qu'ainsi du trône on me fasse descendre?
Meurent plutôt les Grecs, moi, toi-même, et Cassandre!
Tombe Argos et ses murs, et que mille vengeurs
D'Ilion en son sein réveillent les fureurs!

ÉGISTHE.

De ton époux encor tu méconnais l'adresse,
Si tu crois qu'il avoue une indigne faiblesse;
Mais le moment viendra que, de ma flamme instruit,
Il usera du droit d'en répandre le bruit;
Que, chargeant à jamais ta mémoire de crimes,

Ses parjurès amours deviendront légitimes.
Heureuse, si ta mort, servant son feu secret,
Ne fait plaindre ton juge et chérir ton arrêt;
Ou, si bientôt après ce nouvel hyménée,
Sous les lois de Cassandre, au fuseau condamnée...
Oui; ce sont tes périls. Agis; et les préviens :
Arme contre un perfide ou mon bras... ou le tien.
Confonds dans son espoir ta rivale punie.
Frappe, qui? le bourreau de ton Iphigénie.
Ne souffre pas qu'un autre usurpant tes droits...

CLYTEMNESTRE.

Non.

ÉGISTHE.

Si tes jours te sont chers, périsse Agamemnon!

CLYTEMNESTRE, effrayée.

Comment...

ÉGISTHE.

Cette nuit même.

CLYTEMNESTRE.

Et quelle main?

ÉGISTHE.

La mienne,
Punira tout ensemble Atride et sa Troyenne...
Mais que dis-je? à mes coups tout ferme le chemin,
Et les plus assurés partiront de ta main.
Il faut nous séparer, ou qu'un barbare meure;
Prononce : mourra-t-il? ou dois-je fuir?

CLYTEMNESTRE.

Demeure.

ÉGISTHE.

Ah! je tombe à tes pieds! Clytemnestre, reçoi,

Pour prix d'un tel serment, mes jours, mon sang, ma foi!
C'en est fait. Que ce coup te venge et nous unisse,
Sans attendre qu'ici lui-même nous punisse!

CLYTEMNESTRE.

Sors, dérobe tes pas, on marche vers ce lieu...
Sors.

ÉGISTHE.

Songe à nos dangers, à notre amour; adieu.
(Il sort.)

SCÈNE II.

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

Ou fuir?... C'est mon époux!

AGAMEMNON.

En ces lieux retirée,
Pourquoi te dérober à la pompe sacrée?
Pourquoi, dans l'appareil de ces solennités,
N'as-tu donc pas voulu marcher à mes côtés?
Quoi! dans un jour si beau, Clytemnestre craint-elle
De joindre aux vœux publics ceux d'un amour fidèle?

CLYTEMNESTRE.

L'injuste Agamemnon peut-il l'imaginer?

AGAMEMNON.

Ta retraite du moins me l'eût fait soupçonner:
Cette douleur profonde en ton visage empreinte,
Cet embarras qu'en vain me déguise la feinte....

CLYTEMNESTRE.

Moi, prince!...

AGAMEMNON.

Oui, tes regards, ton maintien affecté,
Tout m'alarme, et Strophus m'a dit la vérité.

CLYTEMNESTRE.

Strophus! que t'a-t-il dit? par quel affreux langage
A-t-il osé noircir?...

AGAMEMNON.

Ne lui fais pas outrage.
Strophus, entre les rois soumis à mon pouvoir,
Seul de ma confiance a rempli tout l'espoir :
A la tendre amitié, comme aux vertus fidèle,
Chaque instant m'a donné des marques de son zèle.
Lui-même, pour mes jours craignant quelques hasards,
N'a-t-il pas sur Égisthe éclairé mes regards?

CLYTEMNESTRE.

Égisthe!... il est banni.... quelle crainte l'alarme?

AGAMEMNON.

Un si faible ennemi que ma rigueur désarme,
Ne peut troubler long-tems son esprit ni le mien.
Toi seule, unique objet d'un premier entretien,
De doutes affligeans tiens mon ame obscurcie :
Il dit que, m'accusant du sort d'Iphigénie...

CLYTEMNESTRE, à part

Je respire!...

AGAMEMNON.

Ton cœur cherche encore à nourrir
Sa blessure profonde et trop lente à guérir.
Mais quoi! cette douleur à tous deux fut commune.
La Grèce entière, hélas! plaignit mon infortune.
Cet arrêt que du sort dicta l'inimitié,

De mes plus durs soldats a touché la pitié.
Est-il vrai qu'une épouse, envers moi plus sévère,
Veuille encore ajouter aux souffrances d'un père ?
Doit-elle, se livrant à ses ressentimens,
M'envier la douceur de calmer ses tourmens ?
Clytemnestre, en mon sein viens épancher tes peines ;
Connais mieux de l'hymen les consolantes chaînes.
Que ce moment est cher où ses devoirs pieux
Rapprochent des époux qu'avaient unis les Dieux !

CLYTEMNESTRE, à part.

Malheureuse !

AGAMEMNON.

Que dis-je ? à ce lien durable
Nous devons un bonheur solide, inaltérable ;
Ces fruits d'un chaste amour, chers objets de tes soins,
Ont pu dans tes malheurs te consoler du moins.
Mon Électre est pour nous une autre Iphigénie ;
Oreste, dont l'amour à sa tendresse unie,
Acquitte en t'adorant un devoir bien sacré....

CLYTEMNESTRE, à part.

O serment homicide à jamais abjuré !
O crime !

AGAMEMNON.

Mais pourquoi détournes-tu la vue ?

CLYTEMNESTRE.

Ah ! cesse des bontés dont je suis confondue,
Prince, tous les remords qu'elles me font sentir...

AGAMEMNON.

Je demande un regret, et non un repentir ;
Ne me hais point ; reçois le fortuné présage...
Ciel ! que vois-je ? les pleurs inondent ton visage !

CLYTEMNESTRE.

Je ne m'en défends pas : ils viennent de trahir
L'horreur que je ressens de t'avoir pu haïr.
Quoi ! mon époux... Ma honte à mes yeux éternelle...
Aurais-je pu ?... Jamais. . Que j'étais criminelle !
Souffre qu'à tes genoux....

(Elle se jette aux genoux d'Agamemnon.)

AGAMEMNON, la fesant relever.

Lève-toi. Que fais-tu ?

CLYTEMNESTRE.

Ah ! pardonne un soupçon à mon cœur combattu...
La fille de Priam, captive infortunée,
Que jusque dans Argos ta victoire a traînée,
Aurait-elle en effet asservi tous tes vœux ?...

AGAMEMNON.

Quoi ! ce doute jaloux... Serais-je assez heureux
Pour que d'un tel soupçon ta tendresse altérée ...

SCÈNE III.

STROPHUS, AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE.

AGAMEMNON.

Je vois Strophus : bientôt tu vas être éclairée.
(A Strophus.)
J'invoque en ce moment ton zèle officieux :
Ami, daigne guider Cassandre dans ces lieux.

(Strophus sort.)

SCÈNE IV.

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE.

AGAMEMNON.

Qu'un tendre amour renaisse en ton ame calmée,
Reine, de ton époux tu fus toujours aimée.
Lorsqu'Ilion tomba sous les coups du destin,
Nos Grecs, se partageant leur immense butin,
Tout prêts à tendre aux vents leurs voiles fugitives,
Des seuls arrêts du sort reçurent leurs captives.
Cassandre me suivit : dès lors je lui jurai
D'adoucir son malheur en ma cour honoré,
De sauver sa pudeur d'un criminel outrage;
Ainsi, la protégeant dans son triste esclavage,
Mon joug qu'elle craignait devint son seul appui.

SCÈNE V.

STROPHUS, CASSANDRE, AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE.

AGAMEMNON.

Mais je revois Strophus, et Cassandre avec lui.

CASSANDRE.

Qui me rappelle au jour? qui me ravit encore
A l'éternelle nuit que ma douleur implore?
Ne puis-je attendre en paix l'instant de mon trépas?
Prince, que me veut-on? où conduis-tu mes pas?

AGAMEMNON.

Devant Agamemnon, qui confie à la Reine
Le soin de soulager ta misère et ta chaîne.
Son joug, comme le mien facile à supporter,
N'aura pas de rigueurs qui soient à redouter,
De ton sort à jamais elle devient maîtresse.

CASSANDRE.

Apollon! prends pitié de ta triste prêtresse!
Dieux! justes Dieux!

STROPHUS.

Pourquoi leur adresser tes cris?

CASSANDRE.

Apollon!

CLYTEMNESTRE.

Quelle haine enflamme tes esprits?...
Ne saurais-tu me voir sans frémir d'épouvante?

CASSANDRE.

Où suis-je?

AGAMEMNON.

Chez Atride.

CASSANDRE.

O demeure sanglante!
Murs qu'a souillés le meurtre! exécrable séjour,
Dont l'aspect fit pâlir et reculer le jour.

CLYTEMNESTRE, troublée.

De ses esprits émus le délire s'empare.

CASSANDRE

Quels cris! quels hurlemens, quel appareil barbare,
Des femmes, des enfans, tombant sous les couteaux...
Que vois-je autour de moi... Que des pères bourreaux.

Des parjures époux, des frères parricides?

AGAMEMNON.

Hélas! contre le sang des tristes Pélopides
Qui t'anime aujourd'hui? par quelle déraison
Rappeler les malheurs de toute ma maison?

CASSANDRE.

N'apercevez-vous pas ces fantômes livides,
Dans ce palais assis, monstres de sang avides?
L'œil arrêté sur nous, ils portent dans leurs mains
De palpitantes chairs et des lambeaux humains...
Effroyable repas dont se nourrit un père.

AGAMEMNON, irrité.

Veux-tu du ciel vengeur réveiller la colère?

CASSANDRE.

Toi, qui de ces forfaits me défends de parler,
Prévois-tu qu'ils sont prêts à se renouveler?
Ignores-tu le coup que médite la rage?...
Écoute. Chez Pluton je vais fuir l'esclavage.
Tremble que le destin ne t'y pousse avec moi.
Déjà sa main de fer s'appesantit sur toi.

CLYTEMNESTRE, à part.

Dieux!

STROPHUS.

Je cède à l'horreur que ce discours m'inspire:
Qu'il soit ou non l'effet des songes du délire;
Ou que l'esprit divin lui prête son secours,
Atride, il m'est permis de craindre pour tes jours.
Toi, prêtresse, éclaircis la cause de ton trouble...
Tu ne me réponds point, et ton effroi redouble...
Des présages affreux paraissent te glacer?....

CASSANDRE.

Oui, je sens sur mon front mes cheveux se dresser...
Mon corps transit et brûle, et mon ame obsédée
Ne contient plus le dieu dont elle est possédée...
Il me presse, il m'embrasse, et la mort m'apparaît.
La victime s'approche, et le fer est tout prêt...
O vous tous, arrachez-le aux coups qu'elle lui porte...
Tous les mânes en foule assiégent cette porte...
Dans un chant funéraire éclatent leurs transports!
Oubliait-on qu'ici les déesses des morts
Sont du dieu des banquets les compagnes cruelles,
Et que dans le carnage il s'énivre avec elles?

AGAMEMNON.

De quelle obscurité tes discours sont voilés!

CASSANDRE.

Ne m'entendez-vous pas?

STROPHUS.

Explique-toi.

CASSANDRE.

Tremblez!

STROPHUS.

D'où naît de tous tes sens l'horreur involontaire?
Réponds.

CASSANDRE.

Ne pouvez-vous percer ce noir mystère?

AGAMEMNON.

Sommes-nous d'un malheur menacés par les cieux?

CASSANDRE reculant.

Quel sang, quel air impur respiré-je en ces lieux?

AGAMEMNON.

Celui qu'au prochain temple exhale l'hécatombe.

CASSANDRE.

Non; le souffle infecté, la vapeur de la tombe!

AGAMEMNON.

Grands Dieux! et quel péril?....

CASSANDRE.

O déplorable Roi!

AGAMEMNON.

Qui te l'annonce?

CASSANDRE.

Un dieu.

AGAMEMNON.

Qui doit on frapper?

CASSANDRE.

Toi.

AGAMEMNON.

Moi! quand de mon retour le triomphe s'apprête!

CASSANDRE.

Ilion a péri dans la nuit d'une fête.

AGAMEMNON.

Quand mes vœux, mon encens, reçus des immortels...

CASSANDRE.

On égorgea Priam embrassant leurs autels.

CLYTEMNESTRE courroucée.

De Troie et de Priam chasse l'image vaine.

CASSANDRE.

Je puis voir une Troie où je vois une Hélène.

CLYTEMNESTRE.

Téméraire!

CASSANDRE.

Est-ce à toi de m'oser outrager!
Quelle main dans son flanc brûle de se plonger!
Qui conjure sa mort? quels ennemis perfides
Vont tendre sous ses pas leurs piéges homicides!
O patrie! ô Troyens! pardonnez à ces pleurs
Qu'arrache à ma pitié le sort de vos vainqueurs.
La sombre Némésis guide ce couple infâme:
Nuit perfide!... un poignard dans la main d'une femme,
De son époux trahi prête à trancher les jours....

AGAMEMNON à Clytemnestre.

Quoi! Reine, tu frémis!

CLYTEMNESTRE.

De ses affreux discours.
Triomphe, applaudis-toi de ce rare avantage,
Prince, qui t'a donné cette esclave en partage!
C'est le plus beau présent que, pour venger leurs bords,
T'auront fait les Troyens en fuyant chez les morts.
Sa noire inimitié, que révolte sa chaîne,
Secoue entre nous deux les flambeaux de la haine...
C'est toi qui fis ses maux: c'est toi dans Ilion
Qui portas le ravage et la destruction.
Il tarde à son courroux que ton épouse meure
Victime dévouée à ces morts qu'elle pleure,
Et nos divisions sont ses derniers moyens.
Mais qu'attendre en effet des filles des Troyens?
Ils leur ont en mourant laissé pour héritage
La soif de notre sang, le désespoir, la rage;
Et, lorsqu'elle monta, prince, sur tes vaisseaux,
Voilà quelles fureurs la suivaient sur les eaux.

Avec elle aujourd'hui sois donc d'intelligence;
Crois ces prédictions que dicta la vengeance,
Ces rêves imposteurs qui noircissent ma foi;
Couronne une ennemie, Atride, et frappe-moi.

CASSANDRE.

Quoi! les avis du ciel accusés d'imposture
Auront en vain....

AGAMEMNON.

Renferme un criminel augure.
Je pardonne à l'excès de ton adversité,
Ce délire effrayant d'un esprit irrité.
Mais, si dans ces discours ta fureur persévère,
Alors, peut-être armé d'un courroux plus sévère,
Il me serait aisé d'éclairer le dessein
Qu'a pu former la haine enfermée en ton sein.

CASSANDRE.

Ah! la fatalité sur nous deux étendue
Épaissit le bandeau qui te couvre la vue.
Le cruel Apollon, qui me poursuit toujours
Rend ainsi les mortels à mes oracles sourds.
Que me sert de porter ces voiles, ces symboles,
Attributs d'un pouvoir qu'il ôte à mes paroles?
Dieu terrible! il est tems enfin de dépouiller
Ces ornemens sacrés que ma mort va souiller.
J'ai voulu te sauver; je vais périr moi-même.
La parque a de tous deux marqué l'heure suprême;
Tous deux on nous immole, et mes restes errans
Flottent sans sépulture, en proie aux noirs torrens.
Déjà, prêt à lever sur nous ses mains impies,
Le crime en ce moment nous dévoue aux Furies.
Demain tu dormiras au lit de tes aïeux;

Souviens-toi de ces mots. — O toi, du haut des cieux,
Dérobe à leurs forfaits ta lumière adorée!
Divin soleil! exauce une femme éplorée;
Punis nos meurtriers, et fais luire sur eux
Le jour de la vengeance accordée à mes vœux.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

STROPHUS, AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

Agamemnon croit-il qu'à ce point criminelle...

AGAMEMNON.

Non; mes justes rigueurs ont su te venger d'elle,
Puisse la mort m'atteindre, avant de soupçonner,
Qu'une épouse jamais veuille me la donner!

(Clytemnestre sort.)

SCÈNE VII.

STROPHUS, AGAMEMNON.

STROPHUS.

Me préserve le ciel de soupçonner la reine!
Mais je crains la prêtresse et le dieu qui l'entraîne:
Ses menaçans avis par son effroi dictés,
Peut-être sans justice étaient-ils rejetés:
Je n'ose envisager un présage si triste;
Je redoute pour toi... te l'avoûrai-je? Égisthe.

Il te hait : un forfait serait digne de lui.

AGAMEMNON.

Demain il quitte Argos.

STROPHUS.

Il y reste aujourd'hui.

Ah! par l'amour d'un fils si cher à ta pensée,
Par la crainte, en un mot, dont mon ame est glacée,
Qu'un ordre rigoureux, le chassant de ces bords,
Fasse au vaisseau d'Égisthe ouvrir soudain nos ports.

AGAMEMNON.

Eh bien! qu'il parte donc, Strophus; dispose, ordonne;
A ton zèle prudent ton ami s'abandonne.

(La nuit vient pendant l'entr'acte.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

(Le théâtre est dans l'obscurité, et n'a d'autre lumière que celle que donnent deux candélabres qui ont été allumés pendant l'entr'acte.)

SCÈNE I.

STROPHUS, ORESTE, AGAMEMNON.

STROPHUS.

Il conspirait ta perte, et l'ame d'un héros
Avait imprudemment méprisé ses complots.
Cette nuit eût couvert un forfait de son ombre.
Aux cris de ses amis j'ai reconnu leur nombre:
Il était tems pour nous que ton ordre absolu
Vînt hâter son exil sagement résolu.
J'ai de ce prompt départ surveillé la conduite,
Et, d'Égisthe au rivage accompagnant la fuite,
J'ai vu la rame enfin l'emporter loin d'Argos.
Livre-toi sans alarme aux douceurs du repos.

AGAMEMNON.

Comment d'un digne prix acquitter tant de zèle?

ORESTE.

Qu'entends-je? et quelle était sa trame criminelle?...

AGAMEMNON.

Rassure-toi, mon fils; les Dieux, dans les combats
Ont cent fois de mon sein écarté le trépas,
M'ont-ils jusqu'à ce jour couvert de leur égide,
Pour me faire tomber sous le bras d'un perfide?
De ces momens si doux qui peut troubler la paix?
A former tes vertus consacrant désormais
Les ans, nombreux encor, que mon âge me laisse,
Je ferai de mon fils un héros pour la Grèce.
Qu'il sache, ne prenant que le ciel pour appui,
Et vivre pour son peuple, et s'immoler pour lui;
Et si la guerre un jour réclame sa vaillance,
Que la gloire le guide, et surtout la clémence.
Apprends, ce que mes torts m'ont à moi-même appris,
A ne point prodiguer de superbes mépris.
De ces hautes leçons j'instruirai ta jeunesse;
Et, de soins paternels t'environnant sans cesse,
Je veillerai, fidèle à mes devoirs nouveaux,
La nuit à ton sommeil, le jour à tes travaux.
Adieu, Strophus. Oreste, accompagne ton père.
Fatigué si long-tems de courses et de guerre,
Je suis impatient, après dix ans entiers,
De reposer ma tête au sein de mes foyers.

(Il entre dans sa chambre avec Oreste.)

SCÈNE II.

STROPHUS, seul.

A l'abri des périls sommeille en assurance!
D'Égisthe qui nous fuit j'ai trompé l'espérance;
Heureux, si je ravis, l'éloignant à jamais,

Atride à ses fureurs, la Reine à des forfaits!
C'est moi qu'en ses chagrins elle accuse peut-être,
Et son premier courroux...

SCÈNE III.

CLYTEMNESTRE, STROPHUS.

STROPHUS.

Mais je la vois paraître.
Quelle sombre douleur obscurcit son regard.
Reine...

CLYTEMNESTRE.

Que me veux-tu? Sors, malheureux vieillard;
Sors, cruel artisan du chagrin qui me ronge.

STROPHUS.

Je respecte le trouble où son excès te plonge.
Je me tais.

CLYTEMNESTRE.

Laisse-moi.

(Strophus sort.)

SCÈNE IV.

CLYTEMNESTRE, seule.

Dieux cruels! Dieux jaloux!
Vous m'avez donc rendue au joug de mon époux!
Faut il ainsi toujours que je lui sacrifie
Les nœuds dont la douceur m'attachait à la vie!

Égisthe a pu me fuir ! Égisthe !... il a douté
Du courage d'un cœur à qui rien n'eût coûté.
Il me fuit ; il me laisse à l'hymen asservie,
Traîner dans les regrets une odieuse vie...
Misérable ! eh ! quel est ton coupable transport ?
N'as-tu pas d'un époux osé jurer la mort ?
Ces Dieux, que tes chagrins accusent d'injustice,
T'ont peut-être arrêtée au bord du précipice.
Qui sait où la fureur aurait pu m'entraîner ?
Qui sait à quels remords j'allais me condamner ?
Et d'opprobre et de pleurs quelle source éternelle !
Femme alors redoutable autant que criminelle,
Mon complice lui-même, après le coup porté,
Eût craint un lit fatal d'un meurtre ensanglanté.
Mais moi, que deviendrai-je en ma douleur farouche,
Si l'époux que je hais me rappelle en sa couche ?
Sa détestable vue irrite mes regrets ;
De l'amant que je pleure elle embellit les traits :
Aux bras d'Agamemnon désormais étrangère,
Nos nœuds seront pour moi les serpens de Mégère :
Ne frémirai-je pas lorsqu'il viendra presser
Mon cœur près de ce cœur que j'ai voulu percer ?
A ses côtés, la nuit, veillant épouvantée,
Ou d'un sommeil affreux tristement agitée,
Je croirai voir ce lit, trahi par mes noirceurs,
S'éclairer aux flambeaux des infernales sœurs...
Ah ! que n'ai-je plutôt, jouissant de mon crime,
A mon coupable amour immolé sa victime !
Quel tourment plus cruel, ô Dieux ! que d'hésiter
A commettre un forfait qu'on osa méditer ;
De brûler du désir de se rendre homicide ;
De subir le remords avant le parricide ;

D'en regretter les fruits ; et, d'un cœur combattu,
De passer, de flotter du crime à la vertu ;
Et d'éprouver, parmi ces troubles exécrables,
La peur des châtimens qui sont dus aux coupables !

SCÈNE V.

ÉGISTHE, dans le fond, CLYTEMNESTRE.

(Égisthe est accompagné de Grecs qui lui sont dévoués ; il leur parle bas, et ils s'éloignent.)

CLYTEMNESTRE.

Mais qui marche dans l'ombre ?... Ou mon œil est trompé,
Ou c'est lui.

ÉGISTHE, à voix basse, en s'approchant.

C'est moi-même.

CLYTEMNESTRE.

O ciel !

ÉGISTHE.

L'as-tu frappé ?

CLYTEMNESTRE.

Que me dis-tu ?

ÉGISTHE.

Reponds : Agamemnon respire ?

CLYTEMNESTRE.

Égisthe...

ÉGISTHE.

Adieu !... Je meurs !.. Tu n'as plus rien à dire.

CLYTEMNESTRE.

Arrête!... Mais comment, ici, toi dans la nuit.
Quel guide, quel chemin, ou quel dieu t'a conduit?

ÉGISTHE.

L'enfer; oui, trop crédule en ton serment perfide,
A la faveur de l'ombre, une barque rapide,
Me remit sur le bord d'où partit mon vaisseau;
Et, m'engageant pour toi dans un péril nouveau,
D'une escorte suivi, j'aborde le rivage;
Des soldats y veillaient, me fermaient tout passage;
Mes coups, qui dans le port les ont soudain surpris,
Dans leurs derniers soupirs ont étouffé leurs cris.
Ceux que j'avais gagnés m'ont ouvert cet asile,
Aux portes du palais, à celles de la ville,
J'ai placé les amis dont je suis assuré;
Et, quand tu me revois, quand tout est préparé,
C'est toi seule qui rends ma perte inévitable!
Si j'osai reparaître en ce lieu redoutable,
Qui put m'y ramener? Ingrate, ce fut toi.
Son trépas fut juré, j'y revins sur ta foi;
Pour toi seule tremblant, j'accourais te soustraire
Aux périls attachés à ce coup nécessaire;
Il l'est! n'en doute pas. Si ta timide main
Hésite avant le jour à frapper l'inhumain,
Tu te livres toi-même aux tourmens qu'il t'apprête.
C'est pour t'en avertir que j'expose ma tête;
Et j'en fus trop instruit en échappant aux bras
Qu'il avait sur les eaux chargés de mon trépas.

CLYTEMNESTRE.

Est-il vrai?

ÉGISTHE.

De nos feux il a su le mystère.

CLYTEMNESTRE.

Justes Dieux ! de quel voile il couvre sa colère !

ÉGISTHE.

N'attends pas qu'elle éclate, et préviens par sa mort...

CLYTEMNESTRE.

Je tremble...

ÉGISTHE.

Hâte-toi.

CLYTEMNESTRE.

Retiens ces cris... il dort.

ÉGISTHE.

Il dort ?

CLYTEMNESTRE.

Ici.

ÉGISTHE.

Sa vie est en notre puissance...
Tu meurs en l'épargnant, qu'attends-tu ?

CLYTEMNESTRE.

Sa vengeance.
Non, dût-il me punir, ne crois pas qu'en son sein
Clytemnestre jamais plonge un fer assassin.

ÉGISTHE.

Ce mot seul a dicté l'arrêt de mon supplice.
Je vole de ce pas lui livrer ton complice.
A ma fuite en effet quels chemins sont ouverts ?
Mon audace me livre, et m'a fermé les mers.
Rencontré dans ces lieux, ma trame est avérée.
De la chambre du Roi, si j'aborde l'entrée,
Qu'importent les périls que j'aurais à courir !
Mais un coup imprudent te condamne à mourir :

Il faut oser, mais vaincre, et non pas que ma rage
Cède aux fougueux transports d'un aveugle courage.
Que j'entre, et qu'il s'écrie, à ma vue alarmé,
On viendra le ravir à mon bras désarmé;
D'un attentat sans fruit, toi-même alors victime...

CLYTEMNESTRE.

Où suis-je?... Un dieu fatal veut m'entraîner au crime...
Égisthe... épargne-moi... Mes sens, pleins de terreur,
N'ont jamais éprouvé cette invincible horreur...
Mais quoi? de nos liens qui donc osa l'instruire?...

ÉGISTHE.

Sa Cassandre, et Strophus si jaloux de nous nuire.
Prends ce fer, entre, et frappe, et sauve notre amour.

(Il lui présente un poignard.

CLYTEMNESTRE.

Jamais.

ÉGISTHE.

De la clarté n'attends pas le retour.
En vain il t'a nié son crime et ta rivale...
Elle va triompher.

CLYTEMNESTRE.

Que faire?... O nuit fatale!

ÉGISTHE.

Tu balances? Eh bien! cruelle, dans mon flanc
Enfonce ce poignard, et traîne-moi sanglant,
Pâle et mort, mais percé par un coup moins sensible,
Traîne-moi sous les yeux de ton juge inflexible;
Que mon corps palpitant, à ses regards livré,
Soit de ton innocence un témoin assuré.

CLYTEMNESTRE.

Non, tu ne mourras point.

ÉGISTHE.

Que l'un de nous périsse :
Agamemnon, ou moi ; que ta haine choisisse.
Quel bruit ?... Est-ce la mort qui vient t'envelopper ?

CLYTEMNESTRE.

Donne ce fer.

ÉGISTHE, l'armant d'un poignard, et la poussant dans la chambre d'Agamemnon.

Échappe au coup qu'on veut frapper...
Va, cours, le péril presse, et ce poignard te reste.
(Clytemnestre entre dans la chambre d'Agamemnon.)

SCÈNE VI.

ÉGISTHE, seul.

Sors du fond des enfers, sors, ombre de Thyeste !
Viens repaître tes yeux du sang prêt à couler,
Viens saisir l'ennemi qu'elle court t'immoler...
Sa tête est maintenant sous le fer parricide.
D'une épouse en fureur c'est la main qui le guide ;
Sa haine et nos périls rendent le coup certain...
Mais quoi ?... qui peut causer ce tumulte soudain ?
Je n'entends pas le coup qui doit trancher sa vie...
Dieux !... oh ! si ma victime allait m'être ravie !
Courons moi-même...

AGAMEMNON, douloureusement, dans sa chambre.

Arrête !

ÉGISTHE, triomphant.

Il meurt, et je suis roi !...

Elle revient.

SCÈNE VII.

CLYTEMNESTRE, ÉGISTHE.

CLYTEMNESTRE.

Où vais-je? où suis-je?... Ah! soutiens-moi.
N'as-tu pas entendu?...

ÉGISTHE.

Quoi!

CLYTEMNESTRE.

Dans cette demeure...

ÉGISTHE.

Eh bien!

CLYTEMNESTRE.

On a parlé.

ÉGISTHE.

Moi seul.

CLYTEMNESTRE.

Quand?

ÉGISTHE.

Tout à l'heure.

CLYTEMNESTRE.

O forfait! dans son sein mon bras s'est donc plongé!
(*Elle jette le poignard, Égisthe le saisit avec empressement.*)

ÉGISTHE, le poignard à la main.

Voilà le sang d'Atride, et Thyeste est vengé!

CLYTEMNESTRE.

A ses cris expirans Oreste se réveille...

Oreste... il est entré, si j'en crois mon oreille...
Dans l'ombre... moi... j'ai fui ces exécrables lieux.

ÉGISTHE, souriant.

Voilà le sang d'Atride!... Ah! je respire.

CLYTEMNESTRE.

Dieux!
Le rire est sur sa bouche, et le sang coule encore!

ÉGISTHE.

Dois-tu?...

CLYTEMNESTRE.

Je te connais enfin, et je m'abhorre.

SCÈNE VIII.

CLYTEMNESTRE, ÉGISTHE, PALLÈNE.
GRECS du parti d'Égisthe.

PALLÈNE.

Prince, accours, montre-toi. Cassandre, à ses clameurs,
Éveille le palais agité de rumeurs.
Cependant elle touche à son heure suprême :
Le poison, à ton ordre, apprêté par moi-même
Dans ses veines déjà fait pénétrer la mort.
Les cris d'Agamemnon m'ont instruit de son sort.
Règne. Qu'à ton pouvoir tout cède, tout s'enchaîne;
Fais taire la révolte, et parais.

ÉGISTHE.

Oui, Pallène,
J'y cours; et ce poignard, teint d'un sang odieux,
Va leur montrer qu'Égisthe est maître dans ces lieux,
(Il sort avec Pallène et les Grecs.)

SCÈNE IX.

CLYTEMNESTRE, ORESTE.

CLYTEMNESTRE.

Qu'aperçois-je?.... Mon fils! Où me cacher?

ORESTE, pâle, et en désordre.

Ma mère!...
Oh! viens voir de quel coup on a frappé mon père...
Viens donc!

CLYTEMNESTRE.

Arrête, enfant, et détourne tes pas
Loin des lieux qu'ont souillés le crime et le trépas.

ORESTE.

Il inonde de sang et le marbre et sa couche.
Au travers des sanglots qui sortaient de sa bouche,
Il m'a crié : « Ta mère!...» Ah! tout près de mourir,
Sans doute il t'appelait pour l'aller secourir.

CLYTEMNESTRE.

Terre, ouvre-toi!

ORESTE.

Crois-tu qu'au jour on le rappelle?

CLYTEMNESTRE.

Plût aux cieux!

ORESTE.

Je t'entends.

CLYTEMNESTRE, à part.

O mère criminelle!

ORESTE.

Eh bien ! du ciel vengeur invoquons le courroux
Contre un lâche assassin qui lui porta ses coups.

CLYTEMNESTRE.

Ah ! puisse l'accabler la colère céleste !

SCÈNE X.

Le théâtre est éclairé.

CLYTEMNESTRE, ORESTE, STROPHUS, CASSANDRE, ARGIENS, SOLDATS portant des torches.

CASSANDRE.

STROPHUS, il en est tems, sauvez, sauvez Oreste.

STROPHUS.

Mon fils, quitte un séjour de carnage et d'effroi.

ORESTE.

Ma mère nous suit-elle ?

STROPHUS.

Oreste, éloigne-toi,
Si du fer meurtrier tu crains d'être victime.
Égisthe hautement a publié son crime...
O cher enfant ! suis-moi. Qu'un sanglant souvenir
Te retrace un forfait que ton bras doit punir.

ORESTE.

Oui, j'en prends à témoin les filles du Tartare.

CASSANDRE.

Courez, fuyez, cachez-le aux fureurs d'un barbare...
Il rentre, et la menace étincelle en ses yeux.

(Strophus emmène Oreste, accompagné d'Argiens et de soldats portant des torches.)

SCÈNE XI.

CLYTEMNESTRE, ÉGISTHE, PALLÈNE, CASSANDRE, ARGIENS, GRECS dévoués à Egisthe, et SOLDATS portant des torches.

ÉGISTHE.

Argiens! retenez ces cris séditieux,
Ou, sans peine, aux transports d'une vaine insolence,
Les fers, l'exil, la mort, imposeront silence.
Reine, sèche tes pleurs. Atride a justement
De ses longs attentats reçu le châtiment :
Sa tendre Iphigénie, offerte à son passage,
Déjà, pour l'embrasser, l'attend au noir rivage.
Pallène, fais remettre Oreste en mon pouvoir,
Cours.

CLYTEMNESTRE.

Oreste!

CASSANDRE, à Égisthe.

Abandonne un sanguinaire espoir....
Il est loin.

ÉGISTHE, avec effroi et fureur.

Que dis-tu?

CASSANDRE.

Ce que ton cœur redoute.

Du crime ainsi toujours le crime ouvre la route.
Au sang d'Agamemnon c'est peu d'être baigné,
Si pour monter au trône, Oreste est épargné.

CLYTEMNESTRE.

Que crains-tu pour ses jours protégés par sa mère?...
Rends-moi, rends-moi mon fils.

CASSANDRE, hors d'elle-même.

Et toi, rends-lui son père.

ÉGISTHE.

Apprends-nous sa retraite, ou, t'arrachant le jour,
Crains...

CASSANDRE.

D'un couple adultère il a fui le séjour.

ÉGISTHE, à ses soldats.

Volez; que le trépas...

CLYTEMNESTRE, à part.

Mon fils!... O monstre!

CASSANDRE, mourante.

Arrête...
La lumière à me fuir est déjà toute prête...
Mais que la foi promise à mes derniers avis
Te livre à la terreur dont ils seront suivis.
Cet Oreste vengeur, que j'ai sauvé moi-même,
Reviendra t'arracher ton sanglant diadême.
Aux meurtriers nombreux sur sa trace attachés,
Tremble! déjà ses pas par les dieux sont cachés....
Un jour... il punira l'assassin de son père.
Un jour lui-même, enfin poignardera sa mère.
Fuyez tous le tyran qui commande en ce lieu...

Laissez-le à ses fureurs, à ses remords.... Adieu!...
Je précède aux enfers... Égisthe et sa complice...
Et je vais à Minos demander leur supplice.

(Elle tombe dans les bras des Grecs.)

FIN D'AGAMEMNON.

CHARLEMAGNE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR M. LEMERCIER;

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre-Français, le 27 juin 1816.

PERSONNAGES.

CHARLEMAGNE, ou CHARLES-LE-GRAND, Empereur d'Occident.
THEUDÉRIC, général de ses armées.
ASTRADE, comte de Thuringe.
THÉODON, fils du duc de Bavière.
GÉROLDE, écuyer d'Astrade, concierge des prisons du palais.
ALCUIN, savant.
HUGUES, fils de Régine.
RÉGINE, sœur d'Astrade.
Un ÉCUYER.
COMTES, BARONS, DUCS ET PRÉLATS, etc., SOLDATS.

La scène se passe au château d'Héristal, sur les rives du Wéser.

CHARLEMAGNE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ASTRADE assis, GÉROLDE sortant d'une tour dont la porte s'ouvre dans l'intérieur du palais.

ASTRADE, assis.

Que du trône abattu Charlemagne périsse,
Est-ce un coup dont la terre ou le ciel retentisse?
Mon neveu lui succède, et l'empire réglé
Du vain bruit de sa chute est à peine troublé.

GÉROLDE.

Seigneur, j'ai vu la tour à ma garde commise.

ASTRADE, à part.

Sa perte est leur espoir, ma haine l'a promise;
Il mourra. (A Gérolde.) Que dis-tu?

GÉROLDE.

L'épaisseur de ces murs
Cache une voûte humide et des chemins obscurs.

Une lampe y répand sa tremblante lumière
Sur de vieux ossemens blanchis dans la poussière.

ASTRADE, à part.

Habite de ce lieu le silence et la nuit,
Toi qu'environne au loin tant d'éclat et de bruit!
Sous ces portes d'airain quitte sceptre et puissance;
Fais ici tes adieux à la cour qui t'encense;
Au bord de ce tombeau laisse-nous tes trésors,
Comme font tous les rois en passant chez les morts.
(A Gérolde.)
Gérolde, sur ton front pourquoi cette tristesse?

GÉROLDE.

De mon frère expiré le souvenir m'oppresse.

ASTRADE.

Il gardait cette tour qu'on remet à ta foi.
Ce changement nous sert.

GÉROLDE.

Il est mort plein d'effroi;
Couché, la croix en main, à son heure suprême,
Aux ministres du ciel il s'accusait lui-même
Des maux qu'ont en secret injustement soufferts
Les tristes prisonniers retenus dans ses fers:
Dieu juste, disait-il, que je crains ta vengeance,
Moi qui frappai sans choix le crime et l'innocence!

ASTRADE, à part.

« Cet homme est-il lui-même ému de repentir?
(A Gérolde.)
» Aux peines de ton frère as-tu su compâtir?

GÉROLDE.

» Les saints qu'il invoquait plaindront dans leur clémence
» Les rêves d'un mourant et sa faible démence.

» Je n'ai pu sans pitié voir le honteux combat
» Que nous livre la mort lorsqu'elle nous abat.

ASTRADE, à part.

» Son cœur est né féroce, et je n'ai rien à craindre.
» Ces esclaves grossiers ignorent l'art de feindre.
(A Gérolde.)
Le prince Théodon enfin est-il venu?

GÉROLDE.

Seigneur, en ce palais est un clerc inconnu.
Du roi Charle il attend l'audience prochaine.

ASTRADE, à part.

C'est lui-même! O retour favorable à ma haine!
Oui; ses ressentimens aux miens se vont unir :
Charles, nos bras armés sont prêts à te punir.
(A Gérolde.)
Que fait le Roi?

GÉROLDE.

Le Roi, contre un taureau sauvage
Exerce, dans les bois aux leçons du courage
Hugues, ce noble enfant que mes soins ont instruit
A dompter sans frayeur les coursiers qu'il conduit,
Le Roi semble chérir les grâces dont il brille.

ASTRADE, à part.

Enfant dont la naissance avilit ma famille,
Fruit secret des amours de Charle et de ma sœur,
Du sceptre paternel tu seras possesseur,
Oui, tu partageras l'empire de tes frères...
De ceux qui survivront... O terribles mystères,
Que mon cœur plein de trouble enferme en ses replis,
Loin des yeux du soupçon restez ensevelis!
(A Gérolde.)
Ma sœur vient; laisse-nous.

SCÈNE II.

ÉRGINE, ASTRADE.

ASTRADE.

Ne doute plus, Régine,
Des suprêmes honneurs que le ciel te destine.
Couronnant ton amour, Charles, notre empereur,
De ton cœur alarmé va détromper l'erreur.
» Cesse de redouter qu'il tarde à reconnaître
» De légitimes droits que le tems a fait naître.
» Ta constance éprouvée alors que de sa cour
» Fastrade, son épouse, exila ton amour,
» Ton pardon, à la mort de cette reine altière,
» Tout rappelle vers toi sa tendresse première.
» En vain les courtisans, à sa suite attachés,
» Ont noirci mes discours sur vos nœuds mal cachés :
» Au grand jour, disaient-ils, j'aimais à les produire
» Pour forcer un hymen où j'ai cru vous conduire.
» De leurs traits envieux ma franchise se rit,
» Et cette lâche adresse est loin de mon esprit.
J'ai fait de vos penchans éclater le mystère ;
Mais pouvais-je, ma sœur, les souffrir et les taire,
Sur la foi de mon prince élever un soupçon,
Lui prêter le dessein de ternir ma maison,
Et de déshonorer notre antique noblesse
En vous laissant porter le nom de sa maîtresse ?
Non : d'un pareil outrage il sait trop le danger.
Quels frères, quels époux, ne voudraient le venger ?
De Bysance, aujourd'hui, la souveraine aspire
A le faire régner sur l'un et l'autre empire,

Et veut, en l'épousant, sceller leur union;
Mais de ce vain traité la folle ambition
Ne mettra pas obstacle à l'heureux hyménée
Par qui, de votre amant, vous serez couronnée.
Il vient; déjà, ma sœur, en m'éloignant de vous,
Je pense vous laisser auprès de votre époux.

SCÈNE III.

CHARLEMAGNE (1), RÉGINE, HUGUES; suite d'écuyers et soldats.

CHARLES.

Alcuin est ici, faites qu'on l'introduise:
Des succès de Louis j'ai besoin qu'on m'instruise;
Ce docte et saint prélat, révéré dans ma cour,
D'Aquitaine à l'instant m'annonce son retour:
Il a dû voir mon fils; ma juste impatience
Veut consulter son zèle et son expérience.

(La suite du roi se retire.)

Soyez prompts, je l'attends. Régine, sous vos yeux
J'ai voulu ramener Hugues victorieux;
Sur un monstre des bois sa javeline heureuse
A signalé l'essai de sa main valeureuse.

RÉGINE.

Ah! si sa jeune audace a déjà combattu,
C'est qu'un père guerrier lui transmit sa vertu.

HUGUES.

De l'auteur de mes jours je n'ai pas connaissance;
Il fait, m'avez-vous dit, la gloire de la France,

(1) Ou Charles.

Il efface l'éclat de ces héros fameux
Dont j'apprends les hauts faits....

RÉGINE.

C'est qu'il est grand comme eux,
Magnanime, clément, pieux, sage, intrépide;
Du divin Salomon la lumière le guide;
Il tient le juste en paix, le méchant dans l'effroi.

HUGUES.

Il semble, à tous ces traits, que vous peigniez le roi.

RÉGINE, à part.

O trouble!

CHARLES, à part.

O sentimens que j'ai peine à contraindre!

RÉGINE.

A l'égaler jamais vous ne pourrez atteindre.

HUGUES.

Quand pourrai-je le suivre? A quel âge, Seigneur,
D'être armé chevalier obtiendrai-je l'honneur?

CHARLES.

Aimable et digne enfant! je te ceindrai l'épée,
Quand du respect des lois ta jeune ame frappée
Connaîtra leur sagesse, et pourra concevoir
Quel est des nobles preux le sévère devoir.
Pour eux ce fer n'est point une vaine parure;
Il ne doit pas armer la licence et l'injure,
Enhardir la vengeance où le cœur est enclin,
Assassiner le faible, égorger l'orphelin;
Mais il doit protéger le pauvre qu'on offense;
Mais il doit de la veuve assurer la défense,
Secourir l'amitié, la timide pudeur,

Garantir des traités la loyale candeur;
Appuyer la vertu, l'honneur et la vieillesse:
Tel est cet ornement de la haute prouesse.
Le Français que ma main ceint du glaive sacré
Qu'au sang des ennemis j'ai teint et consacré,
Je l'appelle à servir l'autel et la patrie,
Et c'est de ce grand jour que commence sa vie!

HUGUES.

Puisse bientôt sur moi luire ce jour serein!
Les chevaux sont déjà dociles à mon frein;
Gérolde m'accoutume à l'usage des armes,
Et m'apprend à braver les périls, sans alarmes.

CHARLES.

Cet homme est de ses soins récompensé par moi,
La clef de cette tour est remise à sa foi.

HUGUES.

Gérolde a le cœur bon; il ne pourra sans peine
Voir des infortunés gémissans de leur chaîne.
Il faut pour les veiller des hommes endurcis...
De leur sanglante mort on fait mille récits:
Par le fer et le feu si l'on ne les immole,
On leur ôte à jamais la vue et la parole.

CHARLES.

Écartez, cher enfant, ces tableaux criminels
Qui souillent votre esprit des fureurs des mortels.

HUGUES.

Le cœur en y songeant est plein d'inquiétude...
Mais mon corps qui fléchit cède à la lassitude;
Ma course matinale...

BÉGINE.

En mon appartement

Allez au doux sommeil vous livrer un moment.

CHARLES.

Avant de nous quitter, viens que je te bénisse.
Oui, que du dieu vivant la bonté protectrice
Consacre tous tes jours à faire des heureux :
Vœu que les plus grands rois forment en vain pour eux!

(Hugues sort.)

SCÈNE IV.

RÉGINE, CHARLES.

RÉGINE.

Hélas! vous lui parlez le langage d'un père;
Vous aimez à le voir, et n'aimez plus sa mère.
Ah! d'un coupable nœud le gage infortuné
Fait les maux éternels du sein dont il est né!
Sa vie est le témoin d'une flamme honteuse;
Jamais ce rejeton n'a de racine heureuse;
Et les fruits d'un hymen paisible, vertueux,
Élèvent fièrement leur front majestueux :
Tels sont les autres fils qui, dans votre héritage,
Reçurent de vous-même un si noble partage.
Mon amour se flattait, je ne m'en cache plus,
Que le mien pour toujours n'en serait pas exclus.
De cet orgueil de mère excusez l'imprudence;
Dans l'espoir des grandeurs j'ai bercé son enfance,
D'augustes vérités j'ai nourri sa raison :
Votre exemple éclatant lui servit de leçon;
J'ai pris soin de graver dans sa tendre mémoire
Les fastes que ce siècle a promis à l'histoire :

Il sait par quels efforts on rend son nom fameux;
Que c'est peu d'être roi, si l'on n'est vertueux.
Lorsque de vos exploits je contais les merveilles,
Souvent pour m'écouter il prolongeait ses veilles:
Et cent fois je surpris des pleurs délicieux
Qu'un noble étonnement fit couler de ses yeux.
Les miens interrompaient un récit plein de charmes...
A ces larmes de joie ont succédé les larmes
Que mon amour blessé répand sur son destin:
Douloureux châtiment de mon feu clandestin!
N'importe: son arrêt dût-il être plus rude,
Dût-il languir caché près du fils d'Himiltrude,
De ce même Pépin qui vous est odieux,
Il n'élèvera pas de cris injurieux,
Et, sans mêler sa brigue à des partis rebelles,
Il saura respecter les rigueurs paternelles:
Et moi, vous dérobant mon sort enseveli,
J'irai pleurer au loin ma flamme et votre oubli.

CHARLES.

Régine, quel soupçon! Moi! trahir ma tendresse!
D'un enfant qui m'est cher délaisser la jeunesse!
Ignorez-vous pour lui tout ce que j'ai d'amour?
Ce château d'Héristal qui, resserrant ma cour,
D'un cortège importun m'épargne la présence,
Est l'asile où mes soins cultivent son enfance.
On m'a vu, respirant de mes graves soucis,
Le tenant dans mes bras, sur mes genoux assis,
Occuper mes loisirs aux doux jeux de son âge.
La nature souvent m'émut à son langage,
Et flatta mon oreille avec plus de douceur
Que la voix de la gloire, idole de mon cœur.
Hugues n'a point de droit qui l'élève à l'empire:

C'est un arrêt du sort, ma tendresse en soupire ;
Mais, quoi? perdant l'état et mes soins triomphans,
Sèmerai-je la haine entre tous mes enfans?
Ceux qui de leur royaume ont déjà pris les rênes,
Les verraient-ils ravir à leurs mains souveraines,
Sans détester un prince à leur mère étranger?
De leurs débats futurs méditez le danger.
Régine, est-ce l'aimer que le rendre victime
D'une folle amitié qui produirait un crime?
De Mérovée assez les cruels successeurs
Ont des haines du sang étalé les noirceurs.
Frémissez aux périls d'une guerre intestine
Qui peut de ma maison entraîner la ruine,
Embrâser l'Occident, lever mille étendards...
Ah! les peuples diraient, s'armant de toutes parts :
Est-ce à toi d'occuper un trône sur la terre?
Tombe, toi, qui ne sais être, ni roi, ni père.

RÉGINE.

Mais ce double devoir, pensez-vous le remplir
En formant d'autres nœuds qui me vont avilir?
En épousant, seigneur, une femme ennemie
Que l'enfer en courroux dans la Grèce a vomie,
Démon ambitieux, de vos grandeurs jaloux,
Qui, dit-on, massacrant son fils et son époux,
Marchant de crime en crime à l'empire suprême,
De leur tête arracha son sanglant diadème,
Irène, qui bientôt, punissant mes avis,
Ramenera les jours des neveux de Clovis?
Le poison et le fer sont ses affreux ministres...
Votre perte est peut-être un de ses vœux sinistres.
Qui de ce noir esprit connaît les profondeurs?

O mon maître! oubliez Régine et nos ardeurs;
Exilez ma constance au fond d'un monastère;
Mais croyez aux conseils d'une bouche sincère,
Gardez de recevoir Irène en votre lit.
Redoutez les malheurs que le ciel vous prédit.
J'ignore quelle foi méritent des prestiges....
On répand que dans Aix éclatent cent prodiges.
On a vu tout-à-coup les astres éclipsés;
De trois images d'or les fronts se sont baissés;
Le Christ a dans son temple exhalé quelques plaintes.
Les lettres de vos noms, par le tonnerre atteintes,
Selon que dans le peuple un bruit en a couru,
De vos arcs triomphaux ont même disparu.

CHARLES.

Vos frayeurs ont produit ces traits imaginaires;
D'Irène je connais les trames sanguinaires:
Tout est prévu.

RÉGINE, avec émotion

Déjà, Sire!

CHARLES.

Mes sentimens
Rejettent le secours des vains déguisemens.
Vous savez quels devoirs m'impose ma fortune.
Je me donne à moi-même une chaîne importune:
Irène, dont le cœur est au meurtre aguerri,
Objet fatal que l'âge et le crime ont flétri,
Ne peut charmer mes sens, ni régner sur une ame
Qu'embrasèrent vos yeux de sa dernière flamme.
Irène, croyez-moi, captive en mes liens,
Respectera mes jours pour conserver les siens:
Un hymen protecteur est toute son envie;

ALCUIN.

Le conseil de Louis, dont je suis l'interprète,
Vante l'honneur pour vous d'une telle conquête.

CHARLES.

Il faut à la victoire un plus solide éclat;
Toute conquête vaine appauvrit un état.
Poursuivrais-je une palme au fond de l'Hespérie,
Tandis que, des Français inondant la patrie,
Les barbares voisins, que je tiens comprimés,
Désoleraient nos champs de carnage semés?
Bientôt mille partis, que ma présence effraie,
Du royaume attaqué viendraient rouvrir la plaie.
Devenu moins jaloux d'exploits ensanglantés,
J'agrandis mes états par de sages traités:
Mon zèle, conservant ce que j'en puis défendre,
Songe à les affermir bien plus qu'à les étendre;
Et, sans chercher vers l'Ebre un succès imprudent,
Ma force en paix s'accroît au cœur de l'Occident.
A mon règne par-là donné-je moins de lustre?

ALCUIN.

O grand prince, achevez votre carrière illustre!
Défenseur de la foi, qu'en tous lieux vous servez,
Vos desseins de mon cœur doivent être approuvés:
Mais j'admire bien plus votre vœu pacifique.
Souvent je condamnai la rage fanatique
Qui, de tous vos soldats enflammant les esprits,
Alla planter la croix au milieu des débris.
Le fer ne convainc point: le Dieu par qui nous sommes,
A sa douce morale a subjugué les hommes.
Puisqu'enfin il vous plaît qu'avec sincérité
D'un ministre du ciel parle la charité:

Je ne puis m'étonner, j'oserai vous le dire,
Que d'inquiets esprits agitent votre empire;
Que, déchus de leurs droits, quelques princes guerriers
S'efforcent d'obscurcir l'éclat de vos lauriers;
Et que des fiers Saxons la valeur courroucée
S'arme contre une loi que leur sang a tracée.

CHARLES, avec gravité.

Écoutez, Alcuin, et vous jugerez mieux
De ce que m'ordonnaient et les tems et les lieux.
On a vu tour-à-tour l'Europe assujétie
Aux peuples vagabonds d'Afrique et de Scythie,
Jusqu'aux jours glorieux où mon aïeul Martel
Aux Maures, sous Poitiers, donna le coup mortel,
Et sur les bords du Rhin frappa l'idolâtrie,
Que des enfans du nord ramenait la furie.
Le ravage suivit leurs pas dévastateurs;
Leurs mains sur nos autels mirent des dieux menteurs
La France était sans lois; et le tems, qui les change,
Du vrai culte et du faux n'y laissait qu'un mélange:
Quand mon père soumit ses deux fils, en mourant,
Au malheur de régner sur un peuple ignorant,
Les superstitions, les barbares usages,
Entretenaient ses lois gothiques et sauvages;
Et les grossières mœurs des Gaulois, des Germains,
Avaient défiguré la Thémis des Romains.
Mon regard, se tournant sur Rome et sur Bysance,
De l'empire en lambeaux vit la dépouille immense
Que des brigands titrés déchiraient sous leurs coups.
Des comtes assassins, tyrans vils et jaloux,
Horreur de leurs vassaux, ministres du pillage,
Rançonnaient l'industrie et taxaient le passage:

Il fallut, de l'Europe assurant le repos,
Percer dans cette nuit, éclairer ce chaos :
Je sentis ma raison, de Dieu même poussée,
Qui plus haut que mon siècle élevait ma pensée,
Et, dans mon entreprise inspiré par la foi,
D'abord je sus parler, agir et vaincre en roi ;
Le paganisme avait ses prêtres à combattre,
Et l'hydre des erreurs était lente à s'abattre :
Les vertus, que ma voix ne put persuader,
Le cimeterre en main, je vins les commander.
Du sanglant Irminsul tombe alors la statue ;
La révolte renaît, et vingt fois je la tue !
Je pousse dans leurs bois, je chasse en leurs marais
Ces ours, effroi du nord, ces lions des forêts,
Qu'autrefois Attila nourrissait de carnage.
Qui les aurait vaincus? la foi paisible et sage,
La douce charité? non; la flamme et le fer,
De ces monstres cruels pouvaient seuls triompher.
Enfin, dirai-je plus? la fraude et l'hérésie
Présentaient aux humains la loi sainte obscurcie,
Quand par les princes grecs le pape humilié
Du trône des Césars me donna la moitié :
Il voulait de mon sceptre appuyer sa tiare ;
Moi, du sang des soldats devenu plus avare,
Je contracte un hymen qui livre à mon destin
Le double empire uni sous le grand Constantin.
Ce nœud va, de nos mers par de là le Bosphore,
Aux peuples d'occident joindre ceux de l'aurore,
Et, du sang des martyrs scellé dans l'univers,
Un seul culte succède à vingt cultes divers.
On célèbre partout ses fêtes magnifiques ;
A de nouveaux accords j'ai soumis vos cantiques.

Le magnanime Aaron, calife des persans,
Fait de tous les Chrétiens tomber les fers pesans;
Dans ses états parvint mon peu de renommée;
Et me donnant Sion et la terre Idumée,
Épris de mon estime, il permit à mes lois
D'étendre autour de lui l'empire de la croix.
Peut-être l'avenir saura le nom d'un homme
Qui seul fonda les droits du pontife de Rome,
Et les yeux du Français, et les yeux du Germain,
Retrouveront partout l'ouvrage de ma main.
Voilà par quels efforts je traçai ma carrière.
Venez; l'heure du jour m'appelle à la prière;
Implorons pour mes fils le grand Dieu des combats,
Qui donne de longs jours aux frêles potentats.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

CHARLEMAGNE, ASTRADE, THÉODON, à l'écart et sous l'habit monastique, THEUDÉRIC, ALCUIN, DUCS, COMTES, BARONS et PRÉLATS.

CHARLES.

Vous tous, nobles amis et fidèles sujets,
Prenez place, et soyez instruits de mes projets.
(Il s'assied.)
Au trône des Césars, la reine de Bysance
A de votre empereur demandé l'alliance;
Mais, avant d'en parler, dites-moi quels lauriers
Sur nos confins encor ont cueillis mes guerriers,
Theudéric, avez-vous repoussé les Abares?

THEUDÉRIC.

La Pannonie au loin a vu fuir ces barbares:
Leurs ravins et leurs murs les ont mal défendus,
Un grand nombre a péri; les chefs se sont rendus,
Vos lois ont rassuré les villes alarmées.

CHARLES.

Salut et gloire au Dieu qui conduit nos armées!

THEUDÉRIC.

Votre fils a rompu les ligues des Lombards;
Tous ont fui leurs drapeaux et quitté leurs poignards.

Cet enfant a paru des Alpes à l'Ofante,
Où vos soldats portaient leur marche triomphante.

CHARLES.

Ainsi par mes trois fils mon empire agrandi,
Voit l'aîné vaincre au Nord, ses frères au Midi!
Astrade, a-t-on soumis sur les bords Armoriques
Ceux qui s'affranchissaient de leurs tributs antiques?

ASTRADE.

De ces comtes puissans l'orgueil humilié,
Sire, par vos soldats est enfin châtié.
Les troupes des Saxons, aux vôtres réunies,
Dans le sang ont lavé ces noires félonies.

CHARLES.

Repousse-t-on enfin les pirates du Nord?

THEUDÉRIC.

Sur nos rivages, Sire, ils n'ont plus aucun port;
Et vos premiers vaisseaux, que ce siècle contemple,
De l'art navigateur lui donneront l'exemple.

CHARLES, se levant.

Salut et gloire au Dieu qui tient tout dans ses mains!
Français, soyons rivaux des antiques Romains,
Pour qu'à jamais l'histoire et les arts pacifiques
Consacrent notre règne et nos froides reliques,
Et dérobent nos noms à l'éternelle nuit
Où les âges des Goths s'engloutirent sans bruit.
Le tems vient qui dans Aix ouvre nos assemblées;
Traçons-y de l'état les bornes reculées:
Et là, mes grands vassaux, les ducs et nobles pairs,
Diront quelle discorde a rompu leurs concerts.
(Il s'assied.)
Je leur demanderai quelles farouches haines

Les divisent entre eux, ravagent leurs domaines ;
Pourquoi sur la frontière, à l'armée, en tous lieux,
Ne se tendent-ils pas des bras officieux ?
Pourquoi, tyrans du peuple au lieu d'être ses juges,
A des vassaux mutins offrant mille refuges,
Font-ils toujours parler au gré de leur courroux
La voix des tribunaux dont ils sont si jaloux ?
Comment les envoyés élus par ma puissance
N'ont-ils pu sans péril châtier la licence ?
Toujours s'environnant de châteaux sourcilleux,
Ces petits souverains, de ma pourpre envieux,
Veulent-ils opposer leur grandeur usurpée
A des droits que je tiens de Dieu, de mon épée ?
» Du royaume français belliqueux fondateur,
» Accusa-t-on Clovis d'une molle lenteur ?
» Tant qu'il régna lui seul, vit-on troubler le monde
» Par une Brunehaut, par une Frédégonde,
» Qui de leurs descendans à-la-fois couronnés
» Ont fait des rois rivaux tour-à-tour détrônés ?
» Le jour que s'écroula sa haute monarchie,
» Entre les souverains vit naître l'anarchie.
Je saurai si l'audace et de vils intérêts
Doivent régler l'Empire et lui ravir la paix !

ASTRADE.

Souffrez qu'ici pour tous je tente de répondre.
Ni vos droits ni les leurs ne peuvent se confondre.
Ces comtes, vos sujets, furent de tous les tems
Au sein de leurs états maîtres indépendans.
Ils vous prêtent leurs bras, vous rendent leurs hommages ;
Cette dette à leur cœur plait comme à leurs courages ;
Mais, sans servir les rois en esclaves soumis,
Ils tiennent librement le glaive de Thémis.

Vos ancêtres n'osaient blesser leurs priviléges.

CHARLES.

Moi, j'en abolirai les abus sacriléges :
J'oserai plus encore, et le premier des rois,
J'affranchirai le peuple et fonderai ses droits :
Les cités béniront ce bienfait d'âge en âge.
Le peuple est-il sans poids pour être sans suffrage?
C'est peu; dans un concile appelant près de moi
Les apôtres choisis pour enseigner la foi,
Empêchant que leur temple, inviolable enceinte,
Assure aux criminels une impunité sainte,
Je leur demanderai s'il convient que toujours
Leur intérêt se mêle aux intérêts des cours.
Est-ce obéir au ciel, est-ce quitter le monde
Que de trahir leur vœu d'humilité profonde,
» De cacher sous le lin un implacable orgueil,
» De vendre à des mourans le repos du cercueil;
» De souffler la terreur en des ames crédules,
» Pour hériter de l'or qu'on arrache aux scrupules?
Je ne veux plus enfin qu'un prêtre révéré
D'un appareil guerrier se montre décoré :
Les ministres de paix doivent quitter les armes.
Un seul suivra l'armée au milieu des alarmes.

ASTRADE.

Eh! pourquoi, si le ciel nous aide à triompher,
Aux lévites, Seigneur, arrachez-vous le fer?
En nos jours belliqueux, n'est-ce pas une injure,
Que des rangs des guerriers prétendre les exclure?
A nos regards d'abord avilis et souillés,
De leurs trésors enfin ils seraient dépouillés.
Sur le respect de tous leur richesse est assise.

Votre aïeul alarma leur fortune indécise ;
Et, lorsque de sa tombe on troubla le repos,
On y vit un dragon qui dévorait ses os.

THEUDÉRIC, vivement.

Votre fidélité, comte, vous permet-elle
D'affecter en ce lieu ce fanatique zèle ?

CHARLES.

Qu'il parle : un sage roi souffre de tels débats ;
La vérité l'éclaire et ne le blesse pas.

THEUDÉRIC.

La vérité... Je vais la révéler moi-même.
Souvent, dans les conseils, cette chaleur extrême
Trahit, en s'exhalant, un art insidieux
Qui cherche à s'attirer l'amour des factieux.
Croit-on que nos guerriers, exerçant la rapine,
Des pasteurs consacrés méditent la ruine ?
Non, non, leur vœu secret ne dispute aux prélats
Que l'honneur périlleux de marcher aux combats.

CHARLES, à Alcuin.

Et vous, ne gardez plus un silence modeste.
La raison vous conduit à son flambeau céleste :
Votre roi, sans vouloir se choisir un flatteur,
Fut pour vous un ami plutôt qu'un protecteur.
Parlez, sage Alcuin.

ALCUIN.

Si ma foi n'est trompée,
Qui porte l'encensoir ne peut porter l'épée.
Est-ce aux mains d'un prélat teint du sang des mortels
A toucher le calice et le pain des autels ?
Au milieu des combats, les enfans de l'Église,

Levant leurs bras au ciel, comme autrefois Moïse,
Servent mieux Israël contre ses ennemis
Que ne ferait le glaive entre leurs mains remis!
Leurs secours sont des vœux, leurs armes des prières;
Leur doctrine aux enfans doit prêter ses lumières,
Grossir des livres saints le dépôt précieux;
Transmettre aux tems futurs les faits de nos aïeux;
Faire entendre aux remords des voix consolatrices;
A l'indigence infirme ouvrir de doux hospices:
Tel est notre devoir; et moi, sans m'effrayer
De la perte des biens qu'on peut nous envier,
Vains trésors dont le soin mêlé d'inquiétude
M'enlève à ma retraite, à ma paisible étude,
Je viens faire à l'état, qu'enrichira ce don,
D'un trop vaste domaine un utile abandon.

CHARLES se levant.

Exemple généreux, qui confond l'avarice
Des prêtres qu'enrichit une avide justice!
(Il aperçoit Théodon.)
Théodon, quel sujet vous fait paraître ici?

THÉODON.

Sur mes timides vœux daignez être éclairci:
Je viens à vos genoux vous parler de mon père.

CHARLES.

De Trève il a, dit-on, quitté le monastère.

THÉODON.

Oui, Sire....

CHARLES.

Ses complots ne trompent point mes yeux.
Qu'il tremble!

THÉODON.

Pour otage il m'envoie en ces lieux.

CHARLES.

Qu'il retourne à l'instant au fond de sa retraite.

THÉODON.

Est-ce ainsi que toujours votre rigueur le traite !
Après tant de malheurs et sa longue prison.....

THEUDÉRIC.

La mort devait punir sa lâche trahison.

THÉODON, au Roi.

Tassillon repentant implore enfin sa grâce.

CHARLES.

Mes pardons ont deux fois enhardi son audace.

THÉODON.

Ne puis-je encor fléchir votre sévérité ?

CHARLES.

Qu'il reste en son exil, telle est ma volonté.

THÉODON, impatiemment.

Le désespoir souvent irrite un cœur fidèle,
Ébranle sa constance, et peut.....

CHARLES.

Tais-toi, rebelle !
Que le cloître à jamais cache ses jours proscrits :
Qu'il y rentre..... ou bientôt sa tête est mise à prix.
Toi, porte-lui demain mon ordre irrévocable.

ASTRADE.

O rage !

(Théodon veut parler encore au Roi, qui se détourne de lui; Théodon sort du conseil.)

CHARLES, après un moment de silence.

Enfin, cédant au fardeau qui l'accable,
Irène, et dans ma cour est son ambassadeur,
Veut, en m'offrant sa main, affermir sa grandeur.
De cet heureux hymen j'ai voulu vous instruire;
En voici le traité, que je viens de souscrire;
(Un officier porte le livre sur lequel est l'écrit.)
Revêtu de mon nom, qu'on aille le porter.
(Il pose sur l'écrit le cachet royal gravé sur le pommeau de son épée.)
(Présentant la lame.)
Voilà mon sceau; voilà qui le fait respecter.
Demain allons dans Aix, et montrons à l'envie
Par combien de travaux brille un moment la vie.
Rendons son lustre antique au trône des Césars,
Donnons la vie aux lois et la lumière aux arts;
Suivons tous les sentiers que la fortune m'ouvre,
Et marchons sans pâlir dans la nuit qui les couvre.
(Il sort accompagné des membres du conseil.)

SCÈNE II.

ASTRADE seul.

SUPERBE et fol hymen qui flattes son orgueil,
Hymen, que tes flambeaux éclairent son cercueil!
» A mon ambition prétexte favorable,
» Hymen qui, flétrissant ma sœur inconsolable,
» Fais entrer aujourd'hui dans mes ressentimens
» Les princes effrayés de ses emportemens,
J'attendais ton injure à mon neveu propice!....
Je vengerai ton sang qu'avilit ton caprice,

Oui, Charles, , dans le rang d'où tu l'exclus en vain,
Hugues partagera ton trône avec Pépin,
Et, remise à mes soins leur auguste tutelle
Promet à ma famille une splendeur nouvelle.

SCÈNE III.

RÉGINE, ASTRADE.

RÉGINE.

Quoi, mon frère! au mépris de nos engagemens,
Le roi d'un autre hymen a scellé les sermens?

ASTRADE.

Il te quitte : à vos nœuds l'orgueil met une entrave.
De sa propre grandeur c'est le premier esclave;
Tu n'es qu'une vassale, indigne de son choix;
L'hymen ne peut t'unir au plus altier des rois.

RÉGINE.

O ciel, toi qui confonds ma crédule espérance,
Tu vis mon cœur, tu sais si ma persévérance
Eut pour but des honneurs pleins de trouble et d'ennuis!
Aspirai-je à sortir de l'état où je suis?
Ces trônes, admirés par les yeux du vulgaire,
Toujours sont teints de sang, disputés par la guerre,
Des princes vertueux ils ont fait le malheur;
Sur la pourpre est souvent assise la douleur.
Un héros couronné m'a dit cent fois lui-même
Combien au front des rois pèse le diadème;
« Et dans leurs nobles mains à peine déposé,
» De leurs pleurs en secret leur sceptre est arrosé.
» Non, ce pompeux fardeau ne me fait pas envie;

» Je voulais de mon fils légitimer la vie!

ASTRADE.

» Votre cruel amant veut cacher son destin
» Dans le rang où languit le difforme Pépin.
» Ces deux tristes enfans, repoussés de leur père,
» Traîneront dans l'opprobre une égale misère. »
Avez-vous ce matin vu les grands de sa cour?

RÉGINE.

Aucun, depuis que Charle a trompé mon amour:
Sa faveur attirait leur foule adulatrice,
Et fuyant ma disgrâce, on en craint le caprice:
Si bientôt par le Roi mes pleurs sont essuyés,
Tous ces humbles flatteurs reviendront à mes pieds.

ASTRADE.

Il est d'autres mortels touchés de ton outrage....
L'Empereur sur sa tête enfin grossit l'orage.

RÉGINE.

Mon frère, je suis loin de vouloir aujourd'hui
Que des partis vengeurs s'élèvent contre lui.
Je l'aimai de tout tems, Astrade, et ma tendresse
A bravé les périls qui l'assiégeaient sans cesse:
J'endurai de son cœur les caprices fougueux:
Ses courses, ses projets, ses travaux belliqueux,
Tout, jusqu'à ses loisirs, excitait mes alarmes.
Tantôt de son trépas le bruit causait mes larmes;
Tantôt mes prompts regards, qu'un traître avait frappés,
Épiaient d'un complot les signes échappés.
Souvent j'étudiais les visages sinistres
De ceux qu'avaient blessés ses lois ou ses ministres:
Souvent, de mon accueil redoublant la bonté,
J'adoucissais du sien la muette fierté.

Mes soins, mes dons séchaient les pleurs de ses victimes,
De sa gloire sanglante ils réparaient les crimes;
Ma voix le fléchissait lorsqu'il voulait punir,
Et partout je me plus à le faire bénir.
Il me fallait lutter contre la calomnie,
Habitante des cours dont elle est le génie.
Je tremblais, frémissais, et le ciel m'est témoin
Que, d'un faible crédit si je pris quelque soin,
Ce ne fut dans l'espoir de couronner ma race;
Mais au cœur d'un héros je disputais ma place.
Nous croyait-on heureux, l'un de l'autre occupés!
De piéges ennemis tous deux enveloppés,
Sans cesse il méditait leur attaque imprévue.
Absente de son cœur et présente à sa vue,
J'attendais que ce roi, de tous soins délivré,
Pût sourire à l'amour en son ame rentré.
Lui, de sa gloire épris plus que de sa maîtresse,
Du poids de ses secrets accablait ma faiblesse,
Ou, s'absorbant en soi, rêveur, silencieux,
Il passait sans me voir ses jours laborieux.
Mes heures s'écoulaient à l'attendre, à tout craindre;
Auprès du trône admise, étais-je assez à plaindre!
C'est à moi d'envier ces nœuds obscurs et doux,
Qui rendent plus heureux et font moins de jaloux.
Dans le cœur d'un amant je vais tenter encore
Ce que ma voix, mes pleurs...

ASTRADE.

Eh quoi! ma sœur ignore
Que demain, avant l'aube, il quitte ce palais?

RÉGINE.

Non, et j'attends bien peu de mes derniers essais.

Apprends qu'au Roi... (je puis à ta foi me commettre),
Au sortir du conseil j'ai fait rendre une lettre.
J'en obtiendrai ce soir un entretien secret.

ASTRADE.

Ce soir?

RÉGINE.

Et, redoutant qu'un témoin indiscret
N'éveillât quelque intrigue attachée à me nuire,
J'ai demandé que seul il daignât s'introduire,
Quand l'ombre cachera son passage en ces lieux.
Son enfant sera là, prêt à frapper ses yeux.
Ses pleurs mêlés aux miens attendriront un père.

ASTRADE.

Que t'a-t-il répondu? viendra-t-il?

RÉGINE.

Oui, mon frère.

ASTRADE.

Lui seul, dis-tu?

RÉGINE.

Lui seul.

ASTRADE.

Cette nuit?

RÉGINE.

Cette nuit.
Astrade, mes efforts seraient-ils donc sans fruit?
Crains-tu que dans ses vœux ma tendresse déçue?...

ASTRADE.

J'espère de tes soins la plus heureuse issue.

RÉGINE.

Occupé de la guerre, il revoit ses soldats:

Mais j'enverrai mon fils au-devant de ses pas.

ASTRADE.

S'il changeait de dessein, sois prompte à me le dire.

RÉGINE.

Ah! que me tardera l'heure que je désire!

ASTRADE.

Sera-t-elle moins lente à mes souhaits ardens!

RÉGINE.

Réponds-moi; je me fie à tes avis prudens.
Penses-tu que de Charle Irène abandonnée?..

ASTRADE.

Oui, crois moi, cette nuit rompra son hyménée.

RÉGINE.

Puisse le ciel t'entendre et me le conserver!

ASTRADE.

Rentre; songe à ton sort, et me laisse y rêver.

RÉGINE.

Adieu; j'achèverai ce jour en ma demeure,
Et tu m'y trouveras solitaire à toute heure.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

ASTRADE, seul.

Attends en paix que l'ombre amène ton amant.
Ma main pour le punir choisira ce moment.
Conjurés, armez-vous! Éclate, ô ma vengeance!
Grâces au ciel... voilà Théodon qui s'avance.

SCÈNE V.

ASTRADE, THÉODON, DEUX ÉCUYERS, GÉROLDE.

THÉODON.

Astrade, tout est prêt; j'ai revu nos amis.

ASTRADE.

Eh! qui donc suit vos pas?

THÉODON.

Deux écuyers soumis,
Dont le zèle discret passe encor le courage.
L'un t'est connu; ne prends de l'autre nul ombrage.

ASTRADE.

(Gérolde paraît.)
Gérolde!... ce mortel né dans un rang obscur
Est de nos confidens peut-être le plus sûr.
D'un seigneur inhumain désertant la province,
Ce brave et fier vassal me choisit pour son prince :
Je protégeai ses jours contre un maître irrité;
En me les dévouant son cœur s'est acquitté.
(A Gérolde.)
Va, mets soudain un garde à la porte prochaine,
Dans l'asile du Roi ce vestibule mène :
Fais qu'on y veille encore, et rentre sans retard.
(Gérolde sort avec un écuyer, et reparaît bientôt.)

THÉODON.

Charle, au soleil nouveau, doit hâter son départ.
Pour servir vos projets le destin me ramène.

ASTRADE.

Avez-vous de Pépin interrogé la haine ?

THÉODON.

Oui, prince, et tourmenté de ses dépits rongeurs,
Il livre un père injuste à nos glaives vengeurs ;
Ses deux frères régnans, que proscrit sa colère,
Tomberont aussitôt qu'aura tombé son père.
Moi, je venge le mien, que Charle a dépouillé,
Qui, vêtu d'un cilice, et d'opprobre souillé,
Du cruel souverain dont nous portons les chaînes
A racheté sa tête au prix de ses domaines.
Charles, s'agrandissant à force d'attentats,
Vit ainsi la Bavière unie à ses états ;
Et sa fausse clémence, à Tassillon offerte,
Sembla lui faire grâce en achevant sa perte ;
D'un insolent pardon accabla sa fierté ;
Pardon qu'à ce tyran dicta la cruauté,
Et dont un juste orgueil repousserait l'outrage,
S'il ne laissait une arme et du tems à la rage.

ASTRADE.

Notre arme est un poignard, et le tems est venu.

THÉODON.

L'aveu de tous les grands, l'avez-vous obtenu ?

ASTRADE.

Entre eux et l'Empereur terminons cette lutte
Fatale à leur pouvoir, que sauvera sa chute.

THÉODON.

Tous les droits qu'il veut rendre aux juges des cités,
Contre les nobles pairs arment leurs libertés.

ASTRADE.

« Son téméraire orgueil ne sait plus se contraindre ;

» Il dépouille, il proscrit ceux que leur nom fait craindre.

THÉODON.

» Vous êtes tributaire, et dans vos mains rendus,
» La Thuringe et vos biens vous sont même vendus.

ASTRADE.

L'Europe est toute en proie à ses soldats avures :
Il veut encor d'Asie appeler les Tartares.
Nous ne saurions trop tôt précipiter sa fin ;
Ou l'astre dangereux qui veille à son destin,
Pourrait, versant sur nous de funestes lumières,
Éclairer d'un soupcon nos ligues meurtrières.
Theudéric n'a-t-il pas des doutes sur ma foi ?

THÉODON.

Ta fougue te trahit, même devant le Roi ;
Tu laisses éclater, ave ctrop d'imprudence,
De ton inimitié la prompte véhémence,

ASTRADE.

Théodon, mes transports, qui semblent insensés,
Me déclarent pour chef aux partis courroucés ;
Par-là j'en suis connu, par-là je les attache ;
Plein de ressentimens, faut-il que je les cache ?
Tout mon zèle enflammé, mes fiers emportemens,
Sont l'art mystérieux de mes déguisemens.
Alors qu'en liberté mon ame impétueuse
S'exhale en vain courroux, en plainte infructueuse,
Je voile d'autant mieux mes sentimens secrets,
Qu'on les croit épanchés en accens indiscrets.
La feinte paraît loin de tant de violence,
Et mes soudains éclats, trompant la surveillance,
Portent le jour dans l'ame, et percent les détours
Des muets ennemis qu'agitent mes discours.

L'artifice souvent n'est qu'un soin malhabile :
S'il endort un soupçon, il en éveille mille.

THÉODON.

Est-ce donc en cédant à mes divers transports
Que de nos intérêts j'ai tendu les ressorts?
Il m'a fallu ramper, souffrir et me contraindre.
La puissance est le prix de qui sait le mieux feindre.
Un superbe ennemi croit en vain échapper
A qui peut lui sourire en voulant le frapper.
» Instruit chez les Lombards aux ruses politiques,
» J'ai vu la cour de Rome exercer leurs pratiques.
» Le traité qui nous lie ainsi fut achevé;
» Il n'est plus entre nous qu'un obstacle élevé :
» Mon père, lorsque Charle aura perdu la vie,
» Rentre dans la Bavière, et veut la Lombardie.
» Pépin aura le trône à son frère enlevé,
» Le sceptre d'Austrasie, à sa main réservé,
» La fertile Aquitaine et la Septimanie,
» Vous, les champs Neustriens, la Haute-Germanie...,

ASTRADE,

» Moi! maire du palais, tuteur de mon neveu,
» L'affermir dans son rang est mon unique vœu.

THÉODON.

» Des maires du palais on sait la destinée :
» La mollesse des rois fut par eux gouvernée;
» Ces ministres tenaient leurs sceptres absolus.
» Par un lâche sommeil de leurs trônes exclus,
» Des enfans couronnés, fantômes de monarques,
» De leur sang usurpé ne gardaient que les marques.
» Ainsi l'heureux Martel, mis au-dessus des lois,
» Dédaignait de régner, et régna sur ses rois.

ASTRADE.

» Quand je punis Martel, en détrônant sa race,
» Ce n'est pas à dessein d'imiter son audace.
» Pour vous, qui prétendez...

THÉODON.

Je ne prétends à rien.

ASTRADE.

» De s'élever sans titre habile et sûr moyen!
» Le pouvoir qu'on reçoit a des bornes prescrites,
» Le pouvoir qu'on se fait souvent est sans limites.

THÉODON.

» Moi, je veux être juste, et non impérieux.

ASTRADE.

» Moi, ce que fut un maire au tems de mes aïeux.

THÉODON.

» Mon père a reconnu que sa faible puissance
» Contre ses fiers voisins a besoin de défense.

ASTRADE.

» Se doit-il agrandir aux dépens du Lombard?

THÉODON.

» Aux dépouilles de Charle il réclame une part.

ASTRADE.

» On ne peut lui céder ce débris de l'empire.

THÉODON.

» C'est pourtant à ce prix qu'avec vous il conspire.

ASTRADE.

» Délivrons-nous du joug, et ne nous vendons pas.

THÉODON.

» Astrade!...

ASTRADE.

» Théodon!...

THÉODON.

» Où tendent nos débats?
» Quoi! tous deux en péril dans la même entreprise,
» Pour de futurs confins l'intérêt nous divise!
» C'est ainsi que des rois, par la haine aveuglés,
» Les plus vastes desseins furent souvent troublés.
Ne balançons donc plus, il faut que Charles tombe :
Où, comment le frapper?

ASTRADE.

Qu'ici même il succombe.
Déjà l'instant est pris, mes desseins arrêtés;
Ce n'est pas tout encor, mes amis, écoutez:
Le peuple, qu'éblouit la splendeur des monarques,
Du suprême pouvoir révère en eux les marquès,
De leur trône élevé l'éclat majestueux
Vient frapper de si haut son œil respectueux,
Qu'en tremblant il les sert, les contemple et les nomme;
Faible et crédule, il fait son idole d'un homme.
Si l'on ose immoler ce demi-dieu mortel,
Il venge après le coup sa chute et son autel.
Des défenseurs du Roi diminuons le nombre;
N'ayons pas sur sa tombe à redouter son ombre.
Que son sang répandu soit prompt à s'effacer;
C'est en l'avilissant qu'il le faut renverser.
Arrachons de lui-même un écrit qui l'accuse;
Ce sera son arrêt, ou du moins notre excuse.

THÉODON.

Non, dans les grands périls il n'a jamais pâli :
Qui voit la mort sans peur ne peut être avili!

ASTRADE.

Par l'horreur des tourmens quelle ame n'est émue?

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, sur le devant de la scène, HUGUES, sortant de l'appartement de Régine sans être encore aperçu des acteurs.

ASTRADE, aux conjurés.

Jadis au noble Hertrade il fit ôter la vue;
Privons-le comme lui de la clarté du jour,
Et qu'aveugle et muet il vive en cette tour.

HUGUES, en reculant.

Qu'entends-je!

ASTRADE.

Que la mort frappe le téméraire
Qui, sachant nos complots, ne saurait pas les taire.

THÉODON.

Achève.

ASTRADE.

Cette nuit, il tombe en notre main;
Il vient seul chez ma sœur, et voilà son chemin.

THÉODON.

Seul, de nuit?

ASTRADE.

De nuit, seul.

THÉODON.

Qui te l'a dit?

ASTRADE.

Régine.

Armés, nous veillerons dans la chambre voisine;
Ce profond vestibule est le piége fatal
Où seront nos amis attentifs au signal.
Toi, Gérolde...

GÉROLDE.

Seigneur?

ASTRADE.

Montre-nous ton courage;
Que son air, son maintien, son superbe visage,
De respect ou d'effroi ne glace point ton cœur;
Porte sans t'étonner la main sur l'Empereur.

HUGUES, épouvanté.

Sur l'Empereur!

ASTRADE.

O ciel!

HUGUES.

Où fuir?

ASTRADE.

Ah! misérable!
On m'écoutait!...

HUGUES

Grand Dieu!... Je ne suis pas coupable.

ASTRADE.

Réponds-moi....

THÉODON.

D'où sors-tu?

ASTRADE.

Comment! de chez ma sœur!...

L'oubli de ce passage... Ah Gérolde!....

THÉODON.

O terreur!

GÉROLDE, avec pitié.

Audacieux enfant!

HUGUES, se jetant dans les bras de Gérolde.

Grand Dieu!...

ASTRADE, à Gérolde.

Crains qu'à ma vue
Ma sœur même à l'instant... Va, ferme toute issue....

HUGUES.

Grand Dieu!

ASTRADE.

Retiens tes cris...

HUGUES.

Ah! ne m'immolez pas!

ASTRADE.

Régine peut vers nous porter aussi ses pas...
La voici!...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, RÉGINE.

RÉGINE.

Quels accens et quel bruit m'ont frappée?
(A Théodon.)
Pourquoi dans votre main vois-je luire une épée?...
Ah! mon fils!

HUGUES.

Vous, ma mère!

RÉGINE.

En quel pressant danger?...

ASTRADE, furieux.

Rentrez....

RÉGINE.

Moi, qu'en ces lieux je le laisse égorger!
Ah! que plutôt du jour votre rage me prive....

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, UN ÉCUYER.

L'ÉCUYER.

COMTE, de l'Empereur un ordre vous arrive;
Theudélio vous l'apporte, et marche accompagné.

THÉODON.

Dieu! ta foudre....

ASTRADE.

Tenons cet enfant éloigné.

GÉROLDE.

Hâtez-vous.

RÉGINE.

Rendez-moi mon fils, ou ma colère....

HUGUES.

Madame, sauvez-moi!... Je m'attache à ma mère.

ASTRADE, à Régine.

On approche... Va, fuis, ôte-le de ces lieux:
Qu'il soit dans le silence; et loin de tous les yeux:
Il y va de tes jours, des miens et de sa vie.

SCÈNE IX.

ASTRADE, THÉODON, GÉROLDE, DEUX ÉCUYERS, THEUDÉRIC, ET SA SUITE.

THEUDÉRIC.

Je vous trouble peut-être, et n'en ai pas l'envie :
Nos rares entretiens ne font pas soupçonner
Que je cherche souvent à vous importuner,
Princes; je suis content de vous trouver ensemble.
(A Astrade.)
Vous, l'Empereur vous mande.

ASTRADE.

Il me mande?

THEUDÉRIC.

Oui.

THÉODON, à part.

Je tremble.

ASTRADE, bas à Gérolde.

Suis-je pâle, dis-moi, comme l'est Théodon?

GÉROLDE, bas à Astrade.

On a les yeux sur nous.

THEUDÉRIC, à Théodon.

Vous, fils de Tassillon,
Préparez-vous demain à quitter cette ville;
On vous conduit à Trève où le Roi vous exile.

THÉODON.

Je reçois humblement ses ordres rigoureux.

THEUDÉRIC, à Astrade.

Le Roi non loin d'ici nous attend tous les deux ;
Comte, sans plus tarder, rendons-nous près de Charle.

ASTRADE, bas à Gérolde.

Garde ma sœur, son fils ; empêche qu'on leur parle.

THEUDÉRIC.

Partons... Si d'autres soins ne vous arrêtent....

ASTRADE.

Moi !

Mes soins sont d'obéir aux volontés du Roi.

(Ils sortent.)

SCÈNE X.

THÉODON, GÉROLDE, ÉCUYERS.

THÉODON.

Amis, dans ce palais veillons avec mystère,
Et retenons captifs et l'enfant et la mère.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

THEUDÉRIC, THÉODON.

THEUDÉRIC.

L'EMPEREUR, dont mes pas devancent le retour,
Sera dans Héristal avant la fin du jour;
A vos plaintes, Seigneur, il prêtera l'oreille.

THÉODON.

Votre zèle éclairé l'appuie et le conseille;
Du sort qu'il me réserve il doit vous informer.
Ai-je de son courroux sujet de m'alarmer?

THEUDÉRIC.

De tous ses sentimens s'il m'eût dit le mystère,
Théodon, mon devoir serait de vous le taire.

THÉODON.

Souvent il vous consulte?

THEUDÉRIC.

Oui, prince, et ses secrets,
Renfermés dans mon sein, n'en sortirent jamais.

THÉODON.

Astrade, qui le suit, va paraître, je pense?

THEUDÉRIC.

Vous l'attendez, Seigneur, avec impatience.

THÉODON.

J'ai d'apprendre son sort un juste empressement ;
Nos cœurs furent toujours unis étroitement ;
Il prend part à mes maux, je console ses peines :
Le Roi, qui de l'hymen va reprendre les chaînes,
A de la sœur d'Astrade affligé les amours....

THEUDÉRIC.

Astrade a vu le Roi, dont les nobles discours
Ont dû rendre le calme à sa fierté blessée.

THÉODON.

Comte, leur entrevue à vos yeux s'est passée ?

THEUDÉRIC.

Charles, qui l'a comblé d'honneurs et de présens,
Lui remet les tributs qu'il payait tous les ans ;
Et prenant soin encor de s'excuser lui-même,
Je renonce, a-t-il dit, à votre sœur que j'aime ;
Le zèle du devoir est ma première ardeur,
Et je m'immole aux lois que me fait ma grandeur.
Pour vous, ne craignez pas, Astrade, que j'oublie
La solide amitié qui tous les deux nous lie.
Cessez donc de m'offrir ce visage attristé,
Où l'injuste reproche a souvent éclaté.
L'intrigue ni le tems n'auront droit de vous nuire :
Je ne vous ai mandé que pour vous en instruire.
Jamais nul changement ne tarira pour vous
La source des faveurs que j'épanche sur tous.
Astrade, en rougissant, a salué mon maître,
Et son morne silence a trop parlé, peut-être.
Il voulait que sa sœur montât au premier rang ;
Sa disgrâce fait honte à l'orgueil de son sang.

THÉODON.

Si de l'abaissement dont sa fierté murmure
Ces marques de tendresse ont adouci l'injure,
Astrade, plus prudent, bien loin de s'irriter,
En nos respects soumis devrait nous imiter.
Charles règne sur nous; je subis ses caprices;
Et je n'ose accuser même ses injustices :
Frappés du grand éclat qu'ont jeté ses exploits,
Aux clameurs des partis mêlerions-nous nos voix?

THEUDÉRIC, froidement.

Quels sont les mécontens dont l'audace l'accuse?

THÉODON.

En tous leurs jugemens la haine les abuse.
» Astrade, disent-ils, ne peut qu'avec horreur
» Voir sa sœur étrangère au lit de l'empereur.
» Ainsi ses voluptés souilleront nos familles :
» Heureux, quand les regards de nos sœurs, de nos filles;
» Attirent son penchant séduit de leurs appas,
» Si l'honneur de son choix ne les menace pas.
» En ses vœux absolus a-t-il rien qui l'arrête?
» Nos jours sont dans ses mains, et nos droits sa conquête.

THEUDÉRIC.

N'est-on pas étonné que nous portions ses fers?

THÉODON.

Qui peut fermer l'oreille à tous les bruits divers!
Quoi! disent-ils souvent, la noblesse opprimée
Souffre qu'il tyrannise et l'état et l'armée,
Et que toujours, formant d'ambitieux projets,
Il place ses égaux au rang de ses sujets!

THEUDÉRIC.

Ses égaux!... Qui sont-ils?

THÉODON.

Quelquefois on vous nomme.

THEUDÉRIC.

Moi !

THÉODON.

Vous-même, Seigneur; ami de ce grand homme,
Qui moissonnez partout, lui prêtant votre appui,
Des lauriers dont l'éclat ne rehausse que lui.
Theudéric, disent-ils, dont le bras invincible
Rend au loin par ses coups Charlemagne terrible,
Aurait seul emporté la gloire de nos jours,
Si des travaux d'un maître il n'eût aidé le cours.
Mais, quoi ! sans agrandir son nom, ni sa province,
L'honneur de ses exploits rejaillit sur son prince.
Si, par le ciel frappé, Charles tombait demain,
Theudéric soutiendrait l'empire de sa main.
Si le règne présent brille quelques années,
Theudéric traînera d'obscures destinées,
En noble ambassadeur pompeusement banni,
Ou de mille hauts faits peut-être un jour puni.
Ce sont là les discours qu'on s'efforce à répandre.

THEUDÉRIC.

C'est la première fois qu'on me les fait entendre.

THÉODON.

Je le crois : le malheur où languit Tassilon
Tient chacun dans la crainte et la soumission.
» Ce prince, d'un vil joug voulant briser l'entrave,
» Montra qu'un souverain n'était pas un esclave.
» Lui seul, disent encor ceux qu'un juste intérêt
» Pour les maux de mon père attendrit en secret;
» Lui seul, de ses tributs soulageant la Bavière,

» A l'envahissement eût mis une barrière.
» Tassillon de sa chute a dû s'énorgueillir!
» Il aima mieux tout perdre, et ne point s'avilir.
C'est ainsi qu'on le plaint, qu'on l'excuse, peut-être,

TREUDÉRIC.

C'est une trahison que d'excuser un traître.
Croyez-en un guerrier qui vous parle sans fard:
Élevé dans les cours, j'en ai méprisé l'art.
Qu'a donc fait Tassillon? Prétend-il qu'on le loue
Des sermens qu'il prodigue, et dont sa foi se joue?
Lorsqu'aux bords du Danube il régnait autrefois,
Des Huns et des Lombards s'alliant les deux rois,
Des états de mon maître accueillant les transfuges,
Aux fils de Carloman présentant des refuges,
Sans cesse il renouait le fil insidieux
Qui de loin, à sa cour, liait les factieux:
Sa lâche politique est justement punie.
Est-ce ainsi que long-tems, aux forêts d'Hercinie,
Witikind enhardit le Saxon révolté
A défendre ses dieux, ses mœurs, sa liberté?
Il n'alla point fléchir un vainqueur en colère,
Sous l'ombre de la paix n'éveilla point la guerre;
Toujours trahi du sort, et jamais abattu,
Il fit dans ses revers redouter sa vertu.
Allez au mont Sintal voir les sanglans vestiges
Qu'a laissés sa valeur, si féconde en prodiges;
De si dignes rivaux sont toujours respectés,
Et non ces vils serpens de poison infectés,
Qui répandent leur fiel et les secrets murmures....
Pour moi, sans m'engager dans leurs routes obscures,
Je crois que, si le ciel frappait Charles demain,
Je ne soutiendrais pas l'Empire de ma main;

Au trône de ses fils je n'oserais prétendre :
C'en est assez pour moi du soin de le défendre,
De guider sur ma trace et de faire mouvoir
Tout ce peuple soldat qu'enchaîne le devoir ;
Qui, dès le premier coup que reçoit la patrie,
Semble avoir un seul cœur palpitant de furie ;
Qui lui donne son sang ; qui lui tend tous ses bras ;
Qui venge, accroît, défend et soutient les états ;
Vaste corps, dont la tête est un chef qui l'enflamme,
Dont l'honneur est l'instinct, et dont la gloire est l'ame.
Satisfait qu'un grand roi s'assure en mon appui,
Je l'aime, et je combats pour la France et pour lui.
Adieu : je vois Astrade, et tous deux je vous laisse.

(Il sort.)

SCÈNE II.

ASTRADE, THÉODON.

ASTRADE.

Théodéric vous parlait ?

THÉODON.

Oui, comte, et mon adresse
A su l'interroger dans un long entretien :
Il te craint, il me hait, mais ne soupçonne rien.
L'Empereur, m'a-t-il dit, te comblant de caresses,
A voulu t'enchaîner par ses fausses tendresses.

ASTRADE.

Il n'a point vu ma sœur ?

THÉODON.

J'ai surveillé leurs pas.

ASTRADE.

Je l'ai fait appeler; ami, ne tarde pas;
D'un enfant indiscret il faut qu'on la sépare;
Durant nos entretiens, va, dis qu'on s'en empare,
Si l'on peut sans éclat l'écarter doucement,
Et... Mais Régine sort de son appartement.

(Théodon se retire.)

SCÈNE III.

RÉGINE, ASTRADE.

RÉGINE.

Sommes-nous, seuls, Astrade? et ma bouche et mes larmes
Peuvent-elles parler sans vous causer d'alarmes?
Reste-t-il en ces lieux où vous m'emprisonnez
De dangereux témoins dont nous soyons gênés?
Peut-on de vos secrets surprendre les indices?
Les coupables ont peur même de leurs complices.

ASTRADE.

De quel nom insultant osez-vous m'appeler?

RÉGINE.

Quoi! noble conjuré, ce mot vous fait trembler!
Comment, si la fortune, à vos desseins contraire,
Trompe de votre cœur le désir téméraire,
Comment soutiendrez-vous les rigueurs de la loi
Jugeant un criminel armé contre son roi?
» Verrez-vous, d'un œil calme et d'une ame affermie,
» Les apprêts d'un supplice où se joint l'infamie;
» D'un sombre tribunal l'appareil menaçant;
» Des soldats irrités, un peuple rugissant,

» Qui, partout à grands cris demandant votre tête,
» Feront de votre mort une exécrable fête ?
» Et lorsqu'un vil bourreau...

ASTRADE.

» Vous m'outragez enfin ;
» A d'indignes terreurs votre sexe est enclin ;
» Il se fait du trépas une effrayante image :
» Un homme tel que moi sans crainte l'envisage ;
» Au-dessus des revers, et maître de son sort,
» De la main des bourreaux il n'attend pas la mort.

RÉGINE.

Si l'aspect du trépas n'a rien qui t'intimide,
Crains le titre abhorré de sujet parricide ;
Crains les remords cruels qui viendront t'agiter ;
Mon frère ! crains les pleurs que tu vas me coûter.
Crois-moi, retiens tes pas sur le bord de l'abîme ;
Vois les crimes nombreux qu'entraînera ton crime...
Déjà ta main barbare eût immolé mon fils,
Si je ne fusse en hâte accourue à ses cris :
Le glaive a de son front menacé l'innocence.

ASTRADE.

Je voulais effrayer son indiscrète enfance :
Elle eût mis nos projets, nos amis en danger,
Si tout autre que vous eût pu l'interroger.
De nos plus chers secrets il est dépositaire ;
Instruit de nos desseins, a-t-il su vous les taire ?

RÉGINE.

Ah ! n'en redoutez rien... J'ai pris soin de vos jours ;
J'ai trompé son esprit crédule à mes discours :
De ces impressions subites et légères
Cet âge garde peu les traces passagères.

Au silence surtout j'ai su le disposer.
Son oreille, ai-je dit, avait dû l'abuser :
Un roi perdra bientôt la vue et la couronne ;
Mais c'est un ennemi de Charle et de son trône,
Que la nuit dans un piége on veut envelopper ;
L'Empereur vous donna l'ordre de le frapper.
De mon fils, à ces mots, l'aimable confiance
A, pour me croire en tout, repoussé l'évidence.
Puissiez-vous, abjurant vos complots ennemis,
Recevoir mes conseils d'un cœur aussi soumis !
Rompez des conjurés la trame criminelle,
Et ne vous souillez pas d'une tache éternelle.

ASTRADE.

En mes desseins vengeurs bien loin de m'enhardir,
Vous, de qui le courroux me devrait applaudir,
Vous qui, par un ingrat aujourd'hui méprisée,
De sa cour qui vous fuit devenez la risée ;
Vous, mère de son fils, qu'il ose abandonner,
Et qu'à vivre sans gloire il prétend condamner ;
Vous suspendez mes coups, vous retardez sa chute !
L'entreprise est formée, il faut qu'on l'exécute...
Ne crois pas que, jaloux de laver les affronts
Dont ton amant perfide a fait rougir nos fronts,
Mon vain dépit l'immole à mes propres injures ;
De l'état déchiré je venge les blessures.
» Eh quoi ! laisserons-nous ce sanglant oppresseur,
» Des droits des souverains injuste ravisseur,
» Sur les débris de tous s'asseoir avec audace ?
» De son frère et d'Astolphe il proscrivit la race ;
» Il se fit l'héritier de leurs biens envahis ;
» Enleva l'Aquitaine à ses princes trahis.

» Contemple des Saxons la liberté punie,
» Qu'avec tant de rigueur frappa sa tyrannie;
» Vois leurs tribus en pleurs qu'il vient de séparer,
» Et qu'en d'autres climats ses ordres font errer;
» Vois les asiles saints peuplés de ses victimes,
» Les mers portant au loin ceux qu'exilent ses crimes,
» Et les rebellions prêtes à soulever
» Les provinces des rois qui voudraient le braver.
» On abhorre ses fers; mais sa grandeur étonne :
» L'appareil de ses camps, l'éclat qui l'environne,
» Les intérêts trompeurs l'un à l'autre opposés,
» Enchaînent les partis muets et divisés.
» Il fallait qu'un complot unit nos justes haines.
» Contre un tyran armé toutes les lois sont vaines :
» Le salut de l'État qui veut un défenseur
» Ote à la trahison ce qu'elle a de noirceur.
» Si Charle est un géant qu'on tremble de combattre.....
» Mais non, ce n'est qu'un homme et ma main va l'abattre.
Assez le monde en proie à cet usurpateur
A de sa fausse gloire admiré la hauteur :
Qu'elle s'écroule enfin! et qu'après sa ruine,
Éclairant de leurs droits la diverse origine,
Les premiers possesseurs rentrent dans leurs états,
Et règnent à l'abri des jaloux attentats.
Désormais enfermés dans leurs bornes prescrites,
Les royaumes entrent eux garderont leurs limites:
Leurs lois les atteindront de l'un à l'autre bout;
Leurs chefs mieux obéis seront présens partout;
Et du pays des Francs jusqu'au-delà de Rome,
L'Europe, assujétie aux caprices d'un homme,
Sous son autorité colosse chancelant
Qu'animent les ressorts d'un pouvoir faible et lent,

Sous quatre rois égaux, du Rhin jusques au Tibre,
Recevra de ma main un durable équilibre.
Voilà les grands desseins que je veux accomplir.
Eh bien! parle, crois-tu qu'ils puissent m'avilir?

RÉGINE.

J'admire avec quel art votre haine colore
Le projet qu'elle enfante, et qui vous déshonore!
L'intérêt de l'état fut toujours la raison
Que pour frapper son chef donna la trahison :
Sous le prétexte vain de zèle pour l'empire,
La fureur des partis, l'ambition conspire.
Que prétends-tu?

ASTRADE.

Finir l'opprobre de nos tems.

RÉGINE.

Charlemagne respire, et ses travaux constans
Réparent les malheurs de nos jours mémorables.
Vous sied-il d'accuser ses rigueurs déplorables,
Impérieuse loi de la nécessité?
Souvent le peuple ingrat leur dut sa sûreté.
En ce que fait un roi tout alarme et tout blesse :
Punir est cruauté, pardonner est faiblesse.
N'écoutez point la voie de vos ressentimens,
Comme l'âge futur jugez ses monumens,
L'esprit législateur de ses capitulaires,
Tant d'états réunis dans ses mains tutélaires,
Par d'injustes fardeaux le peuple moins pressé,
Des ordres envieux le pouvoir balancé;
Deux fleuves qui, joignant leurs courses détournées
Déjà tendent leurs bras aux deux mers étonnées;
Le commerce, les arts, la guerre, les autels,

Tout promet à son nom des honneurs immortels.
Portant la main partout sur son empire immense,
Il remplit l'Occident de sa seule présence :
Et les commandemens prompts et pleins de vigueur,
De lui seul émanés, arrivent sans langueur.
Quel désordre caché trompa sa surveillance ?
Quel revers condamna sa lâche négligence ?
Si dans l'Europe entière on ne le craignait pas,
Tendrait-on en secret des piéges sous ses pas ?
De ses soins vigilans qui doit mieux vous convaincre ?
Il faut l'assassiner, ne pouvant pas le vaincre !
Mon frère à sa fureur veut le sacrifier,
Non pas en ennemi, mais en vil meurtrier.
Ciel ! et qui dirigea cette odieuse trame ?...
Pépin, né de son sang... O parricide infâme !
On y mêle mon fils, on s'en loue à mes yeux ;
On vante avec orgueil un crime audacieux !
Est-ce par des forfaits qu'on achète la gloire ?
A son noble avenir Charle ose à peine croire :
Ce héros vertueux craint, après mille exploits,
De se perdre inconnu dans la foule des rois ;
Et par un attentat tu crois te rendre illustre !
O Dieu, par qui ce roi brille d'un si grand lustre ;
Toi, qui l'as envoyé pour régir les humains,
Ah ! si dans ton saint temple, aux regards des Romains,
Tu lui donnas les noms et d'Auguste et de Père ;
S'il tient du ciel le droit de gouverner la terre ;
Adorez ses décrets, mortels ! prosternez-vous ;
Et vous, qui conspirez, tombez à ses genoux !

ASTRADE.

J'excuse les transports dont votre ame est troublée :
Ce sont là les discours d'une amante aveuglée.

Pour moi, qui d'un tyran n'admire pas le sort....

RÉGINE.

» Mon frère, en vos complots vous trouverez la mort ;
» Ma tendresse vous doit cet avis salutaire.

ASTRADE.

» Ah ! ma sœur, l'avenir est pour nous un mystère.
» Du roi, que vous aimez, respectez les décrets ;
» Il défend aux devins d'en lire les secrets.

RÉGINE.

» Par des mépris railleurs pensez-vous me confondre ?

ASTRADE.

» A vos prédictions puis-je autrement répondre ?

RÉGINE.

Ah ! si les nœuds du sang vous peuvent émouvoir....

ASTRADE.

Non, je ne trahirai l'État ni mon devoir :
L'ingrat, qui t'avilit, m'outrage et nous opprime,
Au fond de cette tour....

RÉGINE.

J'ai prévenu ton crime.

ASTRADE, effrayé.

Comment ?....

RÉGINE.

A ses dangers il échappe aujourd'hui :
Un billet de ma main a passé jusqu'à lui.

ASTRADE.

Qu'as-tu fait ?... Prétends-tu m'entraîner au supplice ?...

RÉGINE.

D'un si lâche soupçon faut-il qu'on me flétrisse !
Je n'ai rien révélé : j'ai pris soin seulement
D'écarter de ce lieu les pas de mon amant,
Afin que seul ici, venant chercher ma vue,
Il ne rencontrât pas une mort imprévue.

ASTRADE.

Malheureuse !...

RÉGINE.

Mon cœur ne frémit que pour vous.
Cédez à mes conseils...

ASTRADE, apercevant Gérolde qui lui fait signe en entrant.

Il suffit. Laissez-nous.

(Régine se retire, en les regardant avec inquiétude.)

SCÈNE IV.

ASTRADE, GÉROLDE.

ASTRADE.

Parle.

GÉROLDE.

De votre sœur une lettre surprise
Entre les mains du Roi devait être remise.
Son messager secret m'était déjà vendu,
Et cet écrit, Seigneur, vient de m'être rendu ;
Le voici.

ASTRADE.

Va, ton zèle aura sa récompense.
(Après avoir lu.)
Ainsi, rien n'est changé, grâces à ta prudence !

Le tyran en mon piége est soudain retombé.
(Il cache la lettre sur sa poitrine.)
Mais aux regards de tous Hugue est-il dérobé?

GÉROLDE.

Cet enfant à ma voix s'est montré moins docile,
De sa mère il n'a point encor quitté l'asile.

ASTRADE, après un moment de silence.

Gérolde, écoute-moi : né d'un vulgaire sang,
Ton courage te met au-dessus de ton rang.
Avec zèle tu sers un maître qui t'estime...
Je veux te confier un projet qui m'anime...
Tu n'es point un esclave, et ton prince aujourd'hui
Ne croit pas s'abaisser en t'approchant de lui.

GÉROLDE.

Seigneur, vous ajoutez à ma reconnaissance.

ASTRADE.

Mes bienfaits l'accroîtront, reçois cette assurance;
Et, soit que le tems marche à pas tardif ou prompt,
Tes destins malheureux tôt ou tard changeront.
A la vengeance il faut sans retard me soustraire.

GÉROLDE.

Eh bien! qu'ordonnez-vous, Seigneur? que faut-il faire?

ASTRADE.

Je crains ces murs, cette heure, et l'astre qui nous luit.
Ce mystère a besoin d'une profonde nuit.

GÉROLDE.

Comment?

ASTRADE.

Si tu pouvais en mon sein le surprendre,
Le lire en ma pensée, en mes regards l'entendre,
Par ton silence ici me répondre à ton tour,

Mon cœur ne craindrait plus de s'ouvrir au grand jour...
A tes seuls sentimens mon amitié se fie.

GÉROLDE.

Parlez, et je vous sers, fût-ce au prix de ma vie.

ASTRADE.

Eh bien!... si le billet que tu m'as fait tenir
Entre les mains de Charle avait pu parvenir,
Mon entreprise était vainement concertée,..
Que d'un nouveau retard elle fût arrêtée,
Cet enfant,.. qui sait tout ce qu'il nous faut céler,
Si le roi ne périt, demain peut lui parler.

GÉROLDE.

Votre sœur, mes discours, ont trompé son jeune âge.

ASTRADE.

Tantôt, dans le transport de ma subite rage,
Ce fer l'allait percer... N'aurait-on pu soudain
Accuser un hasard du crime de ma main?

GÉROLDE, ému.

Dans cet appartement qui lui sert de retraite,
Il ne parlera point.

ASTRADE.

La mort seule est muette.

GÉROLDE.

Seigneur... jusqu'à la nuit je saurai le garder,
Et du Roi plus long-tems la mort ne peut tarder

ASTRADE.

Enfermons-le ce soir, si Charles ne succombe,
Dans un lieu plus caché...

GÉROLDE.

Quel autre lieu?

ASTRADE.

La tombe!

GÉROLDE, après avoir balancé.

Telle est donc votre loi, Seigneur?....

ASTRADE.

Viens; obéis:
Tes services nombreux auront enfin leur prix.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

(Il est nuit pendant l'acte.)

SCÈNE I.

RÉGINE, seule, un poignard à la main.

Tout passage est fermé par des gardes nombreux
Immobiles au fond de réduits ténébreux.
Dans le repos ici maintenant tout sommeille;
Mais ce calme est un piége, et la vengeance veille.
Mon frère a détourné ma lettre, utile effort
Qui préservait le Roi d'approcher de la mort...
A mon avis pressant j'attendais sa réponse :
Il ne l'a pas reçu, son silence l'annonce...
Astrade en sa fureur m'a promis le trépas,
Si j'osais rien tenter, si j'osais faire un pas...
Le barbare! Son roi, marchant en assurance,
De la paix en ce lieu trouvera l'apparence;
Et cette solitude et ces libres chemins
Vont, dès qu'il paraîtra, se peupler d'assassins!
Plus de retour pour lui s'il franchit cette enceinte;
La mort l'attend... Marchons et surmontons ma crainte.
Ciel! tu sauvas mon fils de ce péril fatal;
Sauve encore son père!... On n'attend qu'un signal...
O des vils conjurés odieux stratagème!

Parmi ses meurtriers me verra-t-il lui-même?
A mes pieds expirant, il va, dans son erreur,
D'un lâche parricide accuser ma fureur...
En ses derniers regards je lirai ce reproche....
Ah! plutôt... nuit horrible!.... Allons... l'instant approche.
A l'un des surveillans il faut me présenter...
L'or et le fer en main que ne puis-je tenter!
Quel homme à leur aspect n'est facile à conduire?
Et quel cœur ne se laisse effrayer ou séduire?
Je l'aperçois! O ciel! tout prêts à l'immoler,
Les as-tu retenus? les as-tu fait trembler?
Est-il sauvé?

SCÈNE II.

CHARLEMAGNE, RÉGINE.

CHARLES.

SAUVÉ?

RÉGINE, laissant tomber son poignard.

Qu'ai-je dit?

CHARLES.

Ce langage,

(On entend du tumulte.)

Ce poignard?... Mais quel bruit!...

RÉGINE, hors d'elle-même.

C'est l'instant du carnage.

Mon cœur ne craindrait plus de s'ouvrir au grand jour...
A tes seuls sentimens mon amitié se fie,

GÉROLDE.

Parlez, et je vous sers, fût-ce au prix de ma vie,

ASTRADE.

Eh bien!... si le billet que tu m'as fait tenir
Entre les mains de Charle avait pu parvenir,
Mon entreprise était vainement concertée,...
Que d'un nouveau retard elle fût arrêtée,
Cet enfant,.. qui sait tout ce qu'il nous faut céler,
Si le roi ne périt, demain peut lui parler.

GÉROLDE.

Votre sœur, mes discours, ont trompé son jeune âge.

ASTRADE.

Tantôt, dans le transport de ma subite rage,
Ce fer l'allait percer... N'aurait-on pu soudain
Accuser un hasard du crime de ma main?

GÉROLDE, ému.

Dans cet appartement qui lui sert de retraite,
Il ne parlera point.

ASTRADE.

La mort seule est muette.

GÉROLDE.

Seigneur... jusqu'à la nuit je saurai le garder,
Et du Roi plus long-tems la mort ne peut tarder

ASTRADE.

Enfermons-le ce soir, si Charles ne succombe,
Dans un lieu plus caché...

GÉROLDE.

Quel autre lieu?

ASTRADE.

La tombe!

GÉROLDE, après avoir balancé.

Telle est donc votre loi, Seigneur?....

ASTRADE.

Viens; obéis:
Tes services nombreux auront enfin leur prix.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

THEUDÉRIC, ramassant le gant.

Ah! Sire, permettez que, relevant ce gage,
Je lui donne la mort que demande sa rage.
Près de vous dès long-tems le voyant à regret,
Mon œil observateur l'examine en secret.
Pour tous vos ennemis ses perfides caresses,
Aux partis irrités ses flatteuses promesses,
Excitent mes soupçons qu'il s'efforce à braver.
J'aperçois ses complots... et ne puis les prouver.
Prêt à quitter ces murs, et plein de mes alarmes;
J'apprends qu'Astrade ici se cache avec des armes;
Et que même avec lui retirés et muets
Théodon et les siens errent dans ce palais;
Redoutant qu'une main, au meurtre préparée,
Ne frappât dans la nuit votre tête sacrée,
Vers vous au même instant mon zèle m'a guidé:
Sire, qu'auraient-ils fait, si nous eussions tardé?
Mon ame devant Dieu, mon sang devant les hommes,
Attesteront au ciel, à la terre où nous sommes,
Qu'Astrade avait formé des desseins factieux:
Ordonnez que ce fer le punisse à vos yeux.

CHARLES, froidement.

Astrade, expliquez-vous: quelle est votre défense?

ASTRADE.

Il ne m'est plus permis de garder le silence.
Ce n'est pas sans rougir que je vais révéler
Des chagrins qu'à jamais l'oubli devait céler.
Un reste de pudeur et me trouble et m'arrête.
Ma sœur, pardonne-moi, si, pour sauver ma tête,
Et me justifier devant notre empereur,
Je trahis le secret d'une affligeante erreur.
Ma fierté s'indigna dès qu'elle en fut instruite,

Qu'un amour sans hymen te traînât à sa suite...
Oui, Sire, nous venions l'enlever de ce lieu,
Pour mettre ses destins sous la garde d'un dieu,
Afin que, dans la paix d'un heureux monastère,
Son malheur s'adoucît à l'ombre du mystère;
Aidé de Théodon, sur ma trace accouru :
Tels étaient mes projets quand vous avez paru.
Que n'ont-ils mis obstacle au désordre funeste,
Aux fureurs.... Quel besoin de rappeler le reste?

(A Theudéric.)

Toi, calomniateur, qui sans honte et sans foi
M'accuses de complots tramés contre le roi,
Tu ments; tu vas payer ce crime de ta vie.

THEUDÉRIC.

S'il faut que par la mort le parjure s'expie,
Perfide chevalier, qui te dis innocent,
Tu ments; tu vas payer ce crime de ton sang.

CHARLES.

A quel excès, ô ciel! vous porte la furie!
Arrêtez! réservez ce sang à la patrie.
Laissez à des mortels non encore illustrés
Tenter en se vengeant des exploits ignorés;
Et, du gladiateur méprisant la victoire,
Des coups de votre épée attendez plus de gloire.
Faut-il que votre roi vous ouvre tout son cœur?
D'un jugement du ciel je craindrais la rigueur :
Heureux qu'un doute au moins me voile encor le crime,
Mon courroux n'aura pas à frapper de victime,
Et du glaive des lois ne sera point armé
Contre un objet ingrat que mon cœur ait aimé.

RÉGINE, à part.

C'est donc moi qu'il accuse! ô fatale injustice!

CHARLES.

De l'arbitre éternel clémence protectrice!
A l'heure sur où mon sein le fer était levé,
Prompte à me secourir, l'amitié m'a sauvé.
Suivez tous les leçons du Dieu qui vous pardonne;
Abjurez vos débats, comtes, je vous l'ordonne.

ASTRADE, se mettant aux genoux du roi.

» J'implore le combat contre un homme odieux
» A qui mes yeux partout feraient baisser les yeux.

THEUDÉRIC, se mettant aux genoux du roi.

» Mon roi, vous entendez son insolente audace:
» D'un éternel opprobre elle souille ma race,
» Si la loi du combat, réclamée à vos pieds,
» N'acquitte ces affronts par le glaive payés.

CHARLES.

» Vengez donc, j'y consens, votre propre querelle;
» Mais sans rien prononcer pour Régine ou contre elle:
Je le redis encor: il me plaît d'ignorer
L'auteur d'un attentat que je crains d'éclairer.
Dans son coupable cœur peut-être ma clémence
Fera naître un remords, et c'est là ma vengeance.

(Régine s'évanouit dans les bras de la suite d'Astrade; on l'emporte chez elle.)

» On l'entraîne.... et c'est moi qui me sens émouvoir
» A l'aspect de sa honte et de son désespoir!

(Il se sépare des personnes qui l'entourent, et s'avance de quelques pas à l'écart.)

» Inhumaine! qui peut suspendre ma colère?...
» Osais-tu de ton fils assassiner le père?
» Rends-moi ce jeune enfant... à son aspect si doux,
» Un tendre souvenir éteindra mon courroux....
» Mais, non, sa vue encor... Ah! ton frère, lui-même,

» De sa perfide sœur prévit la rage extrême,
» Lorsque, de ce palais accourant t'enlever...
» Que dis-je? si mon œil a bien su l'observer,
» Sa première surprise, et même son langage....
» Ah! d'un soupçon injuste épargnons-lui l'outrage,
» Et périssons plutôt sous un coup meurtrier
» Que de faire rougir l'honneur d'un chevalier.

(Il se rapproche des grands de sa suite.)

THEUDÉRIC.

» Sire, de vos périls, mon ame consternée....

CHARLES, souriant.

» Quels sont mes périls? Dieu veille à ma destinée.

(A Astrade, en le tirant à part.)

Votre sœur est coupable, Astrade; mais j'absous
Un parricide vœu né d'un amour jaloux :
» Quand du plus grand forfait l'évidence l'accuse,
» Je crains de la punir et lui cherche une excuse.
» Mon amitié gémit qu'un aveugle débat
» De votre honneur blessé sollicite un combat.
Theudéric avait droit de poursuivre, peut-être,
Un homme qui, la nuit, se cache avec un traître....
On parle de complot que Pépin ose ourdir....
Je sais.... Mais Éginhard va tout approfondir.
Des partis impuissans je frapperai les têtes.
La mienne qui brava tant d'affreuses tempêtes,
Est hors de leur atteinte, et je dois mépriser
Des ennemis obscurs.... qu'un mot peut écraser.
Plus ma grandeur s'accroit, plus leur haine redouble.
Qu'espèrent-ils? Je veille.

ASTRADE, embarrassé.

Ah! Seigneur....

CHARLES, à part.

Il se trouble.

(Haut.)

J'ai vu. Qu'aucun des grands n'abandonne ma cour.
Rentrons. Que le palais soit fermé jusqu'au jour.

(Il sort avec tout son cortége.)

SCÈNE IV.

ASTRADE, THEODON, GÉROLDE, ÉCUYERS.

THÉODON.

Pensez-vous être enfin échappé de l'orage?

ASTRADE.

Non, de l'esprit de Charle écartons tout nuage.
Il soupçonne ma sœur, qui ne court nul péril;
L'Empereur bornera sa vengeance à l'exil.
» O conspiration! reprends ta douce feinte,
» Voile ton front hardi de respect et de crainte;
» Déguise ton espoir, avance à pas cachés,
» Et ne crois pas les yeux sur toi seule attachés!
Tu sais, en ce moment, ce qu'il faut que je fasse?

THÉODON.

Si par un tel forfait, comblant notre disgrâce....

ASTRADE.

A nos dangers pressans il faut nous dérober;
Si cet enfant ne meurt, nos têtes vont tomber.
Sois; veille autour de nous.

SCÈNE V.

ASTRADE, GÉROLDE

ASTRADE.

Ma sœur évanouie,
De son fils, resté seul, nous livre enfin la vie.
Demeure dans ces lieux : je vais te l'envoyer ;
Mais prends soin toutefois de ne pas l'effrayer,
Jusqu'à ce qu'un soldat, paraissant à ta vue,
T'annonce que sa voix ne peut-être entendue ;
Alors, sans redouter tous les cris superflus,
Traîne-le dans la tour... et qu'il n'en sorte plus.
Ce témoin nous perdrait. Déjà ma prévoyance
A trouvé des raisons, Gérolde, à son absence.

(Il entre chez Régine.)

SCÈNE VI.

GÉROLDE, seul.

Jeune enfant, de la vie il te faut donc sortir !
Tes grâces, ta beauté, se vont anéantir...
Qui croirait, à te voir, que ta bouche innocente
Glaçât d'effroi les chefs d'une ligue puissante !
O jeu fatal du sort ! étrange châtiment !
De leur ambition, toi, l'utile instrument,
Tu surprends leur secret, quand pour toi l'on conspire,
Et leur propre danger les force à te détruire !
» Tes yeux, fermés bientôt dans ce lieu redouté,

» Ont de leur dernier jour vu briller la clarté.
» Cette nuit, qui s'achève, est pour toi la dernière...
» Une nuit, que ne peut dissiper la lumière,
» De son ombre éternelle environne les morts.
» Mon frère, il te joindra dans l'asile où tu dors !...
» Pourquoi t'ai-je entendu, plein de remords timides,
» Confesser en mourant tes nombreux homicides ?
» Quand le fil de mes jours sera prêt à s'user,
» Ce redoutable enfant viendra-t-il m'accuser ?
» Non... un maître commande, il faut que j'obéisse...
» Je suis son instrument et non pas son complice...

SCÈNE VII.

HUGUES, GÉROLDE.

HUGUES.

Vous voilà ! dissipez mon épouvante... Ami,
Je sens auprès de vous mon cœur plus affermi...
Quoi donc ! ne veut-on plus que de ces lieux je sorte ?
Le comte m'a suivi jusque vers cette porte.
On m'observe, on m'entoure, ô ciel ! quelle raison
De cet appartement me fait une prison ?
La princesse Régine... ah ! que dis-je ? ma mère !
Oui : je lui dois ce nom qui me la rend plus chère !
J'ignorerais encor que je suis né son fils,
Si le destin, lui seul, ne me l'avait appris...
Pourquoi si promptement m'a-t-on éloigné d'elle ?
Quel mystère ! d'où naît cette rumeur nouvelle ?
Pourquoi vous-même aussi vous vois-je consterné ?
Vous ne répondez rien... Vous avez frissonné,

Gérolde ! en ce moment vous changez de visage...
Déclarez-moi vos maux pour que je les soulage.

GÉROLDE.

Noble enfant, est-ce à vous d'être si généreux !

HUGUES.

Le suis je en consolant un ami malheureux ?
A mon attachement seriez-vous insensible ?
Non ; et lorsqu'en sa rage Astrade si terrible
M'allait punir tantôt de ses secrets surpris,
Une prompte pitié vous émut à mes cris.

GÉROLDE.

Plût au ciel qu'un démon, qui vous servait de guide,
Ne vous eût pas jeté dans ce piége perfide !

HUGUES.

Ah ! lorsqu'au nom du Roi... Devais-je le penser?...
Hélas ! quel autre sang allez-vous donc verser ?

GÉROLDE, à part.

Que tarde-t-on ? sa voix et sa candeur me touche.

HUGUES.

Frapperez-vous du Roi quelque ennemi farouche ?

GÉROLDE.

Non, c'est un innocent qu'atteint l'arrêt mortel.

HUGUES.

De quoi le punit-on, s'il n'est pas criminel ?

GÉROLDE.

Sa vie est redoutable... On veut qu'elle finisse.

HUGUES.

Ce matin, j'entendais prononcer son supplice...
Pourra-t-il exister en ces horribles lieux ?

C'est de la mort, dit-on, le séjour odieux.

GÉROLDE.

Vous vous trompez...La paix règne dans cette enceinte :
Avec moi pour la voir veuillez marcher sans crainte...
(A part.)
Étouffons ma pitié.

HUGUES, approchant de la tour.

La nuit couvre le seuil.
Approchons... Il me semble entrer dans le cercueil.

GÉROLDE, à part.

(Haut.)
Que dit-il? Sous ces murs hâtons-nous de nous rendre.

HUGUES.

J'en sortirai bientôt?

GÉROLDE, à part, et hors de lui-même.

Oserai-je y descendre?

HUGUES.

(Jetant un cri.)
Vous pâlissez... Ah ciel! vous voulez me tromper...
Vous retenez des pleurs tout prêts à s'échapper.

GÉROLDE.

Silence! suis mes pas... viens dans cette demeure.

HUGUES.

Ah! je le vois!... Astrade ordonne que je meure....
En ces noires prisons pourquoi m'assassiner?
Ce sont les scélérats qu'on y doit entraîner...
Peux-tu vouloir ma perte?... Écoute ma prière :
Ah! respecte ma vie, et laisse la lumière
A ces yeux qui toujours aimèrent à te voir!

GÉROLDE.

Malheureux! l'amitié dût-elle m'émouvoir,

Envoyé contre toi par un ordre suprême,
Un soldat va paraître et te saisir lui-même....
Je l'entends.

HUGUES, se pressant sur le sein de Gérolde.

Juste Dieu!... J'implore ton secours.
J'obéis, je me tais, je te livre mes jours;
J'irai, je te suivrai tel qu'un agneau timide;
Épargne-moi l'aspect de ce monstre homicide:
Éloigne ce barbare.

GÉROLDE, marche vers la porte où se présente un soldat.

Empêchons un vain bruit:
(Au soldat.)
Cet enfant abusé sans murmure me suit:
Dites au comte, ami, que mon obéissance
Exécute son ordre; allez en diligence.
(Le soldat se retire.)

HUGUES, avec véhémence.

Si quelque ange du ciel, trompant votre dessein,
M'eût dit: « Gérolde un jour sera ton assassin! »
Mon cœur eût démenti cet avis exécrable:
Non, ne commettez pas un crime irréparable!
Dieu vous en punirait.... J'embrasse vos genoux;
Ah! rendez-moi l'ami que je cherchais en vous!

GÉROLDE, impétueusement.

Lève-toi, cher enfant; vis! tu n'as plus à craindre.
Oui, j'affronte pour toi la mort qui peut m'atteindre.
O mon ami! jamais, dût couler tout mon sang,
Mon bras dénaturé ne percera ton flanc.
Viens; si l'on nous arrête, ouvrons-nous un passage.
(Il prend un poignard, et lui en donne un autre.)

HUGUES.

Ah! que le ciel!...

GÉROLDE.

Suis-moi sans tarder davantage.
Tu sais de nos complots quelle était la fureur?
Charle est menacé.... Viens.

HUGUES.

Où donc

GÉROLDE.

Chez l'Empereur.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

CHARLEMAGNE, et sa suite.

CHARLES.

« De ce combat fatal je suspends les apprêts ;
» Mon ame sur Astrade a des soupçons secrets.
» O ciel! conserve-moi le vainqueur du Norique :
» Éteins de ces guerriers le courroux frénétique,
» Ou, si la mort choisit une victime entre eux,
» Protége le héros pour qui penchent mes vœux.
» Si Theudéric vaincu cesse aujourd'hui de vivre,
» Où trouverai-je un cœur à qui le mien se livre?
» Lorsque tout me trahit, maîtresse, amis, parens,
» Vivrai-je triste et seul, ainsi que les tyrans?
Il est donc vrai! Pepin au diadême aspire.
Les lettres d'Éginhard m'assurent qu'il conspire....
Si j'épargne à l'ingrat un juste châtiment,
De mon mépris des lois je laisse un monument;
J'enhardis l'orgueilleux qui, si je lui pardonne,
A ses frères un jour disputera leur trône :
Mais l'abandonnerai-je au glaive rigoureux?
Va-t-on de Chilpéric revoir le tems affreux,
Ce vieil âge souillé par les féroces guerres

Des pères et des fils, et des sœurs et des frères ?
Et détournera-t-on ses yeux épouvantés,
De mon règne encor plein des mêmes cruautés ?
O ma gloire ! apprends-moi quelle borne sépare
L'inflexible équité de la rigueur barbare,
Ce qu'un roi peut absoudre et ce qu'il doit punir,
Et soutiens ton éclat si facile à ternir !

(A un garde.)

Qu'on amène soudain Régine en ma présence.
Pour la dernière fois, mon cœur veut.... Qui s'avance ?

SCÈNE II.

CHARLEMAGNE, ALCUIN, suite de l'empereur.

ALCUIN.

Sire, de vos sujets le plus respectueux....

CHARLES.

Ah ! dites le plus cher et le plus vertueux.

ALCUIN.

Ah ! Seigneur, au sortir de ce réduit tranquille
Que, grâce à vos faveurs, j'habite en votre asile,
Mon regard étonné vit un homme éperdu
Qui cachait un enfant et m'avait attendu.
De ces tristes prisons c'est le garde sévere ;
Hugue est ce tendre enfant : tous deux, avec mystère,
Demandent à venir révéler à vos pieds
Un crime et des périls dont ils sont effrayés :
Ils n'osent, m'ont-ils dit, abandonnant ma porte,
Traverser le palais sans l'appui d'une escorte.

CHARLES, à sa suite.

Gardes, qu'ils soient ensemble amenés devant moi.
(Des soldats se détachent.)
Qu'ont-ils à déclarer? Qui produit leur effroi?
Mon esprit flotte en vain de pensée en pensée....
Hugues, ta faible enfance est-elle menacée?
L'amour que je te porte, ô soupçon plein d'horreur,
A-t-il de la vengeance allumé la fureur?
Punirait-on en toi celui qui t'a fait naître?
Un même sort tous deux nous attendait peut-être.
C'était peu de ma mort, et ton sang répandu
Peut-être avec le mien eût été confondu.

ALCUIN.

Ah que m'apprenez-vous? quelles mains sacriléges....

CHARLES.

Le crime, cette nuit, m'avait tendu ses piéges.

ALCUIN.

Quoi donc! c'est entouré de périls odieux
Que vous vîntes sans trouble interroger les cieux,
Et méditer vos lois sur leurs lois éternelles!
Vouliez-vous surmonter vos alarmes cruelles,
Ou de votre grand cœur nulle atteinte jamais
Ne peut-elle émouvoir l'inaltérable paix?

CHARLES.

Ne crois pas que mon cœur, s'il paraît insensible,
Aux troubles orageux demeure inaccessible,
Ni que ma fermeté supporte sans effort
L'horreur des trahisons et l'aspect de la mort :
Des chocs tumultueux ce cœur a l'habitude,
A se jouer du sort il a mis son étude.
Au milieu des revers offrant des traits sereins,

Sous un calme apparent je voile mes chagrins.
« Si je laissais parler mon geste ou mon visage,
» Cent témoins à l'envi rediraient leur langage.
» Tiens, ami, d'Éginard je reçois un avis,
» Qui de nouveaux forfaits accuse un de mes fils :
» Pépin, d'un premier nœud ce gage illégitime,
» De détrôner son père a médité le crime ;
» Et ton roi, s'il n'accorde un généreux pardon,
» Comme autrefois David, va pleurer Absalon.

(Régine paraît.)

Je vois Régine.... Ici, demeurez en silence.

SCÈNE III.

LES MÊMES, RÉGINE.

RÉGINE.

Eh bien ! me venez-vous prononcer ma sentence ?

CHARLES.

Après vos attentats, c'est vous qui me bravez !

RÉGINE.

Seigneur, punissez-les puisqu'ils vous sont prouvés.

CHARLES.

Ah ! justifiez-vous d'une action si noire.

RÉGINE.

Je n'ai plus qu'à mourir, si vous pouvez la croire.

CHARLES.

Non, non, je n'y crois pas : je ne peux oublier
De quels nœuds le destin se plut à nous lier ;
Tout dément de mes yeux les cruels témoignages.

Vous le savez, du sort j'essuyai mille orages;
Eh bien! de tous ses coups le plus affreux pour moi,
C'est d'avoir pu, Régine, accuser votre foi.
Non, je ne pense pas qu'un crime vous noircisse....
Des fureurs de Pépin vous n'êtes point complice:
Vous n'eussiez pas voulu soulever ma maison;
Mais tout confond ici mon cœur et ma raison.

RÉGINE.

Complice de Pépin! moi! qui vous l'a pu dire?

CHARLES.

Je sais ce qu'il médite: Éginhard vient d'écrire
Que mes plus chers amis trempent dans son dessein,
Et qu'une main s'apprête à me percer le sein...

. . . . . RÉGINE.

S'il reste à la vertu quelque droit sur la terre,
Sire, c'est de garder son noble caractère...

CHARLES.

Le remords vous fait-il délaisser votre fils?
Il n'est point avec vous!... Quoi? vos sens interdits...

RÉGINE.

Un funeste hasard, qui trompa ma prudence,
Lui révéla tantôt sa coupable naissance.
Et mon frère, Seigneur, de ma honte effrayé,
Vers les murs de Paris l'a, dit-il, envoyé.

CHARLES.

Votre frère?

RÉGINE.

Oui, Seigneur, ce fils, ma seule joie!...
Il tarde à mon amour que bientôt je le voie...
Que sais-je?... tous les maux semblent le menacer...
Depuis que je ne peux le voir et l'embrasser.

Souffrez que je le suive, et que dans la retraite...

(Hugues et Gérolde paraissent escortés.)

CHARLES.

Voici qui vous dement.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, HUGUES, GÉROLDE.

RÉGINE.

Quelle trame secrète,
Quel artifice, ô ciel! me plongeaient dans l'erreur?

CHARLES.

Gérolde, et vous, enfant, approchez sans terreur.

GÉROLDE, se jetant aux pieds du roi.

Ah! sauvez de la mort cette tendre victime,
Sire; ce jeune prince est instruit d'un grand crime,
Et l'on veut étouffer ce secret dans son sang.

RÉGINE, hors d'elle-même.

Qu'entends-je? quoi! sur lui, sur mon fils innocent,
Leur fureur... Ah! périsse un exécrable frère!
Je ne suis plus ta sœur, barbare! je suis mère.
Prosterne-toi, mon fils, aux genoux de ton roi...
Parle... atteste le Dieu de notre sainte foi,
Que sans détour, sans peur, sur tout ce qui nous touche
La simple vérité parlera par ta bouche.

HUGUES.

Oui, par tous les périls dont Dieu m'a fait sortir,
Oui, je jure à vos pieds de ne vous point mentir.

CHARLES, assis.

Apaisez ces transports que je ne puis comprendre,
Madame... Laissez-moi l'interroger, l'entendre.
Toi, rassure ton cœur, et dans cet entretien
Dis-moi ce que tu sais, et ne déguise rien.
Quel est ce grand forfait dont tu me dois instruire?

HUGUES.

Au fond de cette tour on voulait vous conduire.

CHARLES.

Moi!

HUGUES.

Vous-même, Seigneur.

CHARLES.

Pourquoi?

HUGUES.

Ces furieux
Ont voulu vous priver de la clarté des cieux.
Mon oreille a surpris leurs discours redoutables?

CHARLES.

Et connais-tu les noms et les traits des coupables?

HUGUES.

Le chef de qui la bouche exhortait leur courroux,
Celui qui s'apprêtait à conduire leurs coups,
C'était Astrade.

CHARLES, à Régine.

Lui! votre frère; Madame!...
(A Hugues.)
Quels autres ennemis, compagnons de sa trame?...

HUGUES.

Un clerc était du nombre.

ALCUIN vivement.

Est-il bien vrai?

CHARLES.

Son nom?

HUGUES.

C'était, il m'en souvient, le prince Théodon.

ALCUIN.

Innocent, gardez-vous d'une erreur homicide!
Vous dictez des arrêts.

CHARLES, à Hugues.

Que rien ne t'intimide.

(A Alcuin)

Laissez-lui faire en paix ses aveux ingénus.

(A Hugues.)

Les autres, qui sont-ils?

HUGUES.

Ils m'étaient inconnus.

CHARLES.

Qui leur a découvert pour quel soin, à quelle heure,
J'arriverais la nuit, seul, en cette demeure?

HUGUES.

Par la princesse même Astrade en fut instruit.

(Charles jette un coup d'œil irrité sur Régine.)

RÉGINE.

Ah! quand vous apprendrez comment tout fut conduit,
Vos injustes regards deviendront moins sévères....

CHARLES, à Régine.

Que ne sont-ils fermés sur ces affreux mystères!
Ne l'interrompez point par vos pleurs superflus.

(A Hugues.)

Ne sais-tu rien encor?

HUGUES.

Non, Seigneur, rien de plus.
J'ai, par un cri soudain, troublé leurs confidences,
Quand Astrade, dictant l'arrêt de ses vengeances,
A dit : Sur l'Empereur mets la main sans effroi.

CHARLES.

Qui recevait cet ordre?

HUGUES, embarrassé.

Il s'adressait....

GÉROLDE.

A moi,
Sire ; dans les tourmens que mon crime s'expie :
J'ai mérité la mort.

HUGUES, avec véhémence.

Il m'a sauvé la vie !

CHARLES.

Ton maître, en te chargeant de ce coup assassin,
T'informa-t-il du but où tendait son dessein?

GÉROLDE.

Humble esclave à ses yeux, il me parlait à peine.

CHARLES.

Ignores-tu l'espoir, l'intérêt qui l'entraîne?

GÉROLDE.

Oui, Sire.

CHARLES.

Est-il le chef du parti conjuré?

GÉROLDE.

Pour votre fils Pépin mon maître a conspiré.
Il m'a caché le reste.

CHARLES.

O crime!... ô perfidie
Par un sujet ingrat dans ma famille ourdie!
Je tiens donc le secret de tous leurs attentats!
(A Gérolde.)
Est-ce le repentir qui désarma ton bras?

GÉROLDE.

Hélas! c'est moins l'horreur d'un coup abominable,
Qu'une tendre pitié pour cet enfant aimable,
Qui devant vos regards conduit un malheureux.

CHARLES.

A qui de l'égorger donna-t-on l'ordre affreux?

GÉROLDE.

Je le reçus d'Astrade.

RÉGINE.

O lâche barbarie!

CHARLES, à Gérolde.

Si ta main eût frappé cette tête chérie,
Le plus cruel supplice eût enfin inventé
Eût expié ce meurtre et ta férocité.
Ne crains plus pour tes jours; va, fais croire à ton maître
Que son ordre est rempli: ne laisse rien paraître.
(Aux gardes.)
Vous, amenez les grands en mon nom rappelés:
Qu'on avertisse Astrade et Théodon; allez.
(Gérolde sort avec quelques soldats.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, excepté GÉROLDE.

CHARLES.

O mortels nés obscurs dans la foule commune,
Qui dédaignez la paix de votre humble fortune,
Pleurez sur les douleurs dont je me sens frapper,
Et voyez quel poignard fut prêt à me percer!
C'est peu que les partis se demandent ma tête,
Qu'en mes plus beaux desseins l'inimitié m'arrête;
Puissans par ma faveur, enrichis de mes dons,
Mes premiers confidens forment des trahisons!
Mon fils dénaturé s'arme contre son père!
O forfaits! une main, hélas! cruelle et chère,
Lève sur moi, dans l'ombre, un homicide trait....

(Régine veut parler.)

Madame, quel discours peut vous justifier?
Tout ce qui s'est passé reste dans ma mémoire;
Je ne m'aveugle pas, et n'ai garde de croire
Que vos frayeurs, de Hague ordonnant le trépas,
Voulurent par sa mort couvrir vos attentats.
Surprise des périls qu'a courus son enfance,
Votre effroi maternel parle en votre défense.
Astrade vous trompait; et ces atrocités
Ne se mêlèrent pas à vos complicités:
Mais, toutefois, prêtant vos secours à la haine,
Aspirant à briser mes nœuds avec Irène,
Vous seule aux conjurés prîtes soin de marquer
Le lieu, l'heure, l'instant, propres à m'attaquer.

Vous demandâtes même un entretien perfide :
Vous dressâtes le piége et vous fûtes leur guide ;
Et vous aviez permis qu'on écartât au loin
De toutes leurs fureurs ce dangereux témoin ;
N'en est-ce pas assez pour vaincre la constance
D'un cœur dont on s'obstine à lasser la clémence ?

RÉGINE.

Avant d'être clément, soyez juste, Seigneur,
Et de qui vous sauva ménagez mieux l'honneur.
Mon courage a long-tems dévoré vos injures ;
Je n'ai plus à garder de timides mesures.
En son cruel espoir mon frère confondu,
A force d'attentats, lui-même s'est perdu ;
Et le danger d'un fils, soulevant ma tendresse,
Allait faire éclater ma fureur vengeresse....
Même avant qu'il parût, quand vous l'avez nommé,
De quel effroi subit mon sein fut opprimé !
Peu crédule aux discours de mon frère perfide,
Je craignais, pour mon fils, sa prudence homicide....
En proie à ce tourment, j'ai su le déguiser....
Grand Dieu ! de quel courage il me fallait user !
Et vous, et vous, ingrat, vous ignorez les larmes
Que de ce triste jour me coûtent les alarmes !
En vain, jusques à vous, en vain, pour vous sauver,
Mes lettres et mes pas s'efforçaient d'arriver ;
Des gardes assidus, veillant sur les passages,
Ont assiégé ma porte, arrêté mes messages ;
J'errais, courais.... La nuit m'amena dans ces lieux....
Eh ! sais-je, où m'entrainait mon esprit furieux ?
Que je méritais peu votre injuste reproche !...
Ce fer que de ma main fit tomber votre approche,
Ce fer, je l'avais pris pour m'ouvrir un chemin....

Je croyais prévenir le signal inhumain;
J'allais vous demander la grâce de mon frère....
Il parut : la pitié me força de me taire.
Qu'ajouterai-je encor? Quoi! vous vous détournez!...
Eh bien! cruel, frappez si vous me condamnez!
Je veux la mort; la mort n'a rien que j'appréhende.
Croyez, ou donnez-moi la mort que je demande.

CHARLES.

J'ai besoin de vous croire, et trembler à vous juger.
Ce silence pourtant prolongea mon danger.
Le coup que j'évitai pouvait m'atteindre encore....
Ah! si votre secret eût moins tardé d'éclore....

HUGUES.

Tantôt de la princesse il était ignoré.

CHARLES, vivement.

Explique-toi.

HUGUES.

J'en suis le garant assuré.
Lorsque ces inhumains m'allaient ôter la vie,
Elle vint m'arracher à son frère en furie;
Moi, je lui découvris leur mystère échappé;
Hugues, répondit-elle, une erreur t'a trompé,
Un roi perdra bientôt la vue et la couronne;
Mais c'est un ennemi de Charle et de son trône,
Dont l'Empereur lui-même a prononcé l'arrêt.
Préserve-toi surtout d'un langage indiscret.

CHARLES, à Régine.

Eh bien, perfide! eh bien! qu'aurez-vous à répondre?

RÉGINE.

Quel étrange destin se plaît à me confondre,
Et tourne contre moi les moyens que j'ai pris

» De conserver leurs jours également proscrits

CHARLES, à Hugues.

» Achève.... enfant, parlez.

HUGUES, versant des larmes.

Qui, moi? contre ma mère?...

» Sais je ce que je dis, et quel mal je puis faire?

CHARLES.

Ah! cessons, n'entrons plus dans ces obscurités:
Je renonce à chercher d'odieuses clartés.
Embrasse-moi! je suis moins un juge.... qu'un père.
(Il fait passer Hugues près de Régine.)
Jamais ni vous, ni toi, ne craignez ma colère.

RÉGINE.

Tous vos doutes, Seigneur, se doivent éclaircir.
Il nous importe....

CHARLES.

On vient; hâtez-vous de sortir,
Suspendons nos discours... Hugues, rentre avec elle;
Attendez en ces lieux que ma voix vous rappelle.

SCÈNE VI.

CHARLEMAGNE, ASTRADE, THÉODON, ALCUIN, THEUDÉRIC, COMTES, BARONS, PRÉLATS, suite.

CHARLES, à part.

Les voici! de quel front tous deux insolemment
Viennent de leurs forfaits braver le châtiment!
Ton heure approche enfin, ô justice divine!

(Les grands se rangent autour de Charlemagne

Français, de votre prince on trame la ruine :
Germains, de cet empire on veut changer les lois ;
Chrétiens, on veut abattre un soutien de la croix ;
Guerriers, de votre chef on menace la vie.
Éclairez, confondez cette entreprise impie.
Si j'en crois Égilhard, les traîtres sont cachés
Au milieu des amis à ma cour attachés.

THÉODON, bas à Astrade.

Il est instruit.

ASTRADE, bas à Théodon.

Tais-toi.

CHARLES.

Les témoins, les indices
M'assurent que ce crime a de nombreux complices ;
Et que, de leurs projets en faveur de Pépin,
Un lâche parricide était l'illustre fin.

ASTRADE, surmontant son trouble.

Quelle preuve en a fait éclater l'évidence ?
Qui vous les dévoile, Seigneur ?

CHARLES.

La Providence,
Qui, par des coups subits s'annonçant ici-bas,
Étonne le méchant, qui ne la connaît pas.

THÉODON.

J'oublie en ce moment votre rigueur sévère ;
Les dangers imprévus d'un roi que je révère,
Épouvantent mon cœur pour ses jours alarmé.
De toute l'entreprise êtes-vous informé ?
A-t-on pu dans les fers mettre tous les coupables ?

Quelles sont vos vertus, monstres ambitieux,
Qui jetez sur ma pourpre un regard envieux;
Qui, d'abord par le meurtre ouvrant votre carrière,
Formâtes le dessein de m'ôter la lumière?
Qui du sang d'un enfant, seul témoin des complots,
Vouliez en cette tour faire couler les flots!
Voilà ton crime, Astrade, et je ne puis l'absoudre.

ASTRADE, égaré.

Qui m'accuse?

THÉODON, se séparant d'Astrade.

Cruel! tu provoquas la foudre!
Sire, j'avais mon père et mes droits à venger.
J'osai dans son parti contre vous me ranger,
Mais mon cœur eût frémi de prendre pour victime
Un malheureux enfant instruit de notre crime.
L'excès de sa fureur me détrompe aujourd'hui,
Et je hais les liens qui m'attachaient à lui.

ASTRADE, furieux.

Eh quoi! ta lâcheté me pousse au précipice?

THÉODON.

Dois-je de tes noirceurs partager le supplice?

ASTRADE.

Dois-tu mêler ta voix à mes accusateurs?

CHARLES, à l'assemblée.

Jugez les cœurs affreux de ces conspirateurs!
Se trahissant l'un l'autre en leur lâche entreprise,
Le crime les unit, et la peur les divise.

(A Théodon.)

Va rejoindre ton père en son bannissement,
Du prochain synode attends ton jugement.

(On emmène Théodon.)

(A Astrade.)

Toi, scélérat! subis la mortelle sentence
Qui de ta barbarie est la moindre vengeance.

ASTRADE, égaré.

D'un enfant dangereux si le sang a coulé....
S'il est mort.... qui vous dit que je l'aie immolé?

CHARLES.

Aux hommes vainement un meurtrier se cache;
La justice éternelle à sa suite s'attache;
Sur les coups ténébreux que sa rage a portés,
Toujours de quelque preuve échappent les clartés.
Si le pâle remords ne trahit sa furie,
C'est la tombe qui s'ouvre, ou c'est le sang qui crie.

(Au Conseil.)

Sa victime a parlé; si ce n'est point assez,
Pour le confondre mieux, jeune enfant paraissez.

(Régine rentre, tenant son fils par la main.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, RÉGINE, HUGUES.

CHARLES.

Tigre, reconnais-tu ton innocente proie?

ASTRADE, jetant un cri.

O ciel!

CHARLES.

A ton salut Dieu ferme toute voie.

ASTRADE, épouvanté.

Malheureux, des enfers as-tu fui le séjour?

Quelles sont vos vertus, monstres ambitieux,
Qui jetez sur ma pourpre un regard envieux;
Qui, d'abord par le meurtre ouvrant votre carrière,
Formâtes le dessein de m'ôter la lumière?
Qui du sang d'un enfant, seul témoin des complots,
Vouliez en cette tour faire couler les flots!
Voilà ton crime, Astrade, et je ne puis l'absoudre.

ASTRADE, égaré.

Qui m'accuse?

THÉODON, se séparant d'Astrade.

Cruel! tu provoquas la foudre!
Sire, j'avais mon père et mes droits à venger.
J'osai dans son parti contre vous me ranger,
Mais mon cœur eût frémi de prendre pour victime
Un malheureux enfant instruit de notre crime.
L'excès de sa fureur me détrompe aujourd'hui,
Et je hais les liens qui m'attachaient à lui.

ASTRADÉ, furieux.

Eh quoi! ta lâcheté me pousse au précipice?

THÉODON.

Dois-je de tes noirceurs partager le supplice?

ASTRADE.

Dois-tu mêler ta voix à mes accusateurs?

CHARLES, à l'assemblée.

Jugez les cœurs affreux de ces conspirateurs!
Se trahissant l'un l'autre en leur lâche entreprise,
Le crime les unit, et la peur les divise.
(A Théodon.)
Va rejoindre ton père en son bannissement,
Et du prochain synode attends ton jugement.

(On emporte Théodon.)

(A Astrade.)

Toi, scélérat! subis la mortelle sentence
Qui de ta barbarie est la moindre vengeance.

ASTRADE, égaré.

D'un enfant dangereux si le sang a coulé....
S'il est mort.... qui vous dit que je l'aie immolé?

CHARLES.

Aux hommes vainement un meurtrier se cache;
La justice éternelle à sa suite s'attache;
Sur les coups ténébreux que sa rage a portés,
Toujours de quelque preuve échappent les clartés.
Si le pâle remords ne trahit sa furie,
C'est la tombe qui s'ouvre, ou c'est le sang qui crie.
(Au Conseil.)
Sa victime a parlé; si ce n'est point assez,
Pour le confondre mieux, jeune enfant paraissez.
(Régine rentre, tenant son fils par la main.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, RÉGINE, HUGUES.

CHARLES.

Tigre, reconnais-tu ton innocente proie?

ASTRADE, jetant un cri.

O ciel!

CHARLES.

A ton saint Dieu ferme toute voie.

ASTRADE, épouvanté.

Malheureux, des enfers as-tu fui le séjour?

CHARLES, aux soldats.

Entrainez ce cruel, qu'il meure dans la tour.

(On entraîne Astrade.).

SCÈNE VIII.

CHARLEMAGNE, RÉGINE, HUGUES, ALCUIN, THEUDÉRIC, SUITE ET GARDES.

CHARLES.

Sois ses pas, Alcuin; son repentir, peut-être,
Te fera des aveux utiles à connaître.

(Alcuin entre dans la tour.)

RÉGINE.

Ne tranchez pas ses jours, Sire, et que la prison...

CHARLES.

Je venge cet enfant, et non sa trahison.

THEUDÉRIC.

Seigneur, il accusa ma bouche d'imposture:
Sa vie est engagée à payer cette injure:
Souffrez que de son sort je lui sauve l'affront;
Qu'il se rende au combat, mes coups le puniront.

CHARLES.

Non, vaillant Theudéric, pour cet homme exécrable:
La mort des chevaliers serait trop honorable.
Ne vous étonnez point de ma sévérité:
Absoudre un scélérat, c'est trahir l'équité.

HUGUES.

Ah! Seigneur, accordez sa vie à ma prière!...

CHARLES.

Non, laisse du méchant abréger la carrière.
En voulant me fléchir, ton aimable bonté
Le rend plus odieux à mon cœur irrité.
Je hais une pitié molle et pusillanime ;
Qui n'ose pas punir encourage le crime.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, ALCUIN.

ALCUIN.

» SIRE, mes yeux ont vu le comte furieux
» Expirer, plein de rage, en blasphémant les cieux.
» Ma foi sainte n'a pu l'éclairer de sa flamme ;
» Vainement aux enfers j'ai disputé son ame :
» Il demandait la mort qu'il a reçue enfin.
Vos gardes ont trouvé ce billet sur son sein.

(Il donne l'écrit à l'Empereur.)

CHARLES, à Régine.

Il est de vous.

RÉGINE, précipitamment.

Lisez... c'est la lettre arrêtée
Que mon frère empêcha de vous être portée.

CHARLES, après avoir lu.

Ai-je pu méconnaître un cœur si généreux ?
O de votre fierté silence courageux,
Qui, vous exposant seule à toute ma colère,
Mit vos jours en péril pour un coupable frère !
Je rougis des soupçons cruels, injurieux...

RÉGINE.

Oublions-les, Seigneur; recevez mes adieux.

CHARLES.

Quoi! Régine?..

RÉGINE, d'un ton sévère et solennel.

Je suis votre cour et le monde,
Et vais des saints autels chercher la paix profonde.
Hugues, si jeune encore, a vu le sort des rois :
Ces maîtres des humains, ces arbitres des lois,
Par d'injustes erreurs sont aveuglés eux-mêmes :
De jaloux ennemis des puissances suprêmes
Habitent leurs palais, siégent dans leur conseil;
Leurs jours sont sans repos, et leurs nuits sans sommeil;
Des premiers des mortels si telle est la misère,
Que regrettions-nous? Hugues suivra sa mère.

CHARLES, majestueusement.

Je ne puis de vos cœurs gêner la piété,
Ni disputer vos vœux à la Divinité :
Mais, si le roi des rois prolonge mes années,
Mes yeux surveilleront vos chères destinées.
Rendons grâce au Seigneur dont les foudres lancés
Frappent mes ennemis en tous lieux terrassés.
Grand Dieu! fais que toujours, sans crainte et sans caprice,
Je sache d'un cœur droit exercer ta justice!
Puisse enfin ma vertu si bien se signaler,
Que l'orgueil des grands cœurs se borne à l'égaler,
Et que la foi, l'honneur, ces vertus de la France,
Aux deux bouts de l'Europe étendent sa puissance;

FIN DE CHARLEMAGNE.

LA DÉMENCE
DE CHARLES VI,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR M. LEMERCIER,

Qui devait être représentée sur le second Théâtre-Français, le 25 septembre 1820.

Ah! quittez d'un censeur la triste diligence.
RACINE.

AVERTISSEMENT.

C'est une étrange fatalité pour moi que la succession des entraves qui arrêtent mes ouvrages, et me réduisent toujours à les faire imprimer avant que de les faire représenter. Je m'afflige aujourd'hui qu'une volonté supérieure, exprimée par la décision du *conseil des ministres*, m'ait empêché d'exposer, dans ma tragédie sur *Charles VI*, le tableau des malheurs de ce monarque et des désastres de son règne: cette peinture, tracée dans une intention à la fois monarchique et patriotique, eût montré que les discordes civiles ne tendent jamais en définitive qu'à l'aliénation des droits héréditaires de la couronne, et qu'au démembrement ou à la perte totale du pays, vendu par les factions à l'étranger. Il suffit, en relisant l'histoire de ces tems, de comparer les portraits de *Charles VI* et de son fils *Charles VII* avec les figures que j'en ai faites, pour reconnaître que je ne me suis permis de farder nos annales qu'en l'hon-

neur de ces deux princes. Ces personnages sont les plus nobles, les plus moraux et les plus intéressans de ma pièce. C'est du fond de leurs ames royales que j'ai fait éclater les plus purs sentimens de la France malheureuse et trahie : c'est à la race du père et du fils que j'ai rattaché l'espoir de la monarchie régénérée par LES LOIS. Une si grande leçon n'avait rien que d'utile et de favorable aux principes fondamentaux de l'État.

Je n'ai point considéré le *duc de Bourgogne* comme prince du sang royal, et moins encore *Isabeau de Bavière* comme reine de France, puisque ces deux monstres ont livré la patrie, et leur famille, et la couronne à l'usurpation étrangère. Les Muses sont chastes et sévères; la mienne n'a point traduit scandaleusement cette reine en adultère, mais en criminelle d'état : nous en devons répudier avec horreur jusqu'à la mémoire.

Je ne pensais pas, lorsque je me m'occupais, soit dans la solitude, soit dans le monde, qu'à peindre les grandeurs ou les adversités de mon pays, pour inspirer à mes concitoyens l'enthousiasme de leur gloire ou le courage dans leurs infortunes, que je serais arrêté dans mon projet de leur donner *un théâtre national*, par tous les gouvernemens,

et par les mêmes genres d'obstacles. On m'arrache toujours la seule récompense que je veuille de mes travaux, celle d'avoir le public assemblé pour juge.

Une de mes privations, très-sensible cette fois, c'est de n'avoir pu faire jouir les spectateurs du développement des talens extraordinaires que déployait M. Joanny dans le rôle touchant du Roi. Les créations propres à son art secondaient celles du mien, de manière à exciter la plus vive surprise et les émotions les plus pathétiques. Je n'aurai de long-tems l'occasion de lui fournir tant de moyens de prouver qu'en certaines parties importantes d'exécution, personne aujourd'hui ne lui est supérieur sur la scène.

Si le premier théâtre français avait redouté une concurrence, ou quelque acteur une rivalité de succès, il n'aurait pu choisir une meilleur moment d'agir par des influences pour nuire au second théâtre, si nécessaire aux écrivains dramatiques.

J'espère que l'autorité sera détrompée sur les effets présumés qu'on a paru craindre des hautes et touchantes moralités de mon sujet. Les conséquences n'en peuvent être que bonnes, et politiquement et littérairement.

Elisabeth d'Angleterre, qui régna dans l

troubles, et qui sut manier le levier des partis catholique et protestant, n'arrêta point l'essor du génie de Shakespeare, qui mit sur la scène les personnages des cours voisines, de la sienne, de sa famille, et même son propre père; ses ministres, qui n'étaient changés ou renversés que par elle, ne s'alarmèrent point des tragédies où l'Eschyle anglais nous attaquait avec une licence à laquelle l'urbanité française ne se permit jamais d'opposer d'égales représailles.

C'est servir la royauté et la patrie que de présenter au public l'image des attentats et des trahisons qui les perdent toutes deux ensemble. Ce n'est point dégrader la souveraine majesté des trônes que d'attendrir généralement sur les profondes misères qui les font quelquefois chanceler. Les rois sont hommes; et comme tels, ils ont besoin de trouver du secours dans le cœur des hommes. Il est pour eux de si grands revers, que la compassion leur devient souvent plus salutaire que les froideurs d'un feint respect. C'est cette naturelle sympathie qui les lie à l'humanité. Commander la pitié, c'est encore exercer le pouvoir, et le meilleur de tous, puisqu'elle agit sur les hommes que ne pourraient gouverner les cupidités ni la crainte.

Les vers marqués, dans cette édition, d'une astérisque (*), feront discerner au lecteur les ratures faites par la censure. Ces mutilations peu-nombreuses, auxquelles je m'étais résigné, n'en eussent pas rendu la représentation impossible.

PERSONNAGES.

CHARLES VI, roi de France.
CHARLES, DAUPHIN, comte de Ponthieu.
ISABELLE DE BAVIÈRE, reine de France.
JEAN, DUC DE BOURGOGNE, prince du sang, oncle du roi.
TANNEGUY DUCHATEL, gentilhomme du dauphin.
WARWIK, ambassadeur de Henri V, roi d'Angleterre.
ODELLE, dame d'honneur de la reine, attachée au service de Charles VI.
COURTISANS.
MAGISTRATS.
GARDES du duc de Bourgogne.
GARDES du Dauphin.
GARDES de la Reine.

La scène se passe dans un château près de Montereau.

LA DÉMENCE
DE CHARLES VI,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle d'audience; un dais royal y est dressé.

SCÈNE I.

BOURGOGNE, WARWIK.

(Les gardes du duc se placent aux portes.)

BOURGOGNE.

Malheur à l'imprudent de qui la confiance
Attend de l'étranger quelque sûre alliance!
L'ennemi de l'État, qu'il croit s'associer,
Le punit du désir de s'en faire appuyer;
* Et l'achetant au prix des traités qu'il réclame,
* Ne lui vend qu'une erreur et que le nom d'infâme,
* Qui, donnant à chacun le droit de le haïr,

L'arrache au seul parti qu'il n'eût pas dû trahir.
Oui, je ressens, Warwik, un repentir sincère
D'avoir ouvert la France au roi de l'Angleterre.
Les défenseurs des lis sont mes vrais compagnons;
Né du sang de leur roi, prince des Bourguignons,
Était-ce à moi d'unir mes faisceaux héroïques
Au menaçant éclat des armes britanniques?
Est-ce mon intérêt que Londres veut servir?
Ou se sert-on de moi pour mieux tout asservir?
Votre illustre Henri n'est pas si magnanime,
Que de marcher sans ruse au projet qui l'anime;
Ses ambassadeurs même ont vu, sans mon aveu,
Ce dauphin prétendu, fils du roi mon neveu.
Le sang dont j'ai rougi tous les bords de la Seine
Pour cet enfant de Charle atteste assez ma haine;
Et mes nobles vassaux ont proscrit dès long-temps
L'ami des Armagnacs, le parti d'Orléans.

WARWIK.

Il est à vos soupçons facile de répondre,
Seigneur, et vos traités avec la cour de Londre
Sont d'augustes garans qu'en parlant au Dauphin,
Henri des maux publics ne cherche que la fin.
Mon maître, sur vos bords signalant son courage,
Des vaillans Édouards a consommé l'ouvrage:
Les palmes d'Azin ont le distinguent ici
A l'égal des héros de Poitiers, de Créci;
La France à ses lauriers déjà presque est soumise,
Et la Seine a reçu des lois de la Tamise.
Il lui servirait peu, pour combattre aujourd'hui,
Qu'un fils de Charle encor lui prêtât son appui;
S'il daigne lui tendre une main favorable,

C'est pour user du sort en vainqueur honorable.

BOURGOGNE.

Eh! Seigneur, des partis les piéges dangereux!
Se colorent toujours de motifs généreux.
Qui n'a pas prétexté l'honneur, la paix publique,
Et sous de beaux dehors caché sa politique,
Pour atteindre au succès d'ambitieux travaux,
Changer vingt fois de brigue, et frapper ses rivaux?
Warwik, épargnons-nous un stérile artifice;
Mon esprit dans cet art n'est pas assez novice
Pour souffrir qu'une cour dont je fus le soutien,
Avec mes ennemis demande un entretien.
Sans vouloir m'éblouir d'une fausse apparence,
Du Dauphin ou de moi choisissez l'alliance;
Et vous reconnaîtrez qui du prince ou de moi
Fait pencher la balance au gré de votre roi.
Dès efforts d'Albion vanteriez-vous la gloire
S'il m'eût plu d'arrêter le cours de sa victoire!
Si les vengeurs des lis, par ma voix commandés,
Soldats toujours vainqueurs lors qu'ils sont bien guidés,
N'avaient eu pour monarque un mortel en démence;
Et si, de leur valeur trompant la véhémence,
L'ignorance et l'erreur d'un chef mal aguerri
N'eussent trahi la France et secondé Henri?
Votre maître acheta, pour livrer ses batailles,
Mon immobilité, funeste à nos murailles;
Notre seule discorde et nos sanglans procès
Plus que tous vos exploits ont hâté vos succès.
Je n'ai qu'à dire un mot pour que tout se rassemble,
Et que devant Paris Londre elle-même tremble.
Warwik, parlons sans fard: vos lauriers d'Azincour
Ne sont dus qu'au dépit dont m'enflamma la cour;

Ma vengeance a rendu vos conquêtes possibles,
Et les Français unis sont toujours invincibles.
Engagez donc un roi qui veut régner sur eux
A ménager l'appui de son destin heureux.

WARWIK.

De quel appui, Seigneur, a besoin sa couronne?
Henri, trop soupçonné, plus justement soupçonne
L'accord inattendu qu'après un long courroux
Vous offre le Dauphin en rival moins jaloux:
Surpris qu'à Montereau ses troupes avancées
De vous fuir maintenant ne soient plus empressées,
Mon roi voudrait savoir si ce prince, en secret,
Pense à vous détacher du commun intérêt,
Quel projet vous désarme, et sur quelle espérance
Un conseil entre vous règle une conférence.

BOURGOGNE.

Ni le prince ni moi ne tendons à nous voir:
La Reine à tous les deux nous en fait un devoir.
De quelque haut crédit que se vantent les princes,
Souvent leur trop d'orgueil révolte les provinces,
Et leur ressentiment doit se dissimuler
Quand le peuple au débat commence à se mêler.
De toutes les fureurs Isabelle est capable;
Vous le savez: altière, inhumaine, implacable,
Parjure à son hymen, infidèle à l'amour,
Elle emplit de discorde et Paris et la cour.
Pour Louis d'Orléans qu'a puni ma colère,
On connut les horreurs de sa flamme adultère:
Long-tems après sa mort sa haine avec éclat
En punit sur les miens le juste assassinat.
L'ambition depuis, étouffant sa vengeance,

Me la concilia pour garder la régence:
Quand ses crimes à Tours la firent reléguer,
Nos différens partis y vinrent se liguer.
Elle-même aux Anglais gagna mon assistance :
Là, de ce cœur pervers je jugeai l'inconstance.
Tantôt sa cruauté, troublant ici la paix ;
S'applaudit d'être née étrangère aux Français ;
Et tantôt, oubliant sa race et la Bavière,
De sa couronne en France elle est jalouse et fière.
De tous ses sentimens le plus dénaturé,
Son courroux contre un fils, n'était point abjuré ;
Et voilà que, formant une trame nouvelle,
Aux murs de Montereau sa brigue le rappelle !
Voilà, pour nous unir, que ses puissans efforts
Du royaume agité soulèvent les ressorts !
On fait parler la cour, le conseil et ses maîtres :
On emprunte la voix du monarque et des prêtres ;
Celle du peuple enfin qui, prompt à tout oser,
Soutenu par les grands, n'est plus à mépriser.
Qu'eussé-je opposé seul au torrent qui m'entraîne?
J'attends donc le dauphin pour enchaîner la Reine,
Qui, plus que lui, Warwik, redoutable en ces lieux,
Trahirait notre parte encor mystérieux,
Et qui, du Roi séduit autorisant sa rage,
D'un arrêt pour ma honte en obtiendrait l'outrage?

WARWIK.

Seigneur, que vous importe un arrêt prononcé
Par ce malheureux roi, par ce Charle insensé,
Vain jouet de sa cour, de son fils, de sa femme?

BOURGOGNE.

On sait mettre à profit l'absence de son fils,

Et, dès qu'elle apparaît, user de ses retours
Pour sceller les édits qu'on lui ravit toujours :
Même on déclare alors que sa sombre manie
N'est qu'un faux bruit semé par une calomnie.

WARWIK.

J'étais loin de ces lieux quand de tous ses transports
Dans l'Europe ont couru tant de vagues rapports.
De grâce, instruisez-moi....

BOURGOGNE.

De ce roi misérable,
Warwik, il est trop vrai, la démence incurable
Ne permet plus à l'art d'apaiser son tourment.
Je fus cause et témoin de son dérèglement.
Quand son père, fameux par l'esprit le plus sage,
Lui transmit la couronne, encore en son jeune âge,
Orléans, et Bourbon, et Berri, ses tuteurs,
Me disputaient ce rang en fiers compétiteurs :
Nos querelles dès lors enhardirent l'audace
Des partis tour-à-tour conjurant leur disgrâce.
La cour, où se formait cet héritier des rois,
Asile de la guerre et de l'oubli des lois,
D'homicides brigands dangereux réceptacle,
N'offrait à ses regards qu'un sinistre spectacle.
Son triste avénement au rang de ses aïeux
Fut précédé des cris de mille factieux :
Tandis que, proclamé du couchant à l'aurore,
Il protégeait les rois de Naple et du Bosphore,
Tandis qu'il s'attirait tous leurs ambassadeurs,
Son peuple et ses parens insultaient ses grandeurs ;
La Reine enrichissait des favoris avides
Qui foulaient ses sujets, dissipaient leurs subsides ;

Les êtes de la cour mettaient l'Empire en deuil :
Mélange trop commun de misère et d'orgueil!
Ce n'est pas tout ; vengeurs des droits illégitimes,
Nos ducs, en sa présence, égorgeaient leurs victimes.

WARWIK.

Le prince d'Armorique en sa propre maison,
Montfort, au meurtrier du célèbre Clisson,
Pour offenser le trône, osa donner refuge :
Sa fierté féodale en récusa le juge.
Quel prince en ces horreurs eût pu se contenir ?

BOURGOGNE.

Las de tant de licence, il courut la punir :
Ses vassaux le suivaient : sa colère allumée
S'indignait des lenteurs de sa pesante armée :
L'éclat le plus brûlant du soleil de l'été
Fit bouillonner l'ardeur de son front irrité ;
Et son fougueux esprit, dont s'animaient les flammes,
Ne rêvait qu'attentats, que piéges et que trames.
Tout-à-coup, au détour d'un ravin enfoncé,
A travers son cortége un homme s'est lancé,
Hideux, tout revêtu de lambeaux exécrables ;
Et, pour le consterner d'augures formidables,
Ayant saisi les crins de son noble coursier,
« Arrête! on te trahit, » osa-t-il lui crier.
Un dard tombe avec bruit : Charle ému, plein d'alarmes!
Sur sa troupe et ses chefs tourne en fureur ses armes,
Frappe, immole, et les coups de son glaive sanglant
Devancent son regard de rage étincelant.
On recule : chacun évitant sa poursuite,
Le respect de son rang force tout à la fuite.
Cependant ses amis, intrépides guerriers,

Enchaîné le courroux de ses bras meurtriers:
Charles s'évanouit aux mains de son escorte,
Et pâle, inanimé, leur pitié le rapporte.

WARWIK.

L'infortuné!

BOURGOGNE.

Sorti du plus morne sommeil,
Bientôt il s'étonna de son affreux réveil.
La raison, ce flambeau de la carrière humaine,
Dès lors éteinte en lui, se rallumant à peine,
Ne sut plus le conduire, et sa sombre vapeur
Produit tantôt sa rage et tantôt sa stupeur.
J'en rougis: ce fut moi qui, dans nos jours d'orage,
Voulant de vos Bretons prévenir le naufrage,
Plaçai sur son chemin ce mortel menaçant
Dont la voix le frappa de son lugubre accent.
L'intérêt, qui survit, conserve au gré des princes
Cette ombre de monarque encor cher aux provinces,
Et que font respecter de nos partis jaloux
Les restes d'un esprit qui songe au bien de tous.
Mais, Warwik, j'aperçois la Reine qui s'avance,
Et qui vient du dauphin presse la conférence:
Allez vers Épinay redire à votre roi
Qu'il compte sur nos nœuds, s'il me garde sa foi.

SCÈNE II.

ISABELLE, BOURGOGNE.

BOURGOGNE.

Il est donc vrai qu'enfin l'imprudente Isabelle
Avec son fils coupable abjure sa querelle,

Et prétend qu'aujourd'hui, malgré tous mes sermens,
J'abjure aussi le vœu de mes ressentimens!
Ne vous souvient-il plus que le dauphin rebelle
Vous fit loin de Paris bannir en criminelle,
Qu'il nous hait l'un et l'autre, et que sans mes secours
Vous languiriez encor dans les plaines de Tours?

ISABELLE.

Ah! Seigneur, nos esprits ont épuisé la ruse.
Par ses duplicités soi-même l'on s'abuse;
Et tout perfide cœur, en ses piéges trompé,
Est par un plus perfide enfin enveloppé.
L'art n'a pas de détours qu'un œil perçant n'éclaire:
Nous déguiser tous deux n'est donc pas nécessaire.
Orléans, abattu par des coups inhumains,
M'aidait à retenir le pouvoir en mes mains:
Vous l'avez immolé; j'abhorrai votre crime,
Qui m'ôtait dans l'état un soutien légitime.
Tous ceux dont le courroux se ligua dans ma cour,
Ingrats à mes bontés, m'opprimaient à leur tour:
Vous m'offrîtes la paix, je vous fus indulgente:
Mais vous me vendez cher le titre de régente;
Et, contre vous, mon fils joint au roi mon époux,
M'offre en ce jour l'appui que j'acceptai de vous.
A repousser l'Anglais l'honneur nous intéresse.
L'état demande enfin que la discorde cesse.
Et, si vous nous blessez d'un refus trop altier,
De tous ses ennemis vous croîtra le premier;
Désarmons du Dauphin l'ambition nouvelle,
Ne réduisez plus la trop faible Isabelle
A traiter, dans l'effroi du péril qu'elle a fui,
Avec lui contre vous, avec vous contre lui.
C'est trop flotter sans cesse en des partis contraires

Qui nous font accuser des publiques misères;
Et me condamne même * à tenir dés Anglais
Un sceptre que je veux ne devoir qu'aux Français.

BOURGOGNE.

Eh bien! Madame, eh bien! si, pour votre couronne,
Des rives de l'Escaut aux rives de la Saône
Il faut dès ce moment armer tous mes sujets,
J'y consens, je vous sers, et j'entre en vos projets:
Mais délivrez mon cœur de la crainte importune
De revoir un caprice ébranler ma fortune,
Et ne me jugez pas si crédule et si prompt
Que de risquer de vous quelque volage affront.
D'un nœud indissoluble enchaînez-vous mon zèle;
Oubliez un époux mis sous votre tutelle,
Que son esprit déchu du trône a fait décheoir,
Fantôme de lui-même, indigne de vous voir;
Ce Charles qui n'est plus, mort avant la mort même,
A perdu le nom d'homme avec le diadème;
Et des autels, s'il faut, les ministres sacrés
Dissoudront vos liens par lui déshonorés.
La France alors verra ma splendeur souveraine
Ajouter à l'éclat de son illustre reine,
Et nos partis ligués, bien mieux que votre fils,
Défendront des Anglais la majesté des lis.

ISABELLE.

Si, pour fixer un terme à la guerre intestine,
Si, pour vaincre l'Anglais fier de notre ruine,
Si, pour punir d'un fils les noires trahisons,
Je dois par un hymen confondre nos maisons,
Des vains discours du peuple affrontant l'injustice,
J'y souscris: mon orgueil vous fait ce sacrifice.

Mais de ce grand projet garantissez la fin :
Prévenez, punissez les brigues du Dauphin.
Quoi! le laisserez-vous s'exhaler en murmures,
Lorsque, déshérité de ses grandeurs futures,
Errant avec audace, et libre en nos cités,
Il bravera nos lois par ses témérités?
L'entendrez-vous encor répandre sur sa mère
Les bruits dont il blessa l'oreille de son père?
Attendrez-vous qu'un jour, fort de notre péril,
Il m'appauvrisse encore et me rende à l'exil?
Non; plutôt vengez-moi : l'honneur vous le conseille.
Ce jour, à Montereau prêtez-lui donc l'oreille,
Et du présomptueux accueillant l'entretien,
Armez votre parti pour captiver le sien :
N'attaquez point ses jours... mais qu'il aille en vos chaînes,
A l'ombre d'un château, pleurer ses fureurs vaines.
Il nous brava tous deux : pour un sang criminel
J'ignore les erreurs du penchant maternel,
Et ma lâche pitié n'immole point l'injure
A ces illusions que produit la nature.
Moins mère ici que reine envers un factieux,
La seule politique est présente à mes yeux.
Vous savez que Henri, notre espoir salutaire,
M'offre aussi bien qu'à vous l'aide de l'Angleterre;
Mais ce vainqueur prudent a lieu de pressentir
Que de son joug, plus tard, nous tendrons à sortir;
Que, si nous écoutons ses frauduleux messages,
C'est pour mieux l'un et l'autre écarter les orages,
Et, dans le trouble affreux de l'état tourmenté,
Ressaisir le pouvoir qu'il aura cimenté.
Il prévoit qu'en ces maux où la guerre nous plonge
Nous mentons aux traités offerts par le mensonge :

Ainsi reconnaissons à nos aveux secrets
Que tout doit resserrer nos communs intérêts;
Et préférons, Seigneur, ce fondement solide,
Aux droits du faible Charle et d'un enfant perfide.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, TANNEGUY DUCHATEL.

DUCHATEL.

J'accours ici, Madame, annoncer le Dauphin.

ISABELLE.

Je l'attends.

DUCHATEL, à Bourgogne.

Vous, Seigneur, consentez-vous enfin
Qu'au pont de Montereau nous dressions une tente
Pour conclure la paix, objet de son attente?

BOURGOGNE, à Tanneguy.

Oui, Duchâtel : mon cœur est tout près d'écouter
Les projets d'un accord qu'il me veut présenter.
Mon souhait fut toujours que cette conférence
Servît utilement au bonheur de la France.

ISABELLE, à Duchatel.

Allez.

SCÈNE IV.

BOURGOGNE, ISABELLE.

BOURGOGNE.

Nos grands destins seront donc réunis,
Tous nos désirs comblés et nos rivaux punis.
Je vous laisse.

(Il se retire avec sa garde.)

SCÈNE V.

ISABELLE, LE DAUPHIN.

(Les gardes du prince demeurent au fond de la salle.)

LE DAUPHIN.

Ah! Madame, est-ce à votre prière
Que de Bourgogne enfin cède la haine altière?
S'est-il lassé de voir nos peuples et les grands
Déchirés tour-à-tour, victimes ou tyrans,
Dans le sang des partis où leur fureur se noie,
En lions rugissans courir tous à la proie?
S'est-il lassé de voir que ce Henri guerrier,
Anglais qui de nos lis se prétend l'héritier,
Envahisse nos bords et le noble apanage
Reconquis par la gloire au prix d'un long carnage?
N'avons-nous plus l'espoir que de mon sage aïeul
Le pacifique esprit, soulevant son linceul,

Reviendra diriger les foudres toujours prêtes
Dont le grand Duguesclin a lancé les tempêtes?
Ces champs dont, avant eux, Philippe-Auguste encore
Dépouilla les Anglais, victorieux par l'or,
Laisseront-ils vomir aux mers de la Neustrie
Ces ramas d'ennemis, fléaux de ma patrie?
Non, non, que votre sceptre, et Bourgogne avec nous,
Concoure à les chasser : ils disparaîtront tous :
Et la France, opprimée en toutes ses provinces,
La France heureuse et libre aura de justes princes.
C'est mon vœu, c'est mon but, me sentant pour l'État
L'ame d'un noble chef et le cœur d'un soldat.

ISABELLE.

J'aime que d'un tel feu votre jeunesse émue
S'irrite des affronts qui consternent ma vue:
Mais votre véhémence, aveugle en ses transports,
Vous cache d'un pervers les perfides ressorts.
Fiez-vous à mon calme, à mon expérience:
Tout feindre est pour régner la première science;
Et Bourgogne, en cet art plus habile aujourd hui,
Pour un moment d'espoir vous garde un long ennui.
Je vous ai pardonné, mon fils : j'ai voulu croire
Que, lorsqu'on m'arracha mes trésors et ma gloire,
On agit sans votre ordre, et qu'un si noble cœur
N'eût pu contre une mère exercer de rigueur.
Ce qui de votre bouche éclata d'imprudence
Partit des conseillers, dont j'oublierai l'offense :
Oui, je vais le prouver par d'utiles avis
Garans du tendre amour qui m'attache à mon fils :
Qu'à l'avenir, pourtant, votre cœur se souvienne
Qu'en parlant j'ai risqué ma tête pour la sienne.
Bourgogne est inplacable; un prochain entretien

Peut de vous accabler lui fournir le moyen.
Quand vos amis, gagnés par ses fausses caresses,
Auront ouvert les mains à toutes ses largesses,
Sur lui présumez-vous qu'on lève encor le fer,
S'il songe à vous trahir n'ayant pu triompher?
Sa politique alors, vous ôtant la victoire,
Vous rendra sans combat l'esclave de sa gloire:
Il vendra nos sujets au tyran d'Albion;
Il l'appelle au secours de son ambition....
Qui sait? ah! je frémis d'un si noir stratagème:
Me ravissant, peut-être, à votre père même,
Lui, bourreau d'Orléans, à qui rien n'est sacré,
De mon lit à son trône osant faire un degré,
Il m'offrira la mort ou l'affront d'un divorce...
Ah! mon fils! à ce monstre opposons notre force,
Et, vengeant tous les coups portés sur vos parens,
Sauvez à Montereau, vous, le peuple et les grands.

LE DAUPHIN.

Sous un voile de paix que lui dressant un piége...

ISABELLE.

Qui plaignez-vous, mon fils! un traître! un sacrilége!
Renoncez à répondre en ce trouble cruel;
Méditez, et vers moi renvoyez Duchâtel.

(Le Dauphin sort interdit.)

SCÈNE VI.

ISABELLE, seule.

Oui, va penser, Dauphin, aux dangers de ta tête:
Et toi, Duc, réfléchis au sort que je t'apprête:

Mes malheurs m'ont appris à tous deux vous armer
Contre vos deux orgueils enclins à m'opprimer.
Vos triomphes tendraient à ma prompte misère,
Et je ne suis pour vous ni parente ni mère.
Trop long-tems balancée entre un pouvoir égal
Que s'arrache à son tour l'un et l'autre rival,
Je veux que l'un et l'autre enfin cessent de vivre,
Et que de son vainqueur l'étranger me délivre.
France! ne te plains pas que je cède à Henri
Le sceptre de tes rois par tant d'âges fleuri :
Cet amour qui s'arrête aux bornes d'une terre,
L'image du pays, cette antique chimère,
Du vulgaire grossier se fait idolâtrer;
Mais mon cœur est plus fier et ne peut l'adorer.
J'ai trop de mon hymen souffert l'ignominie;
Et de Henri superbe admirant le génie,
Des préjugés rampans je veux briser les fers.
Levons à ses côtés mon front sur l'univers.
N'importe où soit son trône, un sentiment lui crie
Que le suprême empire est sa seule patrie.
Eh bien! osons le suivre, atteindre à sa hauteur,
Et faire ici valoir son titre usurpateur.
Oui, resserrant nos nœuds, la main de Catherine,
Ma fille qu'à son lit mon intérêt destine,
Charmant nos nations d'un hymen solennel,
Garantira ma tête et ce pacte éternel.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LE DAUPHIN, DUCHATEL.

DUCHATEL.

Noble Dauphin, depuis que je vous ai quitté,
Quel sujet de douleur vous a donc attristé?
Votre ame, qui semblait sourire à l'espérance
D'un accord nécessaire au salut de la France,
A quel profond chagrin cède-t-elle aujourd'hui?

LE DAUPHIN.

O mon père! à jamais ton esprit t'a donc fui!

DUCHATEL.

Nous approchons, Seigneur, du terme favorable
Où l'art des guérisons lui devient secourable:
Consolez-vous.

LE DAUPHIN.

Hélas! ce terme est encor loin.
Il ne doit son repos qu'à mon fidèle soin.
J'ai voulu que, cessant d'affliger son caprice,
La charitable Odelle et sa tendre nourrice,
Qui prêtent à ses pas leur aide accoutumé,
Ecartassent de lui tout surveillant armé,

Par mon ordre du moins, libre en sa solitude,
Il promène à son gré sa vague inquiétude.
Qu'importe, errant à l'ombre, et de tous rebuté,
Qu'exempt de l'appareil de sa captivité,
Il se traîne au hasard près de notre demeure!
Je l'ai vu : quel spectacle !... ô honte que je pleure!
Le dernier des mortels est moins souffrant que moi,
Moins malheureux sans doute... et je suis fils d'un roi!
Tanneguy, son aspect a glacé mon courage.

DUCHATEL.

Lorsque de sa vapeur s'éclaircit le nuage,
Toujours votre présence a calmé ses ennuis.

LE DAUPHIN.

Il aime à me revoir quand il sait qui je suis.

DUCHATEL.

Vous même n'a-t il pu, Seigneur, vous reconnaître?

LE DAUPHIN.

Dans sa chambre introduit, dès que j'osai paraître,
D'un œil morne et sinistre envisageant mes traits,
Il s'est tû devant moi : tremblant, je soupirais.
Il offrait, demi-nu, l'aspect de l'indigence :
De ses cheveux souillés la triste négligence,
Son immobilité, son maintien, sa pâleur,
Étonnèrent mes yeux fixés sur son malheur.
J'étends vers lui les mains, et je l'approche à peine,
Que, le front coloré d'une flamme soudaine,
Maudissant les argus dont il fut entouré,
Il me prend pour l'un d'eux; moi qui, désespéré,
Et d'un cœur filial partageant sa détresse,
Ne venais qu'épier un retour de tendresse,
« Sors d'ici : porte ailleurs ton zèle curieux, »
M'a-t-il dit, transporté d'un accès furieux.

J'en ai frémi : dès lors, en un cruel sourire,
Atroce changement des traits de son délire,
Sur moi son amertume a paru s'exhaler,
Et par sa voix terrible il m'a fait reculer.

DUCHATEL.

Seigneur, est-ce l'instant de vous laisser surprendre
A ces émotions dont il faut vous défendre?
Attendez de ce mois la fin de ses accès,
Prince, et qu'il se réveille au milieu de la paix.
Ce jour à Montereau vous présente à vous-même
L'oppresseur de l'État, jaloux du diadème :
Orléans fut mon maître ; il en fut le bourreau :
Souffrez donc que ma main vous serve à Montereau,
Et que ce coup devance, au gré de notre haine,
Ses sinistres desseins dont m'a parlé la reine.
C'est moi qu'elle a chargé de vous prêter mon bras,
Et mes ressentimens ne vous trahiront pas.

LE DAUPHIN.

Tannneguy pense-t-il qu'imitant ce barbare,
Je l'attire en des lieux où sa mort se prépare,
Et que, voilant mes traits d'une fausse amitié,
Mon criminel abord le trompe sans pitié?
Serait-ce mettre un frein à tant de violences
Que donner par ce meurtre un exemple aux licences?
A qui se fira-t-on, si de tels attentats
Partent des fils des rois et des chefs des états?
Ah! si nous violons toutes lois légitimes,
De quel droit dans nos cours punirons-nous les crimes?

DUCHATEL.

Soyez-donc prêt à voir Bourgogne, en ses projets
Moins scrupuleux que vous, entraîner vos sujets.

Votre insolent rival n'aura pas tant de crainte :
Sa vengeance, Seigneur, méprise moins la feinte.
Ses ministres souvent, au défaut des prisons,
Ont emprunté sans bruit l'arme des trahisons.
En immolant ce chef que le crime renomme,
Pour moi, je ne crois pas verser le sang d'un homme :
Je ne frappe qu'un monstre, horreur du monde entier,
Qui du trône en espoir remplace l'héritier.

LE DAUPHIN.

Captivons ses fureurs; mais, pour notre vengeance,
Qu'un juste tribunal prononce sa sentence.

DUCHATEL.

Des coupables si grands sont à l'abri des lois.

LE DAUPHIN.

Les lois sont au-dessus des fils mêmes des rois.

DUCHATEL.

A leur pouvoir qu'on brave il faut prêter un glaive.

LE DAUPHIN.

Faut-il verser le sang quand on jure une trève?

DUCHATEL.

Si l'avis de la Reine a sur vous du crédit,
Connaissez le complot...

LE DAUPHIN.

Ma mère m'a tout dit.

DUCHATEL.

Souffrez que, malgré vous, mon zèle vous défende.

LE DAUPHIN.

Écoutez, Duchâtel, ce que je vous commande.
Si, dans le pavillon que vos soins ont dressé,
De perfides apprêts le Duc est menacé,

Qu'aussitôt votre bouche aille lui faire entendre
Que, pour nos sûretés, je refuse à m'y rendre :
Si l'on m'y tend un piége, eh bien! j'y tomberai
En martyr innocent de mon honneur sacré.
Pour le bien de la paix, c'est-là le sacrifice
Qu'aura fait ma vertu pure et sans artifice.

DUCHATEL.

Mais, victimes aussi d'un si grand dévoûment,
Vos défenseurs...

LE DAUPHIN.

Tu sais qu'en un soulèvement,
Du sage Desmarêts, qu'entraîna la tempête,
Mon père avec rigueur a fait tomber la tête?

DUCHATEL.

Eh! bien?

LE DAUPHIN.

Depuis ce tems, nuit et jour son regard
Voit dégoûter sur lui le sang de ce vieillard.
Moi, de pareils remords m'épargnant l'épouvante,
Je ne veux point qu'un spectre à mon cœur se présente.

DUCHATEL.

Ces visions d'un père à ses maux condamné,
Seigneur, sont les effets d'un sang désordonné.
En ses raisons d'état, Bourgogne est plus tranquille.
Le sang des Armagnacs fume dans notre ville ;
Le vôtre encor pourrait dans ces murs ruisseler,
Sans qu'un rêve effrayant vînt le faire trembler.

LE DAUPHIN.

Oui, je le sais trop bien, et l'état de mon père
Instruisit ces cruels à fuir toute chimère :

Leurs esprits qu'a frappés l'effet de ses transports,
Sont froids dans leur vengeance et fermés aux remords.
Sans cesse raffermis en leurs dures maximes,
Avec calme, avec ordre, exécutant les crimes,
Ils ne suivent, témoins des maux de ma maison,
Qu'un intérêt glacé qu'ils appellent raison;
Tant d'un père égaré la déplorable vue
A consterné leur cour de son délire émue!
Moi-même, en contemplant son esprit tourmenté,
Des plus nobles penchans j'ai peur d'être agité.
Quand d'infâmes rivaux il faut punir la rage,
J'écoute avec effroi l'avis de mon courage;
Quand sur nos bords l'Anglais nous brave impunément,
Ma valeur se redoute en son emportement.
Si, consultant mon cœur, j'y descends en silence,
Mon repos me paraît stupide indifférence :
Je cède avec terreur, soit faiblesse ou vertu,
Aux contraires conseils dont je suis combattu.
Je crains l'amour, la haine; et, quand leur feu m'anime,
Crois me perdre en moi-même ainsi qu'en un abîme,
Et cherche, épouvanté de tous mes sentimens,
Si la raison humaine a de sûrs fondemens.
Tel est, tel est le doute où me plonge l'image
D'un père demi-mort, ombre errante et sauvage,
Ombre qui, par son nom, par ses arrêts dictés,
Semble être un instrument de nos fatalités.

DUCHATEL.

La Reine vient...

LE DAUPHIN.

Demeure : en mon inquiétude,
Dis-lui que j'ai besoin d'un peu de solitude.

SCÈNE II.

ISABELLE, DUCHATEL.

ISABELLE.

Le prince fuit sa mère!.. Est-il sourd à nos voix?
Souffre-t-il que le Duc usurpe tous ses droits?

DUCHATEL.

Oui, Madame, aux dépens de sa propre puissance,
Sa jeune ame chérit sa première innocence:
Il redoute un forfait: je le présumais bien.

ISABELLE.

Un forfait, dites-vous?

DUCHATEL.

Ce langage... est le sien.

ISABELLE.

Le vôtre, quel est-il?

DUCHATEL.

Un serment de répandre
Le sang qu'auront proscrit ceux que je dois défendre.

ISABELLE.

Sans pitié donc, par vous, sans peur sacrifié,
Le Duc serait puni?

DUCHATEL.

Sans peur et sans pitié.

ISABELLE.

L'amitié d'Orléans que s'immola ce traître
Vous excite donc bien à venger votre maître?

DUCHATEL.

Si vous me prescrivez de trancher son destin,
Je lui porte la mort, sans l'ordre du Dauphin.

ISABELLE.

L'aspect d'un si grand chef pour vous n'a rien d'auguste?

DUCHATEL.

L'aspect d'un grand coupable irrite un homme juste.

ISABELLE.

Mais d'un meurtre public on souffre à se noircir.

DUCHATEL.

Au meurtre à son exemple il a su m'endurcir.

ISABELLE.

Son rang ne pourra donc le soustraire au supplice?

DUCHATEL.

Quand du ministre affreux des coups de la justice,
Prince flatteur du peuple il a touché la main (*),
C'est au rang d'un bourreau que j'ai vu l'inhumain;
Et j'abhorrai ce roi de discorde civile,
Soulevant sans pudeur les fanges d'une ville.

ISABELLE.

Vous représentez-vous, quand vous l'immolerez,
Quels lieux seront choisis et quels momens sacrés?

DUCHATEL.

S'est-il représenté quels murs sous leurs auspices
Gardaient les Armagnacs et leurs tristes complices,
Quand aux prisons d'état sa voix fit égorger

(*) Le duc de Bourgogne ordonna un massacre dans les prisons, et but avec l'exécuteur public dans un cabaret de Paris.

Tant d'hommes invoquant la loi pour les juger?

ISABELLE.

Quoi! rien n'arrêtera ta vengeance certaine?

DUCHATEL.

J'en atteste le vœu que m'exprime une reine,
La mort d'un premier maître, et tous mes soins constans
Pour déguiser ma rage accrue avec le tems.

ISABELLE.

Fais tes apprêts, punis : ce coup de ta vaillance
Aura pour protecteurs Dieu, ton prince et la France.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

DUCHATEL, seul.

La superbe ose-t-elle invoquer si souvent
Dieu qu'elle méconnait, la France qu'elle vend,
Mon prince qu'elle immole à sa ligue perfide,
Et qui désavouirait mon service homicide!
De leur faveur suprême ai-je lieu d'espérer
Le salaire du coup que j'ai su préparer?
Bourgogne périra; son aspect m'importune.
Je l'immole à ma haine et non à ma fortune.
Quand la loi, vain jouet de triples factions,
N'ouvre ses tribunaux qu'au feu des passions,
Où la chercher? et quand l'impunité l'offense,
La justice en nos mains n'est plus que la vengeance.
Dès mes plus jeunes ans mon bras fut condamné
A venger par le glaive un frère assassiné:
J'allai des champs bretons aux bords de la Tamise

Poursuivre la victime au châtiment promise.
La Vistule et le Tibre ont vu mon bras armé
A ces sanglans exploits assez accoutumé;
Et je laisserais vivre, en domtant ma colère,
L'ennemi du Dauphin et de Charles son père!
Non, j'en atteste... On ouvre : ah! qu'est-ce que je voi?...
Odelle qui conduit l'ombre pâle du roi...
Humble compagne au moins restée à sa faiblesse,
Il n'a qu'elle en sa cour que le malheur lui laisse.

SCÈNE IV.

CHARLES, ODELLE, DUCHATEL.

ODELLE, donnant son bras au Roi, et s'adressant d'une voix basse à Duchâtel.

Seigneur, de son esprit les maux sont suspendus.
N'approchez point! craignez que vos pas entendus
Ne troublent de ses sens le repos salutaire.

CHARLES, à soi-même.

Le plus infortuné des hommes sur la terre
Est celui qui, traînant son aveugle abandon,
Dans un corps animé survit à sa raison!

DUCHATEL, à part.

Qu'entends-je?... ah? ne peut-il, ignoré de lui-même,
Devenir insensible à sa misère extrême!

CHARLES.

Qui donc vous parle, Odelle?... ah! c'est vous Tanneguy!

DUCHATEL.

(A part.) (Haut.)
Il me reconnaît!... Sire...

ODELLE.

Avancez près de lui.

CHARLES.

C'est vous, je m'en souviens, qui, bouillant de courage,
Quand l'insolent Bourgogne aux horreurs du pillage
Par un rebelle assaut osa livrer Paris,
Dans vos bras généreux emportâtes mon fils.
Eh bien! vos bras, sauveurs d'une tête si chère,
Bientôt vers ses aïeux emporteront son père.

DUCHATEL.

Ah! jusques au cercueil je vous suivrais...

CHARLES.

Oui, seul.

DUCHATEL.

Mon sang paîrait vos jours.

CHARLES.

Tu paîras mon linceul (*).

DUCHATEL.

Eh quoi?...

CHARLES.

L'ambition s'agite en ces murailles....
On ne daignera pas suivre mes funérailles.
Ils m'ont privé de tout; vivant, m'ont délaissé;
Mort, aurai-je leurs pleurs?

ODELLE, à Duchatel.

Son cœur est oppressé.

(*) Ce fut le neveu de Tanneguy qui paya les obsèques du Roi : il ne fut remboursé de ses frais que dix ans après la mort de Charles VI.

Que ne t'ai-je accablé de mes embrassemens !
J'ai cessé d'être roi sans cesser d'être père.
Et toi, ma fille ! ô toi, qui ne m'es pas moins chère,
J'espérais qu'un hymen, des discordes vainqueur,
Donnant la paix à tous et la joie à ton cœur,
Ferait bénir un jour ma présence rendue
Au peuple qui gémit sur ma raison perdue...
Mais siérait-il qu'un spectre allât par ses douleurs
Attrister les autels ornés pour toi de fleurs,
Et, sous l'heureux éclat des flambeaux d'hyménée,
Montrât aveuglément sa pâleur couronnée ?
Hélas ! j'aurais voulu, lui trouvant un époux,
Faire sur les Français luire des jours plus doux.
Émus ainsi que nous des publiques tempêtes,
Leur malheur a besoin de l'ivresse des fêtes.
Le peuple, tu le sais, n'admirant qu'un vain bruit,
Court au faste, au plaisir, dont l'erreur le séduit :
* Mais le meurtre toujours sur nos têtes royales,
* Fait peser le fardeau des pompes sépulcrales.
* Ne pouvoir soulever les crêpes du cercueil,
* C'est le sort des Valois opprimés d'un long deuil :
Et la discorde ainsi, se riant de ses crimes,
Condamne et fait haïr ses illustres victimes.

ODELLE.

Pourquoi vers ces objets un si triste retour ?

CHARLES.

Orléans, Armagnac, massacrés tour-à-tour,
Ont péri les martyrs de la guerre intestine....
Ils m'ont tué moi-même en frappant Valentine.

ODELLE.

La veuve d'Orléans !...

CHARLES.

Oui, celle qui, dit-on,
De philtres amoureux me versa le poison.

ODELLE.

J'ai su qui fut l'auteur de ce lâche mensonge.
Elle calmait la peine où le destin vous plonge :
Le rival d'Orléans sur sa veuve en courroux
Des préjugés du siècle usa contre elle et vous.
Sa haine a de magie accusé la princesse.

CHARLES.

Va, crois-moi, la beauté, suprême enchanteresse,
Le consolant amour, l'éclat des jeunes ans,
N'ont que trop sur les cœurs de charmes tout-puissans ;
Et, sans philtre et sans art, leur agréable amorce
Pour troubler le plus sage exerce assez de force.
Charles dans Valentine a cherché la douceur
Que l'oubli de la Reine enlevait à son cœur....
Ses traits me fesaient croire à sa foi conjugale....
Mon tourment s'est accru par sa mort trop fatale....
N'est-elle plus que cendre !

ODELLE.

Écartez, écartez
Ces dangereux tableaux de vos adversités.
Vos pleurs font près de vous pleurer votre humble Odelle.

CHARLES.

Je me perdrais sans toi, guide aimable et fidèle !
O femmes ! de vos soins adorables effets !
La vie humaine entière est due à vos bienfaits.
A l'heure du déclin, comme dès la naissance,
Votre sexe est l'appui de notre double enfance ;
Et de nos jours sereins prolongeant le flambeau,

Berce encor nos douleurs aux portes du tombeau.
Vos secours, votre sein, et vos bras nous attendent :
Les consolations de vos lèvres descendent,
Quand nous a fuis l'amour, et même l'amitié,
Dieu pour nous dans vos cœurs met encor la pitié.
Anges de charité dans les pieux asiles,
Qu'au lit des rois souffrans vos vertus sont utiles !

ODELLE.

J'entends du bruit.... rentrez.

CHARLES.

Soutiens mes pas.

ODELLE.

O cieux !

C'est le duc de Bourgogne !

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, BOURGOGNE, GARDES DU DUC.

BOURGOGNE.

Eh quoi, Charle en ces lieux !

CHARLES.

Ah ! te voilà, proscrit ! tu m'affrontes encore !
Homicide public ! factieux que j'abhorre !
Depuis que dans Paris tu me vins attaquer,
Ton juste arrêt d'exil, l'ai-je pu révoquer ?
Pensais-tu qu'en ma chute, oubliant ton outrage,
Je démêlerais moins les traits de ton visage ?
De ma cour désolée infâme empoisonneur,
Tant vient de payer mon cruel déshonneur.

Tu frappas Orléans, ton émule coupable ;
Tu fis mettre en lambeaux Armagnac ton semblable :
La fureur des brigands à s'entredéchirer
Laisse aux vertus du moins le tems de respirer....
Des justices du ciel mon ame est avertie....
Ta rage en une paix ensanglanta l'hostie :
Sur l'autel des sermens des méchans tels que toi
Répondront par le glaive à ton manque de foi.
D'un roi que tu perdis, moi, déplorable reste,
Je vivrai plus que toi.

BOURGOGNE.

Cet oracle funeste
Part....

CHARLES, avec un rire amer.

Tu mourras bientôt.

BOURGOGNE.

Si Dieu veut mon trépas,
J'y suis prêt ; et vos vœux. ..

CHARLES, de même.

Oui, bientôt tu mourras.
(Il sort.)

SCÈNE VII.

BOURGOGNE, seul, GARDES vers la porte.

Il sourit.... quel rapport entre son triste augure,
Et l'avis des périls dont un billet m'assure !
La menace qui sort de la bouche du Roi
Peut en un si grand jour mériter quelque foi.
Ces êtres, des vivans simulacres horribles,

Paraissent de l'enfer les organes visibles.
Je ne sais ; on ne peut, sans des frissonnemens,
De la nature en eux voir les renversemens,
Et de leur sombre esprit les lueurs échappées
Lancent d'affreux éclairs dans nos ames frappées.
La mienne, jusqu'ici froide aux illusions,
Tressaille, je le sens, à ses prédictions....
Est-ce par un effet des vengeances suprêmes
Que ce fantôme errant vomit les anathèmes...?
Du comte de Ponthieu l'entretien demandé
Déjà par mon conseil vient d'être retardé ;
D'où naît mon changement ? Quelle cause imprévue
M'excite à refuser cette utile entrevue ?
Est-ce la seule fois que m'agite un soupçon ?
Mon palais fut souvent mon obscure prison ;
Et sous un triple mur je cachais mes alarmes
Dans le sein de Paris, qui redoutait mes armes....
On te nomme SANS-PEUR, et tu trembles !... Eh bien !
Pourquoi de Montereau retarder l'entretien ?
Te voilà donc pareil au crédule vulgaire
A qui des vains remords les erreurs font la guerre !...
J'hésite, je balance, et n'ose rien régler...
Dois-je suivre mon sort, ou dois-je reculer ?
D'un seul regard jadis j'éclairais ma fortune :
D'où me vient aujourd'hui cette crainte importune ?
Mes sens ont-ils perdu leur première vigueur ?
L'âge en mon cœur déjà porte-t-il sa langueur ?
Que fais-je ?... Le Français est amant de l'audace :
Qui sait oser lui plaît, qui s'alarme le glace,
Et tant d'événemens ont dû me le prouver,
[illegible] la raison encor me dit de tout braver.
[illegible]ontons, surmontons une indigne faiblesse...

Oui, prompt à soutenir ma ligue vengeresse,
De mes doutes pesans soulsvons le fardeau,
Et que le Dauphin tombe au pont de Montereau.

SCÈNE VIII.

DUCHATEL, BOURGOGNE.

(Les gardes du Duc se rapprochent de lui, au moment où Duchatel paraît.)

DUCHATEL.

Souffrez que du Dauphin l'envoyé vous demande
Quelle raison nouvelle exige qu'on suspende
Le moment d'un traité dont tous les cœurs français
Pour confondre Albion attendent le succès.
Mon maître est loin de croire à nulle défiance
Qui vous porte à tromper sa juste impatience;
Mais, si pour votre accord nos soins furent mal pris,
Il consent que par vous les ordres soient prescrits,
Tant il veut de la paix consommer l'entreprise!

BOURGOGNE.

Je me rends à ses vœux; je crois à sa franchise.
Comptez sur ma faveur, vous qui l'accompagnez,
Vous de qui les talens furent trop dédaignés.
Des vassaux tels que vous sont l'appui des provinces.

DUCHATEL, avec fermeté.

Mon zèle prouvera que je sers bien mes princes.

BOURGOGNE.

Tendons tous à la paix.

DUCHATEL.

Comptez sur mon effort.

BOURGOGNE, se retirant avec ses gardes.

Rendons-nous où m'attend votre maître.

DUCHATEL, à part, en sortant.

Et la mort.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ISABELLE, seule.

Nos superbes rivaux sont tous deux en présence,
Et, doutant du combat, je tremble en leur absence.
Si leur égal péril glaçant ces ennemis
Les forçait à signer la paix dont je frémis,
Victime de leur pacte et de leur confidence,
Ma mort serait le fruit de ma fausse prudence...
Non, leur dernière lutte est engagée enfin :
Mais qui triomphera? le Duc ou le Dauphin?
Peut-être, si Bourgogne a mieux pris ses mesures
A mon tour accablée, en butte à ses injures,
Le trépas de mon fils, en me fesant haïr,
L'armera contre moi du droit de me trahir...
Vain souci!... Duchatel fera tomber sa tête :
Homme que nul respect, que nul remords n'arrête,
Farouche cœur, toujours de fiel envenimé,
Instrument de courroux, au meurtre accoutumé,
Né pour offrir son bras à notre ordre sinistre,
Des vengeances des cours c'est un zélé ministre.
Aussitôt le Duc mort, le royaume à grands cris
De l'horreur d'un tel coup accusera mon fils!...
Pourquoi tant de retards?... Cruelle incertitude!
Mon sein est dévoré de son inquiétude...

Mais du double complot s'ils étaient avertis,
Si le hasard trompait tous leurs coups amortis...
Vient-on?..Rien.Quel tourment! Ah! cette heure en vaut mille,
Pour qui désire et craint le tems semble immobile.
Toi, superbe Henri! toi, héros que je sers,
Dis-moi, lorsqu'approche de par delà tes mers,
Un message suspend ta haute destinée,
Attends-tu sans frémir l'heure déterminée?
Ah! prête-moi ta force utile à ma grandeur...
On vient... M'exauces-tu? C'est ton ambassadeur.

SCÈNE II.

WARWIK, ISABELLE.

WARWIK.

Au nom d'un conquérant, voici l'instant, Madame,
D'avouer vos traités afin qu'on les proclame.
L'un de vos oppresseurs au pont de Montereau
Est tombé mort : Henri poursuivra son bourreau.

ISABELLE.

Achevez : qui des deux est coupable ou victime?

WARWIK.

Je souffre à vous nommer l'aveugle auteur du crime :
Le Duc n'est plus.

ISABELLE.

Un bruit ne vous trompe-t-il pas?

WARWIK.

J'ai tout su d'un témoin qui marchait sur leurs pas.
Le Dauphin.... Sous ce titre appellerai-je encore

Le comte de Ponthieu qu'un forfait déshonore?
Il se rendit en hâte, escorté par les siens,
Au pavillon dressé pour leurs grands entretiens :
Aucun des traits si doux qu'embellit son jeune âge
Ne laissait éclater la haine en son visage :
Sa noire trahison se masquait de candeur,
Pour mieux perdre un rival crédule à sa pudeur.
Il siégeait gravement sous sa noble bannière.
Le Duc s'avance ; entre eux s'abaisse une barrière :
* Là brillent sous deux croix, vain signe des partis,
* L'écharpe de sa pourpre, et l'écharpe des lis ;
* Double enseigne pareille aux deux couleurs sanglantes
* Qu'arboraient follement nos ligues turbulentes ;
* Talismans de discorde en toutes nations
* Que divise à jamais l'orgueil des factions !
Bourgogne s'inclina le genou sur la terre ;
Ponthieu dans son accueil garde un maintien sévère ;
Leur fierté qui s'offense aigrit leurs prompts discours :
« Prince, tous deux cessons de séparer nos cours,
» Dit Bourgogne : oublions nos mutuels outrages.
» Laissons cette barrière à des tigres sauvages.
» Revenez ; et qu'au moins votre mère et le roi
» Président aux sermens de notre libre foi. »
Le Dauphin tarda peu, Madame, à lui répondre :
« Vous, pour nous réunir, cessez de tout confondre.
» De mon rang, de l'état distinguez mieux les droits :
» C'est au Roi, non à vous, de me dicter des lois. »
Bourgogne alors se lève, et touche son épée :
Un des témoins saisit sa main déjà frappée,
Et l'attire en fureur aux mains de Duchatel
Dont la hache aussitôt l'abat d'un coup mortel.
Les ruisseaux de son sang qui soudain se répandent,

Lui cachent les amis dont les bras le défendent :
Secours trop vain ! il meurt. Tanneguy s'élançant
Emporte hors du lieu votre fils pâlissant.
Lui, pour mieux démentir l'arrêt de sa furie,
Prend Dieu même à témoin contre leur barbarie ;
Mais le peuple effrayé, maudissant sur leurs pas
Leur fausse paix, signal d'autres assassinats,
Les confond dans sa haine, et pleure ce carnage
Qui de meurtres nouveaux lui semble un noir présage,
Tant il sait qu'écrasé dans les luttes des grands,
Leur mort a pour tout fruit de changer ses tyrans !

ISABELLE.

C'en est donc fait !....

WARWIK.

Madame, en régente suprême,
Hâtez-vous de sauver l'État, le trône même.
Faites, en condamnant le crime du Dauphin,
Signer à votre époux cet acte clandestin ;
(Il lui remet en main un papier.)
Et que de votre fille, à Henri mariée,
Vous sorte un successeur par la loi publiée.

ISABELLE.

Instruisez votre maître ; et moi, Warwik, je cours
Évoquer au conseil nos souveraines cours.
(Warwik sort.)

SCÈNE III.

ISABELLE, ODELLE.

ODELLE.

MADAME, un bruit sinistre a fait sortir la foule
Curieuse de voir quel est le sang qui coule;
Ils ont tous à ma garde, en quittant le palais,
Abandonné le Roi qu'alors je surveillais :
Mais lui, soudain saisi d'un objet qui le frappe,
Se lève plein d'horreur, me menace et m'échappe.
J'ai dit à vos soldats, m'autorisant de vous,
De fermer toute issue aux pas de votre époux.
Sombre, errant, aveuglé, sous ces murs il s'égare;
Je l'ai fui : craignez-en l'emportement barbare.
Hélas? de son esprit s'annonçait le retour :
Mais s'il apprend qu'un crime a troublé ce séjour,
Quelque fureur nouvelle attaquera sa vie.

ISABELLE.

En quel moment, ô Dieu! m'en vois-je poursuivie!...
Lorsque sur mille objets mes yeux sont appelés;
Lorsque l'État, les grands, devraient être assemblés;
Lorsqu'il faut que sa main scelle mon entreprise,
Et qu'en un jugement cet acte m'autorise!
N'importe, hors d'ici rien ne peut éclater;
Il faut cacher son trouble, et même en profiter.

ODELLE.

Je l'entends... Ciel!... il vient, conduit par son prestige.

ISABELLE.

Sors.

ODELLE.

Madame, évitez...

ISABELLE.

Moi, craindre !... sors, te dis-je.

SCÈNE IV.

CHARLES, ISABELLE.

CHARLES, dans le plus grand égarement, et sans voir la reine.

* Depuis quand les sujets, depuis quand les soldats
* Bravent-ils leur monarque, arrêtent-ils ses pas ?
* Depuis quand osent-ils, lui fermant la barrière,
* Tenir en son palais sa grandeur prisonnière ?...
Mais quoi !... m'en étonné-je au milieu d'une cour
De tant de scélérats détestable séjour,
* Où règnent l'étranger, les sombres perfidies,
Où pour mieux m'avilir cent trames sont ourdies ?
Audacieux !... pourquoi me vois-je désarmé ?
Mon bras vous punirait... Suis-je assez opprimé !
On me hait... on m'insulte... et seul on m'abandonne.
Un roi n'a point d'amis, c'est le malheur du trône.
Ah ! misérable sort !...

ISABELLE, à part.

Il ne voit ni n'entend...
Quel discours adresser à son esprit flottant ?

CHARLES.

Aux heures du sommeil pourquoi me réveillé-je ?

La nuit couvre ces murs... qu'elle est sombre !... rêvé-je ?
Non, j'agis ; non, je marche... ah ! j'ignore en quels lieux...
Que mon front est pesant ! quel voile est sur mes yeux !

ISABELLE.

Acceptez le secours de ma main conductrice...

CHARLES.

C'est vous !... en ce moment votre aide m'est propice.
Faut-il me laisser seul en cette obscurité ?...
Un malheureux doit-il par ses maux agité ?
L'heure à pas bien tardifs lui ramène l'aurore...
Vient-elle ?... tout ici reste muet encore.

ISABELLE.

Vous êtes près de moi : rendez-vous au repos.

CHARLES.

Du repos !... on trahit la France et mes drapeaux...
Du repos !... on m'outrage, on conspire ma perte...
Ah ! si de mon palais la porte était ouverte,
Mon courroux... Mais je sais qui m'ose retenir.

ISABELLE.

Qui donc ?

CHARLES.

Le criminel que ma loi fit bannir,
Que tantôt de son sort j'avertis au passage...
Bourgogne... il m'a traité d'aveugle en mon présage.

ISABELLE.

Quoi ! sauriez-vous ?...

CHARLES.

Lui-même aiguisa les couteaux...
Ces grands bourreaux toujours tombent sous les bourreaux.
Je lis dans l'avenir la justice éternelle,

ISABELLE.

Sors.

ODELLE.

Madame, évitez...

ISABELLE.

Moi, craindre !... sors, te dis-je.

SCÈNE IV.

CHARLES, ISABELLE.

CHARLES, dans le plus grand égarement, et sans voir la reine.

* Depuis quand les sujets, depuis quand les soldats
* Bravent-ils leur monarque, arrêtent-ils ses pas ?
* Depuis quand osent-ils, lui fermant la barrière,
* Tenir en son palais sa grandeur prisonnière ?...
Mais quoi !... m'en étonné-je au milieu d'une cour
De tant de scélérats détestable séjour,
* Où règnent l'étranger, les sombres perfidies,
Où pour mieux m'avilir cent trames sont ourdies ?
Audacieux !... pourquoi me vois-je désarmé ?
Mon bras vous punirait... Suis-je assez opprimé !
On me hait... on m'insulte... et seul on m'abandonc.
Un roi n'a point d'amis, c'est le malheur du trône.
Ah ! misérable sort !...

ISABELLE, à part.

Il ne voit ni n'entend...
Quel discours adresser à son esprit flottant ?

CHARLES.

Aux heures du sommeil pourquoi me réveillé-je ?

La nuit couvre ces murs... qu'elle est sombre !... rêvé-je ?
Non, j'agis ; non, je marche... ah ! j'ignore en quels lieux...
Que mon front est pesant ! quel voile est sur mes yeux !

ISABELLE.

Acceptez le secours de ma main conductrice...

CHARLES.

C'est vous !... en ce moment votre aide m'est propice.
Faut-il me laisser seul en cette obscurité ?...
Un malheureux doit-il par ses maux agité ?
L'heure à pas bien tardifs lui ramène l'aurore...
Vient-elle ?... tout ici reste muet encore.

ISABELLE.

Vous êtes près de moi : rendez-vous au repos.

CHARLES.

Du repos !... on trahit la France et mes drapeaux...
Du repos !... on m'outrage, on conspire ma perte...
Ah ! si de mon palais la porte était ouverte,
Mon courroux... Mais je sais qui m'ose retenir.

ISABELLE.

Qui donc ?

CHARLES.

Le criminel que ma loi fit bannir,
Que tantôt de son sort j'avertis au passage...
Bourgogne... il m'a traité d'aveugle en mon présage.

ISABELLE.

Quoi ! sauriez-vous ?...

CHARLES.

Lui-même aiguisa les couteaux...
Ces grands bourreaux toujours tombent sous les bourreaux.
Je lis dans l'avenir la justice éternelle,

Eût fait tomber l'épée en lui donnant son cœur.

CHARLES.

O ma fille! ô projet charmant pour ma tendresse!
Mon amour paternel sourit à ta jeunesse...
J'aime à voir tes attraits que n'ont jamais noircis
Des soins ambitieux les fatigans soucis.
J'aime cette innocence en tes grâces empreinte :
Auprès de la candeur on respire sans crainte.

ISABELLE.

Obstacles à nos vœux, les plus noirs attentats...

CHARLES.

Quand je songe à ma fille, ah! ne m'en parlez pas,
Cruelle! au moins souffrez qu'une image si chère
Suspende mes ennuis, mon deuil et ma misère!
De mes plus chers pensers je n'ai que deux objets,
L'amour de mes enfans et l'espoir de la paix...
Mais pourtant nous parlions des malheurs de l'Empire?...
Mon souvenir se perd... qu'avions-nous pu nous dire?

ISABELLE.

Que Bourgogne, en ce jour voulant tout réparer,
Par un assassinat vient ici d'expirer.

CHARLES.

Grand Dieu!... le meurtrier, quel est-il? parle, achève...
Que j'aille dévouer sa tête au coup du glaive...
Quel que soit l'assassin, loin de le protéger,
Fût-il de notre sang, je le ferai juger :
Un roi né pour le trône y doit ce grand exemple.
Venez...

ISABELLE.

En frémissant ma pitié vous contemple.
Jaloux de votre rang où prétend l'assassin,

Sire, ce meurtrier, c'est...

CHARLES.

Qui donc?

ISABELLE.

Le Dauphin.

CHARLES.

O monstre! ô vrais effets du noir sang qui l'anime!...
Il a dans votre sein puisé l'amour du crime.
Parens, épouse, fils, redoutez mes transports,
Vous qui ne m'entourez que d'horreurs et de morts...
Toi, toi, par qui surtout la paix me fut ravie,
Mégère! fuis ma vue, ou tremble pour ta vie.

ISABELLE.

Barbare! immolez-moi: frappez, aveugle époux!
Frappez!... Vous puis-je fuir enfermée avec vous?
Du Dauphin, notre roi, veillent les satellites...

CHARLES.

Le traître!... et je l'aimais! et ses traits hypocrites
D'une vertu si pure affectaient la douceur!...

ISABELLE.

Invoquons, invoquons le mari de sa sœur,
Ce soutien étranger, ce Henri magnanime:
Ses offres nous seront un recours légitime...
J'ai ses traités: il faut les signer en secret;
Oui, sous le sceau des rois changez-les en décret;

CHARLES, impétueusement.

Allons!...

ISABELLE.

Vous chancelez!...

CHARLES.

Ah! va, porte tes pas
Vers les noirs conseillers de pareils attentats,
Un juge éclairera leurs trames les plus sombres....
Voici que dans l'enfer se confrontent leurs ombres....
C'est moi qui les poursuis,... moi, moi, témoin fatal,
J'y descends,... j'apparais au dernier tribunal....
Vous voilà, meurtriers! proscripteurs sacriléges!
Quel but eut votre rage? où tendaient tous vos piéges?
Du Royaume chacun dévorant les trésors,
Qu'avez-vous enrichi que l'empire des morts?
A quoi bon vous combattre en d'éternelles luttes?
Est-il ici des rangs objets de vos disputes?...
De mon peuple écoutez les lamentables cris....
Les tristes orphelins, les veuves des proscrits,
Vous accusent des pleurs dont la France est baignée.
Quel spectacle offrez-vous à ma vue indignée?
Restes qu'on mutila, vil rebut des tombeaux,
Spectres défigurés de corps mis en lambeaux,
Des victimes d'état que vos coups ont atteintes
Jamais vos hurlemens n'étoufferont les plaintes....
Et comment à mes yeux t'oses-tu présenter,
Téméraire Isabelle?... est-ce pour m'insulter?
Est-ce dans le dessein d'arracher aux supplices
Des princes sans honneur, tes féroces complices?...
Si j'en crois tes discours, mon esprit est blessé....
Examine mes traits,... dis, qu'ai-je d'insensé!
Est-il donc étonnant que mon œil soit farouche,
Voyant un monstre affreux qu'aucun remords ne touche!
Quel désordre égaré t'effraie en mon regard?...
Jamais sur les mortels levai-je le poignard?
Si je pleure en ma cour tout le sang qui l'inonde,

Est-ce un dérèglement que ma pitié profonde?
La démence est à ceux qui par leur froid repos,
Excusent l'homicide et taisent les complots....
Mais moi, j'ai bien l'horreur de tes lâches maximes,
Bien l'amour des vertus, bien la haine des crimes....
Quelle est ma déraison? parle.... pourquoi trembler?...
C'est toi, dont la froideur doit faire reculer....
Toi, qui souillas mon lit, qui dégradas mon trône;
Toi, qui vendrais l'État et jusqu'à ma couronne;
Toi, fille de discorde, et qui, par tes forfaits,
Dans l'usage du crime as su trouver la paix!
Va t'asseoir aux enfers, nouvelle Frédégonde:
Là ton arrêt t'attend pour l'exemple du monde.

SCÈNE V.

ISABELLE, seule.

O redoutable accent d'un délire effréné!
Quoi! toujours il m'échappe à sa fougue entraînée!
Suivons ses mouvemens.... laissons passer l'orage;
Au mépris des terreurs sauvons-nous du naufrage:
Et tant d'affronts cruels, fesons-les lui payer
Par le choix de Henri pour son seul héritier.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

LE DAUPHIN, DUCHATEL.

LE DAUPHIN.

Téméraire vengeur ! sied-il de te vanter
Du meurtre dont ta main vient de s'ensanglanter ?
Au prix de mon renom défendre ma querelle,
C'est mal servir ton roi, mal te montrer fidèle.
D'un coup si peu prévu, d'un si grand attentat,
Que vont penser la cour, et l'armée, et l'État ?
La cour pleine d'effroi, te voyant mon ministre,
Ne m'envisagera que d'un regard sinistre ;
L'armée, en tous ses chefs n'admirant que l'honneur,
Maudira mes vils coups et mon liche bonheur ;
Et l'État révolté ne pourra reconnaître
En un sombre assassin l'héritier de son maître.
Le trépas d'un cruel n'aura d'autres effets
Que de me signaler son émule en forfaits,
D'annoncer que, par-là commençant ma carrière,
Je vais de traits de sang la rougir tout entière.
Oui. Duchâtel, voilà le détestable fruit
De ton acte inhumain dont l'opprobre me suit.

DUCHATEL.

Fallait-il, écoutant votre ame généreuse,
Livrer à son bourreau la France malheureuse;
Attendre que sur vous, notre espoir, notre appui,
Il fît fondre la mort que je tournai sur lui?
Devant un scélérat garder tant d'innocence,
Prince, c'est moins vertu que défaut de prudence.
Dans son piége mortel sans moi vous succombiez:
Sans sa chute, en un mot, vous-même vous tombiez.
J'ai prévenu le traître et sauvé votre tête:
Je ne m'en repens point, quelque soit qu'on m'apprête.
Sa mort pourra servir d'exemple à ses pareils:
Du meurtre d'autant plus ils goûtent les conseils
Que des nobles proscrits, qu'ils frappent sans alarmes,
Ils ne redoutent pas l'emploi des mêmes armes.
Cette pleine justice instruira leur raison:
Un traître à l'avenir craindra la trahison;
Et l'homicide au moins, tel que ce duc perfide,
Saura que son audace attire l'homicide.

LE DAUPHIN.

Il ne reste donc plus en aveugles rivaux,
Qu'à saisir de nos mains la hache des bourreaux!
Et tout homme sans frein aura pour sa défense
Son propre tribunal, juge de son offense.
Me préserve le ciel, si je règne une fois,
De tolérer jamais ce triste oubli des lois!
Qu'as-tu dit? Condamnés par tes erreurs extrêmes,
Un autre meurtrier doit nous frapper nous-mêmes;
Toi, pour venger soudain Bourgogne exterminé,
Et moi, pour ton forfait dont je suis soupçonné:
Ainsi, de crime en crime engagés par la haine,

Tous suivront des brigands la police inhumaine.
Cependant, que fera l'Anglais notre vainqueur,
Lorsqu'acharnés l'un l'autre à nous percer le cœur,
Nous l'aurons délivré des plus grands adversaires,
A ses fatals progrès obstacles nécessaires?
Si Bourgogne en sa ligue a daigné se ranger,
Peut-être il ne céda qu'à son premier danger :
Peut-être que, rentrant dans notre intelligence,
Il eût de la patrie embrassé la vengeance.
Nous étions deux alors, l'un par l'autre affermis,
Et je demeure seul contre nos ennemis.
Réfléchissez; voyez si c'est à juste titre
Que du destin des grands on s'érige l'arbitre;
Si nul homme a le droit, vengeant quelque attentat,
De ravir par ses coups un chef à tout l'État,
Et d'oser seul, au gré d'intérêts domestiques,
Se charger du fardeau des justices publiques.

DUCHATEL.

Seigneur, j'ai peine encore à me justifier;
Mais ce repos public, qu'on ne peut trop payer,
Bourgogne en vous perdant l'ôtait à nos provinces:
Ce monstre a dépouillé la dignité des princes,
Et mon bras, défenseur d'un enfant de mon roi,
S'est mis pour la loi même au-dessus de la loi.

LE DAUPHIN.

Va, ton inimitié l'avait proscrit d'avance :
Tu servais ton courroux plus encor que la France.
De rage à son aspect j'ai vu rougir ton front.

DUCHATEL.

Vous-même, son abord vous semblait un affront,
Seigneur, et de vos traits la sévérité sombre...

LE DAUPHIN.

D'Orléans sur ses pas j'ai cru voir marcher l'ombre;
Une image funèbre, en les couvrant de deuil,
Pour tous les assassins consterne mon accueil.

DUCHATEL, interdit.

Ce maintien rigoureux sera-t-il mon salaire,
A moi qui vous sauvai par un coup nécessaire;
Moi, qu'en ce jour la Reine avait même averti
Du sort que vous gardait un rival perverti,
Moi, qui, de votre mère écoutant la tendresse,
Ai levé par son ordre une main vengeresse?
Oui, la Reine...

LE DAUPHIN.

La Reine eh! la méconnais-tu?
Elle venge le Duc maintenant abattu;
Elle m'aurait vengé si j'eusse été victime,
Et de l'un ou de l'autre eût condamné le crime.
Que fait-elle à présent? elle emplit le palais
Des ministres jaloux vendus au sceptre anglais,
Des amis irrités de mon rival infâme,
Des chefs de tous les corps dont l'intérêt est l'ame,
Et de ces courtisans dont les flots si nombreux,
Ne tendent qu'au parti du dernier chef heureux.
Vers le camp de Henri déjà court son message:
Et, du nom d'un époux cherchant à faire usage,
Déjà contre son fils prompte à le prévenir,
Des ordres de mon père elle a su se munir.
Juge, juge quel prix je dois à tes services!

DUCHATEL.

Aucun, Seigneur: pour vous j'ai risqué les supplices;
Mais j'aime mieux, puni de mon utile effort,

Mourir en vous sauvant que pleurer votre mort.
Démentez ma fureur dans le sang assouvie ;
Elle imprime une tache à votre illustre vie ;
Et jugez Duchâtel, implorant à genoux
Le pardon d'un forfait qu'il a commis pour vous.

LE DAUPHIN, avec douceur et gravité.

Relève-toi : n'attends ni châtiment ni grâce
D'un coup porté pour moi, mais dont je hais l'audace.
De mon destin bizarre embarras trop cruel !
Il ne m'appartient point de juger Duchâtel ;
Et mon silence même, à ton salut propice,
Semblera de ma honte un infaillible indice.
Mais, objet redoutable aux regards attristés,
Abstiens-toi de me voir et d'être à mes côtés.
Respecte en moi le rang dont l'honneur pur m'anime,
Dont l'éclat a besoin de la publique estime,
Peut du moindre soupçon aisément se ternir,
Et transmettrait mon nom souillé dans l'avenir.

DUCHATEL.

Sans murmure, Seigneur, je subirai l'absence :
Mais ce jour de péril veut encor ma présence.
Souffrez...

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, ODELLE.

ODELLE.

Seigneur, le Roi que vous vouliez revoir,
Éprouve un changement qu'on ne peut concevoir.

Sa nourrice, attentive à seconder mon zèle ;
Qui partage les soins de sa garde fidèle,
De Charle, en son oubli, plaignant la pauvreté,
Réclamait ce qu'on doit à la nécessité :
Dans une coupe d'or il goûtait un breuvage.
« D'un vain luxe, a-t-il dit, reçois ce dernier gage :
» Sa valeur superflue est le prix de tes soins.
» Le faste nous sied-il au milieu des besoins? »
Ces mots sont le signal de sa raison nouvelle :
Son regard s'éclaircit : il nous voit, nous appelle,
Se reconnaît lui-même, et de ses vêtemens
Fait céder la souillure aux nobles ornemens.
De son retour certain un doux calme est la marque :
Il souhaite en sa cour reparaître en monarque ;
Il mande Des-Ursins, doyen des magistrats :
Et, sachant que la reine évoquait les états,
Que vous-même en ce lieu vous désiriez sa vue,
Veut, pour vous parler seul, avancer sa venue...
Demeurez donc, Seigneur ; il entre en peu d'instans.

LE DAUPHIN.

Plein d'un tendre respect, dis-lui que je l'attends.

SCÈNE III.

LE DAUPHIN, DUCHATEL.

LE DAUPHIN.

Ciel! vois si ma fortune est assez déplorable,
Puisque la fin des maux d'un père misérable,
Le rendant pour ma perte à toute sa raison,
Me prépare un malheur même en sa guérison !

Ainsi donc cet arrêt qui veut qu'on me bannisse,
Ne lui fut point surpris; il part de sa justice.

DUCHATEL

Non, non, détrompez-vous: l'arrêt ici rendu
Fut ravi par la force au monarque éperdu:
Le seing qu'il y traça ne fut pas volontaire;
Et, pour en diriger le tremblant caractère,
Sa faible main, saisie avec emportement,
Fut des mains de la Reine un docile instrument.
Elle usa de son trouble, à ses complots propice,
Non moins cruellement que la pâle avarice
D'un homme qui s'éteint arrache avec effort
L'héritage envié, dépouille de la mort.
A votre mère ainsi Charle était tout en proie.

LE DAUPHIN.

Faut-il à tant d'horreurs, faut-il donc que je croie?...
J'entends mon père... Sors; veille avec nos amis.

DUCHATEL.

Tout mon sang est à vous.

(Il se retire.)

SCÈNE IV.

CHARLES, LE DAUPHIN.

(Charles est revêtu des habits royaux qu'il vient de reprendre.)

LE DAUPHIN.

Ses pas sont affermis:
Son maintien, son regard, n'annoncent plus de trace...

(A Charles.)

O mon Roi!...

CHARLES.

Viens, mon fils! viens, qu'un père t'embrasse.

LE DAUPHIN.

Que mon cœur est ému des bontés de mon Roi!
Les devais-je espérer?

CHARLES.

D'où te vient cet effroi?
Trop instruit du désordre où souvent je m'égare,
Crains-tu que de mes sens quelque erreur ne s'empare?

LE DAUPHIN.

Non, le ciel à mon Roi rendant sa majesté...

CHARLES.

Eh! pourquoi sous ce titre, avec timidité,
Toujours glacer l'accueil d'un sentiment sincère?...
Rougis-tu, mon cher fils, de me nommer ton père?

LE DAUPHIN, se jetant dans ses bras.

Ah! plutôt à la mort me livrer mille fois...

(A part.)

Son oubli dure encore à ce que j'entrevois:
Il ne se souvient plus de l'arrêt qui m'exile.
Respectons de son cœur l'ignorance tranquille.

CHARLES, examinant son fils.

Parle-moi sans détour: tu cherches en mes traits
De mes troubles passés les vestiges secrets,
Et tes yeux dans les miens, avec inquiétude,
De l'opprobre où j'étais font encore une étude:
Mais les miens, à cette heure, éclaircis, pénétrans,
Lisent jusques au fond de tes pensers errans.
Rassure-toi: mon ame à soi-même est rendue.

Gardez d'un autre écueil ma bonté paternelle.
L'apparence du bien peut nous sembler réelle.
Même conviction souvent au fond du cœur,
Comme à la vérité, nous attache à l'erreur.
Ne m'exprimez donc rien que la vérité pure.
Êtes-vous innocent?

LE DAUPHIN.

Dieu m'entend : je le jure.

CHARLES.

C'est assez ; je vous crois. * Un prince doit savoir
* Que la foi des sermens est son premier devoir.
Ce duc si criminel, dont tu m'apprends la perte,
Dut avoir aux remords l'ame sans cesse ouverte :
On l'abhorrait : sa fin pourrait-elle affliger
Mes sujets qu'il tenta de vendre à l'étranger?

LE DAUPHIN.

Cependant on le venge, on ligue tous les princes,
On me veut par votre ordre exiler des provinces.

CHARLES.

Qu'ai-je dit? qu'ai-je fait? qu'aurais-je résolu?...
Ou plutôt, vil néant, de moi qu'ont-ils voulu?

LE DAUPHIN.

Eh! comment vous cacher l'édit qu'on vient de rendre?
Au sortir du palais n'allez-vous pas l'entendre,
Cet arrêt publié qui me nomme assassin,
Et qui, signé de vous, bannit votre dauphin?

CHARLES.

Signé de moi!... jamais; et ma main supposée...

LE DAUPHIN.

Non, non, du sceau royal, votre main abusée
Consacra cet édit dont leur complicité
Profite pour me perdre avec impunité.

CHARLES, du ton de l'affliction la plus vive.

Noble enfant! c'est donc moi dont l'aveugle faiblesse
De tes persécuteurs sert la scélératesse!
C'est moi dont la folie, exerçant son pouvoir,
Dans ton cœur vertueux jeta le désespoir!
Ressent-il du courroux contre une ame égarée?
D'un père en ses douleurs l'infortune est sacrée.
De ma fatalité subissant les rigueurs,
Trahi par mes transports, livré par mes langueurs,
Plains-moi! ne me hais pas, excuse un triste père,
Demandant ton pardon, démentant sa colère,
Et priant ta vertu, mon fils, de surmonter
Jusqu'aux secrets mépris qu'il a pu mériter.
Hélas! ainsi qu'à toi m'expliquant à la France,
Que ne puis-je expier la commune souffrance!
Est-elle mon ouvrage?... Ah! quels sont mes forfaits?
De moi-même souvent sais-je ce que je fais?
Souvent d'une blessure et profonde et cruelle
Ma propre main perça ma dépouille mortelle.
Souvent j'abandonnai ce corps déshonoré
Au plus grossier habit en lambeaux déchiré.
Quand aux cieux des étés s'allume une tempête,
Il semble que la foudre ait embrâsé ma tête;
Quand vient l'astre des nuits, ou le vent des hivers,
Mon esprit comprimé se glace au froid des airs.
Que suis-je pour l'État alors que je m'oublie
Au milieu des horreurs de ma mélancolie?
De jour croyant voir l'ombre, et de nuit la clarté:
Connaît-on les fureurs dont je suis emporté?
Tantôt sans voix, tantôt poussant des cris funèbres:
Mais au moment lucide où tombent mes ténèbres,
Qu'on me plaindrait! victime échappée à la mort,

(A la garde qui l'entoure.)

Frères d'armes! sauvons et le prince et son père!
Mort à qui les trahit! mort à qui veut la guerre!

(Au Dauphin.)

Est-ce à moi de ramper, Seigneur, dans votre cour?
Non, non, de ma fierté vos camps sont le séjour.
J'y porterai ce bras que le courage anime
A servir la vertu qu'il vengea par un crime;
Et d'un sinistre exploit, par mille coups plus beaux,
J'effacerai le blâme en guidant vos drapeaux.

(Le Roi se retire après avoir embrassé le Dauphin qui sort avec son escorte.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ISABELLE, GRANDS DE LA COUR ET DU CONSEIL.

(La Reine s'assied sous un dais entouré de fauteuils que viennent occuper les personnes de sa suite.)

ISABELLE.

Des intérêts du trône illustres confidens !
Vous, mes plus vrais appuis, seuls conseillers prudens !
Vous qui, désabusés par les maux où nous sommes,
Dégagez votre esprit des préjugés des hommes,
Sachez comment mes soins ont reconquis la paix
Sur le cœur indomté du conquérant anglais.
Il est vainqueur : le sort, contre toute apparence,
Dans les champs d'Azincour fit chanceler la France :
* Nos princes, dont l'effort la pouvait soutenir,
* Se sont tous divisés quand tous devaient s'unir.
Les peuples de nos champs, les peuples de nos villes,
Épuisant leur courage en discordes stériles,
A la licence, au meurtre enfin accoutumés,
Oppresseurs de leurs chefs qui les ont opprimés,

Ont tourné contre nous leur rage et les alarmes,
Ont refusé leurs bras à l'honneur de nos armes.
Tous les parens du Roi périrent tour-à-tour.
Orléans, le premier, égorgé dans ma cour,
Priva le trône en deuil du secours de sa gloire;
D'Anjou, vers l'Italie égarant la victoire,
Ensevelit au loin sa vie et ses trésors;
Berri, toujours flottant, rompit tous nos accords;
Bourbon, seul vertueux, fut l'espoir des provinces;
Mais vieillard gémissant des fureurs de nos princes,
Il exila sans fruit sa paisible équité :
De Bourgogne puissant la seule autorité
Allait faire fleurir mon sceptre respectable,
Quand le Dauphin pour lui se rendit redoutable:
Et tant d'inimitiés, tant de crimes divers;
Ont plus trahi l'État que nos premiers revers.
Le conquérant, habile à s'allier aux brigues,
Entra dans nos remparts que lui livraient nos ligues;
Et la Loire et la Seine, enfin de tous côtés,
Ont vu par les Anglais tous leurs ponts insultés.
Qu'exige du vainqueur l'avide barbarie?
L'Aquitaine et Poitiers, la Flandre et la Neustrie!
Ah! ne vaut-il pas mieux qu'à son titre incertain,
De ma fille bientôt joignant l'auguste main,
Pour légitime prince on daigne reconnaître
Le fils que de ces nœuds la France verra naître?
Et nos états alors, loin d'être partagés,
Contre un démembrement fleuriront protégés.
Quelle raison prévaut contre un pacte si sage?
Un fol orgueil français, un vain droit d'héritage;
La loi salique enfin, qui paraît dédaigner
Que le sang d'une femme ici puisse régner?

Doit-on immoler tout à des maximes vaines?
De grands rois sont sortis du sein d'illustres reines :
L'heureuse Catherine, au gré de votre choix,
Épouse de Henri vous donnera des rois.
Couronnons l'héritier du chef de l'Angleterre,
Qu'ont su légitimer tous les droits de la guerre,
Tous les droits du génie, et l'éclat des hauts faits,
Titres que ceux du sang n'égalèrent jamais.
J'attends l'ambassadeur chargé de sa réponse :
Mais nous, avant qu'au peuple un tel projet s'annonce,
Préparons les esprits, lents à se disposer,
Aux nouveaux changemens qu'on leur veut imposer.
Le salut de ce trône est mon désir suprême :
On le voit, à regret j'en chasse mon fils même ;
(Le roi Charles paraît.)
Mon fils qui, do régner est indigne aujourd'hui,
Teint du sang de Bourgogne assassiné par lui.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, CHARLES.

CHARLES.

Qu'ai-je entendu ?....

ISABELLE.

Comment!... ici, lui!...

CHARLES.

Votre maître
En ce conseil, je pense, a le droit de paraître.
J'ai feint par mes langueurs d'être à l'ombre enchaîné,
Afin de mieux surprendre un complot soupçonné.

Oui, perdre le Dauphin est le but qu'on propose :
Mais Charles, votre roi, vient protéger sa cause.
L'affreux Bourgogne est mort : de ce meurtre récent
Mon fils qui m'a parlé, mon fils est innocent :
Il a pour, repousser l'Anglais qu'on lui préfère,
Dieu, ses droits, son épée, et la France et son père.

ISABELLE.

Ce discours imprudent peut offenser Henri,
Henri notre vainqueur, sage autant qu'aguerri.

CHARLES.

J'estime d'un héros le noble caractère ;
* Mais roi français, je hais un roi de l'Angleterre *.

ISABELLE.

Charles se connaît-il lorsqu'il veut démentir
L'arrêt que de ses mains nous avons vu sortir,
Où chacun du coupable a lu l'ignominie ?...
Son acte envers l'Anglais prétend-il qu'on le nie ?
Des flots de sang vont-ils, par ce lâche détour,
Se joindre au sang qui fume aux plaines d'Azincour ?

CHARLES.

N'ayant plus rien à perdre à ce point de misère,
Sachons combattre encore en déplorant la guerre ;
Et m'immolant moi-même à l'état plein d'horreur,
Désavouer mon sceau que m'arracha l'erreur.

---

* A ce vers supprimé pour la scène, seule censure convenable, substituez celui-ci :

Mais roi français, je dois combattre l'Angleterre.

ISABELLE.

Suspendons nos desseins : demeurons en silence...
Député de Henri, Warwik déjà s'avance.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, WARWIK,

(Charles reste debout loin du trône.)

WARWIK. à Isabelle.

O vous, qui relevant vos états abattus,
Grande Reine, brillez par vos nobles vertus...

CHARLES, à part.

Ses vertus! ô des grands audacieux langage!

WARWIK.

Isabelle, accueillez mon fortuné message.
Mon maître, que le ciel voulut favoriser,
De ses brillans succès rougirait d'abuser.
Les désirs limités ont réglé sa fortune :
Il n'a point l'insolence aux Édouards commune;
Et ne veut point à Londre offrir des rois aux fers,
Qu'une pitié superbe opprime en leurs revers.

CHARLES, à part.

Dans ses feintes douceurs quel surcroît d'arrogance!

WARWIK.

Il pourrait, souverain des peuples de la France,
Du titre d'une aïeule à vos yeux se targuer;
Mais ses modestes vœux sauront le distinguer.
La modération guide les grandes ames.

Oui, perdre le Dauphin est le but qu'on propose :
Mais Charles, votre roi, vient protéger sa cause.
L'affreux Bourgogne est mort : de ce meurtre récent
Mon fils qui m'a parlé, mon fils est innocent :
Il a pour, repousser l'Anglais qu'on lui préfère,
Dieu, ses droits, son épée, et la France et son père.

ISABELLE.

Ce discours imprudent peut offenser Henri,
Henri notre vainqueur ; sage autant qu'aguerri.

CHARLES.

J'estime d'un héros le noble caractère ;
* Mais roi français, je hais un roi de l'Angleterre *.

ISABELLE.

Charles se connaît-il lorsqu'il veut démentir
L'arrêt que de ses mains nous avons vu sortir,
Où chacun du coupable a lu l'ignominie ?...
Son acte envers l'Anglais prétend-il qu'on le nie ?
Des flots de sang vont-ils, par ce lâche détour,
Se joindre au sang qui fume aux plaines d'Azincour ?

CHARLES.

N'ayant plus rien à perdre à ce point de misère,
Sachons combattre encore en déplorant la guerre ;
Et m'immolant moi-même à l'état plein d'horreur,
Désavouer mon sceau que m'arracha l'erreur.

---

* A ce vers supprimé pour la scène, seule censure convenable, substituez celui-ci :

Mais roi français, je dois combattre l'Angleterre.

ISABELLE.

Suspendons nos desseins : demeurons en silence...
Député de Henri, Warwik déjà s'avance.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, WARWIK,

(Charles reste debout loin du trône.)

WARWIK. à Isabelle.

O vous, qui relevant vos états abattus,
Grande Reine, brillez par vos nobles vertus...

CHARLES, à part.

Ses vertus! ô des grands audacieux langage!

WARWIK.

Isabelle, accueillez mon fortuné message.
Mon maître, que le ciel voulut favoriser,
De ses brillans succès rougirait d'abuser.
Les désirs limités ont réglé sa fortune :
Il n'a point l'insolence aux Édouards commune;
Et ne veut point à Londre offrir des rois aux fers,
Qu'une pitié superbe opprime en leurs revers.

CHARLES, à part.

Dans ses feintes douceurs quel surcroît d'arrogance!

WARWIK.

Il pourrait, souverain des peuples de la France,
Du titre d'une aieule à vos yeux se targuer;
Mais ses modestes vœux sauront le distinguer.
La modération guide les grandes ames.

Contre qui hautement tout l'état doit crier,
Et que dans l'avenir rien ne peut expier.

ISABELLE.

Ah! vous verrez pourtant saluer par nos villes
Le vainqueur qui met fin à nos guerres civiles.

CHARLES.

Oui, fils de nos aïeux, en héros fortuné,
Le huitième Louis dans Londres couronné,
Vit une foule abjecte exalter son passage.
En chaque nation le vulgaire est volage;
Mais les vrais citoyens, mais les grands magistrats,
D'un triomphe étranger détournent tous leurs pas.
Que Henri par ma mort commence sa conquête,
Et de Charle ennemi qu'il abatte la tête.

ISABELLE.

De votre tête, hélas! prince trop agité,
Ne craignez bien plutôt que la fragilité....

CHARLES.

Je vous entends, barbare!... il vous convient, sans doute,
Que même en ses retours mon esprit se redoute,
Et que de ma stupeur le silence odieux
Autorise aujourd'hui ce pacte injurieux!
Peut-être il vous plairait que, dans ma véhémence,
Comme aux frivoles jeux créés pour ma démence,
Je jouasse l'état, le peuple, et qu'à jamais
Je livrasse au hasard le sort de mes sujets.... *

---

* Le jeu de cartes fut inventé en France pour distraire le Roi de ses frénésies : il est devenu le délassement des sages de nos siècles.

Non, de mon jugement la lueur trop nouvelle
M'éclaire assez l'horreur que Warwik me révèle.

WARWIK, en se retirant.

Reine, cessons...

ISABELLE.

Quel bruit! qui nous vient approcher?
Le Dauphin!...

(Le Dauphin paraît avec une escorte.)

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, LE DAUPHIN, ET SES GARDES.

LE DAUPHIN.

Oui, lui-même ose en ce lieu marcher;
Et du seuil du palais la garde trop peu forte
N'en aurait pu fermer l'accès à mon escorte.
Dois je fuir en banni par des chemins obscurs?
Non, je dois hautement protester dans ces murs,
Contre votre sentence à mon père odieuse,
Contre une paix sinistre à tous injurieuse,
Et vil prix des traités qui vendent à Henri,
Comme un lâche troupeau tout un peuple aguerri.
Je pars; et d'ici même, avec ma faible armée,
Grossie à chaque pas et d'honneur animée,
Je cours joindre un renfort de vaillans Écossais,
Que l'orgueil d'Albion lie au sort des Français.
Trop fier pour me soumettre à l'humble idolâtrie
Qui fait d'un homme heureux le dieu de ma patrie,

LOUIS IX

EN ÉGYPTE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR M. LEMERCIER;

Représentée, pour la première fois, au second Théâtre-Français, le 5 août 1821.

PERSONNAGES.

LOUIS IX, roi de France.
OCTAIR, arabe, chef des Mamelus.
ALMADAN, soudan d'Égypte.
JOINVILLE, seigneur français.
ALPHONSE, comte de Poitiers, frère du roi.
AZÉDIN, confident d'Almadan.
ISAÏDE, sultane égyptienne, veuve de Mélédin.
ZOIME, nourrice d'Isaïde, Géorgienne.
CHEVALIERS FRANÇAIS.
TROUPES D'ÉGYPTIENS, DE MAMELUS ET D'ARABES.

La scène se passe aux environs de la ville de Massoure.

LOUIS IX,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une place entourée de palmiers : sur l'un des côtés est dressée une tente dont le seuil élevé laisse apercevoir l'intérieur ; sur l'autre côté, et vers le fond de l'enceinte, on découvre des pavillons entourés de gardes, une plaine sablonneuse et des pyramides très-lointaines.

SCÈNE I.

ISAIDE, ZOIME.

ISAIDE.

Zoime, attends ici le retour d'Almadan :
Voici le pavillon qu'a planté ce soudan
Sur la rive du Nil aux chrétiens si funeste ;
L'autre tente renferme un déplorable reste
D'européens captifs, réservés à la mort :
Viens ; détournons nos yeux de leur malheureux sort,
Tendre Zoime, ô toi, dont le sein m'a nourrie,

O de tout mon destin confidente chérie !
Apprends-moi le sujet qui te rend à mes yeux ;
Je te dirai quels coups on m'apprête en ces lieux :
Il tardait à mon cœur, lassé de ton absence,
De consulter ici ta discrète prudence.

ZOÏME.

Un ordre qu'Almadan a signé de sa main
M'a de son camp nouveau fait prendre le chemin :
Je quittai Babylone et touchai ce rivage.
L'esclave qu'Almadan chargea de son message
Me mena vers lui-même, et son premier aspect
Pénétra tous mes sens de crainte et de respect ;
Alors, en souriant : « Nourrice d'Isaïde,
» Long-tems tu lui servis de compagne et de guide,
» Saurais-tu, m'a-t-il dit, quelle ville, quels bords,
» De mon père expiré recèlent les trésors ?
» Mon père, dont l'amour honora ta maîtresse,
» Lui fit avec son lit partager sa richesse.
» Sa mort la laisse veuve ; et je veux l'empêcher
» De dissiper ses dons qu'elle ose me cacher. »
Ma réponse au sultan laisse ignorer encore
Ce mystère important que moi-même j'ignore ;
Mais si votre secret m'eût été confié,
Mon zèle pour le taire eût tout sacrifié.

ISAIDE.

Zoïme, je le sais : aucune violence
Ne t'eût contrainte à rompre un fidèle silence.
Ton cœur n'est point semblable à ces perfides cœurs
Dont l'effroi, l'intérêt sont aisément vainqueurs,
Et qui, sans redouter la peine due aux traîtres,
Vont à qui les achète et tremblent sous deux maîtres.

Almadan eût en vain payé du plus haut prix
Mes secrets lâchement à tes lèvres surpris.
Ta foi n'eût pu trahir l'honneur d'un long service.

ZOÏME.

Pour vous, belle Isaïde, a-t-il tant d'injustice?
Oublierait-il si tôt qu'il vous doit son pouvoir?
Car, si le bruit public me l'a bien fait savoir,
Quand Mélédin son père expira dans l'armée,
Votre soin, devançant la prompte renommée,
Envoya la nouvelle aux champs assyriens,
Du deuil caché par vous à nos Égyptiens;
Et dans le même tems, par ce zèle prospère,
En revoyant le fils on sut la mort du père.
C'est ce qu'à Babylone * on nous a raconté.

ISAIDE.

Oui, son sceptre est un don qu'il tient de ma bonté.
Mon époux, qu'attristait la sombre jalousie,
Exilait son courage aux confins de l'Asie,
De peur que tout d'un coup sa jeune ambition.
N'arrachât de ses mains la domination.
Cependant les Français, et Louis à leur tête,
Des plaines de Massoure achevaient la conquête;
Ce roi chrétien, déjà maître de nos cités,
Eût, en mettant le comble à nos adversités,
Détrait de Mélédin la cohorte ébranlée,
Si sa mort aux soldats eût été révélée.
L'armée était sans chef; le destin protecteur
Aurait pu d'un émir faire un usurpateur.

---

* La Babylone d'Égypte, la ville du *Caire*.

Du poison ou du fer la seule diligence
Sans peine eût d'Almadan prévenu la vengeance :
Je parai tous ces coups ; s'il règne, c'est par moi.
Le croirais-tu ? sa haine est le prix de ma foi.
Tout l'afflige, mon rang, ma première puissance,
Mes services, le poids de la reconnaissance.
Ses chagrins inquiets accusent aujourd'hui
Ce même art séduisant que j'employai pour lui :
Il craint, il hait en moi jusqu'à mon titre même ;
De ce génie ingrat la défiance extrême
Recherche quel profit, corrompant son effet,
D'une noble conduite altère le bienfait ;
Du fardeau qui lui pèse un soupçon le soulage,
Et de sa dette ainsi son orgueil se dégage.
Va, son sort instruira des cœurs plus généreux
A mieux récompenser ce qu'on tenta pour eux.

ZOIME.

C'est doubler vos périls que de son héritage
Vous-même retrancher et céler un partage.

ISAIDE.

Je l'acquis de son père ; il veut me le ravir
Pour attaquer mes droits, me perdre, ou m'asservir.
S'il m'avait dépouillée, il trancherait ma vie.
Tu le vois, sa fureur brûle d'être assouvie
Au sang de ces chrétiens qu'il garde prisonniers.
Il sait qu'il tient leur roi parmi leurs chevaliers ;
Il ne le connaît pas ; aucun ne le déclare.
Le faux bruit de sa mort irrite le barbare ;
Mais il suspend ses coups par un cupide effroi
De perdre la rançon qu'il attend de ce roi.
Comme eux dans sa vengeance avec art je l'arrête ;

De peur qu'avec mon or il ne veuille ma tête.

ZOIME.

De votre résistance enfin las et confus,
Quoi? doutez-vous qu'il tarde à punir vos refus?
Eh! qui vous sauvera du lien homicide?...

ISAIDE.

Qui, Zoïme?... peut-être un guerrier intrépide.

ZOIME.

Nul mortel, au mépris du sultan courroucé...

ISAIDE.

Lis jusqu'au fond d'un cœur que l'amour a blessé.
Tu connais Octaïr, ce fils de l'Arabie,
Si fidèle à la loi que la Mecque a subie,
Qui, des ses premiers ans chéri de Mélédin,
Ainsi qu'à Mahomet lui voua son destin?
Charmé de ses vertus dont il parlait sans cesse,
Le vieillard belliqueux nous vantait sa jeunesse:
Pour prix de mille exploits, ses ordres absolus
L'élevèrent au rang de chef des Mamelus.
Ne te souvient-il pas comme avec complaisance
Mon époux une fois voulut, par ma présence,
Combler le juste honneur si dignement rendu
Au héros fortuné qui l'avait défendu?
Il exigea (pour moi dangereux ministère!)
Que ma main lui ceignît un brillant cimeterre.
J'obéis; et mon bras, doucement avancé,
Détournant un des plis de mon voile baissé,
Sous son ombre je vis cette tête guerrière,
Et de ses yeux levés la perçante lumière.
O surprise! ô pudeur! heureuse que du moins

Le lin m'ait dérobée aux curieux témoins!
Je brûlai; je rougis; ma raison fut troublée;
Le feu de ses regards m'avait presque aveuglée;
Ma bouche murmura des mots interrompus,
Et mon corps fléchissant ne se soutenait plus.
Octaïr n'avait point ce farouche visage
Que flétrit des combats le dur apprentissage,
Ni ces traits que noircit l'astre de nos climats;
Mais un front jeune et fier, brillant de doux appas;
Et de son noble aspect le redoutable empire
M'annonça la valeur que tout son sein respire.
La guerre l'éloigna : j'ignorai quelque tems
Les faits de mon vainqueur toujours plus éclatans;
Et de sa vue en moi conservant la mémoire,
Honteuse, je n'osais m'informer de sa gloire :
Mais lorsqu'en Mélédin le sort si rigoureux
Trancha d'un même coup et la vie et mes nœuds,
Près du soudan son fils, et dans sa garde même,
Charmant, il reparut. Je suis libre, et je l'aime;
Et s'il en est besoin, Zoïme, tu verras
S'armer pour ma défense un invincible bras.

ZOIME.

Qu'attendre d'un soldat?....

ISAIDE.

J'attends tout du courage.

ZOIME.

Sait-il vos sentimens?...

ISAIDE.

Non, Zoïme, aucun gage
N'assure ce complice encore à mon amour.

Si mon feu déclaré ne l'enflamme à son tour...,
Qu'il tremble.... dans les camps dès l'enfance conduite,
Par leur spectacle affreux mille horreurs m'ont instruite
A ne plus redouter le bruit roulant des chars,
Le meurtre, la vengeance, et les sanglans hasards :
Bientôt de ses mépris ma pudeur indignée
Vengerait ma beauté par l'ingrat dédaignée ;
Le Nil engloutirait, à mon premier signal,
Un lâche dont l'aspect me deviendrait fatal....
Mais il est jeune, aimé ; quelles sont mes alarmes ?
Moi, veuve d'un sultan qui trouvait tant de charmes
A voir ses derniers jours par mes soins s'embellir,
Qu'il semblait, malgré l'âge, oublier de vieillir ?
Octaïr, dans l'ardeur de ses tendres années,
En aveugle à mon sort joindra ses destinées.
Mes conseils, mon amour, lui feront tout braver :
Plus haut que tu ne crois j'espère l'élever.
Le soudan que j'ai fait, et dont l'orgueil m'outrage ;
Doit trembler que ma main ne brise son ouvrage....
Zoïme, j'en frémis.... oui, peut-être demain
Il faudra que le fer prévienne un inhumain
Dont le jaloux ennui d'avance me condamne,
Et me laisse à regret le titre de sultane.
Il vient.... contraignons-nous : sous un respect forcé,
Voilons l'inimitié de mon cœur offensé.
De la soumission l'insidieuse adresse
Cache aux tyrans ici les piéges qu'on leur dresse,
Et la haine dans l'ombre autour d'eux sait ramper
Jusqu'au moment propice à les envelopper.

SCÈNE II.

ALMADAN, AZÉDIN, ISÁIDE, ZOIME.

ALMADAN.

Sultane, on vous a dit que ma loi vous ordonne
De remonter le Nil jusques à Babylone.
Ma nef et les zéphirs vous pressent de quitter
Les lieux que mes rigueurs sont près d'ensanglanter :
Les Chrétiens vont périr condamnés par mes armes.
Épargnez-vous l'ennui de leurs cris, de leurs larmes.
Vous sied-il dans nos camps d'exposer mille attraits
Chastement consacrés à l'ombre des palais ?
Souvent il est trop vrai qu'une volage épouse
Offensant d'un époux la mémoire jalouse,
A peine ayant sur lui refermé le cercueil,
Songe à quelque autre amant dans les pompes du deuil.
Ces infidèles cœurs n'ont rien qui vous ressemble.
J'ai fait mander Zoïme : allez, partez ensemble.
Je ne vous tairai point qu'il m'importe d'avoir
Tout l'or que Mélédin mit en votre pouvoir :
Aux trésors paternels j'ai le droit de prétendre ;
Et je veux qu'en partant vous me les fassiez rendre.

ISAIDE.

Seigneur, puis-je sitôt....

ALMADAN.

Isaïde, cessez
D'opposer des lenteurs.... j'ai dit : c'en est assez.
(Isaide se retire en le saluant avec humilité.)

SCÈNE III.

ALMADAN, AZÉDIN.

ALMADAN.

Azédin, le respect qu'elle fait apparaître
S'efforce à déguiser son horreur pour un maître.
L'inimitié, qui tremble et se tait devant nous,
N'osant pas nous braver, conspire à nos genoux,
Ordinaire péril de ma haute puissance!
Elle tombe d'un coup sous la main qui l'encense.
Tu vois cette orgueilleuse à mes pieds s'incliner,
Eh bien! son seul désir est de m'assasiner.
A la cour des sultans ces haines sont communes:
Je n'appris à régner que par leurs infortunes.

AZÉDIN.

Ah! de la défiance évitez les leçons.
Mille attentats sont nés des injustes soupçons:
Et tel qu'on accusa, vivait dans l'innocence,
Qui devint criminel pour sa seule défense.
La sultane envers vous est sincère, et sa main
Vous a remis, Seigneur, le pouvoir souverain.
N'ayant point eu de fils, veuve de votre père,
Son cœur vous adopta, c'est en vous qu'elle espère:
Pourquoi, Seigneur (mon zèle excuse ce discours),
De tant de vains soucis vous alarmer toujours?

ALMADAN.

Quoi donc? sans fondement accusé-je Isaïde
Qui trouble tout mon camp de sa brigue perfide?

Quel objet pour calmer mes chagrins soupçonneux
Qu'une femme qu'agite un cœur ambitieux;
Qui seule, disposant de son sort et du nôtre,
M'ayant nommé soudan peut en nommer un autre!
J'ai de son dévoûment plus d'un garant certain,
Réponds-tu ; juge mieux d'un esprit si hautain.
Elle sait que l'Égypte avec impatience
Eût souffert un outrage au droit de ma naissance,
Et craignant qu'un des chefs ne l'en punît enfin,
Elle appela ton maître au rang de Mélédin.
Par la reconnaissance il lui parut facile
D'enchaîner à son gré ma jeunesse docile.
En son propre intérêt je trouvai mon salut ;
Mais toujours en mes camps son parti prévalut.
Même, il n'est pour ma perte aucun bruit qu'on n'invente:
On répand qu'au milieu d'une fête imprudente,
D'un nectar énivrant me laissant échauffer,
Un flambeau des festins fut tranché par ce fer ;
Et je jurai, dit-on, que mes mains étaient prêtes
A faire des émirs voler ainsi les têtes.
Ce récit dans le peuple a couru contre moi :
Plus un bruit est grossier, plus on y prête foi.
Cependant, Azédin, la coupable sultane
A ces discours menteurs a prêté son organe.
T'avoûrai-je bien plus? je la hais : son aspect,
Importun à ma vue, à mon cœur est suspect.
Je ne sais qui me dit qu'elle m'est dangereuse :
Son bonheur porte ombrage à mon étoile heureuse.
J'ai vaincu les Chrétiens par mes vaillans efforts :
Leur prince est dans mes fers, leurs plus grands chefs sont morts!
N'importe ; la tristesse accablera mon ame
Tant qu'aux bords de Thanis je verrai cette femme.

AZÉDIN.

Elle va les quitter, Seigneur; qu'est-il besoin
D'affliger votre esprit d'un inutile soin?
Oubliez les ingrats dont les ames se vendent :
Ne pensez qu'aux vertus des cœurs qui vous défendent.
Parmi quelques mutins parlant de vous trahir,
Un vengeur s'est montré...

ALMADAN.

Son nom est Octaïr :
Je m'en suis informé. Son zèle, sa vaillance,
Méritent de ma part une ample récompense.
Sa fougue impétueuse accabla les Français :
Je dois presque à son bras notre dernier succès.
Sait-il que dans ce lieu ma volonté le mande?

AZÉDIN.

J'ai couru l'avertir.

ALMADAN.

Oui, je veux qu'il commande
Le corps des Mamelus (*) par ses faits illustré.
Il succède à leur chef sous mes yeux expiré.

AZÉDIN.

Le voici qui s'avance, et cet honneur suprême
Lui sera confirmé par votre bouche même.

(*) Mamelus a été employé, comme plus poétique que Mamelouckes, par Voltaire.

SCÈNE IV.

ALMADAN, OCTAIR, AZÉDIN.

ALMADAN.

Jeune guerrier, ton maître était impatient
De voir l'appui nouveau des fils de l'Orient.
Ma justice te doit le prix de son estime.
De mes fiers Mamelus sois le chef magnanime.
Un guerrier courageux fait devant ses drapeaux
Marcher tous les mortels ainsi que des troupeaux.

OCTAIR.

Seigneur, je fus soldat, j'obéis sans murmure ;
Et du commandement dont votre voix m'assure
Vous ne verrez user le docile Octair
Que pour forcer l'armée à vous mieux obéir.

ALMADAN.

On vante hautement ton cœur fidèle et brave.
Es-tu né sur ces bords ?

OCTAIR.

Je naquis d'une esclave,
A Médine, parmi des Arabes errans :
Mon père était pasteur.

ALMADAN.

Qui t'a mis dans nos rangs ?

OCTAIR.

Le sultan Mélédin, qui traversait nos plaines,
Fut conduit par la soif à des sources lointaines
Dont je lui découvris les salutaires eaux.

J'avais guidé sa course, abreuvé ses chameaux;
Il daigna m'acheter et me donna des armes.
Enfant, déjà pour moi la guerre avait des charmes.

ALMADAN.

Jeune, on en voit la gloire et non pas les dangers.

OCTAIR.

Des dangers!... en est-il? les brigands passagers
Qui venaient dépouiller ma famille appauvrie,
Sous mon arc ou ma fronde expiaient leur furie.
Quand j'avais défendu mon bercail menacé
D'un monstre rugissant par mes flèches percé,
Souvent je me disais : « Honneur aux mains vaillantes
» Qui des hommes ainsi garantissent les tentes,
» Et d'ennemis nombreux sauvent les nations,
» Comme moi ces brebis de la dent des lions! »

ALMADAN.

J'ouvre à ce grand courage une vaste carrière.

OCTAIR, d'un ton enflammé.

Ainsi s'accomplira ma destinée entière.

ALMADAN.

Que dis-tu?

OCTAIR.

Les devins m'ont jadis annoncé
Que dans le plus haut rang je me verrais placé.

ALMADAN.

Toi!

OCTAIR.

Leur art a dit vrai : mon bonheur se déclare.

ALMADAN, avec défiance et ironie.

Sur la foi des devins l'ambition s'égare.

OCTAIR.

Ah! la mienne, Seigneur, n'aurait jamais conçu
L'espoir du noble rang que de vous j'ai reçu.

ALMADAN, avec gravité.

Tant d'honneur, Octaïr, n'est dû qu'à ma justice.

OCTAIR, avec enthousiasme.

Tout est écrit au ciel; le prix et le service.

ALMADAN, étonné.

Souviens-toi qu'aujourd'hui tu méritas mon choix
Pour avoir des mutins su réprimer la voix.

OCTAIR.

Mon zèle aurait eu peine à souffrir leur licence.
« Aux sultans, ai-je dit, Dieu prête sa puissance.
» Lorsqu'ils sont des tyrans, lui seul doit les juger :
» L'ange exterminateur descend pour le venger;
» Et, jetant ses regards sur la terre où nous sommes,
» Arme à son gré le bras qui délivre les hommes. »

ALMADAN, d'un ton sévère.

Cet ange redoutable est prompt à se saisir
De l'esclave qu'agite un orgueilleux désir,
Et qui se croit plus grand que tous ceux qu'il voit naître
Pour combattre et mourir en défendant leur maître.
Jamais cet insensé, qui court à son malheur,
N'arrive où t'a conduit ta fidèle valeur :
Il meurt anéanti, comme sont sur la terre
Tombés les vils chrétiens devant ton cimeterre.

OCTAIR.

Ce fer qui vous servit, gage d'un heureux sort,
Ne pouvant me trahir dut leur porter la mort.

ALMADAN.

Quel mystère s'attache à cette arme homicide?

OCTAIR.

C'est un don que me fit la sultane Isaïde.

ALMADAN, troublé.

Comment?...

OCTAIR, avec feu.

Et je jurai que ce fer précieux
M'ouvrirait le chemin de la gloire et des cieux.

ALMADAN, bas, à Azédin.

Tu l'entends? Est-ce donc à tort que je m'alarme?
Isaïde en secret les séduit et les arme.
Jette-t-elle au hasard ses dons infructueux?
Ce guerrier est hardi, crédule, impétueux....
Faut-il que je le perde à l'heure où je l'élève?
(A Octaïr.)
La sultane, dis-tu, t'enrichit de ce glaive?
En quel tems? à quel titre? et pourquoi ce présent?

OCTAIR.

Votre père, Seigneur, pour moi si bienfesant,
M'avait de ses coursiers soumis quelques escortes;
Et, de ses pavillons me confiant les portes,
Voulut que la sultane, aux yeux de ses soldats,
M'honorât de ce fer pour prix d'heureux combats:
Depuis ce jour surtout présent à ma mémoire,
Mon bras, mon sang, mon cœur appartint à la gloire:
Sans crainte et redoutable à tous nos ennemis,
Je marchai vers l'honneur à pas plus affermis.
Lorsque, ayant enlevé ce prince à notre hommage,
De Mélédin en vous Dieu nous rendit l'image,
Par les Européens vos camps étaient pressés,

Terrible, je parus et les ai terrassés.
La mort, qui devant moi volait sur cette rive,
Ne me frappera pas que son heure n'arrive.
Au travers du carnage en aveugle emporté,
J'ai redoublé ma foi dans la fatalité.
J'embrasse l'espérance à mon bonheur offerte :
A qui m'attaquerait j'ose assurer sa perte.
De berger devenu chef de vos légions,
Je ne fus point trompé par les prédictions.

ALMADAN, courroucé.

Quoi ? de ta vanité quelle est donc la pensée ?
Est-ce aux augures vains, à ta fougue insensée,
Au glaive qu'une femme autrefois t'a donné,
Que tu dois de tes coups le hasard fortuné ?
Ah ! présume un peu moins de ton destin prospère.
Rends en grâce à ton Dieu ; sers, et tremble, et révère.
Plus humble à l'avenir, songe que le passé
Reçut sa récompense et qu'il est effacé.
Songe qu'un fol orgueil ternirait tout ton lustre ;
Que je puis d'un seul mot borner ta route illustre ;
Et que, pour les Chrétiens si fatal un moment,
Tu n'es de Mahomet qu'un fragile instrument.

OCTAIR.

Nul mortel plus que moi n'adora le prophète :
Si j'ai pu l'offenser, frappez ; voilà ma tête.
(Il se met aux genoux du soudan.)

ALMADAN.

Lève-toi : devant lui tout doit s'humilier.
(A Azédin.)
Cet Arabe est croyant, et je peux m'y fier.
(A Octaïr.)
Octaïr, réunis tous les captifs ensemble :

Dis soudain à Louis qu'il se montre ou qu'il tremble;
S'il se tait et se cache entre tous ses guerriers,
Inconnu, qu'on l'immole avec ses chevaliers.

OCTAIR.

Seigneur, vous obéir sera toute ma gloire.

(On entend au loin le nom d'Octaïr.)

ALMADAN.

Qu'entends-je ?...

OCTAIR.

Vos soldats proclamant ma victoire.

ALDAMAN.

(A part.) (Haut.) (A Azédin.)
Sa victoire!... Venez. Que demain nul retard
De la sultane ici n'arrête le départ.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ALPHONSE, JOINVILLE, FRANÇAIS ENCHAINÉS, GARDES ÉGYPTIENS.

JOINVILLE, sur le devant de la scène.

Quel ordre nous rassemble? et parmi nos chrétiens,
Quel Français vois-je encor chargé d'affreux liens?...
Vous, frère de mon roi! vous, magnanime Aphonse!

ALPHONSE.

Est-ce Joinville, ô ciel! que cette voix m'annonce?
Lui, qu'au nombre des morts je crus enveloppé,
Au glaive, aux Sarrasins, au fleuve est échappé!
Le ciel, auteur des maux où ma force succombe,
Veut-il me consoler sur le bord de la tombe?

JOINVILLE.

Laissez moi, s'il se peut, oublier nos tourmens,
Et goûter la douceur de vos embrassemens!
Ne nous fatiguons pas d'une crainte importune,
Seigneur; la prévoyance ajoute à l'infortune.
Le sort nous fait connaître à des revers soudains
Que pour le pénétrer tous nos regards sont vains.
Qui jamais aurait cru nos palmes incertaines,
Et qu'aux rives du Nil nous traînerions des chaînes?

ALPHONSE.

Eh! comment du trépas fûtes-vous garanti?

JOINVILLE.

Le sais-je? Que les flots ne m'ont-ils englouti
Avant d'être témoin de l'entière ruine
D'un camp d'où nous chassa la peste et la famine!
Les morts nageant sur l'onde, en leur course arrêtés;
Et chargeant de poisons tous les vents infectés;
Les mourans exhalant une homicide haleine,
Leurs lits abandonnés sur la brûlante arène,
Leurs sépulcres ouverts, chaque jour plus voisins,
Furent nos seuls vainqueurs, et non les Sarrasins.
Même encore (ô vertu qu'on aura peine à croire!)
Le Roi sur ces fléaux remporta la victoire.
Nous vîmes couronner par le pieux Louis
Les hauts faits dont l'éclat nous avait éblouis.
Ses ordres saintement du fleuve retirèrent
Les débris des Chrétiens, que nos mains séparèrent
De tout l'impur amas de ces vils musulmans
Repoussés vers la mer loin des ponts écumans.
Là, trempant de ses pleurs le limon qui les souille,
Ton plus cher favori vient laver ta dépouille,
Jeune d'Artois *, héros moissonné dans ta fleur,
Et qu'a puni la mort d'un excès de valeur!
Et moi, faible, épuisé de blessures profondes,
Sur la foi de la nuit, des voiles et des ondes,
Je quittai le monarque... Éloignement cruel!
Ah! pressentais-je alors qu'il dût être éternel!
Ma galère, voguant à l'abri d'un ciel sombre,
Évitait l'ennemi dans l'épaisseur de l'ombre,
Lorsque de Damiette un vent nous écartant,

* Robert.

Au port que nous quittions nous renvoie à l'instant ;
Et des feux allumés nous montrent au rivage
Les blessés qu'on égorge et le camp qu'on ravage.
Mon pilote veut fuir, et s'entend menacer
D'un vaisseau dont il voit les rames s'avancer ;
Il s'étonne, il pâlit ; tout lui présente un piége ;
Les deux rives, le Nil, et les airs, tout l'assiége.
L'épée en main sur lui, moi, par un prompt effort,
Je l'écarte à-la-fois du navire et du bord ;
Enfin la lutte est vaine, et l'ancre nous arrête.
Du rivage les dards volaient sur notre tête ;
Et du fleuve, sur nous jaillissant en éclairs,
Un feu lancé blanchit l'obscurité des airs,
Y serpente, s'élève, et sur l'onde et nos voiles
Tombe en semant le ciel de fatales étoiles.
On atteint ma galère ; et, partout effrayés,
Mes défenseurs sont pris, immolés ou noyés.
O ciel ! qui nous armas pour ta sainte querelle,
Tu voulus me sauver par un jeune infidèle,
Qui, nageant vers ma nef, saisit ses bords sanglans,
M'embrasse demi-mort, d'un nœud me ceint les flancs,
Et sous les eaux m'attire en une barque immense,
Où de mes compagnons le meurtre recommence.
Le Sarrasin retient le fer levé sur moi,
Et m'annonce aux bourreaux comme un parent du Roi.
Dieu permet donc, malgré les débats de la terre,
Que la pitié partout ait sa loi salutaire !

ALPHONSE.

Est-ce un bienfait, hélas ! de prolonger nos jours,
Dont l'esclavage affreux va corrompre le cours ?

JOINVILLE.

Vil jouet, on me mène en chaque lieu funeste

Où des Français captifs est renfermé le reste.
Mon œil cherche Louis, qu'on me promet en vain...
Votre frère n'est plus... O digne souverain!
C'en est fait, et du Nil tu fus la triste proie!
Si je l'eusse revu, quelle eût été ma joie!
Ah! poussant à ses pieds mille tendres sanglots,
De mon sang pour le sien j'aurais offert les flots!

ALPHONSE.

Sois prudent,... à ta foi je m'ouvre en assurance,
Cher Joinville...

JOINVILLE.

Auriez-vous un reste d'espérance?

ALPHONSE.

Oui, ce frère, oui, ton roi qu'on crut au rang des morts,
Il vit.

JOINVILLE.

Serait-il vrai?

ALPHONSE.

Réprime tes transports.
Les bruits de son trépas le sauveront, peut-être...
S'il s'offre à tes regards, feins de le méconnaître.
Des Français, l'un par l'autre en secret avertis,
Aucun à son aspect ne nous a démentis.
L'honneur à son salut et le hasard conspire:
Dans les fers d'Almadan ici même il respire.

JOINVILLE.

Quel bonheur plein d'alarme et quels plaisirs amers!
Je retrouve mon roi, mais hélas! dans les fers.

ALPHONSE.

Par la contagion chassés vers Damiette,

Nous partions ; l'ennemi, nous fermant la retraite,
Répandit en nos rangs le tumulte et l'horreur.
Ces flammes, dont l'aspect t'a glacé de terreur,
De nos tristes vaincus éclairaient le carnage.

JOINVILLE

Nul guerrier n'a du Roi protégé le passage ?

ALPHONSE.

Chatillon à sa suite opposait son effort.

JOINVILLE.

Chatillon ! et qui put le surmonter ?

ALPHONSE.

La mort.

JOINVILLE.

Digne éloge, en effet, d'un guerrier magnanime !...
Français, vous pleurerez cette illustre victime ;
Car, j'aime à le penser, vos esprits généreux
Suivent nos pas de loin sur ces bords malheureux :
Nul héros n'est absent aux yeux de la patrie.
Mais, Seigneur, et Sargine, et sa troupe aguerrie
Étaient-ils près du Roi ?

ALPHONSE.

Sargine, le dernier,
De mon frère expirant devint le bouclier :
Il a de ses amis pleuré les funérailles.
Les soldats que Paris vit naître en ses murailles
Ont d'un courage égal ardemment combattu.

JOINVILLE.

Paie, en la consacrant, un prix à leur vertu,

Belle et vaste cité! transmets à la mémoire
Que tes fils avec nous combattaient pour ta gloire.

ALPHONSE

Des ordres de Louis faussement proclamés
Trahissant leur valeur les ont seuls désarmés.
Le sultan est troublé par de confus indices :
Mais nos fiers chevaliers, au péril des supplices,
Se jurent sur l'honneur un mystère sacré.
Voilà tous nos secrets.

JOINVILLE.

Seigneur, je les tairai.
Quel besoin d'un serment? j'ai donné ma parole :
Pour elle, s'il le faut, un chevalier s'immole.

ALPHONSE.

Louis était d'avance au trépas résigné.
Son scrupule à nos vœux a long-tems répugné :
Sa bouche nous aurait confondus la première ;
Mais par son désaveu nous perdions la lumière :
Il consent au silence, et nous dérobe aux coups
De l'avare soudan qui le croit parmi nous ;
Et qui d'entre ses mains jaloux qu'il se rachète
Suspend à cet appât sa vengeance inquiète.

JOINVILLE.

Cette erreur, vain secours, durera peu de tems.

ALPHONSE.

La mort plane sur lui, sur nous, et je l'attends.

JOINVILLE.

Aux murs de Damiette, ô ciel! sauve la Reine ;
Et qu'au sein de Paris ta faveur la ramène!

ALPHONSE.

Sauve, sauve en ses flancs le gage précieux
Que lui laissa Louis du sang de nos aïeux !

JOINVILLE.

Le noble Charle est-il trahi par la victoire ?

ALPHONSE.

Ses yeux ne verront plus les rives de la Loire.

JOINVILLE.

Quoi ? le comte d'Anjou ; votre frère a péri !

ALPHONSE.

Non, mais d'indignes fers j'ai vu son bras flétri.

JOINVILLE.

Et j'arrose de pleurs votre main désarmée...
Rien ne nous reste donc ?...

ALPHONSE.

Que notre renommée.

(Il aperçoit Octaïr qui s'avance.)

Joinville, taisons-nous ; et gardez vos sermens.

JOINVILLE.

Mon cœur saurait pour eux défier les tourmens.

SCÈNE II.

ALPHONSE, JOINVILLE, OCTAIR, FRANÇAIS ENCHAINÉS, GARDES ÉGYPTIENS.

OCTAIR, aux croisés.

Qui de vous est Louis ? que sans crainte il se nomme.
Mon prince est curieux d'admirer ce grand homme.

Désignez votre roi, malheureux chevaliers...

(Les Français restent muets.)

Vous ne répondez point!... Eh quoi? vils prisonniers,
Quel espoir vous séduit? Tremblez pour votre tête.

(Personne ne répond.)

Ce roi vit-il? Parlez, ou cette main est prête...

(Il met la main sur son glaive.)

Dans ce silence altier, quoi? vous vous obstinez!...

(Il tire le glaive à demi et le replace dans le fourreau, après une réflexion qui le modère.)

Près de leurs compagnons qu'en ce lieu ramenés,
A peser leurs destins un moment ils demeurent :
Et s'ils ne livrent pas leur souverain, qu'ils meurent.

(On les emmène, en silence, dans la tente voisine.)

SCÈNE III.

OCTAIR, seul.

Pourquoi notre soudan tarde-t-il à punir
Ces croisés, que la mer eût bien dû retenir,
Et qui de tous les points de l'Europe lointaine
Apportaient la terreur sur la rive africaine?
Quels biens dans nos climats voulaient-ils conquérir?
Ce ciel, qui nous embrâse, et qui les fait périr!
Ces temples, dont partout les muets caractères
Des âges écoulés leur cachent les mystères!
Ces palais de la mort, restés sans habitans,
Où du néant des rois se parlent tous les tems!
Que de peuples l'orgueil des hautes pyramides
Vit passer engloutis dans nos sables avides,
Memphis! sans qu'aucun d'eux, à l'Arabe pareil,

ISAIDE.

Ton trouble en m'écoutant ne fut donc pas trompeur :
Je pénètre en ton ame et parlerai sans peur.
Cette femme, Octa r, dont l'image te touche,
Dont tu me tais le nom respecté de ta bouche,
Et dont le souvenir semble régner sur toi,
Elle invoque ton aide et se livre à ta foi.
Son voile, heureux abri qui couvre son visage,
De sa pudeur vaincue enhardit le langage :
Rassure donc sa crainte, ou souffre qu'à jamais
Il te cache le feu qui colore ses traits.

OCTAIR.

Qu'entends-je ?... à mon bonheur la méconnais-je encore ?

ISAIDE.

De qui tiens-tu, dis moi, le fer qui te décore ?

OCTAIR.

De celle à qui mon cœur s'immolerait ici.

ISAIDE.

Eh bien ! qu'oseras-tu pour elle ?... la voici
(Elle se dévoile à ses yeux.)

OCTAIR.

Isaïde ! ô torrens de joie inexprimable !

ISAIDE.

Ton joug, heureux vainqueur, m'était inévitable :
Je l'appelais d'avance, et mon cœur s'est rendu
Au bruit que de tes faits la guerre a répandu.
J'aimai, non ta beauté dont j'ignorais les charmes,
Mais ton jeune courage et l'honneur de tes armes.
Tu vins, brillant, terrible, et pourtant gracieux,
Tel que de Mahomet l'ange victorieux.

Voilà son front orné de palmes éternelles,
Son port, son glaive enfin, de qui les étincelles
Épouvantaient au loin l'ennemi du Croissant :
Nul envoyé du ciel n'eut un bras plus puissant.
Quels coups ont-ils portés, qu'ont-ils fait que n'égale
Du vengeur de ces bords la course triomphale ?
Dans un rang sans éclat pourquoi, d'abord caché,
Sous la loi des mortels as-tu long-tems marché ?
Ton sort nous déguisait une grandeur divine.
Notre Égypte sans toi penchait vers sa ruine ;
C'est toi, son digne appui, qui, fait pour commander,
Quand mourut mon époux, devais lui succéder.
Ma raison combattait contre ma préférence ;
J'ai du fils du soudan couronné l'espérance ;
Mais, dès-lors, mon amour, t'assurant sa faveur,
Fit de toi son rival pour se faire un sauveur ;
Et je brave un cruel qui, dès cette heure même,
Voudrait nous immoler s'il savait que je t'aime.

OCTAIR.

Malheur à qui, chargé de son ordre inhumain,
Lèverait contre vous une coupable main !
Moi, né sous les regards du ciel asiatique,
Étranger, si mon zèle a défendu l'Afrique,
Serais-je indifférent au salut de vos jours ?
Seul objet dès long tems de mes secrets amours,
L'empreinte qu'en mon cœur votre vue a laissée,
Ouvrage d'un moment, ne s'est plus effacée.
Vous m'embrasiez d'un feu vainement étouffé ;
Que dis-je ? en mes combats lorsque j'ai triomphé,
Plein de vous, je cherchais quelque noble entreprise
Dont le bruit pût frapper votre oreille surprise :
Vous changiez en plaisirs mes travaux accablans.

Si le vent du midi, si les déserts brûlans
Épuisaient nos coursiers, mon ame était plus fière
D'affronter l'ennemi, le sable et la lumière.
Oui, l'amour, oui, lui seul en maître impérieux
Tenait de mon destin le fil mystérieux.
Voilà cet ascendant, prédit par un oracle,
Qui devait sur ma route applanir chaque obstacle.
Et notre heureux soudan, loin de vous menacer,
De mes derniers exploits doit vous récompenser.

ISAIDE.

Eh bien! cher Octaïr, cet ingrat, ce barbare....

OCTAIR.

C'est mon maître, Isaïde, et votre esprit s'égare.

ISAIDE.

Lui, ton maître! un Arabe est au prophète Ali,
N'a de joug que le sien, ou serait avili;
Fier et libre, un grand cœur n'obéit qu'à soi-même.
Dispense ta raison de ce scrupule extrême;
Respecte moins un chef que mon sang va souiller,
Et qui de tous mes biens prétend me dépouiller.
Il tient de moi son titre, et le cruel espère
M'ôter jusques aux dons que m'a laissés son père,
Présens cachés, trésors gardés pour t'enrichir,
Si d'un tyran ingrat tu m'oses affranchir.
L'orgueilleux me bannit : crains la même disgrâce;
Bientôt il proscrira ta gloire qui l'efface.

OCTAIR.

Le courroux en effet dans son ame est entré
A l'aspect de ce fer dont vous m'avez paré....
Je conçois à présent que d'un si prompt nuage

Son front se soit couvert à mon libre langage.

ISAIDE.

Quoi! le même trépas nous est-il apprêté?

OCTAIR.

De nos jours et des siens le nombre est arrêté :
Je m'armerai pour vous, si le sort me l'ordonne.

ISAIDE.

Un ordre d'Almadan m'envoie à Babylone.

OCTAIR, impétueusement.

L'insensé! de ta vue il croit priver mes yeux!...
Reste-t-il des mortels assez audacieux
Pour tenter à mes mains d'arracher leur conquête?

ISAIDE.

Les vieux soldats ont vu mon époux à leur tête;
Son fils est odieux aux vaillans Mamelus....
Mes trésors sont à toi.... je n'en puis dire plus.
En quelque extrémité qu'enfin je sois réduite,
Promets que tu suivras ma fortune ou ma fuite.

OCTAIR.

En tous les lieux du monde où vos pas marcheront,
Fils errant d'Ismaël, mes tentes vous suivront;
Et les riches cités, la solitude aride,
Jamais sans Octair ne verront Isaïde.

SCÈNE VI.

OCTAIR, ISAIDE, ZOIME.

ZOIME.

Sultane, éloignez-vous; on va faire appeler
Ces Chrétiens, ces Français, dont le sang doit couler.

ISAIDE, émue.

Ma pitié, malgré moi, se fait pour eux entendre....
Du trépas, Octaïr, n'oses-tu les défendre?
Il est beau de les vaincre et grand de les sauver.

OCTAIR.

Soldat de Mahomet, puis-je ainsi le braver?
Ils sont ses ennemis; en préservant leur tête
J'attirerais sur moi le courroux du prophète:
Demeurons, pour lui plaire en nous réunissant,
Fidèles à l'amour comme aux lois du Croissant.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LOUIS, JOINVILLE, ALPHONSE, CHRÉTIENS ENCHAINÉS, GARDES ÉGYPTIENS.

JOINVILLE.

Saints cantiques, portez l'accent de nos douleurs
A l'oreille du Dieu qui tarira nos pleurs;
Qu'il suspende nos maux, ou que nos jours s'achèvent.

ALPHONSE.

Grand Dieu! vers qui notre ame et nos hymnes s'élèvent,
Vois tes soldats vaincus, pareils à des agneaux,
Réunis, séparés au gré de leurs bourreaux.

JOINVILLE.

Nous marchons épiés d'une garde sévère.

ALPHONSE, regardant de loin le Roi.

Je n'ose te parler, ô mon malheureux frère!

JOINVILLE, à soi-même.

De quel effort nos cœurs se sentent opprimer!...
Te voilà donc, grand Roi que je crains de nommer!
Confondu parmi nous, tu souffres en silence....
Paraissons-nous assez ignorer ta présence?
Tu te traînes mourant, sans qu'il nous soit permis

D'appuyer de nos mains tes pas mal affermis...
Ah! d'un signe inquiet redoutons l'imprudence,
Et même d'un soupir la triste confidence.

ALPHONSE, à soi-même.

Peut-être, hélas! peut-être en ces momens cruels
Nos regards se font-ils des adieux éternels!
O sanglante défaite! ô jour irréparable!
Pour de nobles Français quel sort plus déplorable
Que d'avoir, à tout prix achetant des revers,
Si loin cherché l'honneur et trouvé de tels fers!
Expirer sans revoir sa famille chérie,
Et s'accuser du sang qu'a perdu la patrie,
Hélas! et ne laisser que reproche après soi;
Quel poids de maux pour eux!

LOUIS, bas, à part.

Et surtout pour un roi!

JOINVILLE.

Tout pleure, tout frémit; un désespoir sinistre
Abat... Mais du soudan voici l'affreux ministre.

SCÈNE II.

LOUIS, JOINVILLE, ALPHONSE, OCTAIR, MAMELUS A SA SUITE, CHRÉTIENS ENCHAINÉS, BARDES ÉGYPTIENS.

OCTAIR, sortant de la tente des captifs.

Éloignez les Chrétiens que j'ai, dans leur séjour,
En vain interrogés ensemble et tour-à-tour;
A nous cacher Louis leur fol espoir s'obstine,

Et précipitera leur commune ruine.
La mort les attend tous; tenez vos glaives prêts;
L'inflexible Almadan va dicter leur arrêts.

LOUIS, avec inquiétude.

Vos coups vont sans pitié frapper leur foule entière?

OCTAIR, froidement.

Eux et toi. De l'enceinte on ouvre la barrière...
C'est le sultan: sa vue épouvante ton cœur?

LOUIS.

Oui, pour tant de héros dont le sort est vainqueur;
Qui, martyrs de la foi dont ils portent la marque,
S'immolent pour leur dieu, la France, et leur monarque.
(Confidemment à Octair.)
Seul, ne puis-je avec vous obtenir de rester?...
Et votre souverain voudra-t-il m'écouter?

OCTAIR.

Ton vœu sera rempli.

ALPHONSE, alarmé, au roi.

Chevalier, ta faiblesse
Cherche-t-elle un soutien à ton corps qui s'affaisse?
Ton invincible cœur n'en eut jamais besoin.

OCTAIR.

Je retiens ce guerrier.
(Il fait signe à la garde d'éloigner les autres.)

ALPHONSE, avec effroi et douleur.

Et l'on nous traîne au loin,
Et lui seul!...

JOINVILLE, bas à Alphonse.

Point d'éclats.

ALPHONSE.

O funeste contrainte!
(On les emmène.)

SCÈNE III.

LOUIS, ALMADAN, OCTAIR, GARDES.

ALMADAN, à Octaïr.

Ces prisonniers enfin cèdent-ils à la crainte ?
Leur orgueil apprend-il qu'un courage imprudent
Sied mal contre un vainqueur, arbitre indépendant ?
Le faible est écrasé du puissant qu'il offense,
Et son humble prière est sa seule défense.

OCTAIR.

Seigneur, nul intérêt n'a pu les ébranler ;
Ils se taisent ; un seul demande à vous parler :
Le voici devant vous.

ALMADAN.

Sans doute qu'à sa honte,
Comme tous les humains, la peur ou l'or le domte ?
Sans doute qu'abjurant de périlleux détours,
Il nous vend ce secret d'où dépendent ses jours ?

OCTAIR.

Il ne m'a point instruit de ce qu'il veut vous dire.

LOUIS.

Oh ! que du roi des rois la sagesse m'inspire !
A ma faible raison dois-je ici me fier ?

ALMADAN, au Roi.

Approche : explique-toi, Chrétien, sans t'effrayer.

LOUIS.

Certain que l'Éternel, en qui ma foi se fonde,
Lui seul ôte à nos yeux le jour qu'il prête au monde,

Je ne crains rien de toi qui ne pourrais d'un pas
Allonger ta carrière, ou hâter mon trépas.
Crois que jamais l'aspect d'un homme périssable,
N'imprima dans mes traits un effroi méprisable
Et ne présume rien de leur triste pâleur,
Que mon épuisement, effet d'un long malheur.

ALMADAN.

Ta fierté ne sera qu'appesantir ta chaîne...
Mais parle.

LOUIS.

En mes esprits, que je rassemble à peine,
Rallume quelque ardeur, ô Père des humains,
Et ravis tes enfans à de fatales mains!

ALMADAN.

Viens-tu pour les Chrétiens tenter mon indulgence?

LOUIS.

Dis-moi quel est sur eux l'ordre de ta vengeance?

ALMADAN.

Je fais tomber leurs fers, s'ils me livrent leur roi;
Je leur donne la mort, s'ils lui gardent leur foi.

LOUIS.

Hélas! j'avais pensé que tant de barbarie
Partait de ces esprits dont la lâche furie
Devance quelquefois les rigueurs des sultans
Prêts à les démentir alors qu'il en est tems.
Assez les flots du Nil, recevant nos victimes,
Ont englouti de morts, de débris et de crimes!
Assez, dans les horreurs des plus fougueux transports,
Votre soleil ardent but le sang sur ces bords!
Faut-il hors du combat en conserver la rage?

Faut-il à la victoire ajouter le carnage?
Frapper des supplians, sans armes, dans vos fers?
Les captifs sont sacrés aux yeux de l'univers.
Tu t'offenses d'entendre une troupe captive
Nier qu'à mille maux son monarque survive;
Mais si Louis est mort, de quoi les punis-tu?
S'il vit, tu dois plutôt, admirant leur vertu,
T'étonner qu'à leur roi tant de sujets fidèles
Bravent pour le sauver tes menaces cruelles.
Ah! redoute des cœurs les pervers changemens,
Si la fidélité reçoit tes châtimens.
Ce roi que tu poursuis fut puissant sur la terre;
L'amour de ses guerriers consola sa misère:
Tu peux d'un coup du ciel être jeté plus bas,
Sans défense, et trahi de tes propres soldats.

OCTAIR.

Lui!

ALMADAN.

Quoi? dans un captif une audace pareille!
Quoi? d'un présage vain offensant mon oreille,
Ses compagnons et lui pensent-ils retenir
Le fer victorieux levé pour les punir?
Si d'une lente mort le supplice n'arrache
Le secret important que leur fierté me cache,
Le réduit en ira du moins épouvanter
Damiette et ses tours qui m'osent résister.
Là, de punir Louis ma colère jalouse,
Ajoutant à sa mort la mort de son épouse,
Je percerai son sein, et sous mes coups sanglants
J'immolerai le fils qu'elle porte en ses flancs.

LOUIS, prêt à se trahir.

Oh! barbare!

ALMADAN.

Quel cri! quel intérêt si tendre?

LOUIS, déguisant son émotion.

Impitoyable cœur, est-ce à toi de m'entendre?...
Qui ne sait à quel point la reine des Français
Fut chère à son époux... est chère à ses sujets.

ALMADAN.

M'ont-ils voulu fléchir? n'était-il pas facile
De désarmer mon bras par un aveu docile?

LOUIS.

Si leur prince à ta haine avait été livré,
Le reste des Chrétiens, tu l'aurais massacré.

ALMADAN.

J'eusse, en les épargnant, comblé de mes largesses
Tout ceux qu'mmoleront mes rigueurs vengeresses.

LOUIS.

Ainsi donc cet aveu les peut seul préserver?

ALMADAN.

Je l'attendais de toi: j'allais te le prouver.

LOUIS.

Quel pacte, quel traité?...

ALMADAN.

Le plus sacré, sans doute:
Le nom de Mahomet, que l'univers redoute,
Garantit mon serment d'épargner tes amis:
Mais leur roi, mon captif, me doit être remis.
S'ils me l'osent cacher, tous iront au supplice;
S'il m'est livré vivant, et s'il faut qu'il périsse,
Ses sujets partiront avec honneur conduits:
Louis mourra lui seul.

LOUIS.

Sauve-les : je le suis.

ALMADAN.

Toi!

LOUIS, découvrant les ordres royaux sur sa poitrine.

Vois ce signe. Absous leur généreux mensonge.
La terreur qu'en leur sang ton glaive ne se plonge,
Ne forçant plus ma bouche à te rien déguiser,
Je te rends de mon sort maître de disposer.

ALMADAN.

Tu penses m'éblouir à ton beau sacrifice :
Incapable pourtant de trahir la justice,
Je tiendrai ma promesse ; et, changeant mes projets,
C'est peu que d'épargner les jours de tes sujets,
J'assure les tiens même : et ma loi ne t'impose
Que ce que me prescrit la prudence et ma cause.
Sitôt que du Croissant dont se liguaient les rois,
Un bruit vint que Louis nous apportait la croix,
La guerre émut l'Asie et l'Égypte alarmée,
Et la terreur s'accrut comme ta renommée.
Le Nil t'ouvrit ses ports ; et tous nos pavillons
Cédèrent Damiette à tes fiers bataillons.
Ce chef t'a surmonté : notre salut exige
Qu'à respecter nos droits un nœud sacré t'oblige,
Et prévienne des tiens le retour menaçant :
Vos jours vous sont-ils chers? adorez le Croissant.
Révère Mahomet ; et viens dans notre temple,
A tous tes chevaliers donner ce grand exemple.

LOUIS, avec véhémence.

Avant de te trahir et de me parjurer ;

Dieu! puissé-je en lambeaux sous ta croix expirer!
Et toi, cruel soudan, qui me tiens ce langage,
Suis-je assez ton jouet dans mon triste esclavage?

ALMADAN.

Je te crois au-dessus des vulgaires croisés
Pour leur culte jaloux d'un vain zèle embrâsés.

LOUIS.

Je me crois au-dessous du monarque suprême,
Et je n'affecte point, au mépris du ciel même,
D'être, en réglant ma foi sur le tems et le lieu,
Au prophète en Afrique, en Europe à mon Dieu.

ALMADAN.

De ton juste intérêt la raison doit t'instruire.

LOUIS.

Va, ton adresse en vain espère me séduire;
Va, sois plus généreux et respecte ma foi:
La mort est le bienfait que j'implore de toi.

ALMADAN.

Cette mort à tes vœux ne sera point donnée.
Empressé que la guerre ici soit terminée,
Aux yeux de Babylone il me tarde d'offrir
Ce roi fameux....

LOUIS.

Cruel! fais-moi plutôt mourir.
Que dis-je? à cet affront son orgueil me réserve:
A parer son triomphe il lui plaît que je serve.
Oui, toujours le malheur qu'on s'exerce à prévoir,
Sous un aspect nouveau frappe le désespoir;
Et lassant nos efforts, jamais il ne nous quitte
Qu'au plus bas des degrés il ne nous précipite.
Eh bien! ma force encor ne succombera pas.

A travers les cités traîne-moi sur tes pas :
Des derniers des mortels me rendant la risée,
Expose à leurs regards ma vertu méprisée :
Spectacle infortuné d'un peuple curieux,
Insulté par ses cris non moins que par ses yeux.
Le front sans diadême, en butte à mille injures,
Privé d'amis, hélas! et soumis aux tortures,
Que j'épuise, en rival des martyrs généreux,
L'amertume et les pleurs de leur calice affreux!
Et la France plaindra le destin qui m'outrage;
Et la France à mes maux mesurant mon courage....
Mais pourquoi m'occuper des regrets des humains?
Roi vaincu, digne objet de leurs cruels dédains,
Prépare, malheureux, tes membres à la flamme,
Tes vertus à l'oubli, ce supplice de l'ame;
Laisse un superbe espoir de finir en héros,
Expire en criminel sous la main des bourreaux;
Sur ton orgueil remporte une sainte victoire;
Meurs, meurs humilié; meurs, pour la seule gloire
Du Dieu qui, te donnant l'exemple de souffrir,
Triompha dans Sion que tu crus conquérir.

ALMADAN.

Je sais que Mahomet lui-même sanctifie
L'enfant de Bethléem que ta voix défie :
Mais faut-il qu'un grand roi dispute son tombeau?
Celui dont une étable enferma le berceau,
Qui prétendit, sans vaincre à la gloire future,
Et dont l'obscure vie eut une fin obscure,
Fut-il, comme Ibrahim, un monarque pasteur?
Fut-il, comme Moïse, un saint législateur?
A-t-il, comme autrefois le vainqueur de Médine,
Par le glaive appuyant sa mission divine,

Asservi sous ses lois des empires entiers,
Et légué l'univers à ses saints héritiers?
Notre prophète armé terrasse qui le brave,
De son humble douceur ne rend point l'homme esclave,
Et du Nil à l'Araxe, et du Tage à l'Indus,
Ses bienfaits et sa gloire au loin sont répandus.
Le Coran nous soumet les trois parts de la terre:
Et si vos Lusignans nous apportent la guerre,
Ils n'ont point pour appât de leur ambition
Les reliques du dieu couronné dans Sion.
Ce roi, que serait-il, si son apôtre même
N'avait après sa mort tissu son diadême?
Des lieux qu'il habita chassant les possesseurs,
Les pontifes romains, nommés ses successeurs,
Arment en son nom Rhode, et Byzance, et Venise,
Que le commerce appelle à leur sainte entreprise.
Ce n'est point son tombeau, sa croix, que vous cherchez;
Mais nos trésors nombreux que vous vous arrachez.
Le désir du butin qui vous attire encore
Couvre de vos vaisseaux le Pont et le Bosphore:
Notre or même, sujet de vos débats jaloux,
Nous venge en soulevant la discorde entre vous;
Et cent fois l'avarice a tourné votre armée
Contre les empereurs de la Grèce opprimée.
Ne m'oppose donc plus ta fanatique ardeur
Pour ta secte sans gloire et ton dieu sans splendeur;
Et rends un juste hommage au plus grand des prophètes
Qu'ont partout signalé la force et les conquêtes.

LOUIS.

Dites un imposteur que le ciel dut haïr,
Un brigand....

OCTAIR, mettant la main sur son glaive.

Téméraire!....

ALMADAN.

Arrêtez, Octaïr.

LOUIS.

Tel est donc des humains l'aveuglement étrange,
Qu'à leurs seuls destructeurs s'attache leur louange!
Leur respect, démenti par la postérité,
Se mesure au succès et non à l'équité.
En vain sur tous vos bords, que la discorde embrâse;
Tant de monstres guerriers sont venus du Caucase;
Vous admirez l'éclat, le bruit des conquérans!
Eh! qué n'adorez-vous la foudre et les torrens?
Peu connaissent, mon Dieu! ta parole sublime
Qui sut mieux que le glaive humilier le crime;
Peu de cœurs vraiment purs, sont émus de te voir
Des terrestres honneurs mépriser le pouvoir;
D'un malheur patient retirer tout ton lustre;
Et, d'opprobres couvert, rendre ta honte illustre.
Puissé-je, en t'imitant, consacrer mes revers!
Nous voulions que ta loi régnât sur l'univers,
Dieu de paix! nous voulions désarmer l'ignorance.
Nos pontifes au moins, par leur persévérance,
Défendront l'Occident promis aux fils d'Agar
Par leur sanglant prophète et leur farouche Omar.

ALMADAN.

Osez-vous au calife égaler votre apôtre?
Osez-vous comparer votre prophète au nôtre?
L'un de tous ses rivaux fut l'exterminateur.

LOUIS.

L'autre, des affligés le doux consolateur.

ALMADAN.

L'un promet à nos sens d'éternelles délices.

LOUIS.

L'autre ravit notre ame à d'éternels supplices.

ALMADAN.

Il nous cache la mort, s'il ne peut nous sauver.

LOUIS.

Il nous montre la mort, et nous la fait braver.

ALMADAN.

Il fait les rois du monde.

LOUIS.

Aux cieux il nous couronne.

ALMADAN.

Il commande.

LOUIS.

Il conseille.

ALMADAN.

Il punit.

LOUIS.

Il pardonne.

Enfin, de ses chameaux, ce grossier conducteur,
Ce Mahomet vanté....

OCTAIR, avec emportement.

Tais-toi, blasphémateur.

Au défaut du sultan qui tarde à te confondre,
Le fer que je retiens brûle de te répondre.
Nos prophètes en vain ne sont pas insultés;
Les anges de la mort marchent à leurs côtés.
De Mahomet, d'Hali, la puissance éternelle
Force Almadan lui-même à se courber sous elle;

Et seule, de ta croix dispersant les débris,
Finira ces combats, dont le monde est le prix.

ALMADAN, jetant un regard attentif sur Octair.
(Au roi.)

Terminons ce débat. Vous voyez quelle ivresse
Notre Coran divin inspire à sa jeunesse :
Louis, soumettez-vous aux lois des Sarrasins.

SCÈNE IV.

LOUIS, ALMADAN, OCTAIR, AZÉDIN.

AZÉDIN.

Seigneur, ces vagabonds, redoutables voisins,
Qui, sans nœuds, sans cités, nourris de brigandage,
De tous les camps rivaux poursuivent le pillage,
Du côté de la plaine on les voit s'avancer.

OCTAIR.

Dans leurs sables, Seigneur, mes coups vont les chasser.

AZÉDIN.

Damiette résiste au Croissant qui l'assiége;
Du reste des Français l'audace la protége.
Marguerite, leur reine, envoyait à Louis
Un nouveau messager que nos barques ont pris.
Elle annonce à ce roi que son fils vient de naître.

LOUIS, saisi d'une vive douleur.

Et son père jamais ne le verra, peut-être!...
En quels lieux, en quels tems, as-tu donné le jour,
Tendre épouse, à ce fils, espoir d'un chaste amour?
Emporte son berceau, fais! que la providence

Te rende à ta patrie, aux champs de la Provence!
Et moi, je meurs!

ALMADAN, à Azédin.

Ce roi, qu'en mes fers je retiens,
S'est dévoilé lui-même : instruis-en les Chrétiens.
Dis-leur qu'ils sont ravis au coup qu'on leur apprête,
S'ils vont dans la mosquée implorer le prophète.

(Au Roi.)

Les tentes où mes soins font garder vos Français,
De l'un à l'autre seuil se prêtent un accès;
Méditez avec eux l'arrêt que je prononce;
Avant la fin du jour j'attends votre réponse :

(Aux siens.)

Prince, songez-y bien. Vous, suivez-moi tous deux.

SCÈNE V.

LOUIS, seul.

Toi, qui du haut du ciel vois mon sort rigoureux,
Arbitre souverain des fragiles couronnes,
Conserve à mes sujets le fils que tu me donnes!
Tristan, reçois ce nom conforme à ton malheur,
Et qu'un père captif t'adresse en sa douleur.
De sa naissance, hélas! la nouvelle si chère,
Loin d'apporter la joie, est sinistre à son père.
Ah! la fidélité des bras qui l'ont reçu,
Le courage et les maux du sein qui l'a conçu,
Les vertus de l'épouse à mes transports ravie,
Du rédempteur divin rachèteront sa vie.
Douter que, s'il daignait nous prêter son appui,

Il sauvât cet enfant et moi-même avec lui,
Ce serait méconnaître et borner sa puissance!...
Oui, tu me survivras! peut-être ta naissance
De ma mort qui s'approche est l'avertissement,
Et mon sang en mes fils règne dès ce moment.
En effet, est-ce un roi qu'un captif misérable
Cher à quelques amis, qu'une mort déplorable
Va joindre pour jamais sur ce bord étranger
A tant d'illustres morts qu'il ne peut plus venger?
Mon armée est détruite, et mes mains enchaînées!...
Ah! quels seraient vos cris, veuves infortunées,
Si, rentré dans Paris, et m'offrant seul à vous,
Je ne ramenais pas vos belliqueux époux!...
Où sont-ils? où sont donc leurs palmes, leurs trophées?
Diriez-vous... O douleurs en secret étouffées,
Vous surmontez ma force; éclatez... j'ai besoin
De répandre un moment des larmes sans témoin.
Je pleurs mes soldats, nos captifs, leur misère,
La France où je laissai sur mon trône une mère,
Blanche, reine si sage, et qui dans ses adieux
D'avance déplorait mon dévoûment pieux!...
Ses pleurs de mon martyre étaient donc les prémices....
Allons, consacrons-nous par tant de sacrifices;
Et, mourant sans faiblesse en monarque français,
Donnons à mes revers tout l'honneur des succès.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ALMADAN, OCTAIR.

ALMADAN.

Oui, la flamme du ciel eût été moins rapide
Que les coups qui partaient de ton fer homicide ;
Ces brigands ont appris à redouter ton bras.

OCTAIR.

J'imitais votre audace, et je suivais vos pas.

ALMADAN.

Séché des feux du jour dans la brûlante plaine,
Mon corps enfin lassé ne se soutient qu'à peine.
Nos courses, nos combats, les rayons du soleil,
M'ont accablé... mes yeux demandent le sommeil,
Le sommeil tant de nuits chassé de ma paupière !...
Ce palmier me défend des traits de la lumière ;
Sous son ombre un instant je me veux reposer.

(Le soudan s'assied à l'entrée de son pavillon.)

OCTAIR.

Suspendez les soucis qui vous doivent peser.
Je veillerai, Seigneur, sur vous, sur votre asile...

(Almadan s'endort.)

Déjà son œil se ferme, et son corps immobile.

A de tous les objets perdu le sentiment...
Quel étrange repos l'enchaîne en ce moment !
Quel charme a donc surpris ce mortel formidable ?
Est-ce là ce soudan, ce prince infatigable
Qui d'un soin surveillant à toute heure nous suit,
Nous écoute, nous voit, même au sein de la nuit ?
Quel oubli de soi-même, où quelle confiance
Change en calme profond sa triste vigilance ?...
N'est-il plus de péril qu'il doive redouter ?...
Mais moi, qui m'en étonne, ai-je lieu d'en douter ?
Lorsqu'aux dards ennemis sa tête est échappée,
Lorsqu'il sommeille en paix, gardé par mon épée,
D'où vient qu'à mon esprit se retrace l'accueil
Que j'essuyai tantôt de son farouche orgueil ?
Pourquoi me rappelé-je Isaïde, ses charmes,
Ses trésors enviés, son danger, nos alarmes,
Les soupçons d'Almadan, son avare fureur,
Et l'avenir brillant dont j'embrassai l'erreur ?
Je sens que ma raison se trouble et m'abandonne...
En regardant ce chef, malgré moi je frissonne...
Du destin qui nous pousse effroyable ascendant !...
Et toi... toi, que me livre un sommeil imprudent...
Du carnage avec moi tu sortis sans blessure,
Et de tes jours ici la trame n'est pas sûre !...
Que dis-je ?... ah ! dors tranquille, et compte sur ton sort :
Ma foi te garantit des piéges de la mort :
Oui, dors sans crainte, dors ! la coupable pensée
Que mon ame a conçue et soudain repoussée,
Ressemble en ses horreurs aux fantômes confus
Qu'on chasse en frémissant et qu'on ne revoit plus.
Juste Dieu ! qui s'approche ?... eh quoi ! c'est Isaïde !...
Est-ce un ange propice, ou fatal, qui la guide ?

SCÈNE II.

OCTAIR, ISAIDE, ALMADAN, endormi.

OCTAIR.

Silence !

ISAIDE.

Il dort... ô ciel !

OCTAIR.

Contemplez son repos.

ISAIDE.

Son navire est tout prêt et m'attend sur les flots.
Je viens, par des adieux, prétexte à ma visite,
T'avertir d'un départ que sa loi précipite.
Les gardes qu'Azédin a pris soin de placer,
Trompés par mes discours, m'ont permis de passer ;
Je puis sans imprudence, attendant qu'il s'éveille...

OCTAIR.

Modérez votre voix.

ISAIDE.

En quel calme il sommeille,
Lui, qui livre mon cœur à des troubles si grands !
Les chagrins laissent donc quelque trève aux tyrans !
Ce cruel reverra la clarté dont ses crimes
Ont inhumainement privé tant de victimes !
Leurs yeux, comme les siens, sont fermés ; mais hélas !
Sous un voile éternel qu'ils ne lèveront pas.
Comme elles, s'il était couché sur la poussière
A jamais... tu m'entends ?... Sa haine meurtrière

N'attendrait plus ici le retour des soldats
Qui lui viendront bientôt annoncer mon trépas :
Il ne m'enverrait plus mourir à Babylone.
Et toi, son défenseur, que peut-être il soupçonne ..
Si l'amour ne m'abuse à quelqu'espoir trop doux,
Tu ceindrais son turban, tu serais mon époux.

OCTAIR.

Vous-même, veillez-vous, sultane? ou quelques songes
A vos esprits émus offrent-ils leurs mensonges?

ISAIDE.

Non, d'un bandeau vous seul avez les yeux couverts :
Un sommeil léthargique, en nos périls divers,
Vous cache maintenant la mort qui nous menace,
Et ce chef qu'à vos pieds la fortune terrasse.
Peut-être, à son réveil, ce lion dangereux
D'un calme imprévoyant nous punira tous deux.

OCTAIR.

Est-il vrai?... prévenons ce réveil redoutable...
Franchissons du désert le sable inhabitable.

ISAIDE.

Quoi? remettre au hasard vos destins et les miens?
Assurez mieux vos jours.

OCTAIR.

Comment.

ISAIDE

Au prix des siens.

OCTAIR, avec un étonnement mêlé d'effroi.

N'apercevez-vous pas le ciel qui nous éclaire?

ISAIDE.

J'envisage un mortel étendu sur la terre :

Dans l'ombre et sans défense il semble inanimé...
N'oses-tu l'attaquer ?

OCTAIR.

Non, il est désarmé.

ISAIDE.

Eh ! depuis quand ta main de sang est-elle avare ?

OCTAIR.

La fureur des combats put me rendre barbare ;
Mais en affreux bourreau dois-je l'exterminer ?
Je sais vaincre, Isaïde, et non assassiner.

ISAIDE.

Ainsi ton vain courage et t'expose et me tue !...
Songe à qui d'un seul coup sa puissance abattue
Des suprêmes grandeurs cèderait le chemin.

OCTAIR.

A qui ?

ISAIDE.

Fils d'un pasteur, mets le sceptre en ta main.

OCTAIR.

Moi !...

ISAIDE.

Frappe. On vantera ta main libératrice ;
Et des flatteurs tout prêts béniront ta justice.
Préviens ma mort.

OCTAIR.

Je sens se dresser mes cheveux.

ISAIDE.

Hâte-toi.

OCTAIR.

Je ne puis.

ISAIDE.

Il vivra, tu le veux ;

Moi, j'expirerai donc au milieu des supplices...
Adieu!

OCTAIR.

Quoi?... ce tyran... avant que tu périsses...
Ah! mon glaive...

(Il tire son épée.)

ISAIDE.

Retiens ces éclats superflus :
Crains qu'il ne les entende...

OCTAIR.

Il ne m'entendra plus.

(Il court, prêt à frapper Almadan.)

SCÈNE III.

OCTAIR, ISAIDE, ALMADAN, endormi, LOUIS, ALPHONSE JOINVILLE, LES CHRÉTIENS, AZÉDIN ET SA SUITE.

LOUIS.

ÉVEILLE-TOI, soudan! la mort est sur ta tête.

(Les Chrétiens se jettent sur Octaïr et le désarment.)

ALMADAN, se levant, et s'armant tout-à-coup.

Ah! traître!... quoi! tous deux... soldats, qu'on les arrête.

(Les gardes entourent Octaïr et Isaïde.)

AZÉDIN, entrant.

Seigneur, jusques à moi quel bruit est parvenu?

ALMADAN.

Il allait m'égorger : ce roi l'a retenu.

(A Octaïr.)

Perfide!...

OCTAIR, fièrement.

Épargnez-moi l'injure et le reproche.
Vengez-vous.

ISAIDE, à Octaïr.

C'en est fait! et notre heure s'approche.

ALMADAN, à Isaïde.

Quel monstre t'a soufflé l'exécrable dessein
D'armer contre mes jours le bras d'un assassin?
Voilà donc les effets de la haine sinistre,
Dont j'avais pressenti qu'il serait le ministre?
Et je m'explique enfin quel mouvement d'effroi
Me le fesait haïr en l'approchant de moi.

ISAÏDE.

Nos complots sont les fruits de cette ingratitude
Qu'envers moi t'inspira ta lâche inquiétude.
Ta défiance injuste, accusant tous mes pas,
Me forçait d'assurer mes jours par ton trépas.
La peur qui rend toujours les tyrans sanguinaires
De leurs propres amis leur fait des adversaires.
Tu t'alarmais des biens que tu n'as pu m'ôter;
Ce chef, par trop de gloire, avait su mériter,
Toi-même en fais l'aveu, ta haine et ton envie;
Nous conjurions ta mort pour sauver notre vie.

ALMADAN.

Je suivrai votre exemple, et, profitant du sort,
J'assurerai ma vie en hâtant votre mort.

(Au chef des gardes.)

Qu'on dresse l'appareil de leur juste supplice,
Et que, par leurs tourmens, ce traître et sa complice
Consternent à jamais les cœurs séditieux.

OCTAIR, tranquillement, à Isaïde.

Nous ne pouvons mourir que par l'ordre des cieux.

(On l'entraîne avec elle.)

SCÈNE IV.

LOUIS, LES CHRÉTIENS, ALMADAN, AZÉDIN, GARDE ÉGYPTIENNE.

ALMADAN.

Sans vous, noble ennemi, j'eusse été sa victime;
Qui put vous inspirer un trait si magnanime?

LOUIS.

Le Dieu que je révère, et qui, par des bienfaits,
Nous prescrit de venger les maux qu'on nous a faits.

ALMADAN.

Rien ne m'acquittera de ma reconnaissance.

LOUIS.

Du ciel et de la mort j'attends ma récompense.

ALMADAN.

Combien je dois bénir l'heure où votre retour
Dut me porter réponse avant la fin du jour!

LOUIS.

Je vous venais ici refuser le parjure
Que vous nous imposiez pour comble de l'injure;
Et notre Dieu, qui seul vous daigna conserver,
S'est servi de ma voix, prince, pour vous sauver.

ALMADAN.

Louis, ne craignez point qu'ingrat à ce service
Je commande à votre ame un honteux sacrifice.

Mettez, mettez un prix à votre rançon.

LOUIS.

Moi!

La France rougirait qu'on rachetât son roi.
Je ne subirai point la loi de l'esclavage.
Délivrez mes guerriers.

ALMADAN.

Je ferai davantage,
Prince; de vos soldats un reste menaçant
Ferme encor Damiette enlevée au croissant;
Qu'à nous rouvrir ses murs un traité vous engage,
Qu'un de vos chevaliers nous demeure en otage,
Soudain vous êtes libre, et les chemins des eaux
Vous rendront à vos bords sur mes propres vaisseaux.

LOUIS.

Grand Dieu, qui conduis tout, ta justice l'inspire!

AZÉDIN, bas, au soudan.

Seigneur, à l'épargner vous daigneriez souscrire!
Et sa vengeance encor ramenant la terreur....

ALMADAN, à Azédin.

Je reprends Damiette, en flattant son erreur:
Quand il l'aura cédée à cet espoir frivole,
Ami, nous pèserons ce que vaut ma parole.
Ôte leurs fers.

(On détache les chaînes des captifs.)

Chrétiens, je vous quitte un moment,
Et vais des conjurés presser le châtiment.

SCÈNE V.

LOUIS, ALPHONSE, JOINVILLE, SUITE DE CHRÉTIENS ET DE SARRASINS.

LOUIS.

Mes enfans, mes sujets, reverront donc leur père!
J'embrasserai mon fils, et ma femme, et ma mère!

JOINVILLE.

Ce seuil de mes foyers qu'au jour de mon départ
Ne put de loin, sans pleurs, contempler mon regard;
Cet antique château, dont les tours m'ont vu naître,
Où ma famille en deuil me regrette peut-être,
Je les reverrai donc, et mon zèle pieux
Baisera saintement le lit de mes aïeux!

ALPHONSE.

Non, les hommes épris de l'oisive mollesse,
Qui sous leur toit paisible attendent la vieillesse,
Qui n'ont pas comme nous, si loin de leur berceau,
Risqué delà les mers, de s'ouvrir leur tombeau,
Jamais n'éprouveront ce qu'une longue absence
A l'amour du pays ajoute de puissance!
Par notre bouche enfin, l'Europe, l'univers,
Sauront comment du sort nous bravions les revers.

LOUIS, sévèrement.

De la captivité Dieu nous retire à peine,
Et l'orgueil vous égare au sortir de la chaîne!
Quoi! sitôt ébloui d'un rayon de bonheur,
Vous songez à défendre un périssable honneur!

Ah! prince, d'un chrétien est-ce là le génie?
Qu'importe à l'humble foi la prompte calomnie!....
Forte de sa vertu, droite en ses sentimens,
Sa gloire attend des saints les tardifs jugemens.
Gardez de tous nos morts l'affligeante pensée;
Elle tempérera votre joie insensée,
Mon frère. Ah! sans prétendre au prix de nos exploits
Ne songeons qu'au retour de la paix et des lois.
Profitez des leçons que mon malheur vous donne.
Vous l'avez vu : sans cour, sans garde et sans couronne,
Un roi semble-t-il plus que tout autre mortel?
Moi-même ici, jouet d'un despote cruel,
J'appris de ses fureurs et du joug où nous sommes,
Combien la tyrannie est exécrable aux hommes,
Et qu'un monarque, épris de trompeuses splendeurs,
N'est rien sans l'équité, source de ses grandeurs.

ALPHONSE.

De cette enceinte encor la barrière est fermée;
Et nous n'échapperons du sein de cette armée
Qu'après avoir remis l'otage demandé
Pour seul garant du pacte à nos vœux accordé.
Sans doute qu'Almadan, pour suspendre la guerre,
Refuse un chevalier qui soit d'un rang vulgaire.

LOUIS, avec compassion.

Eh! sur qui tombera la rigueur de mon choix?
De tant de défenseurs de notre auguste croix
La guerre a moissonné l'élite florissante;
Le reste, qu'a flatté l'espérance naissante
De retrouver l'Europe et de fuir l'Orient,
Attache sur la voile un œil impatient.
A qui, lorsque je pars, ma bouche osera-t-elle

Prescrire sur ces bords une attente cruelle,
Tandis qu'il entendrait nos libres matelots
Chanter leur délivrance en sillonnant les flots?
Tel sait de ses amis partager les misères,
Qui verse, abandonné, des larmes trop amères;
Ou qui, long-tems docile au plus affreux destin,
N'en soutient plus l'horreur s'il crut en voir la fin.
Quand l'espoir a des cœurs relâché la constance,
Le malheur qui renaît abat leur résistance.
Eh! vous dirai-je plus? notre noble équité
Méconnaît l'art trompeur d'éluder un traité;
Mais, hélas! si la mer nous réserve un orage
Qui nous force un moment d'oublier notre otage,
Almadan soupçonneux se vengera dès lors
Sur le triste chrétien enchaîné sur ces bords,
Et qui, restant aux fers quand l'onde nous rappelle,
N'aura pas redouté cette rive infidèle.
Quel guerrier braverait ce nouveau péril?

JOINVILLE, vivement.

Moi.

LOUIS.

Vous!

JOINVILLE.

Moi, prêt à mourir pour vous et pour la foi;
Moi, qui de tous mes maux plaindrai peu la durée,
S'ils rendent nos débris à la France éplorée,
Moi, qui renonce à voir l'astre de nos climats
Si ma captivité délivre nos soldats.

ALPHONSE.

Crois-tu dans ce péril que le roi te préfère,
Joinville? un tel honneur n'appartient qu'à son frère.
Il n'écoutera pas ton généreux désir.

Pour otage en ces lieux c'est moi qu'il va choisir.

JOINVILLE, d'un accent animé.

Grand Roi! ne souffrez pas, chez un soudan barbare,
Que votre frère suive un zèle qui l'égare.
Sauvez-le des périls qu'il se plait à courir;
Prévenez les tourmens qu'il lui faudrait souffrir,
Lorsqu'exposant sa vie et sa haute fortune,
Esclave retenu dans la foule commune,
Aux bras de tous les siens il voudra revoler
Pour jouir d'un bonheur qu'il ose reculer.

ALPHONSE, vivement.

Tous ces maux qu'il vous peint, mon frère, il les envie.

JOINVILLE.

Oui, Seigneur.

ALPHONSE.

Dites-lui que mon ame, ravie
De subir avec gloire un exil rigoureux,
Applaudirait en soi mille efforts généreux;
Et que, dans mes douleurs trouvant ma jouissance,
Un martyre si beau serait ma récompense.

JOINVILLE.

Mais a-t-il des dangers qui soient dignes de vous?

ALPHONSE.

S'il n'en avait pas tant, en seriez-vous jaloux?

JOINVILLE.

O mon Roi! laissez-moi l'honneur d'un esclavage
Que de tous nos guerriers va briguer le courage.

LOUIS, ému de tendresse et d'admiration.

Magnanimes rivaux! noble lutte, où mon cœur
Frémit d'offrir la palme et de nommer vainqueur

Qu'il rendit contre nous vainqueurs en deux combats.
Le nom de la sultane et l'aspect de ses charmes
Souleva l'intérêt et fit couler des larmes :
On murmura : les chefs qu'Almadan a punis,
Par leurs ressentimens à la victime unis,
Vantèrent son amour pour la loi musulmane,
Accusèrent leur chef d'inconstance profane,
Racontant qu'Octaïr, frappé d'un coup d'état,
Payait son trop de gloire et non son attentat.
Dans les rangs son supplice alors parut sinistre.
Du soudan que l'on hait un perfide ministre,
Azédin, que jamais il n'avait soupçonné,
Rassemble au camp sa garde ; et le cor a sonné :
Un ordre, dont lui-même il se dit l'interprète,
La fait, au même instant, partir vers Damiette,
Qui, des mains des Français reprise dans ce jour,
Du camp, ajoute-t-il, est le nouveau séjour !

LOUIS.

Quoi ! notre seul recours, Damiette est reprise !

ALPHONSE

On l'annonce.

LOUIS.

Ainsi donc tout mon destin se brise !
En est-ce assez enfin ? Et la Reine, et mon fils,
Que sont-ils devenus ?...

ALPHONSE.

Je l'ignore...

LOUIS, avec fermeté.

Poursuis.

ALPHONSE.

Dans l'enceinte où la mort est pour lui menaçante,
D'Isaïde suivi l'Arabe se présente :

Non tel que nos martyrs résignés à leurs maux,
Et marchant, le front humble, au-devant des bourreaux;
Mais de nulle frayeur n'ayant l'ame occupée,
Mais calme, et sans pâlir s'avançant sous l'épée,
Promenant sans la voir des yeux pleins de fierté,
Qu'aveuglait le bandeau de sa fatalité.
Isaïde pourtant, qu'un trouble extrême agite,
Lisant dans tous les cœurs la pitié qu'elle excite,
Exprime en ses regards la douleur de mourir,
Fait un signe : on entend un bruit soudain courir :
Le soudan qu'aussitôt la rumeur épouvante,
Veut s'offrir aux mutins sur le seuil de sa tente :
On s'arme; et d'une flèche il est atteint au bras :
Vers les chefs qu'il croit sûrs il recule d'un pas;
Leur fureur le repousse; il tremble et prend la fuite;
Et de ses meurtriers dirigeant la poursuite,
Son ministre Azédin, plus perfide que tous,
Contre ses défenseurs hâte leurs premiers coups.
Mais, pareil à l'éclair, apparaît dans la foule
Octaïr libre, armé; tout tombe, et le sang coule.
Une fragile tour est l'abri du soudan :
Les chefs de la mosquée appellent Almadan :
Il s'échappe, assailli par la torche et la lance,
Il court, se plonge au fleuve : Azédin, qui s'élance
A travers la fumée, et les cris, et les traits,
Du parti des vainqueurs servant les intérêts,
Frémissant de le voir sortir de la tempête;
Le saisit, le terrasse, et fait rouler sa tête.
Tel fut, dit-on, son sort.

JOINVILLE.

Tels seront nos destins.

Abjurez donc la croix, ou vous perdrez le jour.
Soyez prêts : redoutez l'arrêt de sa colère.
Gardes, surveillez-les.

(Il passe dans la tente du roi.)

SCÈNE IV.

ALPHONSE, JOINVILLE, LES CHRÉTIENS, GARDE ÉGYPTIENNE.

ALPHONSE.

Sur nous et sur mon frère
La mort va donc enfin précipiter ses coups !

JOINVILLE.

Dans mon sein maintenant l'effroi cède au courroux.
Louis nous donnera l'exemple du courage,
Si le ciel....

ALPHONSE.

En douter c'est lui faire un outrage.
Périssons, périssons plutôt que d'embrasser
Une croyance aveugle où l'on veut nous forcer.
Oublions le pays, nos enfans, et nos femmes ;
Et goûtons ce plaisir sous le fer, dans les flammes,
De montrer qu'en mourant les Français glorieux
Sont de leurs ennemis encor victorieux.

JOINVILLE.

Peut-être, instruits un jour de notre sort tragique,
Nos neveux chercheront nos traces dans l'Afrique,
Et répandront ces pleurs que l'attendrissement
Arrache aux cœurs émus d'un noble sentiment.

ALPHONSE.

Octaïr reparaît.

SCÈNE V.

ALPHONSE, JOINVILLE, LES CHRÉTIENS, GARDE ÉGYPTIENNE, OCTAIR, ISAIDE, SUITE DE MAMELUS, ET AZÉDIN, qui sort de la tente du roi, après les quatre premiers vers de la scène.

OCTAIR.

Votre heure est arrivée,
Chrétiens, si notre loi, de vous encor bravée,
Ne soumet à l'instant Louis et votre orgueil.
Cédez, ou votre mort dépendra d'un coup d'œil.

AZÉDIN, paraissant.

Leur monarque, Seigneur, a d'un traité frivole
Dès mon premier abord réclamé la parole ;
Mais moi, l'interrompant au nom de Mahomet,
« Dans la main d'Octaïr le destin te remet,
» Ai-je dit, des tourmens il fuit l'ignominie.
» Tous ceux qui d'Almadan craignaient la tyrannie,
» A l'aspect d'Isaïde, à nos voix mutinés,
» Viennent d'armer les bras par son ordre enchaînés.
» Le superbe n'est plus. Évite donc ta perte :
» Apprends qu'aux Sarrasins Damiette est rouverte ;
» Que tes derniers vengeurs n'ont pu nous résister.
» A tes sujets captifs viens donc te présenter :
» Force-les de fléchir sous la loi que j'annonce.

» Crains le sort d'Almadan. » J'ai, sur cette réponse,
Déployé mon manteau, d'où soudain a roulé
La tête du tyran par ma haine immolé.

ISAIDE, saisie d'horreur.

Perfide à l'amitié dans ton cœur étouffée,
De sa tête c'est toi qui t'es fait un trophée!
Tu l'osas pour nous plaire apporter en ces lieux!

OCTAIR.

De ta férocité cet exemple odieux
Fait voir combien ton zèle aux sultans est sinistre :
Malheur à l'insensé qui garde un tel ministre!

(Il fait signe à ses gardes d'entraîner Azédin.)

(Aux Chrétiens.)

Vous, si dans la mosquée enfin vous me suivez....

ALPHONSE.

Nous fuyons en mourant l'erreur où vous vivez.

OCTAIR.

Mourez donc; et le Dieu, cher à votre mémoire,
Qui trois jours dans la tombe en sortit plein de gloire,
Sans doute après la mort ouvrant aussi vos yeux....
Mais vôtre roi prudent vous éclairera mieux :

(A la garde.)

Il vient. Tirez le glaive, amis; que l'on rassemble
Ces captifs près de lui : que tout l'écoute et tremble.

(Les Mamelus prennent le sabre en main, et s'écartent en deux files pour laisser entrer le Roi qu'on ramène avec ses chevaliers.)

SCÈNE VI.

ALPHONSE, JOINVILLE, CHRÉTIENS, GARDE ÉGYPTIENNE, OCTAIR, ISAIDE, SUITE DE MAMELUS, AZÉDIN ET LOUIS, se plaçant au milieu des croisés.

LOUIS.

CHEVALIERS, l'Éternel a voulu terrasser
Celui qui sous ses pieds croyait nous abaisser :
Sa bouche, où s'exprimait une menace altière,
Pour jamais est muette et baise la poussière.
Ainsi la mort, brisant nos liens avec lui,
Nous montre en quel roseau nous mettions notre appui.
Tels sont les grands décrets du juge de la terre !
Devons-nous craindre encor un homme, ou sa colère ?

OCTAIR.

Ton juge et ses décrets n'ont point hâté sa mort :
Au livre du prophète était marqué son sort.
J'ai servi d'instrument à sa haute justice
Qui d'un tyran farouche ordonnait le supplice....
Mais sans interpréter les célestes arrêts,
En roi, pour les sauver, commande à tes sujets.

LOUIS.

Est-ce à toi d'invoquer, est-ce à toi de connaître
Le respect des sujets pour l'ordre de leur maître,
Toi, fatal meurtrier, toi, rebelle soldat,
Qui renversas le tien par un assassinat ?

Je plains les nations où tes pareils commandent :
Vous égorgez vos chefs ; les Français les défendent.

OCTAIR.

Le sort a tout conduit... Cessons : il faut choisir
Ta couronne ou la mort, abjurer ou périr.

LOUIS.

Allons! sois donc témoin de leur obéissance.,
(D'un ton affectueux et grave, aux chevaliers.)
Mes derniers compagnons, élite de la France,
Si le triste Louis règne encor sur vos cœurs,
Si des attraits du monde ils se sentent vainqueurs,
Dégagés de la terre, épurés de tout crime,
De l'enfer sous vos pieds fermez le noir abîme :
Imitez mon exemple ; et tombant à genoux,
Au nom du roi suprême, ici, prosternons-nous,
Et contemplons la palme et le céleste empire
Que nous montre déjà l'approche du martyre.
(Le Roi met un genou en terre et tous les croisés s'inclinent et s'agenouillent.)
Bourreaux ! frappez.

ISAIDE, se jetant au-devant d'Octaïr et des soldats.

Arrête !.. Ah ! sois plus généreux !...
Ne souille pas tes mains dans leur sang malheureux.

OCTAIR, avec noblesse.

Va, va, j'ai sur leur sort résolu mes pensées :
Ma gloire et ta pitié n'en seront point blessées.
L'ange qui m'inspira ne peut plus me trahir.

ISAIDE, vivement.

Ma prudence, crois-moi, fut l'ange d'Octaïr.
De l'or que j'ai promis la nouvelle semée

ıssura Mahomet en t'assurant l'armée.
trompette éloigna les chefs qu'on fit partir
: la tour du soudan, pour le mieux investir :
Croissant n'était point rentré dans Damiette ;
ı faux bruit te trompait : que leur sang la rachète.
du meurtre à ma voix enfin borne le cours.

OCTAIR.

:ur grandeur les défend autant que tes discours :
cède à leurs vertus dont mon ame est surprise.
ımiette en nos mains sera bientôt remise ;
ais dois-je à leur salut imposer aucun prix ?...
(Au Roi et aux croisés.)
elevez-vous, Chrétiens, et vivez ! j'y souscris.
(Tous se relèvent en s'embrassant.)
aurais honte, Louis, mon cœur vous le déclare,
e n'obtenir de vous que le nom de barbare,
ous voyant, sous le glaive, incapable d'effroi,
riompher dans les fers et commander en roi.
achez donc que l'Égypte, également charmée,
it de votre courage et de ma renommée,
'hésite qu'entre nous pour le choix d'un soudan.
bjurez ; et ma main vous cède le turban.

LOUIS.

ie que n'a pu l'horreur du fer ni de la flamme,
a vaine ambition ne le peut sur mon ame.
Ie voulez-vous pour roi ? devenez tous Chrétiens.

ISAIDE.

De notre loi plutôt gardons tous les liens.

OCTAIR.

Pardonne, Mahomet ! au respect que m'inspire

Ce superbe ennemi que malgré moi j'admire :
Il m'apprend des vertus que je dois imiter
Dans le rang des sultans où tu me fais monter.

(Au Roi.)

Ne redoute de moi nul changement perfide.
J'en jure mon amour pour ma chère Isaide.
D'un vaisseau, déjà prêt, déployant l'appareil,
Demain vers l'occident vous suivrez le soleil.

(Aux gardes.)

Point d'otage entre nous. Qu'à l'instant on redonne
A ces chefs leur épée, à leur roi sa couronne.

(Les Mamelus présentent à Louis son diadème et son glaive: tous les chevaliers reçoivent aussi leurs armes.)

LOUIS.

O mes loyaux amis! replacez sur mon front
Ce bandeau que ma foi sauva de tout affront.

(Alphonse et Joinville couronnent le Roi de leurs mains, tandis que les chevaliers le saluent de leurs épées nues, en signe d'honneur.)

Grand Dieu! sur qui toujours ma constance est fondée,
Fais-nous d'abord voguer aux champs de la Judée :
De mon royaume enfin nous apprendrons le sort.
Si mes voisins jaloux y tentent quelque effort,
Fais que j'y rentre, ô Dieu, comme de Palestine
Mon immortel aïeul reparut à Bovine;
Que, ferme appui des lois, mon sceptre souverain
Soit plus soumis au ciel qu'au pontife romain,
Et n'enchaine jamais, pour une cour avare,
La mitre gallicane au joug de la tiare :
Mais, quand d'un doux repos jouira mon po voir,
Fais que Vincenne encor me voie en paix m'asseoir

ce chêne élevé dont l'ombrage propice
t de dais champêtre à ma simple justice;
rtout, dans les cœurs rendant mon nom sacré,
Français, en mourant, fais que je sois pleuré.

FIN DE LOUIS IX EN ÉGYPTE.

CLOVIS,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR M. LEMERCIER.

PERSONNAGES.

CLOVIS, roi des Francs.
SIGEBERT, roi, parent de Clovis.
CLODORIC, fils de Sigebert.
ÉDELINDE, fille d'Alaric, roi des Visigoths.
AURELLE, Romain, ministre de Clovis.
ADELMAR, confident de Sigebert.
GÉLIMER, chef gaulois.
PEUPLE, SOLDATS, COURTISANS.

CLOVIS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

La scène se passe à Cologne, dans une enceinte du palais de Sigebert. L'entrée du palais décore l'un des côtés du théâtre ; l'autre est fermé par des murailles et de grands arbres.

SCÈNE I.

SIGEBERT, ADELMAR.

SIGEBERT.

Ami, Clovis approche ; oui, l'injuste Clovis
Jaloux d'unir mon sceptre à ceux qu'il a ravis,
Vient troubler mes états, et dans Cologne même,
Au triste Sigebert ôter le diadême.

ADELMAR.

Écartez un soupçon pour lui si flétrissant :
Au mépris de sa gloire et des liens du sang,
Pensez-vous que Clovis, dans ses destins prospères,

SIGEBERT.

Il le fallut : dans quel tems, Adelmar,
De sa gloire guerrière ai-je escorté le char ?

ADELMAR.

Alors que des Germains les légions entières
Par torrens inondaient la Gaule et vos frontières ;
Lorsque de flots de sang ce trône environné
Dans la chute de tous allait être entraîné ;
Que de Siagrius déjà vainqueur illustre,
Clovis à ses exploits crut ajouter un lustre
En offrant ses secours aux princes ses parens,
Pour chasser loin de lui des barbares errants.

SIGEBERT.

Leurs courses désolaient nos villes alarmées,
La même cause alors unissait nos armées :
Clovis en mes périls affecta de m'aider ;
Et moi, dans ses efforts j'ai dû le seconder.
Mais, sous la même tente instruits à nous connaître,
Je vis ce qu'il était et ce qu'il voulait être :
Usurpateur avide, impérieux, jaloux,
J'appris qu'il deviendrait formidable pour tous ;
Que la paix n'était pas son but dans la victoire ;
Que pour nous dominer il s'armait de sa gloire ;
Qu'il n'estimait la voix de l'adulation
Qu'en ce qu'elle a d'utile à son ambition,
Et pour qu'elle appuyât sa haute renommée
Qui lui soumet les chefs de la Gaule opprimée.
Je vis son art trompeur se faire confier
Le secret des vertus qu'il voulait châtier ;
Et, lorsque dans son cœur languissait une offense,
La mémoire en revivre au jour de la vengeance.

Enfant d'un siècle horrible, où les frères, les sœurs,
Les pères, les neveux, combattent de noirceurs,
Ce Sicambre, à nos cours soufflant les parricides,
En a gardé les mœurs féroces et perfides.
De ses propres soldats, on a vu l'inhumain
Discipliner les rangs une hache à la main,
Les abattre à ses pieds; et nos longues batailles
Ont aux larmes, aux cris, endurci ses entrailles.
Mille fois son maintien me fit aperçevoir
Ses mépris pour le sang, et sa soif du pouvoir.
Aux bords du Rhin à peine eut-il sauvé la France,
Qu'au peuple de Paris il rendit sa présence :
Son art tissut le nœud qui m'enchaîne à jamais :
Il séduisit mon fils mené dans son palais :
En vain de le quitter s'alarmait ma tendresse;
Mais il se l'attacha par sa flatteuse adresse;
Et prêt contre moi-même à lui servir d'appui,
L'héritier de ton roi n'est qu'un soldat sous lui.
Ainsi donc, fléchissant à ses lois souveraines,
Mon fils ne règnera qu'engagé dans ses chaînes!
Ce sera donc en vain que, monarque prudent,
J'espérai lui transmettre un sceptre indépendant :
C'est donc sans fruit, hélas! que ma main vieillissante
En conserve pour lui la charge trop pesante;
Fardeau que je voudrais et n'ose abandonner,
Quoiqu'un grand âge enfin semble me l'ordonner!

ADELMAR

Votre long âge en vous accroît l'expérience
Qui des événemens donne la prévoyance.
La douceur à la force en votre ame se joint.
Les rênes de l'état ne se relâchent point :

Vos mains, malgré les ans, les tiennent sans mollesse.
Vous savez mieux que tous...

SIGEBERT.

Va, je sais ma faiblesse.
Je sens mille périls chaque jour m'investir,
Et dans les soins pressans mes pas se ralentir :
Ma vigueur n'agit plus; je m'effraie et je doute.
Avec art cependant le fier Clovis ajoute
Aux embarras nombreux dont il faut me tirer,
Et sème tous les bruits que j'entends murmurer.
Des peuples qu'il rangea sous son pouvoir suprême,
On vante le bonheur à mon peuple lui-même :
Les pasteurs des Chrétiens parlent autour de moi
Des bienfaits mensongers de leur nouvelle foi;
Et des Dieux immortels raillant tous les mystères,
Opposent à mes loiss leurs triste ministères ;
L'autel contre l'autel s'érige insolemment :
Le crime à ma poursuite échappe à tout moment :
En vain la flatterie, assiégeant mes oreilles,
De ma sage vieillesse exalte les merveilles;
Mon cœur est un témoin qui dément ses discours.
J'ai besoin qu'un appui me prête ses secours.
Triste sort des mortels dont les cheveux blanchissent!
Non moins que leurs regards leurs esprits s'obscurcissent,
Et sous le faix des ans, résignés à mourir,
Leur débile vertu ne sait plus que souffrir.
Plût aux Dieux que mon fils eût moins d'idolâtrie
Pour l'oppresseur qui vient menacer ta patrie !
Mais jeune, plein d'erreurs, se livrant à Clovis,
Qu'en espérer? ses vœux lui sont tous asservis :
Il lui soumet son sort, ses droits et son courage :
de lui qu'il attend jusqu'à mon héritage;

Et, comme à le servir il dévoua son bras,
Il croirait lui devoir son sceptre et ses soldats,
Et devançant le but où l'orgueilleux aspire,
Lui-même à sa conquête il joindrait mon empire;
Heureux, en secondant son superbe projet,
De conserver le nom de son premier sujet!
Et toujours aveuglé sur les noirs artifices
Qui comblèrent de biens ses mains usurpatrices,
N'en doute pas, Clovis, à son œil prévenu
Semble être un demi-dieu de l'Olympe venu,
Pour commander en maître à la terre où nous sommes,
Et ranger tous les rois dans la foule des hommes.
La gloire d'un mortel en tous les tems vainqueur,
Brillante illusion, séduit un jeune cœur;
Et mon fils, ébloui d'un éclat qui le trompe,
Juge mal un tyran voilé de tant de pompe.
Mais, il accourt.... La joie anime tous ses traits.

SCÈNE II.

SIGEBERT, CLODORIC, ADELMAR.

CLODORIC.

A recevoir Clovis, mon père, soyons prêts:
Ce roi, pour consacrer notre union fidèle,
Se détourne des lieux où la guerre l'appelle.
Sur les fleuves divers dont il quitte les bords,
Les peuples ont partout signalé leurs transports:
Il semble qu'à regret et l'Escaut et la Somme
Au Rhin énorgueilli cèdent un si grand homme.
Ce maître des Gaulois, ce vainqueur des Romains,

Ravit au joug romain cette moitié du monde
Où des Français par lui le royaume se fonde,
Et du jour qu'on le vit, secondé par vos mains,
Aux champs de Tolbiac terrasser les Germains,
Et du jour qu'instruisant ma jeunesse guerrière
De la gloire à mes pas il ouvrit la carrière,
Et de sang engraissa les plaines de Vouglé,
Tout l'Occident muet sous ses lois a tremblé.
Que lui sert dans ses vœux une perfide adresse,
Recours de l'impuissance, arme de la faiblesse?
Lorsqu'il nous accusa, de son sort détachés,
D'unir aux Bourguignons nos intérêts cachés,
Sans feinte et hautement ne nous fit-il pas dire
D'éluder les traités que Gondebaud désire,
Et de ne pas quitter ou servir à demi
Un parent long-tems cher pour un nouvel ami?
Vous daignâtes, Seigneur, soit prudence ou tendresse,
Sur ce point important consulter ma jeunesse:
Dès-lors, vers Gondebaud un message parti
Lui porta le refus d'entrer dans son parti;
Clovis l'apprit soudain, et sa reconnaissance
En accorde à tous deux la juste récompense.

SIGEBERT.

Clodoric, est-ce donc pour la première fois
Que Clovis, pour les perdre, a su flatter les rois;
Et qu'à l'ambition, où son orgueil l'engage,
L'amitié, l'amour même ont prêté leur langage?
Ce même Gondebaud, l'as-tu donc oublié?
Deux fois son ennemi, deux fois son allié,
Par sa nièce Clotilde, en sa cour recherchée,
Crut la foi de Clovis à son trône attachée,
Et voulut qu'un hymen cimentât l'union

Qui devait arrêter son usurpation :
Mais Clovis l'épousa pour en venger le père
Sur Gondebaud jadis meurtrier de ce frère,
Et ne fit à la nièce accueillir ses sermens,
Qu'à dessein de se joindre à ses ressentimens,
De s'armer en son nom, d'entrer dans ses offenses ;
Et l'amour alluma le feu de ses vengeances.
Cet artificieux, cruel au fond du cœur,
D'un dehors de bonté couvre ainsi sa rigueur ;
Et vous charmant d'abord d'une fausse caresse,
A tous vos intérêts se lie avec souplesse.
Ainsi des peuples même il séduit les fureurs,
Et pour se les soumettre embrasse leurs erreurs.
Pour attaquer nos dieux plein d'un zèle hypocrite,
Pour gagner les Chrétiens se rendant néophyte,
Sans rougir d'adopter leur superstition,
Il osa tout trahir, lois et religion :
Sa feinte charité, qui paraît leur sourire,
N'est qu'un soin complaisant pour fonder son empire,
Et bientôt resserrer leurs fers appesantis
Quand les rois à son joug seront assujétis.

CLODORIC.

Non, Seigneur; de la croix il m'a parlé lui-même.
Pour le Dieu des Chrétiens son respect est extrême.
Tant que de notre Olympe il resta convaincu,
Sous Mars et Jupiter ce héros a vécu,
Et soumis à la foi que suivaient ses ancêtres,
Il mêla son encens à l'encens de nos prêtres :
Mais, depuis que l'aspect des hautes vérités
Le retira, dit-il, de ses crédulités,
Sa raison ne sait plus révérer l'imposture
De ces dieux dont l'erreur a peuplé la nature,

Monstres sourds et muets, à visages humains,
Armés de foudres d'or ciselés par nos mains,
Idoles de métal aisément renversées,
Qu'à chaque pas ici le caprice a dressées.
Nos fleuves, nos forêts et nos champs ont leur dieu :
Le sien, présent partout, invisible en tout lieu :
Des bois, de l'air, des eaux n'emprunte nulle image,
Auteur de l'univers se montre en son ouvrage,
Et frappant les esprits de son éternité,
Y grave de son nom l'austère majesté :
Nos dieux s'offrent aux sens ; le sien à la pensée,
Et dans le fond des cœurs sa loi pure est tracée.

SIGEBERT.

Par leurs prêtres menteurs es-tu déjà séduit,
Mon fils?...

CLODORIC.

Vers leur croyance un penchant me conduit :
Je ne m'en cache pas : si Clotilde chrétienne
A du prudent Clovis changé l'ame païenne,
L'amour sur mon esprit n'a pas moins de pouvoir ;
Édelinde...

SIGEBERT.

O péril que j'avais su prévoir !
Édelinde te charme au point de méconnaître
Tous les dieux de ton père, et Jupiter leur maître !

CLODORIC.

Édelinde, en mon cœur se fesant écouter,
Parle d'un Dieu plus grand que notre Jupiter,
Qui de tous les humains a devancé la race,
Et que ne peut borner ni le tems ni l'espace.

SIGEBERT.

Si voisin des autels que ma main fait fumer,
Quoi! ta voix fanatique ose le proclamer?
Crains que des Immortels la foudre ne t'atteigne.

CLODORIC.

Nos dieux d'airain n'ont pas de foudre que je craigne.
Alors qu'à Tolbiac, Clovis allait périr,
De ceux que nous servons, qui le vint secourir?
Les horreurs de la mort étaient partout semées :
Il se voua, pour vaincre, au vrai Dieu des armées.
Partout, depuis ce tems, dans la guerre et la paix,
Son royaume affermi s'accrut par les succès.
Le ciel lui sembla même applanir les obstacles :
Il fit en sa faveur éclater cent miracles.
Ses traités ont soumis, par le secours des Saints,
L'Armorique soustraite à ses préfets romains.
Les martyrs que l'Église a rendus si célèbres,
Revêtus de blancheur sous de noires ténèbres,
Sont venus du tombeau glacer ses ennemis.
De Tours en leur cercueil les pasteurs endormis
Ont paru s'éveiller, et les bords de la Loire
Ont entendu leurs voix l'appeler à la gloire.
Toujours où son dieu marche un prodige l'attend;
Et celui de Vouglé fut le plus éclatant.

SIGEBERT.

Est-ce encor de son dieu la puissance infinie,
Qui vient par un revers d'abaisser son génie?
Te souvient-il aussi que nos Dieux immortels
Ont puni ses enfans ravis à leurs autels,
Et que, tous deux frappés d'un sévère anathême,
L'eau fatale du Styx les lava du batême?

Laisse, laisse aux Chrétiens, amans des visions,
La magie étaler ses apparitions.
J'ai fait par le grand-prêtre offrir des sacrifices;
Le vol de nos oiseaux, le flanc de nos génisses,
Tout de Clovis présage un crime à redouter;
Et loin d'ouvrir nos murs, il faut l'en écarter.

CLODORIC.

Songez-vous au danger de heurter sa puissance?

SIGEBERT.

D'un motif spécieux prévenons sa présence.
Si ses projets sont droits, nous n'aurons nul débat;
S'ils sont pervers, faut-il lui céder sans combat?

CLODORIC, avec emportement.

Quoi! vous pourriez, Seigneur, lui fermant vos murailles,
Répondre à l'amitié par le cri des batailles?
Ah! cessez d'écouter un soupçonneux chagrin
Aveuglement trompeur où votre âge est enclin.

SIGEBERT.

Qu'entends-je, ô ciel! Mon fils m'insulter de la sorte!
Malheureux!... Aux fureurs où ton ame s'emporte,
Juge déjà combien m'est funeste Clovis!
Il approche, et du père il sépare le fils!...
Eh bien! outrage donc d'une bouche insolente
Ce front blanchi des ans et cette main tremblante;
Et, pour plaire au héros que tu crois généreux,
Prends ma place, et sous lui règne, si tu le peux.

CLODORIC.

Ah! je tombe à vos pieds!... Par la mort la plus prompte,
Mon père, vengez-vous, lavez ma propre honte.

SIGEBERT, le relevant.

Viens plutôt sur ce cœur prêt à te pardonner.

(A son confident.)
Toi, jamais, Adelmar, ne laisse soupçonner
Ce mouvement si court de mésintelligence
Qu'a soudain oublié ma facile indulgence,
De peur que les méchans ne tentent quelque effort
Pour troubler de nos cœurs le salutaire accord.
Mon fils, je gémirais de te rendre victime
D'un tyran implacable à tes yeux magnanime.
De nos augures saints je vais prendre conseil :
Dispose en attendant un superbe appareil,
Et, si pour ton avis s'expliquent nos oracles,
Ma prudence à tes vœux ne mettra plus d'obstacles

CLODORIC.

Seigneur, dois-je abusant d'un excès de bonté...

SIGEBERT.

Allons : laissons des Dieux agir la volonté.
Notre vaine raison tend parfois à nous nuire :
Nous suivons le destin que nous croyons conduire.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ÉDELINDE, CLODORIC.

CLODORIC.

Oui, le plus grand des maux qu'en ces tems où nous sommes,
La rigueur du destin fasse souffrir aux hommes,
Est, parmi les dangers, de quitter un seul jour
L'objet à qui notre ame attacha son amour!

ÉDELINDE.

Et le plus doux plaisir qui jamais sur la terre
Fasse à de tristes cœurs oublier leur misère,
Est de revoir enfin un objet adoré
Long-tems loin de nos yeux et toujours désiré!

CLODORIC.

Édelinde, est-il vrai que vous m'êtes rendue?
Oui, j'en crois ces transports de mon ame éperdue,
Ce trouble, effet subit du charme de vos traits,
Qu'absent de vos regards je n'éprouvai jamais.
De Clovis, d'un héros messagère adorable,
Ah! que vous me rendez son approche agréable!
Quel bien m'accorderait son immense pouvoir
Qui fût plus cher pour moi que celui de vous voir?

ÉDELINDE.

Ne niez pas, Seigneur, le moyen de tout faire
A ce prince en tous points au-dessus du vulgaire,
Qui, puissant dans sa haine et dans son amitié,
Jamais ne favorise ou ne perd à moitié,
Sachez que, dans Cologne, aujourd'hui sans entrave,
La fille d'Alaric va cesser d'être esclave,
Qu'Aurelle, ce Romain qui me reçut de lui,
Lorsque mon père mort me laissa sans appui,
Monstre à qui j'ai frémi qu'on m'eût abandonnée,
Aurelle enfin consent que je vous sois donnée :
Clovis le lui commande.

CLODORIC.

O prince généreux!
O dernière faveur qui comble tous mes vœux!
Je sens que les héros sont des dieux sur la terre!
Leur bouche, d'un seul mot funeste ou salutaire,
Nous jette dans la crainte et dans l'adversité,
Ou nous porte au sommet de la félicité.

ÉDELINDE.

Écoutez, Clodoric, et vous allez apprendre
Jusqu'où pour vous encor sa faveur doit s'étendre:
C'est peu de commander que l'hymen le plus doux
Au gré de son ardeur joigne Édelinde à vous,
Me dotant des états de la Septimanie,
Il prétend assister à la cérémonie
Où de nœuds éternels on va nous enchaîner.

CLODORIC.

Et c'est lui que tantôt vous osiez soupçonner,
Mon père! Ah! qu'un tel roi mérite sa fortune!
Ah! que son ame est loin de toute ame commune!
Je vous plains; la vieillesse ombrage trop vos yeux

Pour voir de nos beaux jours cet astre glorieux.
D'un service trop court charmante récompense !
Il m'unit donc à vous.... Oui, ma reconnaissance
Est prête sur ses pas à verser aujourd'hui.
Le reste de mon sang que j'exposai pour lui.

ÉDELINDE.

Seigneur, vous le savez, je ne suis point ingrate ;
Et le plus doux espoir dont ce vainqueur me flatte,
Est que le nœud sacré qu'il consent à former
Du titre heureux d'époux me laisse vous nommer.
Même, autant qu'il le peut, c'est ainsi qu'il répare
Sur mon père immolé sa victoire barbare :
Vous dirai-je pourtant que mon ame a reçu
Un peu du noir soupçon par Sigebert conçu ?
La générosité que Clovis fait paraître
Rassure peu mon cœur, injuste encor peut-être :
Mais je l'ai vu de près, Seigneur, depuis le jour
Que le sort m'a réduite à vivre dans sa cour.
Souvent de sa rigueur les exemples sinistres
M'ont dévoilé ce prince et ses cruels ministres :
J'ai senti que parfois l'horreur de son aspect
M'a fait plutôt rougir qu'un timide respect :
Les discours les plus doux sont amers dans sa bouche,
Et, même en se jouant, son sourire est farouche.
Par ses ordres jadis condamnée à périr,
Je lui sers d'instrument pour vous mieux acquérir.
Aurelle, qui d'abord s'attendrit à mes larmes,
Sut, de la politique apaisant les alarmes,
M'obtenir de Clovis, et ce lâche Romain
Pour prix de sa pitié me demanda ma main :
Son maître autorisait qu'elle lui fût livrée,
Pensant que l'Aquitaine, où l'on m'avait pleurée,

Subirait mieux son joug, et même avec honneur
Verrait dans mon époux son nouveau gouverneur.
Moi, repoussant ses feux et sa persévérance,
J'ai, par mes longs refus, lassé son espérance.
Vous parûtes; vos soins charmèrent mon malheur;
L'amour me fit alors oublier ma douleur.
Bientôt notre penchant frappa les yeux d'Aurelle;
Et, bien loin d'élever de jalouse querelle,
Ce flatteur s'honora, pour complaire à Clovis,
De tenir à vos vœux ses penchans asservis,
D'immoler son espoir au feu qu'il voyait naître,
Pour gagner noblement votre zèle à son maître;
Et le brûlant amour qu'il m'avait tant juré,
Cédant à votre ardeur, s'éteignit à son gré.
Que je reconnus bien la servitude infâme
De ceux qui chez les rois vendent jusqu'à leur ame,
Et dont les sentimens, ou de haine ou d'amour,
Suivent les intérêts qui gouvernent la cour!
Aurelle vous laissa jouir de ma présence;
Et son maître applaudit à cette complaisance.
Que pensai-je dès-lors? Tous deux ont espéré
Qu'aux autels de mon Dieu par ma flamme attiré,
Vous conduiriez en moi des rives de la Vienne
Jusques aux bords du Rhin une épouse chrétienne,
Et qu'ici, quelque jour, d'un trône possesseur,
La foi qu'ils défendaient aurait un défenseur.

CLODORIC.

Un tel projet n'a rien que mon cœur appréhende.
Y puis-je apercevoir des piéges qu'on me tende?
Instruit de notre amour, Clovis n'a-t-il pas lieu
D'espérer que mon cœur se rende à votre Dieu,
Et qu'à la vérité qui vous est révélée,

Mon ame en s'éclairant soit par vous appelée?
Oui, votre foi me touche; oui, sans peine je crois
Au Dieu qui vous forma telle que je vous vois,
Qui colora vos traits de pudeur attirante,
Alluma de vos yeux la flamme pénétrante,
Et remplit votre cœur de célestes vertus :
Oui, devant ce seul Dieu, tous nos dieux ne sont plus.
Je sens qu'on obéit à la voix du ciel même,
Lorsqu'on suit doucement la voix de ce qu'on aime.

ÉDELINDE.

En abjurant, Seigneur, vos rites paternels,
Nos nœuds à vos sujets paraîtront criminels;
Et Sigebert, vieilli dans une erreur profonde,
Défendra que son fils à ma flamme réponde.
Ce germe de discorde en vos états semé,
Sert peut-être au dessein que Clovis a formé.

CLODORIC.

Non, je ne doute point que mon père autorise
Mon oubli de ses dieux qu'il sait que je méprise.
Déjà par votre croix il ne peut empêcher,
Son peuple chaque jour de se laisser toucher.
L'idolâtrie est douce et sans intolérance.
Son cœur de nos autels plaindra la différence;
Mais n'exhalera pas de fanatique ardeur.

ÉDELINDE.

Il verra dans mon zèle une même pudeur.
Clovis s'est abusé, s'il pense en vos contrées
Qu'agitant les esprits par mes leçons sacrées,
Perdant votre royaume au nom d'un Dieu sauveur,
De la reine Clotilde imitant la ferveur,
Je m'arme d'une croix redoutable et jalouse,

Comme chez Gondebaud fit son ardente épouse.
Clotilde, en s'attachant au destin du vainqueur,
Portait moins que la foi la vengeance en son cœur,
Et brûlait qu'un grand roi séduit pas ses prières,
De son oncle punît les fureurs meurtrières.
Je n'aurai point comme elle, en ma religion,
Le zèle qui s'accorde avec l'ambition,
Qui souvent des forfaits rend nos désirs complices,
Qui se plaît dans la guerre, et sourit aux supplices,
Force en tous lieux les cœurs par l'effroi des tourmens,
Et qui, prêtant l'oreille aux conseils véhémens,
Montre les traits, l'orgueil, la rigueur despotique,
Non de la piété, mais de la politique.
Est-ce obéir au dieu dont l'équitable voix
Vint rendre sous le ciel le pâtre égal aux rois,
Dont la morale auguste et la pure lumière
Abaisse le palais, rehausse la chaumière,
Et perce chaque jour de rayons enflammés
Les ténèbres des Goths par lui seul désarmés?
Son dogme, favorable aux ames qu'il élève,
Doit régner par l'amour et non pas par le glaive.
Partout appui du faible, il ôte avec douceur
Le joug à l'opprimé, le fer à l'oppresseur;
Il promet un époux à la veuve qui pleure,
Un père à l'orphelin, au pauvre une demeure;
Et bornant les combats du besoin et de l'or,
La justice est sa loi, l'aumône est son trésor.
Par là de nos pasteurs les bouches fraternelles
Annoncent aux mourans des palmes éternelles.
Je veux, en soulageant la triste humanité,
Conduire les esprits vers la Divinité;
Aux charitables soins me dévouer sans cesse,

De Sigebert séduit éclairer la vieillesse,
Vaincre en persuadant, et faire qu'en tout lieu,
Comme nous nous aimons, le peuple aime son Dieu.

CLODORIC.

Oui, pour gagner les cœurs épris de son amorce,
Votre douceur charmante a fait plus que la force:
Ange consolateur de ces tems rigoureux!
Jetez un tendre éclat dans nos jours ténébreux;
Jeune et timide fleur sur nos bords frémissante,
Dans l'orage levez une tête innocente.

ÉDELINDE.

Qui vient à nous?

CLODORIC.

Aurelle!

ÉDELINDE.

Aurelle, en ces remparts!...
Son roi va donc bientôt paraître à nos regards.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, AURELLE.

AURELLE.

De ce palais, Seigneur, Clovis touche la porte,
Et vient chez Sigebert sans pompe et sans escorte:
Il a voulu, quittant le poids de sa grandeur,
De tout char triomphal éviter la splendeur,
Et plein de confiance et d'amitié sincère,
Goûter le plaisir pur d'embrasser votre père.
Fesons-le prévenir, Seigneur...

CLODORIC.

Dès ce moment,
Je cours l'en informer avec empressement.

ÉDELINDE, à Aurelle.

Permettez donc, Seigneur... par le prince conduite,
Que je sois sans retard chez son père introduite.

AURELLE.

A vous-même bientôt rendue en ce beau jour,
Princesse, vous n'aurez pour maître que l'amour.

CLODORIC.

Venez : j'entends du bruit... Déjà Clovis arrive...
Allons hâter du Roi la démarche tardive.

(Clodoric sort avec Édelinde.)

SCÈNE III.

CLOVIS, AURELLE, SEIGNEURS FRANÇAIS, ET SOLDATS.

CLOVIS.

Soldats! que nos drapeaux flottent dans la cité :
Révélez par vos dons ma générosité.
Que respecté de vous nul habitant ne craigne :
Dans les temples chrétiens que la sainteté règne!
Et dites aux guerriers qui marchent sur mes pas,
D'aller de cette ville honorer les prélats.

(Ils sortent.)

AURELLE.

A ce commandement qui frappe mon oreille,
J'admire une sagesse en tous les tems pareille,

Qui, d'abord avec vous alliant les Chrétiens,
Chez les rois étrangers vous acquiert des soutiens.

CLOVIS.

Demain, de Sigebert les troupes étaient prêtes,
A m'accueillir, dit-on, par de pompeuses fêtes.
Je suis las de m'offrir, à travers les chemins,
En spectacle aux regards des curieux humains;
Et d'essuyer, du prince ou du sénat des villes,
Un long cours importun de harangues serviles.
Au vieux roi Sigebert j'épargne un soin flatteur,
Et me sauve l'ennui d'un éloge menteur.

AURELLE.

C'est sur la vérité que l'éloge se fonde
En louant un héros, l'étonnement du monde.

CLOVIS.

Sigebert, qui me hait, doit parler autrement :
Aurelle, tu connais quel avertissement
Rompit chez Gondebaud ses embûches dressées...

AURELLE.

Ainsi que l'univers j'ignore vos pensées;
Et toujours vos desseins, nous frappant de grandeur,
A nos yeux attentifs cachent leur profondeur.
Serait-ce amitié vraie, ou trompeuse apparence,
Qui vous fait d'un vieillard excuser l'inconstance,
Et, cédant Édelinde à son fils Clodoric,
Joindre à ses biens des bords conquis sur Alaric,
Apanage qui suit l'hymen de la princesse,
Et peut de son époux enhardir la jeunesse?

CLOVIS.

A captiver ce prince Édelinde me sert,
Et je prétends qu'il serve à perdre Sigebert.
Sa flamme dès long-tems par moi-même nourrie,

aux dieux en son cœur détruit l'idolâtrie ;
eune dévoûment n'attend plus que de moi
ain de sa maîtresse et le titre de roi ;
onc, pour le forcer à détrôner son père,
eux, l'amour du sceptre, et la croix qu'il révère ;
zèle fougueux dont il est possédé,
e balance plus dès que j'ai commandé.
ontre Sigebert, quoi qu'ici j'exécute,
ils ne pourra pas me noircir de sa chute ;
terre apprendra s'il est encor permis
echercher un pacte avec mes ennemis.

AURELLE.

crit en vos mains confirme l'assurance
a de Gondebaud rejeté l'espérance,
u'à votre amitié s'attachant désormais,
message à ce roi vous garantit la paix.

CLOVIS.

crois moins les sermens que l'intérêt des princes.
nse à mon courroux soustraire ses provinces,
faible maintenant, espère m'abuser :
il me trahira dès qu'il pourra l'oser,
ne préviens pas les haines déchaînées
mettraient en péril mes hautes destinées.
ais quel est Clovis.... ma garde est dans ces murs,
nom d'avance y règne.... et mes projets sont mûrs.

AURELLE.

Sigebert, Seigneur, la vieillesse est aimée.

CLOVIS.

admire ma gloire, et l'on craint mon armée.

AURELLE.

peuple est valeureux.

CLOVIS.

Mon destin est vainqueur.

AURELLE.

Quel prétexte appuirait votre juste rigueur,
Si, le montrant fidèle au nœud qui vous engage,
Gondebaud de ce roi publiait le message?

CLOVIS.

L'homme qu'il en chargea n'a pu le lui porter :
Mes ordres dans le Rhin l'ont fait précipiter.
Cependant Gondebaud à sa première lettre
Répond par un traité que l'on doit me remettre;
Et ce gage vendu, prouvant ses trahisons,
De mon ressentiment fondera les raisons.
J'attends donc l'émissaire accourant le confondre,
Et l'orage amassé sur sa tête va fondre.

AURELLE.

Seigneur, j'ai pressenti, je le dis sans détour,
Que ce coupable roi se perdrait sans retour.
Sa perfide union, qu'il eut bientôt rompue,
D'un autre œil que le vôtre aurait trompé la vue;
La faiblesse crédule eût peut-être excusé
Le mépris d'un lien qu'il a presque brisé;
Mais vous savez prévoir, dès la première injure,
Dans l'amitié présente une haine future,
Et la molle pitié ne peut vous désarmer
Jusqu'à laisser encor les complots se tramer.
Dès long-tems Sigebert, égaré par la haine,
A maudit vos lauriers qu'il contemple avec peine :
Tour-à-tour ses fureurs, pour vous rendre odieux,
Vous nommaient sacrilége ou superstitieux;

ndignait surtout que votre main pieuse
tât dans nos cités la croix victorieuse.

CLOVIS.

, le Mars des Germains, l'Hercule des Gaulois,
pieds de leurs autels courbent encor ces rois
languissent plongés dans leurs erreurs grossières,
nd l'œil des peuples s'ouvre aux naissantes lumières.
t âge a son esprit : l'art est de diriger
sor nouveau d'un siècle, et non de le changer.
tems que Julien, qui régna dans Lutèce,
aya de rouvrir l'Olympe de la Grèce,
t l'Empire rallia ses prêtres méprisés
leurs mensonges vains long-tems divinisés.
cri de la raison bravant sa politique,
persait en débris le Panthéon antique.
rient n'adora que le Dieu que je sers ;
is l'Occident aveugle eut mille autels divers :
:mains, Gaulois, Français, en des bois homicides,
raient aux Dieux le sang versé par leurs druides,
les Romains vaincus subjuguant leurs vainqueurs,
pendant à la foi convertissaient les cœurs.
France, mon pouvoir, et les zélés s'accrurent :
s rois ne croyaient point ; mais les nations crurent :
quand je fis payer de la mort d'un soldat
calice brisé réclamé d'un prélat,
un butin disputé je vengeai moins l'offense
ne le ministre saint, flatté de ma vengeance.
ès-lors, à sa doctrine invitant les esprits,
méditais de loin tout ce que j'entrepris.
e la guerre long-tems observant le théâtre,
opposai le refus d'une armée idolâtre
u désir des pasteurs qui m'invoquaient pour eux,

Et n'ôtai pas l'espoir aux païens trop nombreux ;
Du paganisme ainsi les prêtres me vantèrent,
Et dans leurs hymnes saints les Chrétiens me chantèrent :
Par là ma renommée, objet de leurs discours,
De tous mes prompts succès facilita le cours.
Que pensaient tous les rois ? ils blâmaient mon exemple,
Le jour qu'aux murs de Reims le peuple, au sein d'un temple,
Fut témoin qu'un évêque en son sévère accueil
M'osa dire : « Sicambre, abaisse ton orgueil. »
Ils conçurent pour moi mille craintes frivoles
D'un crédit que l'Église affecte en ses paroles,
Et dont je me prêtais à consacrer l'erreur
Pour mieux remplir la Gaule et ses chefs de terreur.
Depuis ce tems, l'Europe en tous ses rois frappée
M'a vu porter chez eux la croix plus que l'épée ;
Et de leur secte enfin belliqueux zélateur,
Les peuples m'ont nommé leur saint libérateur.
L'augurait-on d'abord ? non, toujours on me nie
Le succès que j'annonce et qu'obtient mon génie.
En vain un sage hymen et des traités suivis
Du titre de barbare ont préservé Clovis ;
Trois batailles en vain d'une triple victoire
A mon nom mémorable ont attaché la gloire ;
Et parce qu'un revers, de la France éprouvé,
Enfle Théodoric, seul roi qui m'ait bravé,
Choc fatal que n'a point essuyé ma présence,
Que le seul Condebaud subit en mon absence,
Et que peut-être même un si faux allié
Hâta par les effets de quelque inimitié ;
Voilà que des rivaux de ma fortune immense
La haine s'affermit, la brigue recommence ;
Que Condebaud sans moi s'efforce à s'agrandir !

L'imprudent Sigebert l'ose même enhardir!...
Ah! d'un lion blessé redoutez la colère,
Trop faibles souverains... je suis né pour la guerre.

AURELLE.

Ils ignorent quels coups, Seigneur, vous préparez:
L'Europe se taira dès que vous le voudrez;
Bientôt dominant seul....

CLOVIS, impétueusement.

Il en est tems, Aurelle:
Il faut que sans débats je règne enfin sur elle;
Et je souffre à regret que tant de potentats
Divisent sa grandeur en mobiles États.
Autrefoir réuni, tout l'empire de Rome
Occupait l'univers affermi sous un homme;
Et le tems en deux parts à deux chefs le cédant,
L'Orient fut à l'un, à l'autre l'Occident.
Les peuples dans la paix, en de vastes provinces,
Ne couraient pas sans cesse au joug de nouveaux princes,
Et ne s'immolaient pas à des tyrans nombreux,
Jusqu'aux jours où des Goths pesa le sceptre affreux.
Du Gaulois avili le Romain fut esclave:
Le Français, leur vainqueur, fier, libre, et sans entrave,
Sut mériter son nom; et mon aïeul enfin
L'illustre Mérovée anoblit son destin.
Je succède à sa gloire: il faut qu'en mes partages
Rentrent de mes parens les étroits héritages,
Et dépouillant les rois, fléaux de leurs voisins,
Qu'enrichi de tributs j'étende mes confins.
Tu le sais; Gondebaud, roi des bords de la Saône,
Du Norique à son frère a su ravir le trône:
Au chef de l'Italie il songe à se liguer

Pour affaiblir mon sceptre et pour me subjuguer.
Fol espoir! tous les deux rendront compte à la France
Du sang dont fut rougi le Rhône et la Durance....
Ma défaite en mon sein allume la fureur.
Contre Théodoric soulevant l'Empereur,
Aux Alpes je m'élance, et veux un jour qu'il tremble
Pressé par l'Orient et l'Occident ensemble.
Anastase à Byzance arme pour m'appuyer :
La pourpre des consuls qu'il vient de m'envoyer,
Les noms accoutumés d'Auguste et de Patrice,
Sont garans du traité dont ils couvrent l'indice.
Sigebert, Gondebaud, tomberont les premiers :
Théodoric suivra, malgré tous ses lauriers.
Seul, du trône français j'affermirai la base.
Je n'aurai sous les cieux de rival... qu'Anastase :
Devant le roi des Huns l'empire chancela ;
S'il m'irrite... Clovis est plus fier qu'Attila,
Et son courroux, du monde effrayant la mémoire,
Peut des rois enchaînés renouveler l'histoire.

AURELLÉ.

Votre grand avenir à vous seul découvert,
Doit.... Clodoric s'approche et le roi Sigebert.

CLOVIS, après avoir dit quelques mots à l'oreille de son ministre.

Sors, veille à tout.

SCÈNE IV.

CLOVIS, SIGEBERT, CLODORIC.

SIGEBERT.

Clovis aura quelque indulgence
Si je n'ai pu répondre à tant de diligence,
Et des pas d'un vieillard la triste pesanteur
Lui doit de mon accueil excuser la lenteur.
Que n'ai-je comme vous cette ardeur toujours prête
Que dans vos actions nul obstacle n'arrête,
Et qui, lorsqu'il le faut, devance en un instant
L'ennemi qui vous craint, l'ami qui vous attend!
A de justes honneurs fallait-il vous soustraire?

CLOVIS, avec une contenance modeste.

L'appareil fastueux a cessé de me plaire :
Des pompes de l'orgueil maintenant détrompé,
C'est par l'utile éclat que mon œil est frappé :
Il brille en vos vertus à qui je rends hommage.

CLODORIC, avec enthousiasme.

Ah! des vertus, Seigneur, offrez-vous moins l'image,
Vous qu'un noble destin présente à l'univers.

CLOVIS, de même.

Plus on vit mes succès, plus on voit mes revers :
Trop d'encens m'énivra d'une vaine fumée;
Pour la gloire souvent j'ai pris la renommée.

SIGEBERT, avec réserve.

Non, vos premiers hauts faits ont un lustre éternel :
Si le sort des combats vous fut, un jour, cruel,

Peut-être le ciel veut, par un avis suprême
A borner nos États nous instruire lui-même.

CLOVIS, de même.

Oui, cette ambition, fatale aux conquérans.
M'eût placé, tôt ou tard, au nombre des tyrans;
Et j'aurais par la guerre épuisé mon royaume,
Pour atteindre après tout.... quoi? le sais-je? un fantôme.

SIGEBERT.

Heureux en ses confins qui peut se resserrer,
Et laissant par les lois ses sujets prospérer,
Consacre tous les bras à la terre appauvrie,
En conquiert les moissons, et combat d'industrie.

CLOVIS.

Ce seront mes plaisirs, mes modestes travaux:
Puissent mes humbles soins désarmer mes rivaux!
Hélas! si peu de tems la gloire humaine brille!...
J'aurai devant les yeux mon peuple et ma famille.

SIGEBERT.

J'aime à vous supposer en de tels sentimens.

CLOVIS, avec simplicité.

Prince, je viens ici pour unir deux amans;
Édelinde aujourd'hui va sortir d'esclavage:
Ma libéralité lui cède un apanage:
Votre généreux fils l'adore, en est aimé:
Assurons le bonheur de ce couple enflammé.
Aux autels des Chrétiens souffrez donc qu'il la suive:
Vous savez pour mon Dieu sa foi naissante et vive.

SIGEBERT.

Seigneur, je souhaitais que fidèle à ses dieux
Mon fils suivît la loi que suivaient ses aïeux.

Toute religion porte un saint caractère
Que le doute en nos cœurs et l'examen altère.
Bientôt parmi le peuple elle n'a plus de voix,
Quand l'intérêt humain la change à notre choix.

(Aurelle paraît.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, AURELLE, ET QUELQUES SOLDATS.

AURELLE.

Aurelle avec respect se hasarde à paraître;
Il craint d'être importun : dans les mains de son maître
Cet écrit doit pourtant, remis sans nul retard...

CLOVIS, à Sigebert, après avoir pris le papier.

Seigneur, permettez-moi d'y jeter un regard.

CLODORIC, à son père, pendant que Clovis lit.

Eh bien! prince, votre ame est-elle rassurée?
Ce héros dément-il son amitié jurée?
La calomnie est prompte à noircir tous ses traits :
Jugez de sa candeur en l'observant de près.

CLOVIS, gravement.

Seigneur, en ce moment, quel parti dois-je prendre
Contre un perfide roi, chez qui je viens me rendre
Désarmé, sous l'abri de l'hospitalité,
Et qui tend un vil piége à ma crédulité?

CLODORIC.

Ah! l'opprobre et la mort!...

CLOVIS, montrant le papier au vieux roi.

Jetez ici la vue.
La main de Gondebaud vous est-elle connue,
Coupable Sigebert?

SIGEBERT.

Qu'entends-je?...

CLOVIS.

On m'a livré
De vos pactes secrets ce garant assuré.

AURÉLLE, à Clovis.

De ceux qui le portaient l'utile confidence
Au soin de votre tête a forcé ma prudence.
Vos gardes sont placés par mes ordres exprès,
Aux remparts, dans les murs, autour de ce palais.

SIGEBERT.

O trahison!... eh bien! mon fils? ta confiance
Accuse-t-elle encor ma juste prévoyance?

CLODORIC.

Quel mystère d'horreur se dévoile à mes yeux!

SIGEBERT.

Que t'avais-je prédit?

CLOVIS.

Monarque insidieux!
Quoi donc? à tel excès le trouble vous égare,
Que votre inimitié désormais se déclare,
Et que, de vos traités craignant les châtimens,
Votre aveu m'avertit de vos pressentimens!
Combien à votre cœur dut coûter l'apparence
Du caressant accueil qu'a reçu ma présence!

SIGEBERT.

essez à vos fureurs de chercher des raisons,
Clovis, vos attentats confirment mes soupçons.
Si rien peut ajouter au plus affreux des crimes,
C'est en les immolant de railler ses victimes.
Vous n'êtes qu'un barbare, et vos déguisemens
Sont de la cruauté les noirs raffinemens.
Oh! quelle frauduleuse et lâche politique
Employe à s'agrandir votre puissance inique!
Naguère on vous voyait, homicide héros,
Conquérir par le glaive et non par les complots;
Aujourd'hui sans péril Clovis abat les trônes;
Il paraît, son abord fait tomber les couronnes;
Et courbant sous le joug ses parens consternés,
Ravit leur héritage à leurs fils enchaînés.
La guerre, que du moins peut repousser la guerre,
Prête à l'ambition un noble caractère;
Mais, d'une main trompeuse offrir des oliviers
Plus hostiles encor que ses sanglans lauriers;
Mais, d'une nation désarmer la défense,
En proclamant la foi d'une auguste alliance;
Mais, en ami des rois, jusque dans leurs palais
Porter l'invasion sous le front de la paix;
Triompher sans victoire et par une imposture:
C'est aux pactes humains faire une atroce injure,
C'est d'un vil Géryon, d'un serpent tortueux,
Le replis le plus bas et le plus monstrueux.
Puisses-tu, Jupiter! armer quelque autre Alcide
Contre ce nouveau monstre à mes yeux plus perfide!

CLOVIS, d'un ton mystique et menaçant.

N'invoque point tes dieux... le seul Dieu que je sers,

Le seul Dieu de Clotilde, auteur de l'univers,
Confond, en révélant ta trame découverte,
Tes démons imposteurs qui conjuraient ma perte.
Eux seuls t'ont aveuglé dans tes sombres détours;
Lui seul m'éclaire ici les périls que je cours.
Victime, un peu plus tard, d'un fatal stratagème,
Confiant dans ta garde et livré par moi-même,
Devancé dans ta cour des offres d'un hymen,
Ma franchise eût rougi d'un timide examen :
Qu'allais-je devenir, si mon Dieu tutélaire,
M'envoyant du ciel même un avis salutaire,
N'eût préservé ma tête, au sein de vos foyers
Plus dangereux pour moi que les champs des guerriers?
Tu la sauvas, grand Dieu! qui par les soins d'Aurelle
Rassemblas mes vengeurs pour mieux veiller sur elle,
Et qui, dans ces remparts m'amenant sans combats,
Prévins l'effusion du sang de mes soldats.
Sois le témoin sacré qu'en ma douleur profonde
Je ne punis ce roi que pour la paix du monde,
Et qu'à tes lois tout prêt à me sacrifier,
Je lui laisse le droit de se justifier.
La Gaule me verra, te prenant pour arbitre,
Respecter, dans ma cause, et son âge et son titre :
Mais si d'aucune erreur je ne fus abusé,
Frappe cet idolâtre, et son sceptre est brisé.

(Il sort.)

CLODORIC, le poursuivant.

Cruel! ah, penses-tu?...

AURELLE, arrêtant Clodoric, et lui arrachant son épée.

Tremblez pour votre père!..
Excitez sa pitié, mais non pas sa colère.

SIGEBERT, emmené par les soldats.

Applaudis-toi, mon fils ! admire ton héros !
Adieu.

CLODORIC, avec l'accent du désespoir.

Je vous suivrai sous le fer des bourreaux....
Amis ! soldats ! sujets ! défendez votre maître...
Ce héros, ce vainqueur, ce chrétien n'est qu'un traître !

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

CLOVIS, AURELLE.

CLOVIS.

D'un juste étonnement un tel récit me frappe :
Est-il vrai ? sans retour Sigebert nous échappe !

AURELLE.

Depuis qu'à votre garde on l'a fait enlever,
Tous nos soins vigilans n'ont pu le retrouver.
Du lieu de sa retraite on espérait s'instruire
Par l'aveu du soldat qui s'est laissé séduire,
Et que l'on vient d'atteindre appesanti sous l'or
Qu'avec soin dans sa fuite il emportait encor.
Il ne sait quelles mains lui payèrent son crime :
Il ne sait quel séjour cache votre victime.
Les jours de Sigebert sorti de nos liens
Semblent même sacrés pour tous les citoyens :
Vainement des foyers on a forcé l'asile ;
Vainement l'épouvante a consterné la ville ;
Fidèle à Sigebert, que l'on croit innocent,
Chacun le plaint du cœur, se tait en gémissant :
La crainte au lieu d'aveux n'arrache que des larmes :
On maudit vos guerriers et l'aspect de nos armes ;
Et l'on paraît jouir du trouble véhément
D'ont Sigebert sauvé vous cause le tourment.

CLOVIS.

Ils paîront cher leur joie... Qui, l'or ou les supplices
De la fuite du roi nous diront les complices.
La haine, qui de tous paraît nous séparer,
Se mêle à la surprise, et ne peut pas durer :
Bientôt nous entendrons ce peuple qui menace
D'ingénieux motifs excuser notre audace.
Laissons d'abord la peur ébranler les esprits :
Mais, loin de s'adoucir, par le malheur aigris,
S'ils bravent des tourmens l'approche rigoureuse,
S'ils cherchent des martyrs la gloire douloureuse,
Redoutons cet orgueil, plein de férocité,
Qui brigue un faux honneur par la mort acheté.
Mepriser les bourreaux c'est se rendre invincible :
Le mortel fanatique est le seul inflexible.
Au lieu de la roidir, fais avec art ployer
La constance des cœurs qu'on ne peut effrayer :
Avilis les objets que leur amour révère :
De leur fidélité dégrade la chimère,
Et traitant leur vertu de triste aveuglement,
Sauve-les du péril de leur fier dévoûment.
Peins alors ma grandeur, vante mes récompenses ;
A la raison tentée offre des espérances :
Par ton crédit surtout, par tes dons séducteurs,
Ennoblis, s'il le faut, le rang des délateurs.
Nos lois font des humains les vertus ou les crimes :
Leur conscience change au gré de nos maximes.

AURELLE.

Seigneur, avec regret j'ose vous affirmer
Qu'ici j'ai vu les mains et les cœurs se fermer.
On se rit de la mort, nos dons sont des injures...

SCÈNE II.

AURELLE, seul.

Tu cherches ce vieillard, Clovis, pour l'immoler.
Instruit par quelques mots, je pressens le salaire
De qui t'épargnerait un ordre sanguinaire,
Et prévenant tes vœux par un meurtre empressé,
T'aurait acquis l'honneur de plaindre un sang versé.
La fortune me rit... en courtisan fidèle,
Surpassons le service attendu de mon zèle.
Déjà Clovis, j'ai lieu de m'en inquiéter,
M'avait caché le coup qu'il a fait éclater :
En quel autre homme a-t-il placé son espérance ?...
Je veux dans sa faveur régner sans concurrence.
Quel ministre plus sûr, plus adroit qu'un Romain,
Est mieux fait pour guider ce Sicambre hautain ?
Son barbare génie est vide de science :
Sa règle est ma sagesse et mon expérience :
Ce maître impérieux, qui croit tout dominer,
Au gré de mes penchans se laisse gouverner ;
Ma souplesse l'enchaîne ; et l'Europe qu'il brave,
Fléchit sous un tyran qui n'est que mon esclave....
Mais es-tu moins le sien ? L'oserais-tu quitter,
Aurelle, et t'affranchir, quoi qu'il pût te dicter ?
De tous ses attentats tu suivis la carrière ;
L'intérêt commença ta dépendance entière :
Par tes actes sanglans tu t'es trop fait haïr
Pour cesser de le suivre, et lui désobéir.
Marche avec lui sans peur où le destin l'entraîne....
Mais si l'honneur de tous rend sa chûte prochaine,

Faut-il en ses dangers lui prêtant mon appui,
Me piquer de l'orgueil d'être écrasé sous lui?...
Non, non, il sera tems, au jour de la tempête,
De prévoir sa ruine et de sauver ma tête.
Ses fils, ses vainqueurs même, auront le soin prudent
D'attirer de Clovis l'habile confident :
Mon adresse auprès d'eux me sera plus utile
Que l'altière raideur d'une vertu stérile....
La vertu, songe vain, nous nuit dans tous les rangs;
Rebelle aux yeux des rois, funeste aux yeux des grands,
Opposant à leurs vœux mille refus sinistres,
Sa chimère sans cesse arrête leurs ministres :
Idole du vulgaire, il faut la mépriser.
Amoureux de son joug qu'il eût craint de briser,
Sigebert d'un cœur droit l'a constamment suivie,
On l'arrache du trône, on attente à sa vie;
Proscrit, il la défend par de tristes efforts,
Et Clovis criminel triomphe sans remords.
Plus ce monde vieillit, et plus on le contemple,
Du malheur des vertus plus on y voit l'exemple.
J'aperçois Clodoric.... sans doute un bon destin
Veut raffermir mes pas en leur premier chemin,
Et l'amène à l'instant de peur que je n'hésite
A pousser son courage au but que je médite.

SCÈNE III.

CLODORIC, AURELLE.

CLODORIC.

Aurelle, dans ces lieux je vous trouve à propos.
A mon cœur agité rendez quelque repos;

SCÈNE II.

AURELLE, seul.

Tu cherches ce vieillard, Clovis, pour l'immoler.
Instruit par quelques mots, je pressens le salaire
De qui t'épargnerait un ordre sanguinaire,
Et prévenant tes vœux par un meurtre empressé,
T'aurait acquis l'honneur de plaindre un sang versé.
La fortune me rit... en courtisan fidèle,
Surpassons le service attendu de mon zèle.
Déjà Clovis, j'ai lieu de m'en inquiéter,
M'avait caché le coup qu'il a fait éclater :
En quel autre homme a-t-il placé son espérance ?...
Je veux dans sa faveur régner sans concurrence.
Quel ministre plus sûr, plus adroit qu'un Romain,
Est mieux fait pour guider ce Sicambre hautain ?
Son barbare génie est vide de science :
Sa règle est ma sagesse et mon expérience :
Ce maître impérieux, qui croit tout dominer,
Au gré de mes penchans se laisse gouverner ;
Ma souplesse l'enchaîne ; et l'Europe qu'il brave,
Fléchit sous un tyran qui n'est que mon esclave....
Mais es-tu moins le sien ? L'oseras-tu quitter,
Aurelle, et t'affranchir, quoi qu'il pût te dicter ?
De tous ses attentats tu suivis la carrière ;
L'intérêt commença ta dépendance entière :
Par tes actes sanglans tu t'es trop fait haïr
Pour cesser de le suivre, et lui désobéir.
Marche avec lui sans peur où le destin l'entraîne....
Mais si l'honneur de tous rend sa chûte prochaine,

Faut-il en ses dangers lui prêtant mon appui,
Me piquer de l'orgueil d'être écrasé sous lui?...
Non, non, il sera tems, au jour de la tempête,
De prévoir sa ruine et de sauver ma tête.
Ses fils, ses vainqueurs même, auront le soin prudent
D'attirer de Clovis l'habile confident :
Mon adresse auprès d'eux me sera plus utile
Que l'altière raideur d'une vertu stérile....
La vertu, songe vain, nous nuit dans tous les rangs;
Rebelle aux yeux des rois, funeste aux yeux des grands,
Opposant à leurs vœux mille refus sinistres,
Sa chimère sans cesse arrête leurs ministres :
Idole du vulgaire, il faut la mépriser.
Amoureux de son joug qu'il eût craint de briser,
Sigebert d'un cœur droit l'a constamment suivie,
On l'arrache du trône, on attente à sa vie;
Proscrit, il la défend par de tristes efforts,
Et Clovis criminel triomphe sans remords.
Plus ce monde vieillit, et plus on le contemple,
Du malheur des vertus plus on y voit l'exemple.
J'aperçois Clodoric.... sans doute un bon destin
Veut raffermir mes pas en leur premier chemin,
Et l'amène à l'instant de peur que je n'hésite
A pousser son courage au but que je médite.

SCÈNE III.

CLODORIC, AURELLE.

CLODORIC.

Aurelle, dans ces lieux je vous trouve à propos.
A mon cœur agité rendez quelque repos;

Vos jours, votre innocence et votre liberté?
Il eût pu terrasser Clodoric, sans le craindre,
Du coup dont Sigebert se vit soudain atteindre :
Pourtant vous marchez libre, et ses nombreux soldats
Ne surveillent encor vos projets ni vos pas.
Il ne veut pas souffrir pour maître en vos provinces
Un prince qui s'allie à de perfides princes;
Il est vrai : mais veut-il, Seigneur, vous dépouiller
D'un sceptre que jamais vous ne pourrez souiller?
Non, au juste héritier il est prêt à le rendre.
Il sait de votre cœur ce qu'il a droit d'attendre :
Mais avec Sigebert toute complicité
Retiendrait son penchant de générosité :
Ne lui témoignez pas de terreur qui l'offense :
Confiez votre père à sa noble clémence :
Pour l'honneur de tous deux, courez lui déclarer
En quel lieu son pardon peut l'aller rassurer.
N'attendez pas, Seigneur, que la rigueur des armes
Achète ce secret au prix de flots de larmes,
Et que, pour l'obtenir, mille excès abhorrés
Consternent les sujets sur qui vous régnerez.

CLODORIC.

Quoi? j'offrirais mon père au coup qui le menace!
De ses pas fugitifs j'éclairerais la trace,
Et de sa triste fin je deviendrais l'auteur,
Pour m'acquérir l'appui de son persécuteur!
De Sigebert sans doute, après ce sacrifice,
Clovis n'aurait plus lieu de me croire complice;
Mais héritant par là de tous ses droits ravis,
Les peuples me croiraient complice de Clovis.
Seul, je priai mon père, en mon aveugle estime,
D'accueillir dans sa cour le mortel qui l'opprime;

Et plus nos sentimens se sont montrés divers,
Plus on m'accuserait d'avoir forgé ses fers,
Et préparé le piége où ce vieillard succombe,
Pour être, avant le tems, couronné sur sa tombe.
Aurelle, ah! sur mon cœur la gloire a trop de droit;
Oui, la gloire!...

AURELLE.

La gloire est-elle ce qu'on croit?
Ce prestige éclatant dont la foule s'abuse
Se doit aux jeux du sort, à la force, à la ruse,
Et non au vain respect d'un honneur insensé :
Tel pour ses attentats fut le plus encensé;
Et le camp de Clovis en de sanglans spectacles
Vous montre assez quel art produit tous ces miracles.
Le crime et la vertu sont des noms différens
Inventés pour le peuple et non pas pour les grands.
D'innombrables mortels sont justes, mais sans lustre :
Ils mourront inconnus; et vous vivrez illustre
En n'abandonnant plus vos biens, vos droits flottans,
Entre les mains d'un prince affaibli par le tems,
Et dont les pas glacés et les regards débiles,
Ne pouvant plus veiller au salut de vos villes,
Vous rendront à leurs yeux comptable d'épargner
Ce peu de sombres jours qui lui reste à régner.
Le grand Clovis plaindrait ce scrupule frivole
Dont vous...

CLODORIC, avec indignation.

Ainsi, mon père, on veut que je t'immole?
C'est au prix de ton sang qu'il me faut mériter
Le sceptre de ces bords, le droit d'en hériter!
Est-ce pour satisfaire à cette horrible envie
Que j'ai séduit ta garde et protégé ta vie?

AURELLE.

Comment?... contre un héros vous-même conspirez!
Le sort de Sigebert vous lie aux conjurés!
Quoi? la séduction par votre or est semée,
Vous, l'ami de Clovis, vous, chef dans son armée!
Du devoir des guerriers n'êtes-vous plus jaloux?
Favori de mon roi, prévenez son courroux;
Cédez aux volontés dont je suis l'interprète....

CLODORIC.

Sigebert en partant m'a caché sa retraite.
Mon aveugle imprudence, ayant fait son danger,
N'eut pas droit de s'en plaindre et de l'interroger.
J'ignore sous quel toit, dans quel antre il respire,
Et n'ai pas à lutter pour le taire ou le dire.

AURELLE.

Vous résistez... Eh bien! il faut vous découvrir
L'abîme sous vos pas, Seigneur, prêt à s'ouvrir.
Sigebert est noirci d'un complot manifeste.....
Ne le démentez point: prêtez l'oreille au reste.
Votre père est coupable; et Clovis irrité,
Du trône justement l'a donc précipité:
Si le devoir du sang est pour vous une chaîne,
En vous cédant un sceptre on arme votre haine.
Le soupçonneux Clovis craindra de couronner
Le descendant d'un roi qu'il osa détrôner;
Et, privé de vos droits et d'un nom mémorable,
Bientôt vous périrez d'une fin misérable.
Plus sage, de Clovis secondez la rigueur:
C'est donner d'un grand zèle un garant au vainqueur,
C'est lier à jamais par la reconnaissance
Un roi qui vous promet et trésors et puissance.

us livre Édelinde, et m'ordonne en ce jour
'affranchir d'un joug contraire à votre amour :
i rend pour vous plaire un fertile domaine :
ndant sa famille est chère à l'Aquitaine ;
is en eut ombrage, et désira long-tems
fondre par sa mort les partis mécontens :
faveur de vos feux il lui permet de vivre....
nblez donc qu'à la mort son ordre ne la livre ;
la rendant fatale à son pressentiment,
s lui donnez sujet de venger son amant.
idez, en un mot, sur le choix qui vous presse ;
perdez point vos droits, le trône, une maîtresse,
r un prince ennemi que sauront découvrir
yeux qui sur sa trace en tous lieux vont s'ouvrir,
qu'atteindra bientôt un coup trop nécessaire
porté sans témoin, sans que le jour l'éclaire,
sera pour l'effet du désespoir trompé
n coupable vieillard par soi-même frappé.

CLODORIC.

s-toi, monstre !... Je vois ton exécrable attente.
'as-tu dit ?...

(Édelinde paraît.)

AUBELLE.

Frémissez pour les jours d'une amante,
missez !... Voyez-la porter vers nous ses pas...
périls, votre amour, ne vous vaincront-ils pas ?
(A Édelinde.)
ncesse, à mes efforts joignez votre prière !...
ugez en quelle cour vous êtes prisonnière.
son père proscrit il veut cacher le sort :
tachez votre amant et vous-même à la mort....

Vous m'entendez, Madame, une bouche si belle
Doit le persuader mieux que la voix d'Aurelle.

(Il se retire.)

SCÈNE IV.

ÉDELINDE, CLODORIC.

ÉDELINDE.

Ah! Seigneur, quel discours!

CLODORIC.

J'en suis plein de terreur.

ÉDELINDE.

Qu'exige-t-on de vous?

CLODORIC.

Le comble de l'horreur.

ÉDELINDE.

A livrer votre père on prétend vous contraindre!

CLODORIC.

Le cruel devant vous n'a pas pris soin de feindre.

ÉDELINDE.

De mes propres dangers il parle en mots confus.

CLODORIC.

Votre mort, m'a-t-il dit, punira mes refus.

ÉDELINDE.

O ciel!.... Espère-t-on que la mort m'intimide
Jusques à vous pousser au plus noir parricide?
Car, tels sont nos tyrans que, si vous révélez
En quel lieu Sigebert a fui, vous l'immolez.

CLODORIC.

Oui, leur noirceur enfin n'a rien qu'elle déguise.
Sur moi d'abord Aurelle essay nt la surprise,
M'inspirait, pour sauver mon père malheureux,
De le guider sans crainte à son roi généreux.
Bientôt, reconnaissant ma défiance extrême,
Ce monstre m'a prescrit de l'immoler moi-même!
Offrant de publier que, troublé de remords,
Il s'ouvrit de sa main un sentier chez les morts.

ÉDELINDE, avec une affliction profonde.

En quel temps vivons-nous, innocens que nous sommes,
Parmi les meurtriers et les tyrans des hommes,
Nous, dont les cœurs si purs et non ambitieux,
Par l'amour des vertus inspirés sous les cieux,
Compâtissans pour tous, incapables de haine,
Gémissent en secret des misères humaines?
Combien cette bonté, source de tant de pleurs,
Nous rend affreux l'excès de nos propres malheurs!
Plus notre ame nourrit une pitié profonde,
Plus elle sent d'horreur pour les crimes du monde.
Hélas! c'est encor peu des maux qu'on nous a faits,
On veut que notre sein conçoive des forfaits!
Que vous les promettiez et que je les conseille!
Irons-nous de Clovis importuner l'oreille?
Quelle prière encore émeut ce cœur d'airain?
Trop de larmes aux pieds de ce fier souverain
Ont vainement coulé pour toucher sa clémence:
Chaque jour endurcit sa féroce insolence.
Mais vous engagerai-je à combattre Clovis?
Trop de périls suivraient ce téméraire avis.
Il vous épargne encore: aux premières alarmes,

Il vous accablerait par la force des armes.
Songerons-nous à fuir sur des bords reculés,
Loin des hommes pervers heureux d'être exilés,
Nous consolant l'un l'autre, et pendant ces orages
Sauvant notre vertu du danger des naufrages?
Vain projet! sa poursuite arrêterait nos pas.
Que faire? au prix d'un crime éviter le trépas!...
Ah! que la tyrannie inhumaine, inflexible,
Nous rend, par ses fureurs, l'innocence pénible!
Faut-il voir se souiller ou périr mon amant,
Être de son supplice un fatal instrument,
L'exhorter par mes pleurs, par mes droits sur son ame,
A sortir de la vie, ou bien à vivre infâme?
Que n'ai-je respiré sous un âge plus doux!
O Dieu, qui fis nos cœurs, en quel tems vivons-nous?

CLODORIC.

Ne nous en plaignons pas : ce tems est favorable
A la vertu qui montre une audace honorable,
Et donne à l'avenir des exemples si grands
Qu'il vaut mieux expirer que céder aux tyrans.
Sous des astres sereins, et des siècles tranquilles,
Heureux penchant de tous les vertus sont faciles :
Mais quand on les proscrit, c'est alors qu'il est beau
De hâter noblement ses pas vers le tombeau,
Et d'avoir, sans tremper dans le torrent des crimes,
Traversé sa carrière au nombre des victimes.

ÉDELINDE.

Hélas! Seigneur, le ciel, en notre adversité,
Mesure vos malheurs à votre fermeté :
De vos hauts sentimens la noblesse résiste
A supporter le poids d'une gloire si triste :

Moi, faible que je suis, je m'en sens accabler.
Mon cœur en vos efforts souffre à vous égaler.
Ne croyez pas pourtant que votre digne amante
De sa longue constance aujourd'hui se démente.
Depuis long-tems, hélas! le sort ne m'a souri :
Par le fer de Clovis ma famille a péri :
De mon amant encore il menace la tête;
S'il la frappe, à ses coups la mienne est toute prête.
Je mourrai sans regret, ne pouvant être à vous.

CLODORIC.

Ce jour me promettait le nom de votre époux!

ÉDELINDE.

Ce jour verra changer par les destins contraires
Nos flambeaux d'hyménée en torches funéraires!

CLODORIC.

O regrets trop amers de ma félicité!

ÉDELINDE.

O triste effet, Clovis, de ta férocité!

CLODORIC.

Des yeux si beaux, déjà perdraient-ils la lumière?

ÉDELINDE.

Bornera-t-on sitôt votre illustre carrière?

CLODORIC.

Du moins à mes périls un bonheur attaché,
C'est d'ignorer l'asile où mon père est caché.
Libre d'un tel secret, le hasard me dispense
D'affermir mon courage à garder le silence;
Entre mon père et vous je ne pourrais choisir.

ÉDELINDE.

Ensemble nous mourrons; c'est là tout mon désir.

Je ne puis des héros affecter le courage :
La vie offrait encor des biens à mon jeune âge :
Mais j'aime mieux périr pour vous et votre honneur,
Que de la prolonger pour un lâche bonheur.
Ne me plaignez donc pas, et si mon cœur soupire....

CLODORIC.

Que nous veut Adelmar ?

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, ADELMAR.

ADELMAR.

Seigneur, puis-je vous dire
Un secret important ?

CLODORIC.

Madame, pardonnez :
Il sait mal que nos cœurs d'un saint nœud enchaînés,
L'un pour l'autre jamais n'eurent aucun mystère.

ÉDELINDE.

Je vous quitte, Seigneur ; mais, si je vous suis chère,
Rejoignons-nous bientôt ; et que du moins vos yeux
M'adoucissent la mort par de tendres adieux.

SCÈNE VI.

CLODORIC, ADELMAR.

CLODORIC.

Parle.

ADELMAR.

Quand de la nuit sonnera l'onzième heure,
Vous attendrez le Roi qui, dans cette demeure,
Devant ce même seuil reviendra vous parler.

CLODORIC.

Mon père!

ADELMAR.

Sans témoins, il doit vous révéler
Ses projets, sa retraite....

CLODORIC.

O ciel! peut-il sans crainte
Marcher dans la cité, pénétrer cette enceinte?

ADELMAR.

Clovis a pour séjour pris un autre palais;
Il vous laisse en ces lieux.

CLODORIC.

Ses gardes sont auprès:
Comment à leurs regards saura-t-il se soustraire?

ADELMAR.

Comme, pour s'échapper, il sut déjà le faire.

CLODORIC.

Où lui porteras-tu ma réponse aujourd'hui?

ADELMAR.

Je n'en puis dire plus: vous saurez tout de lui.

CLODORIC.

Mon horrible infortune est donc enfin comblée!
Ta retraite, ô mon père, à mes regards voilée,
M'épargnait la douleur, en bravant mon arrêt,
D'immoler Édelinde à ton fatal secret:
Voilà que, m'en rendant le seul dépositaire,

Livrer ton père, hélas! tes sujets opprimés?
Seul, que n'as-tu péri pour ton affreuse idole,
Sans les exposer tous au fer qui les immole.
Ah! j'en suis trop puni.... Sans doute le soupçon
Veille autour de ces murs devenus ma prison :
Ma prison! Ah! plutôt, si mon père succombe,
Ces murs couverts de deuil ne sont plus que ma tombe.
Il semble que déjà, noir séjour de regrets,
Règne ici de la mort la tristesse et la paix.
Je n'entends plus les voix qui frappaient ces enceintes;
Mais des vents de la nuit les solitaires plaintes,
Qui, pleines de courroux, de momens en momens,
Conforment leurs soupirs à mes gémissemens.
Ciel! fais crouler ces tours sur de coupables têtes....
Palais de nos aïeux, vos portes sont donc prêtes
A s'ouvrir au tyran qui nous a dépouillés!
De son nom criminel vos murs seront souillés :
Vous verrez effacer les titres de vos maîtres,
Et tomber les drapeaux conquis par nos ancêtres :
Vous verrez nos sujets inondant votre seuil
Pour flatter nos bourreaux fouler notre cercueil :
Et nous ne serons plus!.... Dis-moi pourquoi nous fûmes,
O toi par qui tout change, ô tems qui nous consumes,
Et qui n'as séparé que d'un si court destin
L'heure de ma naissance et l'heure de ma fin!
A quoi donc en ce monde a servi mon passage?
Au malheur de ces bords et du roi le plus sage,
Au supplice d'un père, à la prochaine mort
D'une triste princesse attachée à mon sort....
Ne puis-je rien pour eux?... Quoi? ce monstre farouche,
Clovis fait, d'un seul mot prononcé par sa bouche,
Se noyer dans le sang d'innombrables soldats,

Défenseurs d'intérêts qu'ils ne connaissent pas ;
Et moi, qu'un péril presse et qu'un affront dévore,
Vivant, je laisse vivre un homme que j'abhorre.
De la terre aujourd'hui méprisable fardeau,
Pourquoi suis-je sorti d'un illustre berceau ?...
Qui marche dans ce lieu ?

SCÈNE II.

SIGEBERT, CLODORIC, ADELMAR.

ADELMAR.

Votre père et son guide.

CLODORIC, se jetant dans les bras de son père.

Ah ! Seigneur !

SIGEBERT.

Ah ! mon fils !

(Adelmar se retire pour observer les alentours.)

CLODORIC.

Oh ! de quel souffle humide
La nuit a pénétré vos habits, vos cheveux !....

SIGEBERT.

C'est le froid des tombeaux d'où nous sortons tous deux.
Il est sous ce palais de souterraines voûtes,
Lieux profonds, dont moi seul je connaissais les routes ;
Où les rois nos aïeux recélaient leurs trésors,
Quand les Goths pleins de rage infestèrent ces bords :
C'est là qu'entre des rocs, privé de la lumière,
J'ai de mes assassins fui la main meurtrière ;
Et c'est là que, vivant, ton père enseveli,

S'est déjà cru plongé dans l'éternel oubli.

CLODORIC.

O mon père !

SIGEBERT.

Adelmar a, dès la nuit obscure,
A mon corps épuisé porté la nourriture.

CLODORIC.

Sur vos secrets, Seigneur, ce digne confident
A gardé pour moi-même un silence prudent.
Votre fils mérita d'ignorer la retraite....

SIGEBERT.

Je n'avais pas, mon fils, cru ta foi moins discrète ;
Et je n'ai redouté dans les premiers momens
Que l'imprudent éclat de tes emportemens.
La bonté trop sincère, ou la rage intrépide,
Livre plus nos secrets que l'intérêt perfide :
D'un cœur prêt à s'ouvrir, toujours avec raison,
On craint l'involontaire et prompte trahison.
Mon sort t'apprend assez ce que peut l'industrie
Du tyran qu'encensait ta folle idolâtrie :
Son art inventera d'ingénieux ressorts
Pour exciter en toi mille fougueux transports,
Et faire à ta tendresse, ou bien à ton audace,
Échapper quelques mots qui découvrent ma trace.
De ces périls divers je te dois avertir.

CLODORIC.

Clovis de toute erreur a su me garantir :
Connaissez le projet de sa haine cruelle :
Il s'en est expliqué par la bouche d'Aurelle ;
Et telle est son horreur, que je vous l'aurais tu
Si l'âge eût affaibli votre mâle vertu,

Et si dans votre sein ne restait un courage
Dont je ne puis douter sans vous faire un outrage.

SIGEBERT.

Qui ne voit pas toujours la tombe sans effroi,
Ne peut vivre et mourir, noble maître de soi.

CLODORIC.

N'êtes-vous pas surpris qu'après cette journée
Ma main encor, Seigneur, ne soit pas enchaînée?

SIGEBERT.

Je ne m'étonne pas qu'on la laisse sans fers,
Elle ne peut s'armer pour venger nos revers.

CLODORIC.

Vous ne soupçonnez pas quel sang on en espère?

SIGEBERT.

Le sang de mes sujets?

CLODORIC.

Non, le sang de mon père!

SIGEBERT.

O Dieux vengeurs! l'excès de cette atrocité
Passe la défiance où Clovis m'a jeté.

CLODORIC.

Salaire trop fatal de ce coup détestable,
C'est ainsi qu'il me rend votre sceptre exécrable:
Il veut le retenir lâchement usurpé,
Ou le mettre en mes mains de votre sang trempé,
Et, d'un nœud criminel attachant ma couronne,
Faire de votre corps un degré de mon trône.
Ce n'est pas tout, Seigneur: si ma rebelle main
N'exécute bientôt son arrêt inhumain,
Sa fureur, en mon sang non encore assouvie,

O vengeance ! ô douleur ! arrachera la vie
A la jeune Édelinde, objet qui sous les cieux
Pour mon cœur, après vous, est le plus précieux.
Mes soins ont en secret interrogé la ville :
Un morne désespoir la retient immobile :
Ceux qui d'abord tentaient des efforts superflus,
Victimes du soldat, maintenant ne sont plus.
Il ne me restait donc pour unique espérance,
Que le secours du glaive et que mon assurance
Pour marcher à Clovis, et pour l'assassiner :
Mais un rempart d'airain semble l'environner.
Je ne dois plus prétendre à revoir son visage
Si votre sang versé ne m'ouvre le passage,
Et, pour le contenter, ne signale à ses yeux
De toute sa noirceur le complice odieux.
A quel prix les tyrans vendent leur lâche estime !

SIGEBERT.

L'honneur de leur abord s'achète par le crime.
Les cours m'en ont instruit : mais ce qui me surprend,
C'est qu'on ose prescrire un attentat si grand.
Ah ! ce n'est plus pour moi qu'il faut que je frémisse,
Mais pour tous nos sujets livrés à l'injustice
D'un tyran, sous ses pieds tout prêt à les fouler...
Quels fastes l'avenir me vient-il dérouler !...
Mon fils, prends les conseils d'une raison suprême ;
Un extrême péril veut un courage extrême.
Hélas ! de peu de jours mon terme est avancé :
Ce sang qui se tarit, dans mes veines glacé,
M'avertit que bientôt ma flottante paupière
Cessera de s'ouvrir aux traits de la lumière :
Je n'ai donc pas voulu, par mes destins trop courts,
A d'heureux citoyens enlever de longs jours,

Et, craintif de troubler la paix de leurs murailles,
Ma fuite de la terre a cherché les entrailles.
Là, reçu dans la nuit où sont entrés les morts,
J'ai des gouffres d'enfer presque entrevu les bords :
Là, sais-tu qu'en secret, confident de l'abîme,
J'ai pris du sort des rois un dédain magnanime ?
Là, sais-tu quel penchant semble attirer les pas
Vers le but qui conduit de la vie au trépas ?
Là, sais-tu que la mort, d'une voix solennelle,
M'a dit que des tombeaux la paix est éternelle ?
Non, le fil de nos jours que sa faux doit couper,
Ne vaut pas tous nos soins qu'un hasard peut tromper.
Sauve donc mes sujets d'un maître impitoyable :
Obéis par mon ordre à son ordre effroyable :
Ravis, en m'immolant, ton sceptre à son courroux ;
Et que je meure en roi pour le salut de tous !

CLODORIC.

Qu'entends-je ? quel forfait m'attire cette injure ?
Suis-je un monstre abhorré de toute la nature ?
Ou le ciel me fait-il, par ce dur châtiment,
Expier envers vous un court égarement ?
Si tantôt du respect j'ai franchi la limite
Pour vanter ce Clovis dont la rage m'invite
A lever sur mon père une barbare main,
Mérité-je son choix pour cet acte inhumain ?
Mérité-je, grands Dieux ! que ce tigre homicide
Ait osé me juger digne d'un parricide ?
Mérité-je surtout que mon père en fureur
Prenant du désespoir un conseil plein d'horreur,
Crût que de l'immoler mon bras serait capable ?
Ciel ! pour tant d'infamie étais-je assez coupable ?
O mon père ! qui ? moi, moi, jamais attenter

Sur vos jours que des miens je voudrais racheter!
Serait-ce là le prix et la reconnaissance
De vos tendres secours pour ma timide enfance?
Percerai-je ce sein que j'arrose de pleurs,
Ce cœur où j'épanchai mes premières douleurs?...
Ah! pressez en vos bras votre fils misérable,
Qui si vous périssiez mourrait inconsolable,
Ou gémirait long-tems, dans ce monde attristé,
De vous devoir le jour qu'on vous aurait ôté.

SIGEBERT.

Eh! moi-même en ce monde où traîner ma misère?
Comme en un froid cercueil vivrai-je sous la terre,
Où mon lit est tout prêt pour le dernier sommeil
Qui seul promet au juste un consolant réveil?
Dans ce triste univers ma carrière est remplie:
Irai-je au loin, montrant ma vieillesse avilie,
Mendier dans les cours les vengeances des rois,
De mes honteux chagrins leur porter tout le poids,
Les lasser des clameurs de ma stérile rage,
Et d'un front sans couronne étaler tout l'outrage?
Que puis-je? A mes sujets dois-je encor demander
Mille efforts que mon bras ne pourrait seconder?
Attendrai-je immobile au lieu qui me recèle
Les fruits de tout leur sang versé pour ma querelle?
Attirerai-je ici la mort dans les foyers
Dont m'auraient protégé les Dieux hospitaliers?
Vieux, chancelant, fuirai-je errant sur nos rivages,
Battu des vents fougueux, et trempé des orages,
Et trouvant sur les monts, dans la fange ou les eaux,
[illegible] inévitable au bout de tant de maux?
[illegible] une encor, vaillant, infatigable,
[illegible] travaux, ce destin qui m'accable,

De sauver ta maîtresse, et, roi dans ce séjour,
D'exister pour mon peuple et la gloire et l'amour.
Toi, dans l'âge où la vie est une erreur plus chère,
Respire la vertu, la force et la colère.
Sur tant de citoyens, qui furent mes enfans,
Ne laisse pas régner des bourreaux triomphans.
Quoi? ne m'as-tu pas dit qu'une garde assidue
T'interdit de Clovis l'approche défendue?
Puisqu'il est accessible à mon seul assassin,
Livre-lui sa victime et perce-lui le sein:
Ou bien, vers ma dépouille attirant ce barbare,
De l'appât d'un trésor flattant son cœur avare,
Conduis sa confiance en mon asile obscur,
Et là, ton coup porté n'en sera que plus sûr.
Celui qui veut d'un fils, dont il séduisit l'ame,
Faire en le couronnant un parricide infâme,
Mérite qu'avec art le trompant à son tour,
Ce parricide armé lui ravisse le jour.
Lave en son sang l'affront d'un ordre qui t'offense.
Que l'univers s'étonne au bruit de ta vengeance;
Oui, pour atteindre et vaincre un tyran monstrueux,
Un grand crime est parfois un effort vertueux.
On saura que Clovis te demanda ma tête;
Et que, sans reculer, quand la mort était prête,
Le père contraignit le fils à se charger
De l'ordre d'un cruel qu'il fallait égorger:
Et le monde apprendra que par les lois suprêmes
Les forfaits des tyrans retombent sur eux-mêmes.

CLODORIC.

Oh! qu'ils sont criminels, s'il faut pour les punir,
Meurtrier, sacrilége, à leurs crimes s'unir!
J'admire en frissonnant ce courage sublime

Qui de ma propre main veut vous rendre victime :
Mais mon cœur est trop faible, et se sent révolté
Contre un si haut excès de magnanimité.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, ADELMAR.

ADELMAR.

Vers la porte où conduit cette sombre avenue,
Des soldats ont, Seigneur, inquiété ma vue...

CLODORIC.

Retirez-vous, mon père ; il faut nous séparer.

SIGEBERT.

O terre, dans ton sein il est tems de rentrer !
Que j'y retrouve au moins la paix qu'on m'a ravie !
Je ne veux que la paix : je suis las de la vie.

CLODORIC, embrassant son père.

Quoi ? sitôt m'arracher à ce cœur paternel,
A l'adieu le plus tendre !...

SIGEBERT.

Et, peut-être, éternel !

SCÈNE IV.

CLODORIC, seul.

Cruel jeu du destin ! C'est un roi vénérable
Que l'on contraint à fuir comme un lâche coupable !
Ah ! depuis qu'un tyran dicte ses volontés,

La nuit ni les foyers ne sont plus respectés.
Autour de nos palais sa garde nous assiége...
Peut-être, ô Sigebert! ton refuge est un piége.
Quels maux en ta prison ne vas-tu pas souffrir,
Si, veillés de trop près, ne pouvant te nourrir,
Adelmar ni ton fils n'osent de ta retraite,
De peur de te livrer, percer l'ombre discrète!
Tout plein de vie encor dans la tombe enfermé,
Tu mourras sans secours, solitaire, affamé;
Lorsqu'insultant peut-être à tes plaintes dernières,
Clovis, en ce séjour s'entourant de barrières,
Y fera retentir des chants dont les accords
Iront te désoler jusques au lit des morts;
Où ta douleur, du fond des voûtes sépulcrales,
Entendra de sa cour les fêtes triomphales.
On ne vient point... Nul bruit... Je n'entends point marcher...
Devais-tu soudain rompre un entretien si cher,
Adelmar? eh! pourquoi de si promptes alarmes?
Que n'as-tu respecté le plaisir de nos larmes?

SCÈNE V.

ADELMAR, CLODORIC.

ADELMAR, accourant pâle et effrayé.

Seigneur!....

CLODORIC.

Quel trouble affreux! quels traits épouvantés!
Parle : qui te ramène à pas précipités?

ADELMAR.

Notre père n'est plus!

AURELLE.

Quelle main l'a frappé, Seigneur?

CLODORIC, bas à Aurelle.

Qu'il vous souvienne
De quel coup sans témoins vous chargeâtes la mienne.

AURELLE.

Quoi! votre zèle a pu....

CLODORIC.

Vous vous en étonnez!

AURELLE.

Pourquoi tant de pâleur sur vos traits consternés?

CLODORIC.

On ne peut sans horreur surmonter la nature.

AURELLE.

D'un service si grand quelle preuve assez sûre....

CLODORIC.

Le corps de Sigebert, et le poignard fumant
Convaincront vos regards de tout mon dévoûment.
La garde qui vous suit, déclarez-le sans feinte,
Me venait retenir captif en cette enceinte?
Clovis était bien prompt à soupçonner ma foi.

AURELLE.

Vous étiez prisonnier! vous allez être roi!

CLODORIC.

Conduis-nous, Adelmar, dans ces voûtes funèbres....
Ces flambeaux vous pourront éclairer leurs ténèbres.

AURELLE.

(A Clodoric)

Retirez-vous, soldats. Allons.... vous frémissez!

CLODORIC.

Mes cheveux sur mon front, Seigneur, se sont dressés,
Et de mon père mort la dépouille sanglante
Va soulever mon cœur déjà plein d'épouvante.
(A part.)
Soutiens-moi! Dieu du ciel! ô Dieu! ne laisse pas
Défaillir ma constance en ces affreux combats!
(La toile tombe.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

Même lieu de scène : un dais royal est dressé sur l'un des côtés du théâtre.

CLOVIS, GÉLIMER, GARDES.

GÉLIMER.

Les grands ont par votre ordre, en face du palais,
Fait pour leur nouveau roi planter ce riche dais.
Ils attendent le chef qu'il vous plaira d'élire.

CLOVIS.

Clodoric est le roi que leur amour désire.
Un fils n'est pas souillé du crime paternel ;
Et je ne punis point qui n'est pas criminel.
La sévère équité distingue un vrai monarque
Plus que les titres vains dont il porte la marque.
Appelez donc les grands : ils verront couronner
Celui que par leur choix Dieu voudra leur donner.

(Gélimer sort.)

SCÈNE II.

CLOVIS, GARDES.

CLOVIS.

Plus envers Clodoric j'affecte d'indulgence,
Moins on soupçonnera le coup de ma vengeance.
Mon salut me contraint à ne plus l'épargner :

S'il m'eût livré son père, il aurait pu régner.
Mais jusqu'où t'emporta le désir de me plaire,
Aurelle, de mes vœux organe téméraire?
Le parricide arrêt à ce prince annoncé,
Mes lèvres seulement l'ont-elles prononcé!
S'il est vrai qu'en mon sein je le conçus d'avance,
De ton œil dangereux quelle est donc la science?
Es-tu si pénétrant que d'avoir pu saisir
Dans le fond de mon cœur mon plus secret désir?
Subtil observateur de tout ce qui m'anime,
S'il suffit d'un regard pour te pousser au crime,
En mes desseins changeans combien dois-je trembler
De trop laisser mes yeux ou mon front te parler!
Trop prompt à suivre un vœu plus prompt à se détruire,
Aujourd'hui tu me sers, demain tu peux me nuire,
Et tu cours le péril d'un juste châtiment
En trompant mes désirs par tant d'empressement.
Tu t'expliques trop tôt ma volonté muette :
Sois mon ministre, Aurelle, et non mon interprète.
Que dis-je? ces forfaits, sitôt exécutés,
Comment sans me flétrir les aurais-je dictés?
Les rois sont trop heureux que d'habiles esclaves
Ignorent de l'honneur les pesantes entraves,
Et qu'une lâche adresse épargne à leur pudeur
De commander le meurtre utile à leur grandeur :
Ainsi d'un attentat, sorti de leur pensée,
La honte après le coup loin d'eux est repoussée;
Et, quand de Sigebert je triomphe aujourd'hui,
Les hommes abusés ne noirciront que lui.
Qui sur tant de degrés éleva ma puissance?
L'intérêt des flatteurs et leur obéissance...
Ah! cachons mes ressorts à la postérité

Sous un noble appareil de magnanimité...
Quoi ? d'où vient qu'une voix me dit qu'à la mémoire
Mille témoins vivans accuseront ma gloire,
Et que le sang des rois que j'immole en ces lieux
Souille à jamais mon nom qu'on porte en vain aux cieux ?
Que me sert donc un trône, usurpé pour ma honte,
Si le dégoût mortel me saisit quand j'y monte,
Et si de mes travaux corrompant tous les fruits
Mon orgueil ne parvient qu'à combler mes ennuis !

SCÈNE III.

CLOVIS, ÉDELINDE, GARDES.

ÉDELINDE.

Écoutez-moi, Seigneur ! qu'une amante éperdue
Soit de vous en secret un moment entendue !

CLOVIS.

Gardes, éloignez-vous.

(Les soldats reculent de quelques pas.)

ÉDELINDE.

Dieu juste ! soutiens-moi...

CLOVIS, avec une douceur mêlée d'ironie.

Suis-je donc un tyran pour vous glacer d'effroi ?

ÉDELINDE.

Seigneur, si votre approche et votre front sévère
Intimida souvent la cour qui vous révère ;
Si de vos fiers soldats les chefs les plus hardis
De crainte à votre aspect rougissent interdits ;
Ne vous étonnez pas qu'une femme éplorée
Vous parle ici comme eux d'une voix altérée,

attribuez pas le trouble de mon cœur
oir pressentiment d'une injuste rigueur.
blante devant vous, rassurez mon langage :
icissez un peu ce terrible visage.
ous viens implorer, Seigneur, pour mon amant :
savez que toujours un noble attachement
traîna, plein d'honneur, dans la course rapide
si loin éclata votre ardeur intrépide,
u'il a secondé vos travaux glorieux,
de vaincre au profit d'un roi victorieux.
cœur vous admirait; et son zèle sincère
plaisir de vous suivre a fait son doux salaire :
s, s'il vous consacra ses services nombreux,
t qu'il vous crut, Seigneur, grand, juste, généreux,
itrez-vous en effet tel qu'il vous vit paraître :
Seigneur, soyez grand comme vous pouvez l'être,
payant Clodoric de ses travaux passés,
de tous ses exploits si désintéressés.
ez juste envers lui, si son père est coupable,
ne punissez pas son refus honorable
vous vendre le sang d'un proscrit aussi cher !
mes larmes enfin ont droit de vous toucher,
! soyez généreux, en épargnant la tête
n vieillard sans pouvoir, dont la mort toute prête
it, avant peu de tems, borner les derniers jours,
s vous faire accuser d'avoir hâté leur cours.

CLOVIS.

! qui vous fait penser que mes rigueurs, Madame,
s jours de ce vieillard veuillent couper la trame,
que d'un roi clément, malgré sa trahison,
gebert n'a pas lieu d'espérer un pardon ?
n fils dont mes conseils ont formé le courage,

S'il aime à me servir, doit-il me faire outrage?
S'il m'eût cru généreux, Madame, il n'aurait pas
Versé l'or corrupteur aux mains de mes soldats.
De son père proscrit déclarant le refuge,
Votre amant de son sort m'aurait laissé le juge.
Est-ce honorer en moi la grandeur, l'équité,
Que de le dérober à mon œil irrité?
Cessez de me vanter un zèle sans constance
Que dément aujourd'hui sa lâche méfiance.
Le refus de m'instruire où son père est caché
Dit assez que de moi son cœur est détaché;
Et dès-lors qu'il trahit la foi d'un long service,
L'amitié ne doit plus suspendre ma justice.
Il fallait à ma foi sans peur s'abandonner.
Les rois, dieux de la terre, aiment à pardonner:
Mais leur foudre punit les mortels dont l'adresse
Veut tromper de leurs coups l'atteinte vengeresse.

ÉDELINDE.

Suspendez-les, Seigneur, ces coups prêts à partir!
A mes pleurs, à mes maux puissiez-vous compâtir!
Excusez Clodoric dont les avis d'Aurelle
Ont consterné le cœur, ont effrayé le zèle.
Eh! qui n'eût pas frémi de l'entendre parler?
Sa main, lui disait-il, vous devait immoler
Un père malheureux, fugitif de son trône,
Et de vous, par ce meurtre, acheter la couronne:
Ou, si d'un tel forfait il avait trop d'horreur,
Sur moi-même attirant votre injuste fureur,
Il allait aux bourreaux exposer ma faiblesse,
Et mourir en donnant la mort à sa maîtresse.
Voilà comment Aurelle, ardent persécuteur,
Fut de vos volontés l'interprète menteur:

›ilà quels noirs arrêts son infâme génie
icte au nom de Clovis, que sa voix calomnie :
›ilà comment, Seigneur, les grands rois, tels que vous,
ır des ministres vils de leur plaire jaloux
›nt noircis de fureurs que leurs ames ignorent,
t dont pour tous les tems les bruits les déshonorent!
e que vous avez fait, qui vous l'a suggéré,
eigneur? L'espoir d'un nom plus beau, plus révéré.
h bien! souffrirez-vous qu'un flatteur lâche, avare,
ous montre à l'univers sous les traits d'un barbare?
›près tant de travaux, laisserez-vous ternir
›es faits qui passeront au dernier avenir?
Mais quoi? Tous ces guerriers, compagnons de vos armes,
›esormais leur devoir les remplira d'alarmes,
i, d'ordres criminels tremblans d'être chargés,
›ar de honteux liens vous vous les engagez.
Toute chaîne est fatale auprès d'un maître injuste.
Vous tiendrai-je, Clovis, un discours plus auguste?
Vous parlerai-je au nom du roi de tous les rois
Dont votre foi naissante a proclamé les lois?
Souverain éternel des souverains du monde,
Il veut sur la vertu que leur trône se fonde,
Et son souffle détruit le sceptre des humains
Dont l'aveugle injustice ensanglante les mains.
Vous avez embrassé sa religion sainte :
Les peuples diront-ils qu'avili par la feinte
Un héros se courba, les voulant abuser,
Devant l'autel d'un Dieu qu'il semblait mépriser?
Non, vous êtes chrétien! plein de votre croyance,
Dédaignez l'imposture, et surtout la vengeance,
Et craignez à jamais de souiller en un jour
Tout un règne bientôt écoulé sans retour.

S'il aime à me servir, doit-il me faire outrage?
S'il m'eût cru généreux, Madame, il n'aurait pas
Versé l'or corrupteur aux mains de mes soldats.
De son père proscrit déclarant le refuge,
Votre amant de son sort m'aurait laissé le juge.
Est-ce honorer en moi la grandeur, l'équité,
Que de le dérober à mon œil irrité?
Cessez de me vanter un zèle sans constance
Que dément aujourd'hui sa lâche méfiance.
Le refus de m'instruire où son père est caché
Dit assez que de moi son cœur est détaché;
Et dès-lors qu'il trahit la foi d'un long service,
L'amitié ne doit plus suspendre ma justice.
Il fallait à ma foi sans peur s'abandonner.
Les rois, dieux de la terre, aiment à pardonner:
Mais leur foudre punit les mortels dont l'adresse
Veut tromper de leurs coups l'atteinte vengeresse.

ÉDELINDE.

Suspendez-les, Seigneur, ces coups prêts à partir!
A mes pleurs, à mes maux puissiez-vous compatir!
Excusez Clodoric dont les avis d'Aurelle
Ont consterné le cœur, ont effrayé le zèle.
Eh! qui n'eût pas frémi de l'entendre parler?
Sa main, lui disait-il, vous devait immoler
Un père malheureux, fugitif de son trône,
Et de vous, par ce meurtre, acheter la couronne:
Ou, si d'un tel forfait il avait trop d'horreur,
Sur moi-même attirant votre injuste fureur,
Il allait aux bourreaux exposer ma faiblesse,
Et mourir en donnant la mort à sa maîtresse.
Voilà comment Aurelle, ardent persécuteur,
Fut de vos volontés l'interprète menteur:

Voilà quels noirs arrêts son infâme génie
Dicte au nom de Clovis, que sa voix calomnie :
Voilà comment, Seigneur, les grands rois, tels que vous,
Par des ministres vils de leur plaire jaloux
Sont noircis de fureurs que leurs ames ignorent,
Et dont pour tous les tems les bruits les déshonorent!
Ce que vous avez fait, qui vous l'a suggéré,
Seigneur? L'espoir d'un nom plus beau, plus révéré.
Eh bien! souffrirez-vous qu'un flatteur lâche, avare,
Vous montre à l'univers sous les traits d'un barbare?
Après tant de travaux, laisserez-vous ternir
Des faits qui passeront au dernier avenir?
Mais quoi? Tous ces guerriers, compagnons de vos armes,
Desormais leur devoir les remplira d'alarmes,
Si, d'ordres criminels tremblans d'être chargés,
Par de honteux liens vous vous les engagez.
Toute chaîne est fatale auprès d'un maître injuste.
Vous tiendrai-je, Clovis, un discours plus auguste?
Vous parlerai-je au nom du roi de tous les rois
Dont votre foi naissante a proclamé les lois?
Souverain éternel des souverains du monde,
Il veut sur la vertu que leur trône se fonde,
Et son souffle détruit le sceptre des humains
Dont l'aveugle injustice ensanglante les mains.
Vous avez embrassé sa religion sainte :
Les peuples diront-ils qu'avili par la feinte
Un héros se courba, les voulant abuser,
Devant l'autel d'un Dieu qu'il semblait mépriser?
Non, vous êtes chrétien! plein de votre croyance,
Dédaignez l'imposture, et surtout la vengeance,
Et craignez à jamais de souiller en un jour
Tout un règne bientôt écoulé sans retour.

Et mon amour se change en éternelle haine.
Plus mon cœur s'aveugla sur sa feinte douceur,
Plus il est effrayé de toute sa noirceur.
Quelle épouse oserait entrer au lit terrible
De l'homme sans pitié qui, d'un œil inflexible,
D'un père qu'il frappa vit le sang à longs flots
Étouffer le reproche et les derniers sanglots,
Et sans aucun remords, tranquille après sa rage,
Vient réclamer le prix de son affreux courage!
Quels sentimens, barbare, attendrait-on de toi,
Toi, l'horrible assassin d'un déplorable roi
Qui te donna la vie, et de qui la tendresse
A mouillé ton berceau de larmes d'allégresse?
Nul amour, nul respect, nul touchant souvenir,
Ses leçons, ses vertus, n'ont pu te retenir,
Vil meurtrier!... ta main, à ton maître engagée,
S'il eût proscrit mon sang, m'eût moi-même égorgée....
Ah! tu surmontes mal ta honteuse douleur!
Va, garde sur ton front cette infâme pâleur
Qui toujours distingua, par des dehors sinistres,
Des criminelles cours les féroces ministres.
Confuse de mon sort et d'avoir pu t'aimer,
Au tombeau pour te fuir je voudrais m'enfermer.

(Elle sort.)

CLOVIS, à Aurelle.

Aurelle, modérez sa douleur indiscrète.
De Sigebert encor tenez la mort secrète.

(Aurelle suit Édelinde.)

SCÈNE V.

CLOVIS, CLODORIC.

(Les gardes entourent Clovis et se placent aux côtés de Clodoric.)

CLOVIS.

Eh quoi donc, Clodoric? Vous semblez éperdu!
Au service éminent que vous m'avez rendu,
Qui n'aurait pas pensé que vous aviez une ame
Moins prompte à s'émouvoir des larmes d'une femme?
La pitié vous saisit; ou, peut-être, un remords
D'avoir poussé vous-même un père chez les morts.
Vous troublez-vous déjà d'un sinistre présage?

CLODORIC.

Sa voix m'a rappelé la déplorable image
D'un vieillard dont l'amour a chéri mon berceau,
Et j'ai cru de son sang revoir le long ruisseau,
Ses yeux fermés, sa bouche entr'ouverte et flétrie,
Exhalant en soupirs les restes de sa vie.

CLOVIS.

Comment? ignorez-vous que ces tristes tableaux
Épouvantent l'esprit des meurtriers nouveaux?
Après avoir commis ce qu'on nomme un grand crime,
Tout repentir est lâche et n'a rien qu'on estime.

CLODORIC.

Du repentir amer je ne sens point le fiel.
Qui commanda le meurtre en rendra compte au ciel.

Je me crois innocent ; et veux, par mon courage,
Racheter ma couronne et mon juste héritage.

CLOVIS.

Le désir de régner est donc en vous bien fort,
S'il vous rendit facile un parricide effort ?

CLODORIC.

J'ai lieu de m'étonner si votre cœur s'étonne
Qu'un forfait coûte peu pour s'acquérir un trône.

CLOVIS, après un mouvement qu'il réprime.

Prince.... où donc votre père était-il retiré ?

CLODORIC.

Sous ce palais, au fond d'un réduit ignoré.

CLOVIS.

Pourquoi refusiez-vous d'abord de m'en instruire ?

CLODORIC.

Je l'ignorais : lui-même est venu m'y conduire.

CLOVIS.

Il s'est donc sans frayeur mis en votre pouvoir ?

CLODORIC.

Oui ! sans frayeur.... et moi, j'ai rempli mon devoir.

CLOVIS.

Il fallait de ses jours me rendre encor le maître.

CLODORIC.

Vos soldats devant vous m'empêchaient de paraître.

CLOVIS.

Sa mort me garantit votre sincère foi.

CLODORIC.

Puissent tous vos sujets vous aimer comme moi !

CLOVIS.

Ce zèle aura bientôt sa digne récompense.

CLODORIC.

Oui, le sang paternel sera payé, je pense.

CLOVIS.

Comptez-y bien : Clovis peut vous en assurer.

CLODORIC.

Un mystère important me reste à déclarer.
(A voix basse et s'approchant un peu plus de Clovis.)
L'enceinte de ce lieu cache un trésor immense ;
Et, pour me conquérir votre auguste alliance,
Je prétends vous livrer le dépôt précieux
Des biens que sous la terre ont gardés mes aïeux.
Aux avides regards j'ai craint de les commettre ?
C'est dans vos seules mains que je veux les remettre :
Suivez-moi sous la voûte où mes pas ont marché.

CLOVIS.

En quel lieu descendrai-je ?

CLODORIC.

Où mon père est couché.

CLOVIS.

Y pourrez-vous rentrer sans une horreur profonde ?

CLODORIC.

J'en sortirai content, et nouveau roi du monde.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, GÉLIMER, TROIS DÉPUTÉS D'ÉTAT, GARDES.

GÉLIMER.

Sur le destin public les grands sont effrayés ;
Et devant vous, Seigneur, ils nous ont envoyés,
Trop inquiets de voir des mains mal assurées
Rassembler de l'État les rênes égarées.
Sigebert n'est plus roi : c'est à vous de nommer
Quel digne successeur nous devons proclamer.
Si le ciel en sa place aujourd'hui vous couronne...

CLOVIS, d'un ton solennel.

Malheur à qui se rend l'usurpateur d'un trône !
Je ne ravirai point, par votre élection,
Un sceptre héréditaire en votre nation.
La justice à mon cœur en ôterait l'envie.
Sachez que maintenant Sigebert est sans vie.

GÉLIMER.

Il est mort !

CLOVIS.

Clodoric est son juste héritier :
(Avec l'accent de la justice indignée.)
Mais prendrez-vous un roi qui fut son meurtrier,
Et dont le front, marqué du sceau de l'anathême,
Mérite un coup du glaive, et non un diadême ?

CLODORIC.

Tyran ! voilà le prix que tu m'aurais gardé,

Si de ma main un père eût été poignardé.
Apprends qu'il s'immola pour éviter ta rage;
Et voulant jusqu'à toi me r'ouvrir un passage,
D'un sang pur et sacré je m'annonçai couvert,
Pour venger par ta mort la mort de Sigebert.
J'espérais sur sa tombe assurer ton supplice.
Ce trésor dont l'appât flattait ton avarice,
De mon piége tendu fut une amorce encor;
Ma vengeance, tyran! était mon seul trésor.
Mais puisqu'à tes soldats je n'ai pu te soustraire,
Reçois ici le coup que te doit ma colère.

CLOVIS.

Holà! gardes!...

(*Les gardes se jettent sur Clodoric et le désarment.*)

Au loin traînez un imposteur,
De la mort de son père abominable auteur.

CLODORIC, entraîné par les soldats.

O ciel! laisseras-tu, me livrant sans défense,
Sous l'opprobre du crime accabler l'innocence?

CLOVIS.

Soyez sourd à ses cris... frappez cet assassin
Dont la rage aspirait à me percer le sein.

(A Gélimer et aux députés.)

Vous, allez au conseil, où votre loi réside,
Dire comment Clovis punit un parricide.

AURELLE, à Clovis.

Seigneur,
Tournez, tournez vos yeux vers le public honneur
Que les grands de l'État s'empressent de vous rendre.
A régner sur ces bords nul chef n'ose prétendre.

GÉLIMER.

Ah! montez sous ce dais, et nous donnez des lois,
Vous qui du joug romain sauvâtes les Gaulois.

AURELLE.

Héros de Tolbiac, quels souverains plus dignes
Ont de plus de valeur donné d'illustres signes?

GÉLIMER.

Grand vainqueur de Vouglé, quel plus noble laurier
Ceignit jamais un chef mis sur le bouclier?

CLOVIS, d'un ton d'humilité.

Non, qu'un autre mortel, cher à votre patrie,
Se rende ici l'objet de votre idolâtrie.
Trop de sceptres nouveaux à mes mains ont pesé;
Et d'un fardeau plus lourd je serais écrasé.
Redoutez mes rivaux dont la jalouse rage
Dirait que de vos rois j'envahis le partage,
Et que, de leur ruine espérant profiter,
Leur mort fut un malheur que j'ai pu méditer.

AURELLE.

Périssent les auteurs d'une telle imposture!

GÉLIMER.

Clovis, de tes refus, épargne-nous l'injure.
Arrache notre sceptre aux mains des factions
Qui troubleraient nos murs de leurs divisions.
Règne, de ton repos fais-nous le sacrifice;

Ou de t'avoir choisi crains qu'on ne nous punisse.

(Gélimer et les grands mettent un genou sur la terre.)

CLOVIS.

Je me tais : vos dangers me forcent d'accepter
Le joug nouveau que Dieu me condamne à porter.

(Il monte sur le trône.)

Eh bien donc!.... sous ce dais, je jure en cette enceinte
De régner par les lois et la piété sainte,
Et si de ma faiblesse un jour l'État se plaint,
Songez qu'à le régir vous seul m'aurez contraint.

ÉDELINDE, r'ouvrant les yeux.

Quel objet!.... quel spectacle est offert à ma vue!....
Ce monstre est l'héritier des victimes qu'il tue!
Voilà le prix du sang et du père et du fils....
Que le mien fume encore en l'honneur de Clovis.

(Elle arrache l'arme d'un soldat et se poignarde.)

CLOVIS.

Dieu! sauvez-la....

(Il s'élance vers elle.)

ÉDELINDE.

Je touche à mon heure suprême....
De la mort qui te parle écoute l'anathême :
Ta fausse gloire, acquise à force de noirceurs,
Léguera la discorde à tes vils successeurs :
Tes fils s'entretûront : ta courte dynastie....
Exécrable à jamais.... bientôt anéantie....
Fera place à des rois dont les faits généreux
Rendront de tes pareils le règne plus affreux,
Race aux Français prédite.... et de qui la durée
Plongera dans l'oubli ta famille abhorrée.

(Elle expire.)

CLOVIS, à soi-même.

Fatal usurpateur, me voilà condamné
A poursuivre un succès dont je suis consterné !....
N'importe ! à mon bonheur laissons les peuples croire,
Et que mon seul triomphe arrive à la mémoire.

FIN DE CLOVIS.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

NOTICE sur M. Lemercier. 3
AGAMEMNON, tragédie en cinq actes, par M. Lemercier. 15
CHARLEMAGNE, tragédie en cinq actes, par le même. 97
LA DÉMENCE DE CHARLES VI, tragédie en cinq actes, par le même. 195
LOUIS IX, tragédie en cinq actes, par le même. . . 283
CLOVIS, tragédie en cinq actes, par le même. . . . 361

FIN DE LA TABLE.

RA
50

MAY 31 1956

MAY 31 1956